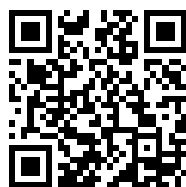

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Gall. sp. 246 $\frac{1}{2}$

18

<36628345500019 

<36628345500019

Bayer. Staatsbibliothek

REVUE
DE
SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DES ARCHIVES HISTORIQUES

VIII^e Volume. — 1^{re} Livraison.

1^{er} Janvier 1888.



SAINTES
M^{me} Z. MORTREUIL, LIBRAIRE
RUE ESCHASSERIAUX, 42

1888

ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ

ANNÉES 1888 ET 1889.

BUREAU.

Président : LOUIS AUDIAT, O , lauréat de l'institut, bibliothécaire-archiviste, rue des Arènes, 6, à Saintes.

Vice-Président : DENYS JOLY D'AUSSY, au château de Crazannes, par le Port d'Envaux, et à Saintes, rue des Ballets, 27.

Secrétaire : Edouard AMOUREUX, ancien chef d'institution, cours National, 89, à Saintes.

Secrétaire adjoint : Le docteur LÉON TERMONIA, O , médecin major en retraite, cours Reverseaux, 9, à Saintes.

Trésorier : CHARLES DANGIBEAUD, licencié en droit, rue Saint-Maur, 15, à Saintes.

COMITÉ DE PUBLICATION.

Le baron LÉON DE LA MORINERIE, , à Aunay, par Châtenay (Seine).
GEORGES MUSSET, A , archiviste-paléographe, avocat, bibliothécaire de la ville, à La Rochelle.

JULES PELLISSON, juge au tribunal civil de Bergerac.

Le marquis DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE, O , président de la société pour l'avancement des études grecques, à Paris, et au château de Saint-Hilaire, par Soubise (Charente-Inférieure).

PHILIPPE TAMIZEY DE LARROQUE, , correspondant de l'institut, à Gontaud (Lot-et-Garonne).

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Ferdinand BABINOT, notaire, cours National, 28, à Saintes.

Edmond BOILEVIN, négociant, grande rue, 23, à Saintes.

Jules GUILLET, négociant, rue Laroche, 12, à Saintes.

Maurice MARTINEAU, négociant, rue du Palais, 12, à Saintes.

Abel MESTREAU, négociant, rue des Frères, 24, à Saintes.

BULLETIN
DE
LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES HISTORIQUES
DE
LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS

LA ROCHELLE, IMPRIMERIE NOUVELLE NOEL TEXIER.

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
DES
ARCHIVES HISTORIQUES
DE LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS

VIII



PARIS
A. PICARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 82

SAINTES
M^{me} Z. MORTREUIL, LIBRAIRE
RUE ESCHASSERIAUX, 42

1888

Bayerische
Staatsbibliothek
München

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JANVIER 1888 : CHRONIQUE : Société des *Archives* : séances, admissions, élections ; revue de la presse ; récompenses ; nouvelles artistiques et littéraires ; statistique de la population et de l'instruction ; changements de noms, hommes et rues ; musée de Saintes ; sociétés savantes ; conférences. — ERRATUM. — NÉCROLOGIE : Bertrand, Bonnemaison, Corsan, Des Mesloizes, Gaudin, Gonzalès, La Lande d'Olice, Marteau, Martineau, Penaud de Lagardière, Racaud, Rodier, Salis, Truchy, Thérèse Turaud. — ARCHÉOLOGIE : L'anneau d'or de Macer ; les fouilles dans les remparts de Saintes ; deux sonnets. — VARIÉTÉS : Un phénomène en l'île d'Oleron ; les maires et les communes en Saintonge ; les Robert de Rochecoste ; un mouchoir antijésuitique ; relations commerciales de La Rochelle avec la hanse teutonique ; Babinot et la *Christiade* ; les essais de la vaccine en Saintonge. — LIVRES ET PÉRIODIQUES : Excursions botaniques ; *Chroniques* de Jean Tarde ; *En France* ; le P. Solier ; Bragier de Magezy ; Jean de Saumur ; le second mariage du duc d'Epéron ; les assemblées de paroisse ; François de La Noue ; *Saint Eutrope* ; Saint Hugues de Cluny. — QUESTIONS ET RÉPONSES : Le comte de Gacé ; Bobe-Moreau ; Meaulme, curé de Niort ; Pallet, avocat en 1621 ; Alain Drougeon ; assemblée du clergé à Saintes ; la maison de Samuel Veyrel ; débris d'anciennes forges ; Coudert-Prévigneau ; François-Joseph de La Rochefoucauld ; François Pelligneau ; proverbes saintongeais ; fers à hosties ; saint Jean et les typographes. — BIBLIOGRAPHIE : *Ab-Du*.

CHRONIQUE

DES SOCIÉTÉS SAVANTES, CONFÉRENCES, MUSÉES, BEAUX ARTS, LETTRES.

SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

Séance du bureau et du conseil (12 novembre).

Lecture du procès-verbal de la séance du 26 juillet.

Admission de nouveaux membres.

On fixe la réunion générale pour le renouvellement du bureau, du conseil et du comité au samedi 26, à deux heures, dans une salle de l'hôtel de ville, à Saintes ; le soir, séance publique à huit heures, dans les salons de la mairie ; l'entrée sera gra-

tuite ; mais pour indemniser des frais de la séance, les chaises se paieront 50 centimes ; 25 centimes seulement pour les élèves des pensions.

Séance générale du 26 novembre à Saintes.

Adoption du procès-verbal de la séance du 12 novembre.

Admission de nouveaux membres.

Le président annonce l'élection à l'académie des inscriptions et belles lettres de notre confrère M. Anatole de Barthélemy.

Rapport du trésorier sur la situation financière de la société, et du président sur l'état moral.

Elections pour deux années des membres du bureau, du comité et du conseil. MM. Audiat, d'Aussy et Dangiheaud ont été réélus à l'unanimité, moins une voix, président, vice-président et trésorier. M. Amouroux, ancien chef d'institution, et le docteur Termonia, médecin major en retraite, ont été nommés secrétaire et secrétaire adjoint, en remplacement de MM. Arthur Marchat et Marcel Geay, démissionnaires.

Le comité de publication a été réélu à l'unanimité.

Ont été élus membres du conseil d'administration : MM. Babinot, notaire ; Edmond Boilevin, négociant ; Jules Guillet, négociant ; Maurice Martineau, négociant, membres sortants, et M. Abel Mestreau, négociant, en remplacement d'Emile de Thezac, décédé.

M. Audiat remercie ses confrères de sa réélection à la présidence d'une société qui lui est si chère et à laquelle son dévouement ne fera jamais défaut. Il est heureux d'en constater la prospérité toujours croissante. Le nombre des membres, qui a augmenté chaque année depuis la fondation de la société, est actuellement de 494. Les travaux de la société sont très importants : quinze volumes in-quarto ont déjà été publiés, et le *Bulletin*, qui a été créé trois ans après la fondation de la société, en est à son huitième volume. Quant à la situation financière, elle n'est pas moins satisfaisante, ainsi que l'assemblée a pu le juger par le rapport du trésorier. Toutefois, pour combler le vide que va faire le refus des 300 francs du conseil général, et pour que la prospérité ne s'arrête pas dans sa marche progressive, il importe que chaque membre fasse tous ses efforts pour recueillir de nouvelles adhésions, augmenter le nombre de nos confrères et, s'il est possible, la quantité de travaux annuels. Que chacun se mette donc à l'œuvre.

La séance s'est terminée par la lecture que M. Arthur Marchat a faite d'un long et intéressant travail de M. le baron de La Morinerie, sur le capitaine saintongeais Arresrac, qui joua un rôle important dans notre pays à l'époque des guerres de religion.

Les membres présents se rendent ensuite au musée des antiquités, dont la réorganisation est commencée.

Séance publique du 26 novembre.

La société a tenu une séance publique de lectures à Saintes, le 26 novembre, dans les salons de l'hôtel de ville.

Lecture par M. Louis Magné d'un mémoire de M. Antoine Duplaix - Destouches : *Les premiers essais de la vaccine en Saintonge* (voir plus bas, page 49); par M. Louis Audiat, de trois sonnets de M. Edmond Maguier, *Les remparts de Saintes* (voir plus bas, page 35); par M. Marcel Geay, d'un mémoire de M. Philippe Rondeau, *Un héros saintongeais, Desmortiers*; par M. Denys d'Aussy, de son travail : *Un mariage sous le directoire*.

Conférence de M. Louis Audiat sur les fouilles de Saintes et une inscription du musée.

Séance du bureau et du conseil (24 décembre).

Lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté.
Admission de nouveaux membres.

Le trésorier rend compte du recouvrement des cotisations pour 1887. Quelques sociétaires sont encore en retard.

Il est décidé qu'une réunion publique aura lieu à Cognac, le dimanche 8 janvier, à 1 heure, dans l'ancien château de François I^{er}, un des membres de la société voulant bien nous offrir ce local.

Le président expose : La suppression de la subvention annuelle, que nous faisait le conseil général de la Charente-Inférieure, nous impose l'obligation ou de restreindre nos publications ou d'augmenter la cotisation. Or, le volume de documents ne peut être supprimé ni diminué : il est réglementaire. Il n'en est pas de même du *Bulletin*, qui primitivement n'existait pas ; on peut le restreindre et, au lieu d'un volume par an, ne donner qu'un demi-volume, ou moins encore. Mais en présence du nombre considérable de travaux qui attendent leur tour, devant l'intérêt qu'il offre, du succès qu'il obtient, de l'encouragement qu'il donne aux études historiques, et du goût des recherches et des travaux intellectuels qu'il développe, ce serait une mesure regrettable qui serait mal accueillie. Il vaudrait mieux augmenter un peu la cotisation, ce qui permettrait de donner au *Bulletin* une périodicité plus fréquente.

Le bureau et le conseil d'administration, après mûr examen, pensent que les membres de la société, qui ne recevaient jadis qu'un volume de documents par an en échange de la cotisation de douze francs, ne refuseront pas d'en donner 13 pour continuer à recevoir un deuxième volume, plein de faits, de renseignements de toute nature, sans compter les gravures, de travaux littéraires, historiques, archéologiques, qui les tiennent au courant du mouvement intellectuel de la région, et que pas un n'hésitera à faire ce léger sacrifice, qui ne sera pas sans

compensation, puisque cette minime augmentation d'un franc permettra de faire paraître le *Bulletin* tous les deux mois, 6 fois par an au lieu de quatre, amélioration depuis longtemps réclamée par un très grand nombre, désirée par tous.

Toutefois, comme il s'agit d'une modification au règlement, il est décidé qu'une assemblée générale aura lieu à Cognac le dimanche 8 janvier, à l'issue de la séance publique. E. A.

Dans sa séance générale du 26 novembre, la société des *Archives* a ainsi composé pour 1888 et 1889 son bureau, son comité de publication et son conseil d'administration :

BUREAU : *Président*, M. Louis Audiat, officier de l'instruction publique, lauréat de l'institut, à Saintes, rue des Arènes, 6 ;

Vice-Président, M. Denys d'Aussy, au château de Crazannes, par Le Port d'Envaux, et à Saintes, rue des Ballets, 27 ;

Secrétaire, M. Edouard Amouroux, cours National, 89, à Saintes ;

Secrétaire adjoint, M. le docteur Léon Termonia, officier de la légion d'honneur, médecin major en retraite, cours Reverseaux, 9, à Saintes ;

Trésorier, M. Charles Dangibeaud, licencié en droit, rue Saint-Maur, 15, à Saintes.

COMITÉ DE PUBLICATION : Le baron Léon de La Morinerie, *, à Aunay, par Châtenay (Seine) ;

Georges Musset, A , archiviste-paléographe, avocat, bibliothécaire de la ville, rue Gargoulléau, à La Rochelle ;

Jules Pellisson, juge au tribunal civil de Bergerac ;

Le marquis de Queux de Saint-Hilaire, O , président de la société pour l'avancement des études grecques, à Paris, et au château de Saint-Hilaire, par Soubise (Charente-Inférieure) ;

Philippe Tamizey de Larroque, *, correspondant de l'institut, à Gontaud (Lot-et-Garonne).

CONSEIL D'ADMINISTRATION : Ferdinand Babinot, notaire, cours National, 28, à Saintes ;

Edmond Boilevin, négociant, grande rue, 23, à Saintes ;

Jules Guillet, négociant, rue Laroche, 12, à Saintes ;

Maurice Martineau, négociant, rue du Palais, 12, à Saintes ;

Abel Mestreau, négociant, rue des Frères, 24, à Saintes.

Dans les dernières séances, la société a admis :

MM.

Edmond Béraud, rédacteur du *Moniteur de la Saintonge*, à Saintes, présenté par MM. Coutanceaux et Marcel Geay ;

Adolphe Duport, docteur en droit, avocat à la cour d'appel à Paris, présenté par M. Louis Audiat ;

Mme Mosnereau, à Saint-Jean d'Angély, présentée par MM. Mortreuil et Louis Audiat ;

Arthur Orget, ingénieur civil à Soubise, présenté par MM. le marquis de Saint-Hilaire et Louis Audiat ;

Alfred Prouhet, docteur-médecin, à La Mothe Saint-Héraye (Deux-Sèvres), présenté par MM. Eugène et Louis Giraudias ;

Edouard Ranson, négociant à Jarnac (Charente), présenté par M. Louis Audiat ;

Henri Renaud, vicaire à Saint-Georges d'Oleron, présenté par M. Louis Audiat ;

Benjamin Robert, pasteur à Pons, présenté par M. Louis Audiat ;

Junien Sorin, négociant au Mortier, par Saujon, présenté par MM. Amouroux et Audiat.

Le dimanche 8 janvier, à Cognac, ancienne salle des gardes du château de François I^{er} (magasins de MM. O'Tard-Dupuy), entrée par la grille près du pont, aura lieu, à 1 heure, une séance publique de la Société.

Il ne sera pas adressé d'autre avis. Les dames seront admises.

A l'issue de la séance publique, vers 4 heures, aura lieu une assemblée générale pour une modification à l'article II du règlement, proposée par le bureau et le conseil d'administration. Voir le procès-verbal de la séance du 24 décembre, page 3.

Si les propositions du bureau et du conseil sont acceptées par l'assemblée générale, le *Bulletin* paraîtra six fois par an au lieu de quatre, et la cotisation sera alors de treize francs au lieu de douze.

Dans ce cas, à partir de janvier 1888, les membres de la société, pour une cotisation de 13 francs, auront droit au volume annuel et au *Bulletin-Revue*, qui paraîtra tous les deux mois, en outre à tous les autres avantages, assistance aux réunions, conférences, excursions, etc. En conséquence, et sans nul autre avis, à dater du 15 janvier, la cotisation de 13 francs pour 1888 sera mise en recouvrement, suivant le mode usité, traite postale pour ceux qui n'en auront pas eux-mêmes envoyé le montant au trésorier. Il est bien entendu que, comme par le passé, les frais de recouvrement de la cotisation et d'envoi du volume par colis postal sont à la charge du destinataire pour ceux qui ont choisi ce mode d'expédition.

Le *Bulletin*, devenant par cette périodicité plus grande une véritable *Revue de Saintonge et d'Aunis*, recevra aussi des abonnements au prix de 10 francs.

REVUE DE LA PRESSE

L'*Ere nouvelle* de Cognac, du 27 octobre, sous ce titre : *Barbezieux en 1771*, cite parmi les pièces du xv^e volume, l'*Aveu et*

dénombrement de la terre de Barbezieux, par la duchesse d'Anville, Louise-Elisabeth de La Rochefoucauld.

La *Revue des questions historiques* d'octobre a rendu compte, p. 648, du tome xv de la société des *Archives*, « une de nos plus jeunes et plus fécondes sociétés savantes », et analysé les diverses séries de documents que contient le volume. L'article est de notre aimable confrère, M. Tamizey de Larroque.

La *Revue historique de l'Ouest*, 3^e année, 5^e livraison, signale dans le numéro d'octobre « la très intéressante notice sur la société des Archives qui, créée en 1874, il y a treize ans seulement, est l'une des plus prospères et des plus sérieuses de toute la France, et peut être proposée à toutes les sociétés nouvelles comme un modèle à suivre... Tout homme compétent, qui connaît ses remarquables travaux, ne peut que se joindre à tant de savants pour lui accorder la large part de félicitations qu'elle mérite. Au 1^{er} janvier 1887, elle comptait 475 membres ; dans quelques jours nous serons appelés à fêter son demi-mille et nous souhaiterions volontiers que beaucoup de publications ou de sociétés savantes qui ont l'ambition d'obtenir des résultats sérieux, suivissent un si noble exemple et se missent en mesure, par le zèle et l'action de leurs membres, d'atteindre ainsi le but qu'elles se proposent. »

* *

La société archéologique de Bordeaux a publié (9 octobre) le premier fascicule de son t. XII, dont les livraisons paraîtront désormais régulièrement ; heureuse innovation, dont l'initiative appartient à M. le docteur Berchon ; c'est la revue archéologique de la Guienne qui se crée. Compte-rendu de séances, analyse des périodiques, nouvelles et mémoires, tel est le sommaire de cette livraison. C'est aussi le programme que notre *Bulletin* s'efforce de remplir de son côté. Rien n'est plus utile, en effet, que d'indiquer aux travailleurs les travaux que d'autres font à côté d'eux et de tenir les lecteurs au courant de ce qui se publie. Ce résumé, très bien fait, est dû au zèle de M. Berchon ; on y cite, dans « la vaillante *Revue de Saintonge et d'Aunis*, plusieurs protestations indignées contre la démolition prochaine des thermes de Saintes, contre l'état dégradant et dégradé des arènes », contre la construction de l'escalier extérieur de la tour de Pons, la vente par le conseil municipal d'une belle cheminée de la renaissance, etc. ; puis, divers mémoires : *La nécropole de La Chapelle*, par « un de nos plus actifs archéologues, M. Emile Maufras » ; les *Sépultures mérovingiennes* de Neuvic, par M. le docteur Vigen ; le trésor d'Ecurat ; « une très importante et savante notice » de M. Louis Audiat sur les fouilles de Saintes.

* *

Ont rendu compte du numéro d'octobre : Les *Tablettes des Charentes* du 13, le *Moniteur de la Saintonge* du 16, et le *Bulle-*

tin du diocèse de La Rochelle du 19, qui signalent, « entre autres choses intéressantes, une étude de M. Audiat sur les fouilles pratiquées dans les remparts gallo-romains de Saintes », l'article où « M. Ch. Dangibeaud essaie d'établir la date des murailles de Saintes, qu'il fait remonter au ^x^e siècle », le compte-rendu de *Saint Eutrope* et des *Assemblées de paroisse à Marans*; — l'*Echo rochelais* du 26 octobre, qui analyse surtout les articles sur les fouilles de Saintes, l'inscription du cavalier santon, l'âge des remparts de Saintes, puis cite le compte-rendu de M. Musset sur *Saint Eutrope*, la notice sur Ancelin de La Garde de Saint-Quentin de Bernessart, décapité à Paris en 1794; — l'*Indépendant de la Charente-Inférieure*, du 20; — le *Polybiblion* de novembre, page 473; — le *Rappel charentais*, la *Constitution* de Cognac et le *Républicain* du 20 novembre, article de M. Edmond Maguier, qui signale, dans le *Bulletin* « la publication la mieux faite que nous connaissions », une « série d'articles spirituels et pourtant empreints d'une science profonde », *Les remparts de Saintes* de M. Audiat, le travail de M. Dangibeaud sur le même sujet, celui de M. d'Aussy sur la commune de Royan au ^{xiii}^e siècle, la notice sur Ancelin de La Garde, décapité le 11 juillet 1794, et raconte : « Un des premiers journalistes de Paris, rendant compte d'une visite faite à M. Bouguereau, notre illustre compatriote, citait comme preuve de ses aptitudes diverses les études historiques auxquelles il se livrait. Le journaliste avait vu sur la table de Bouguereau un volume de la société des *Archives historiques de la Saintonge*... »

Le *Conservateur* de Marennes du 18 décembre est mécontent du *Bulletin* qui a relevé une erreur — une seule — des *Petites notes d'un touriste* (VII, 394), et qui, à ce propos, s'est plaint de voir reproduites des fautes dix fois corrigées. La phrase, très générale, ne visait ni le touriste, ni le journal où il écrit, ni les patrons du journal. Mais si elle a pu engager l'auteur à mettre plus d'exactitude dans ses récits, qui ont l'avantage de vulgariser l'histoire locale, nous nous en féliciterions. On commet toujours assez de bévues sur des sujets neufs; ce n'est pas la peine de répéter celles qui ont été démontrées.

*
* *

Ont reproduit le sommaire d'octobre : le *Phare des Charentes* du 21; le *Barbezilien* du 27; l'*Echo saintongeais*, l'*Echo de Jonzac* et l'*Union* du 30; l'*Ere nouvelle* du 1^{er} décembre.

*
* *

Ont rendu compte de la séance publique du 26 novembre : l'*Indépendant* du 29, qui constate le succès de la société des *Archives*, « maintenant au premier rang des sociétés savantes », et l'éclat de la soirée « réunissant un public d'élite... des dames et des jeunes filles en grand nombre, ce qui était ravissant ». Il

parle « des recherches curieuses de M. Duplaix-Destouches sur *Les premiers essais de la vaccine en Saintonge* », où « seul le côté pittoresque de la lutte première entre la science et la routine » a été traité, « nous montrant qu'en Saintonge, avant toute la France peut-être, on avait suivi la bonne voie, tout cela agrémenté de jolis détails » ; puis du travail historique de M. d'Aussy, « plein de verve, très éloquent, très correct. Les figures y sont tracées de main de maître. J'ai songé aux analyses de Taine. Est-ce beaucoup dire?... » M. Marcel Geay, au nom de M. Rondeau, « a, d'une façon très remarquable, traduit la vie et la mort du juge Desmortiers ». M. Audiat a dit « les beaux vers de M. Maguier » ; puis, « dans une conférence remplie d'esprit et du meilleur, de fines allusions, de digressions historiques et archéologiques, instructives et toujours ingénieuses, il nous a commenté, sans que l'intérêt faiblisse un instant, une des inscriptions mises au jour par les fouilles de l'hôpital. »

Le *Moniteur de la Saintonge*, du 1^{er} décembre, signale aussi une nombreuse assistance et une assistance d'élite. « M. Magné a donné lecture, avec beaucoup d'art et une grande finesse », du travail de M. Antoine Duplaix-Destouches, « qui manie aussi bien le crayon que la plume, » travail qui « contient des détails pleins d'intérêt sur la querelle épique des partisans et des adversaires de la découverte de Jenner ». M. Marcel Geay a lu « avec beaucoup de talent » la notice de M. Rondeau sur Desmortiers, et « a fait vibrer toutes les âmes » aux vers d'Auguste Barbier sur cette victime des Prussiens ; « l'assemblée a entendu avec émotion ce travail très littéraire et très patriotique. » Puis viennent les sonnets de M. Maguier, « ce poète accoutumé des réunions littéraires », et le « travail si finement fouillé et si remarquable de M. Denys d'Aussy » sur la fille de Lepelletier de Saint-Fargeau. Enfin, M. Audiat, « avec une grande abondance d'explications scientifiques et un esprit très piquant », a commenté une inscription « en trois parties, l'une trouvée en 1845, l'autre en 1887 et l'autre en... En attendant, M. Audiat l'a donnée. »

Le *Progrès* du 2 dit de M. Duplaix-Destouches, « travail de nomenclature très intéressant, mais difficile à lire, tâche dont M. Magné s'est acquitté avec un véritable talent » ; puis « on a écouté avec un profond intérêt la lecture d'un travail très littéraire et très patriotique de M. Rondeau qui a été très vivement applaudie » ; de M. d'Aussy, « le savant et aimable érudit que nous connaissons tous, un travail très attachant... » de M. Louis Audiat, « une très brillante conférence..... Avec son esprit habituel, le spirituel président de la société a pendant près d'une heure charmé son auditoire. » Le journal parle aussi de la séance où l'on « a écouté avec un véritable intérêt la lecture faite par M. Marchat, d'un travail de M. de La Morinerie, *Histoire d'un capitaine saintongeais du XVI^e siècle*. »

L'*Echo rochelais* du 2 et l'*Ere nouvelle des Charentes* de Cognac du 11, sous la signature E. A..., constatent le succès de la soirée. « La salle était trop petite. M. Magné lit un travail très original de M. Duplaix-Destouches. Détails piquants, noms des premières personnes vaccinées. » M. Audiat lit « trois charmants sonnets de M. Maguier, » que « l'auditoire écoute avec la plus grande attention. » Les applaudissements éclatent, quand on entend cette strophe :

En remettant au jour ces débris glorieux.....

Vient « le récit intéressant » de M. d'Aussy, les plaidoyers, les lettres ; « tout cela écrit dans le style emphatique de l'époque est vraiment bien curieux. » Puis, « moment le plus émouvant de la soirée, » M. Marcel Geay lit « avec beaucoup de cœur » un épisode de la guerre de 1870, la mort de deux héros : un vieillard, Desmortiers, un jeune homme, Edouard Maistre, fusillés comme francs-tireurs par les Prussiens. « Le vieillard est un saintongeais, ancien avoué à Saintes, né à Thors, près de Matha, d'une très honorable et ancienne famille. » Ce martyr a été connu de bien peu de personnes de Saintes ; sans l'émouvant récit de M. Philippe Rondeau, celui qui écrit ces lignes l'eût peut-être toujours ignoré. Et cependant, il a connu dans sa jeunesse Desterville Desmortiers ; le jeune étudiant à Paris a souvent reçu, dans ce ménage excellent, l'hospitalité la plus cordiale ». M. Audiat « s'est chargé de donner la note gaie, et cela à propos d'une inscription trouvée dans les remparts ; ce fragment, inintelligible pour tant de monde, M. Audiat le comprend, le devine, le complète... » Espérons que nous verrons bientôt s'élever un bâtiment sinon digne de telles richesses, du moins suffisant pour les mettre à l'abri des intempéries et assez confortable pour permettre aux étrangers de venir les visiter et les admirer à leur aise. »

Le *Mémorial de Saintes* du 4, qui oublie Desmortiers, mentionne les « trois fort jolis sonnets » de M. Maguier ; « la conférence pleine d'esprit » de M. Audiat sur une inscription qu'« avec une science profonde il a lumineusement commentée et complétée » ; le travail « important » de M. d'Aussy, et « l'intéressant mémoire de M. Duplaix-Destouches, où le charmant artiste a fait voir qu'il n'avait passeulement à son service un joli brin de crayon, mais encore une plume savante ».

L'*Union*, de Saint-Jean d'Angély, du 4, sous le titre : *Un héros saintongeais*, rend compte de « la brillante soirée » du 26 novembre, cite : *La vaccine*, *Un mariage sous le directoire*, les sonnets de M. Maguier, « charmants comme tous ceux qui sortent de sa plume », insiste sur Desmortiers, « grande figure, qu'avec beaucoup d'art et de sentiment, M. Geay fait passer devant nos yeux », en l'absence de l'auteur, M. Rondeau. Enfin, M. Audiat, « avec cette aisance et cette note piquante qu'il sait donner à

tout ce qu'il fait, explique, « tâche ardue et difficile, » une inscription « complexe, reconstituée par lui, d'après une pierre trouvée il y a 40 ans, une autre découverte récemment et une troisième... que l'on trouvera un jour ou l'autre, relative à un Santon, espèce de commandant du génie sous Néron ». Voir aussi la *Seudre*, journal de l'arrondissement de Marennes, du 4.

Le *Rappel charentais* du 7 signale, à la séance de jour, « l'important travail de M. de La Morinerie », la visite au musée, « amas de richesses archéologiques qui attendent une installation digne d'elles »; puis la séance du soir: « Jamais plus brillante réunion n'eut lieu à Saintes... jeunes femmes, jeunes filles charmantes, très attentives; la science loin de les effrayer, les attire et les captive... Les savants en us du temps passé, solennels, profonds et incompréhensibles, sont remplacés par d'aimables écrivains qui savent allier l'esprit au savoir... » Par exemple, *La vaccine*. L'auteur « a trouvé moyen d'intéresser tellement l'auditoire que ce morceau a paru trop court »; trois sonnets de M. Maguier; *Desmortiers*, qui, lu par M. Geay « d'une voix vibrante, a produit beaucoup d'effet »; *Un mariage*, « œuvre remarquable où il y a beaucoup d'aperçus ingénieux »; *Conconnetodubnus* de M. Audiat, « tour de force au point de vue de l'érudition, tour de force aussi au point de vue de l'esprit. On a applaudi, on a ri, on a surtout admiré la sagacité du savant... »

Les *Tablettes des Charentes*, de Rochefort, du 8, publient sous ce titre : *Lettres santones*, le compte-rendu de la séance générale, la visite au musée, les fouilles, etc. L'auteur, M. A. de Ransanne, critique l'emplacement, l'insuffisance et l'obscurité du local, le plafond trop bas qui annihile l'emploi des machines et exige un travail de géant pour hisser ces blocs énormes. « Mais aussi que de richesses archéologiques. » M. Audiat « a retrouvé presque toutes les principales parties décoratives de la façade d'un théâtre; la tête de la tragédie qui s'élève au-dessus d'une belle frise ne laisse aucun doute à ce sujet. » Il raconte ensuite en grands détails la séance publique : *La vaccine*, lu « avec beaucoup d'esprit et de finesse par M. Louis Magné », qui « a bien contribué au succès de cette œuvre très intéressante par elle-même », pleine « de jolis détails et d'anecdotes »; les sonnets de M. Maguier : « Il faut entendre ces vers dits par M. Audiat; malgré soi on est ému par ces petits poèmes d'une envolée superbe et pleins de patriotisme »; *Un mariage*, de M. d'Aussy, « dont on n'a plus à faire l'éloge », étude « tracée de main de maître; tout cela est raconté avec un esprit charmant; il y a tout un sujet de vaudeville »; *Desmortiers*, « pages émouvantes, soulignées par des applaudissements répétés »; preuve aussi que le lecteur « s'est acquitté de sa tâche d'une façon remarquable »; enfin « la brillante conférence de M. Louis Audiat... Avec la verve et l'esprit que nous lui connaissons, il a fait au sujet de cette inscription un vrai cours d'épi-

graphie. Il est impossible de s'exprimer avec plus de clarté qu'il l'a fait... Il a remercié ensuite la municipalité des sacrifices qu'elle veut bien s'imposer pour son nouveau musée... Pendant une bonne heure il a tenu son auditoire sous le charme de sa parole. »

Le *Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle et Saintes*, du 10, dit de la société : « Les quinze volumes de documents inédits publiés depuis treize ans... sa revue trimestrielle, ses excursions, ses réunions ou conférences prouvent avec quelle ardeur elle propage le goût des études historiques... » D'abord défiance du public saintongeais pour ces réunions : « il ne croyait y rencontrer que des pédants tout bouffis de leur savoir ; il a aujourd'hui reconnu son erreur, et la séance tenue à Saintes le 26 novembre comptera parmi les plus brillantes et les plus nombreuses que nous ayons eues jusqu'à ce jour... Un grand nombre de dames n'ont point été retenues par la rigueur de la saison. » Suit l'analyse des mémoires : *La vaccine*, par M. Duplais-Destouches, « bien connu par ses charmantes illustrations, qui sait manier la plume avec autant de grâce que le crayon..., spirituel mémoire, pittoresque récit de la lutte des vacchinateurs et des anti-vacchinateurs, le tout émaillé de vers épigrammatiques et d'observations médicales rédigées dans ce style philosophico-médical à la mode dans les dernières années du XVIII^e siècle » ; les vers de M. Edmond Maguier ; « rarement le poète a été mieux inspiré : comme correction de forme et énergie de pensée, ces trois sonnets étaient assurément dignes des suffrages unanimes qu'ils ont remportés » ; *Un mariage sous le directoire*, « péripéties matrimoniales affrontées par la fille de Le Pelletier de Saint-Fargeau, curieuse étude de mœurs dans laquelle nous voyons le directoire, le conseil des anciens et celui des cinq-cents abroger, puis maintenir une loi révolutionnaire dont mademoiselle de Saint-Fargeau, mineure de quinze ans, réclamait le bénéfice pour se marier contre le gré de sa famille... » ; *Desmortiers*, lecture attachante où « l'on sent vibrer une patriotique émotion » ; enfin la « conversation pleine d'humour » où M. Audiat nous fait tout un cours d'épigraphie. En rapprochant deux inscriptions, « en les interprétant, en les complétant l'une par l'autre, il reconstitue la personnalité d'un Saintongeais oublié depuis deux mille ans... Onze heures sonnaient et l'on écoutait encore les savantes explications du docte professeur auquel nous devons une aussi agréable soirée. »

* *

VANDALISME. Sous ce titre, le *Courrier de l'art* du 21 octobre dit : « Le conseil général de la Charente-Inférieure a, dans sa séance du 30 août, supprimé par un véritable vote de.... toutes les subventions allouées aux sociétés savantes du département. Ces prodigalités s'élevaient au chiffre plus que modeste de 1,200 fr., soit 300 fr. à chacune de ces sociétés, au nombre

desquelles on compte des institutions qui sont l'honneur du département, telles que la société des *Archives historiques de la Saintonge* et la société des *Sciences naturelles de La Rochelle*. »

AVIS ET NOUVELLES

M. Louis Audiat, président de la société des Archives, a été nommé (3 octobre 1887) membre honoraire protecteur de l'académie de la jeune Italie, à Naples (academia delle giovanni Italiane), qui a pour président M. César Cantu.

Par décret du 27 décembre, notre confrère, M. Georges Coudreau, conseiller à la cour de Poitiers, est nommé chevalier de la Légion d'honneur ; 19 ans magistrat, et 18 ans avocat.

A la distribution des prix du collège de Saintes, le prix d'histoire donné par la société des Archives a été décerné à l'élève Paul Boutinet, de la classe de rhétorique.

M. Edmond Maguier a obtenu le 1^{er} prix de poésie descriptive au concours de la société biographique de France.

Dans un concours ouvert par le *Courrier français* illustré pour une affiche du journal, M. Marcel de Fontrémis a obtenu le second prix (150 francs) sur 72 concurrents.

Dans sa séance annuelle du 29 octobre, l'académie des beaux arts a décerné le prix de Caylus et La Tour à M. Lenoir, peintre, né à Fouras, élève de M. Bouguereau, et partagé le prix Trémont, 2,000 francs, entre deux compositeurs de musique et M. William Barbotin, graveur, né à Ars (île de Ré).

A la distribution des récompenses aux élèves de l'école des beaux arts, le 19 décembre, M. Lenoir a aussi obtenu dans la section de peinture une grande médaille d'émulation.

M^{lle} Hélène de La Jallet, de Saint-Jean d'Angély, a obtenu une médaille à l'exposition de peinture de Boulogne-sur-Mer.

L'académie française, dans sa séance du 24 novembre, a accordé un prix de vertu de 500 fr. aux époux Bojeau, à Bourgneuf (Charente-Inférieure), et 1,000 fr. à M^{me} de Morineau, à Blaye, qui n'ayant reçu pour héritage qu'une grande maison, y fonda un hôpital pour les vieilles femmes, puis bâtit un hospice pour les vieillards et, en quêteant partout, trouve moyen d'y faire vivre jusqu'à 80 personnes.

Parmi les lauréats du cours de droit de la faculté de Poi-

tiers figure M. Pierre Maria, fils d'un ancien professeur au collège de Rochefort, qui a obtenu la première médaille du concours de droit civil (1^{re} année) et la première médaille du concours de droit romain (1^{re} année).

A la faculté de droit de Bordeaux, M. Mercier, de Saint-Nadeau, commune de Saint-Sorlin de Marennes, a obtenu une première mention de droit romain (2^e année).

A Bordeaux le prix de la faculté de médecine (1^{re} année), une médaille d'argent et 100 fr. de livres, a été décerné à M. Victor-Camille Fromaget, né à Saintes; une médaille de bronze, à M. Henri Blanc-Fontenille, né à Villebois-Lavalette (Charente). M. Henri Bordier, né à Blanzac (Charente), a obtenu le prix de pharmacie (2^e année).

Le ministre du commerce, sur la proposition de l'académie de médecine, a décerné pour des travaux spéciaux sur les épidémies en 1886 : une médaille de bronze à M. le docteur Ferdinand Gils, médecin major de 1^{re} classe au 123^e régiment de ligne à La Rochelle, pour son histoire d'une épidémie de fièvre typhoïde au 123^e; et une autre à M. le docteur Roy, à Saint-Martin de Ré, pour ses notes sur une épidémie observée dans la commune de La Couarde en 1884.

M. Buat, de Pons, a été chargé par le ministre des beaux arts de faire en marbre le buste de la *Loi*, destiné à l'hôtel-de-ville de Vannes.

M. Godineau a donné aux archives départementales de la Charente-Inférieure divers papiers concernant les Aubert de Bardon et de Courcerac. Denis Aubert, écuyer, seigneur de Bardon, Courcerac, Kerault, etc., chevalier de Saint-Louis, capitaine de vaisseau à Rochefort, né à Saint-Pol de Léon de Charles Aubert, chevalier, seigneur de Courcerac, chevalier de Saint-Louis, capitaine de frégate, et de Marie-Anne de Longueville, avait, le 27 mai 1766, épousé à Villeneuve-la-Comtesse Marie-Jeanne de La Laurencie, fille majeure de Charles-Henri, marquis de La Laurencie, seigneur de Villeneuve, Croix-Comtesse, La Thibaudière, chevalier de Saint-Louis, lieutenant des maréchaux de France.

Royan dépense pour son musée 2,200 francs par an, dont 1,200 pour le conservateur et 1,000 pour l'entretien. (Voir *Conservateur* de Marennes du 18 décembre).

L'*Archæological journal*, t. XLIV, p. 164, publie *The antiquities of Saintes*, par M. Bunnell Lewis, M. A., F. S. A. Un journal étranger qui s'occupe de Saintes! voilà de quoi désoler M. L..., qui y est pourtant avantageusement cité.

Les 15^e et 16^e livraisons de *l'Art en Saintonge* viennent de

paraître. Elles contiennent les héliogravures des fouilles de l'hôpital, en vente chez les libraires depuis plusieurs mois; puis, des vues de Saint-Eutrope, des arènes, etc. Les photographies de M. l'abbé Laferrière sont remarquables. Le texte, qui parle de Pons, est de M. Musset; c'est tout dire.

Au mois de décembre, M. Georges Bossuet, aide-médecin de la marine au port de Rochefort, a soutenu devant la faculté de Bordeaux sa thèse pour le doctorat : *Recherches sur quelques points intéressant la topographie médicale de Rochefort sur Mer*, où il a prouvé que les causes d'insalubrité qui avaient fait une si mauvaise réputation à la ville de Colbert de Terron avaient depuis longtemps disparu. Voir *Tablettes* du 8 décembre.

M. Joseph Berthelé écrit la biographie de M. l'abbé Noguès. A raconter les *exploits* de M. le curé de Dampierre.

Le Limousin, comme le Poitou, la Saintonge, la Gironde et la Gascogne, va avoir sa publication archivée. On annonce (en souscription : 6 fr. par vol. de 400 p. in-8^e) comme devant paraître prochainement chez M. D. Gely, imprimeur-éditeur, rue des Grandes-Pousses, 10, à Limoges, et sous la direction de MM. Alfred Leroux et René Fage, le tome I^{er} des *Archives historiques de la Marche et du Limousin*, contenant *Nouveaux documents historiques*, publiés et annotés par notre collaborateur M. Alfred Leroux, archiviste de la Haute-Marne, ancien élève de l'école des chartes et de l'école des hautes études.

A Moulins, M. A. Vayssière, archiviste de l'Allier, correspondant du ministère de l'instruction publique, annonce (en souscription, un volume par an au prix de 5 francs) une série de publications relatives à l'histoire du Bourbonnais : Mémoire sur la généralité de Moulins ; l'armorial de la généralité de Moulins ; un recueil des documents relatifs aux institutions communales du Bourbonnais, chartes de communes ; l'inventaire des registres de la chambre des comptes du Bourbonnais ; la taxe des anniversaires du prieuré de Souvigny ; la description du Bourbonnais par Nicolas de Nicolay, etc.

ADDITIONS ET CHANGEMENTS DE NOMS. — Le 20 octobre 1886, M. Marie-Joseph-Léon-Gabriel Dupuy, né à Cognac (Charente) le 25 mars 1829, et son fils, M. Marie-Vincent-Robert Dupuy, né à Cognac le 11 mai 1865, demeurant tous deux à Cognac, se sont pourvus à l'effet d'ajouter à leur nom patronymique celui de *Roy d'Angeac*.

Le 11 avril 1886, M. Charles-Marie Quirouard, né à Guérande

(Seine-Inférieure) le 25 août 1856, demeurant à Paris, et M. Georges-Marie Quirouard, né à Guérande le 22 mars 1859, demeurant à Tonnay-Charente, se sont pourvus près du garde des sceaux, à l'effet d'obtenir l'autorisation d'ajouter à leur nom celui de *Frileuse*.

M. Eugène-Fernand Magnan, lieutenant au 18^e régiment d'artillerie, né à La Rochelle le 5 mai 1856, s'est pourvu, le 12 mars 1885, à l'effet d'ajouter à son nom celui de *De Bornier*.

M. Aimé-Victor Olivier, ingénieur, ancien maire de Marennes, né à Lyon le 17 juillet 1849, demeurant à Marseille, s'est pourvu, le 27 mai 1885, à l'effet d'ajouter à son nom celui de *Sanderval*, et de s'appeler légalement à l'avenir Olivier de Sanderval.

Dans sa séance du 21 décembre, le conseil municipal de Rochefort a changé les noms des rues suivantes au faubourg : la rue du Casino s'appellera désormais rue Lefèvre ; la rue Blanche, rue Constantin ; la rue Levraud, rue Marquelez, et la rue Amiot, rue Reverseaux. Amédée Lefèvre, né à Paris en 1798, fut professeur d'histoire naturelle à l'école de médecine de Rochefort, médecin en chef de la marine, directeur du service de santé à Brest, auteur d'importants mémoires, et décéda à Rochefort. Constantin, officier de la légion d'honneur, professeur d'anatomie à la même école, médecin en chef de la marine, mourut à Rochefort, sa ville natale, en 1867. Marquelez fut ingénieur en chef des ponts et chaussées, maire de Rochefort. Jacques-Philippe-Isaac Guéau de Gravelle de Reverseaux, intendant de La Rochelle (1781-1790), a rendu de très grands services à notre contrée, et entreprit le dessèchement des marais de Brouage, de La Boutonne et de Lafont, et laissa à l'agriculture 64,000 arpents de terres. Il fut décapité en 1794. La ville de Saintes a depuis 1810 la rue et le cours Reverseaux.

Le conseil n'a pas accepté le changement de la rue Chante-Alouette en rue de La Baune.

Statistique de la population en 1886, dans la Charente-Inférieure. Mariages : 3,364. — Divorces : 28. — Enfants légitimes : garçons, 4,783 ; filles, 4,505. — Enfants naturels : garçons, 247 ; filles, 108. — Mort-nés : garçons, 213 ; filles, 167. — Décès : sexe masculin, 4,344 ; sexe féminin, 4,131. — Excédant des naissances : 1,168.

Statistique de l'instruction primaire dans la Charente-Inférieure pendant l'année scolaire 1886-1887. Mutations : 52 instituteurs titulaires, 75 institutrices et un grand nombre d'adjoints, d'adjointes ou de stagiaires. — 125 aspirantes sur 333 ont été admises au brevet de capacité et 54 aspirants sur 199 ; 18 aspirantes sur 60 ont obtenu le brevet supérieur et 13 aspirants sur 52. Le certificat d'aptitude pédagogique a été obtenu par 37 instituteurs sur 56 candidats ; 58 adjoints sur 135 ; 12 insti-

tutrices sur 20 aspirantes, et 16 adjointes sur 38. — 7 candidats sur 19 ont été admis aux bourses d'enseignement et 5 filles sur 9 aspirantes; 17 sur 65 à l'école normale de Lagord et 11 classés sur une liste supplémentaire se sont fait admettre à d'autres écoles normales. 13 jeunes filles, sur 35 aspirantes, à l'école normale de La Rochelle, et les 2 aspirantes figurant sur la liste supplémentaire, sont entrées dans une autre école normale. — 5 instituteurs et une institutrice ont été récompensés pour la bonne tenue de leur bibliothèque; en outre 39 communes ont reçu, du ministère, différentes concessions de livres pour être placés dans leurs bibliothèques scolaires. — Il a été versé par l'état, à titre de pensions de retraite pour différents membres de l'enseignement primaire, une somme de 8,235 francs. Les secours, alloués sur les fonds départementaux à d'anciens instituteurs ou autres fonctionnaires de l'instruction primaire, s'élèvent à 275 francs, et à 1,500 fr. ceux qui proviennent des fonds de l'état; il a été accordé par le ministère et à titre de secours, savoir: 1,020 fr. à d'anciens instituteurs, 1,890 fr. à d'anciennes institutrices, 1,700 fr. à des veuves d'instituteurs et 100 fr. à des orphelins. — Les subventions de l'état pour construction ou réparation aux locaux scolaires, à 2,516 fr. 76 cent. — 17 cours d'adultes ont été créés pendant la saison d'hiver.

Statistique de la faculté des lettres de Poitiers. — Du rapport du doyen de la faculté des lettres au conseil académique (28 novembre), il résulte que, dans l'académie de Poitiers, 29 étudiants, dont 10 libres, ont suivi les cours, 2 pour l'agrégation et 27 pour la licence; parmi ceux-ci, 17 pour la licence littéraire; 24 autres élèves ont suivi divers cours; 9 candidats à la licence sur 35 ont été admis, parmi lesquels nous trouvons M. Arnoulin, professeur au collège de Cognac, et M. Chasse-riaux, de Saintes, pour la philosophie. Sur 1,152 candidats au baccalauréat, dont 424 pour la 2^e partie et 728 pour la 1^{re}, ont été ajournés: pour la 2^e partie 216, dont 184 après les épreuves écrites, 32 à l'examen oral, et 208 admis; proportion des ajournés 51 0/0, des admis 39 0/0; et pour la 1^{re}, 451 ajournés, dont 387 après les épreuves écrites, 64 à l'oral, et admis 277; proportion des ajournés, 61 0/0, des admis 39 0/0.

CONFÉRENCES. — Le 20 octobre, à Saintes, *Le siège de Gergovie*, par M. Tapernoux: compte-rendu dans l'*Indépendant* du 25; le 5 à Pons: compte-rendu dans la *Saintonge* du 12; le 12 à Saint-Jean d'Angély; le 27 à Royan; le 7 janvier, à La Rochelle. Le 24 octobre, à Rochefort; le 25 à Saintes, par M. Moinet, *La concentration républicaine*. Le 13 novembre, à La Rochelle, *Les Etats-Unis d'Amérique*, par M. le pasteur Bertrand; à Luzac, commune de Saint-Just, *Les campagnes avant 1789*, par M. le pasteur Bordage, de Saujon, dont la conclusion est qu'avant 89 les paysans de nos campagnes brouaient les racines de fougère. Les racines seule-

ment? Le 20, à Marennes, puis à La Tremblade, par M. Charles Torchut, avocat, *Vergniaud*: compte-rendu élogieux dans le *Journal de Marennes* du 27; le 24, à Bourg-Charente, par M. Valteau, secrétaire général du syndicat de la Grande-Champagne, *Le capital et le crédit agricole*; le 23 décembre, à La Rochelle, par M. le docteur Labonne, *Les îles Féroé et les Hébrides*. Compte-rendu dans la *Charente-Inférieure* du 24 et le *Courrier* du 25.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — Société de géographie de Rochefort, séance du 25 novembre : *Note sur la mer de Lincoln*, par M. le docteur Alfred Thèze; *Le code des femmes Chinoises sous l'empereur Hoti*, par MM. Bitteau et Chapron; *Un nouveau port à charbon dans l'Atlantique*, par M. Trivier. — Séance du 14 décembre : *L'Arménie et les Arméniens*, conférence par M. Broussali, avec projections à la lumière oxyhydrique. Voir compte-rendu dans les *Tablettes* du 17, et le *Phare des Charentes* du 18. — Séance du 23 décembre : *Impression de voyage d'un artiste en Annam et au Tonkin* par M. Rouillet; *De la fabrication du papier en Indo-Chine*, par M. Silvestre.

Académie des belles lettres, sciences et arts de La Rochelle, séance annuelle du 17 décembre : *Compte-rendu des travaux*, par le président; *A propos d'une lettre : Etude d'hygiène*, par M. Drouineau; *Madagascar*, par M. Dupuy; *Le langage des animaux*, par M. Lusson; *Journal d'un écolier*, par M. Port. Compte-rendu dans *La Charente-Inférieure* du 21, le *Courrier de La Rochelle* du 22, et le *Phare* de Rochefort du 23.

Le 24 octobre, notre confrère M. le Dr Henri Bourru, médecin en chef de la marine à Rochefort, a fait à l'académie de médecine lecture d'un travail important sur certaines maladies des centres nerveux d'origine paludéenne.

Le 7 décembre, notre confrère M. Alfred Richard, archiviste de la Vienne, a inauguré devant un public d'élite ses leçons sur l'histoire du Poitou, qu'il a été chargé de faire à la faculté des lettres de Poitiers. Sa première conférence, *Qu'est-ce que le Poitou*, ses limites au point de vue de son territoire et de sa juridiction ecclésiastique, financière, militaire, judiciaire, a été publiée par le *Bulletin mensuel de la faculté*, p. 365 du numéro de décembre, et analysée dans la *Revue poitevine*, n° 44, qui a paru le 26 décembre.

Le 25 décembre, à Saint-Vivien de Saintes, M. Abel de Bretnauld a fait exécuter un Noël de sa composition. Voir *Moniteur* du 29 et *Bulletin religieux* du 31.

Musée de Saintes

A la demande du président de la société des archives et sur la proposition du directeur des beaux arts, M. Castagnary, le ministre de l'instruction publique a accordé (22 octobre) au musée de la ville de Saintes un moulage de l'autel gaulois de Saintes, qui est au musée de Saint-Germain, et par une autre décision (19 décembre), les moulages suivants provenant des ateliers du Louvre :

Apollon sauroctone, du musée du Louvre, hauteur 1^m67 ; Auguste, musée du Louvre, hauteur 2^m07 ; Tireur d'épines, musée du capitole, 0^m73 ; Vénus accroupie, musée du Louvre, hauteur 8^m96 ; bustes de héros grec, dit le gladiateur combattant, du musée du Louvre, 1 mètre ; de Ptolémée, fils de Juba, roi de Mauritanie, musée du Louvre ; de la Vénus d'Arles, musée du Louvre, hauteur 0^m67 ; de la Vénus genitrix, musée de Florence, 0^m64 ; et de Jules César, de l'Elysée.

*
* *

Après la séance générale du 26 novembre, les membres de la société des *Archives* ont visité le musée des antiques de la ville de Saintes, destiné à abriter les précieuses découvertes faites en 1886 et 1887 dans les murs de l'hôpital. Que de richesses accumulées depuis des siècles ! Ces blocs énormes sont apportés à l'hôtel de ville, et M. Audiat, le conservateur de notre musée, les fait ranger, rapprochant tous ceux qui semblent appartenir au même monument, de façon à donner une idée de ce qui existait autrefois. Quel travail pour classer tout cela !... Les difficultés sont d'autant plus grandes que l'espace est assez restreint ; aussi faut-il les combinaisons les plus ingénieuses pour tout loger dans le moins de terrain possible.

On nous fait espérer l'agrandissement de la salle actuelle, tout-à-fait insuffisante, par la construction d'un vaste hangar vitré, dans la cour des magasins de l'hôtel de ville. Il sera possible alors de réunir toutes ces richesses de manière à ce que les visiteurs de notre musée puissent les bien voir et les admirer. Nous faisons des vœux pour que ces espérances se réalisent le plus tôt possible.

E. A.

NÉCROLOGIE

Le 19 septembre, est décédé à La Rochelle, âgé de 82 ans, époux de N. Rivet, Paul-Emile Racaud, ancien conseiller municipal de La Rochelle, et ancien juge au tribunal de commerce, lais-

sant 2,000 francs à la société philharmonique dont il avait été autrefois un des membres les plus actifs, 1,000 à la société des arts et métiers et 1,000 à celle des apprentis.

Le 21, est décédé, après trente-six ans de prêtrise, André Martineau, âgé de 64 ans, curé de Nieul-le-Virouilh depuis quinze ans, précédemment curé de Colombiers pendant vingt ans, et avant professeur à l'institution diocésaine de Pons. Le *Bulletin religieux* de La Rochelle du 1^{er} octobre fait son éloge.

Le 13 octobre, est décédé à Paris, âgé de 72 ans, Emmanuel-Louis-Jean Gonzalès, chevalier de la légion d'honneur du 13 août 1861, officier de l'instruction publique du 29 juillet 1879, président honoraire délégué de la société des gens de lettres depuis 1862, vice-président de cette société de 1852 à 1855, plusieurs fois président. Il était né le 25 octobre 1815 à Saintes, où son père, Pierre-Charles-Emmanuel, âgé de 43 ans, était médecin à l'hôpital militaire de cette ville. Pierre-Charles-Emmanuel Gonzalès, qui avait épousé Thérèse-Charlotte Gérard, avait été médecin principal des armées sous le directoire et l'empire, avait fait les campagnes d'Italie, d'Egypte, d'Allemagne et de Dalmatie; il descendait d'une des douze familles anoblies par Charles-Quint dans la principauté de Monaco, et dont était le fameux théologien espagnol Thyrsse Gonzalès de Santalla, général des jésuites, mort en 1705.

Emmanuel Gonzalès se plaisait à raconter, il l'a fait ici même (*Bulletin*, VI, 428) d'une façon charmante, qu'il avait été le premier enfant vacciné de Saintes : ce qui est une erreur, la vaccine se pratiquait depuis quatorze ans dans la Charente-Inférieure (Voir plus bas, page 49); et s'il vécut, ce ne fut pas la faute de sa nourrice, bonne femme de Saint-Eutrope, qui, en s'en allant à la Grand-Font laver son linge, le suspendait tout emmaillotté à la muraille par un clou, à preuve qu'un jour son père arrivant inopinément le trouva la tête en bas, et le sauva d'une congestion. Ses études terminées au collège de Nancy, où encore sur les bancs il écrivit des nouvelles et des articles de critique, il vint à Paris pour y faire son droit; il s'adonna à la littérature, et publia ses premiers essais dans la *Presse* d'Emile de Girardin, puis dans la *Revue de France*, dont il avait été l'un des fondateurs, et dans le *Siècle*, où parut son premier roman d'aventures, *Les mignons de la reine*. Outre ses romans : *Esaü le lépreux*, *Les sept baisers de Buckingham*, *Les chercheurs d'or*, *Les mémoires d'un ange*, *Les frères de la côte*, *Les sabotiers de la Forêt-Noire*, pour ne citer que les plus renommés, Gonzalès a publié bon nombre d'articles dans divers journaux et revues, sous des pseudonymes variés : Auguste Stewart, Henri Royer, Melchior Gomez, Ra-

mon Gomeril et Caliban. Depuis le succès de ses romans, il avait renoncé au journalisme.

Ses obsèques ont eu lieu le 17 octobre à l'église de la Trinité, et il a été enterré dans un caveau de famille au cimetière Montmartre. Il laisse une fille, M^{lle} Jeanne Gonzalès, peintre de talent; il a perdu une fille aînée, Eva, qui s'occupait aussi de peinture et avait épousé un aqua-fortiste, M. Guérard.

Le 19, est décédé à Rochefort Philippe-Pierre-Édouard Salis, né à Marennes le 27 août 1827, officier de la légion d'honneur (30 décembre 1863), médecin principal de la marine en retraite. Elève du collège de Rochefort, entré à l'école de médecine navale le 1^{er} octobre 1841, élève interne au concours d'avril 1851, chirurgien entretenu de 3^e classe peu après, il fut, dès sa première campagne, attaché à la Guyane, et passa la plus grande partie de sa carrière au Sénégal et aux Antilles. En 1880, ayant pris sa retraite, il fut nommé conservateur des collections scientifiques de l'école de médecine, « où, disent les *Tablettes* du 20, tout le monde avait pu apprécier son obligeance. C'était un homme affable, un savant modeste ». M. le docteur Duploux, chef du service de santé, a prononcé son éloge. (Voir *Tablettes* du 22.)

Le 27, est décédé au château de Denant, par Oulmes, et a été enterré le 29 à Marans. où il était né en 1813, âgé de 76 ans, Rodier, docteur en médecine, ancien conseiller général du canton de Marans et maire de cette ville. Il avait été fait chevalier de la légion d'honneur par Guizot en récompense de services rendus dans une épidémie et aussi pour ses études sur la composition du sang. (Voir *Echo rochelais* du 29.)

Le 28, est décédé à Gemozac Constant-Emmanuel Gaudin, né à Ars-en-Ré, clerc, élève de l'institution de Pons, tonsuré du grand séminaire de La Rochelle le 29 juin 1885, qui « donnait à l'église, dit le *Bulletin religieux* du 5 novembre, les plus belles espérances ».

Le 1^{er} novembre, est décédé, à Jonzac, Charles Bonnemaïson, âgé de 78 ans, banquier, chevalier de la légion d'honneur en 1869, président du comice agricole de Jonzac depuis trente ans, lauréat de la prime d'honneur au concours régional en 1859. M. le docteur Larquier, d'Archiac, vice-président du comice, a fait sur la tombe l'éloge du défunt. (Voir dans *la Saintonge* du 6 un article ému du rédacteur en chef, M. Charles Lahaye, et dans le numéro du 12 le discours de M. Larquier.)

Le 3, est décédé à Aigréfeuille Pierre-Adolphe Chevalier, curé doyen, né en 1813 aux Alleux, diocèse d'Angers, ordonné prêtre en 1843, procureur au grand séminaire jusqu'en 1851, où les lazaristes prirent la direction de cet établissement, curé de Périgny, près de La Rochelle, puis d'Aigréfeuille. (*Bulletin religieux* du 5.)

Le 7, est décédé aux Gonds Corsan, né en 1795, prêtre en 1820, prêtre habitué aux Gonds, où il avait été curé depuis 1830, et avait été remplacé par le curé actuel, M. Barbraud. M. Faillois, curé de Saint-Vivien de Saintes, a fait en chaire l'éloge du défunt, regretté de toute sa paroisse, qu'il avait édifiée pendant si longtemps.

Le 30, est décédée à La Rochelle, âgée de 80 ans, Thérèse Turaud, qui, depuis trente-cinq ans, s'était attachée à une vieille demoiselle, Julie Naferchaud, âgée aujourd'hui de 86 ans, toujours malade, et n'ayant d'autres ressources qu'une rente viagère de 150 francs. C'est avec son modeste salaire que Thérèse aidait à vivre M^{lle} Julie ; elle lui prodiguait les soins les plus dévoués jour et nuit. Depuis 1881, un mémoire, qu'on rappelait chaque année, avait été envoyé à l'académie française pour lui faire obtenir un des prix Monthyon, mais en vain. (Voir *Bulletin religieux* et *Charente-Inférieure* du 3 décembre, *Echo rochelais* du 7.)

Fin novembre, est décédé à Bastia le général Alexandre-Joseph-Nicolas-François Truchy, né à La Flotte, en l'île de Ré, le 21 octobre 1824, de Jacques-François Truchy, ancien capitaine d'infanterie et receveur des contributions indirectes, depuis receveur des postes à Saint-Martin de Ré, chevalier de la légion d'honneur, et de Marie-Marguerite-Françoise-Elisabeth Boutet, d'une ancienne famille de l'île de Ré. Le général avait épousé M^{lle} de Santi-Piètri, d'une importante famille de la Corse. Les Truchi ou Truchy, de Bourgogne, portent : *D'azur au pin d'or accosté de deux lions affrontés du même*.

A dix-neuf ans, en novembre 1843, entré à Saint-Cyr, d'où il sortit, le 32^e, en octobre 1845; sous-lieutenant au 21^e léger, régiment qu'il choisit quand son numéro lui assignait le corps d'état major, il passa quatre ans à Rome, occupé à des travaux topographiques dans les états pontificaux; capitaine au choix le 28 avril 1855, chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand quelques mois après, il fit la fin de la campagne de Crimée, assista à l'assaut de Sébastopol et rentra en France avec son régiment le 21^e léger, devenu le 96^e de ligne; en 1859, capitaine instructeur à l'école de Saint-Cyr, chef de bataillon au 72^e en 1863, après

huit ans à peine de grade, il fut fait chevalier de la légion d'honneur en 1865; à Sedan, il eut deux chevaux tués sous lui, fut sept mois prisonnier de guerre en Allemagne; lieutenant-colonel au 112^e, puis au 12^e de ligne; chargé en 1873 de former le 141^e dont il fut promu colonel en 1874, officier de la légion d'honneur en juillet 1879, il fut nommé général de brigade en février 1880. Placé à la tête de la subdivision d'Orléansville, il passa deux ans après à la subdivision de Bastia, où la limite d'âge l'atteignit il y a un an. M. le colonel Robillard, commandant par intérim la subdivision de Bastia, a prononcé son oraison funèbre, que reproduit l'*Echo rochelais* du 23 novembre.

Au commencement de décembre, est décédé à Versailles le vicomte Renault d'Avesnes des Mesloizes Fresnoy, grand-officier de la légion d'honneur, ancien ministre plénipotentiaire, ancien trésorier-payeur général de la Charente-Inférieure, « homme excellent, qui a laissé à La Rochelle les souvenirs les meilleurs et les plus distingués ». Il était le beau-père de M. le comte Alexandre de Montbron, maire de La Jarne.

Le 3 décembre, est décédé à Aunay, d'une maladie de poitrine, Camille Marteau, âgé de vingt ans, clerc minoré, élève du grand séminaire, « doué des plus belles qualités de l'esprit et du cœur. »

Le 21 décembre, est décédé à Saint-Martin de Ré, âgé de 68 ans, H.-J.-M.-L. Penaud de Lagardière, officier de la légion d'honneur, commissaire adjoint de la marine en retraite, qui avait longtemps servi au port de Rochefort. « C'était, dit l'*Echo rochelais* du 21, un conservateur convaincu et un homme de bien. »

Le 22, est décédé subitement à Biarrotte, près de Bayonne, où il s'était rendu pour assister à l'enterrement d'un de ses frères, Louis de La Lande d'Olce, âgé de 54 ans, juge au tribunal civil de Cognac depuis 1864, où il remplit pendant vingt ans et jusqu'en 1885 les fonctions de juge d'instruction. « D'un caractère affable, d'une tenue irréprochable, dit l'*Ère nouvelle* du 25, il avait su par son esprit droit et une conscience très scrupuleuse mériter l'estime de tous. » Les La Lande d'Olce, des Basses-Pyrénées, sont alliés aux Quelen et aux Ravignan.

Le 26, est décédé à Saintes, âgé de 85 ans, Pierre-François-Xavier Bertrand, prêtre habitué de Saint-Eutrope, né en 1802, à Ars, île de Ré, de Xavier Bertrand et de Marie-Madeleine Aunis. Ordonné prêtre à Saintes le 23 septembre 1826, il fut vicaire de Saint-Eutrope du 4 octobre 1826 au 3 juin 1829, puis curé de Cram-Chaban, de Bourgneuf, et de Tesson 23 ans. Voir *Saint Eutrope dans l'histoire*, p. 356.

ARCHÉOLOGIE

Au Vergné, commune du Seure, canton de Buric, un paysan a trouvé, sur la propriété de M. Billard, une hache en bronze de l'époque gauloise. Croyant que c'était de l'or, on s'est empressé de la gratter jusqu'à l'user.

Le 2 septembre, en creusant dans l'angle de l'ancienne salle capitulaire de Saintes, près du mur du presbytère, on a découvert des corps avec des vases brisés.

A Rochefort, M. Moissnard, marchand, rue Begon, a trouvé au commencement d'octobre, dans un vieux meuble, une médaille de bronze de 6 centimètres de diamètre, commémorative de la dernière expédition de La Pérouse. Sur la face est l'effigie de LOUIS XVI ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE. De l'autre côté, deux branches de laurier entourent ces mots : LES FRÉGATES DU ROI DE FRANCE LA BOUSSOLE ET L'ASTROLABE SONT MONTÉES PAR MM. DE LA PÉROUSE ET DE L'ANGLE PARTIES DU PORT DE BREST EN JUIN 1785.

L'église de Pont l'Abbé (romano-ogivale), canton de Saint-Porchaire, arrondissement de Saintes, vient d'être classée parmi les monuments historiques.

Dans sa séance du 4 novembre, la commission des monuments historiques, présidée par M. Antonin Proust, a entendu un rapport de M. Lisch sur les fouilles de Saintes, dont la *Chronique des arts*, du 12, donne ce résumé : « Dans l'intérieur d'un mur formant un castrum, on a trouvé des fragments de monuments gallo-romains, couverts d'inscriptions et de sculptures du plus haut intérêt. Ces fragments sont rangés comme dans une bibliothèque. Deux monnaies du XII^e siècle ont été également trouvées dans ce mur. Il semble donc que ces monuments gallo-romains existaient encore à cette date. » Un théâtre, des temples, des monuments funéraires païens, c'est-à-dire tous les édifices principaux de Mediolanum Santonum, encore debout au XII^e siècle!! et pour preuve, des monnaies : monnaies de qui? monnaies de quoi? — Nous avons déjà rétorqué l'argument, *Bulletin*, VII, 331. Allons-y plus carrément, et affirmons avec un « savant » que cette muraille a été construite sous Henri IV!!!

Dans cette même séance, la commission des monuments historiques a voté une somme d'onze mille francs pour la conservation des monuments de Sanxay, découverts par le R. P. de La Croix. A quand le tour des arènes de Saintes, qui se dégradent de plus en plus?

*
* *

L'anneau d'or de C. J. Macer

Dans l'article consacré aux dernières fouilles de Saintes par M. Louis Audiat, on lit, à propos du mot *aenulis aureis*, « anneaux

d'or », accordés au « *duplicarius* » saintongeais : « M. Mommsen a fait cette remarque que ces bagues d'or, données comme honneurs militaires, ne se trouvent nulle part ailleurs. » On peut inférer d'un passage de Cassiodore (*Var.* II, 28) que les récompenses militaires variaient, suivant qu'elles s'appliquaient à l'infanterie ou à la cavalerie romaines : « *Sudores bellicos civica corona testatur : expectant etiam equos præmia sua.* » Or, parmi ces récompenses qui n'étaient pas des couronnes, devait figurer l'anneau d'or, avec d'autant plus de raison que l'anneau était la marque distinctive de l'ordre équestre. Peut-être cette tradition s'est-elle perpétuée à travers le moyen âge pour revivre dans la disposition suivante d'une ordonnance de François I^{er} : « Si aulcun compaignon de guerre fait preuve de vertu de sa personne, soit en bataille, assault de place, prinse de ville, guet ou aultre lieu... en ce caz le colonel ou le capitaine soubz lequel il aura servy luy fera présent d'ung anneau d'or, lequel il portera à son doigt... Le roy leur en baillera à chascun ung certain nombre afin que de la mesme fasson d'iceulx ils en puissent doresnavant faire faire de semblables pour donner aux dits compaignons et aultres personnaiges de leurs bandes, ainsi qu'il se trouvera qu'ils auront mérité.

» Donné à Saint-Germain-en-Laye le 24 juillet 1534. »

D. d'Aussy.

LES FOUILLES DE SAINTES.

Les fouilles dans les remparts gallo-romains de Saintes sont interrompues depuis le mois d'août. Mais les étrangers n'ont pas cessé de venir en admirer les résultats. On y a vu même des Saintais. Il a fallu fixer un jour, le jeudi, pour la promenade à ces ruines magnifiques.

Parmi les visiteurs, il y en a eu d'illustres, il y en a eu de compétents : D'abord M. René Cagnat, professeur au collège de France, qui publie en français *l'Histoire romaine* de M. Théodore Mommsen ; il a — je prends ce texte dans un article peu nouveau mais dithyrambique du *Grand almanach de Saintes pour 1888* — déclaré à M. le chanoine Laferrière, son parent : « J'ai visité Arles, Rome, Naples, Pompei, la Grèce ; je n'y ai rien vu d'aussi extraordinaire ! » Aimable exagération, gracieux enthousiasme, qui, malencontreusement télégraphié aussitôt à un grand journal de Paris, a fait croire à une de ces mystifications, dont le *Figaro* se rend quelquefois coupable : puis M. Jules de Laurière, le secrétaire de la société française d'archéologie, qui a photographié les parties les plus importantes ; M. Ant. Héron de Villefosse, conservateur au Louvre, membre de l'institut, professeur d'épigraphie romaine à l'école des hautes études ; M. Robert de Lasteyrie, professeur à l'école des chartes, secrétaire du comité des travaux historiques au ministère de l'instruction publique ; le père Camille de La Croix, l'inventeur de Sanxay, qui se serait volontiers chargé de ces fouilles ; M. Lisch, architecte, inspec-

teur des monuments historiques, qui attend pour continuer le déblaiement des arènes que les terres accumulées sur la hauteur soient enlevées ; M. Ballu, architecte, inspecteur des monuments historiques, qui a restauré Esnandes, qui va restaurer Fenioux et voudrait restaurer Saint-Eutrope ; M. Charles Norman, directeur de *l'Ami des monuments* ; M. le lieutenant Espérandieu, qui a pris là le sujet d'une intéressante brochure.

Beaucoup de baigneurs de Royan, beaucoup de touristes, se sont arrêtés à Saintes pour contempler ces merveilles. Le jour où elles seront réunies dans un musée convenable, où le *Guide Joanne* les indiquera comme raretés à voir, il y aura vingt personnes par jour pour les examiner.

*
* *

Quoique les travaux aient été interrompus, on n'a pas chômé pourcela. Les 25 mètres de mur de clôture démolis, il fallait les refaire ; on les a refaits. Ce mur de soutènement épais de 2^m60, haut de 7^m80, a été terminé en novembre. On y a fait entrer les pierres qui n'avaient aucun caractère architectural ou archéologique, et elles ont repris leur ancienne place ; pour combien de temps ? Le travail de construction du mur en maçonnerie (325 mètres cubes à 5 francs le mètre) a coûté 1,625 fr. 40. A quoi il faut ajouter la taille du parement extérieur, 693 fr., puis les fondations, terrassements, démolition de l'ancien parement intérieur soutenant les terres du jardin, 516 fr. 60, ce qui forme un total de 2,825 francs.

En 1886, on a dépensé 320 fr. pour fouiller 27 mètres de murailles sur une hauteur de 1 mètre 80. En 1887, on a fouillé 25 mètres de long sur une hauteur de 7 mètres et une épaisseur variant de 3 à 4 mètres, pour lesquels on a dépensé 1,600 fr. dont 500 fr. donnés par l'hospice et 1,100 fr. provenant : des dons de l'état (1,500 fr.), de la ville (300 fr.) et des particuliers plus de 1,000 fr. Il reste donc à dépenser plus de 1,200 fr., et l'état promet une large subvention. On recommencera au printemps.

*
* *

On recommencera, mais dans des conditions un peu différentes. La grue Decauville, prêtée pour six mois, ne peut plus l'être gratis ; il en faudra payer la location. La commission de l'hospice, qui jusque-là avait laissé faire, dit qu'elle n'entend plus reconstruire le mur que les antiquaires lui démolissent, et exige l'engagement de reconstruire si l'on démolit. Trois membres du conseil municipal délégués à cet effet doivent en délibérer avec les administrateurs de l'hospice. Provisoirement, cette commission mixte a décidé de surseoir jusqu'au printemps, la saison étant d'ailleurs peu propice à ces travaux. Jusque-là on étudiera le moyen d'éviter que la pierre tirée de la fouille soit transportée dans un coin du jardin, pour de là être ramenée quelques jours après soit dans la muraille, soit au musée.

Double manœuvre très dispendieuse, les blocs ne se maniant pas avec la facilité d'un objectif ou d'une plume. La pierre extraite sera examinée aussitôt, jugée immédiatement et condamnée sans appel à retourner dans le mur, d'où elle est un instant sortie, ou bien à se rendre au musée si elle offre un intérêt ; la grue la posera sur un wagonnet, qui la mènera à l'une ou à l'autre. Des frais considérables seront ainsi évités. Je connais des pierres qui ont six fois changé de place. Une économie réalisée d'un côté, de l'autre, les souscriptions, les subventions de l'état, et sans doute aussi de la ville, permettront de continuer ces importantes découvertes. Et M. l'abbé Julien-Lasferrière pourra encore nous donner ces magnifiques héliogravures, plus belles que les pierres elles-mêmes.

Il faut continuer. Qui sait ce que l'on trouvera encore? Jusqu'à présent, à part cinq inscriptions, dont trois très importantes, à part les colonnes à hélice, la frise qui montre des armes, boucliers, jambarts, casques, épées, tridents, quelques chapiteaux particuliers, tout ce qu'on a découvert répétait, ou, ce qui n'est pas déjà un si mince résultat, complétait ce qu'on avait déjà. Ceux qui avaient pu visiter l'espèce de cave décorée du nom de musée, avaient constaté là les restes d'un temple qu'avait vu et décrit Chaudruc de Crazannes, la frise circulaire d'un théâtre, des bas-reliefs et des inscriptions provenant de monuments funéraires, ces beaux entablements qu'admirent les visiteurs de l'hôpital, ces chapiteaux, ces colonnes appartenant à un vaste édifice, jusqu'à ces fragments où se montrent les feuilles de lierre, des imbrications, des pampres, des dauphins et des oiseaux buvant dans un vase ou becquetant des fruits, qui se voient déjà sur les sarcophages chrétiens des ^{iv}^e et ^v^e siècles. Tout cela existait à Saintes, était décrit et dessiné dans les livres ; on pouvait le voir et le lire. De là l'étonnement de ce savant qui, devant les pierres de l'hôpital, s'écriait n'avoir rien vu d'aussi beau ; il n'avait pas vu le musée de Saintes. De là la stupéfaction de la foule, le jour où elle vit sortir des terres de notre acropole ce que d'autres y avaient pris il y a 70 ans. Alexandre Dumas croyait bien sincèrement avoir découvert la Méditerranée.

* *

Peu de recueils spéciaux se sont occupés jusqu'ici de nos fouilles : le *Bulletin de la faculté des lettres de Poitiers*, qui tient à signaler les découvertes de la circonscription académique intéressant l'histoire ou l'archéologie, n° d'août (Voir *Bulletin* d'octobre, VIII, 333) et n° de décembre ; la *Revue poitevine*, et le *Hermès* de Leipsig, qui a étudié l'inscription du cavalier santon au point de vue de l'histoire des milices provinciales sous l'empire.

On nous saura gré de reproduire le résumé critique que M. Hild a fait de l'article de M. Mommsen en le complétant :

« *L'Ala Alectorigiana*, dit-il, tire son nom de son premier

chef, qui était vraisemblablement un Gaulois illustre du temps de César ou d'Auguste ; ainsi le Trévire Indus (Marquardt-Mommsen, *Handbuch der röm. Alterth.*, v, p. 472, note 5, 2^e édition), a donné son nom à l'*Ala Indiana* (c. 1., *Rh.*, 891 ; cf., *TAC.*, *Ann.*, III, 42 : « *Præmissus cum delecta manu Julius Indus, e civitate eadem* », etc.). M. Mommsen ne paraît connaître ni les monnaies à l'effigie d'Atectorix, ni l'inscription celtique du musée de Cluny ; mais il propose très judicieusement de rectifier une inscription trouvée à Tomes, dans le pays des Gètes, et remontant au temps d'Alexandre Sévère (c. 1. L., III, 61). Elle parle d'une *Ala I Atectorum*, mot jusqu'à présent inintelligible, et vraisemblablement dû à une méprise du sculpteur grec, qui aura changé Atectorigiana, sans signification pour lui. M. Mommsen rectifie comme nous *annulis* pour *ænulis*, et conclut, tant de cette récompense, d'ailleurs insolite et sans rapport avec la distinction de l'anneau d'or qui est de création postérieure, que de la qualité d'*evocatus* et de la collation du droit de cité (*ære incisso* et le nom gentilice *C. Julius* donné au vétérân), que l'inscription est du règne d'Auguste. Pour les conclusions générales relatives à l'histoire des milices provinciales, nous ne pouvons que renvoyer à l'article lui-même, qui complète sur un point très curieux et jusqu'à présent demeuré dans l'ombre, l'excellente monographie de M. Cagnat : *De municipalibus et provincialibus militiis in imperio Romano*. Nous y relèverons seulement ceci : c'est que le duplicarius de l'inscription est un vieux soldat de cavalerie qui, après son congé, a obtenu le droit de cité, puis s'est réengagé à l'appel du gouverneur (*evocatus*) en qualité d'officier, mais sans la dignité de chevalier ; c'est, en somme, un véritable officier d'armée territoriale, jadis décurion (tel est aussi le sens de *duplicarius*) dans l'armée régulière, qui a obtenu ensuite le commandement de six cents hommes (le signe DC. signifie ici 600 et non *décurion*, comme on a lu à Saintes ; l'importance de ces corps d'infanterie ou de cavalerie variaient entre 300 et 900 hommes) dans une milice irrégulière de Rétiens. Quant au fait d'un Santon commandant un corps de troupes étrangères dans une contrée lointaine, il n'a rien d'extraordinaire. Les troupes voyageaient beaucoup sous l'empire romain. Les *Diplomata* nous montrent une cohorte de Thraces qui, sous Vespasien, est en Germanie, sous Domitien en Judée, depuis Adrien jusqu'à Antonin le Pieux dans la Pannonie supérieure, sous Sévère et Caracalla en Bretagne, et peu après en Arabie (Voir Marquardt-Mommsen, v, p. 173, etc. ; le chapitre *Auxilia*, ib., 452 et suiv., est du reste à lire en entier pour qui veut apprécier toute l'importance de l'inscription de Saintes). »

* *

La *Revue celtique* d'octobre, p. 537, à propos de l'expression *Ala Atectorigiana*, fait aussi remarquer (Voir *Bulletin*, tome VII, page 349) que « dans la région on a trouvé un cer-

taïn nombre de monnaies gauloises sur lesquelles est inscrit le nom d'homme *Atectorix* », où M. Anatole de Barthélemy a lu *Atectori*. « Ce nom d'homme est probablement composé de trois éléments : ad-tecto-rix. Cf. a[d]-trebates et *Tecto-sages* ou *Tecto-sagi*. »

* *

Le *Recueil* de la commission des arts d'octobre s'est borné à corriger les fautes de son numéro de juillet, et avec un *mea culpa* méritoire a déclaré que le travail de M. Espérandieu était le seul qui se pouvait « parcourir *inoffenso pede* », dit M. Noguès, qui, lui, sait le latin. Puis le *Recueil* transcrit mal et interprète à faux l'inscription de *Sulpicius San...* c'est-à-dire dans ces trois mots c. SVPIC. SAN. commet deux fautes, en lisant ainsi : E. Sulpic. *santonicus*, sans se douter : 1° que E. n'a jamais été un prénom romain ; 2° que *santonicus* ne pouvait être un nom d'homme.

La *Revue poitevine*, n° 38-39, p. 91, a reproduit « sans commentaires », a-t-elle soin d'ajouter, et avec raison, un article où, à propos « des nombreux objets trouvés à l'hôpital de Saintes », on raconte que « les archéologues sont attentifs et attendent avec impatience. A-t-il été Capitole, Temple ou Château ? Les architectes du Moyen-Age et de la Renaissance n'ont-ils fait que copier les modèles anciens de l'art grec et romain ? Telles sont les questions posées ». On charge les archéologues de toute espèce de méfaits ; mais ils le mériteraient encore mieux, s'ils se posaient des questions aussi saugrenues. Voyez-vous des êtres raisonnables se demandant gravement si l'hôpital de Saintes a été temple ? puis s'il a été capitole, le capitole n'étant qu'un temple de Jupiter-Junon-Minerve ?

Dans le n° 41-42, p. 160, la *Revue* reproduit la note complète et décisive de M. Espérandieu sur Caius Julius Macer, et n° 43, p. 221, cette même inscription de *Sulpicius San...* qu'elle nous reproche d'avoir publiée incorrectement, ce qui est une erreur, comme on peut le voir en comparant notre texte et celui de la pierre.

* *

Le *Recueil* a parlé aussi d'une autre inscription « en l'honneur de Connettodubnus, malheureusement mutilée et incomplète », et l'a rejetée comme sans valeur. Incomplète, oui, puisqu'elle se composait de trois fragments, dont nous n'avons encore que deux ; mutilée ? fort peu, de cinq ou six lettres, qu'il est assez facile de rétablir.

En effet, le musée de Saintes possédait, tiré des remparts de l'hôpital en 1853, un fragment d'inscription portant en lettres de 14 centimètres pour la première ligne et 10 pour la deuxième et la troisième :

CONNETODVBN I //
AEFECTO. FABRVM. TRIB//
TI. AD CONFLVENTEM. C'//

Cette pierre a 1^m 45 de longueur, 0^m 45 de hauteur et 21 d'épaisseur.

Or, ce fragment trouvé en 1887, « mutilé et incomplet », pouvait peut-être compléter le premier. Mais la pierre, de même longueur à peu près, 1^m 10, diffère beaucoup par l'épaisseur qui était de 0^m 80 au lieu de 0^m 21. Comment oser rapprocher deux pierres si dissemblables ? J'ai osé. Après avoir mesuré les lettres, les intervalles des lignes, j'ai mis à côté l'un de l'autre les deux fragments, *disjecti membra poetæ*, et j'ai eu :

C. IVLIO. CON[c] O N N E T O D V N I
RATIS. NEPOTI [PR]AEFECTO. FABRVM. TRIB
ROMAE. ET. AVG[vs]TI. AD CONFLVENTEM. C.

A la première ligne la cassure de la pierre a enlevé le (c); à la deuxième, les deux lettres (PR) et à la 3^e (vs), qu'il est aisé de remettre.

Nous n'avons là que les deux parties du tout; la troisième manque. La retrouverons-nous ? Il ne faut désespérer de rien. Mais déjà on peut l'imaginer. A la première ligne il devait y avoir F[ilio], puis l'abréviation VOLT (volutina tribu) qui suit ce nom sur une autre pierre, puis le nom du personnage lui-même [co]GIDUBNO (Voir *Bulletin*, VII, p. 314), qui est le dédicant de Néron : CAIUS JULIUS, CONCONNETODUBNI FILIUS, VOLTINIA TRIBU, COGIDUBNUS. On voit que celui qui a dédié à Lucius Domitius Néron, est le même que celui dont ces deux fragments de pierres nous donnent l'épithaphe, comme l'a fort habilement remarqué M. Espérandieu. A la fin de la première ligne sont les premières lettres du nom qui est terminé au commencement de la seconde ligne; c'est le grand-père du défunt... RATIS ou PATIS; la pierre est très fruste, et l'on ne voit que le bas des lettres N E et le haut de P; mais le mot NEPOTI est absolument certain. Fait singulier ! Contrairement à l'usage, le nom du mort, qui se met après tous les ascendants, ne peut se trouver ici qu'entre le père et le grand-père.

Le complément de la seconde ligne est facile : VNO MILITVM SACERDOTI. Quant à la troisième qui contenait le nom du fils ou de l'affranchi, nous ne savons qu'une chose : son prénom était c[AIUS], son gentilice JULIUS; le reste est à découvrir, et l'on est libre de mettre le mot qu'on voudra; enfin la formule *fecit* ou *curavit*, ou telle autre.

Rétablissons donc l'inscription tripartite :

C. IVLIO. CON[C]ONNETODVBNI[F. VOLT. COGIDVBNO////]
RATIS. NEPOTI[PR]AEFECTO. FABRVM. TRIB[VNO. [MILITVM.
SACERDOTI,]
ROMAE. ET. AVG[VS]TI. AD CONFLVENTEM. C. [IVLIVS....]

A CAIUS JULIUS COGIDUBNUS, FILS DE CONCONNETODUBNUS, PETIT-FILS DE ...RATIS, DE LA TRIBU VOLTINIA, PRÉ-

FET DES OUVRIERS, TRIBUN DES SOLDATS, PRÊTRE DE ROME ET D'AUGUSTE AU CONFLUENT [DE LA SAONE ET DU RHONE], CAIUS JULIUS... [A ÉLEVÉ CE MONUMENT].

Cette inscription nous donne pour Saintes le nom d'un second préfet des ouvriers, prêtre au confluent. Nous avons déjà celui de l'arc de triomphe. Il est rare de trouver ainsi un tel *cursus honorum*, les prêtres de Rome et d'Auguste à l'autel de Lyon ne pouvant exister qu'en Gaule.

*
*
*

La *Semaine des constructeurs* du 15 octobre publie, avec un beau dessin, fait d'après la photographie de MM. Charles Normand et Mareuse, un article de M. Charles Normand, *Nouvelles découvertes romaines à Saintes*: « Imaginez un tertre énorme et long, recouvert de verdure. Dans les parties où celle-ci a été enlevée, c'est un amas de corniches, de chapiteaux, de fûts, de stèles, mis les uns au-dessus des autres. Ils sont là pressés et posés à sec, tous ces témoins d'une cité entière, dont Saintes ne possède plus que quelques édifices debout, tels que son arc de triomphe, son amphithéâtre et ses thermes. » Il parle ensuite de l'inscription en l'honneur de Claude, l'an 49 ou 50 de Jésus-Christ, et ajoute : « Ce sont des inscriptions funéraires, et le fait a son importance. Il existe en effet des fragments d'un édifice circulaire sur lesquels M. Audiat nous demanda notre opinion. Nous répondîmes à notre collègue du comité des monuments français, que c'était, à n'en pas douter, un tombeau. »

Pourtant les deux inscriptions dédiées à Claude et à Néron, en l'an 49 ou 50, ne peuvent avoir été funéraires : car Claude est mort l'an 54 de Jésus-Christ et Néron en 68. C'étaient plutôt des autels, ou mieux les soubassements d'une statue peut-être équestre.

Il y a assurément un tombeau, plusieurs tombeaux, puisque nous possédons les inscriptions qui les décoraient. Ces tombeaux étaient-ils circulaires ? Peut-être ; en tous cas les pierres à inscriptions ne l'étaient pas, ce qui ne serait pas un obstacle absolu : il pouvait y avoir dans un monument une partie ronde et une partie droite. Mais il y avait là un théâtre, et des fragments de ce vaste édifice ont la forme circulaire. Un bloc de 1^m 58 montre sur une face de 0^m 70 un masque tragique de 0^m 88.

M. Normand voudrait que « ces sculptures qui constituent pour la ville de Saintes un riche capital archéologique et vont former un musée dont il faut complimenter le conseil municipal, ne fussent pas entassées pêle-mêle « comme on le fait d'ordinaire », mais qu'on cherchât « à rassembler les fragments d'architecture appartenant à un même monument, à y joindre les inscriptions qui s'y rapportent, à former des groupes distincts et à réunir en un seul et même ensemble les morceaux isolés qui lui appartiennent. Il conviendrait que les fragments fus-

sent posés sur des dés, de façon à ce qu'on pût étudier le dessous et toutes les faces de chaque pierre... »

C'est fort bien dit ; mais il faudrait vingt fois l'espace qui est actuellement à la disposition du conservateur du musée ; il faudrait, avant de poser une seule pierre, avoir devant soi toutes les pierres à placer et n'être pas obligé, pour éviter l'encombrement dans un espace trop restreint, d'emménager le nouveau musée à mesure qu'on déménage l'ancien ; il faudrait que les fouilles fussent terminées, parce qu'on y trouvera des fragments qui compléteront ceux qu'on a déjà et qui seront alors en place ; il faudrait enfin sous un plafond de 4 mètres de haut élever des colonnes de 12, ou, dans une salle de 20 mètres de long, loger un théâtre de 3,000 spectateurs. Avec la meilleure volonté du monde, il est impossible, dans l'état actuel, de ne pas mêler un peu les styles et les monuments, parce qu'il est urgent de mettre à couvert toutes ces sculptures, et que l'espace manque, et le temps aussi.

Et puis un musée n'est pas destiné à contenir des édifices publics, mais des débris, des fragments qui doivent être conservés et servir à l'étude. Du reste, quand M. Charles Normand reviendra à Saintes, il verra que son désir a été rempli dans la mesure du possible.

* *

C'est sur un autre ton que le *Figaro* du 14 octobre a publié de M. Arthur Heulhard, critique d'art, un article, *Les fouilles de Saintes* : « Au premier coup d'œil, rien ne dénonce Saintes comme un foyer de civilisation romaine. C'est une de ces villes inertes où le pas d'un touriste sonne comme dans un grenier désert. A voir ces maisons qui respirent un calme bissextile, on s'écrie : « Dieu ! qu'on serait bien ici pour travailler ! » Et on va immédiatement prendre son billet de retour au chemin de fer. Mais donnez-vous la peine de faire le grand tour, montez sur la hauteur d'où Saintes dévale jusqu'à la Charente, dans un berceau de glycines et de vignes folles ; et vous voilà retenu par le même charme de situation qui fixa nos ancêtres gallo-romains. Il semble que les Santons d'aujourd'hui n'en jugent plus comme autrefois : car leur ville, trop grande pour eux, est pleine d'échos ; on s'entend éternuer d'un bout à l'autre.

» C'est sur la colline de l'hôpital qu'ont lieu les fouilles dont se préoccupent tant les Allemands — à commencer par Mommsen — et si peu les Français. Ici le sol est absolument romain : les constructions qui s'élèvent dessus sont des misères en comparaison de ce qui git dessous. Il ne se donne pas un coup de pioche d'où ne jaillisse une étincelle ; on piétine sur les chapiteaux doriques et corinthiens, sur les fûts de colonnes, sur les frises enguirlandées, sur le marbre et la pierre enfin. C'est l'enfouissement gigantesque de tout un quartier patricien. Dernièrement on attaqua un gros mur de soutènement qui paraissait n'être là que contre la poussée des terres, tant il avait la mine

épaisse et balourde. Or, ce fut un émerveillement pour les ouvriers eux-mêmes. Le mur dans toute sa longueur, qui est de cent mètres, dans toute sa hauteur qui est de dix, dans toute sa largeur qui est de cinq, se compose uniquement d'architectures et de sculptures antiques, pour la plupart travaillées avec un art exquis.

» On est à peine au quart de la muraille magique, et déjà on se trouve en face d'inscriptions qui font endéver les savants, de pierres ciselées à rendre les artistes jaloux, de vestiges énormes d'un luxe et d'une splendeur à déconcerter les philosophes et les poètes.

» Parviendra-t-on à secouer l'apathie administrative et à défendre ces monuments d'une seconde destruction ? Déjà on songe à les empiler dans un hangar sans lumière, comme s'il fallait mesurer le soleil à l'hôpital des choses... Quand on n'a qu'un volcan, on ne doit pas le laisser éteindre ! Que restera-t-il bientôt des curiosités de Saintes ? Il y avait des thermes, ils ne sont plus ; un arc de triomphe et qui méritait au moins ce titre par ses proportions, on l'a déménagé à ses dépens ; des arènes qui contenaient vingt mille spectateurs, elles servent aux ébats des chèvres. La flèche de Saint-Eutrope, un miracle d'essor architectural — un pas vers le ciel — sera-t-elle encore debout dans cinquante ans ? Elle est devenue square, et il y pousse des ormeaux... (1). »

Il y aurait à relever quelques inexactitudes dans cet article, inspiré par un fort bon sentiment, par une sincère admiration pour nos trouvailles, mais où l'auteur a dû sacrifier à l'esprit du journal. De là des plaisanteries et des critiques, dont nous avons supprimé une partie.

L'effet a été fort grand. L'immense publicité du *Figaro* a été utile à nos fouilles, et l'article léger, gouailleur de M. Heulhard a plus fait pour elles, dans le gros public, que le mémoire savant de M. Mommsen — que nos savants du reste n'ont pas eu le temps de lire.

L'article a été reproduit par l'*Echo rochelais* du 19, discuté par le *Moniteur de la Saintonge*, qui lui reproche de « fourmiller d'erreurs », tout en constatant qu'il « témoigne de l'intérêt que nos récentes découvertes inspirent en France », et par le *Courrier de La Rochelle* du 20, qui ne le reproduit pas en entier.

(1) L'auteur ajoute : « Ainsi s'en va la gloire des villes : elle suit les usages qui sont partis les premiers. Il y a dix ans, on sonnait encore le couvre-feu à la tour de la bibliothèque (extraordinaire en ceci qu'elle renferme un vrai bibliothécaire, M. Louis Audiât) ; mais le son de cette cloche ébranlait le casque à mèche d'un conseiller santon. On ne sonne plus le couvre-feu. En revanche, les admirateurs de l'art municipal montrent avec orgueil la chapelle du collège où je ne sais quel peintre facétieux a représenté les douze apôtres avec les traits des membres du gouvernement de la défense nationale, MM. Jules Favre, Crémieux, Pelletan et autres. Ceci conduira l'artiste à représenter le Christ avec la figure de Boulanger : car l'un fut notre sauveur, et l'autre voudrait bien l'être... »

tout « spirituel et plein d'humour » qu'il est, « parce qu'il contient, dit-il et avec raison, à l'égard de nos voisins, quelques appréciations par trop fantaisistes et qui manquent de mesure. »

Le *Figaro* aurait dû être plus juste et plus encourageant pour la municipalité qui a déjà fait quelque chose pour nos pierres. Comparez. En 1609 on a fait les mêmes trouvailles. Que sont-elles devenues ? Ce n'est qu'un souvenir ; et si l'apothicaire Samuel Veyrel n'avait recueilli les textes des inscriptions, nous n'en saurions rien. En 1626, on démolit les remparts. Demandez où sont les inscriptions qu'y avait encastrées Veyrel ? En 1685, des lettres patentes du roi accordèrent à l'hôpital général de Saintes l'emplacement de la citadelle, avec le gros corps de bâtiment ruiné, deux bastions en ruines et leurs débris. N'enfouit-on pas dans les murs de l'hôpital les antiquités qui se trouvaient dans ces bâtiments ? En 1790, on prit des tambours de colonnes pour élever la colonne de la place Blair, qui porte d'ailleurs au sommet un tambour.

*
**

Un journal, deux journaux, ou plutôt l'*Indépendant* du 24 novembre, reproduit par le *Moniteur de la Saintonge* du 27, raconte que le maire de Saintes avait communiqué au conseil municipal ceci : « Une revue de Vienne aurait publié sur ces fouilles, avant même que l'administration des beaux arts en fût nantie, certains renseignements particuliers de la plus haute importance. Ce fait, très remarqué au ministère, aurait failli compromettre la subvention obtenue de l'état. »

M. « L. Julien-Laferrière, chanoine titulaire de La Rochelle, correspondant du ministère », par une lettre datée de Saintes le 25 novembre, a cru devoir rectifier dans l'*Indépendant* du 29, la version du maire et du journal, et « donner à cet égard les renseignements les plus précis ». Ainsi, il a communiqué le 24 juin au ministère une inscription que M. de Villefosse a lue, le 8 juillet, à l'académie des inscriptions et sur laquelle M. Mommsen a écrit en octobre (t. III du *Droit public romain*, p. xv) une phrase, que M. le chanoine traduit ainsi : « Une inscription du temps d'Auguste, nouvellement trouvée à Saintes, apprend que les camarades avaient accordé l'anneau d'or à un homme de rang non équestre. C'est absolument pareil à la colation par le général en chef. »

A « ces renseignements précis », qui manquent surtout de précision, ajoutons que M. Mommsen, dans le *Hermès* du mois d'août — et août vient avant octobre, ordinairement — a longuement commenté l'inscription du territorial Santon. Nous avons raconté cela dans le *Bulletin* d'octobre, VII, 333 (Voir aussi *Revue poitevine*, n° 41-42), enchantés de voir les journaux exotiques donner de la publicité à nos fouilles et s'occuper de nos découvertes. Que d'étrangers ne connaissaient pas même le nom de Saintes avant l'article de M. Mommsen !

Mais on s'en était occupé bien avant M. Mommsen.

Le 8 juin, à la société nationale des antiquaires de France, « M. Mowat annonçait, de la part de M. Audiat, la démolition des remparts de la ville de Saintes, et qu'on y trouve un grand nombre de fragments d'architecture gallo-romains et des inscriptions funéraires ».

Que j'ai bien fait de ne pas appeler sur nos découvertes de 1886, l'attention de M. Otto Hirschfeld, professeur à l'université de Vienne, qui déchiffrait avec moi, il y a quatre ans environ, les inscriptions du musée de Saintes, ou de M. Bunnell Lewis qui, après deux visites à Saintes en 1882 et 1885, écrivait alors ses *Antiquities of Saintes* ! (1) On m'aurait certainement accusé de livrer à l'étranger des « renseignements particuliers de la plus haute importance », le plan de mobilisation sans doute, ou le secret du fusil Lebel.

Le 16, l'*Indépendant* de Saintes publiait une note avec deux inscriptions, reproduite par le *Recueil* de la commission des arts. Le 1^{er} juillet, M. Héron de Villefosse en entretenait l'académie des inscriptions, et aussi le 8. Tout cela était connu, répandu, publié. M. Laferrière vendait publiquement les photographies des objets trouvés. Était-ce pour qu'on ne les vit pas et avec la condition de ne les montrer à personne ?

Ce qu'il y aurait à savoir, c'est le nom de cette revue de Vienne ; ce sont les « renseignements particuliers de la plus haute importance » qu'elle a révélés ; ce sont ces secrets pleins d'horreur que recèlent nos vieux murs. Enfin, qui a donné à M. le maire de Saintes de tels renseignements, qu'il a communiqués non pas au conseil municipal mais à la commission de l'hospice ? Si M. Laferrière dit que ce n'est pas lui, au moins il nous apprendra quelque chose. Le mot final de cette histoire a été dit en riant par le *Moniteur* : « Nous demandons une enquête ! »

Eh bien ! si l'on tient à savoir le secret du mystère, je vais le révéler, d'autant qu'il a été écrit, il y a trois mois, dans la *Revue poitevine*, 41-42, et que le dernier *Bulletin de la faculté des lettres de Poitiers* le dit tout haut : La pierre, objet du débat, est à Saintes ; on l'a copiée, on l'a photographiée, et plusieurs fois ; un estampage a été envoyé ici et là, à Poitiers, à Giessen, d'où M. le professeur J. Schmidt l'a transmis à M. Mommsen, « l'illustre archéologue, notre maître à tous » ; et M. Hild ajoute fort spirituellement : « Comme on voit bien que la science ignore les frontières, tout au moins quand elle vient de France ! Du reste, nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre ; outre que cette communication et le parti qui en a été tiré attestent l'importance des découvertes signalées par nous, ils nous permettent de constater que les points essentiels de l'inscription

(1) I desire to acknowledge with cordial thanks kind co-operation of M. Audiat, whose writings have been so often cited and translated above.

ont été lus et interprétés par M. Mommsen comme nous l'avons fait nous-même. » Et l'aimable savant, qui n'a pas cette étroitesse d'esprit, conclut : « Il y a lieu d'espérer que le grand nom de M. Mommsen, consacrant les fouilles de Saintes, leur portera bonheur ; qu'il stimulera et les archéologues français et les dispensateurs des subventions officielles. Il paraît que les uns et les autres en ont besoin. »

Ah ! ne nous plaignons pas qu'on parle de nos fouilles ; parlons-en, au contraire, parlons-en beaucoup. Demandons que tout le monde savant s'en occupe. N'est-ce pas pour cela qu'on publie des notes, qu'on envoie des communications, qu'on fait des photographies et des photogravures, qu'on interprète des textes ? Une découverte faite à Saintes doit être connue à Londres comme à Madrid, à Vienne comme à Constantinople. M. Heulhard, à propos de Saintes, rappelait Sanxay : « Des choses extraordinaires comme à Sanxay. » Or, qu'a-t-il manqué à nos fouilles pour avoir la célébrité de Sanxay ? Un peu plus de publicité et l'inventeur même de Sanxay. Nous avons vu le père de La Croix à l'œuvre pendant quatre ans. Actif, entreprenant, audacieux même, animant ses ouvriers de son ardeur, les entraînant par son exemple, au point qu'ils croyaient eux-mêmes avoir déterré ces richesses, payant de sa personne et de sa bourse ; toujours sur le chantier, guidant son équipe formée et aguerrie par lui, logeant sous la tente ou sous une voûte du balnéaire, partageant le fromage et la piquette de ses travailleurs ; puis ailleurs, dans les sociétés savantes, dans les réunions, à la Sorbonne, au cercle Saint-Simon, racontant ses découvertes, les expliquant, les commentant, discutant avec Quicherat, inspirant à tout le monde, érudits ou profanes, le désir de voir et l'envie de sonder le problème ; en un mot soufflant à tous le feu sacré qui le dévorait, réunissant dans un même amour de l'archéologie les hommes les plus opposés, forçant la science officielle, qui n'avait pas eu le mérite de l'invention, à en reconnaître l'importance, et à voter des fonds pour en assurer la conservation. Et jusqu'en Amérique on parle de Sanxay, et nul ne s'étonne que les journaux étrangers vantent cette découverte.

LOUIS AUDIAT.

LES REMPARTS DE SAINTES

SONNETS LUS A LA SÉANCE DU 26 NOVEMBRE

I

Caius Julius...

(Voir *Bulletin*, VII, 347, l'épithaphe de Caius Julius...)

Où son nom fut inscrit, le temps rongea la pierre...
Seuls, de vagues prénoms sont venus jusqu'à nous.
Mais ses titres divers nous les connaissons tous :
Rien ne manque vraiment à sa gloire guerrière.

De son destin plus d'un pourrait être jaloux :
Couronnes, anneaux d'or, illustrent sa carrière;
Puis aux remparts sa tombe, héroïque barrière,
Arrête le barbare et brave son courroux.
La science aujourd'hui la recueille en son temple.
Pour que l'âge futur y trouve un noble exemple,
Nous devons l'entourer d'un respect solennel.
Qu'importe, vieux Santon, le vrai nom qu'eut ta cendre !
Ton épitaphe dit tout ce qu'il faut apprendre :
Elle parle à jamais du devoir éternel !

II

Le rempart

Lorsque l'envahisseur menaça la cité,
Et qu'en hâte il fallut construire une muraille,
Chacun y travailla, selon l'âge ou la taille :
On voulait à tout prix garder la liberté !
A chaque monument on faisait une entaille.
Autels, cippes, tombeaux, tout était apporté.
Saintes perdit ainsi son antique beauté ;
Mais on eut un rempart lorsque vint la bataille.
En remettant au jour ces débris glorieux,
Nous nous sentons vraiment vos fils, ô fiers aïeux !
L'ardeur que vous aviez dans nos cœurs encor vibre.
Notre pays de nul ne veut subir les lois.
Il est prêt, s'il le faut, pour rester grand et libre,
A tout sacrifier, comme au temps des Gaulois !

EDMOND MAGUIER.

ERRATA. — Page 1, *sommaire*, ligne 21 : le poète *Quitil*, lire *Quintil* ; — p. 129, *sommaire*, ligne 5 : Pierre *Coppé*, lire : *Cuppé* ; — p. 209, *sommaire*, ligne 3, lire : les *cantons* de Cognac et de Jarnac ; — p. 321, *sommaire*, ligne 4 : supprimer *Etienne Duplessis* ; ligne 6, lire : *Liniers* ; — p. 336, *sociétés savantes*, 3^e ligne, lire : « la mer de Lincoln » ; — p. 344, 3^e avant-dernière ligne, effacer « député du tiers de la sénéchaussée de Saintes » ; c'est son beau-frère, Pierre-Isaac Garesché, de Nieulle, qui fut député du tiers de la sénéchaussée de Saintes (Voir *Assemblées électorales*, par M. le baron Eschasseriaux) ; — p. 369, 1^{re} ligne du 3^e §, lire : « le 28 novembre 1612, sous Louis XIII », et non 1812 ; — 3^e alinéa, ligne 1^{re}, lire : *Recueil* de la commission ; 4^e, lire : Ch. Dangibeaud ; — p. 371, dernière ligne, lire : 75,579, population de l'arrondissement de Jonzac, et non 7,579 ; — p. 390, 3^e §, 6^e ligne, lire : *s'essaie*.

Le *Bulletin* d'octobre dernier, VII, 415, dit que, « grâce à M. Tamizey de Larroque, *Rascas de Bagarris*, sur lequel les *érudits locaux* ne savaient rien, est désormais célèbre ». En réalité, le souvenir laissé par les Rascas, et surtout par Rascas de Bagarris, correspondant et ami de Peiresc, n'est pas ce que la note ci-dessus pourrait laisser croire. Le nom des Rascas, bien connu des érudits de Provence, est très intimement lié à

l'histoire de ce pays. L'érudit archiviste du Var, M. Mireur, a bien voulu me donner pour le *Bulletin* quelques lignes biographiques sur Pierre-Antoine de Rascas de Bagarris, que vous trouverez intéressantes : « De la famille des Rascas, seigneurs du Muy, Châteauredon, Bagarris, Le Camut, etc., était Pierre-Antoine de Rascas de Bagarris, l'un des plus savants antiquaires de son temps, né à Aix le 8 février 1562. Henri IV l'avait attiré auprès de lui, et l'avait chargé de la garde du cabinet des médailles et antiquités du roi, dont Bagarris avait considérablement augmenté le nombre. Il eut, le premier, l'heureuse idée de composer l'histoire des souverains par des médailles qui retraceraient les faits les plus glorieux de leur règne, et il a laissé divers ouvrages imprimés et d'autres manuscrits sur la numismatique. Après la mort d'Henri IV, il était revenu à Aix avec le titre honorifique de conseiller du roi, intendant des mers atlantiques, et il y mourut le mardi saint, 14 avril 1620. C'est lui qui avait initié l'illustre Peiresec dans la connaissance des antiquités et des médailles. » Voir la *Biographie universelle* de Michaud, t. xxxvii, p. 105, au mot *Rascas*. C.

VARIÉTÉS

I

UN PHÉNOMÈNE

Sous ce titre *Phénomène*, on lit dans le registre des délibérations du conseil municipal de Saint-Pierre d'Oleron, la pièce suivante qui nous est communiquée par M. Couillaud, secrétaire de la mairie :

« Aujourd'hui, 16 avril 1829, sont comparus devant nous, maire de Saint-Pierre (île d'Oleron), arrondissement de Marennes, département de la Charente-Inférieure : 1^o Jean Cramail, laboureur, né et domicilié en cette commune, âgé de vingt-neuf ans; 2^o Pierre Mirambeau, majeur, tonnelier, domicilié en cette commune, ancien militaire réformé après sept années de service; 3^o et Joseph Cellier, majeur, cloutier, domicilié en cette commune; entre lesquels il a été convenu ce qui suit :

Savoir : Que par l'effet d'un arrangement fait hors notre présence et dont ils sont respectivement satisfaits, avec promesse de n'y plus revenir, le dit Jean Cramail a abandonné aux dits Mirambeau et Cellier, pour en disposer à leur gré et volonté, deux enfants jumeaux du sexe féminin, qui sont issus de son légitime mariage avec Marie Vitet, son épouse vivante, dimanche dernier, 12 de ce mois, ainsi qu'il sera dit ci-après, et dans un état d'adhérence qui a été considéré par les gens de l'art comme un phénomène d'autant plus intéressant qu'il est fort rare et qu'il est de nature à exciter la curiosité publique ainsi que l'attention des anatomistes.

Ces deux filles sont nées le 12 avril courant, sur les sept heures et demie du matin, et enregistrées à la mairie à huit heures aussi du matin sous les noms de Marie et Jeanne. Elles ont reçu l'eau sainte du baptême au moment de leur naissance par la sage-femme en titre Lescadieu, devant M. Rivière, docteur-médecin, requis pour cause de danger, et plusieurs personnes présentes à l'accouchement. Elles ont vécu très peu de minutes, et leur décès a été déclaré le même jour, vers les dix heures du matin.

Nous avons cédé aux vœux du public et aux vœux des père et mère, fort pauvres, en ne requérant point l'inhumation de ces enfants-là, et attendu qu'ils peuvent fixer l'attention de ceux qui auront occasion de les voir, nous nous bornons à déclarer ce qui est à notre connaissance, nous dispensant d'en faire une description anatomique dont les termes, etc., ne sont point d'ailleurs à notre portée.

Père et mère : Jean Cramail, laboureur, né ici le 17 mai 1800; Marie Vitet, sa femme, née ici le 15 décembre 1795, mariés à la mairie le 18 décembre 1823, et ensuite à l'église catholique, apostolique et romaine.

NOTA. — C'est la cinquième couche de la femme qui a produit ces deux êtres extraordinaires par leur conformation.

L'accouchée est autant bien que sa situation peut le permettre, après tant de souffrances et d'efforts pour se voir délivrer.

Cramail et Mirambeau ont déclaré ne savoir signer, ce que Cellier a fait avec nous, du tout enquis. CELLIER. COUILLAUD. DE RULON, maire. »

II

LES MAIRES ET LES COMMUNES EN SAINTONGE

Sous ce titre, le *Bulletin*, t. VII, p. 364-370, a traité de l'existence communale à Royan, Brouage, Marennes, Pons, Marans, par la plume de MM. D. d'Aussy, de La Morinerie et Louis Audiat; et incidemment ont été cités, d'après le *Mémoire sur la généralité de La Rochelle*, de Michel Begon, publié par M. Georges Musset (*Archives historiques*, t. II, p. 36), les maires de La Rochelle, de Saintes, de Saint-Jean d'Angély, de Cognac et de Rochefort. En ce qui concerne cette dernière ville, voici un document qui a été relevé aux archives de la mairie de Rochefort, et où il est question du « maire perpétuel ».

« Le 9^e décembre 1705, Albert-Joseph Jullard, fils légitime de M. Joseph Jullard, écuyer, sieur des Allards, conseiller du roy, commissaire de la marine aux classes dans le département du Port-des-Barques, et de dame Marie Hervé, son épouse, né ce jourd'huy, neuf décembre, sur les neuf heures du matin, et le même jour a été baptisé par nous soubsigné, supérieur de la maison de la congrégation de la mission, et curé de la

— — —
paroisse de Saint-Louis de Rochefort. Le parrain a été M. mestre Albert Hervé, conseiller du roy, président au siège royal de cette ville et maire perpétuel de la dite ville; la marraine, dame Anne Giraudin, épouse de messire Jacques de Gallon, écuyer, conseiller du roy, maître particulier des eaux et forêts du pays d'Aunis et de Saintonge. » *Registres paroissiaux de la mairie de Rochefort.*

L'*Histoire de Rochefort*, par Viaud et Fleury, t. II, donne à la fin un *Tableau chronologique des maires de Rochefort depuis l'édit royal du 21 avril 1693*, et l'on y voit Albert Hervé, maire alternatif nommé, dit le *Tableau*, le 27 décembre 1705. On voit qu'il l'était dès le 9.

A. L.

III

LES ROBERT DE ROCHECOUSTE.

On s'est demandé si Samuel Robert, dont M. Gaston Tortat a publié (t. XI des *Archives*) le si curieux journal, était parent des Robert de Rochecouste, dont la famille a donné au corps de ville de Saintes un maire (1790-1791), Jean-Gérard- (*alias* Léonard) Théodore Robert de Rochecouste, ancien assesseur au siège présidial. M. Louis Audiat (p. 84, *Etudes et documents relatifs à la ville de Saintes*) n'hésite pas : « Cette famille était la même que celle de Samuel Robert, lieutenant particulier en l'élection de Saintes. » M. Tortat est moins affirmatif, p. 330 : « La famille Robert de Rochecouste se rattachait peut-être à celle de Samuel Robert. » Ce qu'il y a de certain, c'est que les deux familles sortaient de Mirambeau, Le Petit-Niort et Nieul-le-Virouil, localités limitrophes. Quel est le point de jonction ? Nous l'ignorons encore. En attendant voici quelques notes qui pourront aider à le trouver :

Pierre Robert, sieur de Rochecouste, frère de Marguerite Robert qui épousa Guy Marchais, sieur de Beaupred, vivait en 1641 et demeurait au Petit-Niort. Il eut un fils qui fut père d'Arnaud Robert, sieur de Maisonneuve ; Jeanne, mariée à N. Lauze, et l'aîné Héli Robert, sieur de Rochecouste, avocat, juge sénéchal du marquisat de Mirambeau, mort vers 1693, époux de Marguerite de La Pillane, morte en 1730. Héli eut : 1° Jean Robert, sieur de Rochecouste, vivant en 1729, demeurant au Petit-Niort ; 2° Pierre Robert, sieur de La Fontaine, auteur de Pierre et de de François ; 3° Jeanne, morte en 1743, épouse en 1689 de Clément Marchand, sieur de La Paillerie, demeurant à Montlieu ; 4° Marie, femme de Jean Lalanne ; 5° Magdeleine, femme de Jean Drouillard ; 6° Marguerite ; 7° François, morte en 1738, mariée en 1693 à Ursin Seurin, sieur de Sépian, de Valeyrac en Médoc, bientôt séparée judiciairement d'avec lui.

On trouve encore sur les registres paroissiaux du Petit-Niort : 3 juillet 1673, née Marguerite Robert, fille d'Antoine Robert, procureur fiscal de l'abbaye de Pleine-Selve, et de Jeanne Martin, tenue sur les fonts de baptême par Jean Robert, écolier, en présence de Héli Robert, avocat en la cour.

D^r C. V.

IV

RELATIONS COMMERCIALES DE LA ROCHELLE
AVEC LA HANSE TEUTONIQUE. — XIII^e-XV^e SIÈCLES. (1)

Les notes que nous livrons ici aux lecteurs du *Bulletin* ne sauraient suffire à une histoire des relations de La Rochelle avec la Hanse teutonique; mais elles peuvent y aider. Et comme elles sont empruntées aux archives mêmes des villes hanséatiques, elles ont une valeur propre que l'on ne peut méconnaître. Le contenu de ces archives est aujourd'hui en grande partie accessible à tout le monde, grâce à quelques publications récentes que nous indiquerons d'abord soigneusement pour éviter aux Rochellais la peine d'y chercher après nous :

Hœhlbaum, *Hänsisches Urkundenbuch* (*Cartulaire hanséatique*). — Le tome I^{er} a paru en 1876 ; le tome III, en 1885. Ce dernier s'arrête à l'année 1300.

K. Koppmann, *Recesse der Hansetage* (*Recès des diètes hanséatiques*) jusqu'à l'année 1430. — Le tome I^{er} a paru en 1870, le tome V en 1880. Ce dernier s'arrête à l'année 1410.

Baron Goswin von der Ropp, *Hanserecesse* (*Recès hanséatiques*) jusqu'à l'année 1476. — Le tome I^{er} a paru en 1876, le tome IV en 1883. Ce dernier s'arrête à l'année 1460.

Dietrich Schaeffer, *Hanserecesse* (*Recès hanséatiques*) jusqu'à l'année 1530. — Le tome I a paru en 1881, le tome II en 1883. Ce dernier s'arrête à l'année 1491.

Comme on le voit, les actes de la Hanse teutonique sont loin d'être encore tous connus. Les 12 ou 14 volumes, qui restent à paraître pour atteindre l'année 1530, date finale des publications de la *Société d'histoire hanséatique* (2), augmenteront sans doute sensiblement le nombre des renseignements relatifs à La Rochelle. De même aussi les cartulaires des principales villes de la Baltique et de la mer du Nord, dont la mise au jour est fort avancée, puisque nous possédons déjà ceux de Hambourg (1842 et s.), Lubeck (1843 et s.), Brème (1863 et s.) Nous n'avons pu malheureusement les consulter.

Quelques-uns des documents de ces diverses publications sont en latin, quelquefois en français, le plus souvent en allemand, non point en ce moyen-haut-allemand que l'on comprend sans grand effort quand on possède la langue moderne, mais en un bas-allemand (*plattdeutsch*) qui, n'étant

(1) Cet article avait été envoyé par M. Alfred Leroux, archiviste-paléographe, archiviste départemental de la Haute-Vienne, à la société littéraire à La Rochelle, qui a bien voulu en donner la primeur aux lecteurs du *Bulletin*.

(2) *Verein fuer hansische Geschichte*, fondé en 1870. Siège à Lubeck. Cette société continue l'œuvre commencée par l'académie des sciences de Munich, sous le patronage de laquelle le docteur Koppmann a publié les premiers Recès.

jamais parvenu à une existence littéraire, reste fermé à quiconque n'en a point fait une étude particulière. Cette circonstance rebutera sans doute longtemps encore les historiens qui seraient tentés d'étudier de près les rapports de la Hanse teutonique avec nos villes de France.

1209, 1^{er} janvier. Apud Wintoniam. — Lettres patentes de Jean, roi d'Angleterre, aux magistrats de La Rochelle pour déterminer les services qui lui sont dus. En retour le roi accorde à la ville droit de négoce en Angleterre et sauf-conduit pour ses transactions avec les six villes flamandes de Saint-Omer, Arras, Gand, Ypres, Bruges et... (Höhlbaum, II, à la date, d'après Duffus Hardy. *Rol. litt. pat.*, S. 91. b.)

1214, 8 mars. Apud Rupellam. — Lettres patentes de Jean, roi d'Angleterre, à ses baillis, les informant qu'à la demande du comte de Flandre, Ferdinand, il a accordé liberté de négoce au bourgeois Walter d'Ypres [avec La Rochelle?]. (Höhlbaum comme précédemment).

1226, 3 février. Apud Radingiam. — Lettre de Henri III, roi d'Angleterre, à Jean de Bajocis, ordonnant la mise en liberté d'un navire de La Rochelle. Le vin que porte ce navire est dit appartenir à des marchands de Bergen en Flandre. Le reste de la cargaison appartient à des marchands de Saint-Omer. (Höhlbaum, II, à la date, d'après Duffus Hardy. *Rol. litt. claus.*, II, 97).

1377, 6 novembre. Wesminster. — Confirmation par Richard II d'Angleterre, en faveur des marchands d'Allemagne, nord de la France, Espagne, Portugal, Navarre, Lombardie, Toscane, Provence, Catalogne, Guyenne, Toulouse, Quercy, Flandre, Brabant, et en faveur de la gilde allemande de Londres, des privilèges à eux accordés par Édouard III. (Koppmann, II, p. 166, d'après le *Cartulaire de Lubeck*, IV, n° 343).

1402, 14 juillet. [Bruges]. — Lettre de la gilde allemande de Bruges au roi d'Angleterre, Henri IV, pour lui annoncer que l'un des trois navires expédiés contre les pirates qui attaquent les marchands anglais, a pris un navire conduit par Jean Barrat, de La Rochelle, chargé de 92 tonnes de vin qui appartiennent à Georges Beteke et Arnold de Dassel, marchands hanséates de Prusse. Ledit navire et Arnold de Dassel qui s'y trouvait, ont été conduits en Angleterre. (Koppmann, V, d'après Rymer, *Acta*, VIII, 269).

1407.... — Mémoire des plaintes portées par Jean Halewater devant la gilde allemande à Amsterdam et La Haye... § 6 : *Item, in anno 1406, in quadragesima, Anglici cum quadam tota classe invaserunt Johannem Halevater in mari penes Bolin (Belle-Isle), et receperunt ab eo bona infrascripta.* (Koppmann, V, p. 336).

Il est encore question de La Rochelle, mais tout à fait incidemment et sans que le contexte explique bien la nature des cas aux dates suivantes :

1226, 17 mai et 1278, 20 mars, ap. Höhlbaum, *Cartulaire*, II,

aux dates. — 1387, 17 juin, ap. Koppmann, *Recès*, II, 429. — 1432, 2 février, lettre des marchands de Bruges au grand maître de l'ordre teutonique, ap. Goswin, *Recès*, I, 66. — 1434, 30 décembre, doléances des marchands de Bruges, *ibid.*, 328. — 1436, 29 juillet, lettre des marchands de Bruges à Danzig, *ibid.*, 504.

Brouage (Bruwalze) est également nommé à la date du 6 novembre 1434 dans les doléances formulées par les députés de la Hanse. *Ibid.*, 299.

Les indications qui précèdent n'offrent pas un bien grand intérêt en comparaison des suivantes qui témoignent d'une intervention de La Rochelle s'efforçant de ménager un armistice entre la Hanse et l'Espagne alors en guerre :

1436, 21 juillet. Bourgneuf (Loire-Inférieure). — Accord entre Henri Buc et autres capitaines hanséates, d'une part, Hélyot de Trefellis et Thomas Ytier, députés de La Rochelle, d'autre part, au sujet d'un armistice à conclure entre l'Espagne et la Hanse. — (*Note de l'éditeur*) : Cet accord manqua absolument son but. Il ruina la paix conclue entre la gilde de Bruges et l'Espagne et amena la reprise des hostilités (Voyez en effet plus loin l'acte du 12 mars 1437).

1436, 29 juillet. — Lettre de la gilde de Bruges à la ville de Danzig pour lui annoncer que le roi de France, à l'instigation de La Rochelle, a moyenné un armistice de cinq ans entre les Hanséates et les Espagnols.

1436, 1^{er} août. Hambourg. — Lettre d'un nommé Vorath à la ville de Danzig, pour lui annoncer ledit armistice conclu par le roi de France à la demande de La Rochelle.

1436, 29 août. — Lettre de Danzig à Lubeck, annonçant que Henri Buc, revenu de la baie de Bourgneuf, a apporté la nouvelle de l'armistice de six années conclu entre l'Espagne et la Hanse par l'intermédiaire de La Rochelle, de la gilde de Bruges et des navigateurs allemands stationnés dans ladite baie.

1437, 9 mars. -- Lettre de la gilde de Bruges à la ville de Lubeck pour lui annoncer que l'espérance de voir observer le traité conclu avec l'Espagne par l'intermédiaire de La Rochelle ne s'est pas réalisée. Les Espagnols ont arrêté un navire de la Hanse et confisqué des marchandises. Sur les représentations faites par la ville de Bruges à cette occasion, les Espagnols ont répondu qu'ils ne savaient rien du traité et n'entendaient point l'observer. Bruges demande qu'on informe toutes les villes de ce fait, et déclare qu'elle enverra un *messenger* à La Rochelle.

1437, 12 mars. -- Lettre de la gilde de Bruges aux députés des villes hanséatiques, leur annonçant que les capitaines des navires hanséatiques stationnés dans ladite baie ont conclu de leur propre mouvement un accord avec La Rochelle au sujet des affaires d'Espagne. Cet accord annule le traité conclu précédemment par Bruges et détermine la reprise des hostilités de la part des Espagnols. Bruges a aussitôt envoyé à La Ro-

chelle le sauf-conduit accordé par la Hanse à l'Espagne, avec prière d'en obtenir un semblable du roi d'Espagne pour la Hanse.

1437, 7 avril. Londres. — Lettre des députés de la Hanse à la gilde de Bruges pour lui recommander Nicolas Schack à qui les Espagnols, après la conclusion du traité ménagé par La Rochelle, ont pris son navire et retenu son frère en otage. Ils conseillent de solliciter énergiquement des gildes d'Espagne et de La Rochelle des dommages-intérêts en faveur de Schack et de tous ceux qui ont subi les mêmes avanies pendant la paix conclue. On évitera ainsi aux Hanséates de plus grandes pertes.

1440, février. — Instructions données aux députés prussiens (c'est-à-dire de l'ordre teutonique), chargés de négocier avec la Hollande, la Hanse et le Danemarck. A l'article 24 il est question de l'armistice conclu avec l'Espagne par l'intermédiaire de La Rochelle. (Goswin, I, 504, et II, 5, 6, 7, 25, 29, 105, 348, pour cet acte et les précédents).

Postérieurement à cette date de 1440, La Rochelle ne figure plus que très rarement dans les textes publiés jusqu'ici par la société historique de Lubeck. Nous relevons seulement les trois indications suivantes :

1491, 10 juin. Anvers. — Doléances des Anglais contre les Hanséates..... § 24. Robertus Chapmann, Thomas Dalton, etc., domini et proprietarii trium navium... querebantur adversus Esterlingos infra nominandos, qui istas tres naves velificantes de Rochel versus Hullis onustas sale, vino et panno lineo cum aliis diversis mercandis injuste et hostiliter in vigilia omnium sanctorum anno regni regis Henrici septimi [ceperunt] et quadraginta homines dictarum navium vulneraverunt et occiderunt dictasque naves sic onustas..... in Selandia vendiderunt. (Schæffer, II, 557).

1491, juin. Anvers. — Doléances des députés de la Hanse contre les Anglais..... § 16. Item, quamvis sepe memorata privilegia permittant et indulgeant mercatoribus cujuscumque generis vina sive de Burdegalia sive de Rosellis aut quocumque orta loco invehere, etc. (*Ibid.*, 513).

1491, 16 juin. — Doléances des députés de La Hanse touchant le viol de leurs privilèges..... § 6. Supplicant sepedicti oratores ut quoniam per actum parlamenti super obligati dicuntur mercatores predicti, vina Burdejalensia et Rosseliana et temperamentum coloris de Tholesia solis navibus anglicanis invehere, ut in vim premisse provisionis pristinae libertati restituantur. (*Ibid.*, 502).

ALFRED LEROUX.

V

UN MOUCHOIR ANTIJÉSUITIQUE.

L'annonce dans un journal de Paris d'une prochaine exposi-

tion de caricatures de ce siècle, m'a donné l'idée de la description d'un mouchoir de coton, carré, de 0^m80 centimètres de long et de large, qui pourrait figurer à cette exhibition, s'il n'était pas vieux de plus d'un siècle. Les angles supérieurs sont remplis par un dessin bleu et brun foncé, style rocaille, du temps de Louis XV; ce dessin forme un encadrement sur les quatre côtés. Le fond est brun plus clair et le dessin ressort en blanc avec des ombres brun foncé. De chaque coin supérieur s'échappent des rayons et des nuages desquels émerge un ange vengeur armé du glaive flamboyant et d'une torche; des éclairs environnent le messager céleste.

Le dessin central représente un monument avec fronton formant portique, supporté par des colonnes et deux pilastres. Le fronton et la frise sont composés de volumes; le fronton supporte une statue à trois faces couronnées et à quatre bras, tenant un goupillon, un ostensor, un seau à eau bénite et un encensoir (4). Au centre du fronton un livre ouvert, entouré de rayons, porte cette inscription : *Ad maiorem Dei gloriam*, et de chaque côté, sur le dos des volumes : *Molina, Vasquez, Suarez, Valentia, les quatre animaux de l'apocalypse*. Sur les angles du fronton, deux urnes enflammées et sur les deux rampants : *Ricci, Aleni, Schel, Hutard, Martin, Figuières, Verlin, Lobo*; au-dessous, sur le carré de la corniche : *Jésuites, auteurs et fauteurs de l'idolâtrie à la Chine*, et sur le retour de la corniche, de chaque côté : *Sanchez, Lessius, Busembaum, Escobar* (3). Dans la frise, sur le dos des volumes : *Probabilisme, péché philosophique, usure, vol, irréligion, homicide, parricide, régicide*.

Le tailloir des chapiteaux porte quatre mots latins : *Genius fecit commercia mundo*. Sur les colonnes et pilastres, faits de ballots, sont inscrits différents produits. A gauche, sur le pilastre : *Poivre, sucre, café, canelle, girofle*; sur les colonnes : *Diamant, perles de Cochinchine, porcelaines de la Chine, coton des Indes, corail de la mer persique, indigo, poudre d'or, baume de Copaiha*. A droite, sur les deux colonnes : *Etoffes d'or et d'argent, étoffes en soie, mousselines, bijouterie, montres de Genève, draperie, couteaux de Langres, pistolets de Sedan*; sur le pilastre : *Confection d'hyacinthe, thériaque, rhubarbe, hipecacuaana, zuizin* (5). Sur les bases des colonnes, à droite : *Banque de Quito*; à gauche : *Banque de Carthagène*.

Entre les colonnes, un démon tient une draperie sur laquelle on lit : *Monument symbolique et historique de la religion et de la doctrine impie, meurtrière et sacrilège, enseignée, soutenue et constamment pratiquée par les disciples de don Inigo de..., chef de la société se disant de Jésus. A la postérité.*

La base se compose de quatre coffres-forts; à droite, caisse du dépôt et *missionum fructus*; à gauche, *missionum lucra* et trésor du dépôt. Sur la caisse du dépôt, à gauche, se dresse un

jésuite masqué, la croix et le poignard à la main, avec un faisceau d'armes, et un étendard portant le monogramme du Christ : *IHS*, et ces mots : *Conquête du Paraguay* ; un canon lance cette phrase : *Veni mittere ignem in terris*. Sur la caisse du dépôt de droite, se dresse un autre jésuite à tête de chien avec oreilles d'âne, le crucifix et une torche incendiaire à la main ; l'étendard du Sacré-Cœur porte : *Conquête de l'univers* ; le canon vomit : *In omnem terram exivit sonus eorum* (6).

Entre les coffres-forts, au centre, est un autel avec le chapeau de pèlerin au milieu et les deux bourdons en croix (1). Etendu sur l'autel et accoudé sur les livres des *Instituta societatis* et *Exercices spirituels*, saint Ignace tient un sceptre à la main, surmonté d'une chauve-souris (2).

Trois marches supportent le tout ; sur la troisième, la plus élevée, de chaque côté, sont enchaînés, à gauche, un sauvage emplumé, et à droite, un homme nu (8) ; quatre têtes de morts, avec leurs insignes et leurs noms : *Cardinal de Tournon*, *Sixte V*, *Clément VIII*, *cardinal Archinto*. Sur la seconde : *Pascal*, *don Palafox*, *évêque d'Anyclopolis*, *Henri IV*, *l'empereur Léopold*, *don Cardonus*, *évêque de Paraguay*, *Elisabeth*, *reine d'Angleterre*. Sur la première : *Arnaud*, *prince d'Orange*, *prince de Nassau*, *Jacques I^{er}* (9).

En partant de gauche, sur le sol, une barrique : *Conspiration des poudres en Angleterre* ; un vase : *poison vif* ; une colonne brisée : *débris de Port-Royal* ; une colonne brisée : *débris de la maison de l'enfance* ; un vase : *poison lent* ; une barrique : *conspiration du Portugal*, le tout relié par des chaînes (7).

Au bas, est une explication, par numéro, du dessin général, ainsi conçue :

1^o Instruments caractéristiques de la première profession d'Inigo ;

2^o Le sceptre est le symbole de la monarchie qu'il méditait, et la chauve-souris dont il est surmonté, celui des enfants des ténèbres qui la composent.

3^o Lessius, Molina, Bussembaum, Escobar, Vasquez, etc., etc., allégorisés par la société, sous le nom des quatre animaux et des vingt-quatre vieillards de l'apocalypse.

4^o L'encensoir, le bénitier, le goupillon et l'ostensoir qui sont dans les mains de l'idole, symbolisent l'alliance de Jésus-Christ avec Bélial, que les jésuites permettent à leurs chrétiens dans la Chine et le Japon.

5^o Les ballots ainsi étiquetés indiquent les branches du commerce universel des jésuites dans l'un et l'autre monde.

6^o Figures emblématiques, dont l'une, par son masque et son poignard sourd, désigne l'hypocrisie ; l'autre, au museau de dogue et aux oreilles d'âne, représente le fanatisme.

7^o Chaînes qui menaçaient l'univers, si les jésuites étaient venus à bout de leurs projets.

8^o Le Chinois et l'Américain dans les fers désignent les nations subjuguées par la prédication de l'évangile.

9° *Monuments déplorables des persécutions, des troubles, conspiration, assassinats, régicides, etc., dont les jésuites sont convaincus dans tous les états d'être les auteurs.*

La forme des lettres et l'orthographe des inscriptions, ainsi que le style du dessin, indiquent bien que le mouchoir a été tissé et frappé au moment où Louis XV signale le décret de proscription de la compagnie de Jésus, la main tenue par son ministre, de Choiseul (6 novembre 1764), décret qui précéda de neuf ans le bref du pape Clément XIV Ganganelli : *Ad perpetuam rei memoriam*, qui supprimait l'ordre des jésuites, le 21 juillet 1773. Ce mouchoir a probablement orné les épaules d'une petite bourgeoise de l'époque ou la pocho d'un élégant priseur faisant profession de philosophie, en secouant d'un geste distingué sa jabotière, maculée de poudre sternutatoire. Il a dû faire rire les passants ou la société choisie entourant notre philosophe, les uns et les autres très convaincus des crimes abominables des jésuites masqués et à tête de chien avec oreilles d'âne, tout en versant une larme attendrie sur le sort des *Américains et des Chinois subjugués par la prédication de l'évangile*. C'est ici que le bout de l'oreille se montre et l'épée flamboyante fait comprendre quel est l'auteur de cette composition et à quelle secte il appartenait.

PAUL MERCIER.

VI

LA CHRISTIADE D'ALBERT BABINOT.

Albert Babinot, qui enseignait le droit romain à l'université de Poitiers, fut, avec Jean Vernon et Philippe Véron, un des « trois bons apostres », que Calvin, en 1534, à Poitiers convertit, puis s'attacha et envoya prêcher çà et là la nouvelle doctrine, « exécuteurs de ses mandemens, les boute-feux de la France et premiers auteurs du schisme français », raconte Florimond de Rémond. Babinot, docteur en droit et missionnaire de Calvin, était en outre poète; il existe de lui un petit volume in-16 de 3 centimètres de hauteur, 9 1/2 de largeur. Voici le titre qui est en italiques :

La | Christiade | d'Albert Babinot | Poitevin | A Ma Dame Marguerite très excellente et très vertueuse Princesse duchesse de Ber- | ry, seur (sic) unique du Roi no- | stre Sire | Candidus imperti meliora, vel utere nostris | à Poitiers | Pour Pierre Moine frère | 1559 |

Au verso du titre, une épître au roi très chrétien comprenant 14 vers signés d'André de Rivaudeau ; et, au-dessous de la signature, ces mots : « Il leone pelle onghie ». A la page 3, épître d'André de Rivaudeau à Albert Babinot :

En peu d'ans un Brinon s'est aquis sa ruine
Quant de cent mille escus son esprit dépensier,
Aux femmes, masques, gens ne sauve un seul denier.

comprenant quatre pages de vers et se terminant par ces mots : « Visés ainsi. »

« André de Rivaudeau à Honorat Prévost, gentilhomme Poitevin. » De la page 11 à 16 inclusivement, six pages de prose à Honorat Prévost faisant l'éloge « de nostre amy commun Babinot », se terminant par ces mots : « Adieu. De Poitiers, le xv de février 1559. »

A la suite, avertissement de l'imprimeur au lecteur; le poète s'excuse d'avoir appelé son œuvre *Christiade*, qui semble annoncer un ouvrage héroïque. Il « ne pense point la valeur du vocable l'obliger d'crire la vie de Jésus-Christ, en vers héroïques, aiant l'opinion que ceus qui sont si superstitieux faillent plus que lui. »

« A Ma Dame Marguerite très excellente et très vertueuse Princesse seur unique du Roi nostre sire ». Suivent six pages de vers, louant les vertus de la princesse; et, à la fin : « Vostre très humble et très obéissant serviteur, Alb. Babinot. »

Page 21, poésie dédiée à Philippe de Mouraille, médecin; p. 23, à Roland Ribar; 30, à Loys Tiraqueau; 37, prière à l'occasion de la peste de 1554; 39, poésie dédiée à Loys Tiraqueau, prise du grec de Platon; 30, à la ville de Poitiers : « *Suis-je pas né dedans son sein fertile ?* »; 46, à Jean de Buignon, Rochelois, poète et ministre ? « de tes beaux vers le précieux cartel »; 47, très beaux vers sur Jésus-Christ; 52, à René Marsolles; 62, à Jean Cassereau; 71, 66, 63, 76, 77, 80, au seigneur de La Millière (Loys Guinebaut); 68, 69, 115, sur la mort de Marguerite de Valois; 68, 69, 92, à Jacques Landais, Thouarçois; 69, allusion à une grande dame, peut-être Diane de Poitiers; 72, du jardin de Jean de Beaucé; 79, à Robert de Goudon; 86, à François du Verger, seigneur de Ridejeu; 87, 94, à François du Haa ou Han; 88, sur la mort de Nicolas Gorre (1); 89, à Charles Le Sage de Noyon, docteur régent en l'université de Poitiers, qui avait reçu Calvin chez lui. Il l'appelle « prince des jurisconsultes, grand Solon, disert Démosthène et divin Platon »; 90, à Michel Brochard; 95, à Geoffroy de Var, qu'il traite de « fidèle trésorier »; 96, à François Bardonnin, avocat très fameux au siège de

(1) L'histoire des pasteurs protestants de Fontenay-le-Comte, supplément de *Poitou et Vendée*, par Benjamin Fillon, qui vient de paraître, cite Nicolas Gorré, dit Daniel, pasteur, de Fontenay (mai 1578, novembre 1585), qui devait être le fils ou le neveu de celui-ci. B. Fillon, malgré cependant ses connaissances bibliographiques si étendues sur tous les écrivains du Poitou, n'avait jamais vu d'exemplaires de la *Christiade* (dont on ne connaît du reste que deux exemplaires, celui de l'Arsenal, très imparfait, et celui de la bibliothèque du président de Montégut, très grand de marges, avec tous ses témoins), sans quoi il n'aurait pas manqué d'y faire allusion. De plus, B. Fillon ayant ignoré l'existence du premier Nicolas Gorré, mort avant 1559, a pu confondre ces deux homonymes; car, citant Théodore de Bèze, il dit que Daniel Gorré était déjà depuis longues années dans le ministère, puisque, en 1558, il avait été envoyé par l'église de Poitiers à celle d'Angers. Ne serait-ce pas plutôt le premier Nicolas Gorré, auquel de Bèze aurait voulu faire allusion?

Poitiers; 99, ode et cantique d'Albert Babinot, de Poitiers, à André de Rivaudeau, fils de M. de La Guillotière; 101 et 102, ode à André de Rivaudeau, gentilhomme :

Rivaudeau, l'honneur du monde,
De qui les vertus connues
Empliront la terre et l'onde,
Et l'entour des noires nues,
Grand en race, grand en nom,
Grand en ayeux de renom,
Riche d'un frère éloquent.

.
Fils d'un très grand Guillotière,
Neveu d'un grand Tiraqueau,
Heureux en ayeux et père.
Ton père jadis perdit
Avec un Duc son crédit
Et le reconquit encores
Avec HENRI (sic) le plus grand
De tous les rois qui sont ores.

.
Mais réjouis-toi, voici
Ton maître Montmoranci,
Qui fera tes grands services,
Reconnaître à son grand Roi
Qui voit donner ses offices
Aux vertueux comme toi!

Pages 104, description gracieuse de l'hiver; 107, à Olivier du Drac, gentilhomme parisien : il fait allusion à ses vers; donc du Drac était aussi poète; 111, à Jean de Pouges, l'exhortant à chanter la louange du très vertueux roi de Navarre :

Il fera sa Vendoméide,
Egaler la grande Enéide
A l'honneur du roi Navarrois.

Il fait allusion à un *Boviv*, Bouin, ou Bovin, poète attaché à la cour du roi de Navarre; p. 118, plusieurs pages à la louange de Marguerite de Valois, reine de Navarre, que Babinot avait connue et qui lui avait répété souvent :

A qui j'ai souvent ouï dire
Que vivre ici est un martyr
Et que la mort n'estoit plus mort.
Laquelle elle appelloit sa vie,
Estant ainsi en Dieu ravie,
Franchist le pas qu'on craint si fort !

Pages 136, complainte d'un prisonnier : évidemment ces vers, peut-être les meilleurs du poète, font allusion à un protestant prisonnier qui repousse toutes les séductions, toutes les tentatives de conversion ou plutôt de retour à la foi catholique; 148, vers latins d'André de Rivaudeau à Alb. Babinot; 149, ode de Loys Tiraqueau à Babinot, en tout 151 pages.

Albert Babinot vivait encore en 1567 : car, à cette époque, il dédie une ode à son fidèle ami André Rivaudeau, ode placée en tête de *La doctrine d'Epictète, stoïcien*, imprimée à Poitiers en 1569, dont la bibliothèque de cette ville possède un exemplaire :

Quitte donc, Rivaudeau, tes muses gratieuses,
L'honneur de ta jeunesse, et prens les sérieuses...

Antoinette d'Aubeterre, dame de Soubise, à la requête d'André de Rivaudeau, présente « l'œuvre chrétienne » d'Albert Babinot à madame de Savoye, lors en France (1).

Babinot était un assez pauvre versificateur ; cependant, parfois il a des accents chaleureux, comme dans son élégie sur la mort de Marguerite de Valois, dont il rapporte les paroles historiques et qu'il me semble avoir lues ailleurs. Babinot serait-il plagiaire, ou plutôt l'aurait-on plagié impunément ? car son œuvre est si rarissime qu'on a pu le piller sans que personne pût s'en douter ! En effet, ni la bibliothèque nationale à Paris, ni celles de Poitiers, Angoulême, Niort, La Rochelle, ne possèdent un seul exemplaire de ce poète ; la bibliothèque de l' Arsenal seule en a un, et l'auteur de ces notes. Cependant, par les nombreux intitulés des pièces dédiées à de nombreux personnages ses contemporains, Babinot peut nous renseigner utilement sur une foule d'hommes célèbres de son temps, mais dont la postérité n'a gardé nulle trace.

HENRI DE M.

VII

LES ESSAIS DE LA VACCINE EN SAINTONGE (2).

On a pu lire dans le *Bulletin de la société des Archives*, VI, 428, ces lignes d'Emmanuel Gonzalès, le romancier bien connu qui vient de mourir : « Je reste fier d'être né à Xaintes et d'en avoir été le premier enfant vacciné. J'encourageai ainsi les populations autochtones qui suivirent ce salutaire exemple. Ma nourrice du faubourg Saint-Eutrope poussa, il est vrai, de beaux cris, et crut que mon père était un nouveau Brutus, sinon un Abraham de première férocité.

(1) Marguerite de France, sixième enfant d'Henri II et de Catherine de Médicis, née à Saint-Germain-en-Laye le 5 juin 1523, mariée le 9 juillet 1559 (la veille de la mort de son père) à Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, morte à Turin le 14 septembre 1574. Elle était en effet, en 1559, comme le dit Babinot dans sa dédicace, la sœur unique du roi François II, sa sœur Madelaine, reine d'Ecosse, étant décédée à Edimbourg le 2 juillet 1537. Il résulte de tout cela, que la *Christiade* a été imprimée après le mois de juillet 1559, donc au début du règne de François II, en pleine persécution contre les protestants. Ce qui explique l'absolue disparition de ce livre curieux.

(2) Mémoire lu en extraits à la séance publique de la société, le 26 novembre 1887.

» De son côté, pendant qu'elle faisait la lessive, elle m'accrochait, sans remords, tout emmaillotté, à un clou de la muraille, suivant l'usage antique. Et je fus suspendu une fois la tête en bas ! Mon père arriva à temps pour mesauver de la congestion. »

C'est charmant ; mais comme nous voulons en tout et pour tout la vérité, nous sommes obligé de faire ici une petite rectification aux souvenirs de l'aimable écrivain. Non, le premier vacciné de Saintes n'a pas été Gonzalès. Les essais de vaccine en Saintonge sont bien antérieurs à sa naissance. Des circonstances particulières m'ont mis à même de le constater. J'en profite pour élucider ce point peu connu ou un peu trop oublié de l'histoire de notre province.

Un frère de notre aïcul paternel avait été défiguré dans sa jeunesse par la petite-vérole. Comme il habitait Saintes et qu'une épidémie de variole sévissait dans cette ville en 1801, il n'hésita pas à soumettre ses deux filles aux premières tentatives de vaccination qui furent faites à Saintes, du 14 au 24 prairial an ix de la république, c'est-à-dire du 2 au 12 juin 1801. L'opérateur, le docteur Bruslé, lui avait remis alors deux certificats avec la liste complète des personnes sur lesquelles il avait expérimenté le cow-pox (mot anglais qui signifie *vaccine* : de cow, vache, et de *pox*, pustule). Ces documents, sorte de témoignage et de souvenir du succès d'une opération très importante pour l'époque, étaient conservés précieusement parmi des papiers de famille. Lorsque le *Bulletin* publia la lettre d'Emmanuel Gonzalès, je fus très étonné de ne pas retrouver sur cette liste le nom de notre célèbre compatriote. Y avait-il oublié de Bruslé ? Il se pouvait en effet que le docteur n'ait pas consigné dans son ouvrage les expériences de son confrère Gonzalès, le père d'Emmanuel, qui aurait pu être, dès cette époque, médecin principal des armées à Saintes. Après de nouvelles recherches, et la date de la naissance du romancier étant connue (25 octobre 1815), il est facile de s'expliquer pourquoi Emmanuel Gonzalès ne figurait pas sur notre liste : quand il fut vacciné, il y avait déjà quatorze ans que la vaccine était répandue dans notre département.

*
* *

L'histoire de la merveilleuse découverte de Jenner n'est plus à faire, et je n'ai aucun titre pour traiter ici un sujet médical. Cependant, qu'il me soit permis de constater que le virus vaccin eut ses détracteurs et ses partisans comme aujourd'hui le virus rabique ; la plupart des médecins accusaient la vaccine d'être un nouveau mode d'empoisonnement ; même de nos jours son influence est discutée. Non-seulement il est prudent de se faire revacciner souvent, mais encore cette opération, certainement préservatrice de la variole, présente de véritables dangers : si le vaccin est pris directement à une pustule d'individu malsain, il sert de véhicule à la scrofule, l'herpétisme, et surtout à l'une

des plus terribles maladies virulentes qui aient frappé l'humanité; s'il est recueilli sur des sujets de l'espèce bovine. il peut, d'après Raspail, transmettre la tuberculose, maladie assez commune chez les vaches et les génisses.

Aussi lorsque la vaccine fit son apparition. au commencement de ce siècle, fut-elle l'occasion de luttes épiques entre les savants; la majorité des médecins en niait complètement l'efficacité: on en exagérait les inconvénients; chaque ville fut divisée en deux camps irréconciliables.

« L'invention de Jenner n'est qu'une attrape, disaient les incrédules, une mystification pour nous engager à nous traiter comme des bêtes, à nous doter d'une maladie contagieuse de plus. » — « N'oubliez pas, ajoutaient quelques autres, que cette découverte nous vient des Anglais, nos ennemis mortels, et, comme dit Virgile :

Aut aliquis latet error : equo ne credite, Teucrit.
Quidquid id est, timeo Danaos et dona ferentes.

Æneidos, lib. II, vers 48 (1).

Et comme le mot *vaccin* vient du mot latin *vacca*, vache, parce que c'est sur les boutons survenus au pis de la vache qu'a été pris le premier virus destiné à être inoculé, les détracteurs de la vaccine appelaient les disciples de Jenner les « vachinateurs ».

De leur côté, les partisans répandaient force brochures, où étaient célébrés les merveilleux bienfaits du cow-pox. Il est vraiment curieux de parcourir ces dédicaces écrites dans un style qui aujourd'hui nous paraîtrait ridicule ou pompeux à l'excès : « Aux mânes des victimes de la petite-vérole. O vous qu'une maladie cruelle enleva au printemps de vos jours; vous dont la mort récente fait encore couler des larmes », etc. Ou bien encore des phrases dans le genre de celle-ci : « Aux pères et mères qui éprouvent le plaisir d'aimer leurs enfants et qui ont le courage de braver les préjugés en faisant vacciner, pour les sauver des dangers incalculables de la petite-vérole », etc.

Bref, chaque parti avait recours à tous les moyens de persuasion pour faire triompher ses idées; la poésie, elle-même, était mise à contribution, et des chansons étaient répandues parmi la foule pour servir de réclames aux médecins vaccinateurs.

(1) Craignez leurs présents désastreux.
Les dons d'un ennemi sont toujours dangereux.

Trad. de J. Delille.

Ces vers, devenus une expression proverbiale, sont l'épigraphe même d'un volume que publia, au sujet des dangers de la vaccine, J.-S. Vaume, docteur-médecin, médecin adjoint de l'hospice du Roule, de l'université de Louvain, membre du collège de médecine de Bruxelles, ancien chirurgien en chef de l'hôpital militaire d'Ajaccio, ancien chirurgien-major du régiment du prince de Ligne, etc. J.-S. Vaume était un des adversaires les plus acharnés de la vaccine.

Jeunes beautés, vous à qui la nature
Donne et ravit tour à tour des attraits,
Cessez contr'elle un trop juste murmure :
L'art aujourd'hui la corrige à jamais.

Comme le ver qui défeuille la rose,
Un mal affreux dévorait vos attraits,
Rassurez-vous : l'art avec peu de chose
Peut aujourd'hui prévenir vos regrets.

Un don, venu des bords de la Tamise,
Offre l'espoir de sauver vos attraits :
C'est la vaccine ; en France elle est admise.
Jeunes beautés, célébrez ses bienfaits.

Vous faire au bras une seule piqûre,
Légèrement y glisser le vaccin,
Voilà comment, en servant la nature,¹
Du mal rongeur on chasse le venin.

Français, offrons notre hommage au génie
Qui découvrit ces secrets importants.
La main qui donne une seconde vie,
De tous les cœurs doit mériter l'encens. (1)

*
* *

La ville de Rochefort, siège d'une brillante école de médecine dont les nobles traditions n'ont pas changé, fut la première de la région et même de France où l'on expérimenta la méthode de Jenner.

Les *Annales de chimie* du 20 brumaire au VIII (21 novembre 1800) annonçaient les inoculations de la petite-vérole des vaches, faites en Angleterre par Pearson, l'introduction à Vienne de cette méthode par de Carro et à Genève par Odier. Pictet, professeur de philosophie à Genève, qui publiait ces progrès, regardait « comme un service essentiel à rendre à l'humanité, de chercher à substituer cette douce et bonne petite sœur à sa féroce aînée ».

Aussitôt Bobe-Moreau, docteur-médecin de la marine, alors pharmacien en chef de l'école de santé de Rochefort, écrivit à ce professeur pour lui demander des instructions détaillées relatives à l'opération, et le prier de lui envoyer en même temps du virus vaccin ; mais par des lenteurs, suites d'abus punis, Bobe-Moreau ne reçut que le 7 germinal des fils imprégnés de virus de la 11^e génération genevoise (2).

(1) Journal officiel de la préfecture d'Eure-et-Loir, an IX (1801).

(2) Nous avons relevé cet important passage pour l'histoire de la vaccine en Saintonge, dans un opuscule extrêmement rare, intitulé : *Réfutation des imputations injurieuses faites à M. Bobe-Moreau, docteur en médecine, demeurant à Saintes, par M. Lesson, dans un discours lu publiquement par ce pharmacien*

Une enquête impartiale nous a permis de connaître à fond Bobe-Moreau ; mais comme ce n'est pas le moment de le rava-ler en le présentant à nos lecteurs dans son véritable jour, nous nous contenterons d'emprunter la majeure partie des lignes qui vont suivre à M^{lle} L. Duplais-Destouches : *Figures maritimes, célébrités rochefortaises, 1665-1881* (Paris, 1882), page 192, répétant la *Biographie saintongeaise* de Rainguet. Ces deux auteurs n'ont vu que les beaux côtés de sa vie.

Jean-Baptiste Bobe, né à Poitiers, dit son acte de naissance en date du 6 mars 1761—à Civray, dit son acte de décès, signé par deux de ses petits-fils — le 4 mars 1761, avait fait ses premières études dans cette ville et entra en 1781 à l'école de médecine navale de Rochefort comme chirurgien de 3^e classe. Il fit ensuite le voyage des Antilles, sous l'amiral de Grasse, et s'y livra à l'étude des plantes et des animaux originaires des colonies. A sa rentrée en France, il fut nommé chirurgien de 2^e classe à Rochefort, et y déploya des talents incontestables. Un des premiers, il entreprit la résection de l'extrémité des os et publia un mémoire sur ce mode d'opération. Nommé en 1793 pharmacien en chef de la marine, il succéda dans la chaire de botanique à Poché-Lafond. Ce fut à cette triste époque de la révolution qu'il fit partie de la commission des quatre membres (les citoyens Parent, Ganet, de La Rochelle, et L. Guillet, de Rochefort), pris dans les sociétés populaires et désignés par Laignelot et Léquinio pour aller arrêter et arracher du sein de sa famille, à l'île de Ré, le brave et loyal conventionnel Dechézeaux, dont la tête tomba sous le couteau de la guillotine le 7 janvier 1794 (1).

Revenu des fatals entraînements de la politique, Bobe-Moreau dirigea toutes ses facultés vers les sciences naturelles. Il avait alors quarante ans. Pour s'initier avec plus de fruit à ces

en chef, à l'occasion du concours du 4 janvier 1836. A Saintes, chez Alexandre Hus, imprimeur de la sous-préfecture et de la mairie.

Disons à ce propos que ces imputations ne nous paraissent pas aussi injurieuses que Bobe voudrait le faire supposer ; sa vie privée et politique donnait trop de prise à la critique pour qu'il ait le droit de s'offenser du jugement équitable de René-Primevère Lesson. Voici d'ailleurs la phrase incriminée du célèbre naturaliste rochefortais :

« L'école de Rochefort n'est pas restée en arrière de celles des deux autres ports. M. Bobe-Moreau, le premier pharmacien en chef que nous ayons eu, a surtout été remarquable par une grande facilité de travail, une grande mémoire et une plus grande adresse, peut-être, à mettre en œuvre ses connaissances trop souvent entachées de la versatilité et de la causticité de son caractère. »

De là une haine inqualifiable entre ces deux savants : du reste, ce n'est pas la page la plus sombre de sa notice.

(1) L'horrible machine était établie sur la place Colbert ; lorsque le cortège arriva, Hentz, le bourreau, avait disparu. Alors on vit un individu sortir de la foule et réclamer l'honneur de remplacer l'exécuteur officiel : c'était un nommé Daviaud, employé aux vivres de la marine ; c'est par la main de ce misérable que tomba la tête de Dechézeaux. Pas un cri, pas un chant de la part du peuple. Il commençait à être rassasié de voir couler le sang innocent.

études, il ne balançait pas à apprendre d'une façon sérieuse la langue grecque. C'est vers cette époque (1800) que nous le voyons écrire à Genève pour se procurer du vaccin et faire ses premiers essais d'inoculation, le 7 ou le 8 germinal. « Je ne saurais trop louer, dit-il, l'empressement avec lequel le citoyen Pictet répondit à ma demande, ni le zèle des médecins genevois Odier, Béchier et autres, qui lui fournirent les moyens d'y satisfaire. Je dois aussi remercier le docteur Aubert qui m'a envoyé, à la demande du citoyen Legrand, des lancettes chargées de vaccin (1). » Bobe-Moreau serait donc le premier vaccinateur de France, puisque ses expériences précédèrent de quelques jours celles qui furent faites à la Salpêtrière, le 24 germinal an VIII.

Sur ces entrefaites, de Carro reconnut que les modifications observées sur les pustules développées à Genève devaient être rapportées à ce que le virus envoyé de Vienne avait été pris sur le comte Mottet, vacciné vingt-cinq ans après avoir eu la petite-vérole. Aussi, dès le 20 germinal, le professeur de Genève s'empresait de prévenir Bobe-Moreau de ce contre-temps; et le savant rochefortais n'en continua pas moins ses expériences dont les résultats ne tardèrent pas à être décisifs. Dans les premiers mois de l'an IX (1801), il imprimait à Rochefort, chez Jousserand (33 pages in-8°), un *Mémoire sur la vaccine*, que Guillemardet, préfet de la Charente-Inférieure, fit répandre dans toutes les mairies, pour populariser l'usage de la vaccine. L'exemplaire que nous avons consulté a été offert par l'auteur à la bibliothèque de l'école de médecine de Rochefort. De Rochefort alors ce préservatif s'étendit dans les environs et dans les départements voisins; un document que nous publions plus bas prouve suffisamment que c'est bien Bobe-Moreau qui avait fourni à ses autres confrères le virus et les instructions. Il est regrettable que Bobe, qui fait dans sa brochure l'histoire de la vaccine, indique les moyens de la propager et les variétés qu'elle offre, n'ait pas cru devoir détailler toutes ses observations comme l'a fait le docteur Bruslé; nous ne pourrions donc pas connaître de sitôt la liste des premiers vaccinés de Rochefort, car deux ou trois noms seulement sont cités pages 29 et 30.

« La vaccination a guéri des enfants sujets à beaucoup d'oppression (*sic*), au teint pâle et cadavéreux. Elie Vinson, de Rochefort, âgé de 16 mois, pâle, émacié, au ventre tuméfié, dans le marasme, dont le bras n'avait que 33 millimètres de diamètre, a pris beaucoup d'embonpoint pendant le cours de la vaccine, qui s'est bien développée sur les deux bras; il n'est pas reconnaissable.....

» Plusieurs enfants vaccinés ici, successivement dans la même maison, notamment chez le citoyen Croizetière, jouant,

(1) *Mémoire sur la vaccine*, note, page 32.

couchant ensemble, n'ont eu la vaccine qu'après l'insertion. » Puis ce passage que je relève dans sa traduction de Stoll, tome III, page 27 :

« J'ai vacciné avec succès ma fille unique, le sixième jour après sa naissance ; je n'ai point aperçu aucun symptôme pendant le cours de la vaccine. »

Une note, un peu trop brève, montre que la vaccine était là, comme ailleurs, peu appréciée par les populations : « Tous les bruits qu'on a répandus sur la nécessité d'une grande effusion de sang dans la vaccination sont faux. » — « La fille du citoyen Aiguillé aîné n'a pas été malade pendant le cours de la vaccine, comme M. de P... se plaît à le répandre. » — « Ce n'est point la vaccine qui a causé l'indisposition légère d'une jolie veuve (?) vaccinée le 27 ventôse ; cette dame est périodiquement malade ; cet événement confirme encore qu'on peut vacciner en tout tems. »

L'amiral Bruyxx commandait alors l'armée navale du port de Rochefort ; Kéraudren en était le médecin. Bobe-Moreau adressa son travail à l'amiral, le 11 germinal an ix, en lui rappelant le danger des épidémies de variole à bord des vaisseaux, et l'invitait à y ordonner l'emploi de cette méthode. La lettre de Bobe-Moreau se terminait ainsi : « Vous donnerez un grand exemple ; vous conserverez des marins à la république et vous servirez tout à la fois la marine et l'humanité. » Cette proposition ne fut point accueillie.

« La vaccine, soutenue d'abord par nos seuls efforts, ajoute Bobe-Moreau dans son mémoire contre R.-P. Lesson, et malgré les oppositions que nous eûmes à vaincre, était généralement accueillie, lorsque, douze ans après son introduction à Rochefort, celui (1) qui guida les premiers pas de M. L... renouvela la proposition qui avait souvent été adoptée, de vacciner les malades dans l'hôpital. Des mentions honorables, des médailles avaient récompensé autour de nous le zèle de ceux qui s'étaient associés à nos travaux ; mais aucun n'avait été aussi généreusement rémunéré que l'auteur de cette proposition ; il reçut, en effet, douze cents francs sur les fonds secrets de la marine, pour avoir propagé la vaccine. Mais au lieu d'être rendu public, il y eut ordre de couvrir cet acte d'un voile épais. Par ce mystère, on s'exposa à faire soupçonner que ce don était le prix d'une servilité honteuse, que n'ose avouer ni celui qui le donne, ni celui qui le reçoit (Viennet). Ce fait, longtemps ignoré, nous a été rapporté, longues années après, par M. Justin Hèbre, qui, commis alors de l'administration de la marine, expédia le mandat de paiement des 1,200 francs et reçut l'ordre du secret. » Cette protestation laconique de Bobe-Moreau contre l'injustice de ses contemporains est bien significative ;

(1) Nous croyons que c'est Tuffet.

il est certain qu'on lui tenait rancune du rôle actif qu'il avait eu pendant la terreur et des écarts de sa vie privée.

D'autre part, nous lisons dans le mémoire de Michel Bruslé (page 24) que la vaccine a été insérée de bras à bras à trois enfants en 1801, sous les yeux du conseil de santé de la marine de Rochefort, en présence de plusieurs citoyens, de l'officier de santé en chef de l'armée navale, en rade à l'île d'Aix, et de quelques autres officiers de santé, par le citoyen Clémot, membre de ce conseil. Ce Clémot, un des premiers propagateurs de la vaccine à Rochefort, devait être le père de Jean-Baptiste-Joachim Clémot, premier chirurgien en chef de la marine, président du conseil de santé du port de Rochefort (1). Le conseil municipal de Rochefort, en donnant le nom de Clémot à l'ancienne rue Saint-Hubert, n'a fait que s'acquitter d'une dette de reconnaissance envers cet homme de bien et de grand talent.

Rochefort ne doit pas moins à Bobe-Moreau ; des haines de partis ou des inimitiés personnelles, son caractère difficile et jaloux, l'ont peut-être fait un peu négliger ; mais la ville de Rochefort ne peut oublier qu'elle lui doit en effet son amphithéâtre d'anatomie, son cabinet d'histoire naturelle, l'agrandissement de la bibliothèque médicale, de nombreuses améliorations dans le jardin des plantes, qu'il contribua à l'assainissement de la ville par ses travaux hygiéniques, qu'on lui attribue en outre l'introduction aux Antilles de l'artocarbe, ou arbre à pain, qui y prospère depuis cinquante ans.

En 1815, Bobe laissa le service et abandonna le port de Rochefort, théâtre de ses travaux et de ses luttes, pour exercer la médecine civile à Saintes. C'est là qu'il mourut, le 15 mars 1849. Une de ses petites-filles fut mariée au docteur Victor Dissez, médecin-major. M^{me} Dissez, fille de René Pruel, mourut très jeune, et Dissez s'unit en secondes noces à Amélie de Lherm, personne alliée aux familles D. de T., G. du D. et L. de T. Sa fille, Marie Dissez, a épousé M. Philippon, agent de change à Paris, beau-frère de M. Mestreau, sénateur de la Charente-Inférieure.

*
*
*

Dès que les résultats concluants des expériences de l'école de santé de Rochefort furent connus dans la région, tous les médecins un peu consciencieux voulurent eux aussi expérimenter le cow-pox.

A Saintes, les premières inoculations furent faites sur trois enfants de l'hospice des pauvres, avec du vaccin envoyé par Bobe-Moreau et selon ses instructions, par les docteurs Neron, Couturier, Lavigne, Brissonneau, Viauld et Bruslé, ancien médecin en chef de la marine au port de Rochefort.

(1) Né à Rochefort le 17 juin 1776, mort le 11 juin 1852, à l'âge de 71 ans. Clémot fils est une célébrité vraiment rochefortaise, et l'on trouvera dans les *Figures maritimes*, de L. Duplais, les trois pages qui lui sont consacrées.

A cette époque, Saintes était chef-lieu de département, et les fonctionnaires et administrateurs assistèrent à ces curieuses expériences : le préfet Guillemardet, entouré de ses conseillers Boichot et Lériget, de son secrétaire général Roy ; ensuite le maire, Poittevin de Moléon ; la directrice de l'établissement, M^{me} Saint-Georges ; les hospitalières De Manne, De Manne-d'Anville (1), Anne Amaudry, Marie-Anne Paris et J. -C. Nadaud, ministre du culte catholique.

Voici le compte-rendu, ou plutôt le procès-verbal des premiers essais de vaccination faits à Saintes le 14 floréal an ix de la république française, c'est-à-dire le 2 juin 1801. Il porte pour épigraphe : *Quod vidimus, testamur*.

« Nous soussignés, officiers de santé de la commune de Saintes, déclarons à nos concitoyens, qu'empressés de nous éclairer sur la découverte de la vaccine, qui attire aujourd'hui l'attention de toute l'Europe, et d'acquérir l'expérience dont nous avons besoin, pour donner, à ce moyen nouveau dans l'art de guérir, le degré d'utilité dont il paraît susceptible, désirant seconder les vues bienfaisantes du préfet du département de la Charente-Inférieure, dans l'invitation qu'il nous a faite au nom du gouvernement, nous nous sommes réunis à l'hospice des pauvres, le 14 floréal dernier, pour procéder à l'inoculation de la vaccine sur trois petits enfans, choisis par nous, et qui nous ont paru avoir tous les caractères d'une heureuse santé : le premier porte le nom d'Eutrope, il a trois ans ; le second, celui de Bigot, il est âgé de deux ans ; et le troisième est une petite fille de cinq mois.

» Le vaccin qui a servi à cette inoculation nous a été envoyé de Rochefort par le citoyen Bobe-Moreau, l'un des officiers de santé en chef de la marine en ce port ; il a bien voulu nous en garantir la bonté en nous assurant qu'il était frais et qu'il avait été recueilli sur un enfant de deux ans, très sain. Plains (*sic*) de confiance dans le témoignage d'un médecin qui déjà a fait des expériences nombreuses sur cet objet et qui les a recueillies dans un mémoire qui vient d'être imprimé et qui est entre nos mains, nous avons procédé à l'inoculation de ces enfans, d'après les procédés indiqués dans l'instruction du comité central de la vaccine, établie (*sic*) à Paris (2), sous la protection du gouvernement. Cette opération n'a excité chez ces enfans qu'un peu de surprise, mais aucune sensation douloureuse ; nous avons couvert ces petites plaies d'une compresse, assujettie par une bande de toile.

(1) Clémence-Henriette de Mânes, fille de François-Armand, marquis de Mânes, seigneur du Gazon, et de Marguerite-Claire-Marie de Bremond d'Ars, dame de Chassagne et d'Anville.

(2) Le comité de vaccine à Paris se composait des docteurs Thouret, Parfait, Mongenot, Marin, de Lasteyrie, Leroux, Pinel, Doussin-Dubreuil et Guillotin, ces deux derniers nés à Saintes.

» Voici quelle a été la marche de cette maladie, que nous avons suivie avec exactitude : Pendant les quatre premiers jours, les petites incisions à l'épiderme n'ont manifesté aucun signe d'infection ou presque aucun ; le cinquième jour, nous avons aperçu un peu de rougeur et d'élévation semblable à celle que présente ordinairement, à la même époque, la petite-vérole inoculée, mais plus luisante et avec une apparence vésiculaire mieux prononcée.

» Cette petite tumeur a augmenté insensiblement jusqu'au huitième jour, et dès ce moment la tumeur vaccine nous a paru avoir pris le caractère qui lui est propre, c'est-à-dire qu'elle est devenue plus circonscrite, plus circulaire, plus élevée que celle de la petite-vérole inoculée, d'un jaune pâle et à demi-transparent.

» Nous ne nous sommes point aperçu que la fièvre se soit manifestée, et que nos petits malades aient été ni moins gais, ni moins actifs qu'à l'ordinaire ; à l'un d'eux, l'enfant de cinq mois, nous avons seulement découvert sous l'un des bras, un léger engorgement des glandes axillaires, mais ce symptôme indiqué dans l'instruction du comité, n'a eu aucune suite défavorable.

» Au dixième jour, la tumeur s'est entourée d'une belle efflorescence, d'un rouge pâle, de deux pouces de diamètre à peu près, qui a duré deux à trois jours et qui nous a semblée disparaître dans le centre plus promptement qu'à la circonférence. C'est à cette époque que le citoyen Néron, l'un de nous, a vacciné sa fille âgée de 22 mois, avec du vaccin d'un de ces enfans ; enfin, la tumeur a séché du centre à la circonférence, et s'est convertie en une croûte dure, épaisse, brune, qui n'est tombée qu'au bout de vingt et quelques jours, et a laissé après elle un creux peu profond.

» Tel est le cours ordinaire de cette maladie, d'après ce que nous ont transmis de leurs procédés et de leurs expériences les médecins de Londres ; telle est aussi la marche qui nous a été tracée par le comité central de la vaccine, dans des instructions particulières ; ainsi nous devons regarder comme certain que nos premiers essais ont été couronnés du succès, et nous allons leur donner un plus grand caractère d'authenticité, en inoculant ces mêmes enfans par la méthode ordinaire de la petite-vérole.

» Notre zèle ne se ralentira pas pour répéter ces expériences ; nous nous proposons de les multiplier, et nous espérons donner à cette pratique salubre le degré d'utilité dont elle est susceptible en l'accréditant au milieu de nos concitoyens. Puissions-nous par ces efforts triompher de la répugnance que montrent encore beaucoup de personnes pour cette méthode bienfaisante, et jouir d'une satisfaction bien douce pour nos âmes, celle de pouvoir arracher à la mort une foule d'enfans précieux, l'espérance de leur famille, qui tous les ans courent ce danger par

l'effet de la petite-vérole naturelle, ou s'ils échappent à cet événement, éprouvent des infirmités graves, ou les plus cruelles difformités, suites presque inévitables de cette maladie destructive.

» Nous nous réunirons aussi fréquemment qu'il sera possible, pour nous entretenir de cet objet, et propager à Saintes le virus vaccin : nous inoculerons gratuitement toutes les personnes peu aisées, qui n'ont pas eu la petite-vérole, et nous espérons que les officiers de santé de toutes les campagnes environnantes, s'empresseront de venir prendre auprès de nous les éclaircissemens dont ils ont besoin pour pratiquer cette méthode parmi les cultivateurs ; nous recueillerons du vaccin pour leur en faciliter les moyens. Ils peuvent, avec confiance, s'adresser à nous pour cet objet.

» Fait à Saintes, le 22 prairial an IX de la république française. Signé : COUTURIER. LAVIGNE. NÉRON. BRISSONNEAU. VIAULD. BRUSLÉ. »

* * *

Tel est le document que ces six médecins de Saintes firent imprimer à l'ancien doyenné par l'imprimeur de la préfecture Jossierand, et adresser aux notables et à leur clientèle pendant que le préfet le faisait afficher sur les murs de la ville.

Quels que soient les bienfaits de pareilles découvertes, il y a toujours des incrédules ; c'est pourquoi la vaccine eut ses adversaires à Saintes comme dans tout le reste de la France. « Si vous faites vacciner votre enfant, disait un ami de la routine que Bruslé n'a pas voulu nommer dans son livre, vous êtes sûr qu'elle aura la scrophule (*sic*), l'épilepsie, etc. » Ce fut une guerre ouverte entre les médecins de Saintes et l'on ne restait pas toujours sur le terrain neutre de la discussion scientifique. On en arrivait à se railler publiquement, à faire des personnalités ; témoin cette chanson, d'un goût douteux, que les adversaires de la nouvelle méthode composèrent sur leurs six confrères progressistes, et qu'ils firent distribuer à leurs amis et connaissances :

LES VACHINATEURS

Vantons l'âme bienfaisante
De six graves docteurs,
Dont la société savante
Va finir nos malheurs.
Pour détruire la variole
Ils vont tenir bureau ;
Mais pour remplir la fiole
Ils n'iront au caveau.
Sur une fraîche litière,
Nos six docteurs couchés,
Du pis d'une vache laitière
Prendront leurs récipients ;
Et, s'ils estiment offensantes
Les publiques clameurs,

Ils pourront, cornes menaçantes,
Montrer aux détracteurs.

L'air de cette chanson nous est inconnu ; et il faudrait être contemporain de Couturier, Lavigne, Nérón, Brissonneau, Viauld et Bruslé pour savoir si l'allusion saugrenue du dernier vers s'appliquait à l'un des six docteurs ou à eux tous. Tout ce que je puis affirmer, c'est que Michel Bruslé plaidait fort la cause de la vaccine et répandait partout sa brochure : *Observations sur le succès de l'inoculation de la vaccine à Saintes* (imprimerie Josserand, an ix). La bibliothèque de Saintes en possède un exemplaire, et aussi la bibliothèque de l'école de médecine de Rochefort. C'est une plaquette de 50 pages, portant cette inscription manuscrite : « Don du citoyen Bohe-Moreau, chef pharmacien de l'école de santé, 20 messidor, iv^e. »

Michel Bruslé était un ancien médecin en chef de la marine. Il avait été d'abord attaché au port de Brest ; mais en septembre 1788, il fut envoyé à Rochefort pour combattre une terrible épidémie de fièvres intermittentes.

Au mois de février suivant, Bruslé revint à Brest et regut du ministre de la marine des témoignages de satisfaction pour le zèle dont il avait fait preuve pendant l'épidémie. Peu de temps après la réunion de l'assemblée nationale, il prit part à la lutte engagée entre les chirurgiens et les médecins de la marine ; il s'éleva fortement contre ce qu'il appelait les prétentions de ces derniers et publia à ce sujet deux mémoires imprimés à Brest le 24 septembre 1791.

Bruslé fut rappelé à Rochefort pour y remplacer provisoirement le docteur Lucadou, premier médecin, qui venait de donner sa démission. Le 6 avril, il présenta un rapport favorable sur l'emploi du remède Boyveau-Laffeteur, dans les hôpitaux de la marine. Les conclusions de ce rapport furent approuvées par le ministre et converties en une sorte de règlement suivi pendant plusieurs années. Le 27 septembre 1792, il fut définitivement nommé premier médecin du port de Rochefort, place qu'il occupa jusqu'au 26 janvier 1793, époque à laquelle il fut remplacé par son ancien compétiteur Poché-Lafond.

Ce dernier ayant été destitué après la chute de Robespierre, Bruslé revint de nouveau diriger le service médical du port. Enfin le 31 mai 1796, il se retira et alla habiter Saintes (1).

C'est là que nous le retrouvons en 1801, à la tête du mouvement innovateur de la vaccine. Il vanta les bienfaits du cow-pox avec tant d'éloquence et de persévérance, que dans l'espace de onze jours, du 14 prairial au 24 du même mois (du 2 au 12 juin), vingt-six personnes reçurent le virus variolique.

(1) *Biographie saintongaise* de Ranguet, et L. Duplais-Destouches, *Figures maritimes*, page 198.

Voici la liste, par ordre chronologique, des premiers vaccinés parmi les habitants de la ville de Saintes :

« 1° La fille du citoyen NÉRON, officier de santé de cette commune : elle est âgée de 22 mois ; elle a éprouvé une fièvre très légère, dans la nuit du 9 au 10^e jour ; il n'y a pas eu d'autres phénomènes. Guérie ». Sur mon exemplaire la note suivante est manuscrite : « Cet enfant donnait les plus belles espérances en raison de ses agrémens physiques ; il eût été fâcheux que la petite-vérole les eût détruits. Ce fut le père lui-même qui voulut faire l'opération ; c'est la première personne qu'on ait vaccinée en présence des parens. Nous avons été à portée de juger à quel degré la nature agit sur l'âme d'un père. Ce citoyen éprouva un ébranlement considérable au moment où il porta la pointe de la lancette sur le bras de sa petite fille et la mère fut au moment de se trouver mal. Il est le premier des officiers de santé de cette commune qui ait rendu hommage à cette découverte en inoculant sa fille. Le citoyen Brissonneau a donné le second exemple pour son fils âgé de 14 mois. »

« 2° La fille du citoyen DULAC, fils, propriétaire, de cette commune. Cette jeune personne est âgée de 8 ans ; elle a éprouvé quelques légers mouvemens de fièvre, dans les nuits des 8, 9 et 10^{es} jours... (1)

» 3° et 4° Les deux filles du citoyen DUPLAIX DES TOUCHES, marchand, Grand'Rue (2). L'une est âgée de 8 ans, l'autre de 4. L'aînée est une superbe enfant.

» 5° et 6° Les deux enfans du citoyen LAFOND, inspecteur aux barrières. La fille est âgée de 4 ans ; le garçon n'a encore que 11 mois...

» 7° Le fils du citoyen CHANEUIL, perruquier, faubourg des Dames. Il est âgé de 20 mois...

» 8° Le fils du citoyen BRISSONNEAU, officier de santé de cette commune. Il est âgé de 16 mois ; il a été vacciné par son père.

» 9° La fille de madame LAGARIGUE, de cette commune (3). Cette petite fille est âgée de 10 ans et demi ; elle a éprouvé quelque malaise aux époques ordinaires. Guérie.

» 10° et 11° Les deux enfans du citoyen LAVANT, marchand de modes. Ces deux enfans, fille et garçon, l'une âgée de 6 ans et l'autre de 3, ont été vaccinés à la même époque...

» 12° La fille du général MULLER, actuellement commandant

(1) Nous supprimons les détails du cours de la maladie qui n'ont plus aucun intérêt.

(2) Henri, un des seize enfans connus d'Antoine Duplais ou Duplaix des Touches (1705-1777), sieur des Touches, de Farnoux et des Primaudières, notaire à Saintes, et de Léontine Pinard (1722-1785), avait épousé une demoiselle Lavergne, dont deux filles, mortes sans alliance : Léontine et Clémence.

(3) Marie-Antoinette de La Guarrigue de La Tournerie, fille de Jean-Savinien-Marie, fusillé à Quiberon en 1795, et de Marie-Suzanne-Hippolyte de Cumont. Elle épousa à Saintes, en 1816, Edouard-Marie Locquet de Blossac, et y est morte en 1877.

en Corse (1). Cette petite fille, qui est âgée de 5 ans, a éprouvé les plus heureux effets de la vaccine...

» 13° La femme de chambre de madame MULLER, dans cette commune. Cette jeune personne est âgée de 23 ans...

» 14° La fille du citoyen LÉRIGET, conseiller de préfecture...

» 15° La fille du citoyen GUÉRINOT, ingénieur des ponts et chaussées. Cette jeune personne est âgée de 12 à 13 ans; elle a été vaccinée en même temps que l'enfant de madame Lagarigue.

» 16° et 17° Les deux enfans du citoyen CHAULOIS, marchand, faubourg des Dames. Ces deux enfans, garçon et fille, sont âgés : l'un de 3 ans, l'autre de 2...

» 18° Mademoiselle BRUNET, nièce du médecin VIAULT, de cette commune, âgée de 15 ans. Elle a toutes les apparences de la délicatesse, et une crainte extrême de la petite-vérole; elle a été enchantée de pouvoir être vaccinée. Guérie.

» 19° et 20° Les deux filles du citoyen GAUTIER, marchand, faubourg des Dames. L'une est âgée de 3 ans, l'autre de 20 mois. Guéries.

» 21° Mademoiselle DELUC, nièce du citoyen MONTAZET, ancien lieutenant général des armées de France (2). Cette demoiselle, âgée de 28 ans à peu près, était tourmentée tous les ans de la crainte de la petite-vérole; nous lui avons proposé la vaccine comme le moyen le plus sûr de faire cesser toutes ses inquiétudes, puisqu'elle n'était pas assurée qu'elle l'eût eue dans son enfance : elle s'en est rapportée à la garantie que nous lui avons donnée, et nous espérons que cette demoiselle intéressante trouvera dans ce secours la tranquillité dont elle avait besoin...

» 22° Le fils du citoyen PETIT, marchand, de cette commune. Cet enfant a la plus brillante santé; il est âgé de 3 ans...

» 23° Le fils du citoyen CHAUVIN, boulanger, faubourg des Dames. Cet enfant est âgé de 3 ans. Guéri.

» 24° Le fils du citoyen MOUILLOT, loueur de chevaux. Cet enfant a 2 ans...

» 25° et 26° Les deux enfans du citoyen COLON, marchand, faubourg de Saint-Eutrope. Ces deux enfans donnent les plus grandes espérances sous les rapports physiques. La fille, qui n'est âgée que de 5 ans, a montré la plus grande satisfaction dans l'idée qu'elle n'aurait plus la petite-vérole... »

(1) Marie-Anne Bernardeau de La Briandière, morte en 1840, fille de Louis-Philippe Bernardeau de La Briandière, seigneur de Lauron et du Chantreau, et de Suzanne-Charlotte de Bullion de Montlouet, épousa à Saintes, en 1781, Jacques-Léonard Muller, général de division en 1793, mort en 1853, dont deux filles : M^{me} Carré de Sainte-Gemme et M^{me} de Laborde-Lasalle. (Voir p. 75, *Etudes et documents sur Saintes*, par M. Louis Audiat.)

(2) Marie-Claude-Amable-Ursule de Luc, fille d'Anne-Marc-Jacques, comte de Luc, seigneur de Lorignac et de Romaneau, et de Geneviève de Malvin de Montazet, mariée en 1803 à Pierre-Omer Faucher de la Ligerie.

D'après ces nombreuses observations, il est facile de voir que le zèle de Bruslé et de ses autres collègues ne se ralentissait pas. Du 24 au 29 prairial, ils vaccinaient encore 21 enfants : « Les deux filles du citoyen Meaume, professeur de physique ; le fils de madame Fonrémie ; les deux filles et le fils du citoyen Desfontaines, serblantier ; la fille du citoyen Aussière, loueur de chevaux ; la fille du citoyen Dubreuil, mégissier ; le fils du citoyen Aubouin, tailleur ; le fils du citoyen Vanderquand, notaire ; le fils du citoyen Duplaix, juge de paix du canton de Saujon ; le fils du citoyen Beaupré, propriétaire ; le fils de madame Moriceaux ; les deux enfans du citoyen Brunet, propriétaire à Chérac ; les trois enfans du citoyen Théneau, cordonnier ; la fille du citoyen Maréchal, imprimeur ; les deux enfans du citoyen Josserand, imprimeur. »

Nous n'avons pas cru devoir faire figurer sur cette liste : « La fille du citoyen Cocuaut, aubergiste ; le fils du citoyen Michel, aubergiste ; la fille du citoyen Dessentier, marchand ; la fille du citoyen Jobard, tailleur ; le fils du citoyen Paillard, cordonnier ; la fille du citoyen Girard, tailleur », parce que ces noms ont été biffés sur notre exemplaire et qu'on a eu soin d'écrire en marge : « C'est mal à propos que ces noms ont été portés parmi ceux des vaccinés. »

Les opérations gratuites se faisaient à l'hospice des pauvres, vers neuf heures du matin ; elles étaient présidées par un commissaire, délégué de l'administration supérieure, ordinairement le docteur Genet.

Dans le courant de messidor an ix, Bruslé, assisté des docteurs Couturier, Viauld, Laforgue, Néron, Lavigne, Ganipel, Brissonneau, fit encore de nombreuses expériences, notamment sur le fils d'un nommé Manseau, cordonnier, établi près les grandes Boucheries, le 24 messidor (12 juillet).

Depuis la publication de ses premières observations, Bruslé nous affirme, dans un autre procès-verbal, qu'il y eut plus de 100 enfans vaccinés dans la commune, les faubourgs et les campagnes environnantes de Saintes, du 29 prairial au 4 thermidor, c'est-à-dire du 17 juin au 21 juillet 1801. Dans la petite commune de Bussac, notamment, dix enfans de cultivateurs suivirent l'exemple du citoyen Valménier, qui y fit vacciner ses deux petits fils.

A Chaniers, on obtint les mêmes succès, grâce aux soins de madame Paillot, qui se détermina, elle aussi, à faire vacciner ses deux filles.

* *

En résumé, les docteurs Bobe-Moreau, Clémot, Viauld, Bruslé, Néron, Brissonneau, Lavigne, etc., avaient répandu la vaccine dans notre département dès les années 1800 et 1801. Cette simple note, qu'un chercheur plus expérimenté aurait pu faire complète, surtout pour les expériences de Bobe-Moreau à Rochefort, prouve donc suffisamment qu'on vaccinait de tous

côtés en Saintonge quinze ans environ avant la naissance d'Emmanuel Gonzalès, qui n'a pas été le « premier enfant vacciné de la bonne ville de Xaintes », et qu'ainsi le département a été un des premiers à accueillir l'utile invention d'Edouard Jenner.

ANTOINE DUPLAIX-DESTOUCHES.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

ANNALES DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES NATURELLES DE LA ROCHELLE, tome XXI (1886) donne le compte-rendu de quelques excursions botaniques faites par les membres de la société.

Parmi les plantes observées ou décrites, il faut citer : à Saint-Laurent de La Prée et à Fouras, *Delphinium ajacis*, *Trifolium suffocatum*, *ecbaliun*, *Astragalus hamosus*, *Carex ligerica*, *Isoetes hystrix* ; à Taillebourg, en mai : *Stachys alpina*, *Carex gynoliasis*, *Biscutella lævigata*, *Globularia vulgaris*, plantes du nord ; *Pterotheca memausensis* et *Artemisia camphorata*, espèces du midi, et sur les ruines, *Dianthus caryophyllus*, plante des vieux châteaux ; en juin, à Loix (île de Ré), avec bon nombre d'espèces ubiquistes : *Echium plantagineum*, espèce jusque là inconnue dans le département ; *Medicago tribuloides*, *Trifolium stellatum*, spéciale dans la région de l'île de Ré ; *Statice lychnidifolia*, *Lavatera cretica*, *Ranunculus muricatus* et *Allium magicum* ; aussi en juin, entre Le Marouillet et la pointe de Châtel-Aillon, notre confrère, M. Termonia, compte parmi les plantes cueillies : *Chlora imperfoliata* (le *C. ferotina*, autrefois observé par M. Foucaud, non retrouvé), *Convolvulus soldanella*, *Cynanchum acutum*, *Euphrasia viscosa*, *Bupleurum aristatum*, *Trigonella gladiata* et *T. monspeliaca*, *Trifolium lappaceum*, *T. suffocatum*, *Linum corymbulosum*, *Orchis fragrans*, *O. conopsea* et *O. pyramidalis*, *Agropyrum junceum*, *Hæleria albescens* et *Spartina stricta*.

Sous le titre de *Fragments mycologiques*, M. Brunaud groupe les résultats de nombreuses herborisations aux environs de Saintes. ayant pour objet la recherche des champignons de la région. Les espèces signalées sont au nombre de cent, réparties entre les divers groupes de la famille. (*Revue des travaux scientifiques*, VII, 20).

C.

ACTES DE L'ACADÉMIE DE BORDEAUX, 1885, contiennent : de M. E. Brives-Cazes, *Expédition en Vendée de deux bataillons de la garde nationale de Bordeaux (1793)*, qui ont passé par Saintes et ont séjourné à La Rochelle ; — *Origine du parlement de Bordeaux (1451-1462)*, où l'auteur raconte, p. 577, l'institution à Saintes, en 1370, par Edouard III, d'une cour supérieure de

Guyenne, parce que cette ville a en abondance des gens experts et des provisions de vivres, « apud regiam civitatem nostram Xantonensem, ubi peritorum et victualium habundat copia », cour qui avait déjà quitté cette ville en 1373 ; l'établissement d'une cour souveraine de Guyenne en 1451 par lettres de Charles VII datées de Taillebourg ; et donne des détails, p. 624 et suivantes, sur Pierre Bragier, seigneur de Magezy, sénéchal de Saintonge en 1462, lieutenant général de Guyenne, etc. ; sur Jean de Jambes, seigneur de Montsoreau, gouverneur de La Rochelle ; Jean Bureau, le célèbre artilleur, maire de Bordeaux, p. 653 ; Jean Lefils, licencié ès-lois, conseiller à Saint-Jean d'Angély du maréchal de Loudéac, p. 685 ; — de M. Berchon, une petite notice fort curieuse sur le tatouage, p. 791 ; — *Discours sur la vigne*, par Roaldès. Voir *Bulletin*, VII, page 414.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES LETTRES... DE LA CORRÈZE, juillet-septembre 1887, contient de M. l'abbé Arbellot : *Le père Solier, de Brives*, né à Brives en 1558, et non pas à Limoges, comme le dit la *Bibliothèque des écrivains de la compagnie de Jésus*, qui a traduit ainsi : « Lemovicensis », erreur répétée d'abord par le *Bulletin*, VI, 194, et rectifiée presque aussitôt, p. 382. François Solier fut, au mois de septembre 1607, envoyé de Limoges à Saintes pour y fonder un collège de sa compagnie. « Il publia, dit M. Arbellot, qui a eu tort de ne pas consulter la *Bibliographie des écrivains de la compagnie de Jésus*, il publia, pendant son séjour dans cette ville, divers ouvrages dont la publication porte les dates de 1609, 1611, 1612 et 1613. » Je n'ai trouvé ici que les trois suivants : *Traité de l'Imitation de Notre-Dame* (1608) ; *La science des saints* (1609) et *Trois très excellentes prédications* (1611), ouvrage dédié, le 2 juillet 1621, « à très noble et très vertueuse dame Madame Françoise de Foix, très digne abbesse de l'abbaye de Nostre-Dame hors les murs de Saintes. » François Solier est mort à Saint-Macaire-sur-Gironde, le 26 octobre 1628, à 70 ans d'âge et 50 de profession.

Le CATALOGUE TRIMESTRIEL DE LA LIBRAIRIE SAFFROY, au Pré-Saint-Gervais (Seine), novembre 1887, indique au n° 4994 deux chartes de 1381(1382) relatives à Saintes : « Lettre de Hervé Lécoret, sénéchal du roi en Saintonge, aux sergents généraux de la sénéchaussée, contenant copie de lettres du roi dans lesquelles Charles VI mande à ses gens de justice qu'il prend sous sa sauvegarde Jean de Saumur et sa femme avec tous ses biens et qu'ils aient à faire publier partout ledit mandement. Sceau de la sénéchaussée en partie conservé : château à tourelles sur semis de fleurs de lis. Lettre de Regnault de Fruletot, sergent du roi, au sénéchal de Saintonge, qu'il a fait crier à Saint-Jean d'Angély la sauvegarde de Jean de Saumur, bourgeois de Saintes, et a défendu de lui porter dommage sous

peine de 1,000 marcs d'argent au profit du roi. Sceau armorié du sergent. »

—
LES CHRONIQUES DE JEAN TARDE... contenant l'histoire religieuse et politique de la ville et du diocèse de Sarlat depuis ses origines jusqu'aux premières années du xvii^e siècle... Paris, Oudin et Picard; achevé d'imprimer à Poitiers le 30 avril 1887; in-4°, XLIV-III-432 p.

Ce bel in-quarto de 480 pages, avec cartes et blasons, qui fait grand honneur aux presses poitevines de M. P. Oudin, a été publié par M. le vicomte Gaston de Gérard, qui l'a amplement annoté. Un autre érudit, aussi de la laborieuse société historique du Périgord, M. Gabriel Tarde, a raconté avec amour filial, dans une très savante introduction, la vie de Jean Tarde, né à La Roque de Gajac, près de Sarlat, en 1561, mort en 1636 chanoine théologal et vicaire général de Sarlat, astronome et astrologue, ami du savant jésuite Clavius, qui lui apprit la géométrie à Rome, et de Galilée, qui lui apprit l'astronomie à Florence, archéologue qui osa, à la fin du xvi^e siècle, dire, ce que la science vient seulement de démontrer: les dolmens sont des sépultures; géographe qui dresse des cartes, érudit qui fouille les archives d'Avignon et de son pays pour y trouver des documents échappés aux ravages des huguenots, auteur de plusieurs écrits et des *Astra Borbonia*, traduits à tort par *Astres de Borbon*, au lieu de *Bourbon*, etc.

Tarde commence ses chroniques à Jésus-Christ et raconte l'envoi en Gaule, vers 95, par saint Clément, des missionnaires chrétiens: « Nicasius à Roan, Lucianus à Beauvois, Taurinus à Evreux, Eutropius à Xaintes », qu'une note dit à tort « martyrisés au iii^e siècle ». (Voir *Saint Eutrope dans l'histoire et la légende*.) Puis il dresse la liste des abbés et des évêques de Sarlat, en notant tous les événements qui se passent dans la contrée, particulièrement les dévastations des protestants qu'il avait vues lui-même. Nous avons remarqué une foule de noms saintongeais: les Pons, Acarie du Bourdet, Coucis de Burie, les Gontaut-Biron, l'historien Leidet, sur lequel nous publierons prochainement quelques pièces intéressantes, La Rochelle, Barbezieux, Saintes, Cognac, Soubize où fut, en 1372, fait prisonnier le fameux capital de Buch, etc. Des *Notes finales*, qui terminent le volume avec une bonne table alphabétique, sont de vraies dissertations qui indiquent beaucoup de recherches et une rare érudition. Qu'il est à regretter que l'éditeur n'ait pas continué la *Chronique* jusqu'à nos jours!

—
LE CORRESPONDANT, des 25 août, 10 et 25 septembre, a publié de M. Edmond Villetard, ancien professeur au lycée de La Rochelle, l'*Oncle Tiburce*, roman dont les personnages sont de Nieul-sur-Mer.

EN FRANCE, par Onésime Reclus; premier volume de *La France et ses colonies*, (Paris, Hachette, 1887, grand in-8° de 604 pages).

Deux cent cinquante gravures, dont quelques-unes sont fort belles, et vingt et une cartes, ornent ce volume; il y a là des monuments, des cités, des costumes, des types, des paysages, l'homme et la nature, l'histoire et l'archéologie. Signalons les ruines du château de Taillebourg, le château de La Rochefoucauld, l'entrée du port aux Sables-d'Olonne, une femme des Sables, une jeune fille de Luçon, les ruines de Sanxay, l'entrée du port de La Rochelle, une vue générale de Royan, les falaises d'Esnandes, Bordeaux, etc. Or, le texte est encore plus attrayant que les images. M. Onésime Reclus a fait un livre fort attachant. Les œuvres de vulgarisation ne sont pas faciles : celle-là est achevée. L'auteur a vu par lui-même et a senti; il écrit suivant ses propres impressions; tout s'anime sous sa plume, les monts, les paysages, les forêts, les fleurs et les rivières, « ces chemins qui marchent ». Bref, coloré, vivant, son style peint. Les chapitres les plus arides sont agréables, grâce à la variété de son savoir et à la possession de son sujet. Lisez ses descriptions de la Tardoire, du Bandiat, de la Charente : « La Charente, cette eau si claire en une vallée si gracieuse, jusqu'aux lieux où la marée la bouleverse entre deux rives palustres, est presque l'idéal d'un fleuve bien réglé pour deux raisons : presque toute son onde lui vient de sols perméables; les eaux d'allure irrégulière, que lui envoient les roches compactes du Nontronnais et du Limousin, l'atteignent rarement à ciel ouvert, et même alors ne lui arrivent que diminuées par les gouffres du Bandiat et de la Tardoire. Entre ces pertes et les fontaines de la Touvre au limon noir, un lac inconnu sert de régulateur à l'heureuse Charente. » Voici la peinture de Brouage : « Là fut Brouage, peut-on dire, quoique Brouage existe encore; par les atterrissements et par la surrection du sol, cette patrie de Champlain, le fondateur de Québec, a tout perdu en perdant son port, lequel passait pour un des meilleurs de la Saintonge. Elle a gardé ses remparts; mais il n'y a pour animer ses rues que de rares habitants, le peu de matelots naviguant sur le canal de 2^m60 de profondeur qui relie le bourg d'une part à la mer, d'autre part à la Charente, et les soldats d'une petite garnison qu'on changeait naguère tous les cinq jours, tant ces lieux étaient miasmatiques, et ils n'ont pas cessé de l'être. »

Onze chapitres d'inégale longueur composent ce volume : 1° situation, nom, étendue, frontière; 2° montagnes, plateaux, plaines; 3° rivages et rivières; 4° Corse; 5° climats, pluies, vents; 6° origine des Français; 7° la langue française en France, en Europe, dans le monde; 8° catholiques, protestants, juifs; 9° accroissements des Français, émigration, où on constate avec douleur le non-accroissement de la population et que les départements les plus riches sont les moins féconds :

« De 1872 à 1876, vingt-cinq départements ont diminué de population : de la Charente-Inférieure qui a perdu 25 personnes, à Vaucluse qui en a perdu 7,148. De 1876 à 1881, ce n'est plus vingt-cinq départements qui décroissent, mais trente-quatre... » ; 10° les anciennes provinces ; 11° les départements. Les notions de statistique même sont écrites, et on les lit avec plaisir.

Faut-il reprocher à M. Onésime Reclus quelques rares erreurs ? « Le Poitou, c'était la patrie des Pictaves, c'est-à-dire peints, soit qu'ils portassent fièrement le tatouage comme de nos jours encore des tribus polynésiennes, soit que flottât à à leur épaule un plaid ou manteau multicolore. » Cette étymologie de *Pictones*, *Pictavi*, venant du latin *pictus*, peint, ferait bondir le docte professeur à la faculté des lettres de Poitiers, M. Ernaut, qui a prouvé (*Bulletin de la société des antiquaires de l'Ouest*, 1881, p. 421) que c'était un mot gaulois : *pictos*, soigneux, diligent ; mais aussi causerait un doux sourire de satisfaction chez les trois abbés linguistes de la commission des arts : M. Caudéran, qui trouve que *Picto* et *Pictavus*, c'est *pictus*, peint ; que « les Santons ne paraissant être qu'une tribu de la grande famille pictone, » et « *Picton* signifiant Breton » et « Breton *Picton* », les Saintongeais sont des Bretons, c'est-à-dire sans doute des tatoués ; M. Cazaugade, qui fait venir *Aunis* des *aulnes*, arbres, comme on sait, tout particuliers à cette province « relativement récente » ; et M. Noguès, qui tire (VIII, 438) *enchoutir* de *sus*, cochon.

Le JOURNAL-BARRAL, d'octobre, contient de M. Paul d'Estrée : 1° *Mes souvenirs. A propos des fièvres larvées*, où notre confrère parle d'une brochure sur Royan de M. le docteur Moinet, et des *Fièvres larvées*, de M. le docteur Albert Tartenson, qui croit que la méningite, l'angine, la pneumonie, ne sont « que des manifestations habilement dissimulées de la fièvre paludéenne », contre lesquelles il faut employer le sulfate de quinine ; — 2° *Le singe ancêtre de l'homme*, où l'auteur établit que cette théorie n'est pas de Littré, mais d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE DES DEUX-SÈVRES, 3° série, t. IV, 1887, contiennent : *Papier mémorial de la famille Bastard, 1585-1721* ; *Etude sur la formation de la vallée de la Sèvre niortaise* ; *Catalogue des monnaies royales de France appartenant à la société* ; *Note sur l'impôt dans l'élection de Niort au XVIII^e siècle* ; *Le temporel de la cure de Notre-Dame de Niort*.

Le MÉMORIAL DE SAINTES, *Gazette des bains de mer de Royan*, *Echo de Jarnac*, *Courrier de Rochefort*, *Journal de l'île d'Oleron*, *Chronique de Saint-Jean d'Angély*, 6^e année, contient de M. P. de Lacroix, numéros 271-290 (6 mars 1887-17 juillet) :

Jean-Frédéric de La Tour du Pin, commandant en Saintonge, député et ministre de la guerre, où l'on oublie de signaler le rôle important du futur ministre de la guerre pour l'établissement d'états provinciaux en Saintonge, à l'instar de ceux du Dauphiné. (Voir Les états provinciaux de Saintonge); — Numéros 291-298 (24 juillet-11 septembre): Une descendante des comtes de Marennes, qu'on pourra comparer à l'intéressante étude de M. Denys d'Aussy: La dernière comtesse de Soissons, dans la Revue des questions historiques d'octobre 1882. (Voir Bulletin, iv, 37, 245); — Numéros 299-309 (18 septembre-27 novembre): Le marquis de Barbezieux, ministre de la guerre sous Louis XIV; — Numéro 310 et 311 (4 et 11 décembre): Le siège de Merpins en 1379.

LE PRÉTENDU MARIAGE MORGANATIQUE DU DUC D'EPERNON A PIGNANS (Var). Réponse à M. l'abbé Cazauran, par M. F. Mireur. Draguignan, imp. Latil, 1887, in-8°, 37 pages.

En 1885, on découvrit au château de Caumont, en Gascogne, une pièce, en latin et en français, parfaitement authentique, signée du duc d'Epéron, de deux ou trois témoins et du curé, constatant la célébration à Pignans (Var) du mariage (24 février 1596) de Jean-Louis de La Valette avec Anne de Monnier. Grand émoi parmi les savants! Jamais àme qui vit n'avait oui parler de cette seconde union: ni les parents du duc, ni les enfants d'Anne de Monnier, ni les historiens, ni les généalogistes, ni aucun de ceux qui y avaient un intérêt majeur. On savait même que le duc avait souvent répété que la promesse faite à sa première femme, Marguerite de Foix-Candale, l'avait seule empêché de se remarier. Pourtant le document était là. En Gascogne on accepta complètement cette seconde union, morganatique ou secrète. En Dauphiné on y regarda de plus près, et on nia résolument et l'authenticité de l'acte et le fait lui-même. De là une lutte, vive, ardente, pleine du reste de courtoisie, puisque c'étaient surtout M. l'abbé Cazauran, archiviste du grand séminaire d'Auch, et M. Fr. Mireur, archiviste du Var, qui discutaient. Riposte, réponse, réplique, on usa de tout. M. Mireur, entre autres raisons, et il y en a une foule, alléguait l'alibi au jour même de la célébration du mariage prétendu, et concluait que ces deux pièces, l'une en latin, l'autre en français, étaient non l'acte de mariage lui-même qui n'avait pu être remis aux parties, ni des certificats, comme le voulaient ses adversaires, mais sans doute des actes rédigés d'avance, signés d'avance, pour un mariage *in extremis* avec Anne de Monnier, maîtresse du duc, et que les événements de guerre où Epéron était engagé, peut-être la mort de la future, avaient empêché. M. l'abbé Cazauran nie l'alibi; Epéron a bien pu engager la bataille au 24 le matin et se marier le soir, Pignans n'étant qu'à quinze kilomètres du lieu de sa défaite. D'ailleurs, une inexactitude de date ne peut empêcher l'authenticité de l'acte,

surtout si l'on veut bien remarquer que l'ancien calendrier était encore en usage en Provence ; le curé a pu mettre le 24 février, tandis qu'en réalité ce serait le 5 mars. Qu'importe d'ailleurs ? certificats ou acte de mariage, les pièces sont authentiques, tout le monde le reconnaît. Les autres objections se résolvent aisément, parce que ce second mariage était morganatique ou secret, mariage de conscience ; il devait rester absolument secret, et il l'a été : réel à l'égard de l'église, il était nul au point de vue civil, et les enfants n'avaient aucun droit à la succession paternelle tant que la branche légitime subsistait. M. l'abbé Cazauran conclut : Le mariage a eu lieu, et avec lui de bons juges, tout en rendant hommage à M. Mireur, « homme de cœur et de sérieuse érudition. »

RECUEIL DE LA COMMISSION DES ARTS, paru le 6 octobre, contient : *Excursion à Crazannes ; Recherches sur l'abbaye de Saint-Séverin ; Documents sur Saintes*, et la ritournelle : « Le Recueil ne s'occupera plus du Bulletin et de ses « attaques, même les plus violentes », ce qui lui permet d'imprimer qu'en appréciant le travail sur La Vallée le Bulletin, t. VII, 186, — sociétaires pudibonds, bouchez-vous les oreilles ! — s'est servi « de termes tels qu'il regrette de ne pouvoir y répondre ». On connaît l'antienne : « Vous êtes un... et un... Donc je ne vous réponds pas. » Faites du « robehnosien », messieurs ; faites du « robehnosien ».

REVUE HISTORIQUE, novembre - décembre 1887, contient de M. Paul Monceaux : *Le grand temple du Puy-de-Dôme, le Mercure gaulois et l'histoire des Arvernes*, où l'on cite plusieurs fois l'autel gaulois de Saintes, représentant Mercure, troisième type, qui est « un monstre à larges oreilles, qui tient une bourse et une corne d'abondance ».

La REVUE DES DEUX MONDES, du 15 octobre, publie un article : *Les institutions locales en France*. où nous lisons ce passage à rapprocher de l'article de notre dernier numéro : *Les assemblées de paroisse*, t. VII, p. 376 : « Les campagnes étaient-elles, sous l'ancienne monarchie, complètement dépourvues de vie locale ? De récentes recherches ont prouvé le contraire. Les rustres s'assemblaient à son de cloche, sur la place, devant l'église, et souvent, lorsqu'il pleuvait, dans l'église même : ce qui devait faire un beau vacarme. Il ne s'agissait pas d'un paisible conseil mené par son maire : tous les habitants étaient de droit membres de l'assemblée ; procédé sauvage, mais conforme à la doctrine la plus pure du gouvernement du peuple par lui-même. On sera peut-être étonné que ces étranges réunions, si éloignées de la correction du grand siècle, ne disparurent qu'à deux ans avant la révolution française. Turgot, à qui elles avaient sans doute rompu la tête dans son intendance

du Limousin, déclarait qu'elles étaient « trop nombreuses, tumultueuses et déraisonnables ». Un édit de juin 1787 leur substitua des conseils élus. Il admettait cependant la possibilité de convoquer la grande assemblée dans certains cas extraordinaires. On ne s'attendait guère à trouver, derrière la centralisation si redoutable de notre ancienne monarchie, un régime analogue à celui de la commune américaine. Quant aux réunions en plein air, je ne sais trop s'il faut les regretter. Mais certainement, il y a chez nos paysans un instinct obscur, une sorte d'atavisme qui les ramène à l'endroit où délibéraient leurs ancêtres. N'avez-vous pas remarqué dans nos campagnes, le dimanche, ces cultivateurs vêtus de leurs plus beaux habits, qui accompagnent leurs femmes jusqu'à la porte de l'église et qui, au lieu d'entrer, restent sur la place à causer de leurs affaires ? Ils n'obéissent pas au désir de faire une manifestation laïque : car cette sorte de congrès dominical se tient de préférence dans nos plus pieuses provinces, et le clergé ne s'en montre nullement scandalisé. Mais ces hommes sont comme leurs pères, qui délibéraient des affaires communes au dehors, tandis que les femmes priaient au dedans. Ils ne sont guère plus qu'une vingtaine aujourd'hui. On dirait les âmes en peine des paysans du xvi^e siècle, cherchant la trace de leurs anciennes libertés. »

—
La REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES, dans sa livraison d'octobre, contient :

1^o De M. Ernest Allain, *L'œuvre scolaire de la révolution*, où nous lisons : « Dans son rapport (en l'an ix) sur la douzième division (Deux-Sèvres, Charente-Inférieure, Vendée, Loire-Inférieure), Fourcroy n'a pas traité *ex professo* de la situation de l'enseignement. Il en dit pourtant un mot dans son mémoire sur *Les prêtres*, où ses sentiments anti-catholiques se donnent librement carrière. Il y déclare par exemple que « l'assemblée » constituante a manqué une belle occasion de servir l'humanité ; elle pouvait faire dominer en France le protestantisme, » beaucoup plus tolérant et plus facile à détacher du gouvernement que le catholicisme ». Ses aveux n'en ont que plus de prix quand il se voit contraint, par l'évidence des faits, de constater la vitalité du sentiment religieux dans les masses et de déclarer qu'il est de l'intérêt du gouvernement « de ne pas résister à cette pente nationale ». Il va jusqu'à proposer de rendre les presbytères aux anciens curés, « en les astreignant à « apprendre à lire et à écrire aux enfants des paysans ». Ils leur apprendraient en même temps la religion catholique ; mais il est bien reconnu que c'est un mal inévitable. Les parents n'envoient point leurs enfants chez les maîtres où l'on n'enseigne point la religion ; ils l'exigent de ceux qu'ils paient pour les instruire. Défendre d'ailleurs aux maîtres d'école d'en parler, c'est le faire désirer davantage par les pères et mères. » Le conseil général de la Charente-Inférieure en l'an ix se plaint :

« L'école centrale est insuffisante même pour l'éducation strictement nécessaire. »

2° *François de La Noue et ses dernières campagnes*, par M. Denys d'Aussy qui, tout en rendant hommage à la valeur, à la sévérité de mœurs, à l'élévation d'esprit, à la modération de celui qu'on a appelé postérieurement « un Bayard calviniste », ne cache point cependant « les défaillances morales de cette haute intelligence : le fréquent oubli de la foi jurée, le peu de scrupules dans l'emploi des moyens, et ce qui semble moins pardonnable encore chez un soldat, cette facilité à accepter des situations équivoques qui pouvaient faire suspecter sa loyauté ».

3° Un article de M. Tamizey de Larroque, p. 624, sur *Saint Eutrope dans l'histoire, la légende et l'archéologie*, « un des livres les plus intéressants que nous connaissions... Tout a été fouillé, discuté, contrôlé... La monographie est complète, nous dirions même volontiers qu'elle est trop complète : car quelques pages sont écrites à côté du sujet ; mais nul ne s'en plaindra ; comme la plume de l'auteur est toujours facile et agréable, on le suit avec intérêt dans tous les chemins et même dans tous les sentiers où il nous mène. Parmi les mille curiosités du livre, signalons « comme particulièrement digne d'attention, l'appréciation parfois piquante des travaux modernes de saint Eutrope... » Le *Recueil* de la commission des arts a de son côté cité un autre compte-rendu où M. Lételié a aussi loué le livre, mais, dit-elle, « sans s'arrêter aux erreurs de dates, de faits, de personnages, aux fautes d'impression, aux inégalités de style », etc. Cette fois, la critique est complète : tous les crimes que peuvent commettre en un livre auteur et imprimeur. Certes, voilà de quoi se faire traiter de malfaiteur public par M. Manseau, qui en a pourtant bien plus sur la conscience. Et ce qu'il y a de singulier, c'est que l'indulgent critique a peut-être raison.

Cet ouvrage, dont la seule table onomastique occupe 35 pages à deux colonnes, ce qui prouve le nombre considérable de noms de lieux et d'hommes, a été composé, écrit, imprimé en 38 jours ; et la veille du jour où il devait paraître, à 6 heures du soir, l'ouvrier emportait par le chemin de fer les dernières pages qui devaient être et qui ont été imprimées, corrigées, tirées, puis cousues, brochées pendant la nuit, puis apportées à Saintes avant 8 heures du matin, tour de force qui fait le plus grand honneur à M. Noël Texier, le typographe de Pons.

Donc, qu'il y ait des lapsus inhérents « à l'attention et à l'humaine faiblesse », comme l'a dit M. Xamheu après Horace et d'autres, qu'il y ait « erreurs de dates, de faits, de personnages, fautes d'impression, inégalités de style. etc. » dans ce volume, « vrai travail de bénédictin, où tant de faits sont accumulés, passés au crible, discutés, acceptés ou rejetés », ainsi l'a écrit un critique, cela ne surprendrait personne. Encore faudrait-il en citer un certain nombre, afin de ne pas s'exposer à être cru sur parole. On dit bien que c'est une « besogne facile ». Facile ?

Sans doute. Pourtant il est une besogne encore plus facile, c'est de le dire sans le prouver.

VIE DE SAINT HUGUES, ABBÉ DE CLUNY, 1024-1107, par le R. P. dom A. L'Huillier, moine bénédictin de Solesmes. Solesmes, imprim. Saint-Pierre, 1888, grand in-8°, xvi-647 p.

Il y avait 150 ans que Bernon avait fondé, au comté de Mâcon, dans la vallée solitaire de la Grosne, un monastère qui ne devait être que l'asile de la sainteté, du recueillement et de l'obscurité, et qui, grâce à la valeur de ses quatre premiers abbés, eut en outre la célébrité, l'influence dans le monde, une puissance étonnante, célébrité dont la religion eut le profit, influence qui étonnait les mœurs et ramenait la discipline, puissance dont les populations, entre autres par la trêve de Dieu, éprouvèrent les bienfaits. Six abbés seulement gouvernèrent Cluny pendant deux siècles. Et quels abbés ! Bernon, Odon, Aimard, Maieul et Odilon, puis Hugues, qui tous à une vertu éminente joignaient une intelligence rare, une activité prodigieuse, et surent par là obtenir sur les rois et les empereurs un ascendant salutaire. C'est du dernier, saint Hugues, que dom L'Huillier vient d'écrire la vie, ample monographie qui prend (1024) à son berceau de Semur en Brionnais, ce fils d'une des plus grandes familles de Bourgogne, issu des ducs d'Aquitaine comtes de Poitou, le conduit à travers les événements les plus divers et les plus importants jusqu'à sa tombe (28 avril 1109), et le montre gouvernant soixante ans l'immense ordre de Cluny. Et pendant cette longue existence, quels développements prend le monastère ! Il s'étend dans les pays situés au pied des Pyrénées, Saint-Mont-sur-l'Adour, Saint-Lizier de Bigorre, Saint-Orens d'Auch, Saint-Antonin de Frédélas, Gerri au comté d'Urgel, Layrac et Morlaas en Béarn, Lézat en Cerdagne, de là en Espagne, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, puis en Palestine, puis dans toutes les parties de la France. C'est en 1081, le 10 janvier, que Guy-Geoffroy, Guillaume VII de Poitiers, comte de Poitou et de Guyenne, donne Saint-Eutrope à Cluny en présence d'Hugues lui-même (page 311, et *Saint Eutrope dans l'histoire*, page 96). « Ce furent, dit l'auteur, en Saintonge que ces deux années (1080-1082) virent les principaux agrandissements. D'abord l'abbaye de Saint-Etienne de Baigne, fondée par Charlemagne, est remise à saint Hugues par Ramnulf, évêque de Saintes ; et en 1081, au concile tenu dans cette ville, nous voyons figurer le premier abbé clunisien de Baigne, qui se nommait Ithier (Voir *Cartulaire de Baigne*). Et cette même année, le duc d'Aquitaine relevait à Saintes l'antique monastère de Saint-Eutrope, et le remettait entre les mains de l'abbé de Cluny. A cette occasion Hugues fit le voyage de Saintonge où il trouva le duc, ami persévérant de l'abbaye comme ses pères l'avaient été. Là se trouvèrent aussi les deux légats du Saint-Siège, que Hugues avait vus l'année précédente au concile de Meaux..... »

C'est sans doute à l'époque de la donation de Saint-Eutrope à Cluny que saint Hugues fit dans l'église le miracle raconté par les Bollandistes (Voir *Saint Eutrope*, p. 151), et que je n'ai pas vu mentionné par dom L'Huillier. Pourtant l'historiographe n'omet rien, et il a raconté avec raison tous les faits miraculeux attribués à l'abbé. Ainsi, à Saint-Jean d'Angély, il vit en songe la foudre tomber sur le parloir de Cluny et y faire une large brèche. Certain qu'une faute avait été commise, vite il part, laissant là toutes les affaires, qui avaient motivé son voyage, et châtie le coupable qu'il découvre par une inspiration divine.

Il y aurait à énumérer les relations de l'abbé de Cluny avec les papes et les rois : Etienne X, Nicolas II, Grégoire VII, Urbain II, l'empereur Henri III, Henri de Germanie, Philippe I^{er} de France; ses affaires avec Saint-Martial de Limoges, La Charité-sur-Loire, Marcigny, Souvigny, et la construction de la splendide église de Cluny, etc. Tout cela a été très exactement traité par le biographe, qui a fait ainsi une étude complète, définitive de son héros. On pourra peut-être écrire la vie du saint avec plus de vivacité dans le style et plus d'ampleur dans les vues générales ; on ne l'écrira pas avec plus de soin et plus d'amour.

Plusieurs documents inédits, entre autres la vie du saint par Gilon, terminent le volume qui aurait besoin d'une table alphabétique, comme les savent faire les bénédictins.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

N° 387. — Vers 1700, un certain nombre de nouveaux convertis, ayant voulu « mourir dans la religion où ils étaient nés », des informations furent faites conformément aux ordonnances, et il y est dit que certains nouveaux convertis « avaient promis à M. le comte du Gassé (ou Cossé ou Cassé) de vivre en bons catholiques ». Qui est ce comte du Gassé ou Cossé ? Le nom est si mal écrit, comme les informations du reste, que je n'ai pu le lire exactement. Je n'ai pas réussi à trouver trace jusqu'ici d'un comte de ce nom, dans les parages de Marans, vers cette époque (1685-1700). C.

N° 388. — Françoise d'Aubigné (M^{me} de Maintenon), fille de « Constant d'Aubigny, seigneur d'Aubigny et de Suiremeau, et de dame Jeanne de Cardillac, conjoints », fut, le 28 novembre 1635, à Niort, baptisée par le curé de Notre-Dame (1631-1659), François Meaulme, et tenue sur les fonts par « François de La

Rochefoucauld, fils de haut et puissant messire Benjamin de La Rochefoucauld, seigneur d'Estissac », et par « damoiselle Suzanne de Beaudéan, fille de haut et puissant Charles de Beaudéan, seigneur baron de Neuilhan, gouverneur pour Sa Majesté de cette ville et chasteau ». M. l'abbé Largeault (*Mémoires de la société de statistique des Deux-Sèvres*, t. iv, 1887, p. 286) publie sur le curé une notice et indique de lui un ouvrage causé par les révoltes des protestants dans la Saintonge et l'Aunis en 1621 et 1625, « *La royauté inviolable. Contre les injustes armes des rebelles de ce temps* », 1627, et loué entre autres par Philippe Le Goust, docteur en médecine de la faculté de Montpellier (Voir *Bulletin*, II, p. 144) et par F. Gastaud. Était-il de la famille Meaume dont le *Bulletin* a donné la généalogie en 1887, VII, p. 75 ? D.

N° 389. — Dans les *Annales de la société historique et archéologique du Gâtinais*, 2^e trimestre de 1887, p. 126, bulletin fort bien rédigé d'une très bonne société, notre confrère, M. Henri Stein, publie *La presse locale à Montargis au XVIII^e siècle*, fort curieux mémoire où nous trouvons, p. 150, cette note : « On désirerait avoir les extraits de baptême, d'acte de mariage, extrait mortuaire d'un M. Pallet, issu d'une ancienne famille noble existante en Saintonge. En 1621, lors des guerres de Louis XIII, il quitta son pays, abandonna ses biens, sans avoir donné de ses nouvelles. C'est lui qui est l'auteur de la famille Pallet, connue dans le Berry après ces temps de troubles et dont quelques individus de ce nom se trouvent dans les cantons d'Auxerre, Sedan, etc. On prie instamment MM. les curés, notaires, archivistes, généalogistes et autres personnes qui, en faisant des recherches, auraient connaissance de ces actes ou autres relatifs, de les adresser à M. Pallet, avocat au parlement, rue de la Porte-Neuve, à Bourges. Les honoraires et expéditions seront exactement payés. » J'ignore si le chercheur a obtenu une réponse favorable. Aussi, comme à la chambre des députés, je reprends l'interpellation, — non, la question, — pour mon compte personnel, et je demande : « Quel est ce Pallet dont s'inquiétaient déjà les *Affiches de Montargis* en 1785 ? » M.

N° 390. — Où sont les minutes de maître Boyveau, notaire royal à Saint-Thomas de Cosnac, d'Estienne Jéhu, notaire à Archiac, de Charles de Lavoust, aussi notaire à Archiac et garde du scel établi en cette baronnie, et celles de De Brie, notaire en Saintonge au commencement du XVII^e siècle ? De S.-L.

N° 391. — Dans la séance publique et solennelle de la société des Archives, le 26 novembre à Saintes, les auditeurs ont fort goûté un mémoire très original de M. Duplaix-Destouches sur la vaccine à Saintes et sur Bobe-Moreau, pharmacien en chef

de l'école de santé de Rochefort, un des ardens partisans de Jenner, assez triste personnage d'ailleurs, « un vieux chétif ». Son père s'appelait Bobe. Pourquoi lui s'appelait-il Bobe-Moreau ? d'où lui vient ce surnom ? de sa femme peut-être ?

A.

N° 392. — Dans une lettre (Tours, 16 juillet 1650) du cardinal Mazarin à Le Tellier (*Lettres du cardinal Mazarin*, t. III, p. 597, dans les *Documents inédits sur l'histoire de France*), on lit : « M. le garde des sceaux m'a faict dire qu'il estoit à propos de faire expédier un second ordre du roy pour presser l'assemblée du clergé de partir de Paris pour venir à Saintes. Je vous l'adresse par ce courrier. » A-t-on quelque renseignement sur ce fait ? Mais comme le cardinal ajoute : « Que si néanmoins ces messieurs se mettoient promptement à la raison pour l'affaire du roy, et que la proposition en vint d'eux... on pourroit prendre sur soy d'obtenir en leur faveur la révocation des ordres du roy », est-il vrai qu'une assemblée du clergé se soit tenue à Saintes ?

P.

N° 393. — A la séance du 13 mai de la société archéologique de Bordeaux, M. Braquehay a nommé divers artistes peintres, sculpteurs, tapissiers, architectes, qui ont travaillé à l'église Sainte-Croix de Bordeaux, au château de Cadillac pour le duc d'Épernon, etc. Parmi eux est Alain Drougeon, de la ville de Saintes, installé comme chef d'un atelier de soie « en rubanterie » avec 22 apprentis, à la manufacture, à Bordeaux pour Claude Lapierre, maître tapissier, mort en 1660, qui y avait en outre établi des ateliers de tapisserie de haute lisse, tapisseries de Bergame, de tapis de Turquie et de teinturerie. Voir aussi dans la *Gazette des beaux-arts*, du 1^{er} octobre, *La manufacture de tapisseries de Cadillac sur Garonne*, ou dans le t. X, 2^e fascicule de la société archéologique de Bordeaux, par le même qui cite, parmi les 22 pièces de tapisseries fournies au duc par Claude de La Pierre pour l'histoire de Henri III : Le combat de Chaseneuil, la bataille de Montcontour, le siège de La Rochelle, la bataille de Jarnac, le siège de Saint-Jean d'Angély. Il existe encore à Saintes des Drougeon, dont le nom doit être le même que celui d'Alain Drougeon. Pourrait-on avoir quelques détails sur cet artiste ?

D.

RÉPONSES

La maison de Samuel Veyrel.

N° 59 bis ; t. I^{er}, p. 268, 358. Où était à Saintes la maison de l'antiquaire Samuel Veyrel ? — A cette question posée dans le *Bulletin* en 1879, on a répondu en montrant où était le jardin de l'apothicaire-archéologue Samuel Veyrel. Mais sa maison ?

Voici ce que nous apprend un contrat du 14 mars 1623, passé devant Robert, notaire ; il ne laisse aucun doute à ce sujet. En effet, maître Pierre Lepeau, commis de la chambre du conseil du siège, sénéchal de cette ville de Saintes, et Jehanne Gobeau, sa femme, vendent à Daniel Coma, maître apothicaire, une maison couverte en tuiles, composée de quatre étages l'un sur l'autre, située en la ville de Saintes, rue et paroisse de Saint-Pierre, confrontant d'un bout, sur le devant, à la grande rue par laquelle on va de l'église Saint-Pierre à la porte Aiguïère ; d'autre bout, sur le derrière, à la maison de Samuel Veyrel, maître apothicaire ; d'un côté, à celle de Pierre Veyrel, maître chirurgien, et d'autre côté à celle de noble homme Pierre de La Vacherie, avocat du roi en l'élection de Saintes. Ainsi, trois maisons faisaient face à la rue Saint-Pierre, et la maison et apothicairerie de Samuel Veyrel père et fils leur était adossée et ne pouvait avoir son ouverture que sur la rue qu'on appelait anciennement de la Comédie et devait être la première de la rue. Voir le plan de la ville de 1560.

Le t. VIII des *Archives*, p. 434. qui reproduit la pièce en entier et qui ajoute en note, p. 435 : « C'est de là que, sans beaucoup perdre de vue son officine, Samuel Veyrel pouvait se diriger vers la citadelle en ruines pour se livrer à ses recherches et à son étude de prédilection », l'archéologie.

Samuel Veyrel fils avait aussi une maison de campagne, au lieu dit Puygibault, paroisse de Fontcouverte ; il passa des actes devant Robert, notaire, pour en opérer l'agrandissement.

P.-B. BARRAUD.

—

Anciens débris de forges.

N° 239 ; t. IV, 45, 89, 151, 251 ; t. V, 104. *Débris d'anciennes forges dans l'arrondissement de Jonzac.* — Dans les temps anciens, on a fondu du minerai de fer dans la commune de Saint-Ciers du Taillon. En 1885, il existait encore, au village du Bujeau, une butte composée de mâchefer, de scories et de débris de fonte de minerai, qui a été utilisée pour la construction d'un chemin du voisinage. Le village du Bujeau est dans la partie boisée de la commune ; c'est un terrain argilo-siliceux ; il devait avoir à sa surface du minerai de fer, qui a dû être transformé dans les mêmes conditions de fabrication, signalée dans les trois cantons du sud du département. E.

—

N° 301 ; t. V, 365 ; t. VI, 52, 240, 327, 399 ; t. VII, 400. *Liste des personnes qui ont péri en 1793.*

Jacques Coudert-Prévigneau.

Jacques COUDERT-PRÉVIGNEAU, né à Périgueux en 1746, fut nommé en 1772 par l'abbé de Charroux, curé de Saint-Florent de Niort, diocèse de Saintes, archiprêtre de Frontenay. Sa vie

a été racontée dans l'ouvrage *L'Église et la Révolution à Niort*, de M. le comte de Lastic-Saint-Jal, que nous ne faisons que résumer.

Après le refus de Jallet d'accepter l'évêché des Deux-Sèvres, les électeurs furent convoqués, le 13 mars 1791, pour choisir un autre évêque. La messe paroissiale célébrée à Notre-Dame par le vicaire Marchand, le procureur général syndic lui demanda de « chanter le *Veni Creator* pour implorer les lumières du Saint-Esprit ». Refus, parce « qu'il ne voulait point introduire le loup dans la bergerie ». Le procureur prie un des trois vicaires présents; ils ne veulent pas. Alors Coudert-Prévigneau, curé de Saint-Florent et électeur, accepte. Mais il lui faut un surplis et une étole. Les vicaires lui refusent l'un et l'autre. Landry, l'un d'eux, s'écrie qu'il est le représentant du curé; et il ne consentira pas que le curé de Saint-Florent officie dans son église. Enfin, grâce à l'intervention de Piet-Berton, administrateur du département, Coudert eut étole et surplis, et put chanter *Veni Creator*. Cette condescendance lui valut au premier scrutin 5 suffrages sur 123 votants, contre 42 donnés à Charles Prieur, chanoine de Menigoute, et 27 à Piet-Berton, curé de Sciecq, près de Niort. Au deuxième tour, Prieur fut élu par 87 voix. Sur le procès-verbal de la cérémonie à Notre-Dame figurent seulement deux prêtres, Piet-Berton et Coudert. Coudert fut élu, le 16 mars, curé de Notre-Dame à la place de Jean Goizet, en même temps que l'était de Saint-André le supérieur du collège des oratoriens de Niort, François-Joseph Frigard, plus tard marié et bibliothécaire de l'école centrale, qui avait eu 29 voix au scrutin où, le 9 mai 1791, 97 sur 193 nommèrent évêque des Deux-Sèvres, le troisième en six mois, Jean-Joseph Mes-tadier, curé de Breuilles, dans l'archiprêtré de Saint-Jean d'Angély. Coudert prit possession le 19 juin, comme le constate ce procès-verbal :

« Aujourd'hui dimanche, 19 juin 1791, neuf heures du matin, nous, maire et officiers municipaux de cette ville de Niort, en conséquence de notre délibération du 16 de ce mois, par laquelle, sur la représentation que nous fit, ledit jour, M. J. Coudert-Prévigneau, curé de la paroisse de Saint-Florent, d'une copie en forme du procès-verbal de la nomination et proclamation faite du dit sieur Coudert-Prévigneau à la cure de Notre-Dame de cette ville, par MM. les électeurs de ce district, en date du 16 et 17 mars dernier, ensemble du visa à lui accordé sur la dite nomination et proclamation par M. l'évêque du département des Deux-Sèvres, par lequel il institue le dit sieur Coudert-Prévigneau curé de la dite paroisse de Notre-Dame, en date du 13 de ce mois, également en forme, nous avons fixé à ce jourd'hui, de concert avec le dit sieur Coudert-Prévigneau, sa prestation de serment et installation à la dite cure de Notre-Dame... Et rendus à l'église, on y a chanté l'hymne *Veni Creator*; après quoi, le dit sieur Coudert-Prévigneau est monté en chaire où il a prononcé un discours rempli

des sentiments d'un pasteur citoyen et d'un curé patriote. Ensuite descendu, il nous a d'abondant représenté le procès-verbal de sa nomination et proclamation de curé de la dite paroisse de Notre-Dame, ainsi que le visa de mon dit sieur l'évêque du département des Deux-Sèvres ci-dessus énoncés et datés, desquels nous avons fait donner lecture à haute et intelligible voix, par notre secrétaire-greffier, aux fidèles qui s'y sont rendus en grand nombre. Ce fait, le dit sieur Coudert-Prévigneau, avant la messe paroissiale, a prêté le serment.... Après quoi, le clergé a fait la procession ordinaire de la Trinité, à la suite de laquelle le dit sieur Coudert-Prévigneau a célébré, au grand autel, la messe paroissiale à la fin de laquelle il a chanté le *Te Deum*, en actions de grâces. A la suite de la prestation de serment ci-dessus, M. Charpentier-Deslaurières a prononcé un discours analogue à la circonstance, rempli de civisme et de patriotisme. »

Lastic de Saint-Jal dit à ce propos, p. 67 : « Coudert-Prévigneau, d'une portée d'esprit médiocre, d'un caractère faible, n'avait pas su résister à l'entraînement des innovations. Il se berçait encore de l'illusion de maintenir la foi catholique en foulant le premier aux pieds la doctrine de l'Eglise, en s'affranchissant de la direction du chef suprême institué par Jésus-Christ. Esclave de l'ambition, de l'orgueil et de la peur, il sera précipité au fond de l'abîme, reconnaîtra enfin son erreur et son crime ; puis il boira le calice des humiliations et des persécutions jusqu'à la lie, et le juste châtement de sa lâcheté et de son ignominie lui sera infligé par ceux-là mêmes qui le flattent et l'exaltent, lorsqu'il trahit ses devoirs. »

A la nouvelle de l'arrestation de Louis XVI à Varennes, on chanta un *Te Deum* à Niort. Coudert-Prévigneau officia et prêcha : « Chers paroissiens, s'écria-t-il, depuis deux jours un voile lugubre couvrait la France ; elle avait perdu son chef ; les ennemis de la patrie nous l'avaient enlevé. Un cri de douleur a retenti dans toutes les parties de l'empire ; les Français désolés appelaient inutilement leur bon roi ! Insensible à leurs larmes, il s'éloignait..... De cruels ravisseurs, fiers de leurs crimes et s'applaudissant de leurs succès, nous préparaient des malheurs ; ces tigres, avides de notre sang, se disposaient au carnage !... Ah ! mes frères, que notre douleur était profonde ! »

Il se fit admettre à la société populaire avec Esnaud, vicaire intrus de Saint-André, et Soulard, qui avait succédé à Charles Bernard, réfractaire, dans la cure de Saint-Liguaire.

Le 13 novembre 1793, fut inaugurée en l'église Notre-Dame la fête de la Raison, sous la forme d'une danseuse de l'Opéra, vêtue en Minerve et coiffée du bonnet phrygien ; et le 15 brumaire an II, on changeait son nom en celui de temple de la Vérité : on y chantait des hymnes patriotiques, on y lisait l'arrêté qui modifiait les noms des rues. Un témoin enthousiaste rendait compte à la société populaire de Rochefort du début de la séance :

« Et nous aussi, nous nous déprêtrisons ! Vous apprendrez sans doute avec plaisir jusqu'où la société élève son énergie : le 15 du courant, elle s'est portée en masse dans le beau temple dédié à la Vierge-Mère par l'opération du Saint-Esprit. Elle ne s'y fut pas plus tôt installée qu'il s'y fit des motions qui passèrent à l'unanimité. C'était premièrement de s'y établir jusqu'à ce qu'il n'y parût plus de prêtres, ce qui ne tardera pas sans doute. On en avait déjà enlevé tous les confessionnaux pour faire des guérites à nos factionnaires. Je crois que tout ce qu'il y a d'ornements dorés et d'argenterie ne tardera pas à passer dans les mains de la municipalité qui, au nom de la sainte Madone, en fera un présent à la nation.

» Il fallait bien signaler son entrée par quelque action d'éclat et de bienfaisance. L'une et l'autre s'est faite :

« 1^o On a déposé sur le bureau des assignats, des boucles et des pendants d'oreilles, des montres, des bijoux, des galons d'or, des écus, des manteaux, enfin plusieurs objets de luxe muscadin, pour donner sur-le-champ à nos frères d'armes cent cinquante bonnes capotes ;

» 2^o Un citoyen est monté dans la chaire apostolique pour dire de grandes vérités au peuple. Il a aperçu sur la tête du président un christ et aussitôt il a demandé que le signe par lequel les prêtres avaient fait couler tant de sang, au nom duquel ils avaient fait égorger pieusement trente millions d'âmes, ce signe funeste enfin à tous les peuples de l'univers, fût descendu... »

Ni le curé ni les vicaires ne résistèrent ou protestèrent contre la profanation de leur église. Bien plus, Coudert écrivit à la société que, « rendant hommage à la raison, à la philosophie, à la conscience, il abjurait un métier qui n'avait été que celui d'un charlatan, et renvoya à la commission les lettres funestes qui, pendant tant d'années de dégoût, ne lui apprirent qu'à tromper les hommes, à s'abuser lui-même et à ne regarder le sacerdoce que comme un calcul d'intérêt ».

Et cependant, celui qu'une note qualifiait ainsi, « intrus, jureur, schismatique, traditeur, haineux », fut aussi jeté en prison. Il réclama, le 24 fructidor an II, en vain. Il revint à la charge ; et le registre des délibérations du conseil général de la commune porte, à la date du 21 frimaire an III : « Le citoyen Prévignaud, ex-curé de cette commune et détenu dans une maison d'arrêt, présente une pétition par laquelle il expose que, victime du règne de la terreur, il languit, depuis plusieurs mois, dans une maison de détention ; il fait l'énumération des services qu'il dit avoir rendus à la révolution, et conclut par demander à la municipalité qu'elle certifie les faits qu'il expose. Le conseil général délibérant, après une discussion longue et animée : « Oui le substitut de l'agent national, arrête qu'il sera rédigé de suite par un de ses membres, au bas de la pétition du dit Prévignaud, un arrêté qui atteste la vérité des faits contenus en icelle. » Le citoyen Coudert-Prévigneau fut, en conséquence de cet arrêté, mis en liberté.

La terreur ayant cessé, on rouvrit quelques églises. Coudert reparut à Notre-Dame, avec Henri Pillot, Auguste Pinelière et Julien Brémaud. Sur le registre paroissial on ne voit, du 4 septembre 1795 au 5 janvier 1796, que treize baptêmes, signés Coudert; sa signature reparait en mars 1796 pour deux baptêmes et un enterrement. Un second registre commence au 20 septembre 1797; tous les actes sont écrits et signés alternativement par Coudert-Prévigneau et Pillot, prêtre; le curé cesse le 18 janvier 1798.

Un tableau des prêtres émigrés ou déportés, fourni par la municipalité de Niort (c'était le second), signé, comme le premier, de Busseau, adjoint municipal, et de Marin, secrétaire, à la date du 1^{er} prairial an VIII (21 mai 1800), ne contient que deux noms : Coudert-Prévigneau, curé constitutionnel de Notre-Dame, et Pillot, vicaire constitutionnel, avec cette mention vis-à-vis l'accolade : « Ces deux prêtres, quoique assermentés, ont été condamnés par un arrêté du directoire exécutif, en vertu duquel ils ont été déportés à Cayenne, après une très courte détention dans la maison de justice de cette commune. » Ils furent l'un et l'autre embarqués à Rochefort, le 12 mars 1798, sur le navire la *Charente*, puis le 25 avril sur la *Décade*. Ils y furent entassés à fond de cale, avec 96 compagnons d'infortune, presque tous prêtres, expédiés de tous les points de la république pour former cette cargaison de chair humaine qui ne fut pas la dernière envoyée à la même destination.

« Tel a donc été le prix de tant de complaisance et de tant de faiblesse. Quel crime contre l'état avait commis Coudert-Prévigneau ? Planier va nous l'apprendre : « Cet homme cruel, condamné à la même peine, qu'il ne subit pas, publia deux défenses, et dit dans la seconde : « On pouvait déporter les » prêtres qui, s'étant soumis aux lois de la république, continuent » d'exercer et usent de l'ascendant qu'ils ont sur leurs soi-disant » paroissiens..... pour contraindre leurs sectaires à faire enre- » gistrer leurs enfants et eux-mêmes. Aussi a-t-on vu les curé et » vicaire de Notre-Dame de Niort être déportés, l'année dernière, » pour avoir tenu des registres de baptême, mariage et enterre- » ment, en contravention à la loi du 19 fructidor an V. » Voilà donc leur crime connu...

» De bien tristes réflexions durent assaillir Coudert-Prévigneau pendant cette longue et dure traversée dont il ne revint pas ; mais le repentir était déjà entré dans son cœur, et une rétractation publique de ses erreurs avait précédé son départ. Ce fut pour lui une occasion salutaire d'expier des fautes où il fut entraîné plutôt par une dose excessive de pusillanimité et de vanité que par un fond de perversité ou de malice. » Il arriva à Cayenne au mois de juin et fut envoyé à Conanama. Atteint de la peste, il la communiqua à un généreux colon, Henri William, qui l'avait accueilli, et mourut le 1^{er} octobre 1798, à l'âge de 58 ans.

Louis-François Pelligneau.

Louis-François PELLIGNEAU, né à Pons, le 9 mars 1739, d'une famille très honorable, était fils de Jean Pelligneau, juge de la châtellenie de Pons, et d'Agnès Heudebourg (1). Il vint à Bourges en 1773 ; en 1775, il obtint un des douze canonicats de la métropole qui étaient à la nomination du roi ; puis il eut l'archidiaconé de Bourbon-l'Archambault, qui comprenait les archiprêtres de Bourbon, d'Hérisson et de Montfaucon, et fut nommé vicaire général du diocèse ; le chapitre supprimé (12 janvier 1791), Pelligneau, dépouillé de cinq propriétés qui faisaient sa fortune particulière, privé de tous ses bénéfices, se retira dans une modeste maison hors des murs de la ville, louée 300 francs à Buchet, président du district de Bourges. Il accepta des administrateurs du département la mission de mettre en ordre les livres enlevés aux couvents, à l'archevêché, aux séminaires, et qui forment aujourd'hui la bibliothèque de la ville. Malgré cette preuve de dévouement, il fut atteint par un arrêté (3 août 1792) du département qui obligeait les ecclésiastiques insermentés à quitter la ville. Infirmes et possesseurs d'une petite propriété rurale à Bourges, il croyait qu'il n'était pas compris dans la loi, et adressa aux administrateurs la pétition suivante :

« Messieurs, Louis-François Pelligneau, prêtre du diocèse de Saintes, a l'honneur de vous exposer qu'il a rempli sans reproche, sous vos propres yeux, les fonctions de son ministère pendant près de vingt ans ; qu'après la suppression des offices de son église, il s'est retiré dans son habitation au-delà des murs de la ville, où il a toujours vécu dans la paix, employant son temps à donner les soins qu'exigeait la direction de l'ordre à établir dans les divers dépôts de livres du district de Bourges, commission que vous aviez jugé à propos de lui confier ; que ce travail fini n'est plus qu'à copier ; que la seule récompense qu'il désirerait en obtenir serait qu'elle lui méritât le privilège de demeurer dans sa solitude, dont il est devenu propriétaire à vie, en vertu d'un bail passé dans le mois d'avril dernier, dont il offre la communication ; que cet héritage, le seul qu'il possède dans le monde, après en avoir eu jusqu'à cinq en propriété, consiste en une maison, un jardin et une pièce de terre ; que la maison seule avec le jardin lui coûtait d'abord par un premier bail la somme de 137 l. 10 sols ; que depuis la réunion de la pièce de terre, il donne de l'ensemble la somme de 300 francs, que par conséquent cette pièce de terre est une propriété qui est supposée rapporter seule la somme de 162 l.

(1) Le 9 de mars 1739, a été baptisé Louis-François, né ce jourd'huy, fils légitime de M. Jean Pelligneau, juge de Pons, et de demoiselle Agnès Heudebourg, son épouse. A été parrain Louis Pelligneau, frère de l'enfant, et marraine demoiselle Françoise Pelligneau.

LOUIS PELLIGNEAU. FRANÇOISE PELLIGNEAU. HENRIETTE HEUDEBOURG. MARIE PELLIGNEAU. SAINT-GENIS DE LUC.

(Extrait des registres paroissiaux de Saint-Martin de Pons).

10 sols ; qu'en conséquence il se trouverait dans l'exception portée à l'art. 9 de l'arrêté sur les troubles ecclésiastiques ; mais que par-dessus tout, il vous prie, messieurs, de vouloir bien prendre en considération l'état de sa santé ; qu'agé de plus de 50 ans et perpétuellement menacé d'une attaque d'apoplexie, dont il a déjà eu le malheur de faire une première épreuve, il est constamment dans les remèdes, incompatibles avec les fatigues des voyages, ainsi qu'il est prouvé par le certificat du médecin ; il ne demande qu'à vivre en paix, en respectant les lois et s'y soumettant en gardant le silence. Bourges, 7 août de la 4^e année de la république. »

A cette pièce était joint le certificat du médecin :

« Je, soussigné, Louis-Edme Carré, médecin, certifie que Louis-François Pelligneau, prêtre, né dans le diocèse de Saintes, âgé de 53 ans, demeurant dans le département du Cher depuis 1773, ayant été attaqué, il y a dix ans, d'apoplexie avec paralysie incomplète, est demeuré dans un état comateux presque habituel et plus ou moins intense ; que la goutte étant la cause des symptômes précédents en se portant à la poitrine, a occasionné des suffocations alarmantes ; considérant que si les secousses d'une voiture peuvent être employées pendant une crise, elles peuvent aussi la rapprocher lorsqu'elle serait fort éloignée ; je pense qu'un voyage long entraînerait de graves accidents dans la santé de M. Pelligneau. Bourges, 8 août 1790, l'an 4^e de la liberté. »

Sa demande fut rejetée, le 11, par le district, sur l'avis de la municipalité. Il se retira à Orléans. Le 30 janvier 1793, il adressait de là au district du département du Cher cette lettre :

« Citoyens administrateurs, le citoyen Louis-François Pelligneau, prêtre, a l'honneur de vous exposer que, pour satisfairo aux termes de l'art. 9 de votre arrêté qui a pour titre : *Troubles religieux*, il fut obligé de sortir de votre territoire ; qu'en partant il laissa une maison remplie d'effets utiles ou précieux ; que depuis son absence des procès-verbaux de recherches publiques constatent que cette maison est devenue un lieu d'abus et de prostitutions de toute espèce ; que dans ces circonstances affligeantes, il vous supplierait de trouver bon qu'il fût passer à Bourges le temps qu'il vous plairait lui accorder pour mettre fin à des désordres devenus le sujet d'un scandale aussi révoltant qu'il est public et préjudiciable à ses légitimes intérêts ; qu'il se flatte d'autant plus, citoyens administrateurs, d'obtenir cette faveur de votre sagesse, qu'il n'a jamais cessé de mériter d'être votre concitoyen. »

Puis il se décida à aller chercher un asile dans sa famille. Il partit déguisé, raconte-t-on, ayant confié 30,000 francs à une personne de connaissance qui garda la somme. En route, il fut arrêté et conduit à Bordeaux où il arriva le 15 juin, pour être déporté. De Bordeaux, où il fut enfermé aux carmélites, on le conduisit au Pâté de Blaye, le 5 décembre. Du fond de son cachot il écrivit, le 21 décembre, à son frère « le citoyen Pelli-

gneau », cette lettre que nous empruntons avec les autres documents aux *Martyrs du diocèse de Bourges*, par l'abbé Caillaud :

« Au citoyen Pelligneau, premier municipal à Pons, en Saintonge. Il était impossible, mon cher ami, de me procurer une connaissance plus utile que celle de notre respectable parent. Il m'a fait passer sur-le-champ la somme de 100 francs dont je lui donne reconnaissance. Sans ce secours, je serais réduit à l'eau et au pain, et qui est encore si coûteux qu'on ne nous en donne souvent qu'une demi-livre et que la totalité ne dépasse pas trois quarterons, tout chaud, ce qui en augmente le poids sans le rendre plus nourrissant. Si vous pouviez donc faire passer à notre parent un pain de quatre à cinq livres par semaine, il aurait des moyens sûrs pour me le faire parvenir et vous me rendriez la vie tout-à-fait. Témoignez ma juste reconnaissance à nos parents et à nos amis des marques d'intérêt qu'ils veulent bien me donner. J'embrasse de tout mon cœur ma belle-sœur, mes nièces et mes sœurs, et vous, mon cher ami, dont je serai toujours le tendre frère. PELLIGNEAU. »

« Toujours malade, mais souffrant moins, et cependant ne dormant pas. Il n'est pas encore trois heures du matin. »

On comprend qu'avec un régime pareil, une demi-livre de pain par jour, sans compter le souterrain humide, il soit mort plus de 250 des 900 déportés qui se trouvaient à Blaye et dans les environs. Pelligneau devint perclus de tous ses membres; on le laissa cependant dans sa prison. Cinq mois entiers, il traîna sa pénible et douloureuse existence, et mourut enfin le 9 prairial an II (28 mai 1794), comme le constate l'acte suivant :

« Aujourd'hui le neuf prairial, l'an 2^e de la république une et indivisible, par devant moy Nicolas Gabaud, officier public de la commune de Blaye, est comparu le citoyen François Audoire, habitant de cette ditte commune, rue Marat, qui m'a déclaré que, le jour d'hier, est décédé le citoyen Louis-François Pelligneau, natif de Pons (Charente-Inférieure), prêtre, archidiaque de Bourges et ancien vicaire général, est décédé le dit jour, de sur 8 à 11 heures du soir, dans sa réclusion au fort Pâté, âgé de 57 ans. D'après cette vérité, qui m'a été attestée par le dit F. Audoire, en présence des citoyens Charles Lamy et Michel Bardet, habitants de cette ditte commune, le lendemain 9 du courant, je me suis transporté au fort Pâté, et me suis assuré du décès dudit L.-F. Pelligneau. J'en ai rédigé le présent acte que les témoins ont signé avec moi. BARDET. AUDOIRE. LAMY. GABAUD, officier public. »

Proverbes saintongeais.

N° 337; VI, 73, 251, 336. — I. PROVERBES ET LOCUTIONS SAINTONGEAISES. — *Tout bouesson at ourèye. — Tout buisson a des oreilles. (Les murs ont des oreilles).*

Quanto lei ç'risié bayeran dei prr'ne. — *Quand les cerisiers donneront des prunes.* (Jamais).

Prr'la vie dei-z-ajhace. — *Pour la vie des pies.* (A tout jamais, perpétuellement).

Chat en pianché! — *Chat au grenier!* (La chose vous échappe comme le chat qui se sauve au grenier).

Avant que de feire in sagot, o faut argadé la reyorte. — *Avant de faire un fagot, il faut considérer le lien.* (Avant d'entreprendre une chose, il faut mesurer ses forces).

La vache a le pié solide ; a ne manquera pâ. — *La vache a le pied solide ; elle ne trébuchera pas.* (Le débiteur est sûr ; la créance est de tout repos).

Ne pâ se pansé de paye de feuve. — *Ne pas se nourrir de paille de fèves.* (Se bien nourrir. La paille de fève passe pour le moins nourrissant des fourrages).

In bâton vitut. — *Un bâton habillé.* (Personne grande et fluette).

Sauvé le pu biâ de son meub'ye. — *Sauver le plus beau ou le plus précieux de son mobilier.* (Se sauver soi-même).

Le fumié eit l'échalle dau pianché. — *Le fumier est l'échelle du grenier.* (Pas de blé sans fumier).

S'on-z-ou troue pâ dan lei boudin, on-z-ou troue dans lei saucisse. — *Ce qu'on ne trouve pas dans les boudins se retrouve dans les saucisses.* (Rien de perdu).

Prende le point dau souleuil. — *Prendre le point du soleil.* (Boire à la bouteille).

Ne pâ meinnajhé la touèle. — *Ne pas ménager la toile.* (Intempérance).

Feire lei roumignon groû. — *Faire de gros restes.* (Prodigalité).

S'éralé la piâ d'ine annéc. — *Se déchirer la peau d'une année.* (S'écorcher).

Ne pâ eite au renouviâ. — *Ne pas être au renouveau, c'est-à-dire être au plein ou plein,* en parlant d'un vase ou vaisseau quelconque. (Allusion aux phases de la lune).

La moque eit grande ; o y en a prr' tout le monde. — *La coupe (des misères) est grande ; il y en a pour tout le monde.* (Il ne faut pas se moquer des infirmités d'autrui ; nous sommes tous susceptibles d'en contracter à notre tour).

Amer à la goule, sain au thieur. — *Amer à la bouche, sain à l'estomac.*

Thi vat à châ petit va loin. — *Qui va doucement va loin.*

Quante n-on n'a pâ la force, o faut avouer la malice. — *Quand la force manque, on y supplée par l'industrie*

Thieû-là thi pare le sat et thieû-là thi saque dedan, ol eit tout pareil. — *Il n'y a pas de différence entre celui qui tend le sac et celui qui l'emplit.* (Voleur et recéleur).

Dau pain bénit. — *Du pain bénit.* (Une bonne aubaine, plaisir gratuit, le plus souvent la joie qu'on éprouve du malheur d'autrui).

Dau fumié de vouésin. — *Du fumier de voisin.* (Pierres

dont on débarrasse son champ en les rejetant sur le champ du voisin).

O y en a pâ mei de pri au souer qu'au matin. — *Il n'y en a pas plus de pris* (trompés) *le soir que le matin*. (Manière de s'excuser quand on a fait passer une pièce de monnaie fausse ou n'ayant pas cours).

Eite assez vieû prr'feire in mort. — *Etre assez vieux pour mourir*.

Divarse et combe de foué. — *Combien et combien de fois*.

II. COMPARAISONS. — I s'entendan coume troué feuve en in grr'là. — *Ils s'entendent comme trois fèves dans un crible*. (Ils ne peuvent pas s'entendre).

Avouer oûtan d'arjhan coume in grapiâ de pieume. — *Avoir autant d'argent qu'un crapaud de plumes*. (N'avoir ni sou ni maille).

Prende coume in chat su dau verre. — *Prendre* (adhérer) *comme un chat sur du verre*.

Duré oûtan coume lei-zimpôt. — *Durer autant que les impôts*. (Ne jamais finir).

Prr'fité coume in levain. — *Profiter* (croître) *comme du levain*.

Copé coume le jheneuil d'in preite. — *Couper comme le genou d'un prêtre*. (Ne pas couper du tout, le genou du prêtre s'aplatissant par la gënuflexion fréquente).

Vrr'sé coume de l'heûle. — *Verser à boire* (à regret) *comme de l'huile*.

Bouère dei cot long coume dei jhuye. — *Boire des coups longs comme des juilles*, courroies à lier les bœufs. (Boire de bons coups).

A vue de nez, coume lei cheun ç'attrapan dei yeipe. — *A vue de nez, comme quand les chiens attrapent des guêpes*.

Bian coume dau minot. — *Blanc comme de la fleur de farine*.

Nègre coume de la sujhe. — *Noir comme de la suie*.

Vart coume porrat. — *Vert comme porreau*.

Jhaune coume in fil d'or. — *Jaune comme un fil d'or*.

Roujhe coume in piment. — *Rouge comme un piment*.

Set coume in où ; — set coume le vent de nord-ê. — *Sec comme un os ; sec comme le vent de nord-est*.

Meigre coume in coucou. — *Maigre comme un coucou*.

Grâ coume ine tourte. — *Gras comme une tourterelle*.

Fort'm'in beu. — *Fort comme un bœuf*.

Fret'm'e dau'liat. — *Froid comme de la glace*.

Solide coume in mur ou coume in pont thi chet. — *Aussi peu solide qu'un mur ou qu'un pont qui s'écroule*.

Mouvei coume ine cheniye. — *Méchant comme une chenille*.

Renié coume ine belette. — *Rusé, malin comme une belette*.

Pu sot qu'in coucou, — paç'qu'in coucou tr'che sa vie. — *Plus sot qu'un coucou, — parce qu'un coucou cherche sa vie*.

Feignan coume in preite. — *Fainéant comme un prêtre*.

Fleurit coume in lavandre. — *Fleuri comme un pied de lavande.*

Léchailler, le 10 octobre 1887.

PIARE MARCUT.

Fers à hosties.

N° 363, t. VI, p. 395. *Les fers à hosties.* — Rainguet, dans ses *Etudes sur Jonzac*, page 433, décrit le fer à hosties de Saint-Maigrin, qui, dit-il, « doit appartenir aux premières *lueurs* du xiii^e siècle. Le genre de lettres qu'on y voit... est attribué à la fin du xii^e siècle ou au commencement du xiii^e siècle. » Plus loin, p. 433, à l'article *Orignolles*, il dit : « Le fer à hosties de cette paroisse a une analogie frappante avec celui de Saint-Maigrin et peut être attribué au même graveur. Les lettres grecques, abrégatives de *Ιησους Χριστος*, indiquent le xiii^e siècle. » Il en cite d'autres de la même époque au Petit-Niort et à Restaud, ignorant, ajoute-t-il, « s'ils existent encore ».

M. Berthelé a communiqué au comité des travaux historiques un travail sur deux fers à hosties (xiv^e siècle) de Dampierre-sur-Boutonne, dont M. Darcel a rendu compte dans le *Bulletin archéologique* du comité (n° 4 de 1886) et que M. l'abbé Noguès a répété dans le *Recueil* de la commission des arts d'avril dernier. (Voir *Bulletin*, vii, 285, juillet 1887.)

M^{rs} Barbier de Montault, dans le 14^e volume, 3^e série, 1886, p. 203, des *Mémoires de la société d'archéologie lorraine*, a publié *Les fers à hosties du diocèse de Verdun*, et dans le *Bulletin de la société archéologique de Tarn-et-Garonne* (1885), *Le fer à hosties de Marsac*, puis la *Description iconographique* de quelques fers à hosties de l'Anjou (Angers, 1880, in-4^o) et *Le fer à hosties du monastère de Sainte-Croix de Poitiers*. Voir aussi *Société archéologique de Bordeaux*, xii, p. xxix.

Saint Jean et les typographes

N° 381, t. VII, p. 293. *Saint Jean l'évangéliste, patron des imprimeurs.* — On a vu les diverses raisons alléguées pour motiver le choix de saint Jean devant la Porte-Latine, comme patron des typographes. Je trouve dans un ouvrage spécial qui vient de paraître (*Les saints patrons des corporations et protecteurs spécialement invoqués dans les maladies et dans les circonstances critiques de la vie*. Voir *Bulletin*, vii, 393) la confirmation de certains arguments et quelques autres nouveaux.

Saint Jean devant la Porte-Latine (t. I, p. 33) invoqué contre les brûlures, patronne typographes, imprimeurs, fondeurs de lettres, graveurs, lithographes, fabricants de chandelles, lampistes, huiliers, peintres, libraires, régleurs, imagiers, papetiers, parcheminiers, cartonniers, relieurs, selliers, coffretiers, bahutiers, tonneliers, vigneron, verriers, bouteillers, miroitiers, sculpteurs, écrivains, copistes, notaires.

« Saint Jean étant sorti de la chaudière sans aucune trace de brûlures, il était tout simple qu'il fût invoqué contre ce genre de souffrances. Quant au patronage des typographes ou des imprimeurs, les uns l'expliquent *quia portant Latinum*, parce qu'ils portent le latin, qui, à l'origine, avait été la première production de leurs presses; les autres pensent que ce patronage est plutôt dû à l'encre grasse employée dans l'imprimerie. Ce serait surtout en souvenir de l'huile de la cuve. Les fondeurs de lettres sont intimement liés aux imprimeurs. Quant aux œuvres des graveurs et des lithographes, elles sont également tirées à l'aide d'une encre grasse. Les peintres emploient des couleurs à l'huile; les lampistes, dans leur profession, font une grande consommation d'huile, et les produits des fabricants de chandelles et des huiliers sont également des corps gras. Tous ces divers métiers se trouvent ainsi classés dans la même catégorie. Les libraires qui vendent les produits des imprimeurs se sont mis à leur suite et ont entraîné avec eux les régleurs et les imagiers, dont ils débitent également les produits. Tous les patronages ci-dessus semblent donc dériver du contenu de la cuve dans laquelle saint Jean fut plongé. Les suivants, au contraire, semblent dériver de la cuve elle-même. Ainsi les matières premières employées par les papetiers et les cartonniers sont mises en tas dans de grandes cuves. Les parcheminiers emploient des peaux préalablement lavées dans des cuves. Les relieurs et les selliers se servent de peaux qui ont subi l'opération du tannage dans des cuves de bois enfoncées en terre. Les coffretiers et les bahutiers recouvrent leurs caisses et leurs bahuts avec ce même cuir. » Ainsi les verriers, les bouteillers, les miroitiers se servent de creusets ou cuves en terre réfractaire, et leurs produits solidifiés sortent plus forts, comme saint Jean, de la cuve d'huile bouillante... etc.

François-Joseph de La Rochefoucauld

N° 383, t. VII, 396 et 413. *François-Joseph de La Rochefoucauld, né dans l'île de Ré.* — On a répondu que les généalogistes ne citent pas ce François-Joseph, parce que probablement cet enfant n'aura pas vécu. Les registres de l'état civil de Saint-Martin tranchent la question. François-Joseph de La Rochefoucauld est né, le 7 avril 1692, du mariage de François-Joseph de La Rochefoucauld, seigneur de Maumont, capitaine au régiment de Navarre, et d'Anne Thomas des Bretonnières. Ils constatent que, le 7 avril 1692, a été baptisé François-Joseph de La Rochefoucauld, né le même jour, fils légitime de François-Joseph et de dame Thomas. Les parrain et marraine sont : Louis Plantinet et Catherine Chemineau. Signé au registre : L. MICHEAU, prêtre-vicaire.

Toutes les recherches faites dans les registres des décès ont été infructueuses. Je dois cependant faire observer que ces

registres n'ont pas de table, ce qui rend les recherches difficiles.

Le régiment de Navarre était à Saint-Martin en 1692, il est parti en 1701; il faudrait donc le suivre dans ses garnisons pour constater si François-Joseph, parti de l'île de Ré à neuf ans, est mort plus tard.

D^r KEMMERER.

Le comte de Gacé

N° 387, t. VIII, page 74. — Le mot *Gassé* a été certainement mal écrit; il faut lire *Gacé*. En effet, Charles-Auguste Goyon de Matignon, sixième fils de François, sire de Matignon, comte de Thorigny et de Gacé, et d'Anne Malon de Bercy, a fait la branche de Gacé. Né en 1647, mort en 1729, maréchal de France en 1708, chevalier des ordres du roi en 1724, il porta d'abord le nom de comte de Thorigny, puis celui de comte de Gacé. Il était, depuis 1688, gouverneur et lieutenant général pour le roi des pays et province d'Aunis, ville et gouvernement de La Rochelle, îles de Ré, Oleron, Brouage et terres adjacentes, charges dans lesquelles lui succéda son fils Louis-Jean-Baptiste, le 25 mai 1710. (Voir Anselme, v, 392; ix, 129, et Arcère, II, 573.

A.

BIBLIOGRAPHIE

Abbé (l') *Pierre-Paul Monnier, curé de Corme-Écluse, sa vie et ses œuvres*. Rodez, imp. de Broca, 1887, in-12, 85 pages. (Voir *Bulletin*, v, 257.)

Almanach d'Aunis et Saintonge, 1888. La Rochelle, imp. Siret, 1888, in-18, 47 pages.

Annuaire de la Charente-Inférieure pour 1887. (Voir *Bulletin*, VII, p. 248).

Annuaire vinicole. Surgères, imp. Tessier, in-8°, 85 pages.

ARDIN (Etienne), évêque de La Rochelle et Saintes. *Instruction pastorale sur la papauté* à l'occasion du jubilé sacerdotal de N. T. S. P. le pape Léon XIII, et *Mandement* pour le saint temps de carême de l'an de grâce 1887. La Rochelle, imp. Dubois, 1887, in-8°, 44 pages.

— *Lettre pastorale...* au clergé et aux fidèles... à l'occasion de la nomination de monseigneur Fulbert Petit, son vicaire général, à l'évêché du Puy en Velay. *Id.*, 14 pages.

— *Manuel pour la visite pastorale*. La Rochelle, imp. rochelaise, 1887, in-16, 96 pages.

Association amicale des anciens élèves du lycée de La Rochelle. Assemblée générale (1886). La Rochelle, imp. Siret, 1886, in-8°, 28 pages.

— *Idem*, 1887, 20 pages.

Association amicale des anciens élèves du petit-séminaire de Montlieu. Rochefort, imp. Thèze, 1886, in-8°, 60 pages.

ATGIER (Edouard), substitut du procureur de la république. *Essais philosophiques, ou lettres d'un bon jeune homme à un vieux philosophe*. La Rochelle, Robin, 1887. Prix : 1 fr.

Ces *Essais* ont paru dans la *Charente-Inférieure*, qui, le 19 février, les annonce et ajoute : « M. le substitut, à son grand regret, ne pourra faire l'hommage gratuit de sa brochure à personne, eu égard aux frais relativement élevés d'impression qui lui sont incombés » ; il les a composés « pendant ses loisirs des vacances de Pâques et du mois d'août ».

AUDIAT (Louis), *Fouilles dans les remparts gallo-romains de Saintes*. Paris, Picard, 1887, in-8°, 16 p., 3 planches.

— *Idem* (2^e mémoire). La Rochelle, imprimerie nouvelle, Noël Texier, 1887, in-8°, 6 pages.

— *Un déporté évêque de Saint-Brieuc, Mathias Legroing de La Romagère, 1756-1841*. Nantes, imp. Forest et Grimaud, 1887, in-8°, 50 p. — (Extrait de la *Revue historique de l'Ouest*).

— Voir Hippolyte de TILLY, *Notice sur la société des Archives*).

AUGER (Charles). *Veillées littéraires*. Saintes, typ. Loychon et Ribéraud, 1887, in-18, 2 vol. Prix : 5 fr. (Voir *Bulletin*, VII, 193 et 235.)

BEAUCORPS (de). Voir BOUCHER DE MOLANDON.

BIKÉLAS (D.). *Nouvelles grecques*, traduites par le marquis de Queux de Saint-Hilaire. Paris, Firmin Didot, 1887, in-18, v-315 p.

Sept nouvelles composent cet aimable volume, nouvelles fort simples mais toujours attachantes, qui révèlent, comme le dit le traducteur, une étude psychologique fine et délicate.

M. Bikélas est un auteur grec contemporain, dont les ouvrages ont été traduits jusqu'en dix langues ou dialectes de l'Europe, alors qu'en France nous les connaissons à peine. Remercions M. de Saint-Hilaire de populariser parmi nous un auteur qui est si fort goûté du public de tous les autres pays. Rien d'honnête et de charmant comme ces histoires de la vie réelle ! Autant la *Sœur laide* est gaie, autant *Philippe Marthas* est poignant ; *Chez l'oculiste* renferme des pages très malicieuses à l'égard d'un certain sous-préfet ressemblant beaucoup à ceux de France ; et le *Pappas Narkissos* est un petit drame

émouvant qui finit par une scène pleine de grandeur. L'œuvre de M. Bikélas, qui rappelle Dickens, est du plus pur atticisme; elle n'a rien perdu de son charme et de sa clarté — au contraire! — à passer par la traduction française.

BLANCHET (l'abbé J.-P.-G.). *Choix de noëls*. Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée. Angoulême, imp. Rous-saud, 1886, in-32, 204 p. et 70 p. des airs notés. — Ce recueil est divisé en deux parties : noëls angéliques et noëls pastoraux, ou noëls du coin du feu. Cette seconde partie contient un plus grand nombre de noëls anciens; je voudrais qu'il y en eût davantage. Il est temps de les recueillir. Dans certaines villes, pendant l'avent, des jeunes gens, chaque soir, s'en allaient de porte en porte chanter un noël : *Père éternel, nous chanterons Nouel*; *le temps est venu...* ou bien : *Marie, cours à la halle, va chercher du poisson...* ou bien : *Pierrot dormait sur la verte fougère, près d'un ruisseau, à l'ombre d'un ormeau; en s'éveillant il entendit...* ou bien : *Tous les bourgeois de Chartres...* J'ai vu une municipalité idiote poursuivre les chanteurs pour tapage nocturne. Hâtons-nous d'imprimer ces naîfs refrains, ces chansons populaires qui, aussi bien que *Jean Renaud* et *Malbrough s'en va-t-en guerre*, nous racontent les croyances de nos pères. Les dieux s'en vont.

M. l'abbé Blanchet n'a donné place dans son charmant petit volume qu'à une pièce en patois :

Piarrot, va q'ri ton chalumiâ :
Piante m'i tii tous tes ignâ,
Et vins t'en avec nous...

Elle est si jolie qu'on regrette de n'en pas voir plusieurs; il y en a tant en patois, dans la Saintonge et l'Angoumois, pour ne parler que des provinces limitrophes et dont l'idiome est à peu de chose près le même!

L'auteur a banni de son recueil les noëls satiriques, qui ont aussi leur valeur. J'en ai recueilli un à La Rochefoucauld qui date du temps où nos ancêtres, très pieux, aimaient fort à brocarder le clergé :

A la venue du Messie
Tout le monde fut l'adorer...
Le prieur de la troupe aimable
Fut un très gros abbé de cour;
Mais il n'entra point dans l'étable,
S'étant trouvé sans manteau court.
Après cette triste aventure
Arrive un chanoine pimpant.
Le brouillard gâta sa frisure;
Il repartit sans voir l'enfant...

BONHOMME (Honoré). *Ilalles et récits, prose et vers*. Paris, Dentu, 1886, in-18, vii-321 pages.

BOUCHER DE MOLANDON et le baron ADALBERT DE BEAUCORPS.

Le tumulus de Reuilly, image funéraire à cordons saillants de l'âge primitif du bronze. Orléans, Herluison, 1887, in-8°, 33 p. (Extrait des *Mémoires de la société archéologique de l'Orléanais*, t. XXII.)

BOURRICAUD (Antoine). *Surgères, château, église, prieuré.* Saintes, imp. Hus, 1886, in-8°, 20 p. — Titre qui promet plus qu'il ne tient.

— *Les thermes romains de Saintes.* Idem, 1882, in-12, 14 p.

— *Excursion archéologique à Saintes.* Idem, in-12, 24 p.

BOURRU (le docteur Henri) et P. BUROT, professeurs à l'école de médecine de Rochefort. *La suggestion mentale et l'action à distance des substances toxiques et médicamenteuses.* Paris, J.-B. Baillière, 1887, in-18, 212 p. avec figures. Prix : 3 fr. 50.

BOUTELLEAU (G.). *Le vitrail (vers).* Paris, Lemerre, 2 mai 1887, in-18, 191 p. Prix : 3 fr.

BREMOND D'ARS (Anatole de). *Société archéologique de Nantes. Installation du bureau triennal. Allocution de M. Anatole de Bremond d'Ars, président sortant. Séance du 1^{er} février 1887.* Nantes, imp. de l'Union bretonne, 1887, in-18, 68 p. — Eloge du baron de Wismes et des confrères qui sont morts ou qui ont écrit pendant ces trois dernières années.

Après avoir fait l'éloge de son prédécesseur au fauteuil présidentiel, M. de Wismes, qu'une mort récente a enlevé à ses amis, M. de Bremond d'Ars raconte comment tous deux, pendant des années, ils cherchèrent, chacun de leur côté, une vieille gravure de Jacques Picart, représentant la maréchale de Chastillon, Anne de Polignac, vêtue de ce costume sombre et sévère, particulier aux huguenots et à Jeanne d'Albret.

« A propos de cette famille de Polignac de Saintonge, confondue quelquefois avec celle des vicomtes de Polignac du Velay, M. de Wismes nous contait, avec sa maligne bonhomie, que son père avait composé deux mémoires : l'un prouvant que l'Auvergne était bien le berceau de cette antique race, et le second pour démontrer le contraire. C'était alors la mode de traiter les questions de ce genre, et je crois bien, à en juger par la quantité de réclames et de prospectus sur la même matière, que cette méthode n'est pas trop dédaignée de nos contemporains.

» En Saintonge, nous eussions donné raison au dernier mémoire du vicomte de Wismes, en ajoutant que cette famille n'avait pas besoin, pour justifier de longs et honorables services, de recourir à une origine éloignée de sa résidence séculaire. Elle figura longtemps à la petite cour des comtes d'Angoulême, de la maison de Valois-Orléans, chez qui les lettres, les arts et la poésie furent en si grand honneur. Charles d'Orléans était lui-même poète, et, après la bataille d'Azincourt, ce fut sa consolation durant sa dure captivité. Louise de

Savoie continua la tradition de ces Valois qui, selon la remarque d'un écrivain, groupaient autour d'eux, dans l'amicale et noble domesticité dont s'honorait le vassal, les gentilshommes du pays, ainsi que cette pléiade de poètes et d'artistes éclosée au soleil de la renaissance. Tel fut, dès sa jeunesse, le noble et digne entourage du roi-chevalier, que la postérité devait surnommer le Père des lettres. »

BREVAL (H. de). *Sarah*. Pons, imp. Noël Texier, 1887, in-8°, 7 p.

BRUNAUD (Paul). *Fragments mycologiques. Herborisations mycologiques aux environs de Saintes*. La Rochelle, imp. Mareschal, 1886, in-8°, 32 pages.

— *Liste des hyphomycètes recoltées aux environs de Saintes*. Bordeaux, imp. Durand, 1887, in-8°, 27 pages.

— *Hyménomycètes à ajouter à la flore mycologique des environs de Saintes*. Paris, imp. Bourlonton, 1886, in-8°, 6 p. (Extrait du *Bulletin de la société botanique de France*, 26 novembre 1886.)

Bulletin du syndicat général agricole du département de la Charente-Inférieure. Paraît à Saintes tous les deux mois. 1^{er} numéro, 1^{er} janvier 1887. Saintes, imp. Gay, in-8°, 16 pages.

BUROT (le docteur P.). Voir BOURRU.

CAILLÉ (Ad.). *Napoléon I^{er}. A propos de la franc-maçonnerie. Une réponse*. Fontenay, imp. Gouraud, 1886, in-8°, 186 p.

Enthousiasme pour Napoléon I^{er}; tendresse pour la maçonnerie; anathème à l'ancien régime : « Tout ce qui existait en France avant 1789 offensait la raison et la justice. »

— *Les monuments gallo-romains de la vallée de la Vonne (Vienne)*. Idem, 1887, 247 p.

Ample description de Sanxay et appréciation de la découverte du Père de La Croix. Résumé des travaux publiés avec de nombreuses recherches personnelles. « Décrivez ces curieux monuments : car encore quelques hivers et c'est tout ce qu'il restera de ces ruines que l'état dont elles sont la propriété, laisse nonchalamment périr. » L'auteur conclut que c'était un but de pèlerinage et de plaisir. Remarque : ce n'est pas au sommet du Mont-Dore que s'élevait le fameux temple du Mercure Arverne, mais bien au sommet du Puy-de-Dôme.

Adolphe Caillé est mort au mois de novembre.

CAMPET DE SAUJON (pseudonyme de M. Jules Duret de Brie). *Ma pensée*. Cognac, imp. Bérauld, 1886, in-8°, 22 pages.

Cantiques pour l'école du dimanche. Rochefort, imp. Thèze, 1887, in-12, 15 pages.

CAPPON (P.), ingénieur. *La couche de cendres de Marans*. Marans, H. Prax, 1886, in-8°, 16 pages.

CARLE DE RASH. *Le laquais de Molière (vers)*. Souvenir du

banquet Molière, du 15 janvier 1887. Pons, imp. Noël Texier, 1887, in-8°, 8 p. Tiré à 60 exemplaires.

CARRANCE (Evariste). *Les belles-mères.* Pons, Noël Texier, in-8°, 29 pages.

CASTI-DULAURIER. *La Vénitienne*, paroles d'A. Cardin, avec accompagnement de piano. La Rochelle, A. Cardin, 1887. Prix : 3 fr.

Catalogue de la bibliothèque populaire fondée par les ouvriers de Rochefort. Rochefort, imp. Thèze, 1887, in-8°, 20 p.

Chants, chansons et poésies populaires des deux Charentes, recueillis par B. Bérauld. Cognac, l'auteur, 1887, in-8°, 64 p. Prix : 1 fr. — Ces chansons, au nombre de trente-six, sont ou trop connues — quelques-unes ont été souvent imprimées, — ou pas assez, car il en est qui sont l'œuvre d'amateurs récents : *La betterave* (1856), *Le phylloxéra*, et n'ont encore rien de populaire. Beaucoup ne sont pas particulières à la Saintonge et se chantent aussi dans d'autres provinces. La complainte du jeune paysan qui a perdu sa marraine, en patois, n'est pas une chanson. Cependant l'idée est bonne de recueillir ces bribes de chansons qui sont l'expression naïve des croyances populaires. Quelques-unes sont historiques; citons surtout : *Y at in nic dans tieu prunier*, et *La mère Ajasse*, sur la huguenote Jeanne d'Albret. Il est fâcheux que la musique n'accompagne pas les paroles. Malgré cela, ce petit recueil est un utile complément aux *Chants et chansons populaires de l'Ouest*, par Jérôme Bujcaud.

CHAUVET (G.). *Boules de jet dans les dépôts quaternaires.* Angoulême, imp. Chasseignac, 1887, in-8°, 15 p. (Extrait du *Bulletin de la société archéologique de la Charente*.)

— *Exposition de Poitiers 1887.* Collection G. Chauvet, à Ruffec (Charente). Ruffec, Picat, 1887, in-8°, 24 pages.

— *Étude préhistorique. Les débuts de la gravure et de la sculpture.* Melle, Lacuve, 1887, in-8°, 16 p. (Extrait de la *Revue poitevine*.)

Chemin de fer de l'île de Ré. La Rochelle, imp. rochelaise, in-8°, 40 pages.

CIRCOURT (Albert de). *Le duc Louis d'Orléans, frère du roi Charles VI. Les entreprises au dehors du royaume.* I. Paris, Palmé, 1887, in-8°, 67 p. (Extrait de la *Revue des questions historiques*, juillet 1887.) Voir *Bulletin*, VII, 392.

CLÉMENT (l'abbé Joseph). *Lettre sur le phylloxéra, adressée aux vigneron de la paroisse d'Huriel.* Montluçon, imp. Prot, 1887, in-12, 122 p. — Excellent travail approuvé par les hommes compétents et accessible à toutes les intelligences.

Compte-rendu des recettes du denier de Saint-Pierre, de la

propagation de la foi et de la Sainte-Enfance. La Rochelle, imp. rochelaise, 1885, in-8°, 15 pages.

COPPÉE (François). *Œuvres complètes*. Paris, Lemerre, 14 mars 1887, in-8°, 7 vol.

— *Arrière-saison*, poésies. Paris, Lemerre, 17 juin 1887, in-18, 63 p. Prix : 2 fr.

DAMPIERRE (le marquis Elie de). *Discours prononcé à l'ouverture de la 18^e session de la société des agriculteurs de France, le 11 février 1887*. Paris, imp. Noizette, 1887, in-8°, 8 p.

DEJARNAC, pasteur à Jarnac. *Conférence prononcée dans le temple de Segonzac, le 9 septembre 1886, à l'occasion du huitième synode officieux des églises réformées évangéliques de la 6^e circonscription*. Barbezieux, imp. de P.-J. Blaix, 1886, in-8°, 36 pages.

DELÉTANT (A.). *Le choléra asiatique et la rage, boutade humoristique*. La Rochelle, imp. Siret, 1886, in-4°, 8 pages.

DELISLE (Léopold). *Durand de Champagne, franciscain*. Paris, imp. nat., 16 juin 1887, in-4°, 32 p. (Extrait du t. xxx de l'*Histoire littéraire de la France*.)

— *Forme des abréviations et des liaisons dans les lettres des papes au XIII^e siècle*. Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley, in-8°, 4 p. (Extrait de la *Bibliothèque de l'école des chartes*, 1887.)

DELMAS (Gustave). *Sermons*. Paris, Grassart, 1887, in-16. Prix : 3 fr. 50.

DELMAS, député et maire. *Discours prononcé à la distribution des prix du lycée*. La Rochelle, imp. Siret, 1886, in-8°, 12 p.

DELMAS (Emile) et le comte T. DUCHATEL. *Proposition de la loi présentée à la chambre des députés*. La Rochelle, imp. A. Siret, 1886, in-8°, 16 pages.

DÉROULÈDE (Paul). *Juan Strenner*, drame en un acte, en vers. Paris, C. Lévy, nouvelle édition, 14 mai 1887, in-32, 50 p. Première représentation sur le Théâtre-Français, le 9 juin 1869.

DIENNE (le comte de). *Un épisode de l'histoire de l'agriculture au XVII^e siècle. La société de dessèchement général des marais et lacs de France en Basse-Auvergne*. Clermont-Ferrand, typ. Mont, Louis, 1886, in-8°, 48 p. — « Cette brochure contient des renseignements nombreux sur les compagnies de dessèchement, même celles de nos contrées, mais doit être considérée surtout comme la préface des volumes en préparation sur les sociétés qui ont assaini les marais du Bas-Poitou, de l'Aunis et de la Saintonge. »

Du BOYS (Emile). *Une lettre inédite de Jacques Amyot [au roi (18 août 1586) pour lui recommander Henry Le Clerc, can-*

didat à la charge de lieutenant général du bailli d'Auxerre]. Paris, Techener, 1887, in-8°, 4 p. (Extrait du *Bulletin du bibliophile*.)

DUCHATTEL (le comte Tanneguy). Voir DELMAS.

DUPLAIS (Léonie). *Olivier Basselin*. Paris, l'auteur, 1887, in-18, 22 pages.

— *Rioust de Villaudren. Bataille de Saint-Cast, 1758*. Paris, l'auteur, 1887, 31 p. Prix : 1 fr.

Nous avons déjà signalé du même auteur : *L'amiral Dupleix et Figures maritimes. Célébrités rochefortaises*. 1882, in-12, 28 p.

— *La Bretagne et ses fils*. Paris, l'auteur, 6 et 8, passage de l'Industrie au boulevard de Strasbourg, 1887, in-18, 380 p. Prix : 5 fr.

Ce volume, qui commence par la devise « Catholiques et Bretons toujours », et se termine par la liste des sous-préfets et des maires de Saint-Malo, est une nomenclature des personnages célèbres de la Bretagne, rangés sous divers chapitres : clergé, marine, ministres, capitaines, politiques, savants, littérateurs, artistes, etc., avec le regret exprimé aux écrivains, aux artistes contemporains oubliés par l'auteur, qui ignore leurs noms et leurs œuvres. Dans le chapitre III, *Histoire religieuse de Saint-Malo*, seule ville dont l'historien s'occupe un peu, il parle, p. 11, de saint Malo, Macoux, et de son séjour à Saintes, de façon à montrer qu'il n'est pas au courant et qu'il n'a pas lu le *Bulletin des Archives*, t. v, p. 142, où est discutée la biographie du saint en Saintonge; et, p. 24, de François de Villemontée, évêque de Saint-Malo, intendant de La Rochelle, « originaire du Poitou », ce qui n'est ni démontré ni probable. Voir la notice de M. Renaud, *Bulletin des Archives*, III, 145. Au chapitre XII, *Capitaines illustres*, M^{lle} Duplais consacre sept pages à François de La Noue et à son séjour à La Rochelle. Le chapitre XI, *Ministres*, contient en cinq pages trois noms : Corbière, Marec et le général Boulanger, qui occupe trois pages. C'est insuffisant.

C'est assurément une œuvre louable que de populariser ainsi les noms des grands hommes, et M^{lle} Duplais ne s'y épargne guère. Il nous semble pourtant que ce nouveau volume de l'auteur des *Célébrités rochefortaises* est un peu superficiel. Si au moins il y avait une table des noms!

DUSOURD (J.-B.), doutour en medicina. *Conselhos à mulher sobre os meios de conservar a sande, o vigor e a beleza*. Quarto edição. Nancy, imp. Berger-Levrault, 1887, in-12, 30 p.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE MARS 1888. — CHRONIQUE : Société des *Archives*; séances; revue de la presse; avis divers; récompenses honorifiques; nouvelles littéraires; publications; Toufaire, Grignon de Montfort; sociétés savantes; conférences, *erratum*. — NÉCROLOGIE : Angibeau, Brugnooghe, Coussot, Debain, Durossier, Emmery, Gazil, Gibelin, Ingrand, Monnier, Prévignaud, Sage, Vallée. — ARCHÉOLOGIE : Passin gallo-romain à Saintes; la porte de Bichon; musée de Saintes. — VARIÉTÉS : Bagarris; mouchoir antijésuitique; Noël saintonguais; le château de François 1^{er}; la salle des gardes au château de Cognac; un héros saintonguais, Desmortiers. — LIVRES ET PÉRIODIQUES : Inscription de cloches à Villars, La Genétouze; l'arc de triomphe de Saintes; la politique coloniale de l'Allemagne; un empirique à Niort; Saint-Maixent; les chemins de Saint-Jacques; les faïenceries rochelaises; les grands négociants bordelais; le commerce de La Rochelle; les monuments de Paris; Pauline Flaugergues; Elisée Loustalot; Agrippa d'Aubigné; le mariage du duc d'Épernon. — QUESTIONS ET RÉPONSES : Un sénéchal de Saintonge sous Louis XI; le voyageur Jean Alfonse; Ebreuil; le cimetière des étrangers à Saintes; Guillaume Cox de Lisle; les Pallet en Saintonge; l'assemblée générale du clergé à Saintes. — BIBLIOGRAPHIE : *EM-FU*.

CHRONIQUE

DESSOCIÉTÉS SAVANTES, CONFÉRENCES, MUSÉES, BEAUX-ARTS, LETTRES.

SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

Séance publique à Cognac (8 janvier).

Le 8 janvier, la société a donné, à Cognac, une séance publique de lectures. La salle des gardes du château de François 1^{er} avait été disposée dans ce but et brillamment décorée par les soins de M. le baron O'Tard de La Grange.

Le président, après avoir remercié les organisateurs de la réunion et spécialement M. O'Tard, dit un sonnet envoyé par M. Ed. Maguier : *Le château de Cognac*. (Voir plus bas, p. 124.)

M. Fragonard lit de lui une note sur la salle des gardes (Voir plus bas, p. 125); puis un travail de M. d'Aussy : « Un mariage sous le directoire. »

M. Marcel Geay lit « Un épisode de la guerre de 1870 », de M. Philippe Rondeau. C'est le récit de la mort de notre compatriote Déterville Desmortiers, fusillé par les Prussiens, à l'âge de 73 ans, comme franc-tireur, au village de Parmin en Seine-et-Oise. (Voir plus bas, p. 126).

Enfin, M. Audiat prend la parole et fait une conférence sur les fouilles opérées dans les remparts de Saintes.

La séance est levée à quatre heures.

Séance générale à Cognac (8 janvier).

M. Audiat, président, ouvre la séance à 4 h. 1/4. Il expose que le retrait des 300 fr., que le conseil général de la Charente-Inférieure votait ordinairement en faveur de la société, cause à notre caisse un déficit qu'il faut combler. Autrement il faudrait restreindre nos publications, ce qui serait fâcheux. En conséquence le bureau et le conseil d'administration proposent de porter de 12 à 13 fr. le prix de la cotisation de chaque membre, et de 8 à 10 fr. celui de l'abonnement à la *Revue* seule. On pourrait, en compensation, faire paraître le *Bulletin* six fois par an au lieu de quatre. Ces propositions sont adoptées à l'unanimité.

La séance est levée à 4 heures 3/4.

E. A.

Budget de 1887

RECETTES

Cotisations	5,619 f. 99	
Intérêts	324 60	
Subvention du conseil général . .	300 »	
Rachat de cotisation	150 »	
Fonds placés (Crédit foncier). . .	333 90	
Vente de volumes.	47 »	
Remboursement de frais d'impressions.	99 50	
	6,873 f. 99	6,873 f. 99

DÉPENSES

Impressions du volume.	2,032 f. 60	
— du <i>Bulletin</i>	2,800 05	
— diverses.	83 »	
Frais de secrétariat	300 »	
Affranchissements divers	446 25	
Dernière annuité au Crédit foncier.	333 90	
Notes diverses.	157 65	
	6,153 f. 45	6,153 f. 45

Différence. 720 f. 54

dont 333 fr. 90 placés.

Le trésorier, Ch. DANGIBEAUD.

REVUE DE LA PRESSE

Ont rendu compte de la séance de Cognac, du 8 janvier :

Le *Moniteur de la Saintonge* du 12 qui constate une grande affluence, plus de 400 personnes, « un grand nombre de lettrés et d'érudits, beaucoup de dames au premier rang. » Le président remercie en termes gracieux M. O'Tard de La Grange pour son accueil empressé, et le soin qu'il a pris de décorer cette salle historique, l'ancienne salle des gardes de François I^{er}. Les dames ne sont pas oubliées ; c'est « à leur initiative aimable et bienveillante qu'est due cette réunion ». Lecture par M. Geay du mémoire de M. Rondeau et des vers d'Auguste Barbier sur Desmortiers ; « la salle accueille avec émotion ces deux remarquables morceaux lus avec un art parfait » ; par M. Fragonard, d'une note historique sur la salle, détention de personnages attestée par des inscriptions ; par M. Audiat, d'un sonnet « très remarquable et très applaudi de M. Edmond Maguier » ; par M. Fragonard, du travail « si intéressant et si bien écrit » de M. d'Aussy : *Un mariage sous le directoire*. M. Audiat « pendant une heure et demie tient l'assemblée sous le charme de son fin talent de diseur délicat et d'érudit... De très fréquents applaudissements soulignent son discours... Il s'est pour ainsi dire surpassé dimanche. Quant à nous, jamais nous ne l'avions vu aussi pétillant d'esprit ni aussi heureux dans l'ensemble du discours et de la démonstration. L'impression a été des plus favorables ; plusieurs personnes ont demandé séance tenante leur inscription comme membres de la société. Le bureau, à la suite de la séance, a été reçu par M^{me} de La Grange avec une grande affabilité ; il gardera de cet accueil charmant un souvenir durable et reconnaissant. »

L'*Ere nouvelle* du 12, qui dit : « Grâce à l'obligeante proposition de M. O'Tard de La Grange, membre de la société, une réunion a pu avoir lieu dans l'une des belles salles qui subsistent encore de l'ancien château de François I^{er}... Là, sous ces voûtes historiques, respectables vestiges d'une antique splendeur, un public nombreux, où les dames étaient brillamment représentées, a répondu à l'invitation. » Le président ouvre la séance « par une improvisation historico-galante soulignée par de vifs applaudissements ». M. Geay lit « d'une voix chaude et vibrante » les « pages émues » où M. Rondeau nous raconte « la poignante histoire » de Desmortiers dont la mémoire vivra : « car son héroïsme a trouvé un historien convaincu et éloquent dans M. Rondeau. » Quelques souvenirs de notre vieux château « sont alors évoqués en prose par une note de M. Fragonard, en vers par un charmant sonnet de M. Maguier ». M. Fragonard donne ensuite lecture « d'une étude due à la plume si appréciée de M. d'Aussy ». Enfin, M. Audiat fait un véritable cours d'épigraphie ; « et, ce qui n'est pas un mince mérite, il a su rendre attrayante la science la plus aride, la moins propre à la vulgari-

sation... rappelé les institutions de l'ancienne Gaule, les luttes que Rome eut à subir pour abattre cette vaillante race dont le sol a de tout temps produit des héros... et dont la suite, dans notre histoire, est ininterrompue entre ces deux noms qui semblent avoir été providentiellement réunis dans le cours de cette même séance : Conconnetodubnus et Desmortiers, deux saintonguais ! »

La Charente du 14 janvier : « La société a tenu à Cognac sa troisième séance publique de beaucoup la plus nombreuse, la plus brillante et la plus intéressante. » La salle, « décorée avec beaucoup de goût » par M. le baron de La Grange, « contenait sans peine les cinq cents personnes qui avaient répondu à l'appel du président de la société. » Lecture d' « un émouvant épisode de la guerre de 1870 », d'un « élégant sonnet de M. Maguier, qui a été accueilli par les applaudissements de toute l'assemblée » ; d'une note sur la salle elle-même ; d'une « amusante et curieuse histoire du mariage de M^{lle} Le Pelletier avec M. de Witt ». Enfin, « M. Audiat a fait un cours d'épigraphie rendu amusant et intéressant pour tous par les explications pleines d'humour et d'esprit qui accompagnaient l'histoire de ses ingénieuses et savantes recherches... D'unanimes applaudissements ont salué cette savante et spirituelle conférence ; et l'assemblée s'est séparée avec l'espoir d'une réunion nouvelle à Jarnac dans le courant de l'année 1888. »

L'Indépendant du 14, reproduit par *l'Echo saintonguais* du 19 : La salle des gardes était « élégamment décorée par les soins de M. le baron O'Tard de La Grange et remplie d'une société où les dames et les jeunes filles étaient en grand nombre ». M. Audiat lit « avec son talent habituel un charmant sonnet de M. Edmond Maguier qui célèbre le château, le galant roi de France et aussi... la grâce des dames de Cognac » ; M. Fragonard, une note « très intéressante sur l'ancienne salle des gardes », puis un mémoire « extrêmement curieux de M. d'Aussy sur le mariage de la jeune fille de Le Pelletier de Saint-Fargeau » ; M. Geay, « d'une voix émue, le travail de M. Rondeau » sur Desmortiers, qui excite « une vive émotion dans toute la salle ». Enfin, M. Audiat a parlé des fouilles de Saintes, indiqué l'âge de ces épais remparts, les causes qui en ont nécessité la rapide construction, « détails qui ont profondément intéressé l'auditoire. Aussi avons-nous entendu dire à plusieurs personnes que la société des Archives serait bien aimable de donner plus souvent pareille fête de l'esprit. »

Le Progrès du 15 : Le président a remercié M. O'Tard, « qui a tout organisé d'une façon si gracieuse » ; M. Fragonard a lu une note intéressante sur « la salle des gardes » et les « détails curieux de la lutte de la fille mineure de Le Pelletier de Saint-Fargeau avec le gouvernement », écoutés avec beaucoup d'attention ; M. Geay, le récit de la mort héroïque de Détéville

Desmortiers; et M. Audiat a donné « des explications très claires et tout à fait intéressantes sur les fouilles de Saintes, sur ces vieux remparts construits à la hâte par la crainte de l'invasion ». Après « cette brillante conférence, chacun se retira enchanté des deux heures qui avaient été si agréablement employées ».

Le *Rappel charentais*, de Saintes, et la *Constitution*, de Cognac, du 20, le *Républicain des Charentes*, du 22 : Le président a remercié « gracieusement M. O'Tard, propriétaire du château, d'avoir eu la délicate attention de faire orner la salle d'oriflammes, de bannières et d'arbustes ». M. Marcel Geay « a lu avec un vrai talent » la fin héroïque de Desmortiers; M. Audiat, un sonnet de M. Maguier, « très remarquable et très applaudi »; M. Fragonard, « des notes intéressantes sur divers événements dont la salle des gardes a été le théâtre », et « le très curieux travail de M. d'Aussy »; enfin, M. Audiat a fait « une de ces charmantes conférences dont il est coutumier », où « il sait si bien mêler l'érudition et l'esprit que l'intérêt ne faiblit pas un instant et qu'on s'instruit en s'amusant... »

L'*Ere nouvelle*, du 8 janvier, reproduit du *Bulletin* d'octobre « l'amusante pièce » *La Seugne et ses étymologistes*, de Pière Marcut.

Le *Bulletin de la Diana* (janvier 1888), p. 263, signale dans le même numéro : *Fouilles dans les remparts*, par M. Audiat, et *Date des murailles*, par M. Dangibeaud.

Ont rendu compte du numéro de janvier :

L'*Echo rochelais* du 21, qui analyse le mémoire *La vaccine*, « dont toutes les pages sont à lire », et l'article *Fouilles de Saintes*; il cite le sonnet de M. Maguier :

Lorsque l'envahisseur menaça la cité;

les *Relations commerciales de La Rochelle*, la *Christiade* et le *Mouchoir antijésuitique*.

Les *Tablettes* du 26, qui notent « entre autres choses intéressantes une étude aussi exacte que malicieuse sur les fouilles de Saintes... » Le monde savant s'occupe aujourd'hui des trésors archéologiques mis au jour dans la vieille cité santone.....

L'*Indépendant* du 9 février, qui remarque : la biographie de Gonzalès, né à Saintes en 1815; les fouilles de Saintes. les « deux jolis sonnets » de M. Maguier, les maires en Saintonge, le mouchoir antijésuitique, « le curieux travail » sur la vaccine; la maison de Samuel Veyrel, l'archéologue apothicaire qui serait heureux « s'il pouvait admirer les richesses archéologiques que M. Audiat entasse dans notre musée »; les notices sur Coudert-Prévigneau et Pelligneau, de Pons; les proverbes

saintongeais de « nout amit Piàre Marcut » qui « terminent gaiement ce numéro ».

La *Revue historique de l'Ouest*, 1^{re} livraison de 1888, signale, p. 48, « les très intéressants détails et renseignements donnés par M. Louis Audiat sur les importantes fouilles de Saintes et les appréciations des divers journaux et recueils périodiques sur les découvertes si précieuses qu'elles ont mises au jour ; puis les très précieux documents publiés par M. Alfred Leroux... et une remarquable étude de M. Antoine Duplaix-Destouches, sur les essais de la vaccine en Saintonge. »

Le *Mémorial de Saintes* du 12 février : « Le numéro de janvier de la *Revue de Saintonge* vient de paraître. Nous avons eu le plaisir d'y lire les deux jolis sonnets de M. Ed. Maguier, et le curieux et intéressant mémoire de M. Duplaix-Destouches ».

Le *Moniteur de la Saintonge* du 12 : « Tout y est fort complet, très intéressant, très méthodique, et les questions les plus arides y sont présentées sous une forme humoristique, ce qui n'est pas à dédaigner » ; il note en particulier la vaccine, « étude dont toutes les pages sont à lire », les articles de MM. Leroux, Paul Mercier, et de M. Coudert-Prévigneau ; « un nouvel article de M. Audiat sur les fouilles de Saintes, article-revue fort remarquable de tout ce qui a été publié... M. Audiat classe en ce moment au musée ces précieux restes, rapprochant tous ceux qui semblent appartenir au même monument, de façon à donner une idée de ce qui existait autrefois. Les difficultés sont d'autant plus grandes que l'espace est fort restreint. »

Le *Bulletin historique et littéraire de la société du protestantisme français*, numéro du 15 février, analyse l'article de M. Henri de Montégut sur *La Christiade* de Babinot.

Le *Courrier de l'art* du 13 reproduit de « l'excellente *Revue de Saintonge et d'Aunis* » l'article *Musée de Saintes*, et s'associe « entièrement aux vœux que formule le signataire, M. Edouard Amouroux, le zélé secrétaire de la société des *Archives* ». Il ajoute : « Il y va de l'honneur et de la prospérité de la ville de Saintes de voter un budget sérieux à ses musées qui, une fois bien organisés et dotés de façon à s'enrichir constamment, attireront de nombreux visiteurs et seront signalés aux touristes comme dignes de toute leur attention et d'un séjour prolongé, indispensable à l'étude des admirables découvertes sculpturales faites depuis deux ans à Saintes. »

L'*Indépendant* du 17 janvier reproduit un passage de l'article *Fouilles de Saintes*, relatif à la prétendue communication faite à une « revue de Vienne (Autriche) », qui n'existe pas plus que la communication à elle adressée.

Ont annoncé la *Revue* : *L'Union* de Saint-Jean d'Angély du 22 janvier, la *Charente-Inférieure* du 21, le *Progrès*, l'*Indépendant*, l'*Ere nouvelle*, les *Tablettes* du 26, le *Rappel charentais* du 27, la *Saintonge* du 2 février.

Ont publié le sommaire : *L'Union* du 22, l'*Ere nouvelle* du 26, l'*Echo de Jonzac* du 29.

AVIS ET NOUVELLES

Plusieurs membres de la Société ont envoyé au trésorier un mandat de 12 francs. Depuis le 1^{er} janvier la cotisation a été élevée à 13 francs (Voir *Bulletin*, VIII, 3, 5 et 98), et le prix de la *Revue* porté à 10 francs.

Les sociétaires qui reçoivent leurs volumes sous colis postal sont priés de joindre à leur mandat de 13 francs, le prix de l'affranchissement, soit 85 centimes. Le volume ne leur parviendra qu'après l'acquittement de ce droit.

La réunion annuelle des sociétés savantes aura lieu à Paris, à la Sorbonne, pendant la semaine de la pentecôte. Les mémoires devront être envoyés avant le 1^{er} avril. Nous rappelons que les membres de la société des Archives qui y assisteront auront une remise de 50 % sur les chemins de fer.

Par décret du 5 novembre, notre confrère, M. Georges Louvel, sous-préfet de Saintes, a été nommé officier de l'ordre impérial du dragon de l'Annam.

Notre confrère, M. le marquis de Granges de Surgères, a été, le 21 décembre, élu associé correspondant national de la société des antiquaires de France. Par lettre du 22 novembre, le pape Léon XIII l'a nommé chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand.

La Société a reçu de l'académie royale d'histoire de Madrid la collection complète de son *Bulletin* : 11 vol. in-8° (1877-1887).

M. Henri Rubino de Barazin, à La Rochelle, a obtenu la grande médaille d'honneur au concours international de volapük pour sa biographie de *Jeanne d'Arc*.

Au concours institué entre les instituteurs par la société de géographie de Rochefort, ont obtenu : M. Souc, du Port-d'Envaux, le prix, et l'instituteur de La Couarde, une mention honorable.

Pour 1888 le sujet est : Les possessions françaises dans l'Indo-Chine.

Au mois de janvier, a eu lieu la soutenance des thèses des élèves sortants de l'école des chartes. L'une d'elles est *Jean I^{er}, comte d'Angoulême*, par M. G. Dupont-Ferrier.

Enfin le sphynx a trouvé son Œdipe ! Les énigmatiques faïences, dites d'Oiron, dites de Henri II, sur lesquelles s'est exercée la sagacité de tant d'érudits, y compris Benjamin Fillon, sont expliquées, paraît-il. M. Edmond Bonassé aurait trouvé le lieu où elles se fabriquaient, Saint-Porchaire, près de Bressuire.

On vient de vendre 15,900 francs un manuscrit sur vélin de quarante feuillets, *La guirlande de Julie*. C'est le second exemplaire de cet ouvrage « escript par N. Jarry, 1641 », sur l'ordre du duc de Montausier, et bien connu dans l'histoire de la galanterie bibliographique. Le premier, adjugé 14,500 francs à la vente du duc de La Vallière, appartient actuellement à la duchesse d'Uzès. Les Crussol d'Uzès descendent de la fille du duc de Montausier et de la belle Julie d'Angennes, M^{lle} de Rambouillet, fille elle-même d'une Vivonne-Pisany.

La *Revue historique de l'Ouest* rappelle, p. 68, qu'en 1850 les évêques de la province ecclésiastique de Bordeaux réunis en concile, émettaient le vœu que tout curé fût obligé d'enregistrer chaque année les faits les plus mémorables accomplis dans sa paroisse, en y ajoutant le résultat de ses recherches sur les temps antérieurs. Ce livre devait rester dans les archives de la paroisse et constituer une histoire locale. Nous savons que dans le diocèse de La Rochelle les prescriptions du concile sont suivies. Dans toutes les paroisses ? Hélas ! combien même de paroisses ont leurs registres paroissiaux au complet depuis le commencement du siècle ?

Voici qu'une commission de la chambre des députés a entendu et favorablement accueilli le rapport de M. Steenackers concluant à créer dans chaque mairie un registre d'éphémérides communales. Il est fort à désirer que ce projet soit mis à exécution et que les faits de l'histoire locale soient recueillis sérieusement. On néglige trop comme insignifiants des événements qui, dans l'avenir, auront un grand intérêt. Les journaux de la veille sont des almanachs de l'an passé ; mais quelle importance n'ont pas les journaux et les almanachs d'il y a cent ans !

La société des amis des arts organise à Saintes une exposition de tableaux d'artistes vivants et une exposition rétrospective, du 25 avril au 30 mai prochain. Elle demande aux amateurs

et collectionneurs de vouloir bien lui faire connaître les noms des propriétaires de portraits de personnages du pays (tableaux, miniatures, gravures), de livres imprimés en Saintonge et Aunis, de plats de Palissy, faïences de Saintes, Brizambourg, La Chapelle, La Rochelle, Marans, Cognac, d'objets provenant de fouilles, et en général de tous ceux qui ont une origine locale ou se rattachent à un personnage du pays.

Le transport sera gratuit, aller et retour, si le propriétaire le demande. Les plus grands soins seront apportés à la garde des objets exposés ; ils seront assurés contre l'incendie, mis sous vitrines, à l'abri des chocs, d'une maladresse, ou de la poussière. Ils devront être arrivés ou déposés le 15 avril au plus tard, salle Palissy.

Le conseil municipal de Rochefort, nous l'avons raconté, vi, 8, a donné, 20 juillet 1885, le nom de Pierre Toufaire à la rue Saint-Paul. Ajoutons que Châteaudun, ville natale du grand ingénieur, a aussi décidé, le 23 mai dernier, que la rue du Cours qui conduit à l'hôtel-de-ville s'appellerait rue Toufaire. « Si nous devons, dit le rapport, un tribut de reconnaissance aux hommes qui se sont illustrés au service du pays, Pierre Toufaire, né à Châteaudun le 14 décembre 1739, doit être de ce nombre. Enfant du pays, où quelques membres de sa famille existent encore, il s'éleva par le travail, devint architecte, puis ingénieur. C'est en la première qualité que nous le trouverons dans l'histoire locale, édifiant l'hôtel-de-ville où nous siégeons ; puis nous le retrouverons ingénieur, créant l'usine d'Indret, celle du Creuzot, l'hôpital maritime de Rochefort, et enfin réédifiant les défenses de Toulon, détruites pendant le siège par les Anglais en 1793. » C'est grâce à notre distingué confrère, M. Philippe Rondeau, et à la société des *Archives* qui a publié, iv, 306, son intéressant mémoire, que le souvenir de Toufaire s'est réveillé à Châteaudun et à Rochefort, et que ces villes ont pu glorifier cet homme éminent.

Le 22 janvier, a eu lieu à Rome la béatification par le pape Léon XIII de Louis Grignon, dit de Montfort (1673-1716), prêtre breton, né à Montfort la Canne, mort à Saint-Laurent sur Sèvre, apôtre de l'Aunis, fondateur de la congrégation des frères du Saint-Esprit, des pères de la compagnie de Marie et de la congrégation des sœurs hospitalières de la Sagesse pour les soins des malades et l'éducation des enfants. Voir dans le *Bulletin*, vii, 193, le compte-rendu des quatre volumes de M. l'abbé Quérard sur le bienheureux. M^{re} de La Rochelle a fait dans son instruction pastorale du carême pour 1888 le très intéressant panégyrique du père de Montfort.

De plus, M. le chanoine S[avineau] a publié sous ce titre : *Le bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort*, les documents relatifs à l'acte de sa béatification, récit, bref en français

et en latin, oraisons de la messe pour sa fête (28 avril), cantique et mandement de M^r Ardin (La Rochelle, in-8°, 32 p. Prix : 50 et 60 centimes, chez M. l'abbé Savineau). Une chapelle sera dédiée au bienheureux dans la cathédrale de La Rochelle.

M. Pierre Delix (lisez Maurice d'Ocagne, ingénieur des ponts-et-chaussées, attaché au service des travaux hydrauliques de la marine à Rochefort) y a fait représenter, le 2 février, une comédie en trois actes, *Le Japonais*. Voir les *Tablettes* du 4.

Le Réveil des Charentes, journal républicain quotidien, directeur politique, M. Albert Félix, paraît à Paris, place de la Bourse, 4. Premier numéro, le 3 janvier. Prix : 5 centimes.

En souscription, chez l'auteur à Saintes : *Histoire des Gaulois*, 2 volumes grand in-8° de 400 pages, avec illustrations, par M. Philippe Tapernoux. Prix : 8 francs.

On annonce la prochaine apparition, à Rochefort, d'un drame lyrique sur *Vercingétorix*, paroles de M. E. George.

Les œuvres de maistre Bernard Palissy, revues sur les textes originaux, par Benjamin Fillon, avec notice historique, bibliographique et iconologique, par M. Louis Audiat. Niort, Clouzot, 2 forts volumes in-8° sur papier à bras, tirés à 250 exemplaires.

La bibliothèque scientifique de l'Ouest (abonnement 5 fr. par an), fondée à Niort en janvier, prête les ouvrages d'histoire naturelle. Elle a pour organe, sous la direction de M. A. Fournier, préposé aux collections d'histoire naturelle du musée de Niort, un *Bulletin* mensuel où les abonnés (10 fr. par an) pourront insérer gratuitement leurs travaux.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — Société de géographie de Rochefort ; séance du 27 janvier : la géographie des mers : dernières nouvelles de l'exploration de M. Thouar ; — du 18 février : compte-rendu des travaux de la société ; distribution des prix créés par la société pour les instituteurs et les élèves des écoles communales ; *Excursion aux fouilles de Saintes*, conférence par M. Louis Audiat. Voir les *Tablettes* du 21 ; — séance du 24 : *De l'Indo-Chine française*, par M. Silvestre.

Société littéraire de La Rochelle ; séance du 8 février : Lectures par M. de Richemond, *Le pasteur Merlin* ; par M. Musset, origine des mots *loriot* et *houle* ; communications d'objets antiques trouvés en Tunisie, d'une monnaie d'or trouvée en Aunis : Frédéric IV, roi des Romains. Lunebourg (Hanovre).

Société des sciences naturelles de La Rochelle ; séance du 13 janvier : Compte-rendu des travaux en 1887 ; étude sur les précurseurs de Réaumur (Motaye, Poupard, Esprinchard, Chagnet, Berthereau, Beauval, Venette, Richard, Baulot,

Seignette et Desaguliers), par M. de Richemond ; essai de mise en valeur de quelques substances (telles que la magnésie, le sulfate de chaux, etc.) non utilisées dans l'arrondissement de La Rochelle, par M. Albert Fournier. Ces travaux seront publiés dans les *Annales*. M. Basset signale une étude de M. Ch. Schlumberger sur les foraminifères, et M. Lusson la découverte à Perpignan, par le docteur Donnezan, d'une tortue fossile gigantesque qui a été envoyée au muséum de Paris. M. Boissellier a envoyé des coupes pour servir à la carte géologique qu'il a entreprise. — Du 8 février : compte-rendu par M. A. Fournier des travaux récents sur l'aphasie, l'action nocive de l'air expiré, la chute d'un aérolithe au Tonkin, etc.; analyse par M. Foucaud des dernières publications de la société botanique; examen par M. le docteur Termonia de la théorie du docteur Boulland sur le synchronisme entre le choc cardiaque et la pulsation aortique; M. Musset montre des pointes de flèche en silex, des grattoirs, etc., trouvés en Tunisie et les rapproche d'objets similaires découverts à Montroy par M. Guéry.

CONFÉRENCES. — Le 28 janvier, à Marennes, par M. Taper-noux, *Vercingétorix*. Voir dans la *Charente-Inférieure*, des 11 et 14 janvier, une très substantielle analyse faite par le rédacteur en chef, M. Michel Savigny, de cette conférence à La Rochelle sur *Vercingétorix*, analyse reproduite par l'*Indépendant* du 19 avec les extraits du *Phare des Charentes* et du *Courrier de La Rochelle*; à Saint-Martin de Ré le 21 janvier; le 22 à La Couarde et à Ars; 23 au Bois; 25 à Saint-Xandre; 26 à Marans; 27 à La Jarrie; 28 à La Rochelle; 29 à Aigrefeuille et à Surgères; 30 à Saint-Pierre d'Oleron; 31 à Saint-Georges; 1^{er} février à Dolus; 2 au Château; 3 à Marcennes; 4 à Rochefort; 20 à Saint-Porchaire; 21 à Pont-l'Abbé; 22 à Burie; 23 à Saintes; 24 à Gemozac; 25 à Saint-Jean d'Angély, par M. Delahaye, délégué de la ligue de l'enseignement; le 5 février, au Gua, par M. Torchut, avocat à Marennes: « Les bienfaits de la république et ceux qu'elle promet »; le 18, à Rochefort, par M. Audiat: *Les fouilles de Saintes*; le 19, à Saintes, par M. Calla, ancien député de Paris, avec le concours de MM. Prince-teau, avocat à la cour de Bordeaux, président des conférences du sud-ouest, et Oudet. (Voir compte-rendu dans les *Tablettes* du 21, le *Moniteur de la Saintonge* du 23, etc.); le 26, à Saintes, *Les vignes en Amérique*, par M. Vialla.

ERRATUM. — Nous tenons à répéter que le *Bulletin* accueille toujours avec empressement les rectifications qui lui sont signalées, et nous ne pouvons qu'engager les lecteurs à nous indiquer les fautes, graves ou légères, qui s'y glissent. Nous devons viser avant tout à la vérité et maintenir notre réputation d'exactitude. Voilà pourquoi nous publions — et cette livrai-

son en est encore une preuve — les observations qui complètent en corrigeant. Quant aux élucubrations malséantes, elles se tromperont de porte; qu'elles aillent là où l'huis leur est ouvert à deux battants.

Page 15, lignes 17 et 24, *Masquelez* et non *Marquelez*; — page 20, ligne 12, lire 1847 et non 1841; — page 23, ligne 6, *Normand* et non *Norman*; — page 53, § 2, ligne 15, *Quillet* et non *Guillet*; — page 56, ligne 32, *Deherme* et non *de Lherm*; — même page 56, note, d'après l'état civil de la commune de Champagne, J.-B.-Joachim Clémot est décédé à La Salle, le 12 juin 1852, à l'âge de 76 ans; la note porte par erreur 71 ans: — page 92, ligne 37, « cette méthode », lisez *étude*. — En outre M. l'abbé Noguès veut bien, dans l'article de M. Audiat, *Fouilles de Saintes*, du mois de juillet dernier, VII, page 310, relever comme incorrectes des phrases telles que celles-ci: « Ah! si il y avait eu un musée! » page 312: « Qu'est-ce que l'ascia? Symbole de conservation? emblème du coup frappé par la mort comme plus tard la faux? » page 316: « Je ne serai pas éloigné de voir dans quelques pierres les frises d'un cirque »; et puis « mille autres petites aspérités assez criardes ». Ah! oui, des aspérités criardes!

« Monsieur Texier, dans le n° de juillet, M. Audiat consacre près de deux pages et demie à commenter, à encadrer mon article: c'est me donner mes coudées franches pour répondre: j'en profite. Mais comme vous paraîsez tous deux ne pas trop connaître la loi du 29 juillet sur la presse, je vais commencer par vous instruire: « Art. 13. Le gérant sera tenu d'insérer dans les 3 jours de leur réception ou dans le plus prochain numéro, s'il ne s'en est pas publié avant l'expiration des trois jours, les réponses de toute personne nommée ou désignée dans le journal ou écrit périodique, sous peine d'une amende de 50 à 500 fr., sans préjudice des autres peines ou dommages-intérêts auxquels l'article pourrait donner lieu. Cette insertion devra être faite à la même place et en mêmes caractères que l'article qui l'aura provoquée. Elle sera gratuite lorsque les réponses ne dépasseront pas le double de la longueur du dit article. » Est-ce clair? Le gérant n'a pas à discuter la réponse à insérer..... etc.

« Coût: vingt francs cinquante-cinq centimes », et menaces de « justes dommages-intérêts... Le 23 septembre 1887. »

La « personne nommée ou désignée » n'a pas, sous prétexte de répondre, le droit d'encombrer une revue de détails complètement étrangers au sujet, voire de commentaires de jurisconsulte, ni d'attaquer autrui. De son côté, le gérant a parfaitement « le droit de discuter la réponse à insérer », quand cette réponse contient des diffamations qui pourraient avoir pour lui des suites fâcheuses. A défaut d'une connaissance parfaite « de la loi du 29 juillet », que veut bien nous apprendre M. l'abbé J.-L.-M. Noguès — ce dont je le remercie, car on a besoin

d'apprendre à tout âge, — il a celle des convenances qui lui permettent bien de publier des discussions historiques ou archéologiques, mais qui lui interdisent de publier les injures dont il plaît à M. l'abbé de se faire l'éditeur.

NÉCROLOGIE

Le 9 janvier, est décédé à Saintes Benjamin Coussot, veuf d'Anne Bonnet, né le 3 avril 1817 à Etaules, fils de Pierre Coussot et de Henriette-Noémi Puguignié. Il s'était formé en quelque sorte lui-même. A dix-huit ans il savait tout juste lire et écrire. Trouvant son tempérament trop faible pour cultiver la terre, et voulant embrasser la carrière de l'enseignement, il se remit avec ardeur à l'étude. Sa journée finie, il déposait sa bêche et allait, à trois kilomètres de chez lui, par tous les temps, recevoir les leçons de l'instituteur de Chaillevette, M. Plumeau, qui vit encore à La Tremblade, frère de M. le curé de Saint-Sauveur de Nuaille et père de M. le curé de Brives. Désireux de parvenir, suivant avec zèle les conférences cantonales qui avaient lieu à cette époque entre instituteurs, il put, dans moins de deux ans, conquérir son brevet de capacité avec félicitations des examinateurs. Instituteur à Dolus, son engagement décennal fini, il entra dans les bureaux des agents voyers, à Saintes, et de là dans ceux de la sous-préfecture, où la commission administrative de l'hospice le prit, en décembre 1861, pour en faire son secrétaire. Il fut, en 1864, à la mort de Joguet, économe de cet établissement jusqu'à la fin de 1878. La commission administrative tint alors à lui témoigner sa reconnaissance d'avoir, pendant dix-sept ans, géré les intérêts de l'hospice « avec intelligence, dévouement, intégrité », d'avoir classé les archives, augmenté les bâtiments, amélioré le service, fait circuler partout le gaz et l'eau, et, malgré ces dépenses « de secours, d'entretien, de réparations, d'améliorations, de constructions, et on peut même dire d'embellissements », d'avoir équilibré le budget de telle sorte que, depuis 1875, il se suffit à lui-même. Le 1^{er} janvier 1879, il laissa l'hospice ; puis son successeur Morice étant décédé subitement le 25 février 1885, il consentit jusqu'au 1^{er} août de cette année à faire l'intérim, apurer les comptes et remettre tout en bon état à son successeur M. Le Sueur. Coussot était trésorier de la fabrique de Saint-Eutrope. Ce « n'était pas seulement, dit le *Moniteur de la Saintonge* du 12, un administrateur intelligent et intègre ; il était encore et surtout un homme de bien, un chrétien sincère... Il avait bien mérité de la ville ».

L.

Le 23, est décédé dans la Charente l'abbé Gazil, âgé de 81 ans, qui avait été vingt ans directeur du grand séminaire de La Rochelle, auteur d'un traité latin sur la religion, imprimé par les soins de l'abbé Migne.

Le 24, est décédé à Bernay, où il s'était retiré depuis quelques années, Pierre Gibelin, né en 1810 dans le diocèse de Mende. Ordonné prêtre à La Rochelle le 25 mars 1839, il fut d'abord vicaire de Saint-Pierre à Saintes, puis curé de Bernay, de Migré, de Courant.

Fin janvier, est mort à Paris Léon Debain, représentant de la Charente-Inférieure à la constituante de 1818, né à Rochefort le 21 juillet 1808 d'un vieux soldat qui mourut en 1815. Ouvrier du port à 22 sous par jour jusqu'en 1825, puis instituteur privé en l'île d'Oleron et à Marennes en 1831, maître d'études dans un pensionnat, bachelier ès-lettres et ès-sciences en 1837, Léon Debain acquit en 1840 à Paris l'institution Mayer dont il était sous-directeur. Nommé représentant du peuple par 60,440 suffrages, il soutint la politique du général Cavaignac, s'opposa à celle de l'Elysée. Non réélu à l'assemblée législative, il rentra dans la vie privée.

Dans une lettre (Paris, 23 mars 1848), publiée par le *Phare* du 5 avril, et adressée au citoyen Botton, négociant à Marennes, l'un des chefs du parti républicain, Léon Debain, alors « membre du comite des subsistances », a raconté lui-même ses humbles débuts : « Mon père, républicain de vieille roche, fut capitaine éclaircur de l'armée en Vendée, où il servit à ses frais. Il se retira en 1803, ruiné et couvert de blessures. Une modique pension de 800 francs lui fut allouée; mais elle était insuffisante pour élever cinq enfants. En 1815, il mourut à l'hôpital de Rochefort, laissant sa veuve avec *dix centimes* dans sa poche. Je me rappelle qu'à cette époque ma mère vendait ses robes et m'envoyait acheter du pain de munition au quartier de Charente, trop heureux, alors, quand la quantité pouvait assouvir la faim de mes frères et sœurs. En 1816, j'entrai à 35 centimes par jour à l'atelier des étoupes du port de Rochefort, en 1818 à l'atelier des coins, en 1819 à celui de la mâtüre; et, enfin, je fus employé à la construction des vaisseaux du port. En 1825, je gagnais 1 fr. 10 c., et cependant je conduisais ma pièce. Ce gain était insuffisant pour me faire vivre ainsi que notre mère qui ne pouvait plus travailler; je laissai donc le port pour la Cabane-Carrée. Plus tard, je pris de l'ouvrage à l'île d'Oleron, Mornac, La Tremblade, et enfin à Marennes, où je me fixai en 1827. C'est là que M. Nicollet, dont je conserve le précieux souvenir, me donna gratuitement des leçons. Je me fis recevoir instituteur du deuxième degré par M. Lejeune, en 1831. Quelques mois après, je m'installai à Meschers, où je restai 15 ou 18 mois, maître d'école. A la mort de notre mère, en 1833, je me rendis à Brest, près de ma sœur, qui tenait un pensionnat.

En 1834, je fus admis comme maître d'études chez M. X... et j'y restai trois ans... Bref, en 1837, j'étais bachelier ès-lettres et bachelier ès-sciences mathématiques. Je me rendis à Paris pour étudier la médecine ; mais comme je n'avais pas une obole, je cherchai et j'obtins la place de sous-directeur dans l'institution Mayer. Enfin, quelques mois encore et j'aurais été reçu docteur en médecine si l'offre de me céder son établissement, et que j'acceptai en 1840, ne m'avait été faite par M. Mayer... »

Au mois de janvier, est décédé, dans sa propriété de La Prée, à Marennes, un misanthrope connu dans le pays, M. Brugnooghe, qui, avant 1870, a écrit des articles dans l'*Indépendant* de Saintes. Il lègue toute sa fortune, un million environ, à l'état, à charge d'une rente viagère de 1,800 francs pour sa domestique et de deux autres rentes de 400 francs pour deux autres personnes. Il exige que sa magnifique maison de Marennes soit démolie, que les matériaux en provenant soient vendus au profit de l'état, que les arbres du jardin soient arrachés et que l'emplacement devienne la propriété de sa domestique. Les meubles devront être transportés à Rochefort, où ils seront vendus aux enchères. Mais un second testament, si c'est le bon, qu'on vient de révéler change quelques unes de ces dispositions. L'état n'aura rien, et la maison ne sera pas démolie. Brugnooghe était par sa mère allié à la famille Tolluire, de La Tremblade.

Le 5 février, est décédé à Pons, dans sa 72^e année, Louis Sage, depuis 40 ans professeur de dessin et de peinture à l'institution diocésaine de Pons, où il a compté parmi ses élèves notre illustre compatriote M. William Bouguereau, qui lui gardait une affection filiale. Pendant tout le cours d'une si longue carrière, Sage « s'est montré travailleur infatigable, maître distingué, homme de bien... Artiste, dit le *Bulletin religieux* du 11, il avait le culte de son art; professeur, il savait se dévouer à ses élèves; chrétien, il mettait d'accord sa conduite avec sa foi ». Il a laissé une galerie de portraits parmi lesquels on remarque celui de Hude, supérieur de l'institution, et le *Vœu de Louis XIII*, qui est dans la chapelle de l'annonciation, à la cathédrale de La Rochelle.

Le 5, est décédé à La Rochelle, âgé de 89 ans, veuf de Seguy, Jean-Nicolas-Edouard Emmery, officier de la légion d'honneur et de l'instruction publique, né à La Rochelle en 1807. A sa sortie de l'école polytechnique, il fut officier d'artillerie, et après vingt-cinq ans de service, deux sièges, une blessure, il vint à La Rochelle prendre un repos vaillamment gagné. Rentré de bonne heure dans la vie civile, il rendit de grands services à ses concitoyens. Peu après son arrivée, il fut, le 11 juin 1840, élu conseiller municipal et, le 20 septembre 1843, nommé maire de La Rochelle ; réélu conseiller en juillet 1846,

il fut de nouveau maire en septembre. Démissionnaire pour cause de santé le 5 mai 1848, mais réélu conseiller le 31 juillet, il reprenait avec Bouffar et Babut l'administration municipale qui lui était confiée par décret du 23 août 1848, et la garda jusqu'au 25 novembre. Réélu conseiller en 1852 à une forte majorité, il reprit une quatrième fois la mairie le 14 novembre 1860, et une cinquième fois, le 23 septembre 1865. En novembre 1867 il quitta définitivement la mairie et resta conseiller municipal jusqu'en 1874. Il a donc été 28 ans conseiller municipal et 15 ans maire de La Rochelle. Il fut élu en 1848 membre du conseil général pour le canton ouest de La Rochelle et y siégea jusqu'en 1874. Il fut aussi président de la société d'agriculture et du comité d'instruction publique. Partout « il a apporté ses qualités précieuses d'organisateur, d'esprit clairvoyant et pratique ». En 1870, il fut chargé par le gouvernement de la défense nationale d'organiser et d'armer quatre batteries montées pour le département de la Charente-Inférieure, et grâce à son activité, il put les livrer avant la fin de la guerre. « L'homme privé, a dit sur sa tombe M. le docteur Brard (*Courrier de La Rochelle* du 8), l'homme privé était non moins séduisant : affable, d'une grande distinction de manières, il savait captiver ceux qui l'approchaient, et il connaissait le secret de refuser aux solliciteurs ce qu'il ne pouvait leur accorder en les renvoyant satisfaits. » « Au conseil général dont il fut longtemps le doyen, dit l'*Echo rochelais* du 8, Emmery occupait un haut rang dans l'estime de ses collègues qui furent les témoins émerveillés de la verdeur de son esprit et de la puissance de son travail. » « Dans ces diverses fonctions, dit la *Charente-Inférieure* du 8, M. Emmery s'était toujours montré administrateur habile et dévoué, et n'avait laissé que de bons souvenirs dans l'esprit de tous ceux qui s'étaient trouvés en rapport avec lui. » Deux discours ont été prononcés sur sa tombe : l'un par M. Potel, ingénieur en chef, son camarade d'école polytechnique, et l'autre par M. le docteur Brard, adjoint, au nom de la municipalité.

Le 7, est décédé à Cognac, à l'âge de 74 ans, François Nardou, dit Durosier, originaire de la Haute-Vienne, ancien imprimeur. Il avait, en 1840, succédé comme imprimeur à Mercier, fondateur de l'*Indicateur* de Cognac, qui avait remplacé les *Affiches de Cognac* fondées en 1833 par Dedé. Son fils, Marcel Durosier, dirige depuis quelques années l'imprimerie. L'*Ere nouvelle* du 16 a publié les quelques paroles que M. Tournade, prote, se proposait de prononcer sur la tombe : « Dormez en paix du sommeil éternel, mon vieux patron : vous l'avez bien mérité. »

Le 10, est décédé à Cognac, âgé de 62 ans, Hippolyte Ingrand, chef de l'institution Beineix, ancien chef d'institution à Aigre (Charente), où il a été inhumé, le 13, dans un caveau de famille.

M. Joseph Beineix, chef d'institution, dit la *Charente* du 15, « a retracé à grands traits et en termes émus cette existence toute de sacrifices et de dévouement ; il a déploré la mort d'un collaborateur précieux ; mais les habitants d'Aigre n'oublieront pas qu'ils perdent le plus regretté des amis. » (*Ere nouvelle* du 16).

Le 10, est décédé subitement à Laleu, près La Rochelle, René-Galien Prévignaud. âgé de 48 ans, ingénieur civil, un des chefs de service de l'entreprise du bassin de La Pallice, « ingénieur très distingué, d'un grand savoir et d'une urbanité parfaite. » (*Charente-Inférieure* du 11.) Elève de l'école des arts et métiers d'Angers, il fit son stage à Poitiers et vint à La Rochelle comme dessinateur au bureau de la traction. Puis il s'occupa d'architecture, collabora au projet de la préfecture de la Vienne dont il devint plus tard le constructeur ; il fut employé à diverses entreprises, chemins de fer, etc., et fut intéressé aux travaux du port de La Pallice. Il a été enterré le 12, et la première personne qui ait été inhumée dans le cimetière de La Rossignollette. Deux discours ont été prononcés sur sa tombe : l'un par M. Guibert, inspecteur des télégraphes à La Rochelle, condisciple de Prévignaud à l'école des arts et métiers d'Angers, l'autre par un jeune ouvrier. Voir *Courrier de La Rochelle* du 16 et *Charente-Inférieure* du 15.

Le 11 février, est décédé à Saintes, où il était né, le 15 février 1843, de Pierre Vallée et de Françoise Vinsier, Jacques-Eutrope Vallée, curé de Fontcouverte, secrétaire de la commission des arts. Elève des frères des écoles chrétiennes à Saintes, de l'institution ecclésiastique de Pons, du grand séminaire de La Rochelle, il fut ordonné prêtre en 1867, vicaire à Marennnes (1870) ; à Surgères, il fut contraint, par la faiblesse de sa santé et une maladie du larynx, de renoncer au ministère paroissial. Il fut précepteur dans diverses maisons en Saintonge et à Paris, puis professeur à Pons, enfin à l'institution Saint-Pierre de Saintes.

Nature fière dans une position modeste, il avait horreur de cette docilité suppliante, qui obtient par la souplesse ce qui ne s'accorderait peut-être pas au mérite resté droit. Il vit passer avant lui des condisciples que les circonstances favorisaient. Maladif, il avait rêvé, qui ne fait pas de rêves ? d'écrire de temps en temps des articles mi-historiques, mi-religieux, qui n'exigent pas des recherches trop fatigantes. Volontiers il eût été directeur d'une semaine religieuse. Le genre de travaux qu'exige une semblable publication allait à sa nature et à son talent, et les trop rares articles qu'il donna au *Bulletin religieux* révèlent une vraie vocation. Il rédigea aussi les *Annales du Saint-Viatique*, qui ont cessé de paraître.

Encore séminariste, il avait déjà le goût de la littérature qu'il avait puisé au collège de Pons sous son professeur de rhéto-

rique, M. J. Combes, dont il avait gardé un bon souvenir. Nous étions voisins. Il venait causer et me demander des sujets de dissertation qu'il traitait, que nous traitions ensemble, moi son aîné d'une dizaine d'années. Déjà il me trouvait sévère. Au moins, il comprit qu'il n'est pas aussi facile d'écrire en français qu'en charabia, et il a toujours su dans ses deux ou trois opuscules et une foule de petits articles, respecter la grammaire et l'orthographe.

Il fut sur le point de réaliser un autre rêve. L'aumônerie du collège de Saintes vint à vaquer en 1887 par la nomination (14 juin) à la cure de Gemozac de M. Bourdé qui l'occupait depuis le départ (1878) de M. Julien-Laferrière. Il accepta, heureux de cette perspective nouvelle. Mais la maladie, dont il souffrait depuis plusieurs années, avait fait de rapides progrès; et sa nomination officielle du 19 octobre le trouva sur son lit, d'où il ne s'est pas relevé.

En 1881, il eut un poste qui lui convenait sous tous les rapports, poste de choix et de confiance. Il fut au mois de mai nommé curé de Fontcouverte, paroisse de 590 âmes, à trois kilomètres de sa ville natale, près de son vieux père, de sa famille, de ses amis; c'était la solitude autant qu'il la voulait, la facilité du travail avec les ressources de la ville. Il était le premier curé résident de Saint-Vivien de Fontcouverte, et il étrennait le presbytère que M. Rullier venait d'y bâtir. Il y fut bien accueilli; et la foule de ses paroissiens qui l'a accompagné au cimetière, avec le maire et les conseillers municipaux, prouve qu'il sut s'y faire aimer.

Son zèle littéraire le fit quelque temps secrétaire adjoint de la société des *Archives* qui venait de se créer, et directeur du *Bulletin*. Le premier volume a un certain nombre d'articles de lui et la table. Puis un jour, il se sentit capable de faire faire à son tour ce qu'il faisait. Il alla porter son ardeur ailleurs, où il se donnerait libre carrière, sans être contraint ni astreint. Il voulait agir; on lui en fournit les moyens.

Nous lui donnâmes un président peu gênant qu'il désirait et le fimes secrétaire (19 novembre 1879). M. l'abbé Laferrière lui céda (?) la direction de la commission des arts, qu'il tenait de l'abbé Lacurie. Vallée se mit avec ardeur à l'œuvre; il recruta des membres, beaucoup parmi ses confrères, puisque sur 235 membres, 57 sont prêtres, le quart; il établit une cotisation minime pour avoir plus d'adhérents. C'étaient des ressources créées; il appela le tout société d'archéologie. Je l'encourageai fort. Il y a, en effet, beaucoup à faire pour l'archéologie dans un pays si riche en vieux monuments, si fertile en trouvailles, où les fouilles sont à fleur de terre et ne demandent qu'un peu de bonne volonté et très peu d'argent. C'est là qu'il fallait porter tous ses efforts; c'est la corde sur laquelle il fallait appeler tous les bras.

Au lieu de fouiller le sol, on fouilla les archives; au lieu de publier des mémoires archéologiques, on édita des textes, on

compte-rendit les ouvrages des amis, on fit de la linguistique et du robenhausien. Je lui dis : « Evitez le dualisme, qui fatalement deviendra antagonisme. A quoi bon créer ce qui existe ? Au lieu de les diviser, réunissez les forces. Tout ira mieux. » D'autres, M. Georges Musset en particulier, tenaient le même langage. Vallée croyait qu'on pouvait piocher le même sillon sans se heurter de temps en temps et sans se donner involontairement des coups de bêche. Et puis qui n'a rêvé d'avoir à soi une société où l'on est bien le maître, de diriger après avoir été dirigé ? Agir, faire quelque chose, c'est une noble ambition. Il se dépensa beaucoup; on fit des règlements, et l'on prit modèle sur la société des *Archives*; on pouvait plus mal choisir. La société avait pour armoiries les armes des provinces d'Aunis et de Saintonge; on eut le blason des villes de La Rochelle et de Saintes. Elle avait une devise; on en fabriqua une. Elle publiait des textes inédits, c'était son but principal; on publia des textes inédits. Elle faisait quelquefois de l'archéologie, ce complément de l'histoire, et parce que l'archéologie était délaissée dans le pays des Bourignon et des Chaudruc de Crazannes; on fit de l'archéologie. Elle posait des questions qui mettent en éveil la curiosité, provoquant les recherches et aident à travailler; on posa des questions. Elle avait sa périodicité trimestrielle; on parut tous les trois mois. Elle demandait une cotisation, on en établit une; cette cotisation était de 12 fr., on la fixa à la moitié. C'était la science mise à la portée de toutes les bourses; et l'on put être sociétaire savant à prix réduit. Cette similitude, même matérielle, fit que plusieurs se trompèrent de porte, et croyant entrer ici se trouvèrent là.

Pendant huit ans, Eutrope Vallée fut l'âme de la commission; il la soutint, et ne lui ménagea ni son dévouement, ni ses forces; il se donna tout entier à cette œuvre qui lui agréait. Tâche périlleuse qu'il s'était imposée ! Ecarter résolument le mauvais, trier dans le médiocre et le passable, diriger le travailleur débutant, lui signaler les fautes à corriger, résister à la camaraderie qui a toujours ses droits sur nous, proscrire impitoyablement l'ineptie native, l'insuffisance irrémédiable et la suffisance impénitente, c'est une besogne assez rude. Il faut savoir quelquefois faire des mécontents. Sa bonté d'âme lui persuadait qu'on devait encourager surtout la faiblesse même provoquante, et il acceptait tout, voire ce qu'il ne pouvait approuver. De là quelques déboires, des mécomptes qu'un peu de clairvoyance ou de fermeté auraient évités, et dont il ne fut pas le seul à pâtir. Dans une entreprise comme la sienne, la recherche et la défense de la vérité, la poursuite acharnée du mieux, l'amour sincère de l'art, la passion de l'idéal, voilà le but suprême de nos efforts et de notre activité. Les mesquineries n'y doivent point trouver place, encore moins les petites rancunes d'amour propre. La guerre à l'erreur suffit aux ardeurs batailleuses; point n'est besoin d'y mêler les personnes. La paix est un bien inappréciable; mais il faut savoir le mériter, quelquefois l'acquérir, au besoin le conquérir.

En revanche, on a vanté l'habileté et les talents qui firent de Vallée « un secrétaire si précieux pour une société savante : la facilité de sa rédaction, la fidélité de sa mémoire, a dit M. de Bremond dans le *Moniteur de la Saintonge* du 16, reproduit par le *Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle* du 18, le don de saisir et de retenir dans ses moindres détails les lectures faites en séance sur les sujets les plus divers et souvent les plus arides, étaient autant de qualités brillantes qui lui permettaient de résumer sans efforts et avec une remarquable clarté les discussions et les observations de ses confrères, et de les consigner dans un fidèle procès-verbal ». Et l'on a loué « son style élégant et fleuri », et « l'aménité de ses manières ».

« Publiciste de la bonne école, dit le *Progrès* du 15, travailleur infatigable autant que modeste, on lui est redevable de travaux justement appréciés... Ses obsèques ont eu lieu ce matin, au milieu d'un concours nombreux d'ecclésiastiques et de personnes de toutes les classes de la société. » Et le *Bulletin religieux* du 25 a, « par la plume d'un ami », célébré en fort bons termes « cette riche nature... la douce aménité de son caractère, la noble simplicité de ses manières, la générosité de ses sentiments, l'esprit éminemment sacerdotal... cœur et intelligence d'élite. »

Ses occupations professionnelles, surtout sa santé toujours précaire, ne lui avaient pas permis d'acquérir de vastes connaissances ni de se livrer à des travaux de longue haleine ; mais il savait, il savait beaucoup plus que certains qui, à force de se faire valoir, de trancher sur toutes les questions, de parler haut avec étalage d'érudition souflée, ont fini par obtenir le surnom de savant, fléau de la science, parce qu'ils sèment l'erreur et que leur ton impose au vulgaire. Il a écrit deux ou trois opuscules de quelques pages, le panégyrique de l'abbé Lacurie, et deux notices : l'une sur l'abbé Léon Bonnet, archiprêtre de Saintes, son protecteur et l'ami de sa carrière sacerdotale, l'autre sur Hippolyte Legardeur de Tilly, son aide dans les recherches historiques, deux natures bonnes et paisibles quoique caractères différents, qu'il s'est plu à enguirlander d'épithètes, n'ayant pas de grandes actions à raconter, et qu'il a jetées dans le même moule de la piété chrétienne et de la ferveur religieuse.

Il avait toujours été souffreteux, avec des alternatives. L'affection dont il était atteint devint plus vive. Il souffrit d'abord courageusement, lutta longtemps et fut forcé de s'arrêter. Il ne croyait pas d'abord au péril prochain. Témoin des tortures qu'il endurait, j'essayais de l'encourager à souffrir, dans l'espoir d'un rétablissement que personne n'espérait plus depuis longtemps. Et quand il a vu devant soi la mort inévitable, il s'est pieusement résigné. Il l'attendit, cette « mort, libératrice céleste ». Elle vint ; c'était vraiment la délivrance.

L. A.

Le 14, est décédé à Nantes, sous-chef de dépôt aux chemins de fer de l'état, Emile-Romain Angibeau, âgé de 36 ans, enterré à La Rochelle le 17. A dix-huit ans, employé aux ateliers de la compagnie des chemins de fer des Charentes, à Saintes, il avait bravement fait comme soldat son devoir en 1870, et avait été blessé à Villersexel; puis il avait passé plusieurs années comme ouvrier d'artillerie en Cochinchine, d'où il revint avec une santé délabrée. M. Kesler, conseiller municipal de Saintes, chef du petit entretien aux chemins de fer de l'état, a prononcé sur sa tombe un discours publié par le *Courrier de La Rochelle* du 22 et l'*Indépendant*, de Saintes, du 25.

Le 18, est décédé à Saint-Jean d'Angély, où il était né le 2 mai 1820, Jean-Baptiste-François-Henri Monnier, juge honoraire au tribunal civil. Elève du collège de sa ville natale, de l'école de droit de Poitiers (1841-1844), il se fit inscrire comme avocat, le 28 décembre 1844, à Saint-Jean, et quelques années après fut élu bâtonnier de l'ordre. Juge suppléant dans cette ville le 21 mai 1853, il fut en outre chargé de l'instruction, le 22 avril 1862; juge titulaire le 17 mars 1866, il eut de nouveau (22 mars) l'instruction, qu'il garda jusqu'au 29 juin 1870, où il redevint simple juge. En 1887, il prit sa retraite pour cause de santé, et fut nommé juge honoraire. M. Petit, président du tribunal, a célébré sur sa tombe ses belles qualités dans un discours reproduit par l'*Union* et l'*Écho* de Saint-Jean d'Angély du 23. « Pendant 43 ans, a-t-il dit, Monnier resta attaché à notre palais de justice (9 ans comme avocat et 34 ans comme magistrat). Jamais il ne voulut quitter sa ville natale; tous ceux qui l'ont connu pendant ce temps-là ont su apprécier ses nombreuses qualités et je suis certain d'avoir leur approbation entière, en disant pour me résumer en quelques mots: M. Monnier fut l'homme du devoir. Cher collègue, vous avez parcouru une carrière longue et honorable que méritaient de couronner les loisirs d'une retraite à laquelle les nombreux services par vous rendus vous avaient donné des droits incontestables: Celui qui tient en ses mains la destinée des hommes en a décidé autrement: nous ne pouvons, imitant en cela l'exemple par vous donné à votre lit de mort, que nous soumettre à sa volonté suprême..... »

ARCHÉOLOGIE. — MUSÉE.

Sur la hauteur qui domine, à Saintes, au bord de la Charente, les bâtiments de l'ancienne société vinicole, M. Andréotti, brasseur, a découvert à fleur de terre un vaste bassin de construction romaine. Ce bassin établi sur la banche a au fond un béton de 50 centimètres formé de briques pilées dans la chaux vive. Sa dimension est de 10 mètres 50 de long sur 7.50; il pouvait avoir 2 mètres 10 de profondeur. On y voit un trou

destiné à écouler les eaux. Dans le balnéaire de Sanxay, il y avait un bassin semblable qui recevait l'eau par un tuyau placé au haut d'un des murs, et qui était une salle d'hydrothérapie. Tout le parement intérieur de notre bassin est revêtu d'une couche de ciment qui le rendait parfaitement étanche. On y descendait par un escalier de quatre marches formées de briques noyées dans le ciment. Il était plein de pierres, de briques et de tuiles presque toutes brisées, qui servent à paver les allées. Cinq entières ont été données au musée. Peut-être était-ce un bassin destiné à laisser déposer quelque temps l'eau venant de l'aqueduc avant qu'elle servit aux usages domestiques, cuisine ou bain. L'amas de pierres et de tuiles qui l'encombraït pourrait bien provenir du toit et des murs qui le préservaient. Tout ce coteau du reste est couvert de débris romains.

Le classement dans les magasins de la ville de l'ancien musée lapidaire de Saintes et l'aménagement des pierres trouvées dans les fouilles de 1886 et 1887, seront terminés dans le mois de mars ou d'avril. Ce n'est qu'alors que le public sera admis à visiter ce nouveau musée.

On a placé en janvier à l'entrée l'ancienne porte d'un jardin qui s'ouvrait rue de la Boule, sur la gauche en allant au cimetière. Démolie en 1875, elle avait été donnée au musée par M. Adolphe Brunaud. Voir *Essai sur l'imprimerie en Saintonge et en Aunis*, page 62. Le millésime 1676 donne la date. On y remarque le monogramme du Christ I H S (c'est-à-dire IHCOYΣ, où l'on a vu à tort l'anagramme *Iesus Hominum Salvator*), puis M A, *Maria*, et le verset 1 du psaume XLI :

SICVT DESIDERAT CERVVS AD FONTES AQVARUM...

Enfin ce vers :

HORRIFICOS COELI PARIT INTER CERVA FRAGORES.

C'est Etienne Bichon, imprimeur à Saintes des jésuites et de l'évêché, qui construisit ce portail, et y fit graver et son emblème et sa marque typographique. Voir pour les détails *Epigraphie santone*, p. 292.

M. Emile Espérandieu s'occupe du *Musée lapidaire de Saintes*, dans un article très sage et très juste de la *Revue poitevine*, n° 46 : « On a retrouvé deux fragments d'inscription qui ont un peu aidé à compléter une épitaphe, partiellement publiée en 1869 par M. Audiat, et qu'il faut maintenant lire ainsi :

// VL · ALBI MIE · (pour MIL.)
LEG · II ➤ LAENATIS
ANNO XXVII STI VII
H · S · E ·

[Diis manibus et memoriæ Caii I]vl[ii] Albi mil[itis] leg-
[ionis] secundæ, centuria Lænatis, anno[rum] xxvii, sti[pen-
diorum] vii. H[ic] s[itus] e[st].

« Aux Dieux mânes, à la mémoire de Caius Julius Albus, soldat de la deuxième légion, centurie de Lænas, mort à l'âge de 27 ans, après 7 ans de services. Il repose ici. »

Un autre fragment trouvé en 1887 complète partiellement une inscription qui est au musée de Saintes depuis 1853. Voir *Bulletin*, viii, p. 29.

Notre confrère félicite la municipalité de Saintes d'avoir décidé le transfert « dans une salle un peu plus convenable » des antiquités gallo-romaines et médiévales « entassées pêle-mêle depuis 1841 ». Le nouveau local n'est pas parfait : « Le plafond est beaucoup trop bas, les portes trop larges, les fenêtres trop étroites; la lumière n'y entre pas comme on pourrait le souhaiter; mais on ne saurait tout avoir; et c'est déjà beaucoup que la ville de Saintes se soit décidée à faire quelque chose. C'est M. Audiat qui est chargé de classer méthodiquement toutes ces vieilles pierres; il s'acquitte consciencieusement de sa tâche »; mais il a tort de peindre « en rouge le creux des lettres des inscriptions ».

M. Audiat a commis beaucoup de fautes; mais, hélas! pardonnez-lui, messieurs les archéologues : il savait ce qu'il faisait; et il recommencera à la première occasion. Les pierres épigraphiques ne sont pas seulement réunies là à grands frais pour les savants; elles le sont un peu aussi pour ceux qui veulent le devenir, ou au moins qui désireraient connaître ce qu'elles disent. Et comme le conservateur du musée a eu soin de ne peindre que les lettres parfaitement lisibles, celles sur lesquelles il est impossible d'hésiter, laissant à leur état naturel les signes énigmatiques, frustes, rongés par le temps ou mutilés par le marteau, les épigraphistes auront encore là de quoi exercer leur sagacité, et ne pourront pas se plaindre qu'on leur aura facilité la besogne.

L'auteur enfin émet l'idée qu'on réunisse « au nouveau musée tous les objets non lapidaires, de provenance locale, qui se trouvent dans les collections de la ville. Le pied de cheval en bronze aurait sa place tout indiquée près des dédicaces impériales dont l'une peut-être était gravée sur le piédestal qui supportait la statue équestre à laquelle il a certainement appartenu. Il est hors de doute, d'un autre côté, que les cales de menu métal trouvées dans les fouilles, équilibreraient tout aussi bien les vieilles pierres que les cales de bois dont on se sert... »

La réflexion est fort juste, si juste que je n'ai pas encore pu la faire comprendre de qui de droit. En vérité, ce n'est pas toujours chose facile que de faire quelque chose.

Louis AUDIAT.

VARIÉTÉS

BAGARRIS

Celui de nos confrères qui a fourni, sous la rubrique *Errata*, une note sur Rascas de Bagarris à la livraison de janvier (p. 36), voudrait-il me permettre de faire, à mon tour, suivre sa note d'un petit *erratum* ? M. C..., nous renvoyant à la *Biographie universelle* de Michaud, croit pouvoir affirmer que l'antiquaire provençal revint à Aix « avec le titre honorifique d'*intendant des mers atlantiques* ». En regard de cette assertion, je tiens à reproduire, pour l'édification de nos lecteurs et de mon critique surtout, ce passage de ma notice sur le maître et l'ami de Peircsc (*Avertissement*, p. 15) : « Ne terminons pas ce petit chapitre sans demander quel est le premier des biographes de Bagarris qui s'est avisé de dire que, dans sa retraite et comme fiche de consolation, il reçut le titre d'*intendant des mers atlantiques du roi*. Ce titre grotesque, ce titre inouï, ce titre impossible, doit être une altération, due à quelque copiste ignorant, du titre d'*intendant des méd[ailles] et antiques du roi*. On est obligé d'attribuer une aussi impure origine à la prétendue intendance maritime : car nulle autre explication n'est recevable. Mais comment tant de critiques ont-ils pu laisser passer, sans crier gare, cette pompeuse absurdité ? »

Je n'ajouterai qu'un mot à cette citation : Quand, l'an dernier, un de nos plus savants numismatistes, M. Gustave Schlumberger, daigna présenter à l'académie des inscriptions mon petit volume sur Rascas de Bagarris, il jugea à propos de lire à la docte assemblée le passage que je viens de reproduire, ce qui, me fit-il l'amabilité de m'écrire, excita une vive hilarité, que je comparerai, puisqu'il s'agit d'immortels, à l'hilarité des dieux de l'Olympe dans le poème homérique. Devais-je m'attendre, après que justice aussi éclatante avait été faite, devant le premier corps savant du monde, des méprises de la *Biographie universelle*, à voir mon confrère M. C... renvoyer les lecteurs, par dessus ma tête, au recueil de Michaud ?

PH. TAMIZEY DE LARROQUE.

Gontaud, 6 janvier 1888.

LE MOUCHOIR ANTIJÉSUITIQUE

Dans le dernier numéro du *Bulletin*, tome VIII, page 43, notre confrère, M. Paul Mercier, nous a donné la description d'un mouchoir, où, dans un dessin allégorique, sont représentés les principaux méfaits dont on s'est plu à charger les disciples de saint Ignace. Nous sommes parfaitement d'accord avec lui sur le véritable mobile qui a inspiré l'auteur de cette cotonnade satirique ; mais il nous semble difficile d'admettre que le mouchoir en question ait été tissu et frappé « au moment

où Louis XV signait le décret de proscription de la compagnie de Jésus (6 novembre 1764) ». La première manufacture de toiles de coton imprimées fut fondée à Jouy, en 1759, par Oberkampf ; ses produits, dont il existe encore des échantillons, indiquent des procédés d'impression absolument primitifs : on ne saurait y comprendre un ouvrage aussi compliqué comme couleurs et comme dessin, que le mouchoir dont il s'agit. Les premiers tissus à personnages furent les étoffes de tenture dites *camaïeux* : elles ne parurent que quelques années avant la révolution, en un temps où l'opinion publique ne se préoccupait guère des jésuites. Le mouchoir « antijésuitique » a été vraisemblablement imprimé pendant la restauration, quand la guerre aux « hommes noirs » était dans toute sa vigueur et le « mouchoir patriotique » dans toute sa vogue. Alors un priseur « libéral » ne pouvait pas faire moins que d'exhiber de sa poche une étoffe où se trouvait retracée l'une des principales batailles de l'empire, et c'est ce qu'a spirituellement signalé Désaugiers dans une de ses chansons portant, je crois, la date de 1818 :

Grâce à cette nouveauté,
Une sensible beauté
Peut, si la douleur l'attaque,
Essuyer ses yeux fort bien
Avec le bras d'un Cosaque,
Ou la jambe d'un Prussien.

De même on s'explique la satisfaction d'un lecteur assidu du « Voltaire Touquet » en maculant du tabac « les jésuites au museau de dogue et aux oreilles d'âne représentant le fanatisme ».

D. A.

Nous avons examiné l'objet en question ; et rien, absolument rien ne rappelle le style de la restauration. Il a tous les caractères archéologiques de l'époque de Louis XV.

A.

NOELS SAINTONGEAIS

Au compte-rendu bibliographique du dernier fascicule, le *Bulletin* exprime le regret que M. l'abbé Blanchet n'ait donné place dans son charmant petit volume de *Noëls* qu'à une pièce en patois :

Piarrot, va q'ri ton chalumiâ ;
Piante m'itii tous tes ignâ,
Et vins t'en avec nous...

« Elle est si jolie, dites-vous, qu'on regrette de n'en pas voir plusieurs ; il y en a tant en patois dans la Saintonge et l'Angoumois, pour ne parler que des provinces limitrophes et dont l'idiome est à peu de chose près le même ! »

Ces lignes m'ont suggéré l'idée d'ouvrir un vieux recueil de noëls, précieux souvenir de famille, où je pensais en trouver

plusieurs dans le dialecte de nos chères provinces. Les premières et les dernières pages de l'opuscule grossièrement broché manquent ; il n'est donc pas possible de donner exactement l'époque de l'impression, qui doit dater du commencement du siècle. Ma grand'mère maternelle, M^{me} Droudun, née Ancelin, qui nous l'a transmis, est morte à Rochefort, où elle habitait, en 1866, à l'âge de 84 ans. Voilà pour l'origine du livre.

De noëls en saintongeais, point ; mais j'y trouve, en patois poitevin, entre autres la pièce donnée en saintongeais par M. l'abbé Blanchet, et qui pourrait bien n'être qu'une adaptation toute récente de ce noël à l'idiome commun de l'Angoumois et de la Saintonge.

Trois autres pièces en patois poitevin figurent dans ce recueil. Celle qui me paraît offrir le plus d'intérêt pour notre province est intitulée : *Noël gaillard, contenant toutes les villes, bourgs, villages et contrées de la province de Poitou, et encore quelques provinces, villes et lieux adjacens.*

Voici les couplets ayant trait à des localités de la Saintonge, de l'Aunis et de l'Angoumois :

Niort, Les Sables et Marans, nau, nau,
Fontenay et La Rochelle
Chargi tretous de présens, nau, nau,
Pre douni à la Pucelle ;
Dau riban, dau carcan et dau dentelle,
Qu'o fauguit ine aridelle
Pre porti tous lou fardeau, nau, nau, nau.

Melle, La Mothe et Luçon, nau, nau,
Prevoirant à la mangeaille ;
Se garniront de fœsans, nau, nau,
De pigeons et de poulaille ;
Mais Sensais, Lavocea, Cursé et Paille
Chargi de foin et de paille,
Songirant aux animaux, nau, nau, nau.

Sainte et Saint-Jeon d'Ongely, nau, nau,
Cheboutonne et Angoulême
Etiant in poai étouni, nau, nau,
N'ayant point trouvi de crème ;
Mais Ruffec oguit davantage d'ème :
Car glen avoit pre li-même
Sarti in grond plein jadau, nau, nau, nau.

La composition de ce noël me paraît remonter à une époque antérieure à la révolution, à en juger par la prière de Perrin Morea :

Etont tretous arrivés, nau, nau,
Pre devant la manjouère,
Perrin Morea le premez, nau, nau,
Dissit, faisant sa prière :
Mon megnon, pre l'amour de voutre mère,
Tirai nou de la misère,
De la taille et de la sau, nau, nau, nau.

A propos des *Chants, chansons et poésies populaires des deux Charentes*, recueillis par M.-B. Béraud, de Cognac, j'ai extrait quatre chansons saintongeaises d'un vieux chansonnier manuscrit datant de 1785, et ayant appartenu à Alphonse-Amédée Renou, originaire de Saint-Jean d'Angély et ancien notaire à Mortagne-sur-Gironde; il est actuellement à M. Eutrope Jouan, à Mortagne, qui a bien voulu me le communiquer en me permettant d'y puiser.

Ces chansons ne portent pas de titres, à l'exception de celle qui est intitulée *Chanson en rond*, une ronde. Je leur ai donc laissé les numéros qui les désignent dans le recueil. Je n'oserais, il est vrai, les donner toutes pour des modèles de délicatesse et de prudence, surtout les numéros 22 et 103; mais les héros de nos pères n'avaient sans doute aucune raison d'être, sous ce rapport, plus raffinés que ne le sont de nos jours ceux de M. E. Zola, et comme « documents humains » ils valent certes bien ceux du grand romancier contemporain. D'ailleurs, le refrain du numéro 103 est si joli, qu'on ne saurait refuser un peu d'indulgence pour la crudité des couplets :

Ho ne fut jamais samedi
Qu'o ne fut feste au lendemain.

Le numéro 56 est empreint d'une naïveté charmante et s'inspire d'une idée morale que ne désavouerait pas le bon Berquin; il mérite d'ailleurs d'être cité en entier :

Lêi desiries ban d'être *bis.*
Un petit oseillon volant *bis.*
Sus la goule à ma mie
Y eres toujours en m'apouant.
Margarite, ma mie,
Seres-jy ja gendre cians ?
Tes chosses a sont creugées ;
Te les des au marchant.
Les prévost sont en ville :
Prend garde à té, lêi te prendrant.
Pr' ine paire de chosses
Gardres jy les prisons lontemps ?
In moués ou cinq semaines
Pet-être le restant de l'an.
Vous autres, genes filles,
La qui avez tant de galans,
N'y prenez pas quiés droles
Qui avant l'air tant fignolant;
In labourour de terre
Qui jette beau son soc au vent.

La *ronde* sous forme de ballade, inscrite sous le numéro 82, respire une franche bonne humeur et est assaisonnée de ce vieux

sel gaulois dont les côtes de la Saintonge paraissent avoir eu depuis longtemps le monopole. Citons-la encore tout entière :

C'est monsieur de l'an qui mouille
Qui a marié son fils.
Lui a donné en mariage
Trois pleins pots de lait bouilli.
L'entendez-vous, l'heure du reloge?
Sçavez-vous quelle heure est-il?

Lui a donné en mariage
Trois pleins pots de lait bouilli.
Il s'en vat à La Rochelle
Pour convier tous ses amis.
L'entendez-vous, etc.

Il s'en va à La Rochelle
Pour convier tous ses amis.
Tous ceux qui viendront aux noces
Apporteront leur cuillery.
L'entendez-vous, etc.

Tous ceux qui viendront aux noces
Apporteront leur cuillery.
C'est le curé de la paroisse
Qui a oublié son cuillery.
L'entendez-vous, etc.

C'est le curé de la paroisse
Qui a oublié son cuillery.
La première bouchée qu'il mange
Lui a brûlé son goulery.
L'entendez-vous, etc.

La première bouchée qu'il mange
Lui a brûlé son goulery.
Maudite soit la mariée
Et le marié aussi !
L'entendez-vous, etc.

Maudite soit la mariée
Et le marié aussi !
Si jamais je vas aux noces
Je porterai mon cuillery.
L'entendez-vous, etc.

Ces charmantes miniatures, œuvres d'artistes ignorés, nos pères, sont assurément dignes d'être conservées et transmises à la postérité saintongaise.

PIARE MARCUT.

Léchailler, le 31 janvier 1888.

LE CHATEAU DE FRANÇOIS 1^{er} A COGNAC

SONNET

S'ils n'étaient pas muets, les vieux murs que voici,
Que de jours radieux ils nous feraient connaître,
Quand le roi-chevalier, que Cognac a vu naître,
Venait avec sa cour se reposer ici !

Parlant d'ardents combats... d'aveux tendres aussi,
Dames et grands seigneurs reviendraient apparaître,
Tous braves et charmants, comme l'était le maître !...
N'est-ce pas, vieux château, qu'ils devaient ainsi ?
Mais on demande en vain leur secret à ces pierres ;
Elles n'ont rien gardé des propos entendus.
Tous les échos d'alors sont à jamais perdus.
Les belles d'autrefois ont fermé leurs paupières ;
Leurs galants cavaliers dorment depuis longtemps...
Et pourtant aujourd'hui je crois voir l'ancien temps.

Edmond MAGUIER.

LA SALLE DES GARDES AU CHATEAU DE COGNAC.

M. Paul de Lacroix a écrit une histoire du château de Cognac dont je n'ai pas l'intention de parler. Je veux uniquement rappeler un souvenir qui se rattache à la salle si gracieusement mise à la disposition de la société des Archives par M. O'Tard de La Grange, et dont les voûtes imposantes sont un des derniers vestiges de l'antique splendeur du château qui vit naître François I^{er}.

La salle des gardes, au-dessus de laquelle il n'existait primitivement aucune construction et que surmontait une magnifique terrasse d'où l'œil dominait la vallée si pittoresque de la Charente, fut, dans un temps où le château avait perdu ses nobles habitants, affecté à l'internement des prisonniers de guerre. Notamment la guerre de sept ans envoya à Cognac de nombreux captifs qui ont laissé sur les murs de la salle des gardes des traces encore visibles de leur séjour : inscriptions, noms, dates.

Ce fut sur mer que la guerre commença. Ce furent des marins amenés à Rochefort et de là distribués dans les villes environnantes, qui furent les premiers hôtes du château. Dès le début, en 1756, un succès éclatant de nos armées commandées par l'amiral de La Galissonnière et le maréchal de Richelieu, enleva aux Anglais par un fait d'armes qui compte dans les fastes de l'histoire de France, la possession de l'île Minorque et de la citadelle considérée jusqu'alors comme inexpugnable de Port-Mahon (17 avril à 27 juin 1756).

Pien que la flotte anglaise eût été défaite le 20 mai, l'escadre française dut lutter longtemps contre les entreprises hardies d'une flottille de corsaires recrutés pour le compte de l'Angleterre et qui sillonnaient la mer. Dans l'une de ces escarmouches on captura un vaisseau d'Exeter, dont un des marins grava sur le mur de la salle même où notre société tient sa séance, l'inscription suivante :

GABRIEL GOMES DA SILVA, BELONGING TO LISBURN GUNNER OF THE KING OF PRUSSIA PRYVATEER BELONGING TO EXETER. TAKEN... JULY ANNO DOMINI MDCCL...

Le reste de la date est difficile à déchiffrer ; mais d'autres dates parfaitement visibles et les circonstances rapportées dans

l'inscription permettent de lire 1756. Et l'on traduit ainsi : « Gabriel Gomes da Silva, de Lisbonne, canonnier à bord du *Roi de Prusse*, corsaire du port d'Exeter. Pris le... juillet an du Seigneur 1756. »

Je n'ai pu découvrir dans nos archives municipales aucuns renseignements sur les faits que ces témoignages attestent d'une façon si irrécusable. J'y ai trouvé cependant la trace des réjouissances publiques auxquelles la prise de Mahon donna lieu à la demande du comte de Montalembert, gouverneur des provinces d'Angoumois, Saintonge et Aunis. Ce fut le 1^{er} dimanche d'août 1756 qu'un *Te Deum* fut chanté à Saint-Léger, et qu'un feu de joie fut allumé avec accompagnement de canon et de mousqueterie. Ce programme servit du reste un an plus tard à célébrer la victoire du maréchal d'Estrées à Hastenbeck; et cette fois les prisonniers du château de Cognac durent en entendre les échos.

P. F.

UN ÉPISODE DE LA DÉFENSE NATIONALE EN 1870

UN HÉROS SAINTONGEAIS. DESMORTIERS

par Philippe RONDEAU (1).

Le 16 octobre 1887, le hameau de Persan (2), dans Seine-et-Oise, était en joie : c'était une fête patriotique pour l'inauguration d'un monument dressé par souscription à la mémoire de deux victimes de la barbarie prussienne dans la guerre de 1870. Le monument est simple, une pyramide supportée par un socle de granit bleu, élevé lui-même sur un soubassement de trois marches. La façade principale a pour ornement une couronne de chêne traversée par une palme de lauriers. Au-dessous on lit :

A LA MÉMOIRE DE DESMORTIERS ET MAÎTRE
FUSILLÉS A CETTE PLACE PAR LES PRUSSIENS LE 1^{er} OCTOBRE 1870.

Des deux héros ainsi glorifiés l'un était saintonguais, Desmortiers. Il appartenait à cette race qui, pendant trois siècles, dans la lutte contre les Anglais comme dans les guerres du xvi^e siècle, a montré sa vaillance en tant de combats. Sa famille comptait parmi les plus honorables et les mieux posées de l'arrondissement de Saint-Jean d'Angély.

Ils étaient huit enfants, dont quatre garçons : Henri, Louis, Eugène et Détérville. On raconte que ce prénom singulier de Détérville avait été imposé au plus jeune par l'admiration de sa mère pour un roman de madame de Genlis.

(1) Lu en séance publique de la société des Archives, à Saintes, le 26 novembre 1887, et à Cognac, le 8 janvier 1888.

(2) Le village de Persan est situé sur la rive droite de l'Oise, dans le canton de l'Isle-Adam, arrondissement de Pontoise.

L'avant-dernier, Eugène, prit un parti qui s'imposait presque toujours à l'un des membres d'une famille nombreuse : il resta dans le logis des ancêtres, pour diriger la culture des champs paternels. Le second, Louis, avait la vocation ecclésiastique : il se fit prêtre. Henri, l'ainé des quatre, et Détéville furent poussés par les circonstances à faire leur carrière de la magistrature. A Henri surtout étaient réservées les destinées les plus brillantes.

Leur mère était une sainte femme. Elle avait à Paris un frère qui l'aimait beaucoup, Duvergier (1), avoué près le tribunal de première instance. Cet excellent oncle ayant remarqué la vive intelligence et la jeune ambition de Henri, l'appela près de lui, lui fit faire son droit, l'instruisit dans la pratique de la procédure en qualité de son premier clerc, et lui facilita, par ses relations, l'accès de la magistrature. Nommé d'emblée président à Arcis-sur-Aube en 1816, puis à Corbeil, il devint juge au tribunal de la Seine en 1820; et, dès l'année suivante, on lui confiait les fonctions de juge d'instruction. Le gouvernement de juillet le nomma conseiller à la cour de Paris le 28 septembre 1830, pour l'appeler, quelques mois plus tard, le 8 mars 1831, à l'un des postes les plus importants et les plus difficiles, celui de procureur du roi à Paris. Il avait alors 48 ans (2), et joignait, aux avantages de la force de l'âge, une grande connaissance des affaires et la prudence, fruit de l'expérience et des années.

Il serait difficile de rappeler toutes les causes importantes où il fut mêlé dans un temps où les complots, les émeutes et les tentatives de régicide étaient à l'ordre du jour, et de signaler les services nombreux qu'il rendit au gouvernement d'un roi par la sagesse duquel il espérait voir s'ouvrir pour la France une ère de paix et de liberté.

Quelques années plus tard, en 1835, il reçut un précieux témoignage de confiance et de sympathie : son arrondissement de Saint-Jean d'Angély le choisit comme député, et pendant huit ans il porta le double fardeau que lui imposaient ses devoirs au parquet et ses devoirs à la chambre. Laborieux entre tous et homme du monde accompli, serviable et bon, toujours prêt à protéger de son influence ce qui lui paraissait juste, il suffisait à tout, et n'avait partout que des obligés qui, chose rare, restaient ses amis.

Mais en 1843, l'âge arrivant, il descendit de son siège de magistrat pour se consacrer tout entier à ses devoirs de député.

(1) La famille Duvergier est, comme la famille Desmortiers, originaire des environs de Saint-Jean d'Angély. Les Duvergier étaient nombreux. L'un d'eux, étant devenu grand négociant en diamants, à Paris, sous Louis XVI, appela près de lui l'un de ses frères, le futur avoué près le tribunal de la Seine. Une de leurs sœurs, Catherine, épousa à Thors, canton de Matha, le 15 octobre 1781, Henri Desmortiers : de ce mariage sont issus les huit enfants dont il est question plus haut.

(2) Louis-Henri, fils de Henri et de Catherine Duvergier, était né à Maréty, près Matha (Charente-Inférieure), le 5 novembre 1782.

Il siégeait encore quand la révolution de 1848 le surprit. Le cœur brisé de la chute d'une dynastie à laquelle il était profondément dévoué, il renonça pour toujours à la vie politique. Retiré près de Nantes, à la campagne, il y mourut chrétiennement au mois de janvier 1869, à près de quatre-vingt-sept ans (1).

Si Henri Desmortiers a presque toujours vécu loin de la Saintonge, son frère cadet Louis (2), au contraire, n'a jamais voulu la quitter. C'était le prêtre modèle. Quand on lui eut donné charge d'âmes en le plaçant à une cure, il se promit de rester avec ses paroissiens jusqu'à la mort : et il tint parole malgré les vives instances de son frère aîné qui avait assez de crédit pour le faire nommer à Paris. C'est pourquoi de 1817 à 1870, c'est-à-dire pendant plus de cinquante-trois ans, il resta curé de La Tremblade, où sa mémoire est vénérée comme celle d'un saint.

C'était un homme de haute taille et de grande physionomie. Tout d'ailleurs était grand en lui, son intelligence et son cœur. Aussi ne peut-on lire sans émotion le touchant récit de sa vie par un de ses paroissiens et de ses amis les plus fidèles, M. André Lételié (3). On y voit sa bonté, sa patience dans les épreuves, car il en eut, et la fermeté de ce beau caractère qui finit par triompher des difficultés inévitables dans l'administration d'une grande paroisse, profondément divisée par la dualité des religions. Le curé de La Tremblade avait une foi ardente et il était tout en Dieu, ne manifestant en quelque sorte qu'il appartenait à la terre que par sa tendresse pour sa famille.

Ainsi, tandis que dans cette famille si unie, l'oncle Duvergier s'était chargé de l'avenir de l'aîné de ses neveux, l'abbé Desmortiers, avant même d'avoir reçu la prêtrise, dès qu'il fut sous-directeur du collège de Saint-Jean d'Angély, appela près de lui le plus jeune de ses frères, Déterville, qu'il nommait son Benjamin, pour lui faire faire, à ses frais, toutes ses études. Déterville, son droit terminé, ne songeait point à s'éloigner de la Saintonge. Il acheta à Saintes, en 1825, une étude d'avoué, celle même dont M^e Paul Brunaud est aujourd'hui titulaire (4).

(1) Henri Desmortiers avait épousé Zoé Gourlay. C'est dans une propriété de sa femme, nommée Le Pingleau, commune de Besné, près de Savenay (Loire-Inférieure), qu'il s'était retiré et qu'il est mort.

(2) Benjamin-Louis Desmortiers, né à Thors le 25 août 1789, fut professeur de seconde et sous-principal du collège de Saint-Jean d'Angély; ordonné prêtre le 24 décembre 1814, vicaire à Saint Eutrope de Saintes, et enfin curé de La Tremblade en 1817, chanoine honoraire, il est décédé à La Tremblade le 22 novembre 1870. Les habitants de La Tremblade, catholiques et protestants, ont élevé par reconnaissance un monument sur sa tombe.

(3) *Notice sur M. Desmortiers, chanoine honoraire, curé-doyen de La Tremblade*, par J.-A. Lételié. Marennes, imprimerie Florentin aîné, 1872.

(4) L'ordonnance de nomination est du 25 mai 1825. Le prédécesseur de Desmortiers était Corbinaud. Ses successeurs ont été Dusourd (25 janvier 1832); M. Adolphe-Joseph Brunaud (16 janvier 1838); et le titulaire actuel, fils du précédent, Marie-Paul Brunaud, adjoint au maire de Saintes, juge suppléant au tribunal civil, nommé avoué par décret du 8 mai 1867.

Mais après sept ans d'exercice, il la vendit, et cédant aux sollicitations de son frère Henri qui venait d'être nommé procureur du roi et qui le désirait près de lui, il se rendit à Paris. Nommé bientôt juge suppléant au tribunal de la Seine, en 1832, il y devint substitut, puis juge, et enfin juge d'instruction, le 3 février 1840. Il devait exercer ces dernières et difficiles fonctions jusqu'à l'âge de la retraite obligatoire, c'est-à-dire pendant vingt-neuf ans. Lorsqu'il se retira en 1869, à 70 ans, chevalier de la légion d'honneur, pour aller vivre à la campagne, à Parmain, près de l'Isle-Adam, il laissait au palais le souvenir d'un excellent magistrat, à l'esprit aimable et un peu prime-sautier, qui préfère aux relations du monde l'intimité du foyer domestique.

Parmain, comme lieu de retraite, était parfaitement choisi. Le site est charmant : des collines, des bouquets de bois, des forêts et des prairies que traverse l'Oise. C'est là qu'il s'était installé pour y achever sa vie et pour y jouir paisiblement d'un repos mérité, entre sa femme et un enfant de dix ans, son petit-neveu, que les deux vieillards se proposaient d'adopter. Tout entier aux joies de ce doux intérieur, il ne sortait guère de son jardin et ne voyait presque personne. Il était peu connu, même de ses voisins.

Tout-à-coup arrivent les nouvelles les plus inattendues et les plus cruelles : en quelques semaines, la guerre est déclarée, la France envahie, Paris investi. On apprend même que l'armée d'investissement veut s'étendre vers la Normandie et que des détachements se préparent à franchir l'Oise, soit à Beaumont, soit à l'Isle-Adam. Il y a là en effet deux ponts : l'un en amont, qui relie Beaumont à Persan ; l'autre en aval, de l'Isle-Adam à Parmain. Ces deux ponts sont à quelques kilomètres l'un de l'autre. Ce sont des points stratégiques importants qui ont vu bien des batailles, notamment du temps de Charles VI, entre les Anglais, les Bourguignons et les Armagnacs, à cause de ce même passage de l'Oise.

Le 23 septembre 1870, quelques éclaireurs allemands se montrent à l'Isle-Adam. Trouvant le pont coupé, ils passent la rivière en barque et menacent Parmain. Mais il y a dans Parmain des hommes énergiques qui vont se défendre. Au premier rang se place notre Desmortiers. A la vue des Prussiens, son âme si calme d'ordinaire s'enflamme d'une patriotique ardeur. Son cœur lui révèle de quelle puissance on dispose quand on est résolu à résister chez soi, dans son pays, autour de ses foyers, à l'envahissement de l'ennemi : et de concert avec un homme courageux, M. Capron, alors pharmacien à Parmain, il organise la défense (1). Bientôt une soixantaine d'hommes ré-

(1) On doit à M. Capron le récit de cette belle défense dans une brochure qui a pour titre : *Défense de Parmain au passage de l'Oise contre les Prussiens, du 23 au 30 septembre 1870, et les tribulations d'un franc-tireur*, par E. Capron,

pondent à leur appel et forment un petit corps de francs-tireurs dont M. Capron est nommé commandant. Desmortiers est l'âme de la troupe, qu'il anime de sa parole et de son exemple. Le vieillard fait le coup de feu comme les jeunes dont il tient à partager les périls.

Pendant sept jours de cette guerre de partisans ils résistent à l'ennemi, dont le nombre est sans cesse augmenté de nouveaux renforts. Suivant le récit d'un témoin oculaire (1), « on lui tue des centaines d'hommes et on lui prend voitures, chevaux et munitions, luttant trente contre mille, sous une grêle de balles et d'obus, ayant pour toutes armes des fusils de chasse, des faulx, des pistolets et de vieux sabres du premier empire. » Mais les Allemands ont rétabli le pont de Beaumont; ils ont enfin franchi l'Oise et marchent sur Parmain, avec la soif de la vengeance. La lutte n'est plus possible; les francs-tireurs vont être tournés et enveloppés; ils se séparent.

« Seul avec un jeune homme nommé Edouard Maître, continue le témoin oculaire, Desmortiers reste aux prises avec l'ennemi pour donner à ses camarades de combat le temps de disparaître, et décharge son dernier coup de fusil à bout portant. Il est pris, traîné par les Teutons, frappé à coups de sabre, lardé à coups de baïonnette jusqu'à Beaumont; et là, après une agonie de trente-six heures, sous l'injure de ses hideux vainqueurs, après avoir assisté à l'incendie de sa maison et de son village, il est fusillé avec son compagnon d'infortune en prononçant ces sublimes paroles : *« Je meurs pour ma patrie, je meurs content. »*

Il n'avait demandé à ses bourreaux qu'une grâce : celle de son jeune compagnon d'infortune, à cause de ses dix-sept ans : elle lui fut impitoyablement refusée.

C'était le 1^{er} octobre, à six heures du matin. Les Allemands prirent à peine le soin de recouvrir d'un peu de terre les corps des deux victimes, dans le champ même où avait eu lieu le supplice. Depuis, on les a exhumés et ils reposent aujourd'hui dans le cimetière de la commune à Jouy-le-Comte (2).

Honneur au vieillard ! Honneur à l'enfant qui partagea son supplice ! Honneur à tous ceux qui se sont improvisés soldats

pharmacien de 1^{re} classe à l'Isle-Adam, ex-capitaine des francs-tireurs (4^e édition. Prix : 1 fr. 50. Paris, chez Duruy, 22, rue Dussoubs, et à l'Isle-Adam, chez l'auteur, 1886). M. Capron est aujourd'hui chevalier de la légion d'honneur.

(1) Extrait d'un article sans signature sous ce titre : *Le drame de Parmain*, inséré dans le *Globe illustré* du 6 mars 1887. Cet article est, paraît-il, l'œuvre d'un témoin oculaire qui n'avait guère que dix ans en 1870.

(2) Louis-Déterville Desmortiers est né à Thors, près Matha, le 30 avril 1799 ; il est décédé à Persan, commune de Jouy-le-Comte, arrondissement de Pontoise, le 1^{er} octobre 1870. Or, chose étrange, il n'a été inscrit sur les registres de l'état civil ni à sa naissance, ni à son décès. A ces deux époques il a été oublié. L'acte de naissance a été remplacé par un acte de notoriété, homologué par un jugement du tribunal de Corbeil en date du 15 avril 1825 ; et l'acte de décès par un jugement du tribunal de Pontoise du 20 septembre 1871. Ce dernier jugement fixe par erreur au 29 septembre la date du décès, qui n'a eu lieu que le 1^{er} octobre 1870.

pour défendre leurs foyers ! Et qu'on pardonne aux hommes à qui le cœur a manqué pour suivre leur exemple. N'est pas héros qui veut. L'héroïsme est la vertu des âmes privilégiées : ce mot seul indique combien il est rare !

La noble victime dont je viens de raconter la mort, avait épousé à Paris, à vingt-six ans, M^{lle} Julie Campi qui en avait vingt. Ils s'adoraient, et aucun nuage ne troubla jamais leur mutuelle tendresse. C'était une femme spirituelle et fort instruite. Pour compléter son éducation littéraire, elle avait appris, toute seule, le latin et le grec. Elle faisait des vers charmants que sa modestie ne voulut jamais consentir à laisser publier. Le nombre de ses manuscrits était considérable : mais tout a péri dans l'incendie de sa maison de Parmain, où elle a perdu, de plus, la plus grande partie de sa fortune.

Quel coup terrible dut frapper cette pauvre femme lorsque, quatre jours après l'incendie, sans asile, errante de village en village en tenant par la main son fils adoptif, elle apprit la mort affreuse de son mari qu'on était parvenu à lui cacher jusque-là ! Après avoir trainé pendant seize années son douloureux veuvage, elle s'est éteinte à 82 ans, le 1^{er} mai 1886, dans le même appartement de Paris que son mari avait choisi comme pied-à-terre avant leur départ, et dans les bras de ce même enfant, devenu jeune homme, par lequel son cher Déterville avait toujours nourri l'espérance de voir revivre le nom de Desmortiers.

Aujourd'hui ce nom est éteint, Henri et Eugène étant, comme Déterville, morts sans enfants. Deux de leurs sœurs ont continué la famille, mais sous d'autres noms, bien connus d'ailleurs et très estimés dans la Charente-Inférieure, les Sorin et les Mallat (1).

Or, quand, dans un pays, une famille n'a plus de représentants de son nom, l'oubli vient vite. C'est une ombre d'abord légère qui s'épaissit d'année en année et qui, après trois ou quatre générations, cinq au plus, devient complète. D'ailleurs le rayonnement d'un nom à travers les âges ne résulte pas seulement de la supériorité des talents ou de l'éclat des services ; il faut quelque chose de plus pour assurer à ceux qui disparaissent de la vie la perpétuité du souvenir.

(1) Parmi les quatre sœurs des quatre frères Desmortiers, deux sont mortes célibataires. L'une des deux autres, Catherine, a épousé Sorin, de Blanzac, près Matha. De ce mariage sont nés : 1^o une fille qui s'est mariée à son cousin-germain, M. Sorin-Dessources, chevalier de la légion d'honneur, ancien procureur impérial à Saintes et ancien président du tribunal civil de Saint-Jean d'Angély, l'une des victimes de la loi de 1883 sur la prétendue réforme de la magistrature ; — 2^o un fils, M. Junien Sorin, qui a fondé et qui dirige une importante maison de commerce dans sa terre du Mortier, près Saujon, arrondissement de Saintes.

La quatrième sœur des Desmortiers a épousé M. Prouhet. Ils n'ont eu qu'une fille, laquelle, mariée à M. Mallat, de Saint-Jean d'Angély, a eu dix-sept enfants, dont seulement douze aujourd'hui sont vivants. L'un d'eux, M. Alphonse Mallat, celui précisément auquel son grand-oncle Déterville voulait laisser sa fortune et le nom de Desmortiers, ancien élève de l'école polytechnique, est actuellement attaché au chemin de fer de l'est, à Paris.

Qui donc, dans la Saintonge même, eût sauvé de l'oubli le nom éteint des Desmortiers ? Est-ce le prêtre, est-ce le magistrat-député, si remarquables tous deux par leurs talents et par leurs mérites ? Là-dessus on peut demander des enseignements à l'histoire.

Parmi les prêtres éminents qui, depuis deux siècles, ont eu mission d'évangéliser, au nom du catholicisme, la cité protestante de La Tremblade, combien de noms ont survécu ? Un seul, qui vivra toujours..... Fénelon ! (1)

Dans cette vieille magistrature française, si justement glorieuse de son indépendance et de son patriotisme, quels noms sont restés, en dehors de ceux qu'ont immortalisés leurs écrits, ou bien un rôle important sur la grande scène de la politique ? Et sur cette scène elle-même, qui se souvient de ceux qui n'ont figuré qu'au second rang ? Comme dans le récit d'une bataille, on ne retient que les noms des chefs, alors que souvent dans la mêlée les simples capitaines, en entraînant les troupes, ont déterminé la victoire !

Cela dépend aussi des temps, suivant que les hommes de haute valeur sont plus nombreux ou plus rares. Par exemple, les jeunes gens de la génération présente se feront difficilement une idée de ce qu'étaient, il y a cinquante ans, nos grandes luttes parlementaires. C'était comme des fêtes de l'intelligence qu'on suivait avec une ardeur passionnée. La science, le talent, le génie montaient tour à tour à la tribune ; et la France était alors si riche en personnalités éminentes que, s'il arrivait qu'un changement de système imposât un changement de ministres, les hommes d'état illustres qui descendaient du pouvoir étaient aussitôt remplacés par d'autres hommes d'état, non moins illustres qu'eux-mêmes. L'éclat de ces grands noms laissait les autres dans l'ombre.

Mais par l'effet d'une loi certaine autant que mystérieuse, le sang volontairement versé pour une grande cause élève celui qui fait ainsi le sacrifice de sa vie au-dessus de ses semblables : on le respecte, et on l'honore comme un personnage en quelque sorte surhumain. Que l'on donne son sang pour Dieu ou pour la patrie, on est un martyr. Or, la couronne du martyr ne se flétrit jamais : ce sont des fleurs d'immortelles qui la composent.

N'est-il pas martyr ce vieillard qui, au cri d'alarme de la France, sort de son repos, cherche l'ennemi, le combat, le défie et qui, en face de la mort, le défiant encore, n'a qu'une parole pour se féliciter de son sacrifice ? Son nom, qu'on en soit sûr, ne sera jamais oublié.

Sa mémoire a d'ailleurs cette rare fortune d'être consacrée par la poésie. Un poète, son proche parent et son ami, Auguste

(1) Voir notamment, sur le séjour de Fénelon en Saintonge, *La mission et la chaire de Fénelon à La Tremblade*, par MM. Louis Audiat et J.-A. Létélié. Extrait du *Bulletin religieux de La Rochelle et Saintes*. La Rochelle, imprimerie de Pic jeune, 1874.

Barbier, l'auteur fameux des *Iambes*, a célébré dans les beaux vers qui suivent, la fin héroïque du dernier des Desmortiers (1) :

Exténués de faim et de manque de somme,
Traînés de poste en poste, un vieillard, un jeune homme
Arrivent sous l'injure et les vils traitements
Devant un haut gradé des vainqueurs allemands :
« Voilà deux francs-tireurs saisis avec leurs armes
Et qui nous ont donné d'assez vives alarmes ;
Colonel, que faut-il faire de ces bandits ? »
Le chef, à ce discours, fronce ses blonds sourcils :
« Vous connaissez le sort que l'on réserve aux hommes
Qui, n'étant point soldats ainsi que nous le sommes,
Combattent en dehors de tout corps régulier ;
Les lois ne veulent pas qu'on leur fasse quartier.
Pourquoi donc m'amener une semblable prise,
Ce jeune misérable et cette barbe grise ?
— Ils voulaient vous parler. — Que veulent-ils de nous ?
— Rien pour moi, colonel », dit d'un ton ferme et doux
Le vieil homme ; « j'ai fait ce que fit l'Allemagne
Quand jadis contre nous elle tint la campagne :
J'ai défendu ma femme, et mon fils, et mon bien ;
Mon devoir est rempli, je ne demande rien.
Mais je ne voudrais pas, si vous m'ôtez la vie,
Que vous prissiez aussi cette jeune âme amie,
Ce garçon que j'eus tort d'entraîner sur mes pas.
Si vous êtes humains, vous ne le ferez pas. »

Devant cette parole aussi noble que fière,
Étonné, l'officier baisse les yeux à terre,
Et, comme un remords, sent pénétrer dans son cœur
Des doutes sur son rôle affreux de massacreur.
Il songe... détachant des rangs une ordonnance
Il l'envoie aussitôt soumettre la sentence
Au prince général dont il est dépendant.
La réponse revient, mais non point cependant
Telle qu'eût dû la rendre un si haut personnage ;
Elle était sans pitié comme un cri de sauvagerie,
En trois mots confirmant l'épouvantable arrêt :
« Qu'on les fusille... » Horreur ! Ce qui fut dit, fut fait.

Et pourtant ce vieillard qui tombait sous la balle
N'était point d'une race ou vulgaire ou brutale ;
C'était un magistrat qui, trente ans, dans Paris,
Servit avec honneur et zèle son pays,

(1) Auguste Barbier était le petit-neveu de Détéville. Duvergier, le grand négociant en diamants, dont la sœur avait épousé le père des Desmortiers, avait eu lui-même plusieurs enfants, dont une fille qui devint la mère d'Auguste Barbier. La sœur du poète, M^{me} Dobignie, veuve d'un conseiller à la cour d'appel, habite encore Paris. Auguste Barbier se rattache donc à la Saintonge par son grand-père maternel, exactement comme M. François Coppée.

La pièce de vers citée a pour titre : *Le drame de Parmain*. Elle se trouve dans les *Poésies posthumes* d'Auguste Barbier, page 136. (1 vol. in-12 publié par Alph. Lemerre, passage Choiseul, Paris, 1884.)

En découvrant le crime, en pourchassant le vice.
Or, ce vieux serviteur de la sainte Justice,
Sur le point de goûter un mérité repos
Aux bords fleuris que l'Oïse arrose de ses eaux,
S'était senti, devant les malheurs de la France,
Soudain monter au front l'héroïque démençe;
Et prenant un fusil à l'âge des langueurs,
Il avait su montrer à tous les jeunes cœurs
Comment un bon Français résiste à la furie
De l'étranger foulant le sol de la patrie;
Quant à l'homme cruel à son cri resté sourd,
C'était, qu'on s'en souviennne, un duc de Mecklembourg!

Tel fut l'affreux destin d'un vieillard vénérable,
Moins digne de pitié peut-être qu'enviable :
Car son trépas fut grand. Digne homme, dors en paix
Sous la couche de terre où fleurs et gazon frais
Couvrent tes nobles os ! J'espère que ma rime
Sauvera de l'oubli ton acte magnanime.
J'en ai fait le récit par devoir pour le bien,
Et pour l'éterniser en chaque citoyen,
Et pour payer aussi ma dette de tendresse
Au bon parent qui fut l'ami de ma jeunesse.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

ANNALES DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES NATURELLES DE LA CHARENTE-INFÉRIEURE, t. XII, 1885-1886 : *Excursions botaniques dans la Charente-Inférieure* : 1^o Excursion à Saint-Laurent de la Prée et Fouras. Les plantes à signaler sont : *Echium pyramidale*, *Lithospermum purpureo-cæruleum*, *Trifolium subterraneum* et *T. suffocatum*, *Astragalus hamosus*, *Smyrnum olusatrum*, *Ecballium elaterium*, *Viola lancifolia*, *Carex ligerrina*; 2^o à Taillebourg et Saint-Jean d'Angély : *Lathræa clandestina*, *Pterotheca nemausensis*, *Artemisia camphorata*, *Biscutella lœvigata*, *Carex gynobasis*, *Ophioglossum vulgatum*; 3^o à la pointe de Loix (île de Ré) : *Echium plantagineum*, espèce nouvelle pour le département; *Medicago littoralis* et *M. tribuloïdes*, *Trifolium stellatum*, *Lavatera cretica*, *Statice lychnidifolia*, *Matthiola incana*, *Sisymbrium columnæ*, *Ranunculus muricatus* et le rarissime *Allium magicum*, toutes plantes méditerranéennes; 4^o entre le Marouillet et la pointe de Chatel-Aillon, encore toute une florule méridionale : *Chlora imperfoliata*, *Cynanchum acutum*, *Convolvulus soldanella*, *Echium pyramidale*, *Bartsia viscosa*, *Linaria arenaria*, *Glaux maritima*, *Bupleurum aristatum*, *Trifolium lappaceum* et *T. suffocatum*, *Trigonella gladiata* et *T. monspeliaca*, *Linum corymbosum*, *Orchis fragrans*, etc.; 5^o Herborisations mycologiques aux environs de Saintes, par M. Paul Brunaud. Les nombreuses espèces énumérées sont classées dans les groupes :

Basidiomycètes, Ustilaginées, Urédinées, Schizomycètes, Saccharomycètes, Oomycètes, Chytridiées, Mucorinées, Ascomycètes (le seul *Tuber brumale*), Discomycètes, Mixomycètes, Mélanconiées, Niphomycètes.

C.

—
ANNALES DE L'ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES (janvier) contiennent de M. Louis Delavaud un important article : *La politique coloniale de l'Allemagne*, où l'auteur montre la rapide extension des colonies allemandes, provoquée d'abord par l'accroissement de la population (la natalité en Allemagne atteint le chiffre de 39 enfants par 1,000 habitants et de 26 seulement en France), puis depuis 1870 par le prestige de l'empire. 110,000 émigrants ont quitté l'Allemagne en 1885. De 1819 à 1881 les États-Unis ont reçu 3,440 Allemands. Ils y ont 614 journaux. New-York a trois théâtres allemands. L'Allemagne faisait aux États-Unis pour 48 millions d'affaires en 1863; elle en a fait pour 307 en 1873. « En Asie, l'autorité que nous donne dans le Levant le protectorat des intérêts catholiques est menacée par les menées de l'Allemagne. Elle a établi en Asie-Mineure, à Jaffa, à Caïffa, aux portes de Jérusalem, des colonies agricoles. Ses œuvres hospitalières et les écoles qu'elle patronne en Palestine et en Syrie, les bonnes relations qu'elle entretient avec le pape, le rappel en Allemagne des ordres religieux qui en avaient été bannis, les secours accordés aux missionnaires allemands, sont autant d'indices du désir de l'Allemagne de diminuer le prestige que nos précieux privilèges nous ont assuré dans le Levant. En 1885, elle a fait confier par la Propagande la mission de Chantong en Chine, à une congrégation allemande. On l'a soupçonnée de n'être pas étrangère aux tentatives faites en 1886 pour enlever à la France la protection des églises catholiques en Chine. Au Japon, la langue allemande se substitue au français... Trois congrégations catholiques allemandes, dont le chancelier favorise le développement, sont destinées aux missions d'Afrique. Les prêtres de Reichenbach ont, comme nos trappistes, pour objectif la culture des terres; ils s'y livrent dans l'Afrique australe. Dans le monde entier, des négociants allemands font aux Anglais et aux Français une concurrence redoutable. » Ce travail, très étendu, très complet, plein de faits, est à méditer sérieusement.

—
ARCHIVES DU POITOU. (Poitiers, Oudin, 1887, in-8°). Le t. xvi contient le premier volume des *Chartes et documents pour servir à l'histoire de Saint-Maixent*, publiés par M. Alfred Richard. Une ample et savante introduction de cxxiii pages fait l'histoire du cartulaire, indique les sources, le domaine de l'abbaye, donne la liste des abbés et des officiers claustraux. De Saint-Maixent dépendaient dans le diocèse de Saintes : Saint-Gaudence de Fouras donné, le 24 février 1081, à l'abbaye avec de

nombreuses possessions par Geoffroy, fils d'Hugues de Saint-Maixent, à la condition d'y édifier un monastère pour huit religieux (Voir la chartre, page 179); puis Saint-Jean-Baptiste de Prissé, à l'abbaye avant 1110, à l'archiprêtré de Surgères en 1402; Saint-Georges d'Oirce, à l'abbaye dès 1100. Nous ne retrouvons pas de trace de cette église après 1110; il y a lieu de croire que c'était l'église de la paroisse du Doret, remplacée avant 1402 par Saint-Cyr et Sainte-Julitte; Saint-Aubin de Brédon, à l'abbaye avant 1104, et depuis à l'abbaye de Saint-Jean d'Angély; à l'évêque de Saintes en 1402; Notre-Dame des Touches de Périgny, à l'abbaye avant 1104, et depuis à l'abbaye de Saint-Jean d'Angély; Notre-Dame, église qui devait se trouver non loin de Frontenay, à l'abbaye en 1069; Sainte-Geneviève: cette église, donnée à l'abbaye en 1069, devait se trouver non loin de Frontenay; il y a peut-être lieu de l'identifier avec une chapelle de Sainte-Geneviève, indiquée en 1648 dans l'archiprêtré de Frontenay. Il y avait en outre le prieuré de Saint-Maixent de la Fondelaye, paroisse de Thairé, à l'abbaye avant 1110; celui de Saint-Gaudence de Fouras, à l'abbaye dès 1093.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE (n° 4, 1887), p. 31. publie une note de M. Léon Germain sur la cloche (1465) de Lacrouzette (Tarn), récemment refondue en Lorraine, qui portait la célèbre inscription

MENTEM SANCTAM SPONTANEAM HONOREM DEO ET PATRIÆ LIBERACIONEM,
qu'on lit en français sur la cloche de Mieussy (Savoie):

J'AI UNE AME SAINTE ET SPONTANÉE POUR HONORER DIEU
ET LA DÉLIVRANCE DE LA PATRIE. 1559

et où l'on a vu tant de choses, y compris l'expulsion des Anglais de la Saintonge. A ce sujet, M. le baron de Rivière a cité comme ayant la même inscription: Saint-Papoul (Aude) du xv^e siècle; Maguelonne (1450), Marigny, près d'Étampes; trois du Cominges, dont une du xiv^e siècle; six du Roussillon, dont la plus ancienne est de 1328; puis il rappelle que M. Audiat a, dans « un intéressant article » de la *Revue de Gascogne* d'août 1878, à propos de la cloche de Tric (Hautes-Pyrénées), 1508, donné l'interprétation de cette formule. C'est en 1865, dans le *Bulletin religieux* de La Rochelle, t. II, 125, 133, 386, que la discussion avait d'abord eu lieu. Rainguet, *Etudes sur l'arrondissement de Jonzac*, avait lu sur la cloche de La Genétouze, canton de Montguyon:

MANTAM SANCTAM SPONTANEAM HONOREM DEO ET PATRIÆ
LIBERAC. I. O. N. E. M.

qu'il interprétait: « MANTAM, de *manta* ou *clocha*, manteau, opercule; *sanctam spontaneam honoram* (sous-entendu *dedicaverunt parrochiani*) *Deo et patriæ liberæ. In Omnibus Nobis*

Est Munimens. » Etil concluait « que la cloche de La Genétouze fut coulée peu après 1454, époque où l'Aquitaine fut délivrée du joug anglais... » Or, *manta*, mante, manteau, signifie aussi *cloche*, manteau de voyage : « Pour faire cloches à chevaucher » aux dites demoiselles », ou bien : « Cappa cameloti, sive la » *cloche*, quam ipse reverendus deserebat. (La mante de came- » lot, ou la cloche que le dit évêque portait...) ». Vouloir de cette cloche ou manteau faire une cloche à sonner les offices, c'est commettre un indigne calembour. Il faut lire *mentem*.

De plus, la cloche de Villars les Bois, canton de Burie, qui est de 1422, chante encore : IN HONOREM DEO ET PATRIÆ LIBERATIONEM; celle de Saint-Jean d'Angély en 1277 disait aussi : « Ad mentem sanctam, spontaneam, honorem Dei et patriæ liberationem. » Deux à Souvigny (Allier), l'une de 1454, l'autre de 1384, répètent de même : MENTEM SANCTAM SPONTANEAM... Or, des vœux ainsi formulés, dans des pays aussi divers, à des dates aussi éloignées, ne peuvent avoir eu pour objet l'expulsion des Anglais ; mais c'est l'expression d'un pieux désir, une prière ; et le PATRIÆ LIBERATIONEM n'est que l'équivalent de cette doxologie : « A fulgure et tempestate libera nos, Domine », ou bien de ces paroles : « Fulgura frango, nimbum fugo. » Mais d'où vient cette phrase ?

Sainte Agathe mourut suppliciée, le 5 février 254. Pendant son martyre un horrible tremblement de terre ébranla Catane, et deux amis intimes du juge furent écrasés. Toute la ville vit là un châtimement de Dieu. Un an après, jour pour jour, l'Etna vomit un torrent de feu qui roula vers Catane. Les habitants coururent au tombeau de la vierge, prirent son voile et le déployèrent devant le fléau qui s'arrêta soudain. Et depuis, dit Moréri d'après les hagiographes, le fait s'est toujours renouvelé.

Au moment, racontent les *Acta sanctorum* (t. 1^{er} de février, p. 599), où l'on ensevelissait la jeune martyre, un ange apporta une table où étaient écrits ces mots :

MENS SANCTA. HONOR IN DEUM VOLUNTARIUS ET PATRIÆ REDEMPTIO,

« savoir qu'elle est une âme sainte, qu'elle a rendu un honneur volontaire à Dieu et qu'elle est la rédemption de sa patrie. »

Le t. xi de Corneille Lapiere (édition Perronne, 1860, p. 637) sur le verset 9 d'Isaïe, ch. LIII : *Et dabit impios pro sepultura*, rapporte toute cette légende d'Agathe. Voir *Bulletin religieux* déjà cité, t. II, 387, 1866, qui a publié ces textes.

On comprend que du tombeau de la vierge la formule se soit répandue partout. Elle préservait Catane; elle pouvait préserver la Gascogne et la Savoie, la Lorraine et la Saintonge. Est-ce que d'ailleurs « l'airain sacré » n'avait pas aussi le pouvoir d'écarter les orages et les démons ? Dans certaines paroisses on avait l'habitude — qui ne s'est pas tout-à-fait perdue, en dépit des avertissements de l'académie des sciences (1747), des arrêts du parlement de Paris (1784) et d'arrêtés préfectoraux ou municipaux — on avait l'habitude de « sonner les tonnerres »

Une délibération (9 juillet 1724) des habitants de Trié déplore la fêlure des cloches, « attendu qu'on ne peut plus sonner les morts et les tonnerres ; que ce son a une vertu particulière pour dissiper les nuages des dits tonnerres... »

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE DE NIORT (octobre-décembre 1887) contient : *Note concernant un empirique* (juillet 1618), permission accordée par le maire à un Italien qui « avoit plusieurs secrets et remèdes pour guérir diverses maladies, tant internes qu'externes... », et opposition du médecin Philippe Le Goust et de l'apothicaire Antoine Richier. Une note rappelle que Philippe Le Goust, docteur de la faculté de Montpellier, époux de Marie Savignon, qui lui donna entre autres : Philippe Le Goust, aussi docteur en médecine ; Guillemette, mariée le 30 juin 1641 à Pierre Cochon, sieur de La Combe ; Isabelle, épouse de Philippe Bastard de La Coutardière, mourut le 16 juillet 1645 et fut inhumé en l'église Notre-Dame. Voir aussi *Bulletin*, I, 275, article sur Philippe Le Goust, né à Confolens, qui, d'après M. le docteur Phelippeaux, avait connu dès 1650 les battements du cœur du fœtus pendant sa vie intra-utérine, découverte qu'on attribue à Mayor, de Genève, en 1818.

LES CHEMINS DE SAINT-JACQUES EN GASCOGNE, par Adrien Lavergne (Bordeaux, Chollet, 1887, in-8°, 76 p.).

Tout chemin conduit à Rome ; et les chemins de Saint-Jacques en Gascogne nous mènent aussi en Saintonge : car Saint-Jean d'Angély, Saintes, Pons, Plassac, Mirambeau, Blaye étaient sur l'une des quatre grandes voies qui de France allaient à Saint-Jacques de Compostelle.

A Lusignan avons passé,
A Saintes, à Pons, puis à Blaye,
Là où nous faut embarquer
Pourvu que nous ayons monnaie...

Voir en particulier le chapitre IV *De Paris à Roncevaux*, § 1 *De Paris à Bordeaux*, dont nous avons déjà parlé (*Bulletin*, VII, 288), et dans *Saint-Eutrope*, ch. xx, page 372. « A Blaye, dit le *Codex* de Compostelle, il faut invoquer saint Romain et lui demander sa protection. Dans sa basilique repose le corps du bienheureux Roland, martyr. Il était de noble race, comte du roi Charlemagne, et l'un des douze guerriers qui avaient entrepris de dompter les nations perfides. Poussé par l'ardeur de sa foi, il alla en Espagne. Sa force fut si grande qu'à Roncevaux, de trois coups de sa framée, il partagea un rocher de haut en bas, et que faisant retentir l'oliphant, par la force de son souffle, il le fendit par le milieu. L'oliphant d'ivoire, quoique fendu, est conservé dans l'église de Saint-Séverin, de Bordeaux ; et sur le rocher de Roncevaux on a élevé une église. Roland, vainqueur en maintes guerres contre les peuples, après avoir supporté la faim, le froid et les grandes chaleurs, après avoir

reçu des soufflets cruels et des coups nombreux pour l'amour du divin Maître, couvert de blessures faites par les flèches et les lances, mourut, dit-on, accablé par la soif, comme un parfait martyr du Christ. Son corps très sacré a été fort dévotement enseveli dans la basilique de Saint-Romain de Blaye par les compagnons de ses exploits. »

COMPTES-RENDUS DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, CIII, p. 970 (1887) contiennent: *La grotte de Montgaudier*, par M. Gaudry. Cette note a pour objet de fixer la position d'un remarquable bâton de commandement, orné de gravures, trouvé par M. Eugène Pailon dans la grotte de Montgaudier (Charente). Des fouilles exécutées dans les limons fort épais ont montré que cet os d'ivoire gravé se trouvait avec de nombreux instruments en silex, associé à des ossements de grands animaux caractéristiques du quaternaire inférieur (*Elephas primigenius*, *Rhinoceros tichorhinus*, *Ursus spelæus*, *Felix spelæa*, *Canis canadensis*, etc.).

C. V.

COURRIER DE LA ROCHELLE du 9 février contient : *Une idylle de la jeunesse d'Agrippa d'Aubigné*, où M. de Richemond raconte les amours d'Agrippa avec Diane Salviati, amours qu'il a chantées dans le *Printemps*. Un oncle de Diane s'opposa au mariage; d'Aubigné épousa Suzanne de Lezay, et « Diane un Linieuil » ; mais tous deux conservèrent toute leur vie un souvenir tendre l'un de l'autre.

DISCOURS SUR LA VIE ET LES ŒUVRES D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ, par Gustave Fabre, pasteur à Nîmes. Mention honorable au concours d'éloquence de l'académie française. Paris, Fischbacher, 1885, in-8°, 36 p. (Extrait de la *Revue chrétienne*).

Vif éloge du grand-père de madame de Maintenon, né près de Pons en 1552 ; son caractère distinctif, c'est la piété, la foi en Dieu, qui le jette dans la mêlée des guerres civiles et des luttes théologiques, qui trempe son âme et la rend loyale, ferme, austère, malgré quelques écarts de conduite. L'auteur blâme les protestants du xvi^e siècle d'avoir eu recours aux armes et à l'étranger : « Je déplore, et bien vivement, que les huguenots soient devenus au xvi^e siècle un parti politique, et surtout un parti armé... Toute violence au service de la religion fait sur mon cœur une impression douloureuse ; la résistance doit être poussée jusqu'au martyr, mais il la faut arrêter là. Vous aurez beau me dire qu'après tout c'est la liberté qu'on défend ; la liberté religieuse nous vient surtout de ceux qui ont souffert pour elle. »

D'Aubigné a horreur de l'étranger, quand l'étranger est l'Espagnol au service de la Ligue. Il n'a pas la même violence contre les reîtres allemands. « N'a-t-il pas célébré Elisabeth,

cette autre Débora ? N'a-t-il pas cherché l'appui de l'Angleterre ? N'a-t-il pas chanté l'île Sainte ? » Et son panégyriste cherche à l'excuser. Il cherche aussi à atténuer les reproches d'inexactitude adressés à l'auteur de l'*Histoire universelle*, en montrant ses efforts pour être vrai et impartial ; et il cite deux ou trois exemples, entre autres la lettre d'Aspremont à Charles IX à propos de la Saint-Barthélemy :

Tu as, dis-tu, soldats et non bourreaux, Bayonne.

M. Favre la croit vraie sans autre preuve, négligeant la lettre parfaitement authentique où Catherine de Médicis enjoignait à ce même vicomte d'Orthe d'être plus modéré à l'égard des protestants ; puis l'entrevue de Henri III et de Palissy à la Bastille et leur entretien, « récit émouvant, réponse, révoqués en doute. Pourquoi ? demande l'orateur. Parce que d'Aubigné est le seul à les rapporter, l'argument n'est pas décisif », ajoute-t-il avec raison. Mais s'il avait lu le livre *Bernard Palissy* de M. Audiat, qui le premier a montré la fausseté du récit, il aurait vu que, outre l'invraisemblance du fait, des différences notables entre les deux narrations du même d'Aubigné, et le silence d'un ami de Palissy qui narre ses derniers moments, il y avait erreurs de date et de noms, alibi, etc., arguments autrement décisifs que le seul prêté par l'écrivain à l'auteur de *Bernard Palissy*.

LES FAÏENCERIES ROCHELAISES, par M. Georges Musset. La Rochelle, l'auteur, 1888, in-4", orné de vingt planches imprimées en couleurs, 204 p. Prix : 25 francs.

« La fabrique de Marans, fondée de 1740 à 1745, fut transférée à La Rochelle en 1756 ; l'imitation du Strasbourg est complète. » Ces deux lignes sont les seules qu'un ouvrage récent sur la céramique (*La faïence*, par Th. Deck. Paris, Quantin, 1887) consacre aux faïenceries rochelaises. Benjamin Fillon avait publié quelques notions plus étendues, mais erronées ; Jacquemart et autres n'ont fait que les condenser dans leurs histoires de la céramique. Ed. Garnier néglige de s'en occuper ; il ne cite la capitale de l'Aunis qu'au nombre des villes devenues centres de production de poteries sigillées, imitant les célèbres rustiques sigulines de Palissy. M. Ris-Paquot, dans ses *Documents inédits sur les faïenceries charentaises*, n'apporte rien de nouveau. Nous avons remarqué jadis la même absence de renseignements sur Saintes. Nous pouvons affirmer, maintenant, qu'il y avait beaucoup à dire, et quand notre confrère, M. Cappon, aura fait connaître le résultat de ses recherches sur la manufacture de Marans, nous aurons l'histoire à peu près complète de l'art de terre en Saintonge et en Aunis. Marans, La Rochelle. Saintes, Cognac, Angoulême occuperont, dorénavant, dans les grands ouvrages, un rang moins effacé ; certains de leurs produits sont dignes d'entrer dans les plus belles collections.

M. Musset n'aura pas peu contribué à attirer l'attention du public sur nos faïences, et celles de La Rochelle en particulier ; ses *Faïenceries rochelaises* resteront un des plus excellents et un des plus beaux livres d'histoire de céramique parus jusqu'à ce jour ; elles viennent grossir le nombre d'utiles travaux du même ordre, que la province peut seule entreprendre. Ce genre de monographie est, en effet, le fruit de patientes études ; on ne saurait guère trouver que sur place les traditions, les souvenirs, les documents écrits ou les produits manufacturés authentiques, signés ou non, indispensables à la rédaction. M. Musset n'a rien négligé pour rendre son livre aussi complet qu'il est possible ; il n'a rien négligé pour le parer des plus séduisants atours, en impression et illustration. Que faut-il admirer davantage, l'écrivain ou l'artiste ? Les deux. Le talent du dessinateur égale l'érudition de l'historien. Résumons rapidement ces deux cents pages.

Un nommé Catarnet créa à La Rochelle, en 1721, c'est-à-dire dix ans avant Sazerac à Saintes, une faïencerie connue sous le nom de faïencerie de La Digue : son existence fut éphémère. L'hôpital, qui avait reçu en 1673, par lettres patentes, le droit d'élever toutes sortes de manufactures, de faire vendre et débiter les marchandises en provenant, sans payer d'autres droits que les taxes imposées aux exportations, résolut de reprendre le projet. Catarnet accepta la mission d'organiser le nouvel établissement céramique, moyennant la remise du quart des bénéfices nets ; il mourut bientôt, laissant à François Morelon, alors ouvrier à Paris, le soin de mener à bien son entreprise. L'hôpital se chargeait de tous les frais de construction, outillage, approvisionnements en terre, sable, couleurs, bois, etc. Après cinq années d'existence, pendant lesquelles l'administration de l'hôpital ne connut guère que le déficit, les fours furent éteints, pour ne plus être rallumés en cet endroit (1728). Si des faïenceries ont existé à La Rochelle entre cette date et 1751, elles n'ont laissé que des traces méconnaissables. Benjamin Fillon indique, il est vrai, un Jacques Bornier et un Jean Briqueville qui auraient fondé une faïencerie ; il voulait même voir leurs initiales dans les lettres *r. b.* ou *r. m. b.*, que M. Musset attribue avec plus de vraisemblance, à Jean-Marie Bayol. Le document où l'archéologue poitevin a pris ses renseignements est introuvable ; et, malgré les recherches les plus minutieuses, M. Musset n'a pu découvrir nulle part la preuve du séjour à La Rochelle de Jacques Bornier et de Jean Briqueville. Nous pouvons donc tenir leur existence pour très problématique. Du reste l'arrêt par lequel le grand conseil accorde à Sazerac, à Saintes, en 1739, certains privilèges pour sa manufacture, dit en propres termes que la fabrique la plus rapprochée de Saintes est Bordeaux, « se trouvant seulement éloignée de vingt lieues... » Sazerac avait précisément représenté, comme justification de sa demande, que le Poitou, l'Angoumois, le Périgord ne pouvaient s'approvisionner qu'en Hollande ou à

Nevers, à Rouen, c'est-à-dire à une très grande distance. Si La Rochelle avait eu une ou des faïenceries, l'arrêt en aurait parlé, il nous semble ; Sazerac n'aurait pas osé passer sous silence une faïencerie si proche de la sienne.

Ce qui a pu faire dire à tous les livres céramiques antérieurs à l'histoire de notre confrère, que La Rochelle avait pris la suite de la fabrique de Marans, en se trompant sur la date, toutefois, c'est qu'en effet l'association P. Roussencq, D. Besse de La Barthe et Henri Brevet, formée à Marans en 1749, fut dissoute en 1751. « La fondation de la manufacture de La Rochelle suivit de près la dissolution de la société, puisque le calendrier des armateurs de 1752 annonce son apparition et vante déjà ses produits. » M. Musset ajoute qu'à son avis Brevet fut l'inspirateur, le directeur artistique en quelque sorte, de la nouvelle usine de la place Habert, et que le premier directeur fut François Crespin (1752 à 1761 ?). Vers 1761 Pierre Barré, marchand à La Rochelle, prend à ferme la faïencerie. Un Jean de Villeneuve semble avoir été le véritable céramiste de la maison ; en 1764 il est encore qualifié directeur de la faïencerie, ce qui signifie, d'après l'auteur, directeur industriel. Nous retrouvons à Saintes la même organisation : Sazerac fournit les fonds pour l'établissement des bâtiments et fourneaux, paie les ouvriers, achète les matières nécessaires à l'exploitation ; des faïenciers de profession dirigent les ateliers. Mais tandis que les manufactures de Saintes enrichissent leurs propriétaires, celles de La Rochelle ne rapportent que des pertes. Barré fut obligé en 1768 de s'adjoindre des associés. La société prit le nom de Pierre Barré, Piaud cadet et C^{ie}. En réalité il y avait quatre associés : les deux précédents, Crespin et Piaud aîné. Les affaires de la manufacture ne furent guère florissantes ; le 29 septembre 1773, Brevet consentait à Crespin un bail de la maison de la place Habert et de tout le matériel qu'elle contenait ; en 1782 Piaud l'aîné prend pour lui tout seul la charge de l'entreprise, s'associe deux ans après avec son gendre Paul Canaud, puis liquide.

Mieux avisés que les peintres céramistes saintais, les peintres rochelais ont laissé quelques initiales sur certains objets décorés par eux. C'est l'exception ; mais elles sont d'un grand intérêt. « Nous signalerons, dit M. Musset, dans cet ordre d'idées, des monogrammes qui, décomposés, donnent J. M. B. et que nous attribuerons volontiers à Jean-Marie Bayol. Les initiales P. C. sur des pièces très caractéristiques doivent être attribuées à Pierre Chauvineau ; et ici la forme du C est assez spéciale pour que nous reconnaissons cette marque de Chauvineau sur bien d'autres pièces à décor différent. Les P sont également nombreux sur des faïences à dessin rochelais, et nous savons que Pouhet a été longtemps peintre à la manufacture de la place Habert. D'autres C, différents de ceux où nous reconnaissons la marque de Chauvineau, pourraient rappeler Collin ou Chaix ; les D se rencontrent aussi, et feraient penser à Duplessia, à Dupré. »

La Rochelle, au début de sa production céramique, imita Rouen et Nevers sous la direction de Morelon, de Duboc, de Borne, peut-être le Claude Borne, peintre, que l'on retrouve d'abord à Rouen en 1738, puis à Sinceny en 1751, à Tournay en 1753, plus tard à Mons. « Si, en 1750, aux approches de la fondation, par Brevet, de la faïencerie de la place Habert, nous constatons une tendance à la reproduction, au moins du modelé, sinon de la décoration picturale de la porcelaine, il n'en est pas moins vrai que nos peintres viennent des quatre coins de l'horizon : Garnier, de Marans, où, sous la direction du bordelais Roussencq, il a appris un genre plus ou moins hybride de peintres rouennais ou nivernais ; Chariol, de Saintes, où les mêmes influences se retrouvent ; Jacques Dupré, de Nevers, par Ardus, près de Montauban ; Claude Chaix, de Moustiers ; François Robert, peut-être directement de Nevers. Sur l'imitation forcée des faïenceries françaises et étrangères, se greffe tout d'abord ce genre hybride que nous avons appelé genre naturaliste, parce qu'il paraît laisser de plus en plus la convention de côté, enfin le Strasbourg et le Saxe, aux verts d'émeraude et aux rouges lie de vin. »

M. Musset a classé les faïences rochelaises en douze groupes, dans l'étude desquels nous ne le suivrons pas. Citons seulement : la faïence à décor bleu avec ou sans chatironnage, imitation de Nevers, principalement les décors chinois et japonais ; la faïence polychrome où la note dominante est le bleu relevé de rouge fer, de jaune et de vert, imitation de Rouen, analogue à quelques types adoptés dans les Charentes ; faïence polychrome ou monochrome ; grotesques et chinois en vert seul ou violet seul, ou avec des tons verts, jaunes, violets de manganèse, relevés quelquefois et légèrement de motifs bleus, imitation de Moustiers avec un faire moins conventionnel et une tendance au naturalisme, absence complète de l'emploi du poncif ; faïence polychrome, type original se rattachant à la fois au Moustier, au Nevers, au Rouen, personnages plus naturels que fantaisistes, fruits, oiseaux, fleurs, caractérisés par un décor mi-partie vert, mi-partie jaune ; faïence polychrome, grotesques chinois où dominent le rose et le vert éclatants ; faïence artistique, production de luxe dont le genre a été cherché et voulu : en première ligne, les vases à décors de fleurs et de fruits en haut relief, dans lesquels les feuilles et les décorations sont souvent ajourées.

M. Musset donne à la fin de son ouvrage, en un seul chapitre, les renseignements biographiques qu'il a pu recueillir sur les faïenciers rochelais. Ce n'est pas le moins intéressant et le moins utile. Nous y voyons l'annonce d'une nouvelle monographie dont nous souhaitons la prochaine impression. Nous n'avons pas su découvrir les documents relatifs à la fabrication de porcelaine, ou mieux de faïence porcelaine à Saintes. M. Musset a eu la main plus heureuse et nous dit : « Il est vraisemblable qu'après avoir quitté La Rochelle (Nicolas) Nepple

se rendit à Saintes. Nous le retrouvons en 1788 directeur des fabriques de porcelaine, ou comme on dit « directeur des manufactures de fayance en porcelaine » de cette ville, et domicilié dans la paroisse Saint-Eutrope. Nous nous contentons aujourd'hui d'indiquer le fait, nous réservant d'ajouter à cette indication, dans un travail spécial, des renseignements sur les fabriques de porcelaine de Saintes... » Nous ne connaissons que très vaguement, par les minutes de notaire, la fabrique de Saint-Palais, dirigée par Eutrope Morin, et celle de Charles d'Imbly, dont la présence est constatée dans les faïenceries de La Rochelle, comme tourneur (1774-1775).

CH. D.

FORUM ARTISTIQUE (10 fr. par an, à Paris, rue de Courcelles, 63), qui publie chaque mois des chroniques intéressantes sur les beaux-arts, l'archéologie, la bibliographie, etc., contient dans son numéro de février un important mémoire : *Origine du système ogival*, par L.-A. Boileau.

LA FRANCE PROTESTANTE, t. v et vi, DA-FOR (1886-87), contient un assez grand nombre de noms de la région. Citons par exemple les du Bellay, Dubesset, Duboys, du Bardet, du Bosc, du Bouchet; du Bourdieu; le conseiller au parlement de Paris, Anne du Bourg, dont le supplice eut un si grand retentissement; du Breuil, du Chastellet, du Chesne, du Cros, du Ferrier, l'archéologue Philippe du Four, la famille du fameux explorateur Pierre du Gua, les familles du Matz, Dumont, du Moulin, du Périer, du Plan, du Pleix, du Pont, du Prat, du Puy, Duquesne, du Quesnoy, Durand, Durand de Villegaignon, Durfort, Duroc, Dourousseau. Duvernoy, Duvigier, du Virailh, Dyze, Daguin, de La Rochelle; Benjamin de Daillon, pasteur de La Rochefoucauld; Dangirard, Dehault de Pressensé, Jean de Lage, Delaizement, de La Rochelle; la famille Delamain, de Jarnac; Denfert de Rochereau, de Saint-Maixent; Desaguliers, de La Rochelle; Eléonore Desmier d'Olbreuze, où l'on fait entre elle et M^{me} de Maintenon un petit parallèle tout à l'avantage de la première qui parvint, elle, au trône « par des voies presque droites », et par une « union de conscience », agréables euphémismes qui signifient qu'elle se donna au duc de Brunswick-Zell, moyennant « une simple promesse de ne la quitter jamais et de lui constituer un douaire de 500 écus » (Voir *Archives*, xiii, et *Eléonore Desmier d'Olbreuze*, par M. Horric de Beaucaire), des Montis, famille saintongeaise; des Roches, de La Rochelle; Docoy ou d'Ocoy; les Drelincourt, Ambroise Faget, ministre à La Rochelle; Jean Flanc, né à La Rochelle en 1607, pasteur à Lhoumeau, Angoulins, Aytré; Fleuriau de Bellevue; Jacques Fontaine, l'auteur des *Mémoires* dont nous parlerons bientôt; Job Forant, article qui aurait été plus complet si l'on avait consulté les volumes des *Archives*, notamment le t. xiii;

Jean Eschasseriaux, notaire à Saintes en 1520 ; François Eschasseriaux, sieur de Conteneuil.... « Cette famille, dit M. de Richemond, paraît avoir abjuré à l'époque de la révocation. Joseph Eschasseriaux, né en 1753, reçu avocat au parlement de Bordeaux en 1775, prit une part active aux événements de la révolution de 1789..., mort en 1823. La famille est rentrée aujourd'hui dans le protestantisme. » On oublie René Eschasseriaux, aussi membre du conseil des cinq cents, du corps législatif, etc. ; Camille Eschasseriaux, député en 1831, etc. (Voir *Etudes sur la ville de Saintes*, p. 97) ; M. le baron Eugène Eschasseriaux et son fils René, qui apprendront peut-être avec surprise qu'ils sont protestants. Pourquoi augmenter ainsi le nombre des saints de la paroisse ?

LES GRANDS NÉGOCIANTS BORDELAIS AU XVIII^e SIÈCLE, par A. Communay, président de la société des archives historiques de la Gironde. (Bordeaux, veuve Moquet, 1888, in-8°, 140 pages).

La chambre de commerce de Bordeaux a depuis plusieurs années mis au concours une *Histoire générale du commerce de Bordeaux*. D'abord le sujet est si vaste qu'il ne s'est trouvé personne encore pour le traiter ; et les documents qui devraient y servir sont si soigneusement cachés qu'il « est même défendu d'en solliciter la communication ». M. Communay n'a donc pas tenté l'impossible. En attendant que la chambre de commerce ait rendu abordables les archives de l'amirauté de Guyenne, « déposées sans ordre, sans soin, sans classement, dans une salle quelconque du greffe du tribunal de commerce » — et la juridiction de l'amirauté s'étendait de Hendaye jusques et y compris la Saintonge ! — que les pièces déposées aux archives de la ville soient inventoriées et rendues accessibles au public, que..., notre laborieux confrère a puisé aux archives départementales une foule de documents qui montrent toute l'importance d'une histoire du commerce bordelais, pierre d'attente du monument qu'il est appelé à élever ; il a si bien commencé !

Notons parmi les pièces des lettres datées de Rochefort (1778) et de Brest, de La Touche-Tréville, du comte d'Orvilliers, du chevalier du Pavillon, du chevalier de La Laurencie, etc., relatives à l'escorte de navires marchands.

Nous avons remarqué une foule de lettres d'anoblissement en faveur de négociants bordelais qui se sont distingués par leur « intelligence, droiture et capacité » : Fénelon (1705), Dubergier (1716), Fouques (1722), Saincrie, Pierre de Kater, Roche, Castaing, Trouvé (1743), Barreyre, Brunaud (1743), Bernard et Jean Maisonnave de Casaubon (1751), Poncet (1752), Béhic (1765), Roux (1777), Dutasta (1785), Cabarrus (1789), père de Thérèse Cabarrus, qui fut M^{me} de Fontenay, M^{me} Tallien, et princesse de Chimay, du vivant de ses deux premiers maris. En effet, le roi (arrêt du 30 octobre 1767) avait résolu d'accorder chaque année et par province deux lettres d'anoblissement

à ceux des négociants qui se seraient distingués dans leur profession. M. Communay semble croire, p. 51, que l'anoblissement était le seul moyen pour le roi de récompenser ceux qui n'étaient pas gentilshommes, les ordres de Saint-Michel, du Saint-Esprit et de Saint-Louis étant le partage des « familiers de la cour, grands seigneurs, prélats, courtisans », et des officiers. C'est vrai pour les deux derniers; mais Saint-Michel était fort répandu, très prodigué, témoin Michel de Montaigne qui, après l'avoir longtemps désiré, ne fut plus charmé de l'obtenir avec tant de monde; témoin aussi ce mot sous Henri III : « collier à toutes bêtes. » En 1736, Louis XV (*Armorial général de la France*, registre premier, 1^{re} partie, 314) créa chevalier de Saint-Michel, avec dispense de deux degrés de noblesse, Jean Julienne, entrepreneur des manufactures de draps fins et teintures en hautes couleurs, pour « le haut degré de perfection où le dit sieur Julienne avoit porté les dites manufactures établies par ses oncles... » Et il y en a une foule d'autres.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE L'OUEST. — Le t. ix, 2^e série, année 1886, contient : 1^o *L'Epigraphie romaine du Poitou*, par M. Bélisaire Ledain, qui cite, p. 178, trois inscriptions publiées par l'*Epigraphie santone* : celles de Quintus Julius Cetrus, fils de Quintus, d'Arles, de la tribu Terentia, volontaire de la 18^e légion; de Lucius Furius, de Crémone, de la tribu de l'Anio, soldat de la 14^e légion gemina (Voir *Bulletin*, v, 184), et celle de Lucius Autius, de Fréjus, de la tribu de l'Anio, soldat aussi de la 14^e légion gemina (*idem*, 185), trouvées à Brioux et à Aunay; les deux dernières sont au musée de Saintes. Voir aussi *Epigraphie du Poitou et de la Saintonge*, par M. Espérandieu, dans la *Revue poitevine*. — 2^o *Origines de la légende de Mélusine*, par M. l'abbé Jarlit.

MÉMORIAL DE SAINTES, n^{os} 312-318, 18 décembre 1887-29 janvier 1888. *Châteauneuf sur Charente*, par M. P. de Lacroix.

MONOGRAPHIE DE L'ÉGLISE SAINT-CLÉMENT DE TOURS, par Léon Palustre, précédée d'une notice historique par Léon Lhuillier. (Tours, Péricat, 1887, in-4^o, 138 pages, xv planches).

Cette consciencieuse et complète étude d'un homme si compétent en archéologie nous retrace les détails d'architecture et l'histoire d'un monument qui a son importance au point de vue artistique.

Le *Petit journal* du 16 février contient un article, *Les fouilles de Saintes*.

LE PRÉTENDU MARIAGE DU DUC D'EPERNON. MA DERNIÈRE A M. L'ABBÉ CAZAURAN, par M. F. Mireur. (Draguignan, imp. Latit, 1887, in-8^o, 25 p.) Voir *Bulletin*, viii, 69.

M. Mireur attaque et vivement les conclusions de M. Cazauran et les faits allégués. Le mariage n'a pu avoir lieu à la date indiquée, le soir d'une bataille où Epéron vaincu, humilié, avait à songer à sa fuite et à son salut. Quant à une erreur de date par suite du changement de l'année, il faut y renoncer : car l'ancien comput subsistait seize ans après le nouveau, voilà un fait inouï dans la chronologie de la Provence, et qu'on ne trouve que dans cet acte. Ce mariage morganatique, thèse principale de l'archiviste du séminaire, d'Auch, était prohibé, criminel et inusité en France : il n'a pas eu lieu pour d'Epéron : il y aurait eu au plus un mariage secret, comme pour Louis XIV. Mais ce secret pouvait-il être gardé par ceux même qui avaient le plus grand intérêt à le faire connaître, surtout quand il n'y avait plus aucun inconvénient ? Enfin, si l'on voulait le silence, pourquoi appelait-on des étrangers au mariage de famille et non pas les frères, le neveu, le père même de la mariée qui vivait encore ? Je laisse de côté une foule d'autres objections sérieuses. M. Cazauran répliquera. Parviendra-t-il à lever tous les doutes ? La brochure de M. Mireur est vive, rapide, intéressante, ce qui ne l'empêche pas d'être savante.

RÉVOLUTION FRANÇAISE, du 14 octobre 1887, publie de M. Chassin : *La pétition des domiciliées et le parlement*. Cette pétition, rédigée par le médecin Guillotin, contenait l'avis des bourgeois de Paris sur les élections aux états généraux. Il fut imprimé aux frais de la municipalité parisienne, mais saisi par le parlement, qui n'osa pas cependant aller jusqu'à condamner l'auteur. On trouve dans cet article le réquisitoire, l'interrogatoire de l'imprimeur et de l'auteur, enfin l'arrêt définitif.

REVUE DE LA RÉVOLUTION, du 5 février, contient de M. Denys d'Aussy : *Elisée Loustalot*. On a proclamé Loustalot le « premier journaliste de son temps, auquel l'ingrate postérité n'a pas fait une place suffisante » ; et Lamartine a vanté « son enthousiasme, son honnêteté, ses illusions de jeunesse ». Quand il mourut à 28 ans, le club des amis de la constitution vota un deuil de trois séances. Camille Desmoulins prononça son oraison funèbre. « Loustalot n'est plus, s'écriait Fréron ; sa mort est une calamité publique... Peuple, prends tes habits de deuil ; ton défenseur n'est plus. » Lisez encore ces phrases : « Tant que le soleil éclairera la terre, les amis de la liberté se souviendront avec attendrissement de Loustalot ; leurs enfants béniront chaque jour sa mémoire... Ombre chérie et sacrée, si tu conserves encore quelque souvenir des choses de la vie dans le séjour des bienheureux, souffre qu'un frère d'armes que tu ne vis jamais arroser de ses pleurs ta dépouille mortelle. » C'est signé Jean-Paul Marat. M. Denys d'Aussy a voulu voir si ces éloges étaient mérités ; et avec beaucoup d'érudition et de sagacité, il a esquissé vivement la vie, assez courte d'ailleurs, du personnage ainsi vanté.

Elisée Loustalot, d'une famille protestante originaire de la Guyenne, mais établie à Saint-Jean d'Angély depuis près de deux siècles, était né dans cette ville en 1761, le 25 décembre. Elève du collège de Saintes, il soutint sa thèse de philosophie à Poitiers et fit ses études de droit à Bordeaux. Avocat à Saint-Jean d'Angély le 5 février 1783, il quitta cette ville un an après, le 22 janvier 1784, et s'établit à Bordeaux. Un mémoire diffamatoire qu'il publia contre les magistrats de Saint-Jean le fit suspendre pendant six mois. Il se rendit à Paris au commencement de 1787, et vécut de quelques pamphlets anonymes et de quelques traductions. En 1789, le papetier bouquiniste Louis Prudhomme, qui ne savait pas l'orthographe, mais était habile, le prit pour rédacteur des *Révolutions de Paris* qu'il fondait, et qui eurent un succès prodigieux, deux cent mille lecteurs au début, succès qui s'explique surtout par la nouveauté et par la gravité des événements; le 1^{er} numéro (17 juillet) racontant la prise de la Bastille eut neuf éditions. Loustalot recevait, disent les uns, mille écus par mois; cinq cents livres par numéro, disent les autres. « Loustalot était de complexion extrêmement délicate et son maintien trahissait la mobilité et la fougue de son esprit. Une organisation nerveuse, comme l'était la sienne, ne devait pas résister longtemps aux agitations de la vie politique. Épuisé par un travail excessif et par d'autres causes encore », il tomba gravement malade le 4 septembre 1790 jour où parut son dernier article remarquable par le désordre des idées, et mourut le 19. La légende s'est emparée de cette mort prématurée : « C'est la douleur du massacre de nos frères de Nancy » qui a causé sa mort, a-t-on dit. Oui, et « la fièvre putride », qui n'est jamais produite par le chagrin. « C'est le poison », écrit un autre. « Si Loustalot est mort empoisonné, disait à ce propos Regnaud de Saint-Jean d'Angély, c'est qu'il aura sucé sa plume. »

Le biographe examine ensuite ses articles; il y trouve une certaine verve avec l'emphase du temps, mais aucune idée politique. Il critique, critique toujours. Il a l'amour de la liberté, et il la réclame pour tous. C'était un modéré, mais un modéré de forme seulement: car lorsque Marat demandait pour assurer le triomphe de la révolution six cents têtes, ce qui choquait les bourgeois, Loustalot écrivait : « Punissons une fois pour ne pas avoir à punir toujours; épargnons à la France trente ans de troubles... Livrons les conjurés et les séditeux au supplice afin d'effrayer ceux qui se préparent à prendre la place »; et on l'applaudissait. Il est même probable que si, à l'exemple de Barrère et de bien d'autres, il n'avait pas tour à tour encensé ou conspué Marat et Robespierre, il aurait fini comme Camille Desmoulins, comme Brissot, comme les Girondins, devenus réactionnaires pour les Montagnards.

REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (n^{os} 53 et 54, août et septembre 1887) contient de M. le baron de La Morinerie : *Pauline*

de *Flaugergues* (Marie-Anne-Françoise-Pauline Flaugergues, née à Rodez le 21 août 1799, de Pierre-François Flaugergues, avocat, sous-préfet de Villefranche en 1800, député en 1813, maître des requêtes en 1821, puis de 1830 à 1835; morte le 10 février 1878), qu'il a connue, qu'il a eue pour voisine de sa charmante retraite d'Aunay. La biographie de cette femme à l'âme élevée, l'amie des dernières années du poète Latouche, est racontée, d'une plume alerte et délicate, avec émotion et entremêlée de citations poétiques habilement choisies qui en font une sorte d'autobiographie. M. de La Morinerie a mis à nous révéler l'auteur des *Bruyères* tout son esprit et tout son cœur.

RECUEIL DE LA COMMISSION DES ARTS, du 1^{er} janvier, contient : *L'abbaye de Saint-Séverin*, par M. l'abbé J.-L.-M. Noguès; *L'ancien fief du Cormier*, par M. Anatole de Bremond; *Documents pour servir à l'histoire des monuments de Saintes*, par M. Charles Dangibeaud; *Varia*, et puis la phrase stéréotypée, provocation perpétuelle à des représailles qui nous seraient trop faciles.

LA REVUE POITEVINE, n° 46, parue au commencement de janvier, contient de M. Espérandieu : *Le musée lapidaire de Saintes*, et *L'arc de triomphe de Saintes*, mémoire très complet où sont cités tous ceux qui ont parlé de l'arc de Germanicus, construit en l'an 21, deux ans après la mort de ce prince, y compris M. Edward Barry qui écrit en 1874, dans la nouvelle édition de *l'Histoire du Languedoc*, II, 271 : Les prêtres de Rome et d'Auguste bâtissaient « à leurs frais des monuments publics, comme le célèbre pont romain de Saintes, dont l'un des portiques est encore debout surmonté d'une inscription gravée sous le règne de l'empereur Tibère ». Suit une petite dissertation sur l'autel de Rome et d'Auguste au confluent de la Saône et du Rhône, et non de la Charente et de la Seugue, élevé l'an 12 de Jésus-Christ. « Tous les ans, dit M. Mommsen, *Histoire romaine*, les représentants de toutes les cités élistaient un d'entre eux prêtre des trois Gaules, et celui-ci offrait au jour de la fête impériale le sacrifice impérial et présidait les jeux qui en faisaient partie. Cette représentation nationale avait non-seulement la propre administration de ses biens par des fonctionnaires à elle, pris dans les plus hauts rangs de la noblesse provinciale, mais même une certaine participation aux intérêts généraux du pays. » D'après le peu que l'on sait, ajoute M. Allmer, « on n'a pas à concevoir une très haute opinion de l'esprit de civisme et d'indépendance qui animait l'assemblée. Lorsque Néron eut assassiné sa mère, la députation gauloise adressa par la bouche du rhéteur Julius Africanus ces paroles à l'empereur parricide : « Tes provinces de la Gaule t'en supplient, César; puisses-tu supporter courageusement ton bonheur. » L'honneur d'une statue était régulièrement accordé

chaque année au prince régnant, aux membres de sa famille, puis aux hauts fonctionnaires, au sacerdos annuel, même à ses parents; ce qui prouve qu'il fallait être fort riche pour rechercher et obtenir cet honneur. Les délégués, *legati*, des trois Gaules, belgique, lyonnaise et aquitaine, devaient avoir rempli chez eux les plus importantes fonctions municipales. Le sacerdos annuel présidait l'assemblée pendant son exercice, mais conservait son titre le reste de sa vie. On connaît jusqu'à présent trente-neuf prêtres de Rome et d'Auguste au confluent; il y a trois santons : Caius Julius Rufus, de l'arc de triomphe; Caius Julius Cogidubnus, pierre au musée de Saintes, et un troisième dont on ignore le nom, inscription perdue de Lyon. Les noms appartenant à diverses cités des Gaulois prouveraient que ces prêtres étaient pris ici et là, probablement dans chacune d'elles alternativement.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES, 1887, N° 2, paru en février 1888, publie, p. 356, un peu tardivement, deux inscriptions funéraires trouvées à Saintes en avril 1887 dans les murs de l'hôpital. Voir *Bulletin*, VII, 310.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES LETTRES... DE LA CORRÈZE, 4^e livraison de 1887, contient de M. Louis Guibert : *Le livre de raison de Baluze*, où l'on lit, p. 562 : « Le 27^e décembre 1622, partit de ceste ville Jean Baluze, mon frère, pour aller en garnison à la citadelle d'Angoulesme, pour monsieur de Schomberg, gouverneur en chef de ce pays de Lymousin, où il se maria quelques jours après sans nous en demander advis, ni à autres de ses frères, ni autres parens. Il décéda à Mourtagne en Xaintonge sur la fin de l'année 1626. et sa femme à Bourg, au commencement de l'année 1627. Dieu leur fasse paix ! » Ce Jean Baluze, dont le fils a formé la branche des Baluze du Vivarais, était fils d'autre Jean, consul de Tulle, et par conséquent grand-oncle d'Etienne Baluze, le savant, le bibliothécaire de Colbert, l'historien de Tulle.

LE COMMERCE DE LA ROCHELLE AU XVIII^e SIÈCLE (Voir *Bulletin*, VII, 255).

Alors que tant de cités montrent leur indifférence pour leurs gloires passées, la ville de La Rochelle n'a rien tant à cœur que de faire revivre le souvenir de son ancienne splendeur. Comme la vieille Rome, elle a tout à la fois le culte du passé et la foi dans l'avenir. C'est à ce patriotisme local, si recommandable à tous égards, que nous devons l'ouvrage édité par M. Emile Garnault sous les auspices et aux frais de la chambre de commerce. Créée le 25 septembre 1719, la chambre de commerce de La Rochelle a eu la bonne fortune de conserver ses archives intactes depuis sa fondation jusqu'en 1791; M. E. Garnault y a

trouvé tous les éléments d'une histoire complète du commerce rochelais au XVIII^e siècle. Peut-être, avant d'entreprendre cette histoire, eût-il été préférable de mettre au jour, dans une publication spéciale, les principaux documents qui devront lui servir de base ; un travail d'ensemble eut ensuite été plus facile, et l'auteur n'eut pas été dans la nécessité de publier la seconde partie de son œuvre avant la première ; il y a bien aussi quelques autres imperfections, conséquence d'un travail un peu hâtif : ainsi les dix chapitres qui divisent cet ouvrage ne sont précédés d'aucun sommaire, et il n'existe point de table analytique des matières, ce qui rendra les recherches fort difficiles. Quoiqu'il en soit, *Le commerce de La Rochelle au XVIII^e siècle* est un livre très intéressant. Après avoir, dans son introduction, en s'aidant des chroniqueurs et des historiens rochelais, retracé à grands traits les principales phases du commerce local à partir de 1290 jusqu'à la fin du XVII^e siècle, M. Garnault nous fait assister aux efforts de la chambre de commerce pour lutter contre l'envasement du port, de plus en plus menaçant depuis la construction de la digue de Richelieu : « Ce havre, autrefois capable de retirer les plus gros bâtiments marchands, lit-on dans un mémoire de l'année 1727, et dans lequel, de mémoire d'homme, on en voyait de 800 et 900 tonneaux, se trouve présentement si rempli et si comblé de vase, qu'à peine les barques de 100 et 150 tonneaux y peuvent entrer... » Grâce à la persévérante énergie des représentants du commerce, l'accès du port fut facilité : en 1734 il recevait des navires de 400 tonneaux, de 800 en 1746, de 1,000 tonneaux en 1772 ; l'établissement du bassin à flot fut aussi pendant de longues années l'objet d'incessantes démarches et de lourds sacrifices ; il ne devait toutefois être ouvert que dans les premières années de ce siècle. Le traité de Paris en 1763 signala la décadence du commerce rochelais ; l'abandon du Canada à l'Angleterre le priva de son principal débouché colonial ; plus tard la perte de Saint-Domingue lui porta le dernier coup. Verrons-nous renaître cette prospérité des anciens jours ? M. Garnault ne le met point en doute ; « Rochelais de naissance et de cœur », il lui semble déjà que les navires de tout pavillon se pressent dans le nouveau port de *La Palice*, « conviés à cette grande œuvre pacifique de l'échange réciproque des produits de toutes les nations ». Nous partageons ces espérances et nous formons les mêmes vœux. »

D. A.

JOURNAL D'HISTOIRE NATURELLE DE BORDEAUX du 31 décembre
contient : *La végétation des environs de Royan.*

LES MONUMENTS DE PARIS, par A. de Champeaux. (Paris, Laurens, 1888, in-18, 300 pages.)

C'est un agréable et savant guide que M. de Champeaux, an-

cien inspecteur des beaux-arts de la ville de Paris ; et nous conseillons son livre, *Les monuments de Paris*, à tous ceux, provinciaux et parisiens, je devrais dire parisiens et provinciaux, qui veulent connaître les beaux édifices de la capitale. Il sait beaucoup, et son savoir très habilement dissimulé fait de son volume une lecture aussi charmante qu'instructive. Tout est là dans ces 300 pages, qu'ornent 46 gravures de Libonis fort exactes, le palais des Thermes et la tour Eiffel, les arènes de Lutèce et le Trocadéro, églises, palais, hôtels, cafés-concerts, halles, magasins le *Printemps* et Saint-Jacques, le Louvre et le *Bon-Marché*. Pas de dissertation ; un rapide exposé, un mot d'appréciation, c'est tout ; c'est aussi ce qu'il faut pour des lecteurs pressés qui n'ont pas le temps d'étudier, mais veulent savoir pour mieux voir, et aussi pour ceux qui désirent se rappeler ce qu'ils ont vu sans le savoir.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

N° 394. — Dans le troisième volume des *Lettres de Louis XI, roi de France*, publiées par Joseph Vaesen et Etienne Charavay, on voit, p. 161, une lettre, datée de Meslay, le 3 juillet 1467, à la duchesse de Milan : « Nous envoyons presentement par devers beau frère et belle seur de Savoie et aussi devers nostre frère Philippe, le seneschal de Xaintonge, nostre conseiller et chamberlan », pour empêcher les hostilités entre le duc de Milan et le duc de Savoie ; puis, p. 171, des lettres de quittances accordées par le roi à « Jaspas Bureau, chevalier, maistre de nostre artillerie, de tout ce qu'il peut nous devoir tant du faict de la dicte artillerie que des édifices et autres charges de recepte et despences... » ; enfin, p. 161, une lettre où le roi donne, d'Amboise, le 26 mars 1468, des instructions à ses envoyés auprès du duc de Bourbon, « monseigneur l'admiral et le seneschal de Xaintonge ». On demande le nom de ce sénéchal de Saintonge, chambellan de Louis XI. B.

N° 395. — SUR LA DATE DE LA MORT DE JEAN ALFONCE. Dans le tome II du *Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild* (Paris, 1887), l'article 1957 est consacré à la description d'un exemplaire du rare et précieux recueil intitulé : « *Les voyages aventureux du capitaine Ian Alfonse, saintongeois. Avec privilege du Roy. A Poitiers. Au Pelican, par Ian de Marnef...* » Sans date, in-4°. La description est suivie de cette note : « Jean Alfonse navigua pen-

dant plus de quarante ans dans toutes les parties du monde. En 1542, il guida vers le Canada l'expédition de Roberval, et fit une exploration du Labrador. En 1544, Alfonse commença, de concert avec un de ses anciens compagnons, Paulin Secalar, une *Cosmographie générale* qu'il acheva le 24 novembre 1545. Cet ouvrage est resté manuscrit (Bibliothèque nationale, fond fr., 676); mais *Les voyages arantureux* en sont un abrégé... On ignore la date de la mort de Jean Alfonse. Le privilège obtenu par Jean de Marnef, le 7 mars 1547 (v. s.), ne s'applique dans notre volume qu'aux tables astronomiques; cependant, d'après M. Brunet, le même privilège figure dans certains exemplaires au verso du titre des *Voyages avantureux*. S'il se rapporte vraiment auxdits *Voyages*, il prouverait que le navigateur saintongeais était mort avant le mois de mars 1548 (n. s.); nous n'avons pas été à même d'examiner un exemplaire offrant cette particularité. » La vérification que n'ont pu faire les savants rédacteurs du *Catalogue Rothschild*, quelqu'un de nos collaborateurs pourra sans doute la faire. Mais, ce résultat acquis, ne pourra-t-on s'avancer un peu plus loin et retrouver la date exacte de la mort de celui que Jean de Marnef appelle « capitaine tres expert à la mer, où il a sceu sagement entreprendre et hardiment executer »?

T. DE L.

N° 396. — Dans son *Histoire d'Ebreuil* l'abbé Boudant écrit : « Il n'existe de par le monde aucune autre localité qui s'appelle de la sorte ; un monastère de la Saintonge a jadis porté ce nom ; mais il a depuis longtemps entièrement disparu. » Pourrait-on me donner quelques renseignements sur ce monastère d'Ebreuil en Saintonge, et de plus m'indiquer l'étymologie du mot ?

J.-H. C.

N° 397. — A-t-on conservé le souvenir en Aunis ou en Saintonge de ces associations, fréquentes au moyen âge, comme les chevaliers de l'arc, et des jeux d'adresse et d'agilité : arbalète, arquebuse, quintaine, mail, etc. ?

RÉPONSES

N° 61, t. I, 311, 359, 391 ; II, 38, 84, 132, 179 ; III, 164 ; VI, 49, 395 ; VII, 73, 195. *Noms de lieux et d'hommes de la période révolutionnaire*. — Sous la révolution la place, située à Saintes dans le faubourg, devant la caserne de Taillebourg, s'appelait *Place de la Salpêtrière*, et le terrain existant entre l'église Saint-Palais et la rue de ce nom était autrefois un cimetière dit *Cimetière des étrangers*. On lit, en effet, dans un procès-verbal d'adjudication de biens nationaux, en date du 2 prairial an vi, que les citoyens François Laforgue, Mathurin Garaud, Antoine Tournel, René Garnier, Charles Blanchard et Pierre Renis avaient

acquis « un terrain connu sous le nom de Cimetière des étrangers, situé entre la ci-devant église de Saint-Pallais et les maisons des citoyens Blanchard, Laforgue et autres, lequel objet ainsi désigné à prendre du côté de la place de la Salpêtrière à l'alignement du mur de la maison du citoyen Laforgue et du côté de la Salpêtrière à l'alignement des piliers de l'ancien cloché (*sic*)... »

PAUL BRUNAUD.

N° 301 : t. V, 365 ; VI, 52, 240, 327, 399 ; VII, 400 ; VIII, 77.
Liste des personnes qui ont péri en 1793.

Guillaume Cox de Lisle.

Guillaume Cox de Lisle, d'après sa notice biographique publiée par M. René Valette dans la *Revue historique de l'Ouest* (3^e année, 6^e livraison, 1888) et que nous ne faisons que résumer, était né en 1755 dans la paroisse de Sainte-Croix, à Nantes. Vicaire de Haute-Goulaine, il refusa le serment, et fut contraint de quitter sa paroisse. Il se retira donc chez des amis de sa famille, en Vendée, où il espérait pouvoir trouver un abri plus sûr. Mais pour éviter une arrestation toujours menaçante, pour dérouter les recherches et ne pas éveiller l'attention, il fallait souvent changer de domicile. Le vicaire proscrit habita plusieurs semaines à Chavagnes en Paillers, puis à Chasnais chez M^{lles} Bodin-Gaubertière, et enfin au château de Frosse, paroisse de Corps, qui appartenait alors à Maynard de La Claye, ancien député aux états provinciaux.

L'hôte était suspect ; héberger un prêtre, un prêtre réfractaire, était un crime ; il fut arrêté et conduit à Fontenay-le-Comte. L'abbé de Lisle, pour ne pas compromettre davantage les propriétaires de Chasnais, dut quitter le château. M^{me} de La Claye fit, le 29 mai 1793, partir pour Fontenay un de ses plus fidèles serviteurs, Jacques Chaigneau, avec Guillaume de Lisle. On espérait que sous des habits laïques l'abbé pourrait gagner un département voisin, où il serait moins exposé. Mais sur la route de Nantes, entre Saint-Jean de Beugné et Saint-Hermand, deux canonniers du poste de Moreilles, détachés pour aller à la découverte, avisent la voiture, fouillent les deux voyageurs. Horreur ! Ils ont des chapelets et des images. Vite on les arrête ; ils sont conduits à Luçon. L'abbé avait encore dans sa poche dix-sept écus ; bon gré, malgré, on les lui échange contre des assignats. Trois officiers municipaux : Bonneau, prêtre jureur, vicaire épiscopal ; Jean-Pierre Signoret, architecte, et Etienne Quinemant, greffier, procèdent à son interrogatoire.

« Demandé quelles étaient ses occupations dans les différents endroits qu'il a déclaré abiter ; a répondu qu'il n'en avait aucune, excepté à Chavagnes, qu'il exerçait son ministère publiquement.

Demandé de nouveau s'il n'avait jamais administré en secret, en détournant de l'office public ceux qui lui avaient donné leur confiance ; a répondu qu'il a fait son devoir là-dessus et

qu'il n'a jamais donné à personne de mauvais conseils ; qu'il a toujours prêché la soumission aux loix à tous ceux qu'il a eu occasion de parler.

Interrogé de nouveau de quelles loix il entendait parler dans cette dernière réponse ; a répondu : Les loix de l'état.

Interrogé de nouveau s'il entendait parler de l'état monarchique ou de république ; a répondu : Les loix existantes du jour.

Demandé s'il avait porté à la pratique ou au mépris des loix républicaines ; a répondu non.

Interrogé s'il a conseillé l'obéissance à ces mêmes loix républicaines ; a répondu qu'il n'a prêché ny pour ny contre.

Interrogé s'il n'a engagé personne à prendre les armes pour se réunir aux révoltés ou approuvé ceux qui le faisaient ; a répondu non.

Demandé si ses *vus passés* énoncés dans son passeport sont vraiment sincères et signés des officiers publics de chaque commune où il a passé ; a répondu que, sur les cinq signatures, les trois premières sont vraies et que les deux dernières ne le sont pas, les ci-dessus dénommés ne voulant pas se faire connaître.

Demandé ce qu'il allait faire à Fontenay ; a répondu que son intention était de s'en retourner dans son pays ou aux environs, en passant par Fontenay ou ailleurs.

Interrogé s'il a eu connaissance que Fontenay était au pouvoir des brigands quand il est party ; a répondu que les uns luy avaient dit oui, les autres non.

Interrogé qui est-ce qui a écry sur son passeport les « *vus passés à Chasnay* » en datte du quatre mars dernier, et celui-ci à Corps en datte de ce jour pour aller à Fontenay, signé : Jean Pageau, maire, et Balmeau, procureur de la commune ; a répondu que c'était lui qui avait signé l'un et l'autre.

Interrogé de nouveau qui a écry les *vus passés*, les dattes, etc. ; a répondu que s'était le nommé François Rougeau qui a écry le quatrième.

Demandé la demeure et la profession, âge dudit François Rougeau ; a répondu que s'était un prêtre fugitif comme lui, et qu'il n'en pouvait pas dire davantage.

Demandé qui a écry sur le dernier « *vu passé à Corps* » le nom de Balineau, procureur de la commune ; a répondu qu'il ne pouvait pas le nommer.

Demandé si, dans les lieux où il fait sa résidence, il n'avait pas connaissance du retour de quelques émigrés ; a répondu non.

Demandé où il résidait lorsqu'il a voulu party pour Fontenay ; a répondu qu'il avait resté quelque temps chez les demoiselles Bodin et de là chez M. de La Claye, à Frosse, paroisse de Corps, d'où il est party.

Demandé combien il a resté de temps chez les demoiselles Bodin, et combien de temps chez M. de La Claye ; a répondu qu'il avait resté depuis le mois d'aout, environ trois mois chez M. de La Claye et le reste chez les demoiselles Bodin.

Demandé s'il n'exerçait point son état de prêtre en administrant les sacrements en les dites maisons et ailleurs ; a répondu : Très rarement et seulement pour ceux de la maison.

Demandé si cette messe était annoncée verbalement aux paroissiens des environs, s'il se trouvait un concours de monde ; a répondu qu'il n'admettait aucun étranger.

Demandé s'il n'avait point eu quelques correspondances contraires aux lois ; a répondu que non.

Interrogé de nouveau s'il n'avait pas eu connaissance que les gens chez qui il était n'avaient pas des correspondances avec les gens suspects ; a répondu que non.

Après lecture faite du présent procès-verbal, lui avons demandé, la main levée, s'il avait dit la vérité ; a répondu qu'oui. Et a persisté dans ses déclarations et s'est avec nous soussigné. SIGNORET. BONNEAU. G. COX DE LISLE. QUINEMANT, *greffier, secrétaire.* »

Ces réponses étaient suspectes ; et de l'aveu même de l'inculpé il avait célébré la messe. On l'expédia à Brouage où il trouva une foule de personnes, religieuses et laïques, de la Vendée et des Deux-Sèvres. Puis, le 5 septembre suivant, il parut devant le tribunal criminel de la Charente-Inférieure, à Saintes. Le tribunal, ne trouvant pas là matière à condamnation, se déclara incompétent, et transmit le dossier à la commission militaire de La Rochelle, « à l'effet de procéder à l'interrogatoire et jugement des prisonniers faits sur les rebelles dans les départements de la Vendée et des Deux-Sèvres ». Comment le prêtre pouvait-il être considéré comme un « prisonnier fait sur ces rebelles » ? De Lisle parut devant elle le 24 octobre 1793, se défendit et vigoureusement.

Voici sa défense écrite de sa main : « Acte constitutionnel : Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Art. » 14. Nul ne doit être jugé et puni qu'après avoir été entendu » ou légalement appelé et qu'en vertu d'une loi promulguée antérieurement au délit ; la loi qui punirait des délits commis » avant qu'elle existât serait une tyrannie. L'effet rétroactif donné » à la loi serait un crime. » Voici la loi...

« Maintenant, citoyens juges, je demande si la nouvelle constitution a été généralement acceptée ou non ?... Or, je sais qu'elle l'est ; et comme habitant le territoire français, je m'y sou mets volontiers, j'y ai recours et je vous prie, citoyens juges, de prêter l'oreille au peu de mots que je vais prononcer. Je reprends. « Nul ne doit être jugé et puni... qu'en vertu d'une loi promulguée antérieurement au délit... » Je demande maintenant à mes juges, quand est-ce que mon prétendu délit a été commis ? C'est au mois de septembre 92, temps où la déportation eut lieu, sous un terme déterminé. Quand est-ce que la peine de mort a été portée contre les prêtres qui n'auraient pas obéi à cette loi ? Le 18 mars 93. Quoi de plus certain, quoi de plus palpable que cette peine, à jamais douloureuse, a été décrétée depuis le délit que l'on m'impute ? par conséquent, suivant l'acte

constitutionnel *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, art. 14^e, ce prétendu délit commis en septembre 92 ne peut être puni par une loi promulguée en mars 93. Pourquoi ? Parce que « la loi qui punirait des délits commis avant qu'elle » existât, serait une tyrannie, l'effet rétroactif donné à la loi serait un crime. »

« Le tribunal révolutionnaire de Paris a si bien senti cette vérité que, quoique « convaincu d'avoir entretenu des correspondances contre-révolutionnaires et d'avoir provoqué la désobéissance aux lois », le nommé Jean Thomas, prêtre, a été seulement condamné à la déportation à la Guyane française. Voici le jugement inséré dans le *Courrier de l'égalité*, n° 393, du dimanche 15 septembre 93, Paris :

« Le tribunal révolutionnaire a condamné à la peine de la déportation à la Guyane française, le nommé Jean Thomas, curé de Mormans, cy-devant député de l'assemblée constituante, prêtre réfractaire, convaincu d'avoir entretenu des correspondances contre-révolutionnaires et fanatiques, et d'avoir provoqué la désobéissance aux lois. »

« Citoyens juges, je ne suis point coupable de ces graves inculpations ; et le tribunal de Saintes a, le mois dernier, reconnu et prononcé publiquement mon innocence sur ces différents points, ainsi que sur toute autre inculpation. Je demande donc, citoyens juges, et votre justice ne peut s'y refuser, je demande la liberté de m'exporter où bon me semblera, sitôt que l'occasion se présentera, et, en attendant ce moment, d'adoucir ma détention en ordonnant que je ne sois pas confondu avec une foule de gens de toute espèce. »

La défense était victorieuse et l'argumentation irrésistible. Qu'importait ! La commission militaire ne se laissa convaincre ni par les raisonnements ni fléchir par les prières de l'accusé. Séance tenante, il fut condamné à mort comme « atteint et convaincu d'avoir falsifié la signature de ses passeports, de ne s'être pas conformé à la loi de la déportation et d'avoir été trouvé sur le territoire de la Vendée qui était en état de rébellion ». Quelques heures après il était exécuté.

N° 389 ; VIII, 75. *Les Pallet en Saintonge*. — On peut consulter pour les Pallet l'*Annuaire de la noblesse* de 1874, qui donne, p. 221, une *Notice historique et généalogique sur les familles Hardy de Blanzay* (Normandie, Poitou et Saintonge) et *Pallet de Trezance* (Artois et Saintonge). La filiation remonte à Henry Pallet, maire de Saint-Jean d'Angély en 1549. Mais il n'est pas question du Pallet qui se serait établi en Berry.

N° 392 ; t. VIII, 76. *Une assemblée générale du clergé à Saintes*. — Un fait de cette importance, le clergé de France assemblé à Saintes, n'aurait pas échappé à nos historiens locaux ; aucun n'en parle. Il n'a pas eu lieu. Il suffit de consulter la

Collection des procès-verbaux des assemblées générales du clergé de France, t. III, p. 525 ; on verra clairement que l'assemblée réunie à Paris y a tenu toutes ses séances. On avait bien eu un moment l'intention de le faire venir à Saintes. C'était le temps de la Fronde ; le roi courait le pays, Poitiers, Bordeaux. Il avait besoin d'argent ; le clergé faisait la sourde oreille. Pour le contraindre, on le menaça de le faire venir de Paris à Saintes. Le roi écrit de Libourne, le 9 août 1650 : « Messieurs, ayant appris qu'il vous reste encore quelques affaires que vous ne pouvez conclure avantageusement ni même en traiter commodément que dans ma ville de Paris, je vous écris, de l'avis de la reine régente, madame ma mère, pour vous dire que je trouve bon que vous continuiez encore pour quelque temps votre assemblée dans ma dite ville et jusqu'à ce que j'aie jugé à propos de vous faire venir plus près de moi... » Il ajoute qu'il a donné charge à d'Aligre, directeur des finances, à d'Irvas, conseiller d'état ordinaire, et à Gargan, intendant des finances, de traiter avec eux pour une certaine somme « de laquelle je puisse faire état pour subvenir au besoin pressant de mes affaires ».

D'Aligre se présente à l'assemblée et dit : « Le roi vous a souhaités auprès de lui dans sa ville de Saintes quand il a cru y séjourner... Mais à présent qu'il a pris un autre dessein, il n'a pas voulu vous faire souffrir les inconvénients du voyage et de sa suite ». A une condition cependant, c'est qu'ils voteront les subsides demandés, d'ailleurs nécessaires « pour entretenir les armées et payer les gens de guerre prêts à se débarrasser, faute de recevoir leurs montres ordinaires ».

L'archevêque de Reims en réponse énumère les griefs : Le clergé est exempt du logement des gens de guerre ; or, il est forcé de loger amis et ennemis, « n'y ayant point de différence entre le logement des troupes du roi et de celles des ennemis » ; le parlement empiète sur la juridiction ecclésiastique ; cinq évêques de Guienne ont été forcés de quitter leurs églises par les mauvais traitements du duc d'Epemon ; le clergé est épuisé et par les guerres et par les 16 millions levés sur lui de 1636 à 1641.

Cela se passait le 23 août. On parla, on écrivit, on répondit ; les négociations se prolongent, le roi insistant, le clergé défendant sa bourse. Enfin, après bien des allées et des venues, des pourparlers et des harangues, des demandes et des représentations, le 25 janvier 1651 le clergé se décida, un peu malgré lui, à voter 600,000 livres.

N° 396 ; VIII, 153 : *Le monastère d'Ebreuil en Saintonge ; étymologie du mot.* — Ebreuil, *Eborolium*, *Ebrolium*, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Gannat (Allier), a été une abbaye célèbre du diocèse de Clermont en Auvergne. D'elle relevait le prieuré de Saint-Léger de Cognac, avec les chapelles

de Sainte-Marie et Saint-Martin de Cognac, avec Saint-Sulpice, Crouin, Cherves, Genté, Salles, Breuil la Réorte, etc., « Sancti Petri de Liriorta » ou « Dellariorta ». (Voir *Bulletin*, iv, 395). C'est sans doute ce Breuil la Réorte qui a fait croire à Boudant qu'il avait existé en Saintonge un monastère d'Ebreuil, parfaitement inconnu. Du reste, qui ignore que *Breuil*, *Le Breuil*, *Ebreuil*, *Breuillet*, *Breuillat* sont des formes du même nom ? Toutes viennent du mot *brolium*, qui signifie bois, forêt, taillis où l'on chasse les fauves, surtout bois entouré de murs ou de haies ; et Dieu sait si les Breuil sont fréquents dans toutes les provinces de France !

A.

BIBLIOGRAPHIE

Emile de Thezac. Pons, imp. Noël Texier, 1887, in-8, 6 p. (Extrait du *Bulletin* de la société des Archives, juillet 1887, vii, 236).

ESPÉRANDIEU (Emile), lieutenant professeur à l'école militaire d'infanterie. *Note sur les inscriptions romaines récemment découvertes à Saintes*. Melle, imp. d'Ed. Lacuve, 1887, in-8, 24 p. (Extrait du journal *le Mellois*, des 10 et 31 juillet 1887).

Très bon mémoire ; dont nous avons parlé plusieurs fois.

EVEILLÉ (Arthur). *Glossaire saintongeais*. Etude sur la signification, l'origine et l'historique des mots et des noms usités dans les deux Charentes. Bordeaux, Moquet, 1888, in-8, x-409. 15 et 30 francs.

Extension du périmètre de l'octroi de La Rochelle. — La Rochelle, imp. rochelaise, 1 feuille in-4.

FABRE. *Discours sur d'Aubigné* (Voir plus haut page 139).

Fédération des sociétés de tir du sud-ouest. Bulletin officiel. Premier numéro, 15 février 1887. Bi-mensuel et mensuel. Abonnement : 3 fr. par an ; 20 cent. le numéro. Saintes, imp. H. Chasseriau, in-4.

— *Statuts et règlements*. Idem, in-12, 15 pages.

FAUCHER DE SAINT-MAURIS, député à l'assemblée législative, ancien capitaine stagiaire au 2^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, chevalier de la légion d'honneur. *Le Canada et les Canadiens français pendant la guerre franco-prussienne*. Québec, impr. A. Coté, 1888, in-8°, 56 p.

Cette brochure, « souvenir de la Nouvelle-France, dédié à mon cousin Eutrope-Paul-Loys-Ferdinand de La Ligérie, capitaine-commandant au 16^e dragons, France », raconte avec vivacité, enthousiasme, émotion, l'amour profond des Cana-

diens catholiques pour la France, leurs efforts, leurs luttes pour elle, les souscriptions, leur dévouement. Jamais un Français n'a parlé avec plus d'affection de la mère-patrie que M. de Faucher, ce Français habitant les Etats-Unis. Ah ! quels Français que ces Canadiens, cédés à l'Angleterre, non conquis !

FORAS (le comte Amédée de). *Taillables et serviciables. Un procès féodal au XVI^e siècle*. Thonon, imp. Dubouloz, 1887, in-8, 32 p.

L'auteur explique très clairement ces expressions *taillables et serviciables* : taillable, celui qui devait la taille, impôt roturier, ainsi nommé de la taille, marque faite sur un bâton, le bâton lui-même dont les boulangers se servent encore pour marquer le pain ; serviciable, celui qui devait un cens. Le taillable de main-morte était celui dont les biens, à l'extinction des mâles dans la famille, revenaient au seigneur ; le taillable à merci ou à miséricorde était non pas, comme on le croit, comme on le répète, celui dont son seigneur pouvait augmenter à son gré les charges, mais bien celui qui ne pouvait aliéner ses biens sans la volonté du seigneur, tous deux d'ailleurs hommes libres (la terre seule était servie), tous deux ayant librement consenti ces conditions. L'auteur cite un exemple récent : Un établissement thermal, fort modeste cabane au début, fut loué pour un terme de 29 ans, au bout duquel, moyennant une prorogation du bail pendant 15 autres années, toutes les dépendances, constructions, hôtels, embellissements doivent faire retour au propriétaire. Changez les noms, vous aurez le contrat qui liait une glèbe au paysan taillable. Autre fait : Un paysan taillable à merci tenait en fief pour lui et ses descendants mâles à l'infini vingt journaux de terres, prés et quelques parcelles de bois, plus une maison avec jardins, etc. Or, pour tous ces biens, qui constitueraient l'aisance à la moyenne de nos paysans, savez-vous ce que ce taillable à la volonté du seigneur devait par an « semel in anno, tam pro persona quam pro rebus », comme cote mobilière et cote personnelle ? 44 francs de notre monnaie, en tout et pour tout, sans service militaire, ni corvées, ni aides, ni aucuns autres tributs à aucune autre personne, pas même le droit du seigneur !

Funérailles de Louis-André de Coëffard [de Mazerolles, décédé le 16 mai 1887, né à Arveyres le 24 octobre 1818, condisciple au collège de Pons de MM. Bouguereau, Berchon, etc.; statuaire à Bordeaux] 1818-1887. *Discours de MM. de Tréveret et C. Marionneau*. Bordeaux, imp. Gounouilhou, 1887, in-8, 17 p.

Cet artiste, d'un grand mérite et d'une rare modestie, est très dignement et très sincèrement loué.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE MARS 1888 : CHRONIQUE ; Société des *Archives* ; admissions ; revue de la presse. — NOUVELLES : Réunions de la Sorbonne ; récompenses honorifiques ; festival Louis XI à Rochefort ; publications nouvelles ; conférences ; sociétés savantes ; excursions ; erratum. — NÉCROLOGIE : Etienne Aunis ; Jean Deslandes ; Camille Doré ; Duplais-Destouches ; Amédée Eschas-seriaux ; Alban Ganivet ; Victor Guionnet ; Huon de Létang ; Le Provost de Launay ; Charles Maher ; Matra ; Eugène Meunier ; Marie de Montalembert ; Nor-mand-Vauzelle ; le colonel Robert ; l'archiprêtre Vaison. — ARCHÉOLOGIE : Ins-criptions du musée de Saintes. Doit-on peindre les inscriptions ? Un pied de cheval en bronze doré ; les arènes de Saintes ; les antiquités de Saintes jugées par un anglais. — LIVRES ET PÉRIODIQUES : *Catalogus missalium* ; le commandant Guzman ; *Les Français en Amazonie* ; le mariage du duc d'Epéron ; étymologie de *frelaud*, *déjobrer* et *enchoutir* ; de l'influence auvergnate dans les églises de Saintonge. — VARIÉTÉS : Collectionneurs et antiquaires saintongais ; le musée et les fouilles de Saintes ; un livre liturgique de l'abbaye de Saint-Séverin ; Jean Bobe-Moreau. — QUESTIONS ET RÉPONSES : Jean Alfoncé, saintongais ; Le jeu de saint Eutrope ; son culte dans Loir-et-Cher, à Sarbazan ; Gaston du Lion, sénéchal de Saintonge. — BIBLIOGRAPHIE : *Gab-Lo*.

CHRONIQUE

DESSOCIÉTÉS SAVANTES, CONFÉRENCES, MUSÉES, BEAUX ARTS, LETTRES.

SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

Séance du bureau du 28 mars 1888.

Adoption du procès-verbal de la séance du 8 janvier. Admis-sion de membres nouveaux.

M. Dangibeaud rend compte de la perception des cotisations. Quelques membres doivent deux années et même trois. Le bu-reau décide qu'on leur écrira de nouveau qu'ils doivent acquit-ter leur cotisation, puisqu'ils ont demandé leur admission dans la société et qu'ils en ont reçu les publications.

Plusieurs ont refusé de payer jusqu'à la réception du volume. On leur rappellera l'article du règlement qui veut que les cotisations soient d'abord acquittées, le nombre des volumes à tirer étant fixé sur le nombre des cotisations perçues.

On s'occupe de l'excursion annuelle. Plusieurs itinéraires sont

étudiés ainsi que la date de l'excursion. Le bureau fixe la date du jeudi 17 mai, et l'excursion à Pons et ses environs : Biron, Echebrune, Lonzac, Jarnac-Champagne, Fléac, Chadenac, Avy et Pons.

Le Secrétaire :

E. AMOUROUX.

Dans sa dernière séance, la société a admis comme membres :

MM.

Bureau, négociant à Cognac, présenté par MM. Audiat et Amouroux ;

Ludovic Charpentier, à Sonnac par Matha, présenté par M. Louis Audiat ;

Maurice Chasseriaux, professeur de philosophie au collège de Fontenay-le-Comte (Vendée), présenté par M. Louis Audiat.

Emile Espérandieu, lieutenant professeur à l'école militaire d'infanterie à Saint-Maixent (Deux-Sèvres), présenté par M. Louis Audiat ;

Henri Drilhon, à Saintes, présenté par MM. Louis Audiat et Musset ;

Frederick Justen, à Londres, présenté par M. Louis Audiat ;

Henri de La Chaume, à Cognac, présenté par MM. de La Grange et Louis Audiat ;

Anatole Laverny, sous-inspecteur des douanes, à Nantes, présenté par M. Louis Audiat ;

A. Mallat, ancien élève de l'école polytechnique, sous-chef de section aux chemins de fer de l'Est, à Paris, présenté par MM. Louis Audiat et Philippe Rondeau ;

Julien Roy, négociant, président du tribunal de commerce, à Cognac, présenté par MM. Beineix et Fragonard ;

Alcime - Jean - Baptiste Sorin - Dessources, ancien président du tribunal civil, à Saint-Jean d'Angély, présenté par M. Louis Audiat.

REVUE DE LA PRESSE

Dans le *Bulletin archéologique* de la société de Tarn-et-Garonne, 1886, p. 72, M. Mila de Cabarrieu a signalé de nos livraisons de janvier et avril 1887 (tome VII, 39 et 157) le *Voyage d'un bénédictin*.

Le *Rappel charentais*, la *Constitution* et le *Républicain* du 26 février ont dit du numéro de janvier : « On y trouve de tout, des morceaux littéraires et des études scientifiques, de simples notes et des travaux de longue haleine... Recommandons tout spécialement l'étude de M. Henri de M... sur *La Christiade*, les spirituels et savants articles de M. Audiat sur les fouilles de

Saintes, et le très remarquable travail de M. Duplais-Destouches. » Suivent trois sonnets de M. Maguier sur les remparts de Saintes, « petits poèmes d'une envolée superbe et pleins de patriotisme. »

Le *Polybiblion* d'avril, p. 379, signale dans la livraison de janvier : *Mouchoir antijésuitique*, *La Christiade*, *Relations commerciales de La Rochelle*, *Essais de la vaccine*, *Fouilles à Saintes*, et le « splendide volume » de M. Musset : *Les faïenceries rochelaises*.

Ont reproduit le sommaire de notre numéro de mars : l'*Ere nouvelle*, du 8 mars; le *Progrès*, du 9; l'*Union*, du 11; l'*Echo de Jonzac*, du 11; le *Barbezilien*, du 15; la *Saintonge*, du 17; le *Courrier de La Rochelle*, du 18.

La *Charente-Inférieure* du 24 indique quelques-uns des articles.

Ont rendu compte de ce même numéro : *Les Tablettes* du 8 mars, qui signalent « entre autres choses intéressantes » la notice nécrologique sur l'abbé Vallée, l'article de Piétre Marcut sur les noëls et rondes en patois saintongeais et poitevin; *Desmortiers*, et « le compte-rendu sur le savant ouvrage de M. Musset, un des plus beaux livres d'histoire de céramique parus jusqu'à ce jour. » Le même journal nous emprunte la note sur Touffaire à Châteaudun. Son article a été reproduit par l'*Echo rochelais* du 10, le *Moniteur de la Saintonge* et le *Progrès* du 11;

L'*Echo rochelais* du 17, qui cite les notices sur Coussot, laboureur d'abord, puis maître d'école à Dolus, enfin économiste à l'hospice de Saintes; sur Jacques-Eutrope Vallée, « qui fut devenu un des prêtres les plus érudits du diocèse »; la note sur le mouchoir antijésuitique, l'étude sur Déterville Desmortiers et sur les *Faïenceries rochelaises*;

La *Seudre* et le *Conservateur* du 18, qui mentionnent le mouchoir antijésuitique, la nécrologie, les noëls du « joyeux Piétre Marcut », le « drame de M. Philippe Rondeau », l'inscription de la cloche de Villars, *Les Faïenceries et le commerce de La Rochelle*, Elisée Loustalot et Cox de Lisle;

L'*Indépendant* du 22, qui mentionne les notices sur Coussot, Debain et Vallée, « la note spirituelle sur Bagarris », la discussion sur le mouchoir antijésuitique, la découverte d'un bassin gallo-romain à Saintes, les noëls patois, « le galant sonnet de M. Maguier », la notice de M. Fragonard, *Les faïenceries et le commerce de La Rochelle*, etc., surtout la biographie de l'héroïque Desmortiers;

L'*Ere nouvelle* du 22, qui signale les nécrologies d'Emmery, Coussot, Debain et Vallée, l'inscription de cloches reproduisant l'épithaphe de sainte Catherine, et la biographie de Desmortiers, né à Thors, près de Matha, fusillé à Parmain en 1870 par les Prussiens;

Le *Rappel charentais*, la *Constitution* et le *Républicain* du 15 avril, qui recommandent la *Revue*, où « pas un fait important de notre contrée n'est passé sous silence », et dont les rédacteurs « ont l'érudition, la perspicacité, une perspicacité vraie qui ne ressemble nullement à celle des faux savants. Chaque affirmation est appuyée sur des documents... » ; et cite « les notes toujours spirituelles sur le musée de Saintes, la vive riposte de M. Tamizey de Larroque, un curieux article de M. P. Marcut sur les Noël, l'intéressante notice de M. Fragonard et la curieuse étude de M. Dangibeaud à propos du beau livre de M. Musset » ; suit « l'élégant sonnet » de M. Maguier.

AVIS ET NOUVELLES

Le jeudi 17 mai, la société fera son excursion annuelle dans les cantons de Pons et d'Archiac. On visitera Biron, Echebrune, Lonzac, Jarnac-Champagne, Chadenac, Fléac et Avy.

On partira de la gare de Pons à 8 h. 1/2. Déjeuner à Jarnac-Champagne ; retour à 5 heures à Pons ; visite de Pons.

Les membres de la société qui désirent prendre part à l'excursion doivent en avertir le président avant le 13 mai, terme de rigueur. Il ne sera pas envoyé d'autre avis.

Etat des impressions : Le xvi^e volume des *Archives* est sous presse : feuilles tirées, 1-11 ; en épreuves, 12 à 20.

Quelques membres, cette année, ont refusé la traite envoyée par le trésorier, parce qu'ils n'ont pas reçu le volume de 1888. Suivant l'usage, le volume annuel ne paraît jamais que dans le courant de l'année, vers juillet-août ; et l'on ne fixe le chiffre du tirage du volume que d'après le nombre des cotisations encaissées. Qu'arriverait-il si nous tirions trop ou pas assez ? Il faut donc se conformer au règlement et payer dès le commencement de l'année, sûr que le volume viendra, puisque le *Bulletin* vient et régulièrement.

La société a reçu *Fariboles saintong'heaises reluquées in p'tit p'retout p'r monsieur Ugène Lemarié...* (1878), numéros 1 à 31, sauf 2, 12 et 13.

Le congrès des sociétés savantes s'ouvrira, rue de Grenelle, au ministère de l'instruction publique, le 22 mai ; le 26, aura lieu la séance générale.

La réunion des sociétés des beaux arts des départements aura lieu le même jour, rue Bonaparte, 14, dans la salle dite de l'Hémicycle, à l'école nationale des beaux arts.

Les délégués de la société voyagent à demi-place.

Dans une circulaire du 9 avril, le directeur des beaux arts, M. Castagnary, invite chacun des membres des sociétés savantes à lui « signaler ceux des objets mobiliers, appartenant aux départements, aux communes, aux fabriques et autres établissements publics dont la conservation présente, au point de vue de l'histoire ou de l'art, un intérêt national ». Nous recevrons les communications que nos confrères voudront bien nous adresser.

Nos confrères M. Frédéric Roche, adjoint à Rochefort, président du tribunal de commerce, a été nommé chevalier de la légion d'honneur, et M. Marchand, ancien inspecteur des écoles primaires, à Marennes, officier de l'instruction publique (25 avril).

Notre confrère, M. le docteur Guillaud, professeur à la faculté de médecine de Bordeaux, a été désigné par le conseil général des facultés de Bordeaux pour les représenter au centenaire de l'université de Bologne, conjointement avec MM. Baudry-Lacantinerie et Duguít, de la faculté de droit.

Notre confrère, M. Edouard-Edmond-Marie Audiat, né à Saintes le 14 janvier 1866, aide-médecin de la marine, a été reçu docteur en médecine le 27 février par la faculté de Bordeaux. Par décret du 9 mars, il a été promu médecin de 2^e classe dans la marine et désigné pour servir comme major sur l'*Indre*, en destination de l'Islande.

M. Edmond Maguier, au concours de l'académie de l'Yonne et du centre de la France, a obtenu un premier prix de poésie, médaille de vermeil, et un second prix de prose, médaille d'argent.

L'académie des jeux floraux de Toulouse a décerné un souci d'argent à M. M. Tiple, instituteur adjoint à Saintes, pour une ode : *Les voix du souvenir*.

Le 18 mars, les artistes, au nombre de 1,805, ont élu les 40 membres du jury de la section de peinture pour le salon prochain. Le premier élu, M. Bonnat, a eu 1,293 voix ; le sixième a été M. William Bouguereau avec 1,178. Le lendemain, les 40 élus ont choisi pour président M. Bouguereau.

Le conseil municipal de Paris vient de décider que l'école de céramique, rue des Petits-Hôtels, porterait désormais le nom d'école Palissy.

Le 1^{er} mars s'est ouverte à Paris, au palais de l'Industrie, l'exposition annuelle de l'union des femmes peintres et sculpteurs, composée de 500 toiles, parmi lesquelles la *Chronique des arts*, du 3 mars, cite celle de M^{me} Amélie Vittcau, « dont les fleurs sont particulièrement intéressantes ».

M. Gaston Roulet expose en ce moment à la galerie Petit,

rue Godet de Mauroy, à Paris, une vingtaine de tableaux et trente aquarelles qu'il a rapportés d'un voyage au Canada.

Le jeudi saint, à Saint-Vivien de Saintes, un orchestre de près de cent exécutants a fait entendre le *Stabat* de Rossini, et le 20 avril, la société symphonique, le *Désert* de Félicien David.

Le ministre des cultes a accordé à la commune de Corme-Royal un secours de 230 francs pour l'aider dans la restauration du clocher de l'église.

On lit dans le *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques et scientifiques*, année 1887, n° 3, p. 385, un extrait du procès-verbal de la séance du 14 novembre, relatif aux fouilles de Saintes : « MM. Charles Robert et Héron de Villefosse insistent sur l'intérêt de ces fouilles. Le comité décide unanimement qu'il y a lieu d'accorder une nouvelle subvention ; mais qu'avant d'en arrêter définitivement le chiffre, il attendra d'être renseigné sur les mesures qui ont pu être prises pour la conservation des monuments découverts jusqu'à ce jour et sur les encouragements que l'administration des monuments historiques serait disposée à donner à de nouvelles fouilles. »

Le ministre de l'instruction publique et des beaux arts a alloué à la ville de Saintes une somme de 6,000 francs en deux annuités pour son musée, sur un devis de 24,000 francs.

L'inauguration du musée de Saintes aura lieu dans le courant de mai. L'exposition de peinture a été ouverte le 25 avril.

La *Revue poitevine*, du 15 avril, n° 50, dit qu'il existe un fragment de l'inscription de Julius Macer qui prouve que M. Mommsen a eu tort de lire CLVPEIS, et qu'il y avait CLVPEO. Ce fragment n'est pas au musée de Saintes sur la pierre qu'il complète. Où peut-il bien être ? La *Revue* doit nous le dire.

Notre compatriote M. Arthur Thouar est arrivé, le 21 novembre, à Sucre, avec un petit peloton de soldats qui faisaient partie de l'expédition au Chaco. Le président de la république bolivienne, Grégoris Pacheco, et la population ont accueilli avec empressement le hardi explorateur à son arrivée à Sucre, capitale de la Bolivie.

Six cent huit habitants de l'île de Ré ont, le 1^{er} janvier, signé et envoyé à leur concitoyen une adresse de félicitations publiée par le *Courrier de La Rochelle* du 18 mars et l'*Indépendant* du 29.

Le 8 avril, a eu lieu à Dampierre-sur-Boutonne une cavalcade historique représentant une chasse à courre du connétable de Montmorency en 1548. En 1868, le projet d'une cavalcade sem-

blable, le connétable accompagnant à Saintes Catherine de Médicis qui venait visiter Bernard Palissy, échoua parce qu'un journal de la ville vit là une démonstration en faveur de la féodalité et une réhabilitation de l'auteur de la Saint-Barthélemy.

Le 12, a eu lieu à Rochefort une fête dont toute la presse s'est occupée. M. le lieutenant de vaisseau Julien Viaud, le célèbre écrivain Pierre Loti, offrait à ses invités une représentation d'un jour de fête au xv^e siècle, sous Louis XI. L'invitation rédigée par M. Souëf et qu'ont publiée les *Tablettes* du 7, à « s'esgaudir, après cestuy repas, à ung mystère qui sera joué par les clercs du gay-sçapvoir, dessus un théâtre eslevé emmy la grand'salle », ajoute encore ceci : « Ores, sçapchent messires et dames que, par moult esmerveillant prodige et grand revirement des temps, aura lieu icelle feste soubz le règne de notre bon roy Loys le Onzième, environ l'an de grâce MCCCCLXX; et queillec seront mangiez pastés et confitures tels que pour lors se comportoient, et dressez ès vaissels atournez suyvant les us du dict temps; ce pour quoy adonc, sont advertis messires et dames de soy vestir en gentilshommes et gentilles dames d'icelle époque, chevaliers, bourgeois et bourgeoises. Seront mesmement receus tous pellerins et menestrels, ainsi que doit estre en l'hostel d'ung honeste seigneur... »

Le jour dit, Pierre Loti, en seigneur du temps, siégeait sous un dais, ayant à sa droite madame Adam en Diane de Gif et à sa gauche madame l'amirale Caubet en Iscult de Keranna. Sous un autre dais était madame Pierre Loti, entourée de M. Adrien Marie en fol du duc de Bourgogne et de M. Souëf en maître Coictier. Madame Nelly Lieutier en sorcière, avec chauve-souris sur la poitrine, etc., jette des sorts et aussitôt offre des philtres pour les conjurer. M. Sémézies, en ménestrel, dit la sérénade du *Passant*, transmuée en français du xv^e siècle. Pendant le repas, violes et binious se font entendre. Des pèlerins viennent demander asile; un sarrazin, amené lié devant le seigneur de céans, est rendu à la liberté; on pend le maître-queux, qui n'a pu trouver un chevreuil pour le festin; un pâté gigantesque paraît, d'où sort un acrobate qui se met à faire des tours; des fous surgissent d'une trappe et dansent la sarabande; un paon tout emplumé, flanqué de quatre hérons, s'avance sur un brancard que précèdent des joueurs de binious. M. d'Ocagne (Gontran de Fourcherit) dit une joyeuseté de sa composition, et madame Adam une compliment en vieux français. La soirée se termine par la danse des torches sur un air archaïque, par mesdames Duvignau et d'Ocagne, mesdemoiselles Duplais et Parfait, et par MM. Loti, le prince Karageorgewitch, Mortimer d'Ocagne et Sémézies.

Cette fête, écrivent les *Tablettes* du 14, à qui nous empruntons ces détails, « cette fête, vrai caprice de millionnaire ou fantaisie d'un prince de l'esprit », s'est prolongée jusqu'à l'aube. Le *Fi-*

ga'o, le *Monde illustré*, etc., ont aussi publié des comptes-rendus.

M^r Thomas, archevêque de Rouen, ouvre une souscription pour un monument à Jeanne d'Arc, dont M. Lisch doit faire le plan.

M. le marquis Elie de Dampierre, président de la société des agriculteurs de France, conseiller général de la Charente-Inférieure, ancien député, va publier l'histoire du château de Plassac, canton de Saint-Genis, arrondissement de Jonzac. Une partie de cet ouvrage paraîtra à Paris, chez M. Picard, libraire, sous ce titre : *Le duc d'Epéron à Plassac*.

On annonce un *Guide du touriste et de l'étranger à La Rochelle et aux environs*, chez M. Foucher, libraire à La Rochelle.

Pour paraître prochainement, *Mémoires sur la vie et les œuvres de M. l'abbé Pierre-Théophile Richard, hydrogéologue*, par M. l'abbé Hippolyte Caudéran, qui annonce cet ouvrage.

Le Progrès de la Charente-Inférieure a commencé, le 8 avril, la publication d'un roman de M. Georges Grison, de Saintes, rédacteur du *Figaro*, intitulé : *Un héritier de Rocambole*, dont la scène se passe dans l'arrondissement de Jonzac, à Bourses, Montlieu, etc.

M. Joseph Berthelé (*Revue poitevine*, n° 48, p. 378) nous apprend qu'il n'écrit pas la vie « de M. *** », un des collaborateurs de la *Revue poitevine*. C'est dommage : on nous avait déjà demandé cette biographie de l'auteur de *La voix de l'amitié* et du *Cours d'harmonie pratique des jeunes virtuoses*. Mais il avait annoncé une biographie de M. Audiat par M. Lételié ; nous avons annoncé une biographie de M. Noguès par M. Berthelé ; et il se fâche !

CONFÉRENCES : Le 7 mars, à Arvert, *Les campagnes avant 1789*, par M. le pasteur Bordage, de Saujon ; le 10, à Rochefort, *Voyage dans l'Asie centrale*, par M. Bonvalot : compte-rendu dans les *Tablettes* du 13 ; le 25, à Angoulême, par M. Tapernoux, *Vercingétorix*, dont une partie, *Le siège d'Alesia*, a été reproduite par l'*Indépendant* des 10 et 12 avril ; le 25, à Dompierre sur Mer et à Sainte-Soule, *Origine de la révolution et avantages qu'en a retirés la nation*, par M. le docteur Charles Moinet : compte-rendu dans le *Courrier de La Rochelle* du 29 ; le 6 avril, à La Jarrie, par le même : *La concentration républicaine* ; le 16, à Gemozac, *Impressions de voyage au pays de la liberté* (Etats-Unis), par M. E. Réveillaud ; le 21, dans le temple de Marennes, par M. Georges Boutelleau, de Barbezicux, *Le spiritualisme de Victor Hugo*.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — Société de géographie de Rochefort, séance du 23 mars, *La géographie des mers* ; — du 27 avril, *Le recensement de la population de Rochefort en 1886*, par M. L. Moinet.

Société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure; séance du 9 mars : Lecture par M. de Richemond d'une note résumant les observations de M. Laboulbène sur le polymorphisme du phylloxéra (évolution, organographie, métamorphoses, etc., des différentes espèces, des femelles en particulier); résumé par M. Lusson de quelques articles des *Comptes-rendus de l'académie des sciences* : 1° fabrication des rubis artificiels, de MM. Frémy et Verneuil; 2° régime de la sardine sur les côtes de France en 1887; 3° parasite du cowpox entraînant la dégénérescence du vaccin; 4° fabrication des pierres précieuses chez les anciens, de M. Bertrand; compte-rendu par M. Cassagnaud des sujets traités dans les *Annales des sciences naturelles* : Crabes des eaux douces d'Afrique, de M. Milne-Edwards; cerveau des insectes; communication de M. Musset sur les anciens phares de notre contrée, les divers modes d'éclairage qui leur ont été appliqués, la distinction qu'il y a lieu de faire, au point de vue de leur destination, entre les vrais phares et les appareils désignés autrefois sous les noms de *feux, fanaux, lampes*, etc. Ces derniers, échelonnés entre la côte et l'intérieur du pays, sur un parcours plus ou moins long, devaient servir non de point de repère aux navigateurs, mais de signaux affectés à la concentration des moyens de résistance sur les points menacés du rivage. Certains noms de lieux, qui se sont conservés jusqu'à nos jours, tels que *Luchet et Luchat*, peuvent dériver de *lux* et se rapporteraient, dans ce cas, à la présence dans ces localités de signaux de ce genre dont il ne reste plus de traces aujourd'hui; compte-rendu par M. Fournier d'une communication de M. le docteur Verneuil, insérée dans la *Revue scientifique*, sur le microbe du tétanos, lequel aurait la propriété de végéter dans la terre, dans le fumier, même sur les animaux, et n'occasionnerait d'accidents qu'après son introduction dans l'organisme par une solution de continuité. D'après cette théorie, le tétanos idiopathique ne saurait exister; — du 13 avril : compte-rendu par M. Fournier de diverses publications; compte-rendu par M. de Richemond d'un article des *Mémoires de la société des sciences naturelles de Cherbourg* sur l'algologie; note par M. Beltremieux sur les araignées comestibles et venimeuses de Madagascar, et présentation de deux échantillons d'égagropiles, d'aspect tout différent à leur surface, provenant de l'abattoir de Bordeaux; communication de M. Georges Musset, relative à six documents compris entre les années 1675 et 1708, d'après lesquels les fauconniers transportant de la Belgique ou du Danemark en Espagne des oiseaux de proie, tels que faucons, gerfauts, laniers, autours, etc., passaient toujours par Pons et devaient, comme droit de passage, livrer chaque fois un de ces oiseaux au sire de Pons. Voir *La redevance de l'épervier au sire de Pons*, par M. de La Morinerie, dans la *Revue historique nobiliaire*, mars-avril 1875, t. x.

La société de géographie de Rochefort met au concours, pour 1888, ce sujet : *Les possessions françaises dans l'Inde*. Sont admis au concours les institutrices et instituteurs communaux de la Charente-Inférieure. Les mémoires devront être adressés, avant le 31 décembre 1888, au secrétariat général de la société, rue Victor-Hugo, n° 8.

Une excursion géologique et botanique, par la société des sciences naturelles de La Rochelle, a eu lieu le 29 avril, à Angoulins.

ERRATUM. — Dans notre numéro du 1^{er} janvier (*Bulletin*, VIII, p. 40), nous avons, en publiant de lui un travail, fait de M. Alfred Leroux, p. 40, « l'archiviste de la Haute-Vienne, » ce qui est vrai, et p. 18, en annonçant sa publication sur le Limousin, l'archiviste de la Haute-Marne, ce qui est une faute typographique, le département de la Haute-Marne étant d'ailleurs « le seul département de France qui n'ait pas d'archiviste; ces fonctions sont remplies par un pompier ». La *Revue poitevine*, dans son numéro 48, paru le 10 mars, veut bien relever la faute. Et pendant qu'elle y est, elle continue. Ainsi, p. 87, nous avons parlé d'un travail de M. Berthelé sur deux fers à hosties de Dampierre; il a seulement communiqué un fer à hosties, comme nous l'avions dit déjà, VII, 285, en citant le rapport de M. Darcel, reproduit par la commission des arts avec quelques développements et un autre nom. Enfin l'épithète Sulpicius San... M. Berthelé, il y a trois mois, annonçait solennellement qu'elle n'avait pas encore été publiée correctement », ni par... le *Recueil des arts*, ni par le *Bulletin des archives*; que seule la *Revue poitevine*... Et, ô vanité des impeccables! elle trouvait moyen de commettre elle-même cinq inexactitudes, insignifiantes d'ailleurs, dans cette inscription de neuf mots, ce qui faisait que notre transcription ne ressemblait pas tout à fait à la sienne. Aujourd'hui, n° 48, p. 378, elle ne prétend plus que l'inscription n'a pas été « publiée correctement » : car, « publiée correctement » ne signifie pas, dit-elle, « copiée exactement », lettre par lettre, mais veut dire « mal publiée » et dont on n'a pas « restitué convenablement les parties absentes (1) ». Hélas! même avec

(1) L'inscription est : VIVOS C. SVLPIC. SAN /// SIBI ET MEMO /// CINNAMI PATRON, que le *Bulletin* a interprétée ainsi : VIVOS C[aius] Sulpic[ius], SAN [peut-être San]vanus ou Sandarius], SIBI[fecit] ET MEMO[ria] CINNAMI PATRON[i].

La *Revue* publie ainsi : VIVOS C. SVLPIC. SAN/// SIBI. ET. MEM/// CINNAMI PATRON/ interprétée ainsi : Vivos C[aius] Sulpic[ius] San[vanus?]; sibi et mem[oria] Cinnami[i] patron[i].

Nous avons traduit : De son vivant, Caius Sulpicius San... s'est fait construire ce monument et en mémoire de son patron Cinnamus. Elle : « De son vivant Caius Sulpicius Sanvanus [a fait construire ce tombeau] pour lui-même et à la mémoire de son patron Cinnamius.

Enfin, dans la séance du comité des travaux historiques, section d'archéologie,

cette interprétation nouvelle de l'expression « mal publiée », il nous faut avouer que notre restitution et la sienne diffèrent peu. Du coup, il commet en outre plusieurs erreurs dans cette même page où il signale nos prétendues fautes; et pour nous confondre, quand il s'agit d'inscriptions mal publiées, il nous accuse de ne pas « bien publier les *souscriptions* ». De grâce, un peu de pitié pour notre typographe, puisque le vôtre n'est pas exempt de semblables peccadilles.

NÉCROLOGIE

Fin février est décédé, en traitement au Val-de-Grâce, à Paris, le colonel Jules-Ferdinand-Gustave ROBERT, chevalier de la légion d'honneur, qui commandait récemment le 5^e dragons à Compiègne, neveu du maréchal Regnault de Saint-Jean d'Angély, né à Saint-Jean d'Angély, le 9 mai 1834, de Charles-Auguste-Gustave Robert, avocat, et de Louise-Julie-Athénais Delabassée. Ses études terminées à La Rochelle, il entra à Saint-Cyr, d'où il sortit le 1^{er} octobre 1855; il passa aux cent-gardes le 5 novembre 1859; capitaine en 1865, il fit avec les dragons de l'impératrice la campagne de 1870; major au 11^e dragons le 16 octobre 1874, il avait été nommé colonel le 4 octobre 1883. De novembre 1881 à février 1885, il fut attaché au ministère avec le titre de sous-directeur de la cavalerie, choisi par le général Angey-Dufresse, à qui il succéda par intérim pendant le court ministère du général Lewal. « Le colonel Robert, dit le *Progrès militaire* du 1^{er} mars, était un soldat dans toute la force du terme; et personne ne comprenait mieux que lui le devoir militaire. Pour avoir servi aux cent-gardes, il était loin d'être un officier mondain. Il donnait tout son temps au travail, et pendant son séjour au ministère, la cavalerie lui doit bien des réformes utiles et mûries avec soin. D'aspect un peu rude, le colonel Robert n'en avait pas moins un cœur excellent. Son souvenir vivra parmi tous ceux qui l'ont approché en appréciant la solidité de ses sentiments. La cavalerie perd en lui un homme de valeur, auquel tout présageait un bel avenir. »

Le 10 mars, est décédé Camille Doné, chevalier de la légion d'honneur, ancien officier de marine, administrateur délégué

du 12 décembre, M. Héron de Villefosse a lu et a publié dans le *Bulletin archéologique du comité* (1887, n° 3, p. 423), ainsi :

VIVOS C. SULPIC. SAN[CTVS] ET MEMORIÆ CINNAM. PATRONI; c'est-à-dire : *Vivos G[aius] Sulpic[ius] San[ctus] sibi et memo[riæ] Cinnami patron[i]*. A part le mot *sanctus*, leçon bien meilleure, nous désirerions savoir quelle grande différence il y a entre ces trois leçons.

de la société centrale des naufragés, œuvre à laquelle il s'était exclusivement consacré dans ces dernières années. « C'était, dit la *Charente-Inférieure* du 14, un homme plein de droiture, qui sera universellement regretté. »

Le 10, est décédé en son logis de Monlabeur, commune de Chaniers, près de Saintes, François-Nicolas HUON DE LÉTANG, né le 8 juillet 1801. à Chaniers, de Claude-Guillaume, commissaire ordonnateur de la marine à Toulon, chef d'administration à Rochefort, chef des bureaux civils de la marine, et de Sophie de La Chambre. Il commença à Montpellier ses études qu'il termina à Paris ; avocat à Saintes, il fut nommé juge de paix à Gemozac le 27 novembre 1850, et fut conseiller général de ce canton pendant 19 ans et président du comice agricole de l'arrondissement de Saintes. Nommé juge au tribunal civil de Saintes le 28 juin 1865, il prêta serment en cette qualité le 5 juillet. Il fut admis à la retraite et nommé juge honoraire en juillet 1871. Il a été maire de Chaniers pendant plusieurs années. Plein de courtoisie, bon, généreux, très cordial, fort aimé de ses justiciables, c'était l'homme de la conciliation.

Huon était le dernier représentant d'une ancienne famille saintongeaise que Louis XIV anoblit en novembre 1699 pour des services dans l'armée, la magistrature et l'échevinage, constatant que Denis Huon avait été 43 ans élu en l'élection de Saintes ; que Denis Huon, l'anobli, était depuis plus de 48 ans conseiller au présidial, et que ses trois fils : François, était lieutenant particulier en la sénéchaussée ; Charles, au service depuis 25 ans, était capitaine major au régiment de Médoc et avait reçu de nombreuses blessures, et Jérémie, directeur des vivres de la marine, receveur des tailles en l'élection de Cognac, etc. (Voir les lettres d'anoblissement, p. 158, dans *Etudes sur la ville de Saintes*, et des détails sur les Huon, maires et échevins, pages 37, 39, 139 et *passim*). Nicolas avait épousé, le 29 mai 1833, Hortense de La Porte, décédée à Monlabeur le 19 janvier 1883, née à Cravans le 31 mai 1805, fille de Gaspard-Armand de La Porte, seigneur de Beaumont et de Cravans, et de Marie-Anne-Antoinette de Frétard d'Ecoyeux. De cette union sont issues Marie-Sophie-Antoinette-Pauline, et Marie-Louise-Eugénie-Emma, mariée en 1857 à Anatole Piqué de Guippeville, fils d'Alfred, percepteur des contributions directes à Mortagne, et de M^{lle} de Sainte-Colombe.

Le 14, est décédé au logis du Treuil-Bussac, commune de Fouras, Jacques-Eutrope DUPLAIS-DESTOUCHES, directeur des contributions indirectes en retraite, né au logis des Touches, commune de Nieul-lès-Saintes, le 13 mai 1820, de Jacques-Eutrope Duplex des Touches, ancien officier de marine, maire de Nieul-lès-Saintes, et de Pauline-Françoise-Lady Foucaud. Il appartenait à une des plus anciennes familles de Saintonge

et descendait de « noble homme monsieur maistre Guillaume Duplays (alias Duplais et du Pleix), sieur des Tousches et de Champbrethon, conseiller du roy, et esleu en l'eslection de Xaintes », qui habitait Saintes dès 1552, et avait épousé vers cette époque Magdelaine Lebrethon, fille de Jehan, seigneur de Faye, des Ramades, Panloy, Hautmont, Ransannes, etc., et de Nycoles Farnoulx, dame des Tousches. C'est cette alliance qui fit passer la seigneurie des Tousches dans la famille Duplais, qui en prit le nom et la garda jusqu'en 1840, époque à laquelle Pauline-Françoise-Lady Foucaud, veuve de Jacques-Eutrope, vendit ce domaine à Bougniot devant maître Lambert, notaire à Saintes. Guillaume Duplais, élu en l'élection de Saintes, c'est-à-dire commissaire chargé de répartir les impôts de la province, eut trois fils : 1^o Thomas, prêtre, qui ne vivait plus en 1605 ; 2^o Dominique, qui suit, et 3^o Jacques, qui se mit dans le commerce après avoir vendu à son frère la terre de Champbrethon (1613). De ce dernier descendent les sieurs de La Pichonnerie. Une fois veuve, Magdelaine Lebrethon se remaria à Marie Chevallier, sieur des Guiniers, dont une fille Magdelaine, mariée à André Relyon, conseiller du roi et président en l'élection de Saintes (*Bulletin*, vi, 417).

Dominique, écuyer, sieur des Tousches et de Champbreton, mort en 1658, reçu avocat au parlement de Bordeaux le 12 novembre 1601, maire de Saintes en 1628, sous-maire en 1629, réélu maire en 1630, pair et échevin jusqu'en 1657, habitait la paroisse de Sainte-Colombe, et fut inhumé dans cette église, après avoir testé le 26 décembre 1652. Il avait d'abord épousé Marguerite Hervé, fille de noble homme François Hervé, juge baillif temporel, échevin de Saintes, et de Catherine de La Roche, dame en partie de Rochefort, par contrat du 15 mai 1606, puis Olympe de Montgaillard, dont cinq enfants : 1^o Jean, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, prieur de Saint-Quentin de Ransannes ; 2^o Marie, mariée à Louis de Beaune, conseiller du roi au siège présidial de Saintes ; 3^o Dominique, qui suit ; 4^o Magdeleine ; 5^o François, dit le jeune, sieur de Champbrethon ou de La Ransannerie, magistrat au siège présidial de Saintes, échevin de 1660 à 1700, continué avec son frère Dominique jusqu'en 1701. Le 23 décembre 1700, il fut député par le corps de ville pour se rendre au devant du jeune roi d'Espagne, Philippe V, fils de Louis XIV, passant par Saintes pour aller à Madrid (Voir le procès-verbal du maire Jean-Joseph Renaudet, publié par M. Louis Audiat dans *Entrées royales à Saintes*, p. 47). François avait épousé : 1^o Anne Réaux, fille de Jean Réaux, commissaire général des saisies réelles au siège présidial de Saintes, et d'Anne de Jandauba ; cette jeune fille fut dotée par son oncle messire Arnault Réaux, curé de Saint-Palais de Phiolin (25 mai 1663. Richard, notaire) ; 2^o Marie-Madeleine Mesnage, fille de Louis Mesnage, écuyer, sieur de La Buétrie, conseiller du roi, lieutenant particulier, assesseur civil et

criminel, conseiller en la maréchaussée d'Angoumois au siège royal de Cognac (*Bulletin*, juillet 1882, III, pages 378 et 379).

Dominique, sieur des Touches, avocat à la cour de Bordeaux, conseiller, pair et échevin de Saintes de 1668 à 1700, continue sa charge en 1701 après la réduction du nombre des échevins. C'est lui qui, pour s'exempter de l'impôt de franc-sief, prouva devant le juge de Nieul qu'il était noble, et que le sief des Tousches était une terre noble qu'il tenait noblement, par héritage, depuis 1346, de la façon suivante : « Elle avait été baillée à Jehan de Montbouyer, écuyer du sire de Nyoil (Nieul les Saintes), père de Jeanne, épouse de messire Ogier, dont Guillemette Ogière, héritière, mariée à messire Robert, dont Catherine, dame des Tousches et de Brethelière, mariée en mars 1507 à messire Pierre Farnoulx, licencié en médecine, dont Nycoles, dame des Tousches et de La Ginbaudière, femme de messire Jehan Lebrethon (1539), bachelier ès loix, advocat du roy en Xainctonge, dont Magdellaine Lebrethon, épouse de Guillaume Duplays, son aïeul ». Dominique Duplais eut gain de cause. Le 9 décembre 1701, il faisait enregistrer ses armes par d'Hozier (Saintes, registre 2, n° 101) : *De queueles à deux lions affrontés d'argent*. Pour leur seigneurie des Touches, les Duplais étaient tenus à foi et hommage lige envers le baron de Nieul, et devaient donner un cheval estimé cent sols tournois, toutes les fois que le seigneur de Nieul était requis par le roi d'aller en guerre, et de payer en outre 10 livres tournois à chaque mutation de vassal pour les siefs de Farnoulx et des Primaudières. De son mariage avec Elisabeth Baudouin, fille de défunt Jean Baudouin, écuyer, sieur de Bonnemor, et d'Anne Blanchard (3 avril 1659), Dominique Duplais eut deux enfants connus : Dominique, prêtre tonsuré le 4 juin 1678, et Elie, qui continua la descendance.

Elie, sieur des Touches, avocat au parlement de Bordeaux, marié à Angélique de La Fargue, dont deux fils : 1° Antoine, qui suit, et 2° Jean-François, sieur de La Chassagne, aïeul de Henri Duplais, avoué à Rochefort-sur-Mer.

V. — Antoine, sieur des Touches, né vers 1705, mort en la paroisse de Saint-Vivien à Saintes le 14 juillet 1777, avait épousé, le 21 juillet 1741, Léontine Pinard, dont il eut 23 enfants, dont 16 connus et mariés. C'est pour pouvoir élever une telle progéniture qu'il acheta l'office de notaire à M^{lle} Vesron, veuve de Maréchal, pour la somme de 1,950 livres. Après sa mort et celle de sa veuve (13 novembre 1785), ses nombreux enfants, réduits chacun à la seizième partie de la fortune, vécurent en petits bourgeois, se dispersèrent et finalement devinrent, pour la plupart, marchands, ouvriers et cultivateurs.

Un des plus jeunes fils d'Antoine (il était le quinzième), Jacques-Eutrope, né à Saintes le 25 juillet 1763, d'un caractère intrépide, aventureux, ne pouvant s'habituer à copier des actes dans l'étude de son beau-frère, Jean Mètreau, notaire, époux de Thérèse Duplais, partit un beau jour de Saintes et s'engagea

dans la marine (octobre 1789). Embarqué sur la frégate la *Thétis*, sous les ordres du comte Henry de Macnemara, chef de division des armées navales à l'est du cap de Bonne-Espérance, il se fait bientôt remarquer par sa bravoure, par son intelligence, et passe presque aussitôt volontaire de première classe. A la suite d'une action d'éclat, il est nommé enseigne par le lieutenant général des armées, Anne-Joseph-Hippolyte de Malartic, gouverneur général des îles de France et de Bourbon, commandant général des établissements français à l'est du cap de Bonne-Espérance, puis officier commandant en second la corvette la *Minerve* (24 mars 1794), et enfin commandant de la corvette la *Nation*. Après avoir navigué encore quelque temps à bord de la *Preneuse* (4 fructidor an iv), sous les ordres du commandant Ravenel, il demande à rester à terre pour s'occuper de grandes plantations de cannes à sucre qu'il avait entreprises aux environs de Saint-Denis de la Réunion. On lui donne alors le commandement des batteries du canton de Sainte-Marie. Peu de temps après il se marie. Bientôt ruiné par une révolte des noirs, ceux-ci avaient incendié tout son cottage et les plantations, il démissionne pour prendre le commandement d'un corsaire appelé le *Rocher*. Coulé par un bâtiment anglais en vue de la côte d'Afrique, à Mongal, il parvient à s'échapper avec son coffre et quelques valeurs, retourne à Saint-Denis. L'inconduite de sa femme le force au divorce (1811); alors il vend ses dernières propriétés, s'empresse de revenir en France et de racheter avec les épaves de sa fortune le domaine paternel des Touches à Guérin, cultivateur à Nieul, et à son frère Jean-Jacques Duplais, époux de Marie Tournour, demeurant à Chaniers (16 juillet 1814). C'est vers cette époque qu'il fut nommé maire de Nieul lès Saintes, fonctions qu'il exerça jusqu'à sa mort (12 avril 1826). Il avait épousé, le 24 mai 1815, Pauline Foucaud, née à Sainte-Gemme le 21 février 1797, fille de François Foucaud, notaire, et de Marie-Madeleine Gilbert. De cette union cinq enfants : 1° Augustine-Aglée, épouse d'Eugène-Désiré Foucaud, de Saint-Romain-de-Benêt; 2° Louis-Edouard, receveur des contributions indirectes à Chambon-Feugerolles, époux de Léonie Bégard, dont cinq enfants, parmi lesquels Léonie Duplais, l'auteur des *Nébuleuses*, des *Figures maritimes*, etc.; 3° Hippolyte, décédé à Cadix le 5 décembre 1835; 4° Jacques-Eutrope, directeur des contributions indirectes; 5° Benjamin-Sainte-Croix, mort quelques mois après sa naissance. Un peu livré à lui-même, Jacques-Eutrope fit à Saintes des études fort incomplètes. Toutefois, guidé par les sages conseils de Deaubonneau, sous-directeur à Saintes, et de Juin, receveur principal, père du brave amiral de ce nom, il se mit à étudier avec persévérance et entra dans l'administration des contributions indirectes comme surnuméraire vers 1837. Nommé commis à pied à Jonzac en 1841, il se fait bien noter par son travail et son application; et sur la recommandation de M^{me} la comtesse Duchâtel, il

est nommé commis à cheval à Clermont dans l'Oise, puis chef de poste à Saint-Oyen (Saône-et-Loire), où, le 25 juillet 1850, pendant une surveillance, il fut entouré et blessé par une dizaine de contrebandiers. Cela lui valut 15 jours de lit et de l'avancement. Successivement contrôleur à Saint-Flour, à Aurillac, rédacteur au ministère des finances à Paris (1861), sous-inspecteur à Saint-Jean d'Angély en 1864, inspecteur sédentaire de 3^e classe à Bordeaux le 21 décembre 1868, inspecteur de 2^e classe de la Charente-Inférieure le 12 mai 1872, sous-directeur de 2^e classe à Rochefort le 27 mars 1874, directeur de 3^e classe du département des Côtes-du-Nord le 25 août 1880, de la Vienne le 26 janvier 1883, il fut, sur sa demande, admis à faire valoir ses droits à la retraite par décret du 7 juillet 1884. Il avait alors 42 années de service, sans compter celles du surnumérariat. Le 12 septembre 1859, il avait épousé une de ses cousines, Marie-Esther-Isaline Duplais, fille d'Etienne-Antoine et de Marie-Esther-Catherine Gauvain, née à Talmont sur Gironde le 25 mai 1839. De cette alliance un fils. Tenant beaucoup aux saines traditions de famille, Eutrope Duplais avait, en février 1860, adressé une demande à M. le garde des sceaux pour reprendre ce titre de Des Touches, porté par ses ancêtres depuis bientôt quatre siècles. Par jugement du tribunal civil de première instance de Saintes, en date du 28 janvier 1861, justice lui fut accordée; mais par suite d'une erreur de l'avoué, la rectification ne fut pas faite dans la forme réclamée. « Homme excellent, fonctionnaire des plus distingués », dit la *Gazette de Royan*, il s'est éteint dans la plénitude de ses facultés, plein de résignation, manifestant des craintes sur l'avenir de son fils, dont il avait toujours combattu les idées littéraires ou les goûts artistiques. Elu conseiller municipal de Fouras le 4 mai 1884, il a été conduit à sa dernière demeure par de nombreux amis, par presque tous les habitants de sa commune et des environs.

Le 17 mars, est décédé au petit séminaire de Montlieu, où il s'était retiré depuis 1887, Etienne Aunis, né à Ars dans l'île de Ré, le 11 juin 1833. Orphelin élevé par Martineau, alors curé d'Ars, depuis vicaire général, il fut élève, puis professeur à Montlieu; en dernier lieu il était curé de Saint-Aigulin et avait été curé de Chermignac (*Bulletin religieux* du 31).

Le 25, est décédée à Chazelles (Charente) Marie-Catherine-Hermance-Mélanie de Montalembert, âgée de 86 ans, épouse de M. Edouard Nadaud, ancien notaire, et mère de M. Cyprien Nadaud, maire de Chazelles, conseiller général de la Charente.

Le 27, est décédé à Paris Alban Ganivet, député de la Charente, conseiller général, dont nous avons esquissé la biographie (*Bulletin*, vi, 24).

Le 28, est décédé à La Rochelle Victor Guionnet, époux de N. Calame, âgé de 62 ans, conducteur principal des ponts et chaussées, chargé de la surveillance du port de La Rochelle et du littoral sud de l'arrondissement. Il avait, de 1858 à 1863 et de 1869 à 1872, coopéré à l'exécution des chemins de fer en Russie, sous la direction d'ingénieurs français. « Il fut ensuite, dit la *Charente-Inférieure* du 31, successivement chargé des ports de Saint-Martin, de La Flotte et de La Rochelle, et fit preuve de beaucoup de zèle et d'habileté dans l'exécution des travaux neufs et d'entretien toujours difficiles à la mer. »

Le 1^{er} avril, est décédé à La Rochelle Jean-François-Marie DESLANDES, né en Bretagne, âgé de 80 ans, époux de F. Douillard. Professeur libre à La Rochelle, « il sut, dit l'*Echo rochelais* du 4, mériter et retenir la confiance des familles... Plus tard ses nombreux élèves aimaient à lui donner des témoignages de gratitude, dont il était heureux et fier. » Il fut ensuite rédacteur de l'*Echo rochelais*, qui date de 1828, où il eut pour successeur M. Ossian Pic, qui dit de lui : « Il honora la profession par le mérite de son œuvre, la droiture de ses actes et l'exemple de sa vie. » Comme imprimeur il a succédé en 1855 à Boutet (1837-1854), qui avait l'imprimerie de Favier, des Bouyer, etc. Il a publié : en 1853, *Biographie et chefs-d'œuvre des classiques français, latins et grecs* (La Rochelle, Michelin, in-12), et en 1851, *Le livre du savoir et du devoir des enfants du peuple* (La Rochelle, Boutet, in-16 de 10 feuilles), ouvrage qui lui causa quelques soucis. Il avait demandé après l'impression l'approbation de l'autorité ecclésiastique, qui refusa. Mais l'éloge, non sans quelques réserves qu'en fit, dans le *Mémorial de l'ouest* du 18 mars, M. Théophile de Bremond d'Ars, et plus tard un article bienveillant de l'*Echo rochelais* du 10 octobre, provoquèrent contre ce livre, de la part de l'évêque de La Rochelle, Clément Villecourt, une lettre (11 octobre) qui, tout en reconnaissant les « bons sentiments » de l'auteur et les « choses excellentes » de son ouvrage, blâmait « l'honnête écrivain » d'avoir « trop puisé ses récits et surtout ses appréciations dans des sources très inexactes et même très pernicieuses ». Deslandes, « chagrin et surpris de voir le premier pasteur de ce diocèse lancer un anathème public, comme on ferait à l'égard d'un ouvrage audacieusement impie et démoralisateur, sur un pauvre petit livre inspiré par les « meilleures intentions », ainsi que le reconnaissait lui-même l'évêque, répond-il, le 15, en offrant « l'hommage de sa soumission fidèle », mais en se plaignant que sa grandeur frappât « dans ses intérêts temporels, comme dans sa considération publique, un père de famille, un professeur qui, depuis plus de vingt ans, fait tous ses efforts non-seulement pour enseigner les bonnes doctrines, mais encore pour combattre les mauvaises », et en demandant qu'on lui

signalât « les points graves qui peuvent fausser le jugement des enfants du peuple et leur inspirer de dangereuses préventions », afin de pouvoir « réparer le mal fait sans le savoir ».

Le 7, est décédé à Ozillac Matra, curé de cette paroisse, auparavant du Fouilloux, né en 1833, ordonné prêtre en 1858. Il a été inhumé au cimetière de Saint-Eloi à La Rochelle, dans un terrain appartenant à sa famille.

Le 9, est décédé à La Rochelle, âgé de 49 ans, époux de N. Daviaud, Amédée-Louis Eschasseriaux, notaire ; il avait été nommé le 31 juillet 1869, et il fut membre et secrétaire de la chambre des notaires en 1886. « Intelligent et laborieux, a dit sur sa tombe le président de la chambre des notaires, M. Souchet (Voir la *Charente-Inférieure* du 11 et l'*Echo rochelais* du 14), il se consacra tout entier aux affaires de son étude et à la défense des intérêts confiés à ses soins. » Louis Eschasseriaux était cousin de M. le baron Eschasseriaux, député. Il a été enterré à La Jard, où il était né.

Le 12, est décédé à Rochefort, où il était né le 29 mars 1805, Charles-Adolphe Maher, veuf de Marie-Madeleine Perrota, commandeur de la légion d'honneur, chef du service de santé à Rochefort en retraite. Il avait débuté comme étudiant à l'école de médecine navale de Rochefort, qu'il dirigea de 1856 à 1870 et dont il restera une des gloires. Il n'avoulu ni honneurs militaires ni discours pour son enterrement, ne demandant, disent les *Tablettes* du 14, « que les prières de l'église. Son souvenir pourtant restera cher à la marine, à ses nombreux élèves, dont plusieurs occupent aujourd'hui les plus hautes situations ; ceux-là auraient pu dire qu'il fut un praticien, un maître dont la parole et le savoir faisaient autorité. Son souvenir aussi restera cher à sa famille, à ses amis, pour qui son intelligence n'avait pas plus vieilli que son cœur ; cher enfin à sa ville natale, qu'il a utilement défendue par ses travaux et généreusement secouru dans ses pauvres. » On a de lui un ouvrage souvent consulté et cité : « *Statistique médicale de Rochefort*, accompagnée de 200 tableaux, de 3 planches gravées représentant le plan de Rochefort, les marais qui environnent la ville et les couches géologiques du forage du puits artésien de l'hôpital de la marine. » Paris, Baillière, 1875, in-8°.

Le 13, est décédé à Paris, à l'âge de 53 ans, Louis-Eugène Meunier, né à Marans en 1839, sous-intendant de première classe et directeur de l'école administrative militaire de Vincennes, officier de la légion d'honneur. Elève du lycée de La Rochelle, puis de l'école polytechnique, il avait débuté dans le génie, et était ensuite entré dans l'administration. Depuis

nombre d'années, il dirigeait avec vigilance et une sollicitude paternelle l'école administrative qui a fourni un si grand nombre de comptables intelligents aux divers services militaires. (*Echo rochelais* du 14). Il était gendre de l'intendant général Perrier qui, en 1870, accumula dans Paris des vivres qui permirent de résister quatre mois.

Le 18, est décédé à La Rochelle Jean-Louis Vaison, archiprêtre, chanoine titulaire, curé de la cathédrale, âgé de 50 ans. Né en 1837, ordonné prêtre en 1863, il fut nommé vicaire à Mâcon. Le vicaire général d'Autun, M^r Léon Thomas, devenu évêque de La Rochelle, emmena le jeune prêtre et se l'attacha en qualité de secrétaire particulier. Thibaud, curé de la cathédrale depuis près de quarante ans, étant mort en 1870, Vaison, étranger au pays, âgé seulement de 33 ans, fut nommé cependant à sa place, non sans exciter quelque étonnement, peut-être des froissements. Mais « le choix de l'évêque fut bientôt ratifié par les suffrages des prêtres et des fidèles. Le jeune pasteur réunissait, en effet, dit l'*Echo rochelais* du 21, un ensemble de qualités bien propres à lui préparer les voies et à assurer le succès de son ministère. Chez lui, l'esprit d'initiative était servi par l'intelligence et réglé par le tact, la prudence et la modération... Les pauvres connaissaient aussi et son cœur et sa bourse ». Sa mort a été un véritable deuil pour sa paroisse. « Pendant les 17 ans de son ministère pastoral, écrit la *Charrente-Inférieure* du 18, M. Vaison a su gagner et maintenir les sympathies de tous. Sa parole facile et distinguée, la bonté de son cœur, sa charité pour les pauvres, ses habitudes conciliantes lui avaient valu de bonne heure l'estime et l'affection qui s'attache d'ordinaire à de plus longs services. » Mgr Ardin a fait en excellents termes l'éloge du défunt (*Bulletin religieux* du 28). Une souscription est ouverte pour lui élever un monument dans la cathédrale.

Le 20, est décédé à Cognac, dans sa 89^e année, Auguste Normand-Vauzelle, ancien conseiller municipal et membre de la commission administrative de l'hospice. « Les pauvres, dit l'*Ere nouvelle* du 22, perdent en lui un ami ou plutôt un père dévoué. » Sursa tombe. M. Georgeon père, au nom des sauveteurs médaillés de Cognac, a prononcé un discours publié par l'*Ere nouvelle* du 26.

Le 20, est décédé à Niort Pierre-Alexis-Duplessis Piet-Lataudrie, né à Niort le 3 août 1839, de Pierre Piet-Lataudrie et de Caroline Nicollas. Elève de la faculté de droit de Poitiers, il fut avocat au barreau de cette ville du 13 novembre 1860 au 11 juin 1870. Docteur en droit le 22 décembre 1862, il fut chargé en 1879, du 4 mars au 13 mai, de suppléer Ragon dans la chaire de droit romain. Substitut à Saint-Jean d'Angély le 11 juin 1870,

à Poitiers le 13 janvier 1872 ; procureur de la république à Saint-Jean d'Angély le 14 juillet 1874, à Fontenay-le-Comte le 30 juin 1877, il fut nommé, le 7 janvier 1879, vice-président du tribunal civil à Saintes, où il resta jusqu'à l'épuration de la magistrature. Alors il se retira dans sa ville natale où il se fit inscrire au barreau, et fut nommé bâtonnier de l'ordre. Archéologue, juriste éminent, homme aimable et bienveillant, Piet-Lataudrie était entouré de l'estime et de l'affection de tous. Il a publié *Le tribunal de Saintes depuis 1790 jusqu'à nos jours*. Saintes, imp. Hus, 1883, in-8°.

Le 24, a été inhumé à La Rochelle Victor Le Provost de Lannay, décédé à Paris, à l'âge de 45 ans, ancien auditeur au conseil d'état, ancien sous-préfet, qui, dit *l'Echo rochelais* du 25, « joignait aux connaissances les plus solides et les plus diverses, les charmes d'un esprit aimable et distingué ».

ARCHEOLOGIE

LES INSCRIPTIONS DU MUSÉE DE SAINTES

Deux savants, très compétents, tous deux formés dans la science épigraphique à la bonne école, tous deux ayant étudié sur place les nombreuses inscriptions de l'Algérie, et de leurs voyages, de leurs lectures, de leur fréquentation, de leurs études, ayant rapporté une connaissance profonde de l'épigraphie romaine, M. René Cagnat, professeur au collège de France, et M. Emile Espérandieu, professeur à l'école de Saint-Maixent, se sont encore occupés des inscriptions du musée de Saintes. Nous recueillons avec empressement leurs commentaires, leurs discussions érudites.

M. Cagnat, dans la *Revue celtique* (t. ix, n° 1, janvier 1888, p. 77), *Sur quelques inscriptions de Saintes contenant des noms gaulois*, étudie quatre inscriptions : 1° Celle de C. Julius Macer ; 2° celle de Conconnetodubnus, préfet des ouvriers, dont, malgré les avis de certain « savant », j'ai osé réunir les deux fragments trouvés l'un en 1815, l'autre en 1887, « fragments, dit M. Cagnat, se raccordant parfaitement pour la hauteur des lettres, la disposition des caractères et la gravure » ; 3° celle de Néron (Neroni Claudio Druso Germanico Cæsari), et 4° celle de Marcus Cappius.

M. René Cagnat, par d'ingénieuses et assez plausibles déductions, reconstitue la première ligne de Julius Macer, « à moitié illisible à cause des accidents survenus à la pierre. » Le cognomen est Macer (Macro) ; avant, il y a un A, fin du nom de la tribu qui ne peut être VOLTINIA, « tribu paraissant être réservée à la ville de Saintes » : car le mot entier n'entrerait pas dans l'espace, et abrégé

donnerait seulement VOLT; qui ne peut être CLAUDIA : car « elle ne convient ni à un citoyen romain qui tenait le droit de cité de César ou d'Auguste, ni à un habitant de Saintes » ; ni SCAPTIA, « qui fut peut-être celle à laquelle appartenait Auguste avant son adoption » ; cependant « les citoyens romains qui reçurent le droit de cité de lui, ou de son père adoptif », ont été rangés dans la tribu Fabia; c'est donc probablement FABIA. Avant la tribu, il reste un espace qui peut n'être rempli que par F, abréviation de *Filio*, et le nom du père qui est ou AGLOILLI, tout à fait nouveau, ou AGEDILLI, « qui non-seulement contient un élément AGED, déjà rencontré en composition, mais même que l'on a lu en entier sur des inscriptions ». La première ligne serait donc

C . IVLIO . AGEDIL[LI F(*ilio*) FABI]A MACRO

ou bien

C . IVLIO . AGEDIL[LI FIL(*io*) [SC]A(*ptia*) MACRO

*A Caius Julius Macer, fils d'Agedillus, de la tribu Fabia
[ou Scaptia]*

Pour la seconde, l'auteur, remarquant que sur les deux fragments les mots existent en entier, conclut que sur le troisième il en est ainsi; par conséquent, il reste seulement douze ou treize lettres à répartir entre le cognomen du personnage et le commencement du nom de son aïeul, qui serait *Urupatis*, ou *Agedomapatris*, ou *Esumopatis*, ou tel autre mot de même longueur. M. Espérandieu citait *Votomapatris*. Du reste cette inscription en éclaire une autre publiée par Chaudruc pages 34 et 138.

C. IVL
PATI
SAC

qui semble répéter la première sur une autre face du monument funéraire.

A la troisième, « bien publiée par MM. Espérandieu et Audiat » (Voir *Bulletin*, VII, 314), M. Cagnat n'admet pas, « après avoir examiné de près l'original, que les deux pierres dont la dernière porte ce mot GIDVBNVS, appartiennent au même monument », parce que d'abord « l'usure de la pierre avant GIDVBNVS n'est que superficielle et que, par suite, il serait possible de saisir quelques traces de lettres, s'il en avait jamais existé à cet endroit » ; les deux premières lettres du mot *co* devraient être à la fin de la dernière ligne après VOLT, ce qui est impossible, puisque VOLT touche l'extrémité de la pierre; en second lieu « argument plus décisif encore », parce que la première pierre mesure 70 centimètres, la seconde 78.

A quoi M. Espérandieu répond, dans la *Revue poitevine*, n° 49, que les caractères de la dernière ligne du fragment supérieur et de l'unique ligne du second ont la même hauteur; que la face supérieure de l'un et la face inférieure de l'autre étaient taillées; qu'il y a une mutilation de la pierre avant GIDVBNVS;

et, ces lettres étant déjà endommagées, les deux premières c o peuvent fort bien avoir disparu tout à fait. Quant à la différence de dimension, elle n'a rien d'extraordinaire: « les assises étant placées pleins sur joints, il n'était pas indispensable que les moellons mis en œuvre eussent exactement la même largeur. » Ajoutons, ce qui compromet un peu « l'argument plus décisif encore » de M. Cagnat, que la pierre de 70 centimètres a bien actuellement 70 centimètres, mais qu'il en manque une partie à droite dans toute la hauteur, et que si l'on tient compte des deux lettres DR manquant du mot [DR]VSO, ces lettres ayant chacune 4 centimètres, on arrive aux 78 centimètres de la seconde pierre; donc les deux pierres ont eu exactement la même largeur.

Enfin la dernière, au musée depuis 1860, a été publiée une seule fois et incomplètement par l'*Epigraphie santone*, p. 42. L'auteur lit :

C V S C A I I I V S . S I
O M N E R T I F I L . V I V O
M C A P P I . C O M N E R T I F I L I
C V N D I N A E . F I L I A E . V I X S I T . V
X X . I T E M M E M O R I A E . I V L I A
C O N I V G I . C A R I S S I M A E . M .

[MAR]CVS CAPPVVS-SI...[C]OMNERTI FIL(io) VIVO; [ET MEMORIAE]...
M-CAPPI-COMNERTI FIL(i)L, [*item memoriae se*] CVNDINAE FILIAE:
VIXSIT V... XX; ITEM MEMORIAE IVLIA[E...] CONIUGI CARISSIMAE-M...

Marcus? Cappius Si... a élevé ce monument à plusieurs personnes, l'une encore vivante, les autres mortes, dont l'âge est même indiqué. Comnertus ou Comnerius — la lettre qui suit R étant un I ou un T, — est inconnu; c'est sans doute une forme de *Cobnertus*, qui se trouve dans les inscriptions sous la forme de *Covinertus*, *Covnertus*, ou *Counertus* et *Conertus*.

Que le savant épigraphiste nous permette quelques remarques : les syllabes SI doivent être lues SE : on peut voir en effet au bas de l'I le commencement de la barre horizontale de l'E; de plus, il y a, à la troisième ligne, SEcundina qui appelle plutôt SEcundinus que SI... Le nom CAPPVVS est-il certain? La quatrième lettre est un R et non un P; on doit donc lire CAPRIVS, qui du reste est aussi usité que CAPPVVS... et qui n'a pas plus d'importance.

Dans la *Revue poitevine*, n° 48, M. Espérandieu publie : *Inscriptions impériales de Saintes*, c'est-à-dire : 1° Fragments des arènes, hic loc. d'après le *Bulletin*, III, 216, et TI CLAVI avec des traces de quelques autres lettres au-dessous, où l'auteur voit avec M. Héron de Villefosse ce texte : TI CLAVDIO drusi f. Cæs. Aug. Germanico petrucori, dédicace à Claude par les

peuples de l'Aquitaine, entre autres les Périgourdiens, *Petrocorii*, mot que, après nouvel examen, nous continuons à ne pas admettre, faute de place et de signes suffisants (Voir *Bulletin*, IV, 112 et 131); 2^o le fragment TI CLAV réuni au fragment SARI A | MANICO, qui forme la dédicace en l'an 49 - 50 à l'empereur Claude par Caius Julius V[erus?] de la tribu Voltinia (Voir *Bulletin*, VII, 313). L'auteur cite la remarque de M. Mowat sur la fréquence des noms *Caius Julius*, que portent presque tous nos Gaulois de Saintes; c'est d'abord que Jules César, après la défaite de Vercingétorix, donna à chacun de ses légionnaires, pour sa part de butin, un esclave gaulois; plus tard il fallut adoucir cet acte de colère et de rigueur: de là un très grand nombre d'esclaves affranchis au nom du proconsul des Gaules, qui devinrent autant de Jules; puis, « que Jules César aura accordé à beaucoup de Gaulois le droit de cité romaine transmissible à leurs descendants »; enfin les citoyens romains de Mediolanum Santonum étaient inscrits dans la tribu Voltinia, comme ceux de la ville d'Aix; Périgueux, Bordeaux et Clermont-Ferrand appartenaient à la tribu Quirina, seules villes d'Aquitaine, du reste, dont on connaît la tribu; 3^o la dédicace à Néron « ou peut-être au second fils de Germanicus », VSOG. IANICO (Voir *Bulletin*, VII, 314), par Cogidubnus, fils de Conconnetodubnus, inscription composée elle aussi de deux morceaux, dont l'inférieur porte les seules lettres GIDVBNVS.

Le *Recueil de la commission des arts*, d'avril, reproduit, d'après M. Cagnat, la dédicace à Néron par Cogidubnus, et d'après M. Espérandieu l'inscription du fils de Conconnetodubnus (Voir *Bulletin* de janvier, VIII, 28) dont un fragment n'apas été trouvé en 1853 comme nous l'avons répété d'après Lacurie, mais en 1815, puisque Chaudruc de Crazannes le cite en 1817, p. 40; puis l'inscription à Claude TI[berius] CLAV[dius] (TI CLAV), lettres où M. Xambeu, qui avoue aujourd'hui son erreur, avait vu peut-être « une des sections des arènes que les anciens appelaient CLAVI », voulant, dit-il, « établir un droit de propriété pour celui qui avait le premier reconnu l'importance des pierres trouvées », et dédaignant ceux qui, sur des points délicats ou controversés, ont l'outrecuidance de consulter les savants « du nord, de Paris, du midi... et M. Espérandieu. »

Le *Bulletin monumental* (n^o 6, novembre-décembre), paru le 1^{er} mars, s'est décidé à publier, p. 573, une note sur les *Fouilles de l'hospice de Saintes*, où l'on nous apprend que « la partie supérieure » du mur « composée d'énormes blocs provenant de la démolition d'édifices romains, a été bâtie à deux reprises très distinctes; l'une d'elles serait relativement récente. » — Daterait-elle de Henri IV? comme le disait M. Laferrière, — et que « les fouilles interrompues pour donner à la ville le temps d'agrandir le nouveau musée, déjà trop exigü, reprendront au

printemps prochain » : *Di faxint !* enfin que « les moreeaux de sculpture les plus intéressants figurent déjà dans l'*Art en Saintonge* », de M. l'abbé Laferrière.

Le conservateur du musée de Saintes a, comme presque tous ses confrères, peint en rouge le creux des lettres romaines. Le pouvait-il ? A l'unanimité de quelques savants, non. A l'unanimité de tout le monde, oui. Notre confrère, M. Espérandieu, lui pose, et à tous les conservateurs de musée, ce dilemme un peu absolu : Ou les pierres sont très nettes, alors la rubrication est inutile ; ou elles ne le sont pas, et vous imposez une lecture le plus souvent arbitraire.

Je réponds : Si les lettres sont nettes, certaines, quel inconvénient voyez-vous à cette peinture qui les rend lisibles et intelligibles pour le plus grand nombre des visiteurs ? Si elles sont frustes, martelées, douteuses, on ne les barbouille pas ; voilà tout. Et c'est ce que j'ai fait, respectant ainsi le droit des savants à déchiffrer les énigmes, et aidant le public à lire ces textes et s'y intéresser.

L'expérience a été faite : avant la peinture, on passait devant les inscriptions ; depuis, on les regarde, on les épèle, on les traduit, on croit même les comprendre. Il en est une « très nette », très claire, que j'ai laissée vierge de tout badigeonnage. Je défie qui que ce soit de la déchiffrer. M. Espérandieu lui-même, sans doute avec deux ou trois lettres par ci par là, est assez habile pour la reconstituer ; mais il ne la lira pas.

D'ailleurs, il y a au musée de Saintes deux stèles qui ont été coloriées en vermillon par les Romains eux-mêmes. Anathème à ces barbares qui peignaient leurs lettres ! Ils étaient dignes d'être conservateurs de musée.

L. A.

UN PIED DE CHEVAL EN BRONZE DORÉ. — Dans son n° de juillet, VII, 315, le *Bulletin* imprimait qu'on ne connaissait en France que trois pieds de chevaux de bronze, ayant appartenu à des statues romaines, Lyon, Poitiers et Saintes. On peut y ajouter Fins d'Anney (Savoie) ; et même, si l'on en croit le catalogue du musée de Saint-Germain, n° 12,565, il en aurait été découvert un autre à Saintes, « pied de derrière d'un cheval en bronze doré, trouvé à l'arc de Saintes, Charente-Inférieure. » M. S. Reinach, il est vrai, ajoute : « Donnée comme trouvée près de l'arc de Saintes, etc. » Comme il n'en a jamais été question ailleurs que je sache, il est en effet permis de douter de l'authenticité de sa provenance. Le *Bulletin* en a enfin omis un autre. Je l'ai vu tout dernièrement à Nîmes, et j'ai même pu constater qu'il présentait encore des traces très apparentes de la dorure dont il avait été recouvert. Chose assez singulière, on n'a pas eu, comme à Saintes, l'idée de le placer au musée de *peinture* et de le dérober par suite aux regards des archéologues qui, d'ordinaire, visitent

plus particulièrement les musées lapidaires. Le pied de cheval trouvé à Nîmes est aujourd'hui à la Maison-Carrée.

E. E.

ARÈNES DE SAINTES. — Les arènes de Saintes continuent à être dans le plus triste état. Jadis on disait à la ville : « Enlevez vos terres, si vous voulez que le déblaiement se fasse. » Les terres sont enlevées depuis l'an dernier, et la saison se passe ; et les pierres se délitent, et les murs s'effritent, et l'eau y séjourne pour bien montrer qu'il y a eu là des naumachies. Vous verrez qu'il faudra que la ville aille chercher les terres qu'elle a enlevées, et remblaie ce que l'état a déblayé. Sous terre au moins les arènes se conservaient. Et c'est pour apprendre aux habitants de Saintes que leur amphithéâtre était en partie dans le sol, pour leur montrer comment les gelées, les pluies et les vents ont, en quelques années, raison d'un monument romain, que l'état a dépensé vingt mille francs ! Il est vrai qu'il en a dépensé soixante-dix-neuf mille pour transplanter l'arc-de-triomphe.

THE ANTIQUITIES OF SAINTES, by Bunnell Lewis, M. A., F. S. A. (1887, in-8°, 52 pages), reprinted from the *Archæological Journal*, vol. XLIV, p. 164. — L'auteur déclare que ce mémoire est le résultat de deux voyages dans cette ville en 1882 et 1885, et il remercie M. Audiat de l'avoir dirigé dans ses visites aux monuments. M. Bunnell Lewis a tout vu, tout examiné, tout cité, tout discuté. L'archéologie lui est aussi familière que la philologie, et les auteurs anciens que les écrivains locaux. On est étonné qu'un étranger connaisse aussi bien le passé de notre ville, mieux que plus d'un savant indigène. Il faut lui savoir gré de faire connaître nos richesses archéologiques à ses compatriotes, et d'en savoir parler avec tant de compétence. Nous ne pouvons reproduire sa brochure ; nous en donnons seulement quelques lignes prises çà et là.

« Mediolanum, Saintes, vient, dit Claudien, de *medius* et de *lana*, d'un porc qui avait le corps mi-partie couvert de laine et de soies ; ainsi, selon quelques auteurs, Bisonsce, forme de Vesonce, Besançon, tirait son nom d'un bison. Le site de la ville est charmant ; on croirait voir le paysage décrit par Cowper. L'amphithéâtre, par sa position, ressemble à ceux de Cyzique et de Pergame, les deux seuls qui aient été découverts en Asie-Mineure, et à celui de Fréjus. L'épithète de majestueux lui a été appliquée, et c'est à bon droit que M. Audiat a écrit : « Les arènes sont d'un effet charmant dans le paysage, dominées par le clocher de Saint-Eutrope. » Les dimensions ont été données par le *Bulletin* de la société des *Archives historiques de Saintonge*, « la plus récente et la mieux soignée » des publications

de ce genre. Les gradins s'inclinent vers l'arène. Un petit escalier de chaque côté du grand vomitorium, d'après M. Audiat, était destiné aux ouvriers chargés du velarium; c'est très curieux. Des fouilles en 1881 ont mis au jour le podium soutenu par un mur à larges pierres supportant une balustrade préservant les spectateurs; au Colisée des cylindres mobiles en ivoire et des filets de bronze doré, comme le dit Calpurnius, entouraient l'enceinte intérieure et auraient retenu et fait rouler sur le sol les animaux qui auraient voulu s'élancer sur les gradins.

Dans l'enceinte est la fontaine Sainte-Eustelle, l'objet d'un pèlerinage pour des jeunes filles à marier.

Saintes avait un vieux pont construit par Isambert, écolâtre de Saintes, celui-là même qui, dit-on, construisit à Londres le pont sur la Tamise, ce qui n'est pas sûr. Le chanoine de Saintes fut bien recommandé par Jean Sans-Terre au maire et aux habitants de Londres (18 avril 1202); mais son avis fut-il suivi? L'arc de triomphe s'élevait jadis sur ce pont. On y voit des bucranes, têtes de bœufs.» [Erreur; il n'y en a plus, s'il y en a eu.] Le bucrane se trouve sur des monnaies en bronze gauloises, indiquées dans le *Catalogue des médailles de la Gaule* avec la tête de Contoutos. et dans l'*Art gaulois* de Hucher. Le bœuf est signe de l'instruction. A Padoue, le palais de l'université s'appelle *le bœuf*.

Ici encore Auguste est associé à Rome, comme dans l'arc de Titus où Rome conduit les chevaux qui traînent le char triomphal d'Auguste. Sur une monnaie figure l'autel de Rome et d'Auguste. Cet autel, que des Saintongeais ont placé au confluent de la Seugne et de la Charente, était à Lyon, au confluent de la Saône et du Rhône, avec 60 statues que dominait celle d'Auguste. Cet autel était si célèbre qu'il n'était plus désigné que par ces mots : *Ara ad confluentem*.

L'inscription parle d'un *præfectus fabrum*, qui construisait les fortifications et dirigeait le siège des villes, mais aussi fonctionnaire civil. M. Audiat croit qu'il était un ingénieur militaire; ce n'est pas certain : car le nom de la légion n'est pas indiqué. La date de l'arc de triomphe est fixée.

Leguide de Murray pour la France (1882) s'est trompé à propos de l'arc de Saintes; ce n'est pas un arc de triomphe : il ne fut pas construit sous Néron, et ne se rapporte pas au père, mais au cousin de Germanicus. [Il est dédié à Tibère, à Drusus et à Germanicus lui-même.]

L'abbaye des dames attire particulièrement l'attention. Elle est devenue une caserne; et il faut en avertir les visiteurs qui ont grand chance d'être pris pour espions, surtout si, ainsi qu'il arrive souvent aux Anglais, ils parlent français comme un Allemand. On doit se munir au poste militaire d'une permission (ne pas confondre avec poste aux lettres); un officier m'a accompagné et m'a fait remarquer mille détails que je n'aurais pas vus sans lui.

L'église ressemble à Notre-Dame la Grande de Poitiers, à

Saint-Nicolas de Civray, à Saint-Pierre d'Angoulême. Mais on ne peut y admirer « la magnificence sans égale » qu'y signale M. Audiat. Il y a les vieillards, avec fiole et instruments de musique ; le Christ au milieu des apôtres à la dernière cène, tenant un poisson à la main, allusion au mot *ἰχθῦς* ; puis Adam et Eve, la luxure, etc. Ce monument est des *x^e* et *xii^e* siècles, d'après Viollet-Leduc, et le clocher du *xii^e* ; ce clocher, qui menace ruines, est pareil à Saint-Front de Périgueux. A Saintes il y a plus de largeur par rapport à la hauteur. (Voir l'*Art en Saintonge*, par M. Musset et M. Laferrière.) C'est un type de l'architecture d'Aquitaine. Pour les églises à coupole, il faut consulter l'ouvrage *Visite aux églises à coupole de la Charente*, par l'association des architectes de Londres en 1875, publié comme mémoire d'Edmond Sharpe, avec 60 gravures.

Le musée de Saintes atteste la magnificence et l'importance de l'ancienne capitale des Santons. Chaudruc de Crazannes y reconnaît les monuments de trois périodes : Auguste et Tibère, Adrien et les Antonins, Dioclétien et Constantin : chapiteaux corinthiens, frises, corniches, autels votifs, bas-reliefs, inscriptions dont l'une du *vi^e* siècle est chrétienne ; quelques mosaïques, quelques objets du moyen-âge, chapiteaux de l'église détruite de Saint-Eutrope fort remarquables. « Ce n'est pas un devoir agréable de censurer les autorités d'une ville où j'ai passé quelques heureux jours, et la voix d'un étranger sans influence locale doit avoir peu de poids ; cependant je ne puis me refuser à signaler au conseil municipal l'état déplorable de cette salle où sont mêlées et enfouies les antiquités romaines et médiévales, et réclamer une salle plus digne. »

Les deux hommes les plus illustres de Saintes sont : Ausone, qui a eu aux environs sa maison de campagne, à Noverus ; puis B. Palissy, plus grand qu'Ausone, à la fois géomètre, peintre, chimiste, géologue, artiste céramiste. Il embrassa la réforme, fonda l'église calviniste à Saintes, souffrit des persécutions, fut emprisonné à la Bastille où il mourut. Des historiens ont raconté l'entrevue du roi et du potier. M. Audiat a examiné le fait, et le nie.

Palissy et le voisinage de La Rochelle me rappellent le siège de 1628, un des plus remarquables, mais où la faiblesse anglaise, on pourrait dire la trahison, fournit une triste page d'histoire.

Je voudrais aussi parler de Sanxay dont le père de La Croix m'a fait les honneurs. Il faut que je m'en rapporte à la notice de M. Berthelé et aux belles photographies de M. Robuchon.

Tel est le résumé des observations que j'ai faites dans deux voyages à Saintes. J'ai beaucoup pris dans les ouvrages de M. Audiat, et je le remercie ici de son obligeance.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

BIBLIOGRAPHIA LITURGICA. CATALOGUS MISSALIUM RITUS LATINI AB ANNO 1475 IMPRESSORUM. Collegit W.-H. Jacobus Weale (Londini, apud B. Quaritch, 1886, in-8°, xii-296 p.).

On trouve dans cet ouvrage les indications suivantes : P. 219, *Xanctonum* (Saintes). — 1491, 15 apr. *Missale secundum usum ecclesie Xanctonensis*. Impressum Parisius per Iohannem Higman. Folio 186 (6, xcvi, 8, 52, et xxiii) ff.; 2 col. 41 l. compositio 224 millim. — Cambridge : U. m. manc. (c'est-à-dire, se trouve à la library university de Cambridge, imprimé sur vélin, incomplet). — Bernard, *Cat. libr. mss Angliæ. Oxoniæ*, 1697, II. 381. Van Pract, 2^e cat. I, 122, 355. Hartshorne, 45. Bradshaw, 106. Sanders, 20, 19 (auteurs qui parlent de ce bréviaire).

149. *Missale ad usum ecclesie Xanctonensis*. Quarto 274 (8, cxxxvii, 8, lxxx, xxxvi et 4) ff.; 2 col. 37 l. comp. 153 millim. — London : British museum, manc. (incomplet).

1523, 5 iun. *Missale insignis ecclesie Xanctonensis*. Impressum Lemovicis per Claudium Garnier, impensis Enguillberti de Marnef dict du Liège, et Iacobi Bouchet, impressorum et bibliopolarum civitatis Pictavensis. Quarto 282 (8, 150, lxxvj et xlviii) ff.; 2 col. 35-36 vel 27 l. — Tournai : E. manc. (Bibliothèque de l'Evêché, incomplet).

1536. *Missale ecclesie Xanctonensis*. Pictavis, de Marnef. Quarto bibl. Colbertina, II, 310, 4453.

M. Weale décrit *de visu* les trois premiers missels; mais il n'a pas vu le missel de 1536 et il le cite seulement d'après la *Bibliotheca Colbertina*; c'est pourquoi le titre de ce missel est imprimé en italiques dans son ouvrage.

DOM ANT. DUBOURG, O. S. B.

LE COMMANDANT GUZMAN, parle lieutenant-colonel F. Dumas, *, ingénieur civil, licencié en droit. (Paris, Plon, 4^e édition, avec portrait, 1888, in-8°, 272 p. Prix : 6 fr.)

Cette biographie d'un officier distingué par un de ses compagnons d'armes a l'intérêt d'un roman. Pierre Guzman, né en 1834, était un homme de grand mérite, travailleur énergique, dédaigneux d'une vaine popularité, parlant dès sa jeunesse l'anglais, l'allemand, l'espagnol et l'italien; entré le 33^e à l'école polytechnique, puis élève de l'école de Metz, il fut envoyé à Rome, fit partie de l'expédition de Chine. Officier d'ordonnance de l'empereur, et obligé de rester auprès de l'impératrice pendant la première quinzaine de la guerre de 1870, il remplit ensuite différentes missions en Amérique pour l'armement. Il est mort à Pau le 7 mai 1886, vaincu par la maladie qui le minait dès son enfance, n'ayant jamais pu, à cause de sa santé et des

circonstances, donner toute sa mesure. Sa biographie, écrite avec le cœur, est un épisode attachant, une page émouvante de la guerre de 1870.

LES FRANÇAIS EN AMAZONIE, par Henri-A. Coudreau, professeur de l'université, membre de la société de géographie commerciale de Paris, etc. Paris, Picard-Bernheim (1887), in-8°, 231 pages.

Occupés de nos graves querelles, de nos luttes d'influences, de nos combats d'intérêts personnels, avides de curiosités malsaines, friands de scandales quotidiens, et bornant notre horizon à l'espace que veut bien nous montrer notre journal, nous ne songeons pas à ce qui se passe en dehors de nos frontières, si ce n'est parfois quand un grave incident a lieu vers le Rhin ou Nancy. Quant au lointain, nous ne connaissons guère que la Chine, la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin, c'est-à-dire ces noms, et nous n'y attachons d'importance que selon les besoins de la politique courante et les exigences de la polémique du jour. Et le reste ? Le reste existe-t-il ? Ah ! si nous consentions un peu à regarder plus loin ! si nous voulions songer un peu plus aux grands intérêts de la France, à son influence dans le monde, à sa prospérité, à son extension ! On ne sait pas assez tout ce que ce nom de Français éveille encore chez ces populations des deux mondes, que nous avons eues, que nous avons perdues, dans ces colonies espagnoles et portugaises, qui ont été en contact avec nous, où les indigènes nous aiment plus que tous les autres blancs ; si nous avions le talent de profiter de ces dispositions, d'encourager ces bonnes volontés, nous aurions vite reconquis par la seule influence de notre civilisation, de nos manières, de notre franchise, les territoires immenses qui nous ont été enlevés, qui nous échappent chaque jour au profit de l'Angleterre et de l'Allemagne. Nos gouvernants ont assez à faire de vivre quelques mois. Peuvent-ils raisonnablement, pendant quelques semaines d'existence, s'occuper de progrès sérieux, d'améliorations durables, dans des pays qui ne sont pas à la portée des télégraphes, en dehors des voies ferrées, qui n'ont pas le plus petit électeur ?

Voici l'Amazonie. — Ah ! oui, l'Amazonie, où il y a le fleuve des Amazones. — L'Amazonie, sur une superficie qui équivaut à 8 fois celle de la France, n'a pas encore un million d'habitants et en pourrait recevoir 300,000,000. La France a fait avec elle en 1885 pour 50 millions d'affaires, soit plus qu'avec le Portugal, la Grèce, le Tonkin, la Cochinchine, la Guyane, le Sénégal, le Mexique, l'Australie, le Danemark ; et la colonie française y est la plus nombreuse, après la portugaise. Le Juruá, par exemple, est exploité presque exclusivement par des Français ; au Madeira, nos compatriotes sont nombreux ; au Solimoens, sur 55 maisons de commerce, 23 sont françaises. Dans la bibliothèque de Manaas, sur 7,000 volumes, 5,000 sont en français. Les enseignes sont « au Louvre », « au Printemps », « à Notre-Dame de Paris », « Café chic ». La bonne société y parle le fran-

çais et sans accent. Dans les écoles secondaires on parle le français, et on l'enseigne dans les écoles primaires. Les habitants « nous aiment, nous désirent, nous appellent de tous leurs vœux ; ils nous lisent plus que nous ne nous lisons nous-mêmes, d'Auguste Comte à M. Paul Bourget, de Victor Hugo à M. Xavier de Montépin, et de Balzac à M. Charles Métoupel. — Connaissez-vous M. Charles Métoupel ? — Non. Eh bien, eux, ils le connaissent. » Leurs journaux leur parlent de nous. Le plus répandu publie fréquemment des articles en français. « Malgré nous, sans canons, sans crédits, nous pénétrons de notre génie les nations latines d'Amérique. Ah ! certes, ce sont là de bien belles colonies. » Or, dans ce pays où il y a tant de Français, où la France a tant d'intérêts, ne serait-ce qu'à cause de la Guyane et des différends avec le Brésil, dans cette ancienne contrée qui nous réclame, qui accepterait aisément un protectorat officieux, n'existe pas un seul vice-consul. Aux fêtes officielles, les consuls étrangers se pavant dans leurs habits brodés, attirent l'attention, et montrent l'image de la mère-patrie. La France est absente ; rien ne la signale aux yeux ; seul un modeste agent consulaire, sans autorité, sans pouvoir, figure au dernier rang. Quand nos compatriotes ont à remplir le plus simple devoir de la vie civile, naissances, mariages, procès, visa, il leur faut faire 800 lieues. Un seul agent pour un territoire de 3,500,000 kilomètres carrés ! c'est peu. Aussi, pour un conseil à demander, pour une signature à obtenir, on s'adresse au consul anglais ou allemand qu'on a sous la main. Et l'on s'étonne que notre influence décroît !

Ces détails, je les prends dans *Les Français en Amazonie*. Que d'autres on y pourrait puiser ! Ce livre est à lire. Ses sept chapitres : la colonie française, l'Amazonie, la capitale, l'émigration française, la contestation entre la France et le Brésil, les Indiens, la vie amazonienne, sont fort attachants. Vingt gravures, je devrais dire images, nous montrent les sites, les types, les usages du pays. Si tout cela pouvait inspirer à nos gouvernants la pensée de songer aux Français de l'Amazonie et à quelques-uns des gouvernés l'idée d'aller tenter là-bas la vie de colon ! Car l'auteur conclut : « L'Amazonie, marché nouveau, nation nouvelle, peut être une colonie française des plus importantes ; le milieu, prodigieusement fertile, riche et sain, n'est pas encore exploité ; la population fait le plus séduisant accueil à nos compatriotes, et ils ne sont encore que cinq cents ; il se fait entre nos nationaux de là-bas et la métropole un mouvement d'échanges de près de 50 millions de francs. »

L'auteur de *l'Amazonie* est un de nos jeunes compatriotes, hardis, aventureux, entreprenants, comme il y en a deux, M. Thouar et lui.

Henri Coudreau, né le 6 mai 1859, à Sonnac, où est sa famille, sorti en 1880 de l'école normale de Cluny, chargé pendant quelques mois de l'enseignement de l'histoire et de la géographie au lycée de Clermont-Ferrand, fut à sa demande envoyé

au collège de Cayenne qu'il s'agissait d'organiser, fit dans le pays plusieurs voyages d'exploration et reçut en 1883 une mission pour les territoires du sud, et depuis il n'a cessé de faire des découvertes importantes. Le 14 mars 1887, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, la société des études coloniales et maritimes lui décernait son prix triennal après un rapport très élogieux qu'a publié l'*Echo saintongeais* de Saint-Jean d'Angély, du 24 mars.

Le volume *Les Français en Amazonie* est un abrégé d'une œuvre plus importante, *La France équinoxiale*, 2 vol. in-8°.

MA DERNIÈRE A M. L'ABBÉ CAZAURAN, *post-scriptum*, par M. F. Mireur. Draguignan, imp. Latil, 1888, in-8°, 8 p. (Voir *Bulletin*, VIII, 69, 146). — Épousa-t-il ? n'épousa-t-il pas Anne de Monnier ? Ce terrible duc d'Epéron, qui batailla tant durant sa vie, fait encore plus de deux cents ans après sa mort batailler les érudits, ne pouvant plus mettre en ligne des armées. M. Mireur et M. Cazauran sont aux prises. Épousa-t-il ? N'épousa-t-il pas ? Il nous semble que dans leurs répliques et ripostes, qui doivent être les dernières depuis longtemps, les adversaires se perdent dans les querelles de mots, et essaient de se surprendre en faute, plutôt que d'éclaircir certains points obscurs du débat. Mariage secret ou mariage morganatique, qu'importe ? Mais ce mariage a-t-il eu lieu ? Prouvez qu'il n'a pas eu lieu ; vous lui donnerez ensuite l'épithète que vous voudrez. Dissipez tous les doutes ; répondez à toutes les objections ; vous ferez plus que si vous montriez que votre adversaire ne connaît pas ou connaît Pignans et Misler. Les lecteurs désireux d'approfondir la question liront aussi *Mariage morganatique du duc d'Epéron*, nouvelle réplique à M. Mireur, par M. l'abbé Cazauran, archiviste du grand séminaire d'Auch, dans le *Bulletin de la société de Borda*, 1^{er} trimestre de 1888, p. 1-10. Et peut-être qu'après avoir étudié ces différentes brochures, ils feront comme, à la séance du 3 août dernier de la société archéologique de Montauban (Voir *Bulletin archéologique* de Tarn-et-Garonne, 1887, p. 309), M. Paul Fourment, chanoine honoraire à Montauban, en rendant compte d'un travail sur ce mariage qui « conclut à l'impossibilité d'acquiescer la certitude à ce sujet ».

Le RECUEIL DE LA COMMISSION DES ARTS commence sa livraison du 1^{er} avril par cette phrase : « Considérant que les querelles doivent cesser », et continue — nous attendions mieux de son nouveau directeur, M. Xamheu — son système d'attaques peu franches. Il publie aussi *Recherches historiques et archéologiques sur l'abbaye de Saint-Séverin*, par M. l'abbé Noguès ; *L'ancien fief du Cormier*, par M. Anatole de Bremond ; *Mémoires de Boisron*, extraits dont on avait déjà publié des extraits, et où la pauvre madame de Maintenon est assez mal traitée, sans qu'une note assez énergique la venge d'accusations aujourd'hui

reconnues fausses, surtout après le bel ouvrage de M. Geoffroy. (Voir *Bulletin*, VII, 278).

M. l'abbé Cazaugade poursuit ses recherches étymologiques : d'abord voici : « Frelaux du minage de Pons (1671-1717), synonyme, dit-il, de mercuriale. » Or, *frelaud* est encore aujourd'hui usité pour désigner un gourmand. Au moyen-âge, les *frelauts*, *frelauts*, *frelots*, étaient d'aimables et joyeux compagnons : « Ces bons *frelots* de pages », dit Guillaume Bouchet. Mais le *Recueil*, IX, 335, fait de *frelaux* « le prix courant des denrées », et le tire du latin *ferlingus*, du français *ferlin* et *frelin*, du saxon *feondling* (*feond*, *quartus*, et *ling*, *nummus*), monnaie d'un quart de denier, même origine que *sterling*. Donc *frelaux* vient aussi de *sterling*, parce que le *ferlin* était la quatrième partie du denier *sterling*. Puis voici *déjobrer* (débarbouiller), qui vient du « gaël, *gob*, bouche, avec le præf. *DE*, qui signifie ôter, défaire », « *dégober*, enlever les gobs » ; — Du Cange donne *gobe* avec la signification de *gai*, poli ; — il ne vient pas, « comme on pourrait le croire à première vue, de *joue* (jotte), proéminence qui se trouve sur les parties latérales du visage, au-dessous de l'œil, latin *gauta* : car ce mot *joue* est dérivé du celté *gen*, qui signifie toute convexité comme *genou*, *coude*. » En effet, le *genou* est souvent droit comme un coude quand on se mouche ; de là « *Genua*, Gènes, situé au tournant de l'arc que décrit le golfe ; *Genabum*, Orléans, sur le coude que forme la Loire ; *Geneva*, Genève, sur le coude du Léman et du Rhône ». Donc *joue* « par la double raison de signification et de position », — puisque *joue* ne signifie ni *genou*, ni *coude*, quoique une *joue* soit pourtant plus convexe qu'un coude et qu'elle n'est pas située sur un golfe comme Gènes, ni sur un coude comme Orléans ou Genève — « ne peut être pris pour racine de *dejobrer* ». Qui n'aimerait autant le faire venir de *jobe*, *joberie* et *jobard* ?

A rapprocher de l'étymologie d'*enchoutir* par le même et dans le même *Recueil*, VIII, 438, « du latin *in*, *en*, et du grec *κολλάω*, *coller*, d'où la forme *encoller*, enduire de colle, qui a fait par corruption *enchoutir*, « par la substitution : 1° de *n* ou *c* en *ch* », *encholler* ; 2° « de *ol* en *ou* », *enchouller* ; 3° « *ler* est devenu *tir* », *enchoutir*.

REVUE DE L'ART CHRÉTIEN, première livraison de 1888, contient *De quelques influences auvergnates et périgourdines dans les églises romanes du Poitou et de la Saintonge*, dont la *Revue des questions historiques*, p. 629, livraison d'avril, dit : « M. Joseph Berthelé a montré, avec sa compétence habituelle, l'influence que les écoles auvergnates et périgourdines avaient eue sur certaines églises romanes de la Saintonge et du Poitou. L'Auvergne leur a donné les coupes octogonales sur trompes, les chapelles absidiales en nombre pair, les voûtes en demi-berceau des bas-côtés, les clochers de forme octogonale. Le Périgord a produit les coupes sur pendentifs et les clochers en pomme de pin. »

VARIÉTÉS

COLLECTIONNEURS ET ARCHÉOLOGUES SAINTONGEAIS

Le musée de la ville de Saintes a été fondé au commencement de ce siècle. Accru par des apports successifs et devenu par suite trop à l'étroit, il a changé déjà trois fois de local ; et peut-être l'affluence des richesses obligera-t-elle à lui fournir un espace plus vaste et mieux approprié. C'est sous la mairie de François Boscal de Réals de Mornac (28 août 1815 au commencement d'août 1830), « magistrat zélé pour l'honneur de la ville qu'il administre », écrit Chaudruc de Crazannes, que le projet de musée fut conçu et en partie réalisé. Était-ce un musée ? Le mot est peut-être prétentieux ; il ne s'agissait guère alors que de mettre à l'abri les vieilles pierres que l'on trouvait çà et là, ou qui, antérieurement tirées des murailles de la ville, avaient été soit encastrées dans les murs de l'hôpital où elles s'avaient, soit déposées par le baron Richard, préfet de la Charente-Inférieure (1806-1814), dans le jardin de l'ancien évêché, où elles ne s'amélioreraient pas. L'idée ne vint point d'abord de créer un établissement spécial, de l'aménager ad hoc, et de faire de suite quelque chose de définitif sur un plan bien arrêté. Mais c'était un commencement ; et l'on n'aurait plus le regret de voir débiter comme matériaux des sculptures remarquables, ou transporter (1786) nos bas-reliefs à Jarnac pour orner le parc du comte de Chabot, commandant de la province.

N'est-ce pas le moment de rappeler le nom de ceux, petits ou grands, humbles ou célèbres, qui ont eu chez nous le goût des choses antiques, et qui, en les achetant, en les conservant, en les montrant, ont entretenu dans quelques âmes le feu de l'antique Vesta, le culte de nos antiquités nationales, partie de ce patrimoine de la France qu'il ne faut jamais laisser dépérir ?

* *

Peut-être faudrait-il commencer par Elie Vinet, né en 1509 près de Barbezieux, mort à Bordeaux en 1587, principal du collège de Guienne, etc. C'était surtout un humaniste, bien qu'il ait écrit l'*Antiquité de Saintes, de Barbezieux, de Bourg, d'Angoulême*. Mais nous lui devons une mention.

I

SAMUEL VEYREL.

Le premier antiquaire et le premier collectionneur véritable en Saintonge, c'est l'apothicaire Samuel Veyrel. Son nom n'est pas saintonguais ; et son père, décédé avant 1609, aussi prénommé Samuel, paraît être le premier Veyrel qui se

soit établi en notre pays, où il fit souche et où l'on trouve, pendant le xvii^e siècle et le siècle suivant, plusieurs Veyrel, le fils succédant au père dans l'officine. (Voir *Bulletin de la société des Archives de Saintonge*, t. 1, p. 358, et surtout t. viii des *Archives*, page 430, *Les Veyrel à Saintes*). Il semble qu'ils soient venus du Périgord : car on voit des Veyrel à Périgueux au commencement du xvi^e siècle, ou peut-être de Montauban.

On le fait naître vers 1575, sans indiquer la date de sa mort. Le millésime de son livre (1635) est seul certain ; sans ce petit volume de iv-43 pages, connaîtrait-on même l'existence de Samuel Veyrel ? Au moins nous savons qu'il habitait à Saintes ; M. P.-B. Barraud a publié des actes qui montrent son jardin près du couvent des jacobins, sa maison rue de la Comédie, et sa campagne à Puy-Gibaud, paroisse de Fontcouverte.

Veyrel, son prénom l'indique et le prénom de son fils Isaac, était protestant, comme Bernard Palissy, comme Saint-Légier de Boisrond, comme Agrippa d'Aubigné, comme la bourgeoise lettrée de l'époque, avocats, médecins, apothicaires, comme une partie de la noblesse qui trouvait là à satisfaire son goût de luttes armées et ses instincts de féodalité contre la royauté populaire. Ce nom figure plus d'une fois sur les registres protestants du temple de Saintes à Bussac.

C'était un usage, c'est encore une tradition qui, hélas ! se perd, que l'apothicaire conservât, exhibât dans des bocaux des reptiles et des fétus, et au plafond de sa boutique quelque crocodile empaillé, ou quelque lézard monstrueux. Cela tenait lieu d'enseigne ; et les badauds ne résistaient pas à l'attrait d'une telle montre, non plus qu'aux mules, aux bonnets carrés et aux robes « tropamples de quatre parties » des docteurs et des médecins. Veyrel eut donc des animaux curieux pour enseigne ; il en eut aussi pour son propre plaisir. Il ramassa ce qu'il put, pierres, coquillages, fossiles, minéraux et végétaux, puis des êtres de toutes formes et de tous noms, surtout de noms étranges.

Voulez-vous savoir ce que contenait ce cabinet ? Un poète ami de Veyrel va nous le décrire dans quelques vers dont je dois la communication à M. Emile Espérandieu.

Après un avis au lecteur, le volume débute ainsi : « Sur le cabinet de Samuel Veyrel » :

*Si tu veux, voyageur, voir des choses d'eslite,
Tu peux entre plusieurs en faire icy le choix,
Et te rendre sçavant plus que si Democrite
Estoit ton Precepteur, ou bien si tu estois
Auditeur attentif entre cent et cent mille
Des plus fameux Docteurs d'une célèbre ville.*

*Car vn obiect present s'empraint en la memoire
Plus que ce qu'on apprend par lecture ou rapport :
Se vanter d'auoir veu merite plus de gloire
Que d'exposer le vray, le tirant comme au sort
Soubs la foy d'un vanteur qui en a faict parade
Pour le faire priser, ou donner la cassade.*

*C'est pourquoy desormais tu n'auras plus d'enuie
Qui te trouble l'esprit, ayant veu le Dauphin
En ce beau Cabinet, le Baudroi, la Lamie,
L'Esguille, le Creac, et le Renard marin.
Quel plaisir auras-tu d'y trouver la Remore,
Le Priste, et Tiburon, et la Tortue encore?*

*Quel plaisir auras-tu d'y voir l'œil de baleine,
L'hirondelle de mer, la coste d'éléphant,
La corne du Belzar, le Dragon, la Scorpène,
L'Alcion, la Langouste, et d'un poisson la dent
Enorme en sa grosseur, l'Herisson sans espine,
Le Cheualot marin, et l'Estoille marine?*

*Je te repute heureux d'avoir troué la porte
De VEYREL qui paroist entre les plus courtois,
Qui t'instruit volontiers sur la diuerse sorte
Des Fruicts, des Mineraux, des Pierres et des Bois :
Je te repute heureux d'avoir faict tel rencontre,
Puis que mesme l'Autheur son Cabinet te monstre.*

*N'y remarques tu pas des Conches admirables ?
Que la Nacre et la Pourpre abondent sur les Aïx ?
Que tout y est exquis ? et que mesme les tables
Se courbent doucement sous un si noble faix ?
Que tous les cassetins et les boîtes sont pleines
De Buccines de mer, ou bien de Porcelaines ?*

*Tu peux voir un thresor de medailles empreintes,
Vng blot d'Inscriptions que du VEYREL a faict
Des anciens monuments de la ville de Xaintes,
Qui retiennent encor du vieux temps le portrait,
Dont tu le dois priser et le rendre notoire
Pour auoir merité vne eternelle gloire.*

P. T. B.

Evidemment le rimeur a été plus frappé des peaux d'animaux et des coquilles des crustacés que des bibelots artistiques : la place donnée aux poissons, aux fruits et aux bois, est beaucoup plus considérable que l'unique sixain qui chante les médailles et les inscriptions. Mais la strophe nous indique au moins que tout n'était pas minéralogie ou histoire naturelle. A côté des produits de la nature, qui constatent peut-être les aptitudes de l'homme du métier, les connaissances professionnelles et le savoir de l'herboriste, du savant, il y a des choses qui certainement dénotaient un goût réel pour l'antiquité et pour les antiquités. Voilà notre premier archéologue.

En 1609, Louis de Pernes, gouverneur du château de Saintes, fit démolir la tour du Meslier, afin de construire une nouvelle citadelle et de réparer les murs d'enceinte. La tour contenait dans ses flancs des chapiteaux, des pilastres, des corniches, des autels, des pierres tumulaires avec inscriptions. L'amateur se révéla. Veyrel obtint qu'on conserverait, la plupart ayant été déjà brisées par les ouvriers, quelques-unes de ces pierres, « afin d'en tirer l'inscription et mesme les afficher aux murailles des bastions, de façon qu'on pourroit lire ou à tout le moins

remarquer la pluspart des lettres qui estoient écrites ». Les stèles encastrés dans les murailles y restèrent vingt ans. En 1629, on abattit les murailles devenues inutiles et gênantes ; et les stèles disparurent. On ne les connaît que par la publication, fort inexacte d'ailleurs, du bon apothicaire :

Indice Du Cabinet De Samuel Veyrel, Apothicaire A Xaintes, avec un recueil de quelques antiquités de Xaintes et observations sur diverses médailles. A Bourdeaux, chez Pierre de La Covrt, Imprimeur et Marchand Libraire, rue S. Iammes, MDCXXXV, in-4°.

Les 17 inscriptions qu'a reproduites La Sauvagère, p. 124, n'occupent que 4 pages de cet ouvrage, dont cet ingénieur, dès 1770, signalait la rareté. Chaque page, divisée en compartiments, contient au moins six inscriptions. L'auteur, dit la *Biographie saintongeaise*, « entre en matière par sa collection d'histoire naturelle, simple nomenclature de noms qui démontre l'état peu avancé de la science naturelle à cette époque, et surtout de la classification. » Viennent ensuite les antiquités. « L'Indice se termine par les médailles. Rangées dans un ordre chronologique, avec les descriptions des figures et des lettres de la face et du revers, la mention du métal, elles ont pour nous un intérêt historique d'une certaine valeur, parce que, recueillies la plupart dans notre province, elles y rappellent, comme ces débris de temples ou d'autels, la puissance romaine. »

Veyrel se plaisait à montrer ses bibelots ; et il prend soin d'indiquer les jours et heures où il est loisible de les visiter. On ne peut pousser plus loin la complaisance.

II

NICOLAS SENNÉ

Nicolas Senné était homme d'église et de cette famille des Senné qui a marqué à l'échevinage et au présidial de Saintes depuis le xvi^e siècle, et dont le dernier, Pierre-Cosme Senné, est mort en 1837 à Mont-Charente, commune de Fontcouverte, âgé de 94 ans. Il était né à Saintes en 1586, peut-être petit-fils de cet Ythier Senné, maire de Saintes en 1572 et 1574, échevin jusqu'en 1590, greffier du corps de ville et procureur du présidial, dont la femme, Françoise de La Vallade, morte en 1588, à l'âge de 87 ans, repose en l'église Sainte-Colombe où se lit son épitaphe. Docteur en théologie, théologal du chapitre de Saintes, il est qualifié prédicateur du roi sur son portrait gravé en 1620. (Voir *Etudes et documents sur la ville de Saintes*, p. 74, et *Saint-Pierre de Saintes*, p. 60.) Il avait pris cette fière devise du psaume cxviii, v. 46 : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum et non confundar* : « Je parlerai des témoignages de votre loi devant les rois et je n'en aurai pas de confusion. »

Jean Guez de Balzac nous apprend (lettre du 11 octobre 1635) qu'il avait un « raisonnable embonpoint » qui contribuait à sa gravité, sans « peser trop » à sa personne : « Quoi que puisse dire Tertullien, tous les saints n'ont pas été maigres ni mélancoliques. Les derniers que nous avons eus estoient de vostre couleur et de vostre taille; et vous faites honneur à la Théologie de la prescher avec vn visage lumineux... »

Ce prédicateur était-il écrivain? Un passage de la même lettre le ferait croire : « Ce que vous ne voulez monstrier serait parfaitement bien choisi; et vous estes trop délicat pour vous contenter de toutes sortes de bonnes choses. J'ay de l'impatience de voir de si rares productions, et je les aurais déjà vues si vos promesses n'estoient aussi trompeuses que le titre de vostre livre qui, d'ailleurs, est plein d'un raisonnement excellent et de beaucoup de science. »

Il était homme sûr et de bon commerce, et aussi prédicateur éloquent. Balzac lui disait (lettre du 10 février 1635) : « Vous ne deviez point estre surpris de voir vostre nom dans le livre que je vous ay donné. Vous sçavez que ceux qui aiment laissent partout des marques de leur passion... Que si quelqu'un s'estonne que je sois amoureux d'un prédicateur, qu'il s'estonne aussi de ce Romain dont un Grec a dit qu'il n'estoit pas seulement amoureux de Caton, mais qu'il en estoit charmé. Vous en avez bien picqué d'autres en ce pays, et j'y ay quasi autant de rivaux que vous y avez d'admirateurs... Ils courent après vos paroles et sont attachez à vostre bouche. Moy, qui vais plus avant, je descouvre en vostre cœur quelque chose de meilleur que vostre éloquence... Je vous ay appelé parfait amy dans l'éloge que j'ay fait de vous, parce que je prise davantage cette qualité que celle de parfait orateur... »

Nicolas Senné aimait les livres. Benjamin Fillon avait eu le catalogue manuscrit de sa bibliothèque, et y signalait un livre dont on ne connaît que la mention, *Historique description du solitaire et sauvage pays de Médoc*, par feu M. de La Boétie. Il aimait aussi les faïences. Le grand épistolier, dans la dernière des trois lettres qui se trouvent dans ses *Œuvres* (t. I, 348, 368 et 660, édition de 1765) adressées « A Monsieur Senné, Théologal de l'Eglise de Xaintes », les 1^{er} octobre, 10 février 1635 et 10 août 1638, le remercie de plusieurs bassins de terre cuite : « Il ne me falloit que deux bassins de terre cuite et j'ay receu un plein cabinet de belles choses; je ne voulois que la simplicité et le besoin, et vous y avez adjousté les ornemens et la superfluité »; et il s'écrie : « Je le dis sans aucune exagération, et vous sçavez bien que j'ay renoncé pour jamais à l'hyperbole : Ni le bouclier d'Achille qu'Homère a décrit, ni les autres riches descriptions des autres grands Poètes, ni la These que le Pere Dorleans dedia autrefois à Monsieur le Cardinal de la Vallette, ny tout ce que je vis jamais de plus divers et de plus historié dans le monde, ne l'est point tant que ce que vous m'avez fait la faveur de m'envoyer. Et dites après cela pour

diminuer le mérite de votre présent, que ce n'est que de l'argille, vous qui sçavez que Tertullien appelle l'argille *sororem nobis materiam*, et que les rois et les empereurs en ont esté faits! »

Ce passage ne laisse aucun doute : ces « bassins de terre cuite », qui rappellent le « bouclier d'Achille » et ses ornements, ne sont-ce pas des rustiques figulines de Bernard Palissy? Il y avait quarante-cinq ans que le célèbre artiste céramique était mort; mais ses plats excitaient encore l'admiration de Balzac, et un amateur saintongeais les recherchait.

III

ÉTIENNE BICHON

Le goût de l'antiquité s'allie fort bien au goût des livres. Etienne Bichon en est un exemple. C'était un imprimeur de Saintes, qui avait succédé à Jean Bichon, son père vraisemblablement. Peut-être Jean Bichon, qui avait, dès 1613, ses presses rue Juive, rue des Jacobins, aujourd'hui rue de la Vieille-Prison, venait-il de Paris, où Guillaume Bichon, imprimeur-libraire, de 1585 à 1584, avait, rue Saint-Jacques, une boutique « à l'enseigne du Bichot », armes parlantes; dans *bichot*, faon, *bichat* et *bichetas*, diminutif de *biche*, on voit facilement le nom de Bichon. (*Essai sur l'imprimerie en Saintonge et en Aunis*, p. 60). Guillaume avait pour marque une biche poursuivie par un chien et se retournant pour lui dire : NVNC FVGIENS OLIM PVGNABO : « *Je fuis, c'est pour combattre plus tard.* » Jean Bichon prit lui une biche qui met bas ses faons au milieu des éclairs et des tonnerres avec cette légende :

HORRIFICOS COELI PARIT INTER CERVA FRAGORES.

Cette similitude de devises, outre le nom et la profession, est certainement une preuve de parenté. Jean Bichon vivait encore en 1655.

En 1676, sur ce sol de Saintes fertile en débris romains, où chaque coup de pioche heurte un fragment antique, on trouve dans un champ, auprès du chemin de La Pinellerie, un fût de colonne sur lequel étaient sculptées des feuilles de laurier, puis des fragments de briques et d'amphores, des médailles de bronze. Etienne Bichon avait au faubourg Saint-Macoux son « jardin », peut-être une maisonnette où, de son atelier de la rue de la Vieille-Prison, il venait parfois, en bon bourgeois, se reposer de ses labeurs. Il grava sur la pierre le souvenir de cette trouvaille :

HAS ICONES IN AERE CVSAS ET IN MEDIOLANO SANTONUM REPERTAS
ANNO D. 1676 HIC INSCULPI CVRAVIT STEP. BICHON ANNO D. 1684

et aussi les médailles découvertes : car, sur le piédestal carré d'un cadran solaire, il représenta Auguste avec la couronne

radiée AVGVSTVS et la légende CAESAR ; Trajan, TRAIANVS AVGVSTVS ; Romulus et Rémus allaités par la louve, COS R. F. C. ; enfin la biche qui enfante : HORRIFICOS COELI PARIT INTER CERVA FRAGORES. Une guirlande portant l'inscription HAS ICONES contournaient le piédestal, soutenant les quatre médaillons. (Bourignon, *Recherches*, p. 99.)

Que sont devenus et le cadran, et le piédestal, et les monnaies ?

Il reste un souvenir d'Etienne Bichon, cet imprimeur intelligent, ce bourgeois conservateur, cet amateur archéologue. D'abord les livres sortis de ses presses, que posséda ensuite Théodore Delpech (1708-1726) ; puis la porte de son jardin. Cette porte, si elle n'est pas d'un art irréprochable, révèle au moins un homme de goût ; elle a été faite certainement par un ouvrier saintongeais qui retardait un peu : car c'est plutôt le style de Louis XIII, commencement du xvii^e siècle, que la seconde moitié du xvii^e siècle ; la date est bien 1676.

Elle était rue de la Boule. En 1875, Julien le propriétaire la démolit. M. Adolphe Brunaud, qui vendait le terrain, la lui demanda, et Jules de Clervaux, alors adjoint, l'échangea contre son volume de pierres. Je l'ai mise comme porte au nouveau musée. Elle est bien un peu lourde, écrasée ; mais on se sert de ce qu'on a, et le plafond de la salle ne permettait pas de lui donner plus d'élévation. Valait-il mieux laisser un huis banal ? ou bien fallait-il sculpter un portail monumental, que nos finances ne nous permettaient pas ?

Ce monogramme du Christ IHS, IHS[ous], que la compagnie de Jésus a pris pour emblème, et de la Vierge, MA, ce verset du psalmiste : SICUT DESIDERAT CERVUS AD FONTES AQVARVM ITA ANIMA MEA IN TE DEVS, ont fait et feront croire longtemps que c'était la porte de quelque maison de jésuites. L'abbé Lacurie le pensait, et j'avais accepté son affirmation. La vue de la marque des Bichon sur un exemplaire de la *Coutume du siège royal de Saint-Jean d'Angély interprétée et commentée par M. Cosme Bechet, avocat au parlement de Paris* (Saintes, 1689), et la comparaison avec un médaillon fort mutilé de cette porte où cependant on voit encore des traces de foudre, de cerfs, et ces lettres ... INTER C... ; plus tard la découverte d'un acte de vente « d'un petit lopin de terre labourable confrontant au jardin du sieur Bichon... » « et au chemin qui conduit du faubourg Saint-Macoult à Préan », par Jean Limouzin, sieur des Balbières, à maître Estienne Bichon, imprimeur ordinaire du roi à Saintes (1), furent pour moi la certitude que ce petit monument était bien de notre Bichon, qui avait recueilli en 1676 et gravé en 1684 les monnaies de La Pinellerie. La devise de la société de

(1) Il y a d'autres achats : le 5 août 1676, il achète 100 livres un lopin de terre au fief du Trésor, paroisse Saint-Vivien, devant Bellon, notaire royal à Saintes ; le 31 mai 1682 à François Marchandeau, devant Baultron, notaire, etc., ce qui prouve que son imprimerie était lucrative.

Jésus était un hommage aux religieux du collège de Saintes, dont il était l'imprimeur en titre; la biche qui met bas, la marque de son père, et le passage de David, SICUT DESIDERAT CERVUS, une allusion personnelle à son imprimerie, fontaine d'eau vive où les lecteurs haletants de soif vont désaltérer leur avidité de s'instruire.

Le côté opposé de cette porte est aussi historié, preuve nouvelle qu'elle était dans un jardin et destinée à être vue sous deux faces. On y lit trois distiques latins en l'honneur d'Antonin le Pieux et de Faustine qui ne l'était guère, dont la pierre reproduit aussi les traits, affreusement mutilés pendant la révolution. Les vers étaient-ils du propriétaire? Ne se les était-il pas fait composer par quelque amateur de poésie, dont les collèges de jésuites fourmillaient alors?

* *

Je cite par mémoire Félix-François Le Royer d'Artezet de La Sauvagère, que René-Primevère Lesson fait naître à Saint-Romain de Benet, parce qu'« il en décrit les antiquités », et qui, né à Strasbourg en 1707, mort en 1782 au château des Places en Touraine, n'a habité qu'accidentellement notre contrée, pendant qu'il était ingénieur en chef de l'île d'Oleron. Mais il a contribué pour beaucoup à la diffusion des connaissances archéologiques; il a décrit, dessiné, gravé nos monuments; ce qui ne l'enrichit pas : car les dépenses qu'il fit pour ses recherches et ses publications le ruinèrent. Son *Recueil d'antiquités dans les Gaules* (in-4°, 1770) contient « *Recherches sur les ruines romaines de Saintes et des environs*, avec les particularités les plus remarquables sur l'Histoire de cette Ville », mémoire qui occupe 128 pages du volume. Il ouvrit ainsi la voie où le suivit Bourignon.

IV

FRANÇOIS-MARIE BOURIGNON

Tendre ami des talens, il les cultiva tous.
Rimeur ingénieux, botaniste, antiquaire,
Il quitta pour Caylus Tournefort et Voltaire,
Et sur la vertu même il fit régler ses goûts.

Tel est le mauvais quatrain qu'un « étudiant en philosophie, Jacques-Louis Doussin, qui fut depuis un médecin remarquable », composait, en 1783, pour le portrait de François-Marie Bourguignon, né en 1752 à Saintes, où il mourut en 1793, plus connu sous le nom de Bourignon qu'il prit comme moins vulgaire ou plébéien.

Sept ans plus tard, le vicomte de Turpin, dans une lettre au comte de Bremond, disait du même : « Le sieur Bourignon, auteur d'une feuille périodique aussi méprisable que ses écrits incendiaires. Comme il meurt de faim, il ne peut éviter de pérorer; comme le corbeau, il ne s'alimente que de cadavres ». Ce n'est

pas le lieu de juger le personnage, ou de le biographier. Sa vie a été écrite par l'ex-curé de Gemozac, Jean Vanderquand, et annotée par le comte Pierre de Bremond d'Ars ; peut-être la retrouvera-t-on quelque jour.

Etudiant en chirurgie à Paris, il fit des vers et des pièces de théâtre, collabora avec Piis et Barré. Fruit sec de la médecine, il revint à Saintes, et y créa en 1783 les *Annonces, affiches et avis divers de la généralité de La Rochelle*. Saluons le premier journaliste de la contrée. En sa qualité de journaliste, il savait tout, ou du moins traitait de tout, vers et botanique, iatrique et chansons. Il est vrai qu'on le questionnait sur tout, et qu'il devait répondre à toutes les curiosités. Les inconvénients de la réputation de savant ! Mais il en eut aussi les avantages ; ou plutôt sa feuille, qui ne lui rapportait que peu d'argent, lui procura des dignités et une position. Puisqu'il parlait si bien de tout, il devait être propre à tout : on l'élut lieutenant-colonel de la garde nationale, et professeur de rhétorique au collège, dont il devint presque aussitôt principal.

Bourignon fut un véritable antiquaire. Je lui pardonne d'avoir, en le chantant, appelé Louis XV

Le plus grand des rois...

d'avoir fait des étymologies comme M. Cazaugade, ou de l'histoire comme Xambeu, voire l'oraison funèbre, que je ne connais pas, de Claude-Antoine Gout, qu'il prononça dans la chaire de Saint-Pierre le 2 août 1792, en faveur de son zèle pour nos vieux monuments. Il les aima, il les fit connaître, et nous lui devons beaucoup. Quel malheur qu'il ait fait de la politique, qui lui valut des coups de bâtons dont il mourut à 40 ans ! S'il eut vécu, peut-être rendu plus sage par les événements, se fut-il consacré exclusivement à l'étude de nos antiquités, et dans des temps moins agités eut-il trouvé de l'argent pour graver les dessins de son ouvrage !

En 1782 il publia *Observations sur quelques antiquités romaines trouvées dans le jardin du Palais-Royal* à Paris en 1781, et en 1787, *Dissertation sur l'endroit appelé Vieux Poitiers*.

Mais son ouvrage le plus important est celui qui porte ce titre : « *Recherches topographiques, historiques, militaires et critiques* Sur les Antiquités Gauloises et Romaines de la Province de Saintonge, enrichies de Gravures en Taille-Douce. » C'est Jean-Augustin Meaume, alors imprimeur à Saintes (Voir *Bulletin* de la société des archives, VII, 78, qui rectifie la note sur Meaume dans la *Biographie saintongaise*), qui le publia en 1801, huit ans après la mort de l'auteur. Il était écrit depuis vingt ans ; et un premier prospectus imprimé à Paris, chez Cailleau (1780), promettait deux volumes in-4° et quinze planches. Mais ni les quinze planches de 1780, ni celles qu'annonce le titre des *Recherches* n'ont paru. Le préfet de la Charente-Inférieure, Français de Nantes, qui avait « confié ou pour mieux dire commandé » l'impression, après avoir annoncé

l'ouvrage par une circulaire, fut, le 22 septembre 1800 (5^e jour complémentaire de l'an viii), nommé conseiller d'état, et le typographe, réduit à ses propres forces, sacrifia l'album et se fit nommer receveur des impositions à Saintes.

Le manuscrit des *Recherches* contenait la description de deux cents médailles romaines que possédait Bourignon. Ce n'était pas tout ce qui composait son cabinet; il avait aussi : « un camée d'agate onyx monté en bague », représentant « une femme revêtue d'une partie de *palliolum*, petit manteau » ; cette bague lui venait de la succession de Samuel Veyrel; et une foule d'autres pierres dont il a donné la description, p. 166-189 : « un jade représentant Harpocrate, dieu du silence, sous l'effigie d'un cynocéphale » ; jasper vert où l'on voit « d'un côté Osiris tenant un fouet à la main, et de l'autre Isis avec la fleur du lotus » ; une « agate blanchâtre représentant le sphinx » ; une prime d'émeraude sur laquelle est gravée la figure d'un scorpion... c'est un talisman égyptien fait dans la conjonction favorable des astres, pour se garantir de la piqure du scorpion » ; jasper sanguin, d'un côté Minerve, de l'autre Apollon et Marsyas ; jade « représentant un scarabée, vilain insecte qui naît de l'excrément des chevaux : c'est une pierre constellée qui servait à exciter le courage, parce que les scarabées sont tous mâles » ; une sardoine sur laquelle est gravé un masque ; une cornaline qui représente l'amour ; un jasper sanguin qui porte ΕΥΤΥΧΕΣ « forme de εὖ, *bonum*, et de τύχη, *fortuna* » ; une « pierre de touche sur laquelle est représenté le prétendu abraxas des gnostiques : c'est une figure monstrueuse, ayant une tête de coq sur un corps humain dont le bas se termine en serpent », et qu'on peut comparer avec les abraxas décrits dans le *Bulletin* de la société des archives de Saintonge, vi, 232 et 283 ; une « autre pierre de touche constellée ; on y voit deux serpents avec des caractères grecs... , talisman fait pour préserver des serpents ».

Bourignon possédait encore une lampe sépulcrale venant de Pompéi, quatre petites momies égyptiennes, une fibule circulaire avec quatre têtes de serpents opposées deux à deux, découverte avec des fragments de mosaïques et de peinture à fresque, avec des médailles de tous les modèles, une bague de cuivre et une cuiller à encens, derrière le couvent des carmélites à Saintes ; il avait sans doute aussi une foule d'objets dont il ne nous a laissé ni la description ni le catalogue. S'il avait su qu'un jour on rechercherait avec passion ces débris !

L'auteur des *Recherches* nous fait, outre lui-même, connaître d'autres amateurs : C'était à Rochefort, Lejay, qui possédait un cabinet; il « réunit, dit-il, p. 165, à la pratique des vertus sociales le goût des sciences et des beaux arts ». Chez lui, l'antiquaire saintongeais dessine un « beau lapis » représentant un prêtre sacrifiant sur un autel ardent. C'était à Saintes, Pont, qui était fier d'avoir « une cuiller à encens », venant des fouilles faites « derrière le couvent des carmélites ; une petite statue d'Isis,

aussi trouvée à Saintes, haute de trois pouces seulement, mutilée par le bas; un « utriculaire revêtu d'une tunique fort courte », trouvé dans un jardin de Saint-Macoux, avec une médaille d'or de Valentinien, deux de Trajan en grand bronze; « un grand médaillon attribué à Auguste, trouvé du côté de Cognac », et que Bourignon, p. 195, argue de faux. C'était enfin « M. de Bremond, jeune amateur, également recommandable par son caractère et par son goût éclairé pour les sciences », écrit-il, p. 232, à propos d'une « médaille grecque en or », avec le mot ΦΙΛΙΠΠΟΥ, trouvée à Pons.

V

PIERRE DE BREMOND D'ARS

Pierre-René-Auguste, comte de Bremond d'Ars, baron de Saint-Fort sur Né, seigneur d'Orlac et de Dompierre sur Charente, député de la noblesse de Saintes aux états généraux, où il remplaça le comte de la Tour du Pin, né en 1759, était plus jeune de sept ans que François-Marie Bourignon, qu'il patrona, dont il partagea les travaux et à qui il a dédié son premier ouvrage, *Amusemens littéraires* (1778). De bonne heure on le voit passionné pour les monuments de sa ville natale, passion qu'il a gardée jusqu'à sa mort (23 février 1842). Il avait réuni des matériaux considérables pour l'histoire de Saintes, dix volumes in-folio, qui furent perdus pendant qu'il émigra; il enseignait les mathématiques et le latin en Hollande et en Allemagne. A son retour il ne trouva plus que des bribes. Sans ambition, il refusa les emplois et les dignités, et se contenta d'être maire de la Chapelle des Pots, conseiller d'arrondissement, membre de la société d'agriculture de Saintes et de la société d'archéologie. Partageant son temps entre la culture de quelques terres, épaves du grand naufrage, et celle des sciences, qui le consolait de l'opulence et des malheurs passés, il recherchait et les faits historiques et les monnaies, vases, inscriptions, qui les expliquaient.

Son journal nous révèle quelques-unes de ses trouvailles et de ses acquisitions. En 1823, le 23 février, un ancien juge, Godet, lui donne une urne antique de terre, trouvée en 1808, dans un puits, sur le chemin de Saint-Georges des Coteaux, où il lut : MANIBVS MARCIALIS SODALIS AGONAL (sans doute AVGUSTALIS) C L N I. Deux jours après, il acquiert une amphore trouvée, il y a peu de temps, à La Fenestre, paroisse de Saint-Vivien, contenant encore l'enfant à qui elle avait servi de sarcophage : « Je l'ai envoyée, dit-il, à notre muséum, » où on la cherche encore.

Savez-vous ce qu'il payait un « vase », de Bernard Palissy, peut-être l'admirable plat à reptiles qui est maintenant à son petit-fils, M. le comte Anatole de Bremond d'Ars? Le 26 juillet 1824, il remboursait à Guérinot la somme de 15 francs, prix d'un Palissy acheté à quelqu'un qui le tenait de l'abbaye. C'était à

peu près ce que Sauvageot payait les plus belles rustiques figulines qui sont dans la splendide collection du Louvre.

Pierre de Bremond achetait aussi à un « marchand brocanteur d'antiques », nommé Drague, « peintre brocanteur ». En 1823, il lui offre 15 francs pour un « Néron-Claude Drusus d'argent », et finit par l'obtenir. C'était pour lui une médaille d'un grand intérêt : car dans son journal il note soigneusement au 20 juin : « installation de mon Nero Drusus ».

Sa réputation d'amateur intelligent, de collectionneur expérimenté était connue. Les étrangers de marque lui rendent visite. En 1824, un colonel anglais, Ainsworth, membre de la société des antiquaires de Londres, envoyé en France pour recueillir les monnaies des princes anglais qui ont possédé quelques provinces du royaume, vint le voir. « Il est fort instruit, dit-il, et poli. Il m'a montré plusieurs des pièces qu'il a acquises ; il en a trouvé trois dans ma petite collection, et m'a fait voir un *Allectus* dep. B., de la plus belle conservation, qu'il a apporté de Londres. Consulté par lui sur un grand bronze de Géta qu'on lui a vendu 20 francs, je n'ai pas hésité à lui dire qu'il était faux et sans doute du Padouan. La séance a duré deux heures. »

C'est lui qui, le 13 juillet 1828, lors du passage de la duchesse de Berry à Saintes, fut appelé pour lui servir de cicerone, comme étant « le seul qui pût lui expliquer ce qu'elle désirait savoir ». « Il l'accompagne aux bains romains du coutelier Canif, sur le quai des Frères, où l'aimable et « royaliste princesse », le pied dans la boue, sautant sur les pièces de bois obstruant l'étroit chemin, rit de grand cœur de ces « vieux fourneaux de cuisine », raconte l'abbé Vallée (*La duchesse de Berry à Saintes*, p. 14). L'auteur ajoute que Nicolas Moreau donna aussi des explications sur les monuments antiques à madame qui, en partant, lui remit 200 francs à titre de gratification.

Enfin, n'oublions pas que les fils du comte de Bremond, pour se conformer à ses intentions, donnèrent en 1842 à la ville son riche médailler, qui depuis a certainement subi beaucoup de pertes, surtout en pièces d'or, mais dont Saintes a encore le droit d'être fière. M. Charles Dangibeaud, avec un zèle louable, en a commencé le catalogue.

VI

CHAUDRUC DE CRAZANNES

Le créateur de ce musée fut le baron Chaudruc de Crazannes ; celui-là était aussi archéologue, numismate, historien. Il a beaucoup écrit sur la Saintonge, encore plus sur l'Agenais. Il signala nos pierres au monde savant ; il les décrit dans une brochure d'abord (1817), dans un livre ensuite (1820) qu'il est indispensable d'avoir ; et il en grava les morceaux les plus intéressants dans sept planches qui n'ont pas la valeur de nos reproductions photographiques, mais qui ont cependant en-

core leur mérite. Si Bourignon n'avait pas écrit ses *Recherches*, Chaudruc de Crazannes serait notre premier archéologue et par le mérite et par la date.

L'an 1815, furent démolies, en grande partie, les murailles de la ville. Les travaux de terrassement, exécutés pendant les années 1816 et 1817, pour aplanir et niveler le terrain vague compris entre la citadelle, la place des Cordeliers, la grande route de Bordeaux « et le chemin neuf qui y aboutit de la Charente », c'est-à-dire le cours National, mirent à découvert dans le sol romain de Mediolanum Santonum, une quantité prodigieuse d'antiquités. En effet, cet espace, destiné à une place d'armes, avait été bouleversé aux diverses époques où la cité avait subi des ravages; plus récemment sous Henri IV, le lieutenant de roi, Louis de Pernes, en élevant de nouvelles fortifications, avait fait amonceler là les déblais de ces travaux et les terres des fossés. (*Antiquités de la ville de Saintes*, p. viii). Comme en 1609, il se trouva un Samuel Veyrel, plus intelligent, plus actif, et plus riche, ce qui ne gâte ni l'intelligence ni l'activité.

Jean-Marie-Alexandre Chaudruc, fils d'un négociant enrichi à La Rochelle, né le 21 juillet 1782 à Crazannes, dont il a gardé le nom, mort en 1860 à Castelsarrasin, avait alors quarante ans; associé de l'académie de La Rochelle dès 1805, il s'était fait apprécier par plusieurs publications. Il avait débuté par des poésies insérées dans l'*Almanach des muses*, et des récits de voyage, ce qui lui avait donné à la fois le goût des vieux monuments et l'habileté pour les décrire. Il entreprit de sauver d'une nouvelle destruction ces fragments qui avaient déjà, et plus d'une fois, servi comme matériaux. Il rendit compte de ces découvertes au ministre de l'intérieur, Lainé, « ministre éclairé et patriote », qui comprit l'importance de ces fouilles, et chargea, au commencement de 1817, Chaudruc de Crazannes de les surveiller, avec le titre « d'inspecteur conservateur des monuments d'antiquités du département de la Charente-Inférieure », fonctions créées alors, et qui furent depuis étendues à d'autres départements.

En outre, Chaudruc de Crazannes intéressa le public à ces découvertes, par un article dans les *Annales encyclopédiques*, (février 1817, t. 1^{er}, 2^e partie), qui parut en brochure la même année, *Notice sur les antiquités de la ville de Saintes*, par des rapports successifs au gouvernement, à l'académie des inscriptions. Il ne fut pas étranger à la circulaire du 8 avril 1818, par laquelle le ministre Decazes recommanda aux préfets de lui envoyer des mémoires qu'ils demanderont aux savants de leur département sur les antiquités celtiques, romaines, médiévales, les chartes, les chroniques, même les catalogues des bibliothèques; et l'académie des inscriptions rédigea des instructions en ce sens. Crazannes est cité dans les mémoires de la compagnie, vii, 11, comme ayant, avec Forfait, architecte, obtenu le titre d'inspecteur des monuments du département; et en 1822, il eut une des trois médailles d'or annuelles de 500 fr.

créées en 1820 par le ministre, sur la proposition de l'académie, pour ceux qui écriraient les meilleurs mémoires archéologiques.

Il fallait loger ces sculptures, ces inscriptions, ces médailles nombreuses, qui sortaient chaque jour du sol.

Un vaste bâtiment existait qu'on appelait le doyenné, où, en effet, avait habité en dernier lieu le doyen du chapitre de Saint-Pierre, Pierre-Léonard Delaage, seigneur du Douhet, vicaire général, abbé de Bellefontaine, mort déporté en Espagne. L'imprimerie Hus et Corinthe y avait trouvé place et plusieurs particuliers un logement, entre autres la comtesse d'Amblimont, morte en 1812. La bibliothèque communale s'y installait avec le cabinet de physique, les collections d'histoire naturelle et les médailles, richesses qui se sont perdues, fondues, et dont il reste à peine des bribes informes.

Crazannes fit déposer à la bibliothèque les morceaux de sculpture les plus remarquables et les plus maniables. Puis il demanda au maire un local spécial. Boscal de Réals le lui donna avec empressement et mérita cet éloge : « Notre patrie doit à son zèle éclairé la conservation de plusieurs de ses monuments. » Le musée était fondé.

VII

NICOLAS MOREAU.

Dans cette tâche assez pénible de fouilles et d'installation, Crazannes, outre le maire, eut pour l'encourager et l'aider deux hommes dont il se plaît à citer les noms : d'abord le comte de Bremond d'Ars, dont nous avons parlé, « ami et collaborateur de Bourignon », et Nicolas Moreau, bibliothécaire de la ville, qu'il appelle (*Notice sur les antiquités de la ville de Saintes*, p. 50) « peintre, professeur distingué de dessin et d'histoire naturelle », recommandable « également par ses talents et l'aménité de ses mœurs ».

Moreau a eu un fort grand mérite, s'être formé presque seul et avoir aimé l'histoire et les monuments de sa ville, ce qui était presque une hérésie au début du xix^e siècle. Né en 1781 de parents ouvriers, il n'avait eu pour éducation que l'instruction de l'école centrale de Saintes, du dessin, de l'histoire naturelle, des notions de physique, de chimie, de législation, peu de latin, encore moins de grec, ce qui lui permettait de classer sans remords Théocrite parmi les botanistes, puisque ses idylles s'occupaient de la campagne, où certainement il y avait des plantes et des fleurs. Moreau a écrit quelques mémoires d'archéologie et d'histoire. C'est lui qui dessina pour Crazannes les planches des *Antiquités*, que grava « Veran, jeune artiste plein d'honnêteté, de zèle et d'intelligence ». Vieux — il est mort en 1869, à 88 ans — Moreau, qui avait conservé ses admirations d'enfance, se pâmait au nom de Voltaire et pleurait à Rousseau, constitua la bibliothèque de Saintes et s'occupa du musée. Trouvant des monceaux de livres entassés dans les

greniers de la sous-préfecture, où on les avait enfouis, après la suppression de l'école centrale, pour faire de la place aux élèves qui accouraient au collège, et où chacun puisait sans vergogne, il obtint quelques salles dans l'ancien doyenné où avait été l'imprimerie Hus et Corinthe, et où allait bientôt s'établir la mairie qui y est encore. Le sous-préfet, Loquet de Blossac, « ami des lettres qu'il cultive avec succès, dit Chaudruc de Crazannes, fit avec beaucoup de grâce l'abandon de ce dépôt ». Quand la bibliothèque aura un local convenable, digne de Saintes et de son importance, on inscrira au frontispice le nom de son fondateur; en attendant, les amateurs d'archéologie lui doivent un souvenir reconnaissant.

VIII

Après la bibliothèque et le musée, la société d'archéologie. Le comte Pierre de Vaudreuil, né à Saintes en 1770, mort en 1853, était un grand voyageur devant le Seigneur; il s'en allait à pied d'un bout de la France à l'autre. Quiconque a beaucoup voyagé peut avoir beaucoup vu et retenu, l'archéologie surtout étant une science de comparaison. Il avait appris à apprécier les monuments que nous ont légués les siècles, et compris qu'ils pouvaient servir à quelque chose. Riche, éclairé, influent, il créa la société d'archéologie, la seconde société savante dont l'existence soit constatée en Saintonge: car à la société d'agriculture de l'arrondissement de Saintes, antérieure de quelques années, on lisait aussi des mémoires historiques. La Rochelle avait son académie dès 1732.

A ces réunions, outre le président Pierre de Vaudreuil, assistaient Pierre de Bremond, le baron de Crazannes et Nicolas Moreau: c'était la première génération d'archéologues; la seconde se composa surtout de l'abbé Lacurie (1), de Stanislas Moufflet (2), d'Eutrope Dangibeaud (3), sans compter les Fédora Gaudin, les Giraudias, Briand, etc. Les divergences étaient souvent profondes entre eux, et les luttes d'opinions furent parfois assez vives: Bremond avait dû rompre jadis avec Bourignon, Lacurie était un épouvantail pour Moreau, et l'abbé Briand ne pouvait supporter Lacurie qui rendait bien à l'un et à l'autre la monnaie de leur pièce. Les savants ne s'accordent

(1) Pour Victor-Auguste-Scipion Lacurie, né à Pons, mort à Saintes en 1878, aumônier du collège et professeur de philosophie, secrétaire de la société d'archéologie, voir *Bulletin de la société des archives*, 1, 168, et *L'abbé Lacurie* (1880, in-8°. 25 p.), par l'abbé Eutrope Vallée.

(2) Jean-Pierre-Stanislas Moufflet, né à Orléans en 1802, mort à Menton en 1883, principal du collège de Saintes de 1836 à 1850, vice-président de la société d'archéologie. Voir notice sur lui dans le *Bulletin de la société des archives*, t. VI, p. 81, en tête de sa *Notice sur le collège de Saintes* (tirage à part, in-8°, 1886, 413), et *Saint Eutrope dans l'histoire*, 426.

(3) Eutrope-Louis Dangibeaud, né à Saintes en 1801, mort en 1849, juge à Saintes. Voir *Saintes au XVI^e siècle*; *Notice sur le collège de Saintes*, p. 96; *Études et documents sur la ville de Saintes*, p. 67, etc.

pas plus que les politiques ; et c'est entre frères que sévissent les haines les plus vivaces. Tous d'ailleurs étaient, à part cela, unis dans une même affection pour la science et d'un pareil dévouement à leur contrée natale.

Lacurie resta chargé du musée jusqu'à sa mort (1878) ; il a publié une liste sommaire des objets qu'il contient, sous ce titre : *Guide des visiteurs du musée de Saintes* (Saint-Jean d'Angély, imp. Lemarié, in-32, 4 pages, et un « premier supplément » de 4 pages). Il a 126 numéros, y compris une « vitrine renfermant des débris celtiques et romains, et un échantillon des roches du département ».

L'hôtel-de-ville était alors où il avait toujours été, dans la rue que les vieux paysans appellent encore de son vrai nom « la rue de la Commune » ; que, le 12 novembre 1831, le conseil municipal a nommée Eschasseriaux, « du nom de ce vertueux citoyen (René Eschasseriaux, maire de Saintes), que la mort vient d'enlever à la société, et qui, pendant 40 ans et dans des temps difficiles, a rempli d'une manière honorable des fonctions gratuites » ; et qu'une autre délibération du conseil municipal, du 16 décembre 1878, a baptisée rue Alsace-Lorraine. La tour du beffroi construite à la fin du xvi^e siècle, contient encore la cloche qui, tous les samedis, appelait au conseil de ville les maire, pairs et échevins de la commune. La grande salle du premier servait aux réunions, une pièce à gauche était le cabinet du maire ; à droite un réduit recevait le personnel des bureaux et de l'administration, qui, à cette époque, s'élevait au chiffre de quatre personnes : le secrétaire de la mairie, Guérin, chevalier de Saint-Louis et de la légion d'honneur ; un secrétaire adjoint, Maurin ; avec un sergent de ville et le commissaire de police. Mais le nombre des employés augmenta ; on était à l'étroit, et l'on émigra dans l'ancien doyenné. Le musée qui s'y trouvait dut chercher un asile ailleurs.

Il y avait au rez-de-chaussée de l'hôtel-de-ville qu'on quittait une assez vaste pièce, qui pouvait passer pour inutile. Le maire la donna pour y loger les débris d'antiques. On les entassa le mieux qu'on put, mais on les entassa, et sans doute on ne garda que le plus important. On dut négliger beaucoup de pièces qui n'avaient pas grande valeur artistique, et cela est fâcheux ! Que de fragments serviraient maintenant à expliquer celles que nous découvrons ! De plus, on eut la malheureuse idée, pour rendre plus maniables de lourdes pierres, de les amincir, de les réduire, de les scier. Et quand nous trouvons maintenant une pierre épigraphique qui en complète une autre, les deux n'ont plus l'air d'appartenir au même monument, puisqu'elles n'ont plus les mêmes dimensions tant on a rogné et diminué l'une d'elles.

C'est ce premier essai de musée qui est de beaucoup le plus intéressant comme variété et comme travail d'art. Là, en effet, sont de fort élégants chapiteaux corinthiens et doriques ; là des métopes remarquables, des bucranes, des rinceaux splen-

dides; là des bas-reliefs magnifiques, dont nous n'avons pas encore retrouvé les pareils dans les fouilles de 1886 et 1887; là des cippes curieux; là des inscriptions monumentales, qui ont une réelle valeur pour l'histoire. Les deux inscriptions votives à Claude et à Néron, l'épithaphe capitale du territorial santon Julius Macer, les belles colonnes géminées à cannelures et à hélices, les frises aux panoplies, etc., blocs énormes découverts en 1886 et 1887, qui prouvent une suite de monuments divers, temples, théâtre, cirque, tombeaux, et une grandeur dans les édifices qu'on ne faisait que soupçonner, ont appelé l'attention sur les fragments accumulés depuis 1815 et qu'ils complétaient souvent de la plus heureuse façon. Il a fallu que les débris exhumés ces dernières années apprissent qu'il en existait d'autres et en les faisant sortir de la crypte où ils étaient enfoncés en révélassent la beauté.

LE MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DE SAINTES

Une salle de 19 mètres de long sur 8 de large, haute de 3.90 et percée de deux énormes portes de 2 mètres de largeur et de 3.50 de hauteur, avec quatre fenêtres symétriques de 1.40 de large sur 2.45 de haut, telle est la salle choisie en 1887 pour devenir le musée archéologique; elle avait été construite en 1872 pour servir de magasin à la ville. Mais pour le moment le conseil municipal ne pouvait faire mieux; et avec les cinq mille francs qu'il votait, le musée devait être constitué. Eclairer par le haut, c'était supprimer un plafond qui avait à peine séché son plâtre; fermer les quatre fenêtres qui allaient briser l'harmonie des lignes et nuire au classement, c'était transformer la salle en cave; élever les murs afin de donner aux colonnes un peu de leur élégance primitive, c'était dépasser le crédit. Nécessité fait loi.

Un vaste hangar encombré était destiné à abriter provisoirement les pierres trouvées dans les fouilles de 1886-1887; l'ancien musée vidé devait débarrasser ce hangar. Les ouvriers se sont mis à l'œuvre le 8 octobre 1887, et ont commencé le déménagement aussitôt que la salle a été libre.

La grande difficulté était de rapprocher les pierres semblables. Or, des fragments trouvés dans les remparts en 1815, 1841, 1852, 1858, et déposés au musée, étaient complétés par des fragments déterrés en 1886 et 1887. Témoins deux bas-reliefs représentant des personnages sortant du bain, dont nous avons les jambes et dont les découvertes récentes ont fourni le buste; témoin une inscription importante en trois morceaux, dont deux ont été découverts l'un en 1815, l'autre en 1887 et dont 1889 nous apportera peut-être le troisième. De là nécessité de continuer à fouiller ces remparts qui ont donné déjà de si importants résultats, et qui réservent bien d'autres surprises.

Fallait-il essayer de mettre quelque ordre dans ce chaos? Ne valait-il pas mieux, vu les inconvénients du local, vu les dispositions du conseil municipal de faire mieux quand il aurait plus d'argent, entasser à la hâte, pêle-mêle, ces nombreux et magnifiques débris de monuments romains? A quoi bon prendre tant de peine et dépenser tant d'argent, pour faire un classement qui sera toujours défectueux? « Ne voyez-vous pas que demain on trouvera les pièces qui compléteront celles que vous mettez en place aujourd'hui, et que vous ajustez tant bien que mal? Et puis, ce provisoire quasi-satisfaisant satisfera beaucoup de gens; et vous ajournez indéfiniment la création d'un vrai musée. » L'objection était sérieuse.

Et pourtant nous avons classé ce qui était à notre disposition et du mieux possible, sans réserver à cette colonne son architrave qu'on ne retrouvera pas, ou à cette métope ses triglyphes depuis longtemps employés comme matériaux. On n'a pas en 1815 attendu 1886 pour compléter ces bas-reliefs. Devait-on laisser dans un coin ce fragment, jusqu'à ce qu'en 1988 les archéologues lui aient découvert son complément? A chaque jour suffit sa peine.

On est assez disposé à s'accommoder d'un demi bien-être. Et l'exemple de l'ancien musée, espèce de cave où l'on pouvait à peine se mouvoir dans un singulier fouillis, prouve bien que le provisoire dure longtemps, et que l'excès du mal n'amène pas toujours et promptement la réaction. Il y a un proverbe : *Ignoti nulla cupido*. Nous avons pensé qu'aux incrédules, aux indifférents, il fallait par un certain arrangement montrer que ces pierres étaient plus que des matériaux de bâtisse; que tel fragment, insignifiant par lui-même, acquerrait une valeur par la place qu'il occupait; qu'enfin tel bloc, informe ou difforme, révélait les proportions grandioses d'un édifice.

Les bases nous faisaient défaut, il y en avait une pour cinq chapiteaux; nous avons hardiment employé les chapiteaux et même sous un chapiteau carré mis sans hésiter un fût rond. Il était facile de commander au tailleur de pierres ce qui nous manquait, ou de remplacer les pièces absentes par du plâtre qui les simulerait? Nous avons eu le courage de notre indigence. Ne l'aurait-on pas du reste vue, quand même nous eussions masqué cette pauvreté sous des apparences qui ne trompent personne? Aussi la pierre étrangère n'est venue à notre secours que deux ou trois fois, dans des cas de force majeure. Même la dalle, qui forme le seuil de la porte, provient de quelque temple romain. En outre, contrairement à l'usage, nous avons hardiment enfoncé dans le sol de notre musée la mosaïque qui paraît quelque riche atrium.

Le classement eût été plus aisé si nous ne nous étions pas fait une loi absolue d'abord de proscrire l'emploi du fer et du bois; en second lieu, de ne point amincir, couper, rogner les pierres elles-mêmes. Sans doute, il est commode de mettre une poutre sur deux ou trois colonnes, d'y disposer tous ses

objets dans l'ordre choisi; il est commode de cramponner des pierres dans la muraille, de les soutenir par des barres de fer. Mais ces madriers ne sont guère architecturaux, encore moins artistiques. Le bois n'est entré là que pour servir de cale. Encore aurais-je pu l'éviter beaucoup, si j'avais eu de suite les morceaux de bronze qui calaient les pierres dans le rempart. On ne fait pas un musée pour montrer des planches. Puis, ces pierres, un jour, devront être déplacées; quand d'autres découvertes viendront compléter nos statues, nos frises, nos inscriptions déjà en place, on comprendra la nécessité de rapprocher ces membres épars et de mettre là, sur ce buste, la tête qui s'adapte si bien. A part quelques cas particuliers où la pierre, trop mince, ou trop lourde, était exposée à tomber sur la tête des visiteurs, on ne l'a point ni entaillée ni scellée. Aussi vienne le jour où la ville pourra trouver de l'argent pour ses trésors archéologiques; alors il n'y aura qu'à prendre les pierres et à les porter ailleurs dans un meilleur ordre et dans un local mieux approprié; nul besoin de les briser ni de les endommager.

Il y a assurément des heurts pour l'œil et des fautes de goût. Ainsi des statues toutes blanches et sortant de l'atelier du mouleur sont portées par de vieilles pierres, toutes noires, et qui n'ont jamais été destinées à pareil emploi. Mais en voyant la Vénus accroupie sur un fragment de pilastre cannelé et le tireur d'épine sur un chapiteau corinthien, nul ne s'imaginera que nous avons eu la pensée de faire croire que ces pilastres ou ces colonnes aient jamais soutenu des personnages assis ou debout? Y aura-t-il un seul visiteur capable de croire que les Romains posaient des chapiteaux d'un mètre carré au niveau du sol et leur donnaient à porter cette console ou cette statuette? Nous avons voulu agir avec nos propres ressources, nous servir exclusivement de ce que nous avions.

Un autre défaut, c'est le mélange des styles et des époques, du sacré et du profane. Le style du moyen âge coudoie la renaissance; l'époque mérovingienne, le siècle de Louis XIV; un bénitier du x^e siècle a pour support une colonne engagée du III^e, et d'énormes chapiteaux romans sont montés sur des pilastres doriques. On a pourtant essayé de mettre dans un seul endroit tout ce qui était antiquité médiévale et récente. Une salle spéciale eut été bien plus convenable. Au moins on pourra aisément comprendre la transition de l'art antique à l'art moderne, et comment le romain dégénéré est devenu le roman. Un petit coin réunit avec divers genres d'imbrications des entablements, des colonnes, des archivoltes qui montrent des pampres, le lierre, les oiseaux buvant dans un vase ou picorant des fruits, des dauphins, tout ce qu'on voit déjà sur les sarcophages chrétiens des IV^e et V^e siècles.

Enfin, malgré la règle imposée par les maîtres de ne point peindre les inscriptions, j'ai osé mettre un peu de rouge aux lettres romaines. D'abord les Romains peignaient quelque fois

leurs inscriptions ; nous en avons deux exemples ; puis la lecture, assez difficile pour ceux qui ne sont pas initiés, a besoin d'être un peu aidée. Du reste, pour échapper au reproche de mettre notre interprétation à la place du texte, nous n'avons colorié que les caractères absolument certains, laissant telles quelles les lettres douteuses ou absentes.

Dès maintenant le premier musée est achevé. Il contient tout ce qui a pu y entrer, c'est-à-dire l'ancien musée tout entier, y compris un canon du ^{xv}^e siècle se chargeant par la culasse, et cette porte du ^{xvii}^e qui, transportée pierre à pierre au musée en 1875, devait nous fournir plus qu'un portail vulgaire, puis tout ce qui a été trouvé en 1886, enfin de la fouille de 1887 tout ce qui offrait un intérêt artistique ; il ne reste que les gros blocs qui ne pouvaient trouver place dans cette petite salle et qui ont surtout de l'importance au point de vue de l'architecture et de la construction. Que de nouvelles fouilles apportent de nouvelles richesses, et l'on organisera une nouvelle salle,

—
La Nature, du 24 mars, contient *Les fouilles de Saintes*, avec deux gravures : 1° inscription de Caius Julius, fils de Connetodubnus, et fragments de rinceaux ; 2° bas relief, un homme nu tenant sur son épaule droite une urne et sous son bras gauche son vêtement, d'après les photographies de M. Planté, inspecteur aux chemins de fer de l'état.

—
UN LIVRE LITURGIQUE DE L'ABBAYE DE SAINT-SÉVERIN, A LONDRES.

M. Edmond Bishop, qui s'occupe spécialement d'ecclésiologie, a bien voulu m'adresser une étude liturgique sur un manuscrit qui appartient à la bibliothèque Harléienne, à Londres, et qu'une fausse indication attribuait à l'abbaye de Moissac. Les observations précises du savant anglais ne laissent pas de doute sur son origine poitevine ; Saint-Séverin, jadis du diocèse de Poitiers, est maintenant une commune de la Charente-Inférieure, arrondissement de Saint-Jean d'Angély. Nous ne saurions trop le remercier de cette importante communication, qui comble une lacune dans l'histoire de notre rit diocésain.

Trois choses sont dignes de remarque : la *désignation des fêtes*, le *nom du livre*, les *particularités poitevines*.

Les fêtes principales sont indiquées au calendrier par deux signes, *n* minuscule et *N* majuscule. La forme la plus commune en France était *annuale*, qui se divisait aussi en deux classes, *majus* et *minus*. *N* est inscrit pour les fêtes de premier ordre et *n* pour celles de second ordre. Cette consonne est évidemment une abréviation : le mot dont nous avons ici l'initiale est à chercher. J'en trouve deux qui ont une chance égale à être adoptés : *notabile* et *natale*. Notker a écrit « *N... notare... notificat* », autrement dit : la consonne *note*, *notifie*, *appelle l'attention*. Un jour ainsi marqué est un jour *noté* et par consé-

quent notable : *annuale* autorise la forme *notabile*, qui n'est pas dans le glossaire de Du Cange et que son nouvel éditeur y devra insérer.

Natale est synonyme de fête, au moyen âge : de là l'acclamation *Noël*, usitée par nos ancêtres. Le code théodosien (*De spectacul.*) assimile le *natale* au dimanche : « Dominico, qui septimanæ totius primus est dies et natale », c'est-à-dire que le dimanche est, non seulement le premier jour de toute la semaine, mais aussi un jour de fête, à l'instar du *natale* du Sauveur et des martyrs.

Cependant je préfère la première interprétation et, jusqu'à plus ample informé, je m'en tiendrai à *notabile*, sous-entendu *festum*.

L'initiale *t*, avec sigle d'abréviation, me paraît être pour *trac-tim*, c'est-à-dire un office mené rondement, ce qui convient aux fêtes ; j'écris *paraît* à dessein : car on a aussi, au moyen âge, la fête *triplex*, où les antiennes se répétaient jusqu'à trois fois. L'inspection du manuscrit trancherait seule la question.

Le manuscrit débute par un calendrier. C'est là, ainsi qu'aux litanies, qu'il faut chercher la provenance d'un livre. Ce renseignement ne trompe jamais : car les *saints locaux*, du moins les plus vénérés, y sont constamment inscrits. En appliquant cette règle sûre, M. Bishop est parvenu à découvrir une origine qu'aucun critique ne s'aviserait de lui contester. Les saints poitevins sont : S. Hilaire, S. Savin, S. Révérent, Ste Radegonde. Pour saint Hilaire, il n'est question que d'une translation : saint Révérent se rencontre dans d'anciens livres poitevins, entre autres le bréviaire d'Anne de Prie ; saint Savin martyr figure dans les *Heures Notre Dame à l'usage de Poitiers* (1525), au 11 juillet ; sainte Radegonde est qualifiée *vierge*, ce qui n'est pas insolite, comme l'a déjà remarqué dom Chamard.

Saint Séverin est le *titulaire* de l'église et saint Augustin le *patron* de l'ordre. Cette distinction existe au retable de l'église Saint-Laon, à Thouars (Deux-Sèvres), où, faute de l'avoir comprise, on avait erré dans l'interprétation d'un bas-relief, dans lequel on voulait voir le baptême de Clovis par saint Rémy, qui n'aurait ici aucune raison d'être. A droite (la droite de l'autel), saint Laon chasse le démon d'un arbre sacré ; au-dessus se dresse sa statue ; en face, la statue de saint Augustin, un cœur enflammé en main, ce qui aide à la détermination rigoureuse du sujet placé au-dessous et à gauche. Or, j'y vois en conséquence saint Ambroise, évêque de Milan (traité en archevêque par l'emploi de la croix à double croisillon), baptisant saint Augustin. M. le curé de Saint-Laon m'a donné l'assurance que ce grand et beau retable du *xvii^e* siècle ne serait jamais enlevé, bien qu'il masque une fenêtre flamboyante et ne soit pas dans le style de l'église : nous l'en félicitons sincèrement. Cette sage détermination condamne formellement les démolisseurs de retables, si fréquents en Poitou depuis quelques années.

M. Bishop nomme *collectaire* une partie du livre liturgique ; j'ajouterais *bénéditionnal*, pour être complet. Du Cange définit très exactement le *collectarium*, auquel il donne pour synonyme *collectaneum*, « liber collectas continens ». Or, la *collecte* est une oraison dans laquelle le prêtre officiant parle à Dieu au nom de toute l'assemblée, suivant l'interprétation du micrologue : « Eo quòd sacerdos, qui legatione fungitur pro populo, ad Dominum omnium petitiones in oratione colligat atque concludat. »

. Le *Benedictionalis*, dont le nom remonte jusqu'à saint Grégoire le Grand, a été défini par Du Cange : « Liber ecclesiasticus, in quo benedictiones, quæ ab episcopis et sacerdotibus fiunt, continentur. » Je retrouve ces mêmes bénédictions dans un manuscrit de l'abbaye de Saint-Serge, à Angers (xii^e siècle).

Parmi ces bénédictions, je constate celle du *surplis*, qui est l'insigne propre des chanoines réguliers ; ils l'ont depuis transformé en *rochet* en rétrécissant les manches ; aussi les appelle-t-on en Italie *rochetti*.

Le rit suivi par ces chanoines était le rit *séculier*, non monastique. J'en trouve la preuve dans des indications qui n'ont pas échappé à la sagacité de M. Bishop, et qui renseignent sur le degré hiérarchique de la fête. Co veut dire *commune* ou *commemoratio* : l'office se prenait alors en entier au *commun*, ou l'on faisait simplement *mémoire* du saint : ce dernier sens est le plus habituel. L III, VIII signifie *Lectiones tres, novem*, soit un office à trois ou neuf leçons.

La présence de quelques *préfaces*, du *canon* et de plusieurs *messes*, ne constitue pas strictement un *missel*. Il est probable que nous avons là une annexe au missel proprement dit, qui ne contenait pas ces messes votives, surtout l'office de la Trinité n'ayant été vulgarisé qu'au xiii^e siècle.

Notons enfin que le missel tend à devenir *plénier* : je lui accolerais donc l'épithète de *semi-plénier*, qui répond à la judicieuse observation de M. Bishop.

M. le chanoine Auber a complété le *Gallia christiana* dans un mémoire intitulé : « L'abbaye de Saint-Séverin, au diocèse de Poitiers » (*Bulletin monumental*, 1879, t. XLV, p. 224-241). Nous y lisons que l'abbaye fut fondée « en 1068 », que son titulaire « était l'évêque de Bordeaux du v^e siècle », qu'elle était habitée par des « chanoines réguliers sous la règle de saint Augustin », que « le village de Saint-Séverin est actuellement un simple chef-lieu de commune de la Charente-Inférieure », que l'abbaye « était de l'archiprêtré de Melle », quoique incluse dans le « diocèse de Saintes » ; mais nous n'y voyons pas le nom de « frère Pierre qui a fait écrire » le manuscrit. Pour commander à un scribe, il faut avoir autorité sur lui : je crois donc qu'il fut ou *prieur* ou *abbé* de Saint-Séverin.

Je laisse maintenant la parole à mon docte et aimable corres-

pondant, qui me pardonnera d'avoir fait précéder sa notice d'une si longue introduction, utile seulement à ceux qui ne sont pas familiarisés avec la liturgie.

X. BARBIER DE MONTAULT.

Le manuscrit Harléien n° 2893, gros in-4°, ou petit in-folio, de 316 feuilles, provient de la bibliothèque de Nicolas-Joseph Foucault; il fut acheté, avec plusieurs autres, au commencement du siècle dernier, par Harley, comte d'Oxford, dont la belle bibliothèque fut incorporée plus tard au musée britannique : elle en fait aujourd'hui un des plus riches fonds sous le nom de *Bibliothèque Harléienne*.

Ce manuscrit porte sur sa reliure, qui est celle du cabinet de Foucault, le titre « *Missale Moissiacense* », à tort, je crois. Il résultera de la seule description qui suit qu'il provient de l'église des chanoines réguliers de Saint-Augustin de Saint-Séverin, au diocèse de Poitiers.

Au premier abord, le manuscrit se divise en deux parties, (ou même trois, si l'on veut faire du calendrier une partie distincte) : 1° les fol. 1-7 (calendrier) et 65 à 143; 2° les fol. 8-64 et 144 à 316, qui sont d'une même main. Occupons-nous de la première partie d'abord, que je démontrerai être la plus ancienne. Les fol. 65 à 143 accusent immédiatement une main du XII^e siècle, pas trop avancé; le calendrier est d'une main plus petite, qui pourrait bien être de la même époque, mais qui *pourrait* aussi descendre jusqu'aux premières années du XIII^e siècle.

Fol. 1-7 a. Le degré des fêtes est écrit au dessus des noms des saints. Voici les indications : « co », III. (ou I. III), VIII : ce qui suffit à nous montrer que nous n'avons pas affaire avec une église monastique; « N, n. » de temps à autre, aussi « t ». Je crois qu'il y a différence de grade entre les fêtes désignées avec le petit n et le grand N; par exemple, les fêtes de saint Etienne, de saint Jean, des saints Innocents sont « n »; l'assomption est « N ». Il est évident que ces signes désignent les fêtes de plus haut grade; mais je ne trouve ni dans Guyet, ni dans les anciens documents de la *Vetus disciplina canonicorum* d'Amort, ou dans le 3^e volume du *De ant. eccl. rit.* de Martène, le moyen de les interpréter; et dans les nombreux calendriers manuscrits ou anciens que j'ai examinés, je ne les ai pas trouvés. Je dois donc en laisser l'interprétation aux chercheurs plus heureux.

Dans ce calendrier, voici les articles qui semblent locaux ou significatifs, et par conséquent bons à signaler :

30 avril, saint Eutrope.

Kal. de juillet, saint Cybard.

vi kal. jul. translatio S. Hilarii.

Id. aug. Ypoliti cum sociis. III. Radegundis regine, N.

28 août, saint Vivien.

v kal. sept., *Augustini, epi, N.*

ii id. sept. *Reverentii, conf.*

xii kal. nov. *Severini, epi.* Cet article seul est en lettres majuscules rouge, vert et bleu; tous les autres articles sont en minuscules et à l'encre noire.

Fol. 7 b. Sur cette page, la même main apparemment a écrit *in cap. jejunii benedictio cineris.*

Fol. 65 à 108. *Orationes*, commençant avec *orationes de adventu*; celles des saints commencent fol. 98 a. Parmi celles-ci je note :

Fol. 93 a. *Translatio Sci Hilarii.*

Fol. 95 a. *Sauini mris* (qui n'est pas dans le calendrier).

Fol. 98 b. *Ste Radegonde.*

Fol. 100 b. *S. Augustin d' Hippone* (avec une petite enluminure).

Fol. 102 b. *S. Reverentius.*

Fol. 105 a. *S. Severinus* (avec une petite enluminure).

Fol. 108 b. *Inciunt capitula per anni circulum.*

Fol. 120 a. *Exorcismus salis*, ensuite des prières pour l'aspersion de l'eau bénite *in dormitorio, in domo infirmorum, in refectorio, in quoquina, in promptuario id est cellario, ante portam ecclesie, oratio ante altare.*

Fol. 123 b. *Visitatio infirmorum*, avec une litanie dans laquelle sont invoqués (parmi les trois martyrs, rien de significatif) trois confesseurs : *Sce Severine, Augustine, Sce Hilari, ora*; et trois vierges : *Sca Maria Magd., Sca Martha, Sca Radegundis, ora.*

Fol. 125 b. *Unctio super infirmum.*

Fol. 126 a. *Ad sepulturam mortuorum.*

Fol. 127 a. *Benedictio sepulcri.*

Fol. 127 b. *Benedictio fontium in sabbato sco.*

Fol. 129 b. *Benedictio ignis novi in vigilia pasche.*

Fol. 130 a. *Inciunt ordo ad canonicum faciendum. Benedictio superpellicij. Dne Jhu Xte, qui tegumen nre humilitatis, etc. * * * * Postea dicat prior. * * **

Fol. 130 b et 131 a. D'une main postérieure, ou du xiv^e siècle : *Benedictio agni, antequam dicatur : Per quem hec omnia semper bona*; aussi du fruit nouveau et du pain.

L'autre main reprend :

Fol. 131 b. *Missa de Sco Spu.*

Fol. 132 b. *Missa de Trinitate.*

Fol. 133 b. La préface (actuelle) fériale.

De la main du xiv^e siècle, comme dessus, *Benedictio eulogie.*

Fol. 134 a. Le canon de la messe (avec de menues variantes au romain moderne, comme on en trouve si souvent dans les anciens manuscrits, telles que : « circumstantium », « semperque virginis », « nos tui servi », etc.) avec le *Libera nos. Hæc sacrosca commixtio, Dne J. C. fil. D. vivi, qui ex voluntate. Oratio post missam : Placeat tibi, etc.*

Fol. 137 à 143 : Messes votives, entre autres : « De Sco Augustino. »

Je crois donc que l'on peut dire que c'est ici un *collectaire*, quoique, strictement parlant, les collectaires ne contenaient pas ces offices tirés du manuel; mais, en tout cas, c'est ici un livre propre au célébrant, c'est là une définition tant ancienne que moderne du *collectaire*.

Qu'il provienne de Saint-Séverin, cela est évident : au risque d'être oiseux, je copie la note que je fis autrefois pour m'assurer de ce fait : « Dans la *Gallia christiana*, II, col. 1348, on trouve mention du monastère de Saint-Séverin comme suit : « Hoc unum scitur de ista abbatia quod sit ordinis sancti Augustini, pertineat ad diocesim Pictaviensem, in cujus et Santonensis finibus est, ad fluvium Vultumna, prope Dampetram, tribus ab Angeriaco leucis. Communem excisionis sortem experta est ecclesia tempore calvinistarum, unde nunc ibi solus est prior qui simul est curio. » Le premier des sept supérieurs nommés dans la *Gallia* est appelé « prior sive abbas ». Notre manuscrit vient certainement d'un monastère de chanoines réguliers de Saint-Augustin (voyez cette fête au calendrier, son grade et son invocation dans la litanie, un des trois confesseurs), gouvernés par un prieur; ce qui concorde bien avec Saint-Séverin. Ensuite ce monastère a dû appartenir au diocèse de Poitiers : témoins la fête de la translation de saint Hilaire (voyez *Boll.*, Jan., I, 799), le haut grade donné dans le calendrier à la fête de sainte Radegonde, les invocations de ces deux saints, entre les trois confesseurs et les trois vierges dans la litanie. L'honneur particulier accordé à saint Séverin dans le calendrier (aussi invoqué parmi les trois confesseurs de la litanie) la marque pour patron de l'église pour laquelle fut écrit ce manuscrit. L'attribution précise au monastère de Saint-Séverin, du diocèse de Poitiers, peut trouver encore une confirmation dans la mention de saint Reverentius, tant dans le calendrier que dans le corps du livre, fol. 102 b : car, quoique saint Reverentius soit né à Bayeux et fût honoré d'un culte spécial à Nouâtre en Touraine, « ses reliques ont été honorées à Sainte-Radegonde de Poitiers, puis à Saint-Jean d'Angély, c'est-à-dire tout près du monastère de Saint-Séverin, pendant plusieurs siècles. (Voyez Claude Chastelain, *Mart. univ.*, p. 461.) »

Et maintenant passons à l'autre partie du manuscrit, c'est-à-dire aux feuilles 8-64 et 144-316, qui sont toutes de la même main. A première vue, on est frappé de la ressemblance de ces gros et lourds caractères avec les disgracieuses lettres gothiques du déclin que l'on rencontre souvent dans les livres liturgiques négligemment écrits, et l'on croit avoir affaire ici avec une pièce du xv^e siècle. Mais un regard plus attentif fait penser que l'écriture est beaucoup plus ancienne : en effet, des notes marginales d'une autre main (par exemple aux feuilles 24 b, 26 a, 168 a, etc.) accusent, sans pouvoir se tromper, une main du xii^e siècle, et font voir que cette partie du manuscrit n'est guère moins ancienne que celle que nous avons appelée le *collectaire*.

Un examen du contenu ne fait que confirmer cette impression. On ne peut pas appeler cette partie du volume précisément un missel ; c'est plutôt une série confuse de messes diverses, plus régulière cependant vers la fin qui contient le carême et pâques, etc. Il n'y a point de rubriques (comme ordinairement dans les vieux missels, ou pour nous servir du terme plus propre à désigner ce genre ancien de missels, dans les vieux *sacramentaires*), séparant et indiquant *les jours* ; nulle part ne se trouve une indication directe qui rattache cette partie du volume, comme l'autre, à Saint-Séverin. Pourtant je crois qu'il est certain que toutes les deux ont été écrites à et pour Saint-Séverin même. Voici comment : Ces messes consistent seulement en l'évangile, la secrète et la postcommunion (*ad complendum*) ; il n'y a jamais de collecte. Cette singulière et si insolite omission ne se peut expliquer, ce me semble, que d'une façon : c'est que cette partie du volume fut expressément écrite pour être reliée avec le *collectaire* déjà existant ; et l'on n'y a pas inséré la collecte de la messe, parce qu'elle se trouvait déjà dans le *collectaire*.

Je suis tenté, pour mon compte personnel, de tirer encore une autre conclusion de la présence régulière dans ce manuscrit de l'évangile, en addition à la collecte, la secrète et la postcommunion, qui se trouvent seules dans les vieux sacramentaires ; savoir qu'à Saint-Séverin (et aux églises voisines), au XII^e siècle, le célébrant, aux messes publiques, avait commencé la pratique de réciter l'évangile en son particulier tout bas, au lieu d'écouter le diacre, et je trouve ici un argument à l'appui d'une thèse que ce n'est pas ici le lieu de développer, que l'usage de mettre la messe basse (quant au célébrant) dans la messe haute, si je puis ainsi parler, a commencé par l'évangile ; et que c'est là le point de départ de cette grande distinction entre la méthode ancienne et la nouvelle de célébrer la messe publique ou haute, autrefois le célébrant ne récitait que ce qui le concernait, tandis que maintenant il dit tout, sa propre part, celle du diacre, du sous-diacre et du chœur ou peuple. Mais cela nous éloigne de notre manuscrit. Revenons-y.

Je ne trouve à signaler spécialement dans cette seconde partie que la présence de plusieurs préfaces spéciales :

Fol. 49 a, pour saint Etienne ;

Fol. 49 b, pour saint Jean ;

Fol. 59 b, pour la nativité de saint Jean-Baptiste ;

Fol. 61 b, 64 b. deux pour la nativité de Notre Seigneur, outre le *Quia per incarnati* qui se trouve fol. 34 b ;

Fol. 167 a, pour l'assomption.

Et pour finir : au bas de la feuille 48 b, il y a cette note en caractères plus petits, mais de la même main, je crois, que le texte, qui nous révèle celui qui a « fait écrire » ce volume : « *Fratres, orate pro fratre Petro, qui me scribere fecit. D. E. E. O. M. S.* » On ne peut, il me semble, se tromper en interprétant ces dernières lettres : « *Dignus est enim operarius*

mercede sua », paroles qui font croire que le frère Pierre se considérait comme aussi méritant que le copiste à qui il avait ordonné d'écrire ce manuscrit.

EDMUND BISHOP.

LE PREMIER VACCINATEUR DE SAINTONGE

JEAN BOBE-MOREAU

Le docteur Jean Bobe, pharmacien en chef de la marine à Rochefort, celui qui a expérimenté pour la première fois *Bulletin*, VIII, 49) et répandre la découverte de Jenner dans le département de la Charente-Inférieure, naquit à Poitiers (1), paroisse Saint-Cybard, le 6 mars 1761. Il appartenait à une famille peu fortunée. Son père, François Bobe, époux de Marie-Anne Vallet, était à la fois perruquier et marchand épicier. Les trois fils que nous lui connaissons furent élevés gratuitement par les religieux de Poitiers. L'aîné, François-Olivier, né le 9 février 1760, devint prêtre. « J'ai connu personnellement, dans mon enfance, m'écrit M. de La Bouralière, ancien président de la société des antiquaires de l'ouest, un vieil abbé Bobe, qui a dû mourir à Poitiers entre 1850 et 1860..... Je sais que c'était un frère de votre Bobe-Moreau... et qu'il avait été, dans ce siècle, aumônier de l'Hôtel-Dieu. Il avait aussi une sœur, que j'ai connue, mariée à N. Servant, ancien épicier et débitant de tabac sur la place Notre-Dame, à Poitiers ; ils ont laissé plusieurs enfants et petits-enfants... »

Jean et son plus jeune frère, Pascal-Alexis, né le 9 février 1760, étudièrent tous deux la médecine et la pharmacie ; une mort affreuse est venue malheureusement briser l'avenir de ce dernier. D'après un manuscrit inédit de René-Primevère Lesson, note que notre ami le docteur Léon Arduin a bien voulu nous communiquer, il y aurait eu trois frères Bobe à l'école de médecine de Rochefort ; deux, dit Lesson, furent tués en duel par les frères Jambu. C'est là une erreur ; Jean Bobe n'a eu, à Rochefort, que son frère Pascal, pharmacien de deuxième classe, lorsqu'il fut, derrière l'hôpital, transpercé d'un coup d'épée. C'est le frère du célèbre naturaliste rochefortais, Pierre-Adolphe Lesson (2), lui-même un érudit, qui m'a permis de retrouver le récit complet de cette terrible affaire. Il m'indiqua,

(1) D'après ce document, on peut donc conclure que l'acte de décès de Bobe, qui le dit né à Civray, est erroné sur ce point.

(2) Pierre-Adolphe Lesson, né à Rochefort le 24 mai 1805, médecin en chef de la marine. Il a parcouru le monde entier ; ses notes de voyage font preuve d'un grand talent d'observation ; il a surtout étudié l'Océanie, où pendant 12 ans il a été chef du service de santé dans les établissements français. Son principal ouvrage, travail colossal rédigé par M. Ludovic Martinet, n'est pas beaucoup

dans sa bibliothèque, une des plus complètes que je connaisse à Rochefort, un volume in-8°, dédié à son frère, membre de l'institut, par un enfant de Rochefort peu connu, E. Tavard, employé à la compagnie du chemin de fer d'Orléans, mort à Paris en 1847. Ce livre, sorte de roman local, ne me disait rien par son titre : LES EFFETS ET LES CAUSES, *histoire lamentable échafaudée sur une queue de billard* (1).

« Lisez cette nouvelle, me dit l'aimable vieillard, vous devez y trouver des détails sur le duel dont vous me parlez. » En effet, au chapitre xxiv, page 279, je trouvai racontée tout au long la mort tragique de Pascal Bobe ; ceci se passait vers 1804 : « Un élève de l'école de médecine avait eu un différend pour affaires de service, avec son supérieur, prévôt de la salle Sainte-Rose. Une punition s'en était suivie ; mais le mot de *lâche* ayant été prononcé, puis des amis inconséquents étant survenus, il fut bientôt fait bon marché de la hiérarchie, et un duel dut résulter d'une simple question de règlement. Le prévôt de la salle, Sainte-Rose, très fort à l'escrime, ménageait l'élève et ne cherchait qu'à le désarmer. Celui-ci, au contraire, ignorant du danger comme une personne qui met l'épée à la main pour la première fois, marchait imperturbablement sur son adversaire qui, pour ne pas l'enfermer, rompait prudemment de nombreuses semelles. Mais l'élève avançait toujours, et le prévôt, qui ne comprenait plus rien à cette attaque tout-à-fait en dehors des règles de l'art, étant allé s'adosser maladroitement à une porte, y fut horriblement cloué d'un coup d'épée. La botte avait été portée d'une manière si furieuse que l'épée se brisa lorsqu'on voulut l'arracher du bois où elle était profondément enfoncée. La victime s'appelait Bobe-Moreau ; et M. Bobe-Moreau, dont notre école de médecine n'a pas encore perdu le souvenir, était de garde quand on lui apporta son frère couvert de sang et raide mort ! La porte percée à jour fut murée une semaine après, au grand scandale des curieux qui s'y rendaient en foule. » Cette ouverture, dont on aperçoit encore les traces dans l'enceinte de l'hôpital, près d'un gros bouquet de lierre, était située en face de l'entrée de l'ancienne pépinière de la marine.

Jean Bobe fut d'abord élève dans une pharmacie de La

connu à cause de l'aridité de la question qu'il traite ; il a pour titre : *Les Polynésiens, leur origine, leurs migrations, leur langage*. 4 volumes avec cartes. T. I : 523 pages ; t. II : 552 p. ; t. III : 499 p. ; t. IV : 430 p. Paris, Ernest Leroux, éditeur, 1880.

Compagnon de Dumont-Durville, Adolphe Lesson a écrit une curieuse relation de *La campagne de l'Astrolabe* (1826). Notons encore son *Voyage du Pylade* (1840) ; documents sur les Iles Marquises (inédit) ; *Documents sur Tahiti* (inédit) ; *Mémoire de critique géographique* (inédit) ; *Voyage aux îles Mangareva, Rochefort, 1844* ; *Vanikoro et ses habitants*, Paris, 1876 ; sans compter les nombreux articles parus dans la *Revue d'anthropologie*, le *Bulletin de géographie de Rochefort*, etc.

(1) Rochefort, librairie Duguet, Pénard, successeur, rue Audry de Puiraveau, 34, 1844. Rochefort, imprimerie de E. Derussat, rue Saint-Pierre, 115.

Rochelle, puis étudiant à l'école de médecine navale de Rochefort. En 1782, il est nommé chirurgien de 3^{me} classe, fait le voyage des Antilles sous l'amiral Grasse, et se livre à l'étude des plantes et des animaux originaires des colonies. A sa rentrée en France, il revient à Rochefort comme chirurgien de 2^{me} classe, et fait connaissance du célèbre Cochon du Vivier, dont il devient le protégé. Alors commence sa fortune. Il est juste de dire que Bobe avait beaucoup d'intelligence et d'initiative, et qu'il déploya dans plusieurs circonstances des talents incontestables.

Le 10 septembre 1790, il se fait recevoir docteur en médecine à Reims. Sa thèse ne comprend que huit pages écrites en latin sur cette question posée par l'examineur, le docteur J.-B.-P.-H. Cague : *An curandis morbis, quam sæpissimè, frigida cæteris potionibus anteponenda sit aqua ?* Cette plaquette (1), dédiée au ministre de la marine et des colonies, César-Henri de La Luzerne, est conservée à la bibliothèque de l'école de médecine de Rochefort.

Une fois docteur, il revient à Rochefort, où il se fait bientôt remarquer par ses théories révolutionnaires; c'est presque toujours lui qui prend la parole dans les clubs affiliés aux jacobins de Paris. Considéré comme le plus intelligent des républicains de cette localité, il reçoit les pouvoirs les plus étendus de Léquinio et Laignelot, lorsque ceux-ci vinrent en mission à Rochefort le 9 septembre 1793. C'est lui, avec L. Quillet aîné, qui fut délégué pour aller dans l'île de Ré, arrêter le malheureux conventionnel Dechézeaux. Pour le remercier de son dévouement à la république, Léquinio et Laignelot lui firent donner le nom d'*Agricola, le vivificateur de l'opinion publique*; ce titre existe dans les archives du contrôle de la marine (2). Mais ce ne fut pas la seule faveur dont il fut gratifié par la convention. Par dépêche du 27 juillet 1793, signée Deshaie, adjoint pour la 6^{me} division, la place de pharmacien en chef (3) fut accordée, « sans grades intermédiaires, aux services qu'il rendit à l'humanité ». C'est alors qu'il succéda dans la chaire de botanique à Poché-Lafond, un des organisateurs de la terreur à Rochefort, destitué aussitôt après la chute de Robespierre. Notons en passant que Bobe avait collaboré en 1793 avec Poché-Lafond à la rédaction du catalogue du jardin botanique de Rochefort.

Bobe joua un assez grand rôle politique en sa qualité de président de la société populaire; mais il faut reconnaître que son attitude fut beaucoup plus digne que celle de ses collègues

(1) Ce sont, dit R.-P. Lesson, quelques phrases pillées de Stahl, de Boerhaave, et d'une thèse de Jean Darcet, insérée au même recueil en 1763.

(2) Note manuscrite et inédite de Lesson sur son propre exemplaire de sa réponse au docteur Bobe.

(3) Il fut préféré à un homme modeste et instruit, Bouvier, nommé pharmacien en chef à Toulon peu de temps après (Lesson, *op. cit.*).

et qu'il contribua à l'épuration de cette société en prononçant l'expulsion des membres convaincus d'avoir commis toutes sortes d'atrocités. Parmi les noms des expulsés, nous relevons avec plaisir celui de ce misérable Daviaud (1), alors commis d'administration civile de la marine, membre du comité de surveillance et juré près le tribunal révolutionnaire. D'après la déposition du citoyen Testu, cette brute s'était partout vantée de son crime avec une joie cynique; les mains encore couvertes de sang, il entra chez ses amis et ses voisins en criant : « Voyez, je ne l'ai pas manqué, voilà son sang ! » Or, venu sans ressources à Rochefort, ce Daviaud avait évidemment pillé puisqu'il en était reparti peu de temps après avec une voiture à six chevaux et menant grand train (2).

Du reste il faut reconnaître que les chefs du parti révolutionnaire à Rochefort étaient de tristes citoyens; presque tous ceux qui composaient le tribunal furent en effet reconnus coupables d'avoir envoyé à l'échafaud des innocents, principalement les gens qu'ils voulaient dépouiller; le procédé était simple, comme on voit, et surtout expéditif. Rien de plus écœurant que la lecture des procès-verbaux relatant toutes leurs infamies. Un simple exemple : le citoyen Noleau, maçon en 1789, depuis membre du comité de surveillance, juré du tribunal révolutionnaire et agent national du district, se contentait, lui, de dépouiller les malheureux guillotins tandis qu'ils étaient encore chauds et de porter leurs vêtements. « Hentz (c'était le bourreau), disait-il un jour à un de ses amis, ne nous laisse pas manquer de drap. »

Les autres terroristes qui furent expulsés sous la présidence de Bobe-Moreau, furent : André, président du tribunal révolutionnaire, greffier du tribunal de commerce, agent national de la commune et commissaire auditeur; Hugues, accusateur public; Lebas, substitut de l'accusateur public Hugues; Rossignol, commis aux vivres, membre du comité de surveillance et juré du tribunal révolutionnaire; Valade, calfat, membre du comité de surveillance et juré du tribunal révolutionnaire; Grivet, cuisinier, membre du comité de surveillance et juré du tribunal révolutionnaire; Poché-Lafond, médecin, membre du comité de surveillance; Roy jeune, horloger; Olivier, instituteur à bord d'une frégate.

Plein de remords, Bobe abandonna peu à peu la politique pour diriger toutes ses facultés vers la médecine et les travaux scientifiques. En 1795, il siège au comité de salubrité de la ville. En 1797-98, il publie un *Formulaire pharmaceutique à l'usage des hôpitaux militaires de la république française*,

(1) Voir *Essais de la vaccine en Saintonge*, page 53, note 1.

(2) Extrait des procès-verbaux concernant l'épuration de la société populaire de Rochefort sur mer, présidence de Bobe, en frimaire (in-4o de 44 pages. Rochefort, Bonhomme, imprimeur-libraire, an III de la république). Exemplaire provenant de la bibliothèque de R.-P. Lesson.

ouvrage qui fut rejeté peu de temps après, parce qu'il renfermait, paraît-il, de nombreuses erreurs. En 1799, il avait alors quarante ans, il n'hésita pas à apprendre la langue grecque pour s'initier avec plus de fruit à l'étude technologique des sciences naturelles. C'est vers cette époque que nous le voyons faire les premiers essais de l'inoculation du vaccin par la méthode de Jenner (7 germinal an VIII), et publier son mémoire sur la vaccine au commencement de l'an IX. C'est là son vrai titre de gloire : car, dans cette circonstance, il a fait vraiment preuve de savoir et d'initiative. Quant à ses autres travaux, ils sont absolument tombés dans l'oubli, sans doute parce qu'ils n'avaient pas grande valeur.

Le plus important de ses livres, si l'on ne considère que le nombre des pages, est assurément sa traduction de *la Médecine clinique de Maximilien Stoll*, professeur de médecine pratique à l'hôpital clinique de Vienne. Cette traduction, imprimée à Rochefort en 1802, se compose en effet de 3 volumes in-8° : le I^{er} tome a 404 pages ; le II^e, 491 ; le III^e, 444. Au verso du titre nous relevons cette note bizarre, signée par Bobe lui-même :

« Chaque exemplaire de cette traduction sera revêtu de deux signatures, pour que l'on ne la confonde pas avec celle du citoyen Terrier, et pour éviter la contrefaction ». « Bien qu'imprimés par un ami particulier de M. Bobe, dit R.-P. Lesson, et revus sous ses yeux, ces trois volumes ne présentent qu'un mince erratum de 220 fautes par tome ; nous pourrions aisément en indiquer 1,000. » Ce qu'il y a de certain, c'est que cette œuvre de Bobe eut peu de succès, le latin harmonieux, pur et euphonique de Stoll y étant remplacé par un français passablement rocailleux et diffus. Aussi, presque tous les exemplaires de cette traduction furent-ils achetés, peu de temps après, par les épiciers de la ville pour envelopper leurs marchandises.

A propos de ce livre, il fut fait, à l'école de médecine de Rochefort, une farce d'étudiant assez amusante. Encombré par tous les exemplaires invendus, Bobe avait fait placer, dans un placard du magasin de la pharmacie, les feuilles de sa traduction. On juge de sa surprise et de sa colère lorsqu'il vit un beau jour, sur un large écriteau accroché à son œuvre, ce distique dont le succès fut énorme :

Stoll, de grand qu'il était,
Entre les mains de Bobe est devenu cornet!!!

Furieux, il s'efforça d'en connaître l'auteur, mais le secret de toute l'école ne fut trahi par aucun des camarades de Bourbonloun ; le pharmacien en chef resta seul à ignorer le nom de l'appréciateur audacieux de sa fameuse traduction (1).

« Membre de plusieurs sociétés savantes, dit Rainguet dans sa *Biographie saintongeaise*, Bobe mérita d'être couronné pour différents mémoires scientifiques qu'il leur soumit, entre autres

(1) Lesson, *op. cit.*

pour celui qui est relatif aux *Rapports de propriété des plantes d'après leur classification botanique*. » Nous n'avons pu retrouver ce travail ; en revanche nous avons consulté, à la bibliothèque de l'école de médecine, son *Mémoire sur les dangers de certains bijoux* (1807), sa *Notice sur Clémot* (juin 1807), son *Mémoire sur les Bélins*, lu à la société des sciences et arts de la ville de Rochefort le 23 avril 1809, enregistré au tome I, page 32, et enfin son *Mémoire sur les termites* (1843).

Parmi ses travaux scientifiques, citons encore son analyse des eaux de La Rouillasse, fontaine minérale, située sur le territoire de Soubise. D'après lui, cette source contiendrait du carbonate de fer et des hydrochlorates de soude et de chaux en assez grande quantité.

Détail peu connu, Bohe-Moreau était poète à ses heures, mais poète un peu pamphlétaire et très satirique ; deux feuillets retrouvés dans une bibliothèque amie vont nous donner un léger aperçu de sa verve poétique :

*Épitaphe du cit. D***, doyen des apothicaires de La Rochelle, mort en l'an 9 :*

Pallida mors æquo pulsat pede...
HORAT...

Ci-gît un grand apothicaire,
Très grand du côté du talent :
Car de taille il ne l'étoit guère.
Il étoit frais, dispos, court, robuste et galant,
Il avoit le ventre assez libre ;
Tout étoit calculé dans chaque région ;
Ses urines couloient comme les eaux du Tibre ;
Il crachait peu, mouchoit avec réflexion.
Il avoit parfois la colique
Dans les premiers jours du printems,
Dont il corrigeoit le caustique
A l'aide des lubréfiants.
S'il éprouvoit quelque torture
Dans ses pénibles fonctions,
Il.....

Sur le titre, on a remplacé les trois étoiles par le nom de *Darguy*. Dans le cours de la pièce il y a aussi plusieurs corrections manuscrites ; elles sont d'un goût trop rabelaisien pour être rapportées ici.

*Épitaphe du cit. G*** fils, apothicaire à La Rochelle, mort à la Vendée, au service de la patrie :*

In concâ Veneris obitus.

Ci-gît d'Hipocrate le frère,
Chez les morts trop tôt descendu ;
Il a tant voyagé sur terre,
Qu'à la fin le voilà rendu.
Vestales, passant sur sa bierre,
Ne vous arrêtez qu'un moment ;
Après une courte prière,
Esquivez-vous rapidement.

Si l'*Alkali fluor* de l'île de Cythère
S'introduisait dans son caveau,
Le nez ressuscité de votre apothicaire
Eternueroit encore au milieu du tombeau !

Il est probable que toutes les autres pièces de ce recueil étaient dans la même note.

Bobe-Moreau a enseigné la botanique et la chimie à l'école de médecine de Rochefort de 1793 à 1815, c'est-à-dire sous la république, l'empire et la restauration. J'ai déjà dit comment il était arrivé d'emblée à cette haute situation ; pour la conserver il eut recours à toutes les intrigues, à toutes les voltes-faces d'opinion exigées par les circonstances et les changements de régimes. Le jugement de R.-P. Lesson était donc bien équitable : « M. Bobe-Moreau, le premier pharmacien en chef que nous ayons eu, a surtout été remarquable par une grande facilité de travail, une grande mémoire et une plus grande adresse peut-être à mettre en œuvre ses connaissances trop souvent entachées de la versatilité et de la causticité de son caractère. »

Le savant naturaliste rochefortais nous a encore laissé, au sujet de l'enseignement de Bobe, des notes inédites qu'il est bon de connaître afin d'avoir une idée à peu près juste de la personnalité de notre héros. Toutefois, vu la haine immense qu'il y avait entre ces deux hommes, nous passerons sous silence les critiques trop acerbes. Pour faire son cours de chimie, il paraît que Bobe-Moreau lisait simplement un traité, sur un ton nasillard et fatigant ; il se reposait entièrement sur les manipulations de MM. Layssard et Lepelletier. Quant à ses cours de botanique, c'était une sorte de promenade au jardin des plantes de Rochefort, pendant laquelle il racontait des vieilleries ornées de jeux de mots plus ou moins heureux. Ces cours se composaient de trois leçons par semaine et commençaient le 1^{er} juin pour finir le 30 du même mois. C'était vraiment peu fatigant.

Sur 50 étudiants et plus de 30 chirurgiens et pharmaciens auxiliaires qui étaient à l'hôpital, 11 ou 12 jeunes gens seulement suivaient ces leçons, et quelles leçons ! C'étaient Pouvreau, Bastard, Gaudichaud, Laurencin, Dupuy, Vinson, Dubois, Lemarinier, Braud, Lesson et Payen (1). Le grand dada de Bobe était alors la découverte des trachées dans les pétales des roses. « Il a toujours ignoré, dit Lesson, que ces trachées sont des tubes vasculaires... » Bref, peu aimé par ses collègues et par ses élèves, il avait peu de considération à Rochefort. Sa mise à la retraite (2), le 1^{er} janvier 1816, et son départ pour Saintes ne furent regrettés par personne, pas même par ses anciens par-

(1) Conseil de santé, liste des élèves.

(2) Le successeur de Bobe-Moreau fut Réjou, savant consciencieux et au courant des découvertes scientifiques.

tisans, les ouvriers du port, qui avaient reconnu, eux aussi, l'inconstance de ses opinions. Sous la restauration, Bohe-Moreau était devenu, en effet, aussi ardent royaliste qu'il s'était montré jadis jacobin militant ; et, le 13 avril 1814, les notables de la ville de Rochefort le choisirent, à cause de ses nouvelles idées, pour faire partie de la députation envoyée au-devant du duc d'Angoulême (1).

Établi à Saintes, Bohe y exerça la médecine civile. Il avait conservé cependant un peu de clientèle à Rochefort, où il revenait chaque semaine donner des consultations. Comme il prenait le bateau à vapeur qui faisait à cette époque le service entre ces deux villes, ces petits voyages, m'a dit une méchante langue un peu contemporaine de Bohe, lui fournissaient l'occasion de faire, pendant la traversée, un véritable cours de médecine à bord du bateau ; c'était une jouissance pour lui d'étonner ainsi marins et passagers par tout son bagage scientifique.

En 1832, lorsque le choléra sévit à Rochefort, Bohe s'empressa de proposer à l'administration une invention qu'il prétendait infaillible contre la peste. Mais il était écrit que notre docteur, si jaloux de mériter la reconnaissance publique, n'aurait jamais de popularité à Rochefort : l'usage de son focale anti-cholérique fut rejeté à l'unanimité. Cependant il ne se tint pas pour battu ; avec une persévérance digne d'une meilleure découverte, il fit construire, à ses frais, un certain nombre de focales ; il eut même recours à la publicité des *Annonces diverses et avis maritimes de la ville de Rochefort* (avril 1832, page 2, n° 15), où nous relevons la note suivante : « M. Bohe-Moreau, docteur-médecin de la ville de Rochefort, dont le zèle pour ses malades et pour le bien public ne s'est jamais ralenti, voyant les progrès considérables et désastreux du choléra-morbus, vient de concevoir l'heureuse idée de chasser cette cruelle maladie au moyen du *focale anti-cholérique* (en fer-blanc), dont il a transmis la confection au sieur Goulard, ferblantier-lampiste. Lesquels dits focales, placés dans les cravates, à la place des cols, versent continuellement le chlore dont ils sont imprégnés, qui détruit à leur passage les miasmes qui seraient portés dans les organes de la respiration, qui développeraient le choléra-morbus et toutes les autres maladies dont les éléments sont dans l'air. » Par cette réclame, digne d'un charlatan vulgaire, on voit que Bohe était en avance sur son époque, non seulement comme industriel, mais encore comme savant ; il semblerait en effet qu'il avait pressenti la théorie microbienne. Mais il n'était pas avare des pronoms *qui* ou *que* ; et à la lecture de son annonce, notre puriste Ph. de Chennevières bondirait certainement jusqu'au ciel.

Ces focales se composaient de deux lames en fer blanc, dont l'une était perforée. On imbibait de chlorure d'oxyde de sodium

(1) Voir au conseil de santé une lettre de Bohe au sujet de cette mission.

un morceau de laine placé entre les deux lames, et le chlore devait s'échapper par les ouvertures. « Mais, dit Lesson, le chlore attaque avec énergie les lames de métal ; il décolore et détruit les tissus, et son action délétère sur la peau du patient, emprisonné dans ce véritable collier de chien, eût été des plus actives. » En un mot, le focale anti-cholérique n'eut pas beaucoup de succès ; et il a fallu que nous venions à parler de l'ensemble des travaux de Bobe et de ses remarquables essais du vaccin à Rochefort pour que nous tirions de l'oubli cette bizarre découverte.

En somme, notre savant s'est donné beaucoup de mal pour laisser son nom à la postérité (1) ; dans une certaine mesure il y a réussi, mais sa mémoire est loin d'être sympathique ; on lui reconnaît du talent, de l'esprit ; mais on ne l'aime pas. C'est le seul pharmacien en chef dont le portrait ne figure pas parmi

(1) CATALOGUE DES ŒUVRES DE BOBE

1790. — *Thèse de docteur en médecine*, Reims, vendredi 10 septembre. — Protectori cultorique scientiarum domino Casari-Henrico DE LA LUZERNE, rerum navalium colonicarumque ministro, dicat, vovet et consecrat Joannes Bobe, Pictaviensis, saluberrimæ facultatis Remensis baccalaureus ; ex typis Jeunehomme, patris et filii, regis et urbis necnon facultatis medicinæ typographorum. Die Veneris decima septembris 1790, hora secunda pomeridiana M. Joanne-Baptista-Petro-Henrico CAGUE, doctore medico AN CURANDIS MORBIS, QUAM SÆPISSIME, FRIGIDA CÆTERIS POTIONIBUS ANTEPONENDA SIT AQUA ? (Bibliothèque de l'école de médecine de Rochefort, n° 8,461, 8 pages).
1793. — *Catalogue du jardin botanique de Rochefort*, renfermant 622 noms de plantes classés d'après la méthode de Tournefort. Un vol. in-12 de 237 pages, Rochefort. En collaboration avec Poché-Lafond.
- 1797-98. — *Formulaire pharmaceutique* à l'usage des hôpitaux militaires de la république française. Rochefort, Jousserant, an vi, 64 pages.
1801. — *Mémoire sur la vaccine*. Rochefort. Jousserant, 33 pages in-8°.
1802. — *Médecine clinique de Maximilien Stoll*, docteur en médecine, professeur public de médecine pratique dans l'hôpital clinique de Vienne. Ouvrage traduit du latin sur l'édition plus exacte, mieux soignée de Paris et augmenté de beaucoup de notes, par le citoyen J. Bobe, d. m., professeur de l'école de santé de Rochefort, membre du conseil de salubrité navale de ce port, associé correspondant du lycée des sciences et des arts de Poitiers. Ce volume comprend les observations faites sur les malades et les cadavres pendant les années 1775 et 1776. A Rochefort, chez Jousserant, imprimeur, an xi. Sur l'exemplaire de la bibliothèque de l'école de médecine de Rochefort, il est écrit à la main : « Don du citoyen Bobe-Moreau, le traducteur et pharmacien en chef, an ix, n° 78. 3 volumes in-8°. »
1807. — *Mémoire sur les dangers de certains bijoux*.
1807. — *Notice sur Clémot* (juin 1807).
- 1809, 23 avril. — *Mémoire sur les bélins*. Lu à la société des sciences et arts de la ville de Rochefort, enregistré tome I, p. 32.
- 1825 (?). — *Observations sur les inconvénients qui eussent pu accompagner les fouilles à faire dans le cimetière de cette ville et sur les dangers auxquels auraient pu être exposés les docteurs dans la maison d'arrêt qu'on se propose d'y bâtir*. Ouvrage connu par le suivant
1825. — *Réputation des inculpations contenues dans plusieurs rapports faits ou adressés aux autorités administratives du département de la Charente-Inférieure et de la ville de Rochefort, à l'occasion d'Observations sur les inconvénients, par l'auteur des Observations*. Paris, de l'imprimerie de Panckoucke, 1825, in-4°, 115 pages.
1825. — *Avis sur l'hydrophobie*, vulgairement appelée rage, sur la rage et sur

ceux des célébrités médicales conservés à l'amphithéâtre de l'hôpital de la marine; il semblerait vraiment qu'on a voulu bannir de l'école tout souvenir de ce « vieux chéti », pour employer l'expression bien saintongeaise de M. A... C'est qu'en effet il lui manquait une qualité maîtresse, la bonté !

Lorsqu'il mourut, 15 mars 1849 (1), l'*Indépendant de la Charente-Inférieure* lui consacra un article fort élogieux (n° du 23 mars); sur sa tombe, le discours d'usage fut prononcé par un de ses élèves, le docteur Fleury. Rainguet nous en a conservé la péroraison : « Le savant naturaliste, le médecin érudit et philosophe, l'anatomiste ingénieux dont le scalpel avait scruté jusqu'aux fibres les plus ténues de l'organisation humaine, ne devait-il pas tout naturellement tourner ses regards

les précautions à prendre contre les chiens. Rochefort, de l'imprimerie de Ridoret, 1825, in-°, 32 pages.

1832. — *Moyen de combattre le choléra-morbus* par le focale Bobe. (*Annales diverses et avis maritimes de la ville de Rochefort*, p. 2, n° 15).

1836. — *Réfutation des imputations injurieuses*, faites à M. Bobe-Moreau, docteur en médecine, demeurant à Saintes, par M. Lesson, dans un discours lu publiquement par ce pharmacien en chef, à l'occasion du concours du 4 janvier 1836 et par circonstance, redressement des fautes, des erreurs commises par M. L..., historien, botaniste, pharmacien, écrivain, pour servir principalement à l'histoire de l'école de médecine de la marine à Rochefort; suivi de conseils à cet auteur, avec cette épigraphe de l'auteur du discours de M. L... : *Vitam impendere vero*; et celle-ci : *Beneficia eo usque lata sunt, dum videntur exolveri posse; ubi multum antevenire, progratia odium redditur*. (TACITE, *Annal.* liv. 4, ch. XVIII.) A Saintes, chez Alexandre Hus, imprimeur de la sous-préfecture et de la mairie.

1840. — Bobe avait vu dans les coiraux le reste d'un ancien culte de Vénus, et adressa sur ce sujet une lettre au président de la société des antiquaires de l'ouest à Poitiers. M. de La Liborlière fit dans le *Bulletin de la société des antiquaires de l'Ouest*, 1840, p. 51, un *l'apport sur des gâteaux d'une forme particulière* (coiraux), combattit les conclusions de la lettre. Bobe insista. M. de La Liborlière publia un second écrit, où il combattit la même idée appliquée à des gâteaux qu'on suspend à Rochefort, le dimanche des rameaux.

1843. — *Mémoire sur les termites* observés à Rochefort et dans divers autres lieux du département de la Charente-Inférieure. Saintes, imp. de Hus, in-8° de 122 pages avec une planche.

18...? — *Mémoire sur la résection de l'extrémité des os*, ouvrage cité par Rainguet. Introuvable.

18...? — *Mémoire sur les rapports de propriétés des plantes d'après leur classification botanique*; ouvrage cité par Rainguet. Introuvable.

18...? — Poésies, fragments, sans nom d'imprimeur ni date.

(1) L'an 1849, le 16 du mois de mars... pardevant nous, Charles Taillasson, conseiller municipal remplissant les fonctions de maire... sont comparus M. Victor Clairouin, âgé de 24 ans, demeurant à Saintes, propriétaire, qui a dit être petit-fils du défunt, et M. Pierre-Louis-Victor Dissez, âgé de 44 ans, demeurant à Saintes, chirurgien major au 72^e régiment de ligne, qui a dit être petit-fils par alliance du défunt; lesquels ont déclaré que M. Jean-Baptiste Bobe-Moreau, docteur en médecine, demeurant à Saintes, est décédé dans cette commune le 15 de ce mois, à six heures du soir, dans son domicile, rue de la sous-préfecture, âgé de 88 ans, né à Cyray, département de la Vienne, de son vivant époux de dame Adélaïde Train, demeurant à Rochefort, sans profession, fils de feu François Bobe-Moreau et de feu Anne Vallée. DISSEZ. CLAIROUIN. CH. TAILLASSON.

Communication de M. Louis Audiat. — Que MM. Audiat et de La Bouralière reçoivent ici l'expression de notre gratitude pour l'obligeance qu'ils ont mise à consulter les registres de l'état civil de Saintes et de Poitiers.

vers l'auteur suprême de tant de merveilles, et lui prodiguer les trésors de son admiration et de son culte ? Il en a été ainsi. Sa fin a été celle du vrai chrétien, abandonnant avec calme et sérénité ce monde où tout est vain et périssable : biens, honneurs, gloire et pouvoir, pour cette autre demeure que nous réserve le Dieu de miséricorde !... »

A propos du surnom de Moreau que nous voyons souvent accolé au nom de notre docteur, quelques chercheurs supposent que Bobe l'avait emprunté à sa femme. Cette hypothèse ne me paraît pas admissible. Jean Bobe s'était marié à Rochefort, le 27 ventôse an v (1) avec Marie-Anne-Adélaïde Train, née à Rochefort le 16 novembre 1776, fille légitime de feu Pierre Train, ingénieur (2), et de Catherine Raux (3). Cette union fut peu heureuse : car, dès 1802, Bobe ne vivait plus avec sa femme (4). Néanmoins il y eut cinq enfants reconnus : 1° Zélie,

(1) Aujourd'hui vingt-sept ventôse l'an cinq de la République française une et indivisible, sur les huit heures du soir, pardevant moi Jean Poulion, officier public de la commune de Rochefort, canton d'idem, département de la Charente-Inférieure, étant dans la maison commune, sont comparus pour contracter mariage, Jean Bobe, officier de santé, âgé de trente-cinq ans, fils légitime de François Bobe et de Marie-Anne Vallet, d'une part; et Adélaïde Train, âgée de 20 ans, fille légitime de feu Pierre Train, ingénieur, et de Catherine Raux, d'autre part, ici présente, qui déclare autoriser sa fille au présent mariage. Lesquels futurs conjoints étaient accompagnés de Nicolas Peluchonneau, secrétaire de cette commune, âgé de quarante-neuf ans, de Joseph Chenieux, notaire, âgé de quarante ans, et de Pascal Bobe, pharmacien, âgé de vingt-cinq ans, et Jean-Baptiste Perrein, constructeur de la marine, âgé de quarante-un ans, tous amis des parties et domiciliés en cette commune. Après avoir donné lecture, en présence des contractans et des témoins : 1^o de l'acte de naissance du dit Jean Bobe, en date du 6 mars mil sept cent soixante-un, extrait des registres de la commune de Poitiers, département de la Vienne; 2^o de celui de la dite Adélaïde Train, en date du seize novembre mille sept cents soixante-seize, extrait des registres de la commune de Rochefort, de ce département; 3^o de l'acte de publication de promesse de mariage entre les contractans, publié et affiché à la principale porte de cette maison commune, le vingt-cinq de ce mois, par Poulion, officier public, après que le dit Jean Bobe et la dite Adélaïde Train ont eu déclaré à haute voix se prendre mutuellement pour époux, j'ai prononcé, au nom de la loi, *qu'ils sont unis en mariage*, et j'ai rédigé le présent acte qui a été signé de nous et de ceux des citoyens présens qui ont su le faire, les époux et les témoins ont signé, ce que la mère de l'épouse a déclaré ne savoir faire; fait à la maison commune de Rochefort, les jour, mois et an que dessus; rejeté deux mots, approuvé le renvoi. P. BOBE, pharmacien de 2^{me} classe. ADÉLAÏDE TRAIN. J. BOBE. POULION, officier public. PERRAIN. J. CHENIEUX jeune. PLUCHONNEAU.

(2) D'après Lesson, Pierre Train n'était que maître charpentier au port; reste à savoir si les fonctions d'ingénieur-constructeur avant 1789 n'étaient pas équivalentes à celles indiquées par Lesson.

(3) Marie-Anne-Adélaïde, fille légitime du sieur Pierre Train, sous-ingénieur-constructeur des vaisseaux du roi, et demoiselle Catherine Réau, son épouse, née le seize novembre mil sept cent soixante et seize, a été baptisée le lendemain par moi sous signé prêtre de la mission, faisant les fonctions quiriales en cette paroisse. Le parrain a été le sieur Jean Train, frère de l'enfant, et la mère, Marie-Anne Train, aussi sœur de l'enfant, qui a déclaré ne savoir signer; le parrain ainsi que le père ont signé avec moi. JEAN TRAIN fils. TRAIN. GRANGAULT. WILLIN, prêtre. (Extrait du registre des baptêmes de la paroisse de Saint-Louis de Rochefort).

(4) Bobe habita longtemps la maison de sa femme située rue de l'Amitié, aujourd'hui rue Thiers, no .

née le 3 germinal (1) an v, morte le 22 vendémiaire (2) an vi. 2^e Flore-Adèle-Zoé, née le 14 pluviôse an vi. Cette enfant est morte sans aucun doute peu de temps après sa naissance, dans les environs de Rochefort où elle devait être en nourrice : car son acte de décès ne figure pas sur les registres de l'état civil de Rochefort. Cependant elle ne devait plus vivre en 1801, c'est-à-dire lorsqu'est née la troisième fille, puisqu'on donne encore à celle-ci le prénom de Zoé. 3^e Zoé, née le 5 germinal an ix (26 mars 1804), mariée le 31 juillet 1821 à René-Philippe-Alcibiade Pruel, propriétaire, né le 22 mai 1796 à Fontenay-le-Comte, fils de René, chirurgien, et d'Anne David. De cette alliance deux enfants connus : une fille, mariée à Victor Dissez, chirurgien major, et un fils, Jean-René-Marguerite-Alphonse, né à Rochefort le 1^{er} février 1830. 4^e Victor, né le 2 thermidor an xi, mort le 24 nivôse an xiii. 5^e Aimée, née le 26 mars 1806 (an xiv), mariée à N. Clairouin, dont un fils connu, Victor.

Dans toute cette généalogie, on ne voit donc nulle trace de l'origine de ce nom de *Moreau* ; d'ailleurs, il faut noter que Bobe ne le signait jamais sur les actes publics. Selon moi, il n'aurait adopté ce suffixe que pour déguiser son nom patronymique ; son but était de faire oublier ainsi le Bobe de la Terreur dont le souvenir était odieux à la plupart des Rochefortais. La preuve que c'était là sa grande préoccupation, c'est qu'il lui arrivait souvent de faire causer des personnes qui ne le connaissaient pas, et de les interroger sur cette fatale époque de sa vie, uniquement pour savoir ce que l'on pensait de lui. Bolton, ancien pharmacien à Rochefort, m'a raconté à ce sujet que, lorsqu'il était élève chez Lepelletier (pharmacie Joubert, place Colbert), Bobe lui avait tenu conversation tout un après-midi pour en arriver à lui poser cette question : « Tâchez

(1) Aujourd'hui, quatre germinal, l'an cinq de la république française une et indivisible, est comparu à la maison commune le citoyen Jean Bobe, officier de santé, âgé de trente-six ans, demeurant dans cette commune, lequel accompagné du citoyen Paschal Bobe, pharmacien, âgé de vingt-six ans, et du citoyen Nicolas Pluchonneau, secrétaire en cette commune, âgé de quarante-neuf ans, demeurant aussi dans cette commune, m'a dit que de son légitime mariage avec Marie-Adélaïde Train, il est issu hier, à huit heures du soir, un enfant femelle qu'il m'a présenté et auquel il a donné le prénom de Zélie. D'après cette déclaration certifiée sincère par les témoins, j'ai rédigé le présent acte que le père et les témoins ont signé avec moy. Fait à la maison commune de Rochefort, le jour, mois et an que dessus. PLUCHONNEAU. POULION, *officier public*. J. BOBE. P. BOBE, *pharmacien*.

(2) Aujourd'hui, vingt-deux vendémiaire, l'an six, par devant moi Jean Choyme, officier public de la commune de Rochefort, est comparu Paschal Bobe, pharmacien, âgé de vingt-six ans, lequel accompagné de Jean-Baptiste Perrein, maître mâture, âgé de quarante-deux ans, demeurant les uns et les autres dans cette commune, section du sud, m'a déclaré que, aujourd'hui, sur les onze heures du matin, est décédée dans cette commune, rue de l'Amitié, section nord, Zélie Bobe, âgée de sept mois, née en cette commune, fille légitime de Jean Bobe et d'Adélaïde Train. D'après cette déclaration certifiée sincère et véritable par les témoins, je me suis transporté dans ce domicile où je me suis assuré de son décès, et j'ai rédigé le présent acte que les deux comparants ont signé avec moy ; fait à la maison commune de Rochefort, le jour, mois et an que dessus. CHOYME. F., *officier public*. P. BOBE, *pharmacien de 2^e classe*. PERRAIN.

donc de savoir si l'on se souvient toujours de moi à l'île de Ré, ce que l'on dit sur mon compte. » Or, il paraît que les braves insulaires avaient juré de venger leur compatriote.

Dans ma notice sur la vaccine, j'ai dit que les contemporains de Bobe lui tenaient rancune de son rôle actif en 1793. Souvent, en effet, on lui jetait à la figure le nom de celui qu'il avait amené vers la guillotine. « Arrière, ne me touchez pas ; vos mains sont encore dégoûtantes du sang de Déchezeaux », lui dit un jour Brochot. Et cela, parce que Bobe lui avait fait une observation déplacée en même temps qu'une menace.

Pauvre Bobe ! il a eu beau déguiser son nom, renier son passé, il ne pourra effacer cette tache de sang ; comme Macbeth il sera toujours poursuivi par l'ombre vengeresse de Banquo. Pendant sa vie, l'exécution de Déchezeaux lui a enlevé toutes les sympathies, toutes ses amitiés (1) ; après sa mort, elle a terni sa mémoire ! C'est payer cher un moment d'orgueil ou d'entraînement !

ANT. DUPLAIS-DESTOUCHES.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

N° 397. — *Un collectionneur saintongeais au XVII^e siècle.* L'auteur du *Beaumarchais*, dont le *Bulletin* a parlé, VII, 256, M. Paul Bonnefon, sous-bibliothécaire à l'Arsenal, vient de publier *Estienne de La Boétie, sa vie, ses ouvrages, et ses relations avec Montaigne* (Bordeaux, P. Chollet, 1888, in-4°, 160 p.), étude très fouillée qui laisse peu à dire sur l'auteur de la *Servitude volontaire*, et où l'on trouvera des pages intéressantes pour nous, entre autres sur notre Coucis de Burie, p. 23-32 ; sur Anne du Bourg, p. 55, etc. Il y a une page 132 qui m'a fort intrigué. On cherche toujours l'*Historique description du solitaire et sauvage pays de Médoc par feu M. de La Boétie* (1593), qu'on ne connaît que par trois mentions, dont l'une est sur « le catalogue manuscrit de la bibliothèque d'un sieur Senné, de Saintes, dit Benjamin Fillon, dressé dans le premier tiers du XVII^e siècle si l'on en juge par l'écriture ». Ce collectionneur de livres, nous le connaissons ; c'est, M. Bonnefon le rappelle, c'est Nicolas Senné, docteur en théologie, prédicateur du roi, théologal du chapitre de Saintes (*Saint-Pierre de Saintes*, p. 60), dont le portrait a été gravé en 1620 avec les armes des Senné, telles qu'elles se trouvent à Saintes en l'église Sainte-Colombe. Nicolas Senné, l'ami, le correspondant de

(1) Parmi les rares amis de Bobe, citons M. Pouyer, directeur du personnel en 1846.

Jean Guez de Balzac, était aussi un amateur de faïences et de poteries (*Bernard Palissy*, par M. Audiat, p. 326). Pourrait-on savoir ce qu'est devenu le catalogue de sa bibliothèque et ajouter quelque chose sur ses collections et ses bibelots?

B.

N° 398. — Berger de Xivrey a publié en 1846 un recueil des lettres missives de Henri IV. A la page 407 du tome III, dans une lettre adressée à la duchesse de Nevers, le 27 juin 1591, il est question du sieur de Chazeron; et l'éditeur met en note : « Gilbert de Chazeron... conseiller d'état, maréchal de camp... gouverneur et sénéchal du Bourbonnais. Il devint chevalier des ordres en 1595. On lui attribue un petit ouvrage satirique sur les capucins, publié à La Rochelle, en 1597. A-t-on connaissance de cet ouvrage? Où en existe-t-il un exemplaire? J. RENAUD.

RÉPONSES

N° 251 ; IV, 93, 161, 249 ; V, 49, 148 ; VI, 50, 396 ; VII, 79. *Pélerinages en Saintonge. Culte de saint Eutrope.*

1° LE JEU DE SAINT EUTROPE.

La ville de Tours eut pendant le moyen âge ses grandes représentations connues sous le nom de jeux ou mystères. Dans un extrait des registres capitulaires de la collégiale Saint-Martin, nous avons retrouvé la mention de quinze de ces drames religieux, de 1386 à 1491. Le chapitre subvenait volontiers aux frais de la scène, et permettait à ses gens d'y assister et d'y prendre part. En 1452, les jeunes clercs et serviteurs de la collégiale Saint-Martin devaient jouer le *Jeu de saint Eutrope*. Les vicaires de l'archevêque firent défense au peuple soumis à la juridiction du prélat d'y assister. Pourquoi cette défense? Y avait-il malentendu entre la collégiale et l'autorité diocésaine? Mais sans l'assistance du peuple, la représentation perdait tout son intérêt. Le chapitre intervint pour obtenir la levée de cette prohibition et la continuation des préparatifs. Voici le document qui nous fournit ces détails : « 1452, 27 julii. Eadem die, tractantes (canonici) super negotio appellationis interpositæ a vicariis domini archiepiscopi Turonensis ratione inhibitionis per eos factæ populo dicti archiepiscopi, ne interessent historiæ sancti Eutropii ludendæ a quibusdam ecclesiæ juvenibus servitoribus et ministris, concluserunt quod relevetur et proseguatur. » Il serait bien important de retrouver ce jeu, cette histoire dramatisée de saint Eutrope. On la pourrait comparer à la tragédie de *Sainte Eustelle*, dont a parlé le *Bulletin*, I, 262.

2° UN PRIEURÉ DE SAINT EUTROPE A CELLETES PRÈS BLOIS.

D'après une notice sur l'église de Saint-Vincent de Paul, à Blois, un prieuré aurait été fondé sous le nom de saint Eutrope,

à Cellettes, près Blois, par Adèle d'Angleterre, comtesse de Blois, en 1116, et donné à l'abbaye de Thyron, au Perche. En 1721, une ordonnance de Lefebvre de Caumartin, évêque de Blois, unissait ce prieuré au collège de Blois, et transférait dans l'église des jésuites, aujourd'hui Saint-Vincent de Paul, la dévotion au saint martyr : car la chapelle du prieuré était tombée en ruines. Entre 1851 et 1855, l'évêque Pallu du Parc plaça dans le tombeau du maître-autel de l'église Saint-Vincent de Blois, quelques parcelles des reliques reconnues en 1845.

3° CHAPELLE DE SAINT-EUTROPE, A VILLEDIEU (LOIR-ET-CHER).

Le prieuré de Villedieu, dépendant de la Trinité de Vendôme, possédait, adossée aux murs des fortifications, une chapelle qui mesurait 8 toises de longueur sur 4 de largeur. En 1730, elle servait depuis longtemps d'auditoire, et était en ruines et profanée. Comme elle était « sans utilité », on résolut de se servir de ses démolitions pour réparer le château du prieuré. Mais à cette époque on réparait peu les châteaux-forts ; aussi en 1753 un procès-verbal constate qu'une partie des murs sont tombés d'eux-mêmes, et qu'il faut « démolir le bâtiment sur 24 pieds de longueur, et raser les murs au niveau ». Une partie de cette chapelle sert aujourd'hui d'écurie. Une tradition, d'ailleurs dépourvue de toute autorité, raconte que cette chapelle aurait été construite pour recueillir les reliques de saint Eutrope et les mettre à l'abri d'un coup de main. Comme la chapelle était en dehors de l'enceinte fortifiée, et que Villedieu n'était point une place forte, l'hypothèse ne se soutient pas.

CH. MÉTAIS.

4° FONTAINE A SARBAZAN.

A Sarbazan, canton de Roquefort (Landes), existe une fontaine de Saint-Eutrope. L'an dernier, le curé, M. l'abbé Larrouy, y a placé une statue au milieu d'un très grand concours de fidèles, et ravivé le culte du saint. Sa fête s'y célèbre le 30 avril, avec une grande affluence de peuple. L'église possède une relique qui lui a été donnée en 1849 par l'évêque d'Aire, François Lannéluc, qui l'avait obtenue de l'évêque de La Rochelle, comme l'atteste l'authentique dont le curé de Sarbazan possède l'original (1).

(1) En voici la copie que M. Larrouy veut bien nous communiquer :

† Franciscus-Adelais Adolphus Lannéluc, miseratione divinâ et sanctæ sedis apostolicæ gratiâ, episcopus Aturensis, omnibus et singulis has presentes litteras inspecturis, notum facimus et testamur particulam ex ossibus sancti Eutropii, primi Santonensis episcopi et martyris, ab ill' ac rrev' dñ' episcopo diocesis Rupellensis, cui nunc diocesis antiqua Santonensis annectitur, ex authenticis locis excerptam et ad nos, juxta nostras preces, missam, in thecâ argenteâ ovalis figuræ, unico criviallo munitâ, super panno serico rubri coloris, fuisse collocatam : hanc autem thecam, circumductis a parte posteriori filis sericis rubris, tigillo nostro in cerâ rubrâ hispanicâ impresso, consignavimus. Hanc quidem

5° HOPITAL D'HYDROPIQUES A MARSEILLE.

Dans la *Bibliographie catholique* de février, dom Lévesque publie sur *Saint Eutrope dans l'histoire, la légende et l'archéologie*, par M. Louis Audiat, un article — reproduit en partie par le *Moniteur de la Saintonge* du 8 avril — et qui se termine ainsi : « M. Audiat, qui connaît la Saintonge sur le bout du doigt, a condensé dans ce volume de longues années d'étude et de recherches ; il a embrassé le sujet dans toute son étendue ; » et le critique signale dans le livre l'omission d'un hôpital d'hydropiques à Marseille, dédié à saint Eutrope.

—
N° 391. *Le docteur Bobe-Moreau, pharmacien en chef de l'école de santé de Rochefort. Voir plus haut.*

—
N° 395. *Jean Alfonse Saintongeais*, VIII, 152. — Je ne puis pour le hardi navigateur saintongeais du xvi^e siècle, le prédécesseur de nos intrépides explorateurs charentais du xix^e siècle, les René Caillé, les Arthur Thouar, les Henri Coudeau, que renvoyer à l'ouvrage de M. Pierre Margry, *Les navigations françaises et la révolution maritime du XIV^e au XVI^e siècle* (Paris, Tross, 1867, in-8°). Il le fait naître près de Cognac et mourir vers 1547. Voir *Etude sur le capitaine Alfonse*, d'après le livre de M. Pierre Margry, par M. Emile Biais, dans le *Bulletin* de la société archéologique de la Charente, p. 997, t. vi, 4^e série, 1868-1869. B.

— Il a été déjà question d'Alfonse dans le *Bulletin*, t. III, p. 384, à propos d'une demande, n° 226, de M. de La Morinerie à son sujet. On lira en outre avec profit la note importante de M. Louis Delavaud, *idem*, p. 428. Nous renvoyons le lecteur à ces deux passages.

—
N° 394, VIII, 152. *Un sénéchal de Saintonge, chambellan de Louis XI.*

Gaston du Lion

Dans le splendide volume *Lettres autographes composant la collection de M. Alfred Bovet*, je lis, p. 4 : Lettre de Louis XI

sancti Eutropii venerandam reliquiam ipsimet rectori ecclesiæ loci vulgo dicti Sarbazan, in quâ præfatus episcopus speciali devotione fidelium colitur, dono dedimus, ut in dictâ ecclesiâ, religiose conservatâ, publicæ fidelium venerationi exponatur. In quorum fidem, has præsentis litteras signo sigilloque nostro munitas necnon secretarii generalis subscriptione firmatas, in præfatâ ecclesiâ conservari volumus.

Datum Aturi, in palatio episcopali nostro; die quintâ junii anno Domini 1849.

† F. AD. AD. EPIS. ATURENSIS.

De mandato Ill. ac RRev. DD. episc. Atur.

A. DULON, can., sec. gen.

au duc de Milan, Galeazzo-Maria Sforza (Orléans, 27 mars 1467), accréditant Gaston du Lion, sénéchal de Saintonge, et Jean Philippe, président des comptes du Dauphiné : « Nous envoyons présentement par devers vous nos amez et féaux conseillers Gaston du Léon, nostre chambellan et seneschal de Xaintonge, et maistre Jehan Phelippes, président de nos comptes du Dauphiné, ausquelz avons chargéé vous dire de par nous aucunes choses. Si vous prie que les veuillés croire et adjouster plaine foy et créance à ce qu'ilz vous diront de notre part... » Gaston du Lion avait été un des fidèles serviteurs du dauphin (*Lettres de Louis XI*, I, 369); il fut envoyé par lui, en avril 1456, auprès des Bernois, et peu après à Rome, puis le 15 mai 1460 au duc de Milan. Il reçut du dauphin, le 3 juin 1460, pleins pouvoirs pour traiter avec le duc de Milan, cent écus par mois (25 juin 1460) pour son voyage en Italie, et du duc de Milan un « chival qu'il vous a pleu moy envoyer pour les joustes, lequel m'a très grandement et bien servy... » selon la lettre de remerciement qu'il lui écrivit le 7 juin 1460. Le 6 décembre, il assista à la ratification du traité fait par le duc avec le dauphin. Il fut récompensé de ses services, lors de l'avènement au trône de Louis XI, par la charge de sénéchal de Saintonge le 12 août 1461, et de gouverneur ou capitaine de la tour du pont de Saintes; puis fut sénéchal de Guyenne le 27 avril 1468 et de Toulouse le 13 novembre 1469. Louis XI lui avait donné aussi les terres et châtellenies de Royan et de Mornac, Taillebourg et Le Cluseau, et la troisième partie de Soubize qui appartenait à Olivier de Coëtivy, seigneur de Taillebourg, et que celui-ci lui disputa et se fit restituer plus tard par lettres patentes du roi des 9 décembre 1462 et 21 juillet 1463. Le 5 mai 1462, il reçut comme seigneur usufruitier de Taillebourg l'aveu rendu par André de Barbezières, seigneur de Mauregard. On le trouve encore qualifié de vicomte de Lavedan, seigneur de Malauze, de Bessaudun. Il était frère de Pierre du Lion, archevêque de Toulouse en 1475. Il épousa Jeanne, héritière du vicomté de Lavedan au comté de Bigorre, dont il ne laissa qu'une fille, Louise du Lion, dame de Malauze en Quercy et vicomtesse de Lavedan en Bigorre, qui, vers 1462, épousa Charles de Bourbon, baron de Chaudesaigues, fils naturel de Jean II, duc de Bourbon, d'où sont issus les marquis de Malauze, du nom de Bourbon.

De quel pays était-il ? Froissart parle fort d'un Espaeng du Lion, avec lequel il fit plusieurs voyages qu'il raconte. Espaeng avait toute la confiance de Gaston, comte de Foix, qui l'employait dans les affaires importantes. Peut-être notre Gaston du Lion était-il un de ses descendants, et le nom de Gaston lui venait-il de quelques uns des comtes de Foix. Mais les du Lion sont bien nombreux. J'ai lu, il y a vingt ans, sur la cloche de Pont-Labbé le nom d'une du Lion, qui en était prieure.

Il y a des du Lion, seigneurs de Poinsson et Poinssenot en Champagne, originaires de Bourgogne, qui portent d'or semé de croisettes de sable au lion de même, orné et lampassé de

gueules. Ils firent leurs preuves en novembre 1668, devant Caumartin, intendant de Champagne.

Vers le temps du sénéchal Gaston du Lion, il y a plusieurs du Lion en Saintonge qui portent les mêmes armes que lui, *d'azur au lion d'or*. Peut-être y établit-il quelques membres de sa famille. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on voit à La Rochelle et aux environs des du Lion.

En 1542, Yves du Lion, écuyer, seigneur de Joussac, fut l'un des députés de La Rochelle envoyés vers François I^{er}; il fut maire en 1545. Vers le même temps, Jacques du Lion, sieur de Jousseran, était échevin de cette ville et élu au gouvernement de La Rochelle, maire de La Rochelle en 1514, et Yves du Lion, écuyer, était seigneur de Mortaigne La Vieille et du grand fief de Rochefort qu'il échangea le 25 février 1561, de Tasdon et de la moitié de La Salle d'Aytré qu'il vendit, en 1556, à Claude d'Angliers, seigneur de La Sauzaye, époux de Catherine Joubert.

Jacques du Lion, écuyer, seigneur du Grand Fief, dit Amos Barbot, « homme hautain et impérieux, et des plus nuisibles à la liberté et aux droits de la ville, ainsi que l'avait été son père », prit une part active au complot du Cœur Navré pour remettre La Rochelle au roi en 1573. Voir Arcère, II. 536.

Il était sans doute parent de ceux-là ce Jean du Lion, qui fut juge du pays des Rivières. Son fils fut probablement Antoine du Lion qui portait *d'azur au lion d'or*, qualifié seigneur de Preuilly et de Gentilly, près de Paris, peut-être aussi du fief de Brusilly en Mâconnais, pourvu en 1530 d'une charge de conseiller au parlement de Paris. Il mourut vers 1564. Il avait épousé d'abord Marguerite de Trelon ou Terlon, d'une famille parlementaire de Toulouse, puis Jeanne de Châteauneuf-Pierre-Buffière, qu'on croit veuve de Bertrand, baron de Salignac, dont la fille Jeanne, héritière de Salignac, épousa Armand de Gontaut-Biron. De ces deux femmes, Antoine du Lion eut : 1^o François du Lion, qui était premier président à la cour des monnaies en 1594 ; 2^o peut-être Pierre, qui fut le premier mari de Guillemette de Créqui ; 3^o et 4^o deux filles élevées à l'abbaye de Saintes, où leur tante était religieuse : Marguerite, femme en 1559 de Jean Spifame, seigneur des Bisceaux et de Paci, conseiller au parlement de Paris et conseiller d'état, et Jeanne du Lion qui eut quatre maris : 1^o François Goumard d'Eschillais ; 2^o par contrat du 9 juillet 1579, Léon Bouchard d'Aubeterre de Saint-Martin de La Coudre, dont le fils Josias épousa, en 1596, Jeanne de Rivery, fille de Jean, seigneur de Potonville, 4^o mari de sa mère, et de Claude de Herbelot, sa première femme ; et en secondes nocces, le 20 janvier 1610, Anne, fille de Jacques Goulard ; 3^o César de Saint-Larry de Bellegarde, gouverneur de Saintonge, Angoumois et pays d'Aunis, dont Octave de Saint-Larry, archevêque de Sens ; 4^o Jean de Rivery de Potonville, chevalier de l'ordre du roi, gouverneur de Brouage, le même, pense-t-on, qui fut, avec sa troisième femme Guillemette de Créqui et son fils, enterré en l'église des jaco-

bins de Saintes où une vitre avec une inscription portait les armes des Rivery et des Créqui.

La prieure de Pont-Labbé, monastère dépendant de l'abbaye bénédictine de Saintes, était sœur d'Antoine du Lion.

BIBLIOGRAPHIE

GABORIAU (Emile). *Les esclaves de Paris*, édition illustrée. Paris, Boulanger, 28 février 1888, in-8°, 825 pages.

GARGAM (Marie-Georges-Hector), né à Rochefort le 7 février 1863, docteur en médecine, médecin de la marine. *Calculs des uretères*, thèse pour le doctorat soutenue, le 11 mai 1887, à Bordeaux. Rochefort, imp. Thèze, 1887, in-4°, 51 pages.

GARNAULT. *Le commerce rochelais*. Voir *Bulletin*, VII, 235.

GARNIER (Paul), médecin en chef de l'infirmerie spéciale des aliénés de la préfecture de la Seine. *L'automatisme somnambulique devant les tribunaux*. Prévention de vol, rapport médico-légal, non-lieu. Paris, J.-B. Baillière, 1887, in-8°, 23 p. — Extrait des *Annales d'hygiène publique*, avril 1887.

— *Du délire chronique*. Paris, imp. Rougier, 1887, in-8°, 14 p. — Extrait des *Annales médico-psychologiques*.

— *La Génération universelle*. Paris, Garnier, 1888, in-8°, 568 p.

GAUTRET (Jules), [né à Saint-Sorlin de Marennes], pharmacien universitaire de 1^{re} classe, aide-pharmacien de la marine. *L'huître de la Seudre*. [Thèse pour l'obtention du titre de pharmacien universitaire en 1^{re} classe]. Montpellier, imp. Serre et Ricome, 1888, in-8°, 63 pages.

Sept parties composent ce travail ; la première « fait l'histoire des établissements ostréicoles dans l'antiquité jusqu'à nos jours », et expose « sommairement les règlements et les lois régissant cette industrie », en cinq pages dont deux pour l'histoire : c'est peu, trop peu. Il y a des inexactitudes. Où l'auteur a-t-il pris ce mot qu'il attribue à Cicéron, parlant de Sergius Orata, *Luxiorum magister* ? Cicéron a parlé deux fois d'Orata ; mais jamais il n'a prononcé le mot de *luxiorum*.

GÉLINEAU, GRAND et GOYARD. — *La fièvre jaune*, instructions médicales et populaires pour la préservation et le traitement, rédigées par une commission composée de MM. les docteurs Gélineau et Grand, anciens chirurgiens de marine, et Goyard, rapporteur. Paris, Carré, 1887, in-8°, 30 pages.

Général (Le) Coffinières de Nordeck, né à Castelnau le 3 septembre 1811, décédé à Paris le 7 janvier 1887. *Notice biographique*. Saintes, imp. Hus, 1887, in-8°, 12 p. — Commandant de l'école polytechnique pendant 5 ans, commandant supérieur de la place de Metz en 1870, il fut un des chefs les plus brillants et les plus respectés de l'armée, avec soixante ans de service et 28 campagnes. Ses trois fils ont fait avec lui la guerre de 1870 ;

son gendre, notre confrère Anatole de Bonsonge, capitaine de frégate, est mort au Sénégal en 1881, victime de la fièvre jaune.

GIRARD (B.), commissaire adjoint de la marine. *Souvenir d'une campagne dans le Levant*, 1882-1883. *Souvenir de l'expédition de Tunisie*. — Paris, Berger-Levrault, 1888, in-8°, 4 vol. Compte-rendu dans la *Charente-Inférieure* du 23 mars.

GONZALES (Emmanuel). *Les gardiennes du trésor*. Paris, Dentu, 1887, in-18, 319 p. Prix : 1 fr.

GOURDON (Georges). *Les villageoises*, poésies. Paris, Albert Savine, 1887, in-18. Prix : 3 fr. 50 — Compte-rendu dans le *Gaulois* du 30 juin, les *Nouvelles* du 2 juillet, le *Feu follet* et la *Revue littéraire et artistique* du 15, le *National* du 19, le *Libéral de Seine-et-Oise* du 23, le *Figaro* du 27, les *Tablettes* du 30, le *Soleil* du 1^{er} août, l'*Echo rochelais* du 13, la *Gazette de France* du 16, reproduit par le *Progrès*, de Saintes, du 19, le *Charentais* du 28, le *Passant* du 15, le *Courrier de l'Allier*, de Moulins, du 30, la *Revue du monde catholique* du 1^{er} septembre, la *Semaine de Vichy* du 3, le *Mémorial de l'Allier* du 13, le *Triboulet* et le *Moniteur universel* du 18, le *Monde*, la *Nouvelle revue*, le *Monde illustré*, la *Revue artistique et littéraire*, etc., qui tous ont fait le plus vif éloge des poésies gracieuses, aimables, vivantes, pleines de souffle et de verve originale du poète rochefortais.

GENTY DE BONQUEVAL (J.). *Histoire de France, racontée en vers français*. 1887, grand in-8°, 280 p., 12 gravures. Prix : 5 fr.

Grand almanach de Saintes, année 1888. Saintes, Hus, 1888, in-12, 142 p. Prix : 20 centimes. — Il contient : *Notices biographiques* par M. Alexandre Hus sur Joseph Briand, René Briault, Charles Coucis de Burie, Chaudruc de Crazannes, les deux Chavignaud, et Jacques Clément ; une page sur *Mediolanum Santonum* d'Antoine Bourricaud ; *A propos des fouilles faites à Saintes, à l'hôpital ; à Saint-Eutrope*, où M. l'abbé Laferrière raconte ses travaux et en donne la conclusion : « Au lieu de descendre du narthex ou vestibule, comme l'indique le plan Briand, dans les trois nefs de l'église intermédiaire et de là, par une sorte d'amphithéâtre dans la grande nef de la crypte et de remonter par l'extrémité des bas-côtés dans l'église haute, dans l'ancien plan, on montait du narthex au [ou ?] vestibule, directement dans la grande nef de l'église haute, tandis que par les bas-côtés on pénétrait dans la crypte. » Nous avons parlé de ces fouilles en juillet dernier (*Bulletin*, VII, 246). Répétons donc encore une fois que « l'église des catéchumènes » et « l'église intermédiaire » sont des hypothèses archéologiques et fausses. Il y avait une église Saint-Eutrope qui s'étendait sur la place ; l'église actuelle n'est que le chœur de cette église, auquel on a ajouté — en 1614, dit M. l'abbé Laferrière ; en 1601, dit l'abbé Lacurie, qui ne donnent aucune preuve — le chœur actuel. Ces deux chœurs réunis forment l'église du XIX^e siècle ; au transept ancien était l'escalier qui donnait accès directement de l'é-

glise haute à l'église basse. Cette disposition est celle de toutes les églises à cryptes : Sainte-Radégonde de Poitiers, Notre-Dame du Port à Clermont-Ferrand. Voir *Saint-Eutrope dans l'histoire et l'archéologie*, page 396.

GRANGES DE SURGÈRES (Le marquis de) et Gustave Bourcard. *Les Françaises du XVII^e siècle*. Préface de M. le baron Roger de Portalis, ouvrage orné de douze portraits d'après les originaux. Paris, Dentu, 1887, in-8°. Prix : 60 fr.

HANNEDOUCHE, inspecteur primaire à Melle. *Six ouvriers célèbres*. Paris, H. Lecène et H. Oudin, in-12, 65 pages.

Ces *Six ouvriers célèbres* sont Bernard Palissy, Vaucanson, Jouffroy, Philippe Lebon d'Humbersin, Frédéric Sauvage et Fresnel. Des cinq planches la première représente un « plat attribué à Bernard Palissy », rustiques figulines, et la dernière le phare de Cordouan, muni de l'appareil du système Fresnel. On fait naître le potier en 1500 et mourir en 1590, quoiqu'il n'ait vécu que 80 ans et l'on cite les paroles apocryphes d'Henri III. Les dix pages sont presque uniquement consacrées aux essais d'émaillerie.

Inauguration des écoles communales de La Couarde. La Rochelle, imp. Siret, in-8°, 24 pages.

JARLIT (L'abbé). *Origines de la légende de Mélusine*. Poitiers, imp. Blais, Roy et C^{ie}, 1887, in-8°, 92 p., 2^e partie, extraite des *Mémoires de la société des antiquaires de l'ouest*, t. ix, 1886 ; la 1^{re} avait paru dans le t. vii.

Mémoire plein de recherches et de déductions ingénieuses. La légende de la fée est d'origine scythique et repose sur le fait de l'établissement en Bas-Poitou, à Lusignan, d'une tribu sarmate.

— *Un prêtre d'autrefois. Notes biographiques sur M. l'abbé Pierre Auzuret, curé de Soudan*. Poitiers, imp. de P. Oudin, 1887, in-8°, 32 p. — Bien intéressante biographie de Pierre Auzuret, né à Niort le 16 mars 1801, d'abord clerc d'avoué, élève au petit séminaire de Bressuire, au grand à Poitiers, prêtre en juin 1826, curé de Soudan où il a passé sa vie, où il est mort le 3 août 1886, aimé, vénéré de tous. Il était neveu d'André Auzuret, enfermé au couvent des Carmes en 1792 qui avait échappé aux massacres de septembre en sautant par-dessus un mur.

JUIN (L'amiral). *Discours prononcé à l'institution de Pons, le 22 juin 1886*. (Eloge des anciens élèves tués à l'ennemi). Pons, imp. Noël Texier, 1886, in-8°, 20 pages.

LABAT (Gustave). *Documents sur la ville de Royan et la tour de Cordouan*. Bordeaux, Gounouilhoul, 1888, in-4, 235 pages.

LA CROIX (Le P. Camille de). *Cimetières et sarcophages mérovingiens du Poitou*. Paris, imp. nat., 1887, in-8°, 47 p. — Extrait du *Bulletin archéologique du comité des travaux his-*

toriques, n° 3 de 1886, ce travail, accompagné de nombreux dessins, est d'une grande importance pour cette partie de l'archéologie mérovingienne. On sait la compétence du père de La Croix, et avec quel soin il note ses découvertes, avec quelle sagacité il regarde, et que rien n'échappe à sa scrupuleuse exactitude. Il a exploré plus de dix cimetières du Poitou, et nous décrit les sarcophages seulement avec des détails très précis ; mais il n'a décrit et gravé que les plus importants ; il lui reste à formuler des lois générales tirées de ses multiples observations. Ces conclusions viendront quand les fouilles à faire encore ici et là seront achevées ; et elles seront nouvelles, décisives : nous nous en rapportons à la science de l'archéologue de Sanxay et de l'hypogée martyrium.

LAMONDIE (Jacques). *Les masques* (poésie). Le Chaillot de Snonnac, imp. de L. Charpentier, 1886, in-18, 7 pages.

LA TRÉMOILLE (Louis de). *Guy de La Trémoille et Marie de Sully*. Voir *Bulletin*, t. VII, p. 380.

— *Inventaire de François de La Trémoille (1542) et comptes d'Anne de Laval*. Nantes, Grimaud, 1887, in-4, xx-214 pages.

LASTEYRIE (Robert de). *Étude archéologique sur l'église Saint-Pierre d'Aulnay*. Paris, A. Lévy, 1887, in-4°, 16 pages ; 3 héliogravures. (Extrait de la *Gazette archéologique*).

LE BELIN DE DIONNE (A.). *Notice sur V. Sabatier*. Rochefort, imp. Thèze, in-8°, 32 pages.

LEMOYNE (A.). *Fleurs des ruines* (vers). Paris, Lemerre, 11 avril 1888, in-18, 131 p. Prix : 3 fr.

LEWIS (Bunuel), m. a., f. s. a. *The antiquities of Saintes*. 1887, in-8°, 52 pages. Voir *Bulletin*, VIII, 13.

LIBOUROUX (A.-M.-J.). *Thèse de doctorat en médecine*. Rochefort, imp. Thèze, in-4°, 95 pages.

LIEUTIER (Nelly). *Un oiseau de proie parisien*. Paris, Picard et Kaan, 5 juillet 1887, in-8°, 208 p., et grav. de Focillon. 3 fr.

LIÈVRE (A.-F.). *Les chemins boinés*. Melle, imp. Lacuve, 1887, in-8°, 5 p. (Extrait de la *Revue poitevine*). Voir *Bulletin*, VII, 392, note qu'a citée le *Bulletin de la société historique du Périgord*, XIV, p. 464.

LOTI (Pierre), [JULIEN VIAUD]. *Madame Chrysanthème*, roman japonais. Aquarelles et dessins par Rossi et Myrbach. Paris, Calmann-Lévy, 25 novembre 1887, in-8°, 339 p. Prix : 10 fr.

LOZE (Armand). *Les histouères de Frazine*. Barbezieux, imp. Ferchaud, 1887, in-18, 40 p. Prix : 50 cent.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DE JUILLET 1888. — CHRONIQUE : Admission dans la société des *Archives* ; Revue de la presse. — NOUVELLES : Récompenses et distributions honorifiques ; Publications nouvelles ; Conférences ; Sociétés savantes ; Congrès de la Sorbonne ; Nos artistes au salon ; La vaccine ; Noël's patois ; Changements de noms. — NÉCROLOGIE : Jules Castagnary, Charles Longueveau, Charles Bégaud, Etienne Boisferon, Adolphe Lesson, Pierre Levrot, Henry de Marguerie, Victor Piton, Georges Roudier. — EXCURSION à Echebrune, Lonzac, Jarnac, Chadenac, Marignac, Avy, Usson et Pons. — ARCHÉOLOGIE : Inauguration du musée de Saintes ; Fouilles de Saintes ; Epigraphie d'Eschillais et de Brouage. — VARIÉTÉS : L'abbaye de Saint-Séverin ; François de Lanoue. — LIVRES ET PÉRIODIQUES : Le *Canada-Français*, *Revue du Bas-Poitou*, — *des patois*, etc. — QUESTIONS ET RÉPONSES : Les sociétés de tir, d'escrime aux siècles passés ; L'historien Jacques Estourneau, de Beauvais ; Les Seuillet de Pons ; Le Vasseur de Villeblanche ; Louis André, président du tribunal révolutionnaire de Rochefort ; Le présidial de Pons, — de Marennes et M. de Richier ; Les Beaupoil de Saint-Aulaire ; Les Lacroix de Saint-Cyprien ; Le droit d'anguillage à Saintes ; Un cousin d'Agrippa d'Aubigné ; Les maîtres savetiers de Saintes. — BIBLIOGRAPHIE : *Mab-Org*.

CHRONIQUE

DESSOCIÉTÉS SAVANTES, CONFÉRENCES, MUSÉES, BEAUX ARTS, LETTRES.

SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

Séance du bureau et du conseil (23 juin).

Adoption du procès-verbal de la séance du 28 mars.

Admission de membres nouveaux.

Lecture par M. d'Aussy du compte-rendu de l'excursion du 17 mai. (Voir plus bas, page 257).

Il reste encore à recouvrer un certain nombre de cotisations de l'année ou des années précédentes (environ 1,500 francs). Les retardataires seront invités à se mettre en règle.

Le xvi^e volume sera mis en distribution vers le 10 juillet.

Il est décidé qu'on louera un local pour la société.

L'échange du *Bulletin* est autorisé avec plusieurs sociétés étrangères : Bruxelles, Londres, Madrid, Mexico, etc.

La société, dans sa dernière séance, a admis comme membres:
MM.

Emile Alexandre, lithographe, cours National, à Saintes, présenté par M. Audiat ;

Louis Barsalou, à La Chagnée, commune de Mons, présenté par MM. Daniaud et Baron ;

Arsène de Beauvais, à Saint-Pierre d'Oleron, présenté par M. l'abbé Tricoire ;

Amédée-Michel Castagnary, quai des Roches, à Saintes, présenté par M. Louis Audiat ;

L'abbé Chaumet, chanoine honoraire, supérieur du petit séminaire de Richemont, par Cognac, présenté par MM. l'abbé Gendre et Audiat ;

Roger de Kerraoul, lieutenant de vaisseau à Brest, présenté par MM. Brunaud et Heurtel ;

Le docteur Alfred Pouvreau, médecin à Thors, conseiller d'arrondissement, présenté par MM. Baron et Daniaud ;

Le comte Aymard d'Arlet de Saint-Saud, au château de La Valouze, par La Roche-Chalais (Dordogne), présenté par M. de La Faye.

REVUE DE LA PRESSE

Ont reproduit le sommaire du numéro de mai du *Bulletin* : Le *Barbezillien* du 17, la *Saintonge* du 26, le *Progrès* du 30, l'*Echo saintongeais* du 31, le *Rappel charentais* du 3 juin.

L'article sur *Les arènes de Saintes* a été reproduit par le *Moniteur de la Saintonge* du 24 mai et le *Forum artistique*, de Paris, du mois de juin.

Le *Bulletin de la société des antiquaires*, à Poitiers, p. 432, 1^{er} trimestre 1888, signale la note du 1^{er} mars sur les faïences de Saint-Porchaire.

Le *Bulletin de la société de statistique des Deux-Sèvres*, 1^{er} trimestre 1888, mentionne dans le *Bulletin*, VIII, 771, la notice sur Coudert-Prévignaud.

Le *Moniteur des juges de paix* du mois de juin reproduit du *Bulletin* de mars le sonnet *Le château de François I^{er}*, « dû à la plume élégante de notre collègue, M. Edmond Maguier, suppléant du juge de paix du canton sud de Saintes », et rend compte d'*Un épisode de la défense nationale en 1870*, par M. Philippe Rondeau, ancien conseiller à la cour d'appel de Poitiers.

Ont rendu compte du numéro de mai : l'*Echo rochelais* du 31 mai, qui cite les nécrologies de Duplais-Destouches, Vaison et Deslandes ; analyse « un long article écrit avec talent et humour » sur les collectionneurs et archéologues saintongeais ; l'étude de M. Edmund Bishop sur le missel de l'abbaye de Saint-Séverin ; « douze pages très intéressantes et fort curieuses » sur Bobe-Moreau ; le *Moniteur de la Saintonge* du 10 juin, qui insiste sur les *Collectionneurs et archéologues saintongeais* ; la *Revue poitevine* du 15, qui rend compte de la séance du 8 à Cognac, cite les principaux articles des livraisons de mars et de mai.

Ont rendu compte de l'excursion : Le *Moniteur de la Saintonge* du 20, qui constate « un temps à souhait, de l'entrain, de la gaieté et de la science. Quels magnifiques monuments possède notre contrée, qu'on ignore ou qu'on ne connaît pas assez ! » Il cite Echebrune, Lonzac, « singulière église avec ses boulets, ses obus, ses canons et la salamandre sur les murs, avec des légendes faisant allusion aux amours du grand-maitre de l'artillerie de France, Jacques Galliot de Genouillac ! » ; Chadenac avec la municipalité et le curé accueillant les touristes, etc. ; article analysé dans la *Revue poitevine* du 15 juin ; le *Progrès* du 25 qui dit des excursionnistes : « Partout ils trouvent un art magnifique et des mutilations indignes ou des restaurations quelquefois pires ; partout ils constatent l'urgence de réparations qui sauveraient de la destruction des monuments remarquables, que les communes ne peuvent ou ne veulent pas faire, et dont l'état, sur lequel on se repose trop souvent, ne se soucie pas. Lonzac est une église unique que tous les étrangers visiteraient... s'ils la connaissaient, et que les habitants devraient un peu mieux apprécier... La société des *Archives* devrait multiplier ces pèlerinages artistiques ; ces voyages en commun sont très peu coûteux, bien plus agréables et fort intéressants... » ; l'*Indépendant* du 31, reproduit par le *Mémorial de Saintes* : « Quelle gaieté ! Où est donc la gravité que l'on attribue aux membres des sociétés savantes ?... Voici Echebrune et sa curieuse église. Le clocher est tombé depuis longtemps ; et la pauvre cloche, élevée sur quelques madriers à deux mètres au-dessus du sol, dans la cour du presbytère, appelle les fidèles d'une voix plaintive et peu sonore, hélas ! » Puis Lonzac, Jarnac-Champagne, Chadenac, avec son cimetière mérovingien et sa borne milliaire, « que le conservateur du musée de Saintes serait bien heureux de placer au milieu des restes de la même époque » ; Marignac, Avy, enfin Les Egretaux dont M. William Augereau nous fait les honneurs avec la plus grande cordialité.... Son excellent goût et ses connaissances architecturales feront de sa nouvelle habitation une merveille, que la ville de Pons pourra montrer avec un légitime orgueil... »

AVIS ET NOUVELLES

Le xvi^e volume des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, grand in-8° de 500 pages, paraîtra le 10 juillet. Il contient *Les lettres* de Philippe Fortin de La Hoguette, de Chamouillac en Saintonge, à Pierre et Jacques Dupuy, à Mathieu Molé, à Peiresc, etc., datées du camp devant La Rochelle (1628), de Nieul, Brouage, de La Grève, Chamouillac, Blaye, Sablonceaux, Saintes, Bordeaux, Blois, Vassy, Montauban, Orléans, etc., par M. Philippe Tamizey de Larroque; — *Mornac, Matha, Royan, Arvert*, pièces diverses (1289-1776), par M. Denys d'Aussy; — *Lettres* de Pierre Péris, ministre de Pons et d'Aytré, à Pierre Ferry, ministre de Tonnay-Charente (1619-1625), sur les derniers événements qui se passent en Saintonge et sur les dissensions religieuses, par M. Paul d'Estrées; — *Les cahiers des doléances* (1789) des commis, ingénieurs, chirurgiens, employés, ouvriers, maîtres entretenus, etc., du port de Rochefort; des avocats, chirurgiens jurés, huissiers, chambre de commerce, procureurs, médecins, officiers de la milice, bouchers, charcutiers, chaudronniers, fondeurs, maçons, couvreurs, menuisiers, bahutiers, tonneliers, merciers, drapiers, orfèvres et horlogers, ciriers et chandeliers, perruquiers, tailleurs, selliers, bourrelliers, charrons, tourneurs, traiteurs, etc., par M. Philippe Rondeau; enfin une ample *Table onomastique*, par M. Edouard Amouroux.

Le xvi^e volume des *Archives* sera expédié directement par la poste ou comme colis postal, aux souscripteurs qui ont demandé et payé un de ces modes d'envoi. Pour les autres, leur exemplaire est envoyé, comme précédemment, chez nos correspondants, où ils peuvent le réclamer dès maintenant :

Chez M. Picard, libraire, rue Bonaparte, 82, à Paris, pour les sociétaires de Paris; pour ceux de Bordeaux, chez M. Ferret, libraire, cours de l'Intendance, à Bordeaux; — pour ceux de Niort, chez M. Clouzot, libraire; — de Cognac, chez M. Callandreau, notaire; — d'Angoulême, chez M. Paul de Fleury, archiviste; — de Jonzac, chez M. Quimaud, pharmacien; — de La Rochelle, chez M. Musset, bibliothécaire; — de Marennes, chez M. Florentin, ancien libraire; — de Rochefort, chez M. Allègre, ancien notaire; — de Saint-Jean d'Angély, chez M. Saudau; — de Saintes, chez M. Audiat, à la bibliothèque.

La société des Archives a été invitée par la Diana de Montbrison à assister à l'inauguration de la statue de Victor de Laprade, qui a eu lieu le 17 juin.

Par arrêté du ministre de l'instruction publique, en date du 19 mai, notre confrère, M. François Pinasseau, notaire à Sain-

tes, secrétaire de la société de gymnastique *la Santone*, qui a pris une si large part à l'organisation de la xiv^e fête fédérale de gymnastique les 20 et 21 mai, a été nommé officier d'académie.

L'académie des sciences de Toulouse, dans sa séance du 27 mai, a accordé le premier de ses prix annuels, fondation Gaus-sail, à notre confrère, M. le lieutenant Espérandieu, professeur à l'école militaire d'infanterie de Saint-Maixent, pour son ouvrage sur les inscriptions romaines de la Saintonge et du Poitou.

La société nationale d'encouragement au bien a décerné une médaille d'honneur à notre confrère, M. Edmond Maguier, pour ses publications poétiques.

L'académie française a décerné le prix Botta, consacré particulièrement à récompenser des ouvrages littéraires composés par des femmes, une médaille d'honneur aux *Pensées d'une reine*, par Carmen Sylva — pseudonyme d'une tête couronnée — 2,900 fr. à M^{me} Arvède Barine (M^{me} Vincent, de La Rochelle), pour ses *Portraits de femmes*, et 2,500 fr. à M^{me} Anais Ségalas, pour ses *Poésies*.

Parmi les lauréats du salon de 1888 est M. Furcy de Lavault, peintre, conservateur du musée de La Rochelle, qui a obtenu une mention honorable.

L'académie des beaux-arts a décerné le prix Themont, 1,000 francs, à M. Barbotin, de l'île de Ré, graveur.

Notre compatriote, M. Thouar, vient d'arriver à La Rochelle, ayant achevé, avec de très grands dangers, l'exploration du bassin du Picolmayo et du Chaco boréal.

Le manuscrit du *Dictionnaire des lieux dits du département de la Charente-Inférieure*, par M. Amédée Clément, chef de division à la préfecture, a été offert par sa sœur, M^{lle} Clément, aux archives départementales.

Le *Mémorial de Saintes*, du 3 juin, publie de M. Victor Billaud, Royan, page extraite du *Guide à Royan*, qui va paraître avec de nombreuses illustrations de M. Antoine Duplais-Des-touches.

L'*Ère nouvelle*, de Cognac, a commencé dans son numéro du 20 mai un feuillet signifié B., *La belle Lydie*, épisode historique du siège de Cognac, dont la scène se passe en 1651, au château de François I^{er}.

A paru le *Catalogue du musée de la ville de Saintes. Antiquités gallo-romaines*, par M. Louis Audiat, grand in-8° orné de gravures. Prix : 2 francs, franco.

L'*Indicateur des logements et des places*, qui succède à l'*Annonce commerciale* (1877 à 1882), a publié son 1^{er} numéro le 15 juin à La Rochelle, imprimerie de Noël Texier; M. Léon Mehaignery, administrateur-gérant. Prix : 5 fr. par an.

La 15^e livraison de *La renaissance en France*, par M. Pastre, sous presse, comprendra Poitou (fin), Saintonge et Angoumois, et contiendra l'hôtel de ville et la maison de Henri II à La Rochelle, la fuie de Montierneuf en Saint-Aignan, la croix hosannière de Moëze, etc.

Notre confrère, M. l'abbé Blanchet, écrit une *Histoire de l'abbaye de La Couronne*, dont la première partie vient de paraître dans le *Bulletin* de la société archéologique de la Charente. Voir *Chartes saintongeaises de l'abbaye de La Couronne*, publiées par M. Paul de Fleury dans le volume VIII des *Archives*. L'ouvrage nous donnera certainement quelques détails sur la Petite-Couronne en Arvert.

EXCURSIONS : Le 17 juin, par la société des sciences naturelles de La Rochelle, aux roches et grottes de Saint-Vaize, près de Taillebourg; le 21, par la commission des arts, à Echillais, « dont le portail est un très remarquable spécimen d'architecture romane », à Trizay, Montierneuf, Saint-Aignan; la soirée a été « consacrée à l'étude des remparts de Brouage et de la croix hosannière de Moëze ».

CONFÉRENCES. — Le 26 mai, au temple protestant de Saintes, par M. Georges Boutelleau, *Victor Hugo spiritualiste*, sujet traité dans le temple à Marennes le 21 avril; le 30 mai, à Rochefort, et le 31, à Saintes, par M. le docteur Charles Moinet, *Les deux grandes républiques, Etats-Unis et France*, compte-rendu dans le *Phare* du 1^{er} juin; le 2 juin, à Rochefort, par M. Martineau, juge d'instruction à Rochefort, *De l'or et de l'argent et de leur rôle comme monnaie*, compte-rendu dans les *Tablettes* du 5 et le *Phare* du 6.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — Société littéraire de La Rochelle, séance du 23 mai : lecture par M. Menut de la biographie d'Aimé Bonpland, né à La Rochelle le 28 août 1773, publié par M. Gustave de Barral dans la *Revue sud américaine* du 13 mai; par M. de Richemond, d'une étude critique de sociologie.

Société de géographie de Rochefort, séance du 15 juin: *Etude sur la Charente maritime*, par M. Courcelle-Seneuil.

Commission des arts, séance du 26 avril : lecture par M. Xamheu des *Mémoires de Boisrond* (2^e article); de l'étude

sur Le Cormier (4^e article); par M. l'abbé Noguès, de l'analyse de *The antiquities of Saintes* (Voir *Bulletin*, VIII, 185), et par M. l'abbé Cazaugade, *Origine de l'ascia*, « véritable leçon d'histoire », dit M. l'abbé Noguès, qui a combattu les conclusions de son confrère avec M. l'abbé Gendre et M. l'abbé Val-leau. M. l'abbé Noguès a été fait par M. Xamheu secrétaire provisoire, à la place de l'abbé Vallée.

Société des sciences naturelles de La Rochelle; séance du 11 mai : lectures, par M. de Richemond, d'une étude sur le livre *l'Animal*, de M. Van Ende; par M. Cassagneaud, d'un mémoire sur le catalogue des oiseaux de la Brenne, de M. René Martin; par M. Foucaud, au nom de M. Termonia, compte-rendu de l'excursion botanique du 29 avril; et par M. Basset, celui de l'excursion géologique.

CONGRÈS DE LA SORBONNE

La Charente-Inférieure et la Charente, qui jadis étaient toujours brillamment représentées aux réunions des sociétés savantes de la Sorbonne, ont très peu fait parler d'elles cette année. Il y a eu quelques communications et quelques discussions, dont nous allons parler, d'après le *Journal officiel*; nous citerons ceux de nos confrères qui ont pris quelque part à ce congrès et les sujets traités qui se rapportent un peu à notre circonscription.

A la section des sciences économiques, séance du 28 mai, notre confrère, M. Philippe Rondeau, a fait une communication sur les cahiers des doléances des ouvriers du port et des communautés diverses de Rochefort. Ces pièces sont publiées dans le xvi^e volume des *Archives*, qui va paraître. A celle du 24, à propos de l'emprisonnement des mineurs, il a montré ce qui avait été fait sous ses yeux, pendant ces trente dernières années, dans les ressorts de Poitiers et de Riom, au sujet des jeunes gens traduits devant les tribunaux. Dans ces deux ressorts les magistrats évitaient, autant que possible, toute condamnation pour ne pas ouvrir un casier judiciaire à ces jeunes gens; ils les envoyaient dans des maisons d'éducation correctionnelle jusqu'à vingt ans.

A la section d'archéologie (24 mai), notre confrère, M. Maxime de Beaucorps, a lu un mémoire sur des pèlerinages dans la région d'Orléans, notamment sur le puits de Saint-Sigismond, dans lequel Clodomir, roi d'Orléans, fit, malgré les prières de saint Avit, jeter Sigismond, roi de Bourgogne, sa femme et ses fils. On y venait pour les fièvres; les jeunes filles pour obtenir d'heureux mariages y jetaient des épingles et des pièces de monnaie. — Notre confrère, M. Joseph Depoin (24 mai), a exposé l'origine et l'importance des six foires existant avant la révolution dans le Vexin français; et, le 23, a décrit un reliquaire de l'église de Bruyères (Seine-et-Oise). Ce reliquaire, en cuivre repoussé, représente un évêque assis sur un siège, vêtu d'une

chasuble et coiffé de la mitre ; il remonte à la fin du ^{xiii}^e siècle. L'évêque figuré est peut-être saint Vivien, évêque de Saintes et patron de l'église de Bruyères. — M. Berthelé, archiviste des Deux-Sèvres, a lu une étude sur l'église abbatiale de Maillezaïs, et une autre sur les églises angevines du style Plantagenet, qui a reçu les félicitations de la section. — M. Henri Luguet et M. Emile Espérandieu n'ont pu lire chacun un travail sur les fouilles de Saintes qu'ils avaient préparé, la section ayant terminé ses séances un peu plus tôt qu'il n'avait été décidé.

A la section des beaux arts notre confrère, M. Henri Stein, a lu une étude sur le peintre Doyen (22 mai), et le 23, M. Hervé, «membre d'honneur de l'harmonie des ateliers des chemins de fer de l'état, à Saintes», une étude sur les Boeset, surintendants de la musique du roi sous Louis XIII et Louis XIV, et une note sur un instrument du ^{xvii}^e siècle, aujourd'hui oublié, l'orphéorédon.

A la section des sciences naturelles (25 mai), M. Vivier, de La Rochelle, a signalé l'abondance des oiseaux qui viennent la nuit se heurter au phare des Baleines, en l'île de Ré.

A la section de géographie (24 mai), M. Delisse Morin, de Royan, a lu une monographie de la commune de Breuillet, et présenté une carte d'une partie du pays des Santones sous les Romains ; et M. Gaffarel, professeur à la faculté des lettres de Dijon, a fait sur un abbé de Masdion, près de Gemozac (*Bulletin*, 1, 286), André Thevet, né à Angoulême, une lecture dont l'*Officiel* du 25 rend ainsi compte : « André Thevet a beaucoup voyagé, beaucoup écrit ; mais ses voyages ne furent marqués par aucun incident extraordinaire, et ses livres sont presque tous médiocres et d'une lecture difficile. Même de son temps, il passait pour ne pas avoir le jugement très sûr, et ses ennemis l'attaquèrent avec une ardeur qui nous paraît singulière ; mais il visita des contrées alors oubliées ou encore inconnues, et ses ouvrages peuvent être consultés avec fruit, surtout pour la partie américaine. Il était de l'expédition conduite au Brésil, sous les auspices de Coligny, par Durand de Villegaignon ; cette France antarctique, ainsi qu'on l'appelait au seizième siècle, aurait pu devenir un grand empire, mais l'entreprise avorta misérablement. Thevet s'est fait l'historien de cette tentative de colonisation dans son ouvrage (*Les singularitez de la France antarctique*). On lui doit aussi une *Cosmographie universelle* et des *Portraits des hommes illustres*. Enfin la bibliothèque nationale possède un certain nombre de ses manuscrits encore inédits. Thevet avait une insatiable curiosité. Il collectionnait avec ardeur. Médailles, statuettes, plantes, animaux, vêtements et armes, il ramassait tout. Nommé garde des curiosités du roi, il prenait plaisir à enrichir ses collections et à les montrer même à ceux qui prenaient plaisir à le tourner en ridicule ou à le plagier. Le plus impudent de ces plagiateurs fut commis par Jean Nicot, ambassadeur de France en Portugal, qui passe pour avoir introduit le tabac en France. Or, Thevet, bien avant Nicot, décrivait scientifiquement et conseillait

l'acclimatation en France du tabac. C'est donc à lui, et rien qu'à lui, que le trésor public doit le plus magnifique de ses revenus, et un grand nombre de nos concitoyens une jouissance quotidienne. En souvenir de ce bienfait méconnu, nous espérons qu'on voudra bien ne pas perdre le souvenir de ce modeste écrivain, voyageur et collectionneur émérite, trop attaqué de son vivant, mais trop oublié après sa mort. »

NOS ARTISTES AU SALON

PEINTURE. — Auguin, né à Rochefort : *Dans les dunes de Soustons* (Landes); *Une source*, en Saintonge; Bouguereau : *Premier deuil*; *Baigneuse*; Brillouin, de Saint-Jean d'Angély : *Dimanche*; *La Leçon*; Ernest-Jean Chevalier, né à La Rochelle : *La lande de Cadoret*, à Fouras; Ludovic Dubois : *Portrait de Mme X.*; M^{lle} Emma Fanty-Lescure, de La Rochelle : *La Chanson des lilas*; Albert-Tibulle Furcy de Lavault, de Saint-Genis : *Fleurs et fruits*; Emmanuel Genty : *Portrait de Mlle Jeanne*; *Portrait de M. A. D...*; Jean Geoffroy, de Marennes : *Le collier de misère*; *Une sortie de classe*; Pierre Huas, de La Rochelle : *Portrait de Mme C.*; M^{lle} Hélène de Lajallet : *Pavots*; Georges Laroque, né à Saint-Jean d'Angély : « *Run to ground!* » — *Terré!* Baptiste-Joseph Lechat, né à La Rochelle : *Fruits et fleurs d'automne*; *Géraniums*; Félix-Hippolyte Lucas, de Rochefort : *Le fil de la Vierge*; *Portrait de Mme C. C...*; Mlle Louise Olivier, de Rochefort : *Portrait de Mlle Angèle V...*; Gaston Rouillet, d'Ars-en-Ré : *Sanpans pêcheurs sur le fleuve Rouge* (Tonkin); *Brumes du matin*; *Campement des Peaux-Rouges sur les bords du lac Harrison*; *Montagnes rocheuses* (Canada); Mlle Marguerite Turner, née à Saintes : *Au travail* (portraits); Victor Viollet-le-Duc, de Châtenet : *Les bords du Lary* (Saintonge).

DESSINS. — Mlle Suzanne-Aline-Laure Bisseuil, de Saint-Georges d'Oleron : *Portrait de Mlle M. B...* (sur porcelaine); Jean Geoffroy, déjà nommé : *L'Alouette* (fusain); *Une solution difficile* (pastel); Mme Elise-Marie Dumas, de Rochefort : *Portrait de Mlle Alice D...* (miniature); Mme Aurélie Lambert, de Saintes : *Deux portraits peints sur porcelaine*; Louis-Ernest Lessieux, de La Rochelle : *Vue de Celles-sur-Cher* (aquarelle).

SCULPTURE. — A. De Guerre, de Rochefort : *La part du Cheik* (statue de bronze).

ARCHITECTURE. — Jean-Al. Moyneau, de Laleu : *La tour de la Lanterne à La Rochelle*.

GRAVURE. — Franck-Jean Baudoin, de l'île de Ré : *Contrebandiers aragonais* (gravure sur bois); Louis Darey, domicilié à Saintes : *Intérieur d'écurie* (peinture); Eugène Lacheurié, domicilié à La Rochelle, né à Paris : *La jetée à Honfleur* (aquarelle); *Les Fontes à Honfleur* (aquarelle).

Voir compte-rendu dans le *Phare*, de Rochefort, des 8, 13, 15, 17 et 22 juin, par M. Daniel Bellet.

L'exposition de peinture de Saintes, ouverte le 25 avril, s'est fermée le 10 juin. Trois tableaux ont été acquis par le musée de la ville, et quelques uns par des amateurs.

NOELS PATOIS. — J'ai sous les yeux le *Recueil de noëls* dont parle, p. 122, VIII, le *Bulletin* du 1^{er} mars, et qui est incomplet dans votre exemplaire : « *Recueil des plus beaux noëls vieux et nouveaux*, choisis entre tous ceux qui ont paru jusqu'à présent. Nouvelle édition, corrigée et augmentée avec une table. » Ici image représentant un petit saint Jean et un brûle-parfums. « A Poitiers, chez Fr.-Aimé Barbier, imprimeur-libraire, place Notre-Dame, 1816. » A la p. 11, il y a le premier noël en langage poitevin : *Do ceo, pré dé la lune*, etc. ; — page 17, un deuxième : *Au saint Nau, chentéré...* Quant à celui de la p. 122 du *Bulletin*, *Noël gaillard*, il y a quelques mots un peu différents pour l'orthographe : *chargis* pour *chargi*, *Chefboutounne* pour *Cheboutonne*, etc. Les dernières pages ne renferment que des *Noëls* en français. Un autre *Recueil de noëls* (Bordeaux, chez Coderc-Degréteau et Poujol, 1866) ne contient que deux noëls nouveaux en patois, et en patois bordelais.

A propos de la vaccine en Saintonge et de Jean Bobe, un des premiers vaccinateurs dans la province, si curieusement étudié par M. Antoine Duplais-Destouches (*Bulletin*, VIII, 49 et 219), on lira le passage suivant extrait du cahier des doléances du collège des chirurgiens de la ville de Rochefort (27 février 1789), que publie, page 434, le t. XVI des *Archives* : « On doit considérer comme un moyen d'augmenter la population, celui d'encourager à l'inoculation ; il serait nécessaire d'offrir des récompenses aux gens du peuple qui auraient assez de raison pour y soumettre leurs enfants. »

Pour compléter ce qui a été dit sur ce sujet, mentionnons dans l'*Annuaire du département de la Charente-Inférieure pour l'an X de l'ère française* (Saintes, Dupouy et Meaume), p. 101, un article *De la vaccine. Economie animale*, où l'on cite « le citoyen Bobe-Moreau, de Rochefort, citoyen aussi recommandable par ses lumières que par ses vertus publiques et ses qualités aimables », qui « a le premier publié un ouvrage répandu par la bienfaisance du citoyen préfet de ce département... » ; les citoyens Réjou et Tuffet qui ont « vacciné leurs parents et leurs propres enfans... » ; à Saintes, « le citoyen Bruslé, médecin, dont tout le monde honore le caractère et les talents... qui a publié, sous l'autorité du citoyen préfet, un ouvrage... »

ADDITION ET CHANGEMENT DE NOMS. — M. Jean-Urbain-Maurice Lafond, né à Angoulême (Charente) le 3 octobre 1861, demeurant à Vire (Calvados), s'est pourvu, le 3 mai 1887, près du garde des sceaux, à l'effet d'obtenir l'autorisation de substituer à son nom celui de Debenay-Lafond.

M. Charles-Marie Quirouard et son frère M. Georges-Marie, vérificateur des douanes à Tonnay-Charente, né le 22 mars 1859 à Guérande, ont été autorisés, par décret du 24 janvier 1887, à ajouter à leur nom patronymique celui de *Frileuse* et à s'appeler légalement à l'avenir Quirouard-Frileuse.

NÉCROLOGIE

La société a deux nouvelles pertes à déplorer :

I. — Le 11 mai, est décédé à Paris, à l'âge de 58 ans, Jules-Antoine Castagnary, né à Saintes, le 11 avril 1830, de Pierre-Michel Castagnary et de Jeanne Garestier.

Elève de la pension Chenuau et du collège de Saintes, il alla à Paris pour faire son droit. « Au moment du coup d'état, dit *le Temps* du 12, il était au nombre des étudiants qui s'étaient efforcés d'organiser la résistance sur la rive gauche. Ses études terminées, trouvant le barreau encombré par les illustrations des partis vaincus, ses ressources ne lui permettant pas de mener une existence d'avocat sans cause, il entra dans l'étude de maître Boudin, avoué, où il ne tarda pas à passer principal clerc. Il s'y montra laborieux et sagace, et ne tarda pas à acquérir, dans le monde de la basoche, la réputation d'un praticien consommé, à qui ses confrères soumettaient volontiers les cas épineux. » Sa journée terminée, il devenait lettré, critique, politique. On le recherchait dans les réunions d'étudiants et d'artistes. Sa voix charmait et enchainait l'attention. « Parmi ses camarades du quartier latin, a dit sur sa tombe un ami de jeunesse, M. Arthur Ranc, Castagnary était déjà jugé à sa valeur ; nous goûtions en lui l'esprit délicat, le bon sens aiguisé et impeccable, la fine ironie, et surtout une rare maturité, qui lui avait permis d'aborder, dès cette époque, avec compétence, toutes les questions religieuses et sociales. Aussi, quand, après 1860, dans les premières années de lutte pour la liberté renaissante, on commença à pouvoir parler, à pouvoir écrire, Castagnary ne tarda pas à se faire la place qu'il méritait. » *Le Temps* ajoute : « Il fut un des propagateurs les plus efficaces des *Châtiments*, dont les exemplaires ne pénétraient en France que lentement et dont il savait par cœur une grande partie. C'était un régal que de les entendre dire par lui, un régal que Sainte-Beuve demanda à l'un de ses secrétaires de lui procurer ; et après la visite de Castagnary, on entendit le futur sénateur s'arrêter brusquement au milieu d'une recherche pour déclamer des fragments du *Manteau impérial* ou de la pièce sur Abd-el-Kader. »

En 1857, on lui demanda le compte-rendu du Salon pour une petite revue d'allures indépendantes, qui avait peu de lecteurs et ne vécut pas longtemps, *Le Présent*. Les connaisseurs furent frappés de la nouveauté et de la hardiesse des vues; et l'éditeur Poulet-Malassis en fit une élégante plaquette sous ce titre : *Philosophie du Salon de 1857* (Paris, in-12, III-101 pages). Cette brochure a été, on peut le dire, après les salons de Théophile Thoré (W. Burger), le point de départ d'une évolution dans la critique d'art (1844-16. « C'était, dit la *Chronique des arts* du 19 mai, une levée de boucliers contre l'enseignement académique en faveur des manifestations plus vivaces de l'art naturaliste, paysage, portrait, peinture de genre, traités sous des formes plus vraies, plus simples, plus logiques; c'était l'aurore d'une campagne, qui devait être victorieuse, en faveur de ces maîtres qui alors n'étaient que des jeunes aux prises avec l'indifférence et bien souvent avec le mépris du grand public, les Delacroix, les Rousseau, les Corot, les Dupré, les Troyon, les Millet, — pas si jeunes! Millet, le cadet, avait 42 ans, et Corot, l'ainé, 61, — les Bonvin », Courbet, dont il parlait d'abord d'un ton un peu railleur, mais dont il ne tarda pas à devenir l'ami, l'esthéticien en titre et en quelque sorte le directeur de conscience. C'est lui qui, avec M. Etienne Baudry, de Rochesmond, amena Courbet en Saintonge; et l'on n'a pas oublié le séjour du peintre du *Retour de la conférence* au port Berteau avec M. Auguin, M. Pradel et autres. Il l'a défendu d'avoir déboulonné la colonne dans une brochure de 89 pages, imprimée à Pons en 1883, *Gustave Courbet et la colonne Vendôme. Plaidoyer pour un ami mort*. (Paris, Dentu, in-12).

Critique d'art désormais classé, Castagnary fit le Salon de 1859 à l'*Audience*; et en 1861 son compte-rendu fut publié à part en livraisons, ornées de gravures, par l'administration du *Monde illustré*, sous ce titre : *Les artistes au XIX^e siècle. Salon de 1861*. Gravures par H. Linton, 1^{re} série (Paris, librairie nouvelle, in-f°, 12 francs). Il entra, en 1863, au *Courrier du dimanche*, où, en outre du Salon, il fut chargé d'une chronique régulière. Ses articles ont été publiés en un volume, *Les livres propos* (Paris, librairie internationale, 1864, in-12). M. Joannis Guigard a dit de ce livre (Voir *Un écrivain saintongeais*, M. Castagnary. Paris, Dupray de La Mahérie, 1865, in-8°, 8 p.): « Sous une forme essentiellement gauloise, c'est-à-dire railleuse ou sérieuse tour à tour, son implacable bon sens fait justice de tous les abus, de tous les mensonges, de toutes les hypocrisies qu'il rencontre sur sa route. Style chaud, néologisme affriolant, expression pittoresque, portant juste et frappant fort, la libre allure de Tillier mêlé au sel attique de Paul-Louis, voilà M. Castagnary dans ses *Libres propos*. »

Alors il crut pouvoir abandonner l'étude Boudin; peu après il entra au *Siècle*, à la fois comme critique d'art et comme rédacteur politique. Il prit aussi une part à la direction du journal littéraire le *Nain jaune* (1865). Au moment de la guerre,

il partageait avec Louis Jourdan, fréquemment absent, la rédaction en chef du *Siècle*. Ce fut Castagnary qui se chargea, pendant l'investissement de Paris, de publier une édition de province, d'abord à Poitiers, puis à Bordeaux. Il collabora aussi à *l'Epoque* et au *Peuple français*, que dirigeait alors Clément Duvernois.

En 1868, il avait fait partie de la députation qui ramena de Venise le corps de Manin.

Elu au conseil municipal de Paris, en 1874, par le quartier de Javel, réélu en 1877, il devint en 1879 président de cette assemblée. « Il sut, a dit M. Joffrin, qui présidait la séance, le jour où fut annoncée la mort de Castagnary, il sut se concilier l'estime de tous ses collègues par l'aménité de son caractère. » Il entra, en 1879, au conseil d'état, et fut aussi nommé membre du conseil supérieur des beaux arts et membre du comité des monuments historiques. C'est en cette qualité qu'à notre demande, il intervint promptement pour sauver les remparts de Brouage, que l'administration des domaines allait mettre en vente, et qui depuis ont été classés comme monument historique.

« Mais ce n'était pas là, écrivait M. Emmanuel Arène dans la *République française* du 12, le terme de sa carrière, et il n'avait pas fini de rendre des services à son parti. A son arrivée au pouvoir, Gambetta, qui aimait Castagnary autant qu'il l'estimait, le nomma directeur général des cultes... Castagnary n'était pas le fonctionnaire de tous les ministères, et, arrivé avec ses amis, il s'en alla avec eux, reprenant sa place au conseil d'état, jusqu'au moment où l'un de ceux qui l'ont le mieux connu et le plus apprécié, M. Spuller, alors ministre de l'instruction publique, réalisa, on peut bien le dire, le rêve de toute sa vie en l'appelant (1887) à la direction des beaux arts, en le mettant en situation d'appliquer ses idées, d'accomplir les réformes qu'il avait si longtemps réclamées, de se donner tout entier à une besogne pour laquelle il était bien fait, et qui semblait faite elle-même pour cet esprit si distingué, pour cette intelligence si cultivée, pour cet aimable homme et ce bon cœur que je vis, le soir de sa nomination, heureux et fier comme un collégien qui décroche sa première couronne. »

Outre les ouvrages que nous avons cités, il avait publié en 1860, avec Pascal Grousset, Francisque Sarcey et Arthur Ranc, *Le bilan de l'année 1868* (Paris, Le Chevalier, in-12, 526 p.), où il s'était chargé du chapitre de l'art; et en 1877, *Les jésuites devant la loi française* (Paris, Decaux, in-32, 112 p.), où il concluait à l'expulsion des congrégations. Cette brochure fut l'occasion de vives polémiques; et l'on s'égaya beaucoup d'un lapsus : il avait traduit *De regimine ecclesiæ* par « le régiment de l'église ». Il avait bien voulu faire pour le *Bulletin*, iv, 122, le salon de 1883 au point de vue saintongeais.

Castagnary avait des projets de longue haleine, notamment en ce qui concerne l'aménagement des musées nationaux, du

Louvre en particulier. Il ne perdait pas de vue l'échéance de l'exposition universelle et du centenaire. « Que je reste en place jusque-là, avait-il coutume de dire, et l'on pourra commencer à porter un jugement sur mon administration. » Hélas ! la mort l'a saisi à moitié chemin. « On ne peut dire aujourd'hui, ajoute le *Temps*, ce qui subsistera de l'œuvre qu'il avait entreprise, ni si elle sera poursuivie dans le même esprit et avec la même décision. Mais Castagnary aura laissé une place durable dans le mouvement des idées de ce siècle : il laisse une image aimable et captivante à tous ceux qui l'ont connu dans les mondes les plus divers, et qui tous sont frappés par ce deuil au plus profond de leur cœur. »

Castagnary avait épousé, il y a quelques années, M^{lle} Amélie Vitteau, une artiste de mérite, dont les œuvres, chaque année, sont exposées au Salon. Son frère Amédée habite Saintes.

La commission des monuments historiques, dont il faisait partie depuis le 16 juin 1881, était réunie au moment de la nouvelle de sa mort. M. Antonin Proust, qui la présidait, a rendu hommage à sa mémoire et levé la séance en signe de deuil. Le conseil municipal de Paris, sur la proposition de M. Strauss, lui a accordé une concession perpétuelle pour sa sépulture au cimetière Montmartre. Ses funérailles ont eu lieu le 14. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Edouard Lockroy, ministre de l'instruction publique, Jules Comte, directeur des bâtiments civils, Adrien Hébrard, sénateur, Laferrière, vice-président du conseil d'état, Proust, député des Deux-Sèvres, et Strauss. Huit discours ont été prononcés : par le ministre, par MM. Laferrière, Arthur Ranc, ami personnel, Antonin Proust, Strauss, au nom du conseil municipal de Paris, etc. D'autres hommages lui ont été rendus : le 16 mai, à l'inauguration du musée de Saintes, pour lequel il avait déjà fait et devait faire davantage, par M. Louis Audiat et M. Lemer cier ; au conseil municipal de Saintes, le 1^{er} juin, par M. le comte Lemer cier, maire ; à la réunion des sociétés des beaux arts à Paris, le 25 mai, par M. Henry Jouin, secrétaire du comité.

II. — Le 20 mai, est décédé à Saintes, âgé de 63 ans, Charles Longueteau, avoué, juge suppléant au tribunal civil de Saintes, membre de la commission de l'hospice, né à Chalignac (Charente) de Jacques Longueteau et d'Angélique Bassoulet, époux de Justine-Lydie Bourgeois. C'était un homme qui était fort aimé à Saintes, et la foule que l'église Saint-Vivien ne pouvait contenir le disait assez.

Le 28 avril, est décédé à Tanzac, curé de cette paroisse, Victor Piton, né en 1837, ordonné prêtre en 1863, ancien curé de Saint-Hippolyte de Biard.

Le 3 mai, est décédé à La Rochelle, âgé de 86 ans, Charles-

Marie Bégau, officier d'académie, né en 1803, chanoine titulaire de la cathédrale depuis 1874, doyen d'âge du chapitre, ancien curé de Taugon La Ronde, puis curé-doyen de Saint-Aignan.

Le 10 mai, est décédé à Paris, âgé de 46 ans, Georges Rouquier, attaché au ministère des finances, ancien payeur de l'armée d'Afrique, ancien receveur particulier des finances.

Le 17, est décédé à Rochefort, Pierre-Adolphe Lesson, chevalier de la légion d'honneur, médecin en chef de la marine en retraite, né à Rochefort le 24 mai 1805, de René-Clément Lesson, commis de marine de première classe, né à Nouastre (Indre-et-Loire) le 23 novembre 1760, mort à Rochefort le 1^{er} juin 1844, et de Marie-Eustelle Nicolo, née le 25 juillet 1768 et mariée le 3 juillet 1792; il était petit-fils de Louis Lesson, d'origine irlandaise, et de N. de Fontenille; son frère, René-Primevère Lesson, né le 20 mars 1794 à Rochefort, où il est mort le 28 avril 1849, était son aîné d'onze ans. Il dit de son cadet, en 1846, p. 54, *Musée Anaïs*, « homme aussi recommandable par l'indépendance de son caractère que par ses brillantes qualités. Il a beaucoup voyagé, a suivi l'amiral d'Urville dans son deuxième voyage de découvertes; et par une modestie des plus grandes il n'a jamais rien publié de ses travaux qui sont immenses : car j'ai sous les yeux plus de douze ou quinze volumes entièrement rédigés et restés manuscrits. »

Compagnon de Dumont d'Urville, Adolphe Lesson avait fait, comme médecin, la campagne de l'*Astrolabe*, qui trouva en 1826 les traces du naufrage de La Pérouse, écrivait récemment M. Duplais-Destouches; « il a parcouru le monde entier, et ses notes de voyages font preuve d'un grand talent d'observation. J'ai sous les yeux son manuscrit de la campagne de l'*Astrolabe*, véritable journal de bord; je crois qu'il serait très intéressant, pour la description des îles Vanikoro, de comparer ce travail à celui de l'amiral Paris. Lesson a surtout étudié l'Océanie, où pendant douze ans il a été chef de service de santé dans les établissements français. Son principal ouvrage, travail colossal rédigé par M. Ludovic Martinet, n'est pas beaucoup connu à cause de l'aridité de la question qu'il traite; il a pour titre : *Les Polynésiens, leur origine, leurs émigrations, leur langage*, 4 volumes avec cartes. (Paris, Ernest Leroux, éditeur, 1880). Parmi ses autres relations de voyages il convient de citer : *Voyage du Pylade* (1840); *Documents sur les îles Marquises; Mémoire de critique géographique; Voyage aux îles Mangarera* (Océanie), publié avec des annotations de R.-P. Lesson (Rochefort, imp. Mercier, 1846, in-8° avec 18 planches); *Vanikoro et ses habitants* (Paris, 1876). Il a rédigé avec A. Richard la partie botanique du *Voyage de la corvette l'Astrolabe*, exécuté en 1826-29 sous les ordres de Dumont d'Urville ». Nous

ne comptons pas les nombreux articles publiés dans la *Revue d'anthropologie*, dans le *Bulletin de la société de géographie de Rochefort*, etc.

Adolphe Lesson est mort dans la rue qui porte le nom de son frère. Il a donné sa fortune à Rochefort, et à la société de géographie les atlas et cartes de son importante bibliothèque et une partie de sa riche collection de coquilles. Tous ses livres et manuscrits iront à la bibliothèque municipale de Rochefort, après qu'ils auront subi un triage qu'il a confié lui-même à deux de ses amis, les docteurs Savatier et Ardouin.

Au cimetière, M. Charron, maire de Rochefort, a fait l'éloge de ce vrai savant et de cet homme de bien. La société de géographie de Rochefort nous annonce une étude complète sur lui, lorsque les scellés mis sur ses papiers auront permis à ses deux exécuteurs testamentaires de recueillir des notes pour une biographie détaillée.

Le 7 juin, est décédé à Saint-Quentin de Ransannes, Pierre Levrot, curé de cette paroisse, né en 1811, ordonné prêtre en 1838.

Le 8, est décédé dans sa famille, à Aytré, le comte Henri-François-Gabriel-Ernest de Marguerye, ancien officier de cavalerie, décoré de la légion d'honneur au combat de Gravelotte, ancien commandant d'arrondissement de 1^{re} classe à la Nouvelle-Calédonie. Il est mort des suites d'une maladie douloureuse contractée à la Nouvelle-Calédonie. Il était fils du marquis de Marguerye, ancien garde du corps, ancien sous-préfet.

Le 9, est décédé à Saint-Jean d'Angély, Etienne Boisferon, bâtonnier de l'ordre des avocats, juge suppléant au tribunal de Saint-Jean, né le 15 octobre 1818, à Sainte-Même, d'Etienne Boisferon et de Magdeleine Brisset. Elève du collège de Saintes, de l'école de droit de Poitiers, licencié en droit, il débuta comme avocat à Saint-Jean, le 16 novembre 1869. Lieutenant de mobiles à l'armée de l'est en 1870, il échappa aux dangers de la campagne et passa en Suisse avec le gros de l'armée. De retour au pays, il épousa, le 19 septembre 1871, à Fontenet, Céleste-Lætitia Vignaud. Le 9 décembre 1882, il fut nommé juge suppléant, et il remplit avec distinction ses doubles fonctions d'avocat et de magistrat. « Boisferon, a dit sur sa tombe le président du tribunal, M. Petit, dans un magnifique éloge publié par l'*Union conservatrice* et par l'*Echo saintongeais* du 14, Boisferon était un magistrat des lumières duquel le tribunal s'honorait, et pour lequel, s'il l'eut voulu, se serait ouverte une brillante carrière. » A son tour, M. Gabriel Godet, ancien bâtonnier de l'ordre, a dit un touchant adieu à celui dont il fut « l'adversaire pendant dix-sept ans, sans cesser d'être l'ami ».

EXCURSION

ECHEBRUNE, LONZAC, JARNAC, CHADENAC, MARIGNAC, AVY, USSON
ET PONS

« Qu'aurez-vous à voir dans votre prochaine excursion ? m'écrivait récemment un de nos confrères : je viens de consulter Joanne, la *Statistique de la Charente-Inférieure* par Gautier, et la *Géographie de la Charente-Inférieure* par Dolivet, ils ne signalent rien à Echebrune, Jarnac-Champagne, Chadenac, Marignac et Avy ; reste l'église de Lonzac et le donjon de Pons, qui n'est pas précisément une nouveauté archéologique... » Notre confrère a raison : la géographie ne mentionne rien d'intéressant dans les communes citées plus haut ; on s'explique donc comment il reculait devant la fatigue d'une excursion, qui n'est pas fatigante du tout, mais que les ouvrages classiques et les cartes officielles lui représentaient comme absolument fastidieuse : bien d'autres, ainsi que lui, ont eu foi en Joanne, et voilà pourquoi, le 17 mai au matin, une douzaine d'excursionnistes seulement se rencontraient à la gare de Pons. En cette circonstance cependant, plus que jamais les absents ont eu tort : car ils ont perdu l'occasion de recevoir une de ces « leçons de choses » qui de nos jours tendent de plus en plus à se substituer au vieil enseignement classique.

Notre première station est Echebrune ; la façade de son église nous offre un remarquable spécimen de l'art roman du XII^e siècle. La belle photogravure qu'en a donnée M. l'abbé Julien-Lafferrière, dans les premières livraisons de l'*Art en Saintonge*, la fait connaître mieux que toutes les descriptions que nous en saurions faire. M. le curé veut bien nous montrer l'intérieur qui ne présente rien d'intéressant ; les voûtes de la nef ont été détruites par les huguenots, comme du reste, à part Lonzac, celles de toutes les églises que nous allons visiter.

L'église de Lonzac, un des rares édifices religieux dont Saint-Eustache, à Paris, est demeuré le type, a été édifiée de 1520 à 1530. Le 25 mai de cette dernière année, Jacques Galliot de Genouillac, son fondateur, assigne à la fabrique des revenus suffisants pour subvenir aux charges qu'il lui impose (1) ; il était alors remarié en secondes noces à Françoise de La Queille, puisque son fils, né de cette seconde union, François d'Assier, fut tué en 1544, à la bataille de Cerisolles, où il avait suivi Coligny, d'Albon de Saint-André et d'autres jeunes seigneurs de son âge. Jacques de Genouillac éleva ce monument en l'honneur de la vierge Marie, et à la mémoire de Catherine d'Archiac, sa première femme, qui y est inhumée : « Uxori demortuæ in Lon-

(1) *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, t. IV, p. 370.

zaci agro vicino, sepulchrum et templum eximium à fundamentis excitavit, donisque non contemnendis ditavit (1) », dit Nicolas Alain. L'épithète d'Alain n'est pas exagérée : rien de plus élégant dans son ensemble que Notre-Dame de Lonzac, et l'opinion qui lui donne le même architecte qu'à l'église d'Assier, aussi bâtie par Galliot de Genouillac en 1540, n'a rien d'in vraisemblable. L'architecte, Nicolas Bachelier, aurait été, dit-on, un des élèves de Michel-Ange : la question est controversée ; mais, dans tous les cas, l'architecte de l'église de Lonzac sut conserver son originalité, et son œuvre a tout le caractère de l'art français de la première période de la renaissance.

L'église de Lonzac, en forme de croix latine, présente à l'extérieur, sur tout son pourtour, une frise d'une hauteur d'environ 0^m80, divisée en cartouches par les deux lettres gothiques H et I alternativement répétées ; dans chaque cartouche est reproduit le même motif, un bouclier rond portant en exergue deux devises : GALLIOT AIME FORTVNE, ou bien SICVT ERAT IN PRINCIPIO (2), le tout cantonné de quatre boulets rappelant la charge de grand-maître de l'artillerie dont Galliot était revêtu. Cette décoration, un peu monotone dans ses dispositions, produit cependant à distance un bel effet. Pendant la révolution on avait entrepris de marteler cette frise ; mais le travail était considérable et heureusement le zèle jacobin s'est lassé.

Un mot sur ces deux devises : la première, *Galliot aime fortune*, si l'on en croit Brantôme, ferait discrètement allusion à la passion inspirée au grand-maître de l'artillerie par Louise de Savoie. Il est possible que la mère de François 1^{er} qui, à quarante-sept ans, s'éprenait d'un si beau feu pour le connétable de Bourbon, de dix ans plus jeune qu'elle, n'ait pas repoussé l'hommage de Galliot de Genouillac ; mais il est difficile d'admettre que si, en pareille circonstance, ce dernier eût fait choix d'une devise amoureuse, il se fût complu à la répéter des centaines de fois sur un monument religieux, et jusque sur le tombeau de l'épouse qu'il avait perdue. Il doit évidemment exister une corrélation entre cette première devise et la seconde : *Sicut erat in principio* ; celle-ci éveille l'idée d'une durée sans fin, elle rappellerait l'éternité de son amour pour une qui, à notre avis, ne peut être que Catherine d'Archiac. J'ai prêté ailleurs (3), je l'avoue, une oreille trop complaisante aux insinuations malveillantes de Brantôme ; j'en demande ici pardon à la mémoire du bon chevalier fondateur de Notre-Dame de Lonzac.

On sait avec quelle magnificence étaient décorées les façades et l'entrée des églises romanes et ogivales. Par opposition sans doute, l'architecte de la renaissance a, à peu près, sacrifié cette

(1) Nicolas Alain, *De Santonum regione*. Saintes, Audebert, 1598, in-4°.

(2) *Epigraphie santone*, p. 250.

(3) *Revue poitevine et saintongeaise*. GALLIOT de GENOUILAC.

partie de l'édifice. Deux portes accouplées de dimension fort ordinaire donnent accès dans l'église : elles sont surmontées de deux bas-reliefs mutilés, mais où cependant l'on reconnaît Hercule au berceau étouffant les serpents et Hercule triomphant du lion de Némée : ces sujets se retrouvent aussi dans les sculptures du château d'Assier (1) ; au-dessus, le double écusson, aujourd'hui effacé, d'Archiac et de Genouillac, accompagné de trois niches dont les statuettes ont disparu. Le tout est surmonté d'une moulure cintrée reposant sur des volutes et s'arrête à mi-hauteur de la façade; le reste de la muraille est nu et sans ornements et se termine par un pignon aigu, orné de crosses de feuillage. Du clocher il ne subsiste plus que la base; la flèche s'élevait, dit-on, à une hauteur de trente mètres : atteinte à plusieurs reprises par la foudre, et notamment, comme nous l'apprend monsieur le curé, en l'année 1800, elle a dû être démolie. L'intérieur frappe par la belle harmonie de ses proportions : les voûtes sont surbaissées et l'on remarque aux clés de légers pendentifs. Autour du chœur se retrouvent les boucliers, mais la fameuse devise, qu'un curé trop érudit a trouvée probablement malséante dans le saint lieu, a été effacée et remplacée par ce vers, bizarrement coupé d'un hymne à la Vierge : *Monstra te esse matrem*. Dans une petite chapelle à la gauche du chœur se trouvait le cénotaphe de Catherine d'Archiac; c'était là que chaque jour, d'après les intentions de son mari, le prêtre devait, à perpétuité, réciter les prières des morts. Chaque jour il devait célébrer la messe à 6 heures, de pâques à la Saint-Michel; à 7 heures, le reste de l'année. A celle du samedi, un jeune clerc, debout sur le premier degré de l'autel, disait au prêtre célébrant : « Ayez en remembrance l'âme de feu madame Catherine d'Archiac, en son vivant dame de Lonzac et sénéchalle d'Armignac »; il recevait « pour son loyer et peine » trois deniers tournois. Le célébrant, lui, recevait deux sols six deniers et les chantes aussi deux sols six deniers.

On ne trouve plus trace du tombeau, et la chapelle est aujourd'hui transformée en sacristie. Cependant, comme tant d'autres, les ossements de madame de Genouillac n'ont pas été dispersés; le cercueil de pierre qui les contenait n'a point tenté la cupidité et les a préservés de la profanation.

Les toitures de l'église de Lonzac sont en ce moment l'objet de réparations importantes; elles conserveront au moins le gros œuvre en attendant une réparation plus complète. lorsque, mieux éclairés sur la valeur monumentale de leur église, les habitants de Lonzac en auront compris la nécessité. La belle eau-forte qui accompagne le document relatif à Notre-Dame de Lonzac, publié dans le t. iv, p. 370, des *Archives historiques*, donne une idée fort exacte de l'extérieur de cet édifice trop oublié et trop négligé, quand il n'a pas été défiguré à plaisir

(1) Baron de Rivière, *Le château d'Assier*. Toulouse, 1869.

comme dans cette description qu'en donne la *Statistique de la Charente-Inférieure* de Gautier : « Cette église, construite dans le ^{viii}^e siècle (!), a été rebâtie en 1530 par Jacques de Genouillac du Gaillon, seigneur du lieu; la voûte est d'une grande hardiesse et les vitraux du chœur sont aussi beaux et aussi remarquables que ceux de certaines cathédrales; du haut du clocher qui est *inachevé*, on a une vue étendue... » Filleau-Saint-Hilaire, dans son annuaire pour 1814, donne l'église de Lonzac comme un édifice du ^{viii}^e siècle; tout en accordant qu'elle a été rebâtie, Gautier n'a garde d'omettre cette particularité curieuse; mais de Galliot de Genouillac, un des personnages les plus importants de son temps, il fait un seigneur de village; il voit de magnifiques vitraux où n'existait, alors qu'il écrivait, qu'un modeste vitrage; quant au clocher, il était achevé et parachevé, lorsqu'il y a quelque quatre-vingts ans la foudre en renversa la flèche... Nous savions depuis longtemps comment s'écrivait l'histoire, voilà comment on écrivait la géographie !...

Nous avons remarqué, au-dessus du maître-autel de l'église de Lonzac, un tableau signé F. VINCENT PINXIT SANTONIBUS 1787. Il a fallu qu'on nous certifiât l'authenticité de son origine pour le croire de la même main que l'*Adoration des mages*, de la cathédrale de Saintes. C'est aussi une Adoration des mages; la composition est à peu de chose près la même, mais l'exécution est des plus médiocres. François-André Vincent, élève de Vien, mort en 1821 membre de l'institut et officier de la légion d'honneur, a laissé plusieurs de ses œuvres en Saintonge; il serait intéressant d'en former le catalogue. Il existe des tableaux de ce peintre à Fontcouverte et à Saint-Georges des Coteaux.

A midi précis, nous arrivons à Jarnac-Champagne; le déjeuner, quoique excellent et très apprécié, est rapidement expédié; nous avons hâte de reprendre notre course. Le chœur est la seule partie intéressante de l'église de Jarnac; rien de bizarre comme les colonnes accouplées, on pourrait dire enchevêtrées, qui séparent les ouvertures, et au-dessous, dans tout le pourtour, une ornementation en forme de billons accolés, que nous retrouverons dans une des voussures de la porte Saint-Gilles à Pons et à Marignac. Nous remarquons le mur latéral d'une chapelle construit en pierres de taille disposées en zigzag (opus reticulatum), appareil assez rare dans nos églises de Saintonge: Massiou le signale à Saint-Fort, à Lornignac; il existe aussi à Rioux, à Restaud, à Aunay et à Pont-Labbé. Le clocher à flèche de pierre, de construction récente, rappelle vaguement le style roman. Nous demandons à visiter les ruines du château, mentionnées dans la *Géographie* de Joanne : on nous montre un pré verdoyant, et, tout auprès, une fraîche fontaine; puis rien, *perruque ruinée*! Quelques fûts de colonne épars çà et là, et des chapiteaux ioniques ayant appartenu à un péristyle, ne permettent pas de faire remonter bien haut le château de Jarnac-Champagne. Sur un des jambages de la porte d'un des bâti-

ments de servitude, on lit, gravé par une main plus savante qu'habile, ce boustrophédon bien connu :

S A T O R
A R E P O
T E N E T
O P E R A
R O T A S

Le président nous explique que cette inscription, œuvre récente d'un lapicide qui a voulu s'amuser, existe sur un manuscrit grec du x^e siècle de la bibliothèque nationale, sur un marbre à Rochemaure (Ardèche), au musée du Puy; et il lit de huit ou dix manières ces cinq lignes, qui n'en forment que trois, les deux autres étant répétées; on lit toujours SATOR OPERA TENET. (Voir *Epigraphie santone*, p. 203).

A Marignac nous remarquons dans le chœur une frise d'un dessin fort riche. Elle a été heureusement respectée par le badi-geon et reproduit sur la muraille l'ornementation des chapiteaux qui se détachent sur elle en saillie. Cette décoration est très originale et du plus heureux effet.

L'église de Chadenac a été classée au nombre des monuments historiques, à la seule vue de sa photographie; nous le comprenons sans peine. La façade est d'une richesse extrême; c'est du roman de la plus belle époque et les sculptures sont d'une grande perfection : sur un des chapiteaux, de pieux fidèles s'agenouillent devant la châsse de saint Martin; un autre reproduit en réduction le fameux cavalier dans lequel on a voulu person-nifier Constantin triomphant du paganisme. Dans les arcatures, à droite et à gauche de la porte, sont deux statues en ronde-bosse, d'une hauteur, avant leur mutilation, d'environ un mètre. Le même détail existait à l'ancienne église de Saint-Martin de Pons, dont le curé Fortet nous a donné la description (1); ces figures sont d'une belle exécution : celle de gauche représente une femme ayant sous ses pieds un dragon; de même, à Pons, « sur la face saillante d'un gros pilier, dit Fortet, on voit une statue d'environ trois pieds; c'est une femme qui marche sur un serpent. » Le cavalier était aussi représenté sur la façade de Saint-Martin de Pons. Cette analogie dans les détails permettrait de supposer que les églises de Chadenac et de Pons, toutes les deux du même style et consacrées au même patron, ont été bâties à la même époque. A l'extérieur, sur un des murs latéraux, M. le curé de Chadenac nous fait remarquer une curieuse inscription :

(1) Voir *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, t. ix, p. 371 : «... Dans chacune des fausses portes, il y avait dans le fond une figure en relief d'environ trois pieds de hauteur... »

Le nom patronymique est effacé; au-dessus, quelques vestiges d'ornementation en forme d'arceau.

Les lecteurs du *Bulletin* (t. VII, 145) n'ont pas oublié l'importante découverte d'un cimetière mérovingien, faite à Chadenac par M. Guillon. Plusieurs tombes ont été explorées, mais beaucoup restent encore à fouiller. Un grand nombre d'objets a été recueilli, et l'heureux possesseur de ce trésor veut bien nous permettre de le visiter : nous retrouvons là tout ce qu'a décrit notre confrère, M. Maufras : lames de sabres, de couteaux et de poignards, boucles de ceintures, ciseaux, clés, fragments de peigne en os, fragments de vase recouverts d'émail vert, des gobelets de verre, etc...; la pièce la plus remarquable est l'agrafe en bronze dont le *Bulletin* (VII, 145) a donné le dessin; elle a exactement la forme de celle en argent doré, ornée de pierres précieuses, qu'a trouvée à Jarnac (Charente) notre confrère, M. Philippe Delamain. M. Guillon se propose, dès l'hiver prochain, de reprendre ses fouilles au *Champ de la chapelle*. C'est le nom conservé par cette ancienne nécropole. Dans ce même lieu il a découvert, en 1863, un sarcophage qui, avant de servir de sépulture, avait été une colonne milliaire. Elle s'élève aujourd'hui sur le bord de la route, et l'on distingue encore les traces de son inscription qui, d'après la restitution de M. Héron de Villefosse, devrait le faire attribuer à l'empereur Claude. M. Espérandieu, précisant davantage, fixerait la date de l'érection de cette borne à l'année 46 après J.-C. Il serait fâcheux que ce précieux débris demeurât exposé aux injures de l'air et aux mille accidents que peut occasionner le voisinage d'un chemin fréquenté; mais nous croyons savoir que M. Guillon a l'intention de le faire déposer au musée de Saintes; nous l'en avons vivement félicité. M. le maire de Chadenac a aussi son musée, qu'avec une bonne grâce charmante il nous invite à ne pas négliger : c'est une longue file de tierçons à l'aspect vénérable, tous remplis d'une « fine champagne », qui sommeille là depuis quarante ans. Nous buvons à nos hôtes, à la prospérité de ce pays béni des antiquaires, où l'on trouve les bornes milliaires de l'empereur Claude, les nécropoles mérovingiennes, les églises romanes et l'eau-de-vie ayant dépassé l'âge canonique. Puisse-t-il revoir bientôt des pampres vigoureux ombrager ses coteaux et chasser des cultures qui semblent y pousser à regret!

C'est avant l'église de Chadenac qu'il eût fallu voir celle d'Avy : les voussures de son portail toutes chargées de saints personnages à la barbe en pointe exécutant de célestes concerts, nous laissent un peu froids; il y a évidemment dans cette ornementation fréquemment répétée et imitée de Notre-Dame de Saintes, beaucoup moins d'originalité que dans celles que nous avons précédemment admirées. Pourtant cette façade est digne de toute l'attention de l'archéologue. L'intérieur de l'église

d'Avy est des plus bizarres. Imaginez-vous une vaste salle rectangulaire, sans aucun ornement, séparée du chœur par une épaisse muraille percée d'une ogive tellement étroite qu'il faut absolument se tenir en face de cette ouverture pour apercevoir le prêtre à l'autel. Ce mur a été construit pour consolider le clocher ébranlé sans doute par la chute des voûtes; il est postérieur au xvi^e siècle ainsi que les murs latéraux. L'examen des modillons autour de l'abside nous permet de résoudre une question que nous nous étions posée : nous avions remarqué que partout, au nombre de ces modillons on en voyait un de forme cylindrique, légèrement renflé au milieu, ayant toute l'apparence d'un petit baril. A Avy le baril est cerclé et un diabolin qui le tient entre ses griffes, y introduit, par la bonde, sa langue fourchue; il n'y a donc point de doutes à avoir, le baril est un hommage indirect aux vigneron qui, il y a sept cents ans, comme naguère encore, formaient dans les campagnes la corporation la plus nombreuse.

Avant de quitter Avy, nous nous arrêtons devant un monument, moderne celui-là, mais qui, par son étrangeté, mérite une mention spéciale. C'est une barrière ouvrant sur le grand chemin : les deux piliers sont surmontés de figures bizarres ayant l'aspect de veaux marins; l'un semble protéger une tête de femme coiffée du bonnet phrygien, l'autre tient sous sa griffe un volatile expirant; d'un côté un jeune hippopotame fort animé à la course, de l'autre un animal à longues oreilles qui fuit à toutes jambes devant son terrible ennemi. Tout cela, paraît-il, est allégorique et nous offre l'image des temps présents. On nous explique que les phoques sont des lions de l'Atlas, l'hippopotame un chien, et l'animal en fuite, la réaction, personnifiée dans un lièvre. L'idée est heureuse, mais l'exécution n'a même pas la naïveté pour excuse. L'auteur, qui a gravé là son nom et son adresse, est, dit-on, un simple tailleur de pierres qui s'est improvisé sculpteur; nous ne l'engagerons pas à pénétrer plus avant dans le domaine de l'art; ce serait lui rendre un mauvais service :

Soyez plutôt maçon si c'est votre métier.

Nous saluons de loin la croix hosannière et nous filons.

Le château d'Usson ne nous était connu que par les photographies de M. l'abbé Lasferrière et du *Magasin pittoresque* qui, en juillet 1877 (t. XLV), a gravé la suite, avec un article de M. Audiat. C'était assez pour apprécier toute la délicatesse de son ornementation architecturale; mais elles ne sauraient donner de l'ensemble de cette élégante construction qu'une idée bien imparfaite. Vendu nationalement en 1794, l'an II, le château a été en partie abattu et les statues, inscriptions, niches, etc., placées un peu au hasard sur la façade de l'habitation moderne que le nouveau propriétaire s'était fait bâtir. Une partie de la galerie et une tour servant de suite étaient seules restées debout.

C'est cet assemblage hétéroclite que l'acquéreur d'Usson, M. W. Augereau, a fait disparaître pour réédifier le château, d'après le plan primitif, en utilisant toutes les parties conservées et en suppléant à celles qui avaient complètement disparu par des constructions d'un style identique. « La démolition s'est faite avec méthode : les assises, ouvertes à la scie, ont été enlevées par pièces, roulées sur de petits chariots et descendues au moyen d'un monte-charge, au-dessous duquel des rails permettaient de les conduire sans accidents dans la cour, où elles étaient numérotées et placées en ordre en attendant la reconstruction... les fouilles ont permis de retrouver l'emplacement de la portion démolie à une époque déjà ancienne ; il ressort de ce travail que la tour n'était pas isolée, comme quelques uns l'ont prétendu, mais était reliée à la galerie par un corps de bâtiments dont la façade, levant et midi, était enrichie de remarquables sculptures qu'on a replacées dans la façade nouvelle. Comme pendant à la tour qui existe, à l'angle de la façade sud, se trouvait une tour carrée où était l'escalier... (1) » Le nouveau château ne s'élèvera plus aux lieux où, il y a trois siècles et demi, l'avait bâti la famille de Rabaino ; M. W. Augereau le reconstruit dans un site ravissant, à quelque distance de la ville de Pons, sur les coteaux qui dominent la Seugne. Certains esprits trop rigoristes ont considéré cette migration du vieux castel comme un crime de lèse-archéologie : « ... Ce ne sera plus, hélas ! que la seconde édition d'un antique manoir dépaycé et rajeuni (2). » Nous comprendrions ces regrets si quelque souvenir historique se rattachait au monument ainsi transplanté ; mais quand il s'agit simplement d'une œuvre d'art, menacée d'une destruction certaine, c'est uniquement de sa conservation qu'on doit se préoccuper. Les magnifiques sculptures de Jean Goujon qui ornent la maison du Cours-la-Reine ont-elles perdu à être transportées de Moret à Paris ? L'arc de Gaillon est-il moins admirable dans la cour du palais des Beaux-Arts que dans celle du château de Georges d'Amboise ? Nous féliciterons donc hautement M. Augereau non-seulement d'avoir sauvé de la destruction les débris du château d'Usson, mais surtout d'avoir su utiliser ces ruines en reconstruisant un édifice dont on ne faisait que soupçonner la beauté. Le mérite lui en reviendra tout entier : guidé par un grand sens artistique et fort d'une science puisée aux bonnes sources, il a entrepris seul une œuvre véritablement périlleuse ; mais il n'est pas douteux qu'il ne la mène à bonne fin. Dans quelques mois, le vieux château, appelé à une nouvelle existence, resplendira dans son cadre de verdure comme un bijou dans son écrin.

Nous ne consignerons point ici les inscriptions gravées sur

(1) *Recueil de la commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure*, t. VIII, p. 388.

(2) *Ibidem*.

les diverses parties du château : on les trouvera dans l'*Epigraphie santone* ; mais il en est une surtout qui nous a frappés, parce que nous la voyons reproduite, du moins quant au sens, sur la façade du château de Moret dont nous parlions tout à l'heure : *Ne male dicas*, lit-on en grandes capitales à Usson, à Cognac, dans la rue de la Madeleine (*Epigraphie*, 242) et sur la maison de François I^{er} :

QVI SCIT FRENARE LINGVAM, SENSVMQVE DOMARE,
FORTIOR EST ILLO QVI FRANGIT VIRIBVS VRBES.

C'est, comme on le voit, à peu de chose près, la même pensée, avec cette différence qu'elle est exprimée à Usson avec la rude franchise du gentilhomme campagnard, et à Moret, dans le langage élégant d'un courtisan lettré. Du rapprochement de ces deux inscriptions nous ne prétendons tirer d'autre conséquence que celle-ci, c'est que l'architecte d'Usson se sera vraisemblablement inspiré des constructions royales contemporaines, et qu'il a cherché à en reproduire les principaux caractères et certains détails, notamment dans les lucarnes qui rappellent celles de la façade nord du château de Blois.

Nous prenons congé de M. Augereau, qui, avec une obligeance inépuisable, s'est fait notre cicerone, et, quelques minutes plus tard, nos voitures nous déposent sur la place du Château à Pons. Le premier objet qui frappe nos regards est la hideuse construction qui, sous forme d'escalier, vient d'être accrochée aux flancs du vieux donjon. Fallait-il donc que, dans ces derniers temps, l'imprenable forteresse eût à subir cette humiliation de voir les Welches l'envahir par escalade ? On nous assure que cette échelle à créneaux doit bientôt disparaître ; de l'avis de tous les hommes de goût, le *delendum* est aurait été prononcé en haut lieu ; elle est condamnée... mais, hélas ! tant de condamnés obtiennent aujourd'hui leur grâce, et si grande est l'autorité du fait accompli ! Les voûtes du monument abritent pour le moment une *Société de bienfaisance militaire* (?)... Pends-toi, Joseph Prud'homme, on t'a volé cette idée !

La voûte de la route d'Aquitaine, porche de l'hôpital neuf, est gravement endommagée ; mais au moins n'a-t-il encore reçu aucune appropriation moderne. La municipalité de Pons avait ingénieusement sollicité sa restauration de l'administration des ponts et chaussées, sous prétexte qu'il livrait passage à la route nationale de Saintes à Bordeaux : à quoi l'administration répondit non moins ingénieusement qu'elle passait dessous et non dessus ; cette raison péremptoire et l'injonction du gouvernement ont, à ce qu'il paraît, déterminé la municipalité à faire exécuter les travaux de réparation nécessaires à ce remarquable et singulier monument.

Le dernier monument visité est la porte Saint-Gilles. On sait que cette arcade, dont les voussures reproduisent les détails architectoniques des églises romanes que nous venons de voir,

donnait accès à un passage qui traversait l'enceinte du château et aboutissait à l'ancienne église paroissiale de Saint-Sauveur, démolie pendant les guerres du xvi^e siècle. En arrière et des deux côtés de cette porte, on remarque deux colonnes avec des restes d'inscriptions, dont l'une a été interprétée par M. l'abbé Laferrière comme une inscription votive en l'honneur d'un Antonin. Avec plus de raison, Quicherat et M. de Lasteyrie voient dans cette colonne une borne milliaire utilisée comme montant de la porte, et M. E. Espérandieu confirme pleinement cette opinion.

Notre excursion était terminée : sauf pour Biron et Fléac, tous les articles de notre programme avaient été exactement observés. En quelques heures nous avons passé en revue l'architecture religieuse du xi^e et du xii^e siècle en ce coin de la Saintonge, et avec nos notes, nos croquis, nos photographies, nous emportons le souvenir d'une des plus agréables et des plus instructives promenades que nous ayons faites jusqu'à ce jour.

D. D'Aussy.

ARCHÉOLOGIE

DONS AU MUSÉE DE SAINTES : par M. Léonce Seguin, d'une pierre provenant de l'ancienne église paroissiale de Saint-Maur, à Saintes, qui porte l'épithaphe d'un « ienteilhomme » (Voir *Epigraphie santone*, p. 263) ; par M. Blondet, d'un buste en bois qui a servi à faire, en 1804, le reliquaire qui contient le chef de saint Eutrope, vénéré dans l'église haute de Saint-Eutrope, à Saintes (Voir *Saint Eutrope dans l'histoire, la légende et l'archéologie*, p. 250) ; par M. Justin Laurent, d'une pierre provenant d'une maison de la rue des Chanoines, et portant le nom de Thévenin, de Tours, sous-doyen de l'église métropolitaine de Saint-André de Bordeaux (Voir *Epigraphie santone*, p. 222) ; par M. Hippolyte Boureau, de plusieurs clefs anciennes, etc.

FOUILLES DE SAINTES. — La *Revue poitevine* (15 mai) a annoncé que, grâce aux 7,000 francs de la direction des beaux arts au ministère de l'instruction publique, aux 2,000 fr. du comité des travaux historiques, et aux 1,200 fr. restant des souscriptions de l'an passé, M. Laferrière allait reprendre « très prochainement » les fouilles de Saintes. Nous craignons bien qu'il ne se passe encore quelques mois avant que ces fonds soient votés et que les travaux soient recommencés : car d'une lettre de M. l'abbé Laferrière lue au conseil municipal, le 1^{er} juin, il résulte que 2,000 fr. seulement sont promis par le ministère, uniquement pour les fouilles, et le jour où la ville aura un local pour

recevoir les pierres ; que, d'autre part, la commission de l'hospice exige que, si on lui démolit son mur, on le lui reconstruise. Espérons que le conseil municipal de Saintes ne voudra pas laisser l'œuvre inachevée, et qu'après avoir voté des fonds pour bâtir un musée il votera de quoi le remplir. Le projet de loi d'un emprunt de 500,000 fr., qui vient d'être déposé à la chambre, lui permettra sans doute de satisfaire ses bonnes dispositions à cet égard.

LE MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DE SAINTES.

L'inauguration du musée des antiques s'est faite, le 16 mai dernier, devant un public choisi, qui pourtant, sans cesser d'être choisi, aurait pu être plus nombreux. M. Audiat nous a exposé avec clarté et précision la formation du musée qu'il a pris à son berceau bien modeste et suivi, d'étape en étape, jusqu'à son installation actuelle. Il a exprimé sa reconnaissance et la nôtre envers tous les érudits, tous les bienfaiteurs, — il n'a pas oublié Castagnary, M. Laferrière, — tous les hommes de bonne volonté qui ont fait de Saintes un vrai centre d'études de l'antiquité gallo-romaine et de la période médiévale. M. le comte Lemer cier a vanté, comme de juste, le savoir et le zèle de M. Audiat et a prononcé quelques mots bien sentis, bien vibrants, sur Castagnary que les Saintais ne regretteront jamais assez. Je ne veux pas refaire l'éloge de M. Lemer cier : car je ne veux pas abuser de sa modestie ; mais à ceux qui trouveraient qu'en le louant ailleurs j'ai péché par indulgence — un doux péché que nous ferions bien de commettre souvent — je n'ai qu'à leur citer pour toute réponse les paroles adorables de Pline le Jeune : « J'accepte le reproche et je m'en fais honneur. En supposant que mes amis ne soient pas tels que je les dis, je suis heureux de me les figurer comme je les représente. Je laisse à d'autres une clairvoyance importune ; il ne manque pas de gens qui attaquent leurs amis pour montrer qu'ils ne sont pas dupes. Quant à moi, l'on ne me persuadera point que j'aime trop ceux que j'aime. »

M. Audiat a terminé cette fête de famille, où les souvenirs de la famille des aïeux venaient ajouter leur charme, par une conférence à bâtons rompus. Il nous a intéressés avec l'abondance des renseignements de toute sorte qu'il nous a fournis sur chaque débris, sur chaque inscription. Il a assaisonné ses commentaires de quelques plaisanteries qui déridaient les fronts, rafraîchissaient les esprits et éloignaient de lui, comme de nous, toute pompe doctorale, toute solennité pédantesque. A ce propos, je me souviens qu'aux temps fortunés où le quartier latin était pour moi l'univers et où il me semblait qu'en foulant son sol, du pied d'un poulain libre pour la première fois, je traitais la planète en pays conquis, M. Gaston Boissier, si fin, si spirituel et si « fort », nous raconta la petite anecdote suivante : On était en Belgique, au congrès scientifique et litté-

raire international. Un savant homme, un Allemand, un faux Allemand, puisqu'il était aimable, se leva et dit aux représentants de l'érudition française : « Vous êtes le sel qui conserve ! » Le jour où le sel, c'est-à-dire l'esprit, le bon sens gai et pétillant, disparaîtrait de la science française, je vous garantis qu'il faudrait doublement crêper notre cocarde : car la patrie intellectuelle aurait aussi perdu des provinces.

Elle n'en est pas là heureusement ; et c'est le monde entier, somme toute, qui a sa revanche à prendre sur nous. Je dirai même plus, sans faire de chauvinisme : dans cette fin d'un siècle qui sans doute n'est pas content de mourir, et nous communique alors sa tristesse, malgré toutes les menaces et toutes les avanies sottes qu'on nous fait, nos savants, nos littérateurs, nos académies, nos facultés vivant d'une vie intense à cette heure, prouvent que la sève est loin d'être tarie au tronc du vieux chêne gaulois.

Saintes est une de nos villes où cette sève ne manque pas. Elle est bien toujours la capitale des vieux Santons, et son musée des antiques est bien le lieu où, avec un peu d'imagination, un brin de science, on peut le mieux se représenter la vie, les mœurs, les usages des Santons et aussi de leurs maîtres devenus plus tard leurs amis et leurs parents (1). Un jour ou l'autre, en puisant à des sources sûres, et en ouvrant aussi la porte à la fantaisie, à l'hypothèse, mais non à la chimère, je tenterai de peindre Saintes, au II^e siècle. Et la salle des antiques sera non seulement mon point de départ, mais même le point vers lequel je reviendrai prendre force, comme Antée, après avoir quitté souvent la terre ferme. Oui, je m'aiderai de ces belles frises, de ces chapiteaux qui témoignent d'un art consommé, de ces corniches richement ornées, de ces tambours dont le diamètre nous révèle la hauteur respectable des colonnes auxquelles ils appartenaient, de tous ces membres épars que le conservateur du musée a disposés de son mieux, avec goût et intel-

(1) M. Audiat nous faisait remarquer, l'autre jour, que tous les prénoms des Gaulois des inscriptions de Saintes sont ceux de César, CAIVS IVLVVS. On tenait à ces prénoms en Gaule autant qu'au nom de ses pères. A ce propos, d'aucuns pourront s'étonner que les Gaulois, si fiers, si indomptables, aient si vite accepté le joug du vainqueur et aient été heureux d'être des citoyens du grand empire. Les auteurs anciens nous donnent à ce sujet des renseignements qui expliquent bien des choses : Cicéron se moque, dans une lettre, des Eduens qui se disaient parents des Romains. Diodore de Sicile nous dit qu'une tribu de la Gaule avait la même prétention : περί παγαλαν συγγένειαν. Lucain nous affirme que les Arvernes *osaient* (!) se croire les parents des Latins, par la souche commune de Troie :

Avernique ausi Latio se fingere fratres
Sanguine ab Iliaco.

D'après Sidoine Apollinaire, les Lyonnais, ses compatriotes, étaient issus des Latins. Même au XVI^e siècle, l'auteur de *La Franciade* se faisait l'écho de ces traditions que Jean Le Maire de Belges venait de rapporter, avec tout le sérieux et tout l'appareil de la science, dans ses *Illustrations de la Gaule et singularitez de Troie*.

ligence. Je tirerai parti de ces bas-reliefs, les uns naïfs et grossiers, les autres sculptés avec grâce, avec précision, qui nous rappellent tel ou tel rite, tel ou tel détail de la vie des premiers temps de notre ère. Enfin je donnerai une idée très imparfaite de ce qu'un véritable archéologue — c'est-à-dire un épigraphiste doublé d'un philologue et d'un humaniste — peut faire avec les ressources que lui fournira le musée.

Je démontrerai ainsi, je l'espère, leur erreur aux difficiles qui trouvent que la salle des antiques ne renferme à peu près rien. Mon Dieu ! que voudraient-ils ? Des édifices debout, tout conservés ? Nous les voudrions, nous aussi ; mais les Vandales ont oublié de les mettre sous cloche, pour l'ébaudissement des races futures. Quoi encore ? des pans de murs intacts ? des emplacements où les ruines permettraient des reconstitutions ? Ou plutôt, voudrait-on tout simplement, par un désir malin, ce qu'on est sûr que nous ne pouvons pas offrir ? Sait-on bien que le musée possède des pierres que d'autres musées lui achèteraient en les couvrant d'argent, sinon d'or ? Pourquoi ? parce qu'elles ont *toutes* une valeur archéologique et la *plupart* une valeur artistique. Nous savons aujourd'hui, d'une manière certaine, que le Milan gaulois, Mediolanum Santonum, avait de beaux temples, un théâtre, des arènes, de splendides monuments où les quatre principaux ordres d'architecture ancienne étaient représentés. Nous savons dès lors que la ville, avec ses édifices, sa situation, ses coteaux ombragés d'arbres séculaires, devait être superbe.

Nous entrevoyons l'importance de cette colonie romaine, sa richesse, la pompe de ses fêtes religieuses ou autres. Par des comparaisons, des rapprochements, des inscriptions recueillies dans les divers pays où les Romains se sont implantés, par les travaux des Orelli, Henzen et Gruter, des Fabretti, de Rossi et Le Blant, des Renier, Bertrand, Desjardins et leurs élèves Cagnat, Salomon Reinach, de La Blanchère, Jullian, nous pouvons assez facilement ressusciter tout ce passé qui nous est cher.

Et vous trouvez qu'il n'y a rien au musée des antiques, messieurs les difficiles ? Dites tout de suite que ces débris sont bons pour les remblais et pourraient être à la rigueur utilement échangés contre des tessons de bouteille ou des fers à cheval de la décadence.... de quelque écurie ! Dites que l'argent employé aux fouilles de l'hôpital est un métal précieux qu'on enfouit, afin de déterrer des moëllons sans valeur, même pour les chausourniers ! Dites surtout que vous préférez à tous ces blocs dégoûtants de vétusté, une bonne maison aux murs épais, aux pièces bien capitonnées, au parquet richement tapissé, aux fauteuils où l'on disparaît voluptueusement comme dans un nid ouaté, une maison de maître, avec des livres de rente, une bonne table, et quelques petits accessoires pimentés et « matagraboli-

sants », que l'archéologie austère me défend de nommer ici !
Tous les goûts sont dans la nature, même les bons.

F. LUCCHINI.

—
Ont rendu compte de l'inauguration du musée (16 mai) : *l'Indépendant* du 19 : « M. Audiat a fait l'historique à la fois spirituel et substantiel de cette installation ; puis, dans un exposé plein d'humour et de science, a passé en revue les remarquables richesses qu'elle renferme » ; le *Moniteur de la Saintonge* du 20, reproduit par le *Mémorial de Saintes* du 27, qui constate que, « malgré bien des difficultés, dans un local bien défectueux, ces admirables vestiges de l'époque romaine ont été placés, classés, reconstitués avec une science, un art et un goût parfaits », et que « Saintes peut être fière de son nouveau musée, dont certaines richesses seraient dignes de figurer à Saint-Germain ou dans les musées d'Italie » ; le *Progrès* du 25, qui signale parmi les assistants M. Auguin, notre célèbre peintre rochefortais, et fait valoir l'importance de cette collection ; le *Petit Journal* du 27 ; *l'Indépendant* du 31, qui publie *Notes et impressions sur l'inauguration du musée des antiques* : « M. Audiat nous a dit nettement l'origine et la formation du musée ; puis il a remercié tous ceux qui, de près ou de loin, ont pu l'enrichir. M. le comte Lemerrier, après avoir rendu justice aux efforts et aux lumières de M. Audiat, a parlé avec émotion du pauvre Castagnary, du regretté bienfaiteur, que les arts, et surtout les arts à Saintes, ont perdu..... Il n'est pas commode de se faire écouter après un orateur aussi habile et aussi sympathique ; M. Audiat a triomphé cependant de cette difficulté. Il nous a intéressés dans une conférence péripatéticienne d'archéologie... » ; le *Rappel charentais* du 6 juin : « Beaucoup de personnes s'y étaient rendues, c'est bien ; mais ce qui est mieux encore, c'est que depuis on y est retourné... Le local actuel n'est pas tout-à-fait ce qu'il faudrait ; mais on va l'agrandir, ce qui est indispensable ; aujourd'hui il est absolument plein. Une ville comme Saintes, qui doit à ses souvenirs antiques le renom dont elle jouit, ne peut se dispenser de loger convenablement ses richesses archéologiques... »

ÉPIGRAPHIE

I

Au portail si remarquable de l'église d'Eschillais, canton de Saint-Aignan, arrondissement de Marennes, on lit en caractères romans ce seul mot IESVS
écrit à l'archivolte au-dessus du Sauveur. Sur cette façade monumentale est représenté le martyr de saint Etienne.

Dans l'église, à la clef de voûte de la nef, il y a :

I BARRAUD
 RECTOR
 HOC
 TEMPLVM
 REPARAVIT
 1696

II

Sur le mur d'une vaste chapelle :

HOC . SACELLVM . CV
RA . MRI ONIS BARAV
D . RECTORIS . REST
ITV . EST . 1683.

Ce qui ne peut s'entendre que d'une réparation : le style de la chapelle est plus ancien. J'interprète les sigles : MRI¹ ONIS par M[AGIST]RI IOANNIS, et je traduis : 1^o, *Jean Barraud, curé, a réparé cette église, 1696*; et 2^o, *Cette chapelle a été refaite par les soins de M^{re} Jean Barraud, 1683.*

Sur les registres paroissiaux de Saint-Gilles d'Eschillais, qui commencent à l'année 1669 et sont paraphés alternativement et successivement par Jean Mallat, sieur de Poursay, conseiller du roi, lieutenant particulier, assesseur criminel et premier conseiller en la sénéchaussée de Saintonge au siège royal de Saint-Jean d'Angély (1669); par Jean Lambert, lieutenant général à Saint-Jean d'Angély (1670-1673); par Josué de Pichon, conseiller magistrat au siège présidial de Saintes (1674); puis par Saint-Jean ou Saintes, je lis cette note : « Je soussigné, ayant esté pourveu de la cure du dit Eschillay le 23 septembre 1671, j'ay fait les fonctions pastorales qui s'ensuivent. BARRAUD. »

Jean Barraud succédait à Benjamin Ebrard, inhumé à Eschillais le 17 septembre 1671, successeur lui-même de Jean Ebrard qui lui survécut, et ne mourut que le 16 avril 1674, âgé de 61 ans et un mois. Barraud était encore curé le 12 octobre 1707; le 26, il ne signe plus que « prêtre » avec Brun, vicaire. Le 28 avril 1708, paraît Simon Roullain, curé, qui reste longtemps. Barraud continue à figurer et à signer sur les actes comme prêtre jusqu'en 1718, le 6 novembre, à un baptême où fut marraine Marie-Justine-Victoire de Beaumont d'Eschillais, et par-rain Alexandre-François de Jouanne, comte de Saumery, lieutenant de vaisseau, capitaine d'une compagnie franche de la marine. Depuis, je le perds de vue. Il a donc été curé d'Eschillais pendant 36 ans. Simon Roullain fut aussi très longtemps curé. En 1710, il écrit cette note : « Je n'ai point mis honnête fille dans le certificat que j'ai donné, n'étant pas d'un style convenable; aussy il ne faut point le mettre dans d'autres. »

Aux voûtes de la chapelle, plusieurs fois répété, est un blason montrant 4 fasces à la bande chargée de trois molettes, qui est celui

des Goumard : *Fascé d'argent et de gueules à la bande d'azur chargée de trois molettes d'or, brochante*. Les Goumard, qui remontent par filiation suivie jusqu'à Aimery Goumard, marié vers le milieu du XII^e siècle à Sibille de Tonnay-Charente, ont constamment possédé Eschillais jusqu'en 1590, où Charlotte Goumard l'apporta en dot à son mari, Louis de Belcier, baron de Cozes, dont la fille, Charlotte de Belcier, le donna à son mari, Armand d'Aydie de Ribérac. Leur fille, Marie d'Aydie, épousa (1654) Jean-François de Lambertie; et à sa mort les Beaumont héritèrent d'Eschillais.

Il y eut jusqu'en 1790 deux chapelles au nom de Jean Goumard desservies en l'église d'Eschillais. Le dernier titulaire, depuis 1780, fut Pierre Augier, secrétaire de l'évêché.

III

Le bénitier de pierre porte :

IHS MA IOSEPH 1657 E TERPIN

Etienne Terpin était maître chirurgien à Eschillais.

Enfin la cloche moderne dit :

EN 1820 IAI UT POUR PARRAIN M PIERRE ETIENNE DE CONDEMINÉ
MAIRE D'ESCHILLAIS MARRAINE DAME MARIE CATHERINE VICTOIRE AUBIN
LAFORET V^{VE} GUÉRIN.

Notons près du cimetière dans un village une porte charmante du XV^e siècle, qui se trouve là on ne sait comment.

IV

Dans l'église de Brouage une tombe de marbre noir couvre le corps d'un gouverneur de cette ville :

CY GIST HAVT ET
PVISSANT MESSIRE
CLAVDE DACIGNE CH
EVALIER SEIGNEVR MA
RQVIS DE CARNAVALLET
QVI A ESTE GOVERNEVR
POVR LE ROY DES VILLES
ET PAIS DE BROVAGE
LESPACE DE DIX HVICT
ANS ET Y EST MORT LE
10^{ME} SEPTEMBRE 1686
AGE DE SOIXANTE CINQ
ANS

L'écu, timbré d'une couronne de marquis, porte *D'hermine à la fasce [de gueules] chargée de trois fleurs de lys [d'or]*. Supports : deux levrettes. La devise, qui n'a pas été gravée là, est : NEQUE TERRENT MONSTRA.

L'acte de décès, dans les registres paroissiaux, est ainsi

conçu : « Le 12 septembre 1685, a été inhumé dans le sanctuaire de cette église le corps de feu haut et puissant messire Claude d'Acigné, marquis de Carnavalet, gouverneur de cette ville et pays en dépendants, âgé de 65 ans, décédé le 10, après avoir reçu les sacrements nécessaires à salut, par moi soussigné. J. MEDION, curé. DESLANDES. NADREAU. »

V

A côté du grand seigneur sont deux bourgeois, dont les pierres tombales ont ces inscriptions :

CY GIST LE CORPS
DE HONORABLE
HOME HELIE LEV
RAVD QVAND VIV
OIT BOVRGEOIS ET
MARCHANT DE LA
VILLE DE BROVAGE
AGE DE 74 ANS
DÉCÉDÉ LE 12^È DE
OCTOBRE 1660 PRI
EZ DIEV POVR SON
AME

CY GIST LE CORPS
DE HONNESTE FEMME
MARIE GVILLOT
FEMME DE HONNO
RABLE HOMME
HELIE LEVRAVD
MARCHANT AAGE
DE 55 ANS DÉCÉDEE
LE 23 NOVEMBRE
1655 PRIE DIEV
POVR SON AME

VI

La cloche a aussi le nom de Claude d'Acigné :

† IE SVIS FAICTE POVR SERVIR A LEGLIZE DE BROVAGE MON PARRAIN
EST MESSIRE CLAVDE DACIGNE CHE^R SEIG^R MARQUIS DE CARNAVALLET
CON^R DV ROY EN SES CONSEILS DETAT ET GOV^R POVR SA MAIESTE DE
LA VILLE ET PEYS DE BROVAGE ET MA MARRAINE DAMOISELLE SVZANNE
DE MEAVX DAME DV FOVILLOVX. 1672.

Au-dessous sont gravés l'écusson d'Acigné, assez fruste, et celui de la marraine : écu chargé de cinq couronnes d'épines, sommé d'une couronne de comte, armes des Meaux, qui portaient : *D'argent à cinq couronnes d'épines de sable, 2, 2 et 1.*

Suzanne de Meaux du Fouilloux était la sœur du jeune du Fouilloux, favori de Louis XIV enfant, enseigne des gardes d'Anne d'Autriche, tué au combat de Saint-Antoine en 1652, et de la belle marquise d'Alluye, tous trois enfants de Charles de Meaux, seigneur de Rudefontaine et de Douy-La-Ramée en Brie, et de Madeleine Lezignac, dame ou de Fouilloux en Saintonge. Voir *Charles de Meaux, seigneur du Fouilloux* (1854, in-8°), par M. le baron de La Morinerie.

La famille d'Acigné en Bretagne a pris son nom d'une terre située à deux lieues en amont de Rennes, sur la rivière de Vilaine. Jean d'Acigné, époux de Jeanne du Plessis, dame de La Burgonnière, n'eut qu'une fille, Judith d'Acigné, mariée à Charles de Cossé-Brissac, maréchal de France, dont le fils

Charles obtint de Henri IV en 1609 l'érection de la terre d'Acigné en marquisat. Le nom d'Acigné a été relevé de nos jours par la famille d'Agnel de Bourbon.

Tels sont les souvenirs épigraphiques de l'excursion de la société des Archives dans cette partie de l'arrondissement de Marennes.

VARIÉTÉS

I

L'abbaye de Saint-Séverin

RECHERCHES HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES SUR L'ABBAYE DE SAINT-SÉVERIN SUR BOUTONNE, par M. l'abbé Noguès. Saintes, imp. Hus, 1888, in-8°. — Ces *Recherches*, trop pompeusement intitulées *historiques et archéologiques*, sont peu intéressantes. Est-ce la faute de l'auteur? Est-ce la faute du sujet? Où il n'y a rien, le plus habile chasseur est fort exposé à faire buisson creux. Que sont devenues les archives du monastère? La question se pose à propos de Saint-Séverin, comme elle se pose à propos de bien d'autres établissements dans notre contrée particulièrement dévastée et par le protestantisme et par la révolution, et où d'ailleurs le paysan, enrichi par la vente des biens nationaux, a une peur horrible des vieux papiers : « On pourrait revenir sur les anciennes choses. »

M. l'abbé Noguès, curé de Dampierre sur Boutonne et de Saint-Séverin, son annexe, fait de louables efforts pour reconstituer le passé de ses deux paroisses, et son nouveau travail sur l'une d'elles est une preuve de son zèle. Plus sérieux que sa monographie de Dampierre, son mémoire sur Saint-Séverin est un progrès. Peut-être eut-il bien fait de le mûrir davantage; dans ces sortes d'ouvrages, on est forcément incomplet; l'important est de l'être le moins possible; avec quelques années, c'est-à-dire avec des recherches plus minutieuses, sans doute il eut comblé plusieurs lacunes.

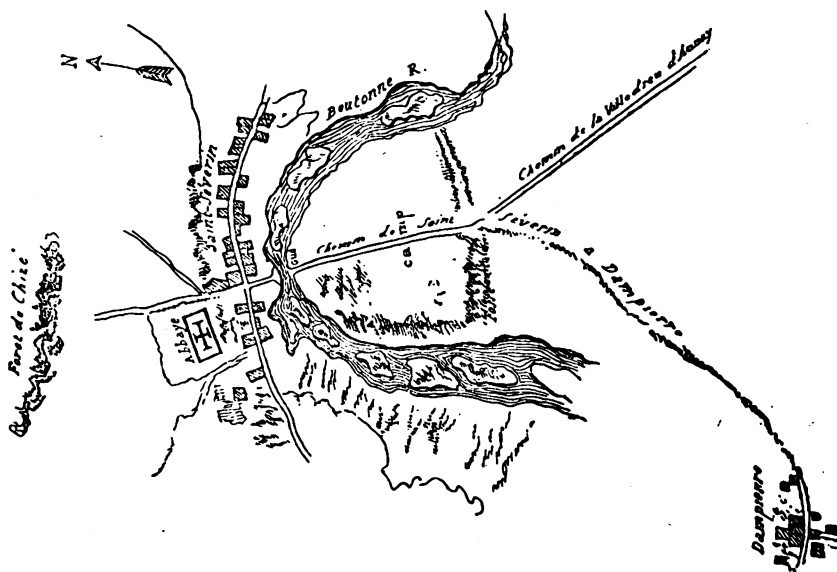
Dans la commune actuelle de Saint-Séverin, canton d'Aunay, arrondissement de Saint-Jean d'Angély, jadis de la province de Poitou, il y avait, il y a encore le Châtelier, camp fortifié, comme l'indique son nom, dont le plan ci-joint, que nous devons à l'obligeance de M. Léon Palustre, peut donner une idée. Le *Bulletin monumental*, auquel nous l'empruntons, l'a décrit, en 1879, t. VII, n° 3, p. 229, et aussi M. l'abbé Noguès, dans le *Recueil de la commission des arts*, v, 209. On y a trouvé avec des débris de tuiles romaines, un assez grand nombre de monnaies, entre autres de Postumus, mort en 270.

Au bord de la Boutonne et du camp, il y avait, il n'y a plus, l'abbaye de Saint-Séverin, dont M^{sr} Barbier de Montault et l'érudit anglais M. Edmund Bishop nous ont un peu parlé dans

le dernier numéro du *Bulletin*, VIII, 212 : *Un livre liturgique de Saint-Séverin à Londres*.

Fondé en 1068 sous le vocable de saint Séverin, évêque de Bordeaux au ^v^e siècle, par Guy-Geoffroy (Guillaume VII), duc de Guyenne et comte de Poitou, l'abbaye de Saint-Séverin, pourvue de chanoines réguliers de la règle de saint Augustin, ne fut jamais bien florissante et eut à subir de fréquentes dévastations, en 1268 notamment, puis fut, en 1568, complètement ruinée, catastrophe dont elle ne se releva pas. 1790 acheva la destruction.

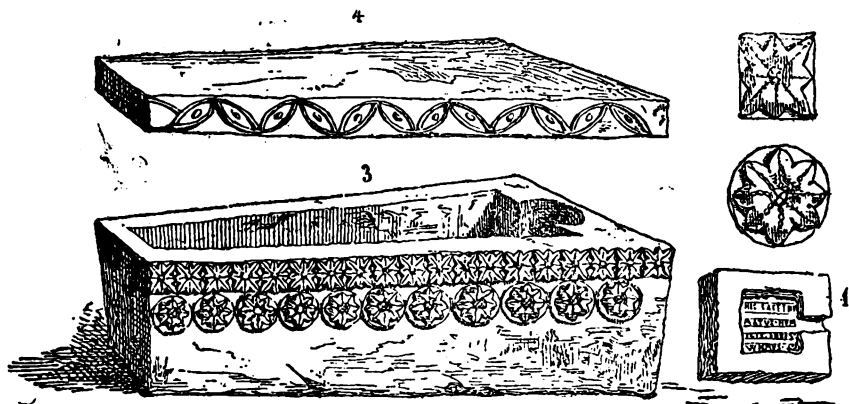
Le fait archéologique le plus important qui regarde cette abbaye, est la découverte de la crypte au mois de mai 1878; la



voûte s'était effondrée, et en cherchant à déblayer l'espace, on y vit plusieurs tombeaux de pierre sans intérêt. Un seul est remarquable. C'est une auge monolithe de 2^m20 de longueur à l'extérieur, de 0^m73 de largeur à la tête et de 0^m47 aux pieds, de 0^m58 de hauteur à la tête et de 0^m47 aux pieds. Le couvercle est formé d'une dalle plate de 0^m13 d'épaisseur.

Ce tombeau (n° 3), qui, d'après sa forme et ses ornements, est de la fin du ^{xi}^e siècle ou du commencement du ^{xii}^e, est décoré sur la face apparente de deux bandes horizontales, sculptées en saillie. La première se compose de quinze étoiles incrustées dans des carrés, la seconde d'onze rosaces dans des cercles, d'un travail assez élégant. Le couvercle a une de ses tranches ornée « d'arcades en bouffantes mêlées de perles », dont le dessin donne l'idée (n° 4).

Ce tombeau était vide d'ossements, ayant sans doute été violé. Mais, dans l'ouverture circulaire ménagée pour la tête, était



restée une pierre de 0,35 de long, 0,28 de large et 0,10 d'épaisseur (n° 1). On y lit en caractères profondément gravés qui sont bien de la fin du XI^e siècle :



c'est-à-dire HIC JACET HVMATVS HVMILIS ABBAS WILHELMVS. Ici repose inhumé Guillaume, humble abbé.

A cette pierre était incrustée une plaque de plomb de 0^m20 sur 0^m13, reproduisant l'inscription (n° 2). Un petit canal avait été creusé dans la pierre pour laisser couler le métal, et l'on avait mis dans la tombe et la matrice. « C'est là, dit M. Robert de Lasteyrie (*Revue des sociétés savantes*, 7^e série, t. x, 336), une pratique bizarre dont je ne connais aucun autre exemple. On a fréquemment, aux XI^e et XII^e siècles, placé des inscriptions sur des lames de plomb et sur des cercueils; mais toutes ces inscriptions sont généralement gravées en creux; je n'en connais aucune qui ait, comme celle-ci, été coulée dans un

moule, et je ne puis m'expliquer le but qu'on s'est proposé, en laissant jointe à l'inscription la matrice dont on s'était servi pour la couler. »

La liste des abbés de Saint-Séverin, dans le *Gallia christiana*, II, col. 1,348, ne comprend que sept noms, du XII^e siècle au commencement du XVII^e : Foucher, en 1110; Aimar, son successeur; Arnaud, en 1225 ou 1230; Aimery, en 1247 et 1256; Laurent Vernon, vers 1516 et 1519; Esprit Fléchier, mort en 1710 et Armand-Jean de Cotte. M. l'abbé Auber en a ajouté deux : Guillaume, dont nous venons de parler, et Renaud (1117-1133). Je ne parle pas de Jacques Delille.

M. l'abbé Noguès, indépendamment de ceux du *Gallia* et de ceux qu'a trouvés ou cités M. Auber, n'a pu en découvrir que deux autres : Le Corre, d'après un sceau, dit-il, du XIII^e ou XIV^e siècle, et Jean de Livenne en 1650. Or, il a oublié de consulter Hugues du Tems. Il le mentionne, c'est vrai; mais il n'a pas lu son ouvrage : *Le clergé de France*, II, 502, aussi classique que le *Gallia* qu'il complète souvent : car, outre : Guillaume, abbé en 1460, Jean en 1469, Jean de Liniers en 1490 et 1497, André Laydet en 1520 et 1536, Jacques du Plessis en 1536, Guillaume-Alexandre de La Noue du Vair (1758) et Armand-Jean de Cotte, noms que M. Noguès a, sauf Liniers et Laydet, pris dans M. Auber, *Le clergé de France* (1775) lui eut encore fourni : Louis de Villars en 1539 et 1541, et Adrien Cuvillier en 1544; c'est quelque chose.

Du Tems, en outre, lui eut donné quelques notes de plus sur cet Armand-Jean de Cotte, que du Tems nomme *Cotellou*, faute répétée par M. Auber, et que M. Noguès, avec le *Gallia* qui dit de *Coste*, mais après dom Beaunier et l'*Almanach royal* qui écrivent de *Cotte*, s'obstine, malgré la rectification faite, à appeler de *Coste*. Du Tems le dit « fils de Robert, premier architecte du roi, chevalier de Saint-Michel, intendant et ordonnateur général des bâtiments, jardins et manufactures de sa majesté, directeur de l'académie royale d'architecture et vice-directeur de celle de peinture et de sculpture ». Il était, en effet, fils du célèbre Robert de Cotte et de Catherine Bodin, sœur de la femme de Jules-Hardouin Mansart. Sur l'acte d'inhumation de son père (15 janvier 1735) dans sa chapelle à Saint-Germain-l'Auxerrois, il est qualifié « prêtre, docteur de Sorbonne, chanoine de l'église de Paris et abbé des abbayes de Saint-Séverin et de »; et au mariage de sa nièce, Catherine de Cotte, avec Charles-Etienne Lepeletier, le 29 janvier 1729, il s'intitule « docteur de Sorbonne, chanoine de l'église de Paris, grand vicaire de Verdun ». Il fut aussi abbé de Lonlay, au diocèse du Mans (Orne), et prieur de Notre-Dame de Baillou. Nommé à Saint-Séverin le 25 juillet 1710, il mourut à Paris le 24 janvier 1758, âgé de soixante-dix ans.

En voici un autre que je n'ai vu encore signalé nulle part. C'est Brantôme qui nous l'indique ainsi, en 1609 : « Messire Hélié du

Haut-Marché, dict Monserogallard, abbé commandataire de Saint-Sevrin. »

Jacques Delille, le dernier abbé de Saint-Séverin, est celui sur lequel M. l'abbé Noguès fournit quelques détails. Le t. xii des *Archives de Saintonge*, p. 412, contient plusieurs lettres de lui, et le *Bulletin religieux*, t. xi, p. 269 (6 décembre 1873), s'en est occupé. C'est même pour l'auteur une occasion de me contredire, et à propos de Delille et à propos des moines.

J'ai osé attaquer une légende locale : le Tabarit fournissant à Delille des idées pour son poème des *Jardins* ; et M. Noguès tient à avoir dans sa paroisse le site qui a inspiré le poète. J'ai dit : les *Jardins* ont paru en 1780, peut-être en 1782. La nomination de Delille à Saint-Séverin est de 1781. Ce sont les *Géorgiques*, ce sont les *Jardins* qui lui ont valu ce bénéfice (*Épigraphie santone*, p. 236), et non pas sa nomination qui nous a valu les *Jardins*. Ajoutons que, d'après Michaud, son ami, Delille acheva son poème peu d'années après son admission à l'académie qui fut en 1774, et que, suivant Pongerville, dont s'est servi M. Noguès, Delille, après les *Géorgiques* (1770), composa les *Jardins* qui parurent douze ans après (1782) ; mais que, dans ce long intervalle, il faisait des « lecture de son œuvre, soit aux séances de l'académie, soit dans le monde ». Qu'on juge si c'est aux eaux de la Boutonne, aux ombrages du Châtelier, au cloître de Saint-Séverin que le professeur au collège de France et l'académicien venait puiser ses inspirations !

M. Noguès dit bien qu'avant sa nomination à l'abbaye, « des relations d'amitié l'unissaient ainsi que sa mère à la famille Fromis-Beaupré, qui habitait le Tabarit ». Mais serait-ce trop exiger que de demander une preuve ? Il y a des lettres, c'est vrai ; mais la première qu'on ait est du 12 novembre 1784, et à part quelques compliments banaux, on n'y voit que des détails d'administration du bénéfice, argent des fermes, revenus des dîmes et des terrages, rideaux d'indienne, pièces de vin et bouteilles de ratafia.

Je ne veux pas relever tous les lapsus de ce petit mémoire. Mais j'en suis à Delille. Or, M. Noguès écrit : « Lorsqu'éclata la révolution — pardon ! c'était en 1794, à la chute de la terreur, après le dithyrambe sur *l'Immortalité de l'âme* — il se retira à Saint-Dié, patrie de sa mère » ; c'est patrie de sa femme qu'il faut lire. Sa mère habitait l'Auvergne, Pontgibaud, je crois ; lui était né à Aigueperse, tout près de Riom, où son père, Antoine Montanier, était avocat. Mais sa femme était des Vosges. Le poète accompagnait le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur à Constantinople (1784). Il rencontre à Stuttgart une demoiselle d'une fort belle voix, mais d'une piètre éducation, l'emmène à Paris, en fait sa nièce d'abord, sa femme ensuite. Rivarol lui disait : « Puisque vous avez choisi votre nièce, vous auriez pu la mieux choisir. » M. l'abbé Noguès, d'après Pongerville, parle avec attendrissement de cette « femme courageuse et bonne, qu'il appelait son Antigone, et qui se dévoua à

consoler ses douleurs et sa vieillesse », bonne sans doute et consolatrice aussi, à part les gourmandes et les soufflets qu'elle lui octroyait trop généreusement, d'après Châteaubriand. En tous cas, j'aurais bien voulu savoir son nom et la date de son mariage, qu'il fixe « pendant la révolution ». Il se borne à prouver que Delille était réellement tonsuré et qu'il obtint une dispense spéciale pour « contracter mariage avec elle ». C'est régulier, normal et légal. Ce qui pourrait peut-être le paraître moins, c'est cette nièce trouvée sur les grands chemins, et qu'on recueille chez soi en 1784 pour l'épouser ensuite, « quand la révolution l'eut dépouillé de ses bénéfices ». N'insistons pas.

Mais le monastère de ce singulier abbé avait-il des moines? Saint-Séverin subit-il le sort de la plupart de nos abbayes en Saintonge et en Aunis, Chastres, Font-Douce, Tonnay-Charente, La Grâce-Dieu, Moreilles, Saint-Léonard des Chaumes, qui eurent bien un abbé, c'est-à-dire un titulaire pour toucher ce qui restait des revenus, mais qui n'eurent plus de religieux, sauf un ou deux, de temps en temps?

A La Frenade, il y avait un prieur. Saint-Liguaire en 1733 n'avait que trois moines, et Pierre Lepicard de Flavigny, prêtre, chanoine de Sainte-Geneviève, transféré à Saint-Liguaire, est obligé d'aller faire son noviciat au prieuré de Saintes (*Saint-Eutrope dans l'histoire*, p. 367). A Font-Douce, en 1713, dom Boyer ne trouve qu'« un moine en chemise et en culottes, qui n'eut ni vin, ni lit, ni mémoires » à lui donner.

J'ai dit : « Ruinée par les protestants, l'abbaye n'eut plus de moines » (*Epigraphie santone*, p. 236); et plus tard : « Ni moines, ni couvent » (*Bulletin religieux*, p. 270, 6 décembre 1873). M. Noguès, lui, affirme le contraire : « Il y avait donc des religieux à Saint-Séverin, en 1648, ou tout au moins en 1674, contrairement à l'assertion gratuite de M. Audiat. » Assertion « gratuite? » Voyons. J'ai d'abord pour moi le *Gallia*, qui écrit, II, 1348 : « Hic solus est prior canonicus regularis qui simul est curio. » J'ai ensuite Hugues du Tems (1775) qui reproduit le *Gallia* : « Les calvinistes l'ont ruinée. Il n'y reste plus qu'un prieur-curé. Elle est taxée 100 florins, et vaut 4,000 livres. » J'ai enfin pour moi le bénédictin dom Boyer qui, en 1714, ne trouve à Saint-Séverin que le prédécesseur de M. Noguès, « un petit crasseux, dit-il, chanoine régulier de Sainte-Geneviève », qui se nommait Thévenin : « Il nous fit humer le vent un gros quart d'heure devant sa porte, qu'il ouvrit enfin avec peine... Ne jugeant pas à propos d'aller dîner à Dampierre, où ce misanthrope prit la liberté de nous envoyer, nous fûmes dîner à La Chapelle. » (*Bulletin de la société des Archives*, VII, 165.) S'il y avait eu des moines, ils auraient sans doute été plus hospitaliers que le curé pour deux confrères qui les venaient visiter.

Fondée sur de tels témoignages, mon assertion est-elle gratuite? Non. Est-elle vraie? C'est une autre question; mais j'ai pour y répondre affirmativement, d'abord les faits et les au-

teurs que je viens de citer, puis une autorité que M. Noguès ne récusera pas : car j'en appellerai de M. Noguès à M. Noguès lui-même : « Après leur destruction, dit-il, les lieux réguliers ne furent jamais rétablis, et l'abbaye n'eut plus de religieux. » N'est-ce pas exactement la traduction de ma phrase : « Ni moines, ni couvent » ? Peut-être est-il trop affirmatif en mettant le mot *jamais* : car dom Beaunier (1726), *Recueil... des archevêchez, évêchez... de France*, I, 180, imprime ces lignes : « Il y a la réforme ; et c'est pourquoi on a rétabli les bâtimens et les lieux réguliers qui étoient presque tous ruinés. »

Je sais bien que, plus tard, l'auteur de *Saint-Séverin* affirme qu'il y avait « encore six religieux » au moment de la suppression de l'abbaye. Mais il ne peut nous dire ni leurs noms ni leur sort. Que devinrent-ils pendant la révolution ? Bien plus : dans ses recherches, après avoir sondé tous les lieux, visité tous les chais et tous les greniers, promené sa lanterne dans tous les coins et recoins, tant à Saint-Séverin qu'à Dampierre, après avoir fouillé tous les registres paroissiaux et autres papiers, il n'a pu découvrir que deux traces de cénobites : 1^o à Dampierre en 1658, cette mention « religieux de Saint-Séverin », et 2^o pendant cinq mois, 1673-74, « plusieurs actes sont signés par F.-J. Petit, religieux de Saint-Séverin. »

Or, comme le religieux de 1658 pourrait fort bien être celui de 1673, il suit que, pendant plus de deux cents ans, l'historien ne peut guère nous donner qu'un moine ou un moine et demi. Est-ce assez pour affirmer que l'abbaye qui avait un abbé, avait aussi des religieux ?

Tout cela est assez peu important. Mais cet établissement n'a pas joué un rôle si éclatant dans le monde qu'il soit défendu de s'occuper des minces détails ; et son historiographe, malgré sa bonne volonté, n'a pu nous raconter de bien mémorables événements,

Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

Il le regrette, j'en suis sûr, plus que nous ; mais il peut trouver encore des sceaux, des monnaies, des tombeaux, peut-être même des papiers, qui ne doivent pas avoir tous péri. Après les *Recherches historiques*, il nous donnera des *Recherches archéologiques*, qui nous mettront l'eau à la bouche. Un de ses grands amis m'écrivait qu'il y avait en lui l'étoffe d'un véritable archéologue. *Fiat.*

LOUIS AUDIAT.

II

François de Lanoue

Dans le *Bulletin de l'histoire du protestantisme français* du 15 décembre 1887, M. N. Weiss en rendant compte d'un article publié par la *Revue des questions historiques* du 1^{er} octobre 1887 (*Bulletin*, VIII, 72) sous ce titre : *François de Lanoue et ses der-*

nières campagnes, s'exprime ainsi : « On sait que, fait prisonnier en Flandre le 10 mai 1580 et atrocement traité dans le château de Limbourg, Lanoue n'obtint sa liberté, le 28 juin 1585, qu'en s'engageant à ne jamais prendre les armes contre l'Espagne, le roi de France et le duc de Lorraine, qui se porta sa caution pour lui. Le duc de Bouillon étant mort le 14 janvier 1588, avait nommé Lanoue gouverneur de Sedan, et en quelque sorte tuteur de son héritière, la jeune duchesse Charlotte. Le généreux duc de Lorraine vit là une excellente occasion d'escompter l'engagement précité en tentant de dépouiller impunément une jeune fille mineure, dont la défense avait été confiée par le testament de son frère au signataire de cet engagement. Lanoue, ou tout autre gentilhomme digne de ce nom, se serait cru déshonoré en trahissant un mandat aussi sacré; mais il poussa le scrupule jusqu'à se justifier dans une *Déclaration* rendue publique (Voir *Mémoires de la Ligue*, II, 297) de prendre des mesures défensives : or, c'est ici que M. d'Aussy démontre à ses lecteurs qu'en agissant de la sorte le *Bayard calviniste* commettait la lâcheté de trahir le serment prêté par lui trois ans auparavant. L'occasion était belle, en effet, d'opposer la conduite d'un huguenot qui défend un enfant à la rapacité d'un Lorrain prétendant hypocritement que s'engager à ne pas prendre les armes contre lui signifie se laisser attaquer et dépouiller dans de pareilles circonstances. Il faut féliciter M. d'Aussy de l'avoir découverte. » Quand M. Weiss m'accuse de « dénigrer les plus illustres huguenots », cela ne tire point à conséquence; je n'en continuerai pas moins à user des droits de la critique historique, au risque de dépouiller de leur auréole certains saints de la légende dorée protestante; mais je tiendrais à me justifier ici, tout au moins devant mes confrères de la société des Archives, du reproche qui m'est adressé d'avoir systématiquement méconnu le chevaleresque dévouement de François de Lanoue. Oui, Lanoue était lié par un triple engagement d'honneur à l'égard du roi de France, du roi d'Espagne et du duc de Lorraine; mais ce dernier, comme le prétend M. Weiss, n'essaya pas d'*escompter hypocritement* le serment prêté par Lanoue, attendu qu'il avait envahi le duché de Bouillon et mis le siège devant Sedan, du vivant même du duc et sans qu'il ait pu prévoir par conséquent que ce dernier, par son testament, nommerait Lanoue gouverneur de ses places fortes. Quand, de propos délibéré, sans tenir compte des avis du roi Henri III, Lanoue prit les armes contre son bienfaiteur, contre celui qui, avec le duc de Guise, avait obtenu sa mise en liberté, il manqua donc aux règles strictes de l'honneur : ce ne sont pas les pitoyables raisons qu'il invoqua dans sa *Déclaration* qui pourront l'absoudre; il essaya, comme le dit Brantôme, de « desguiser soubz de mauvaises couleurs sa mescognoissance »; quant à la cause sacrée de celle qu'il appelait sa pupille, il n'hésita pas à l'abandonner aussitôt qu'il eut trouvé en France un plus glorieux emploi de son expérience militaire. « Il faudra aussi

féliciter M. d'Aussy, ajoute M. Weiss, d'avoir affirmé, avec Davila, que Lanoue approuva l'abjuration d'Henri IV, lorsque dans un des prochains numéros de la *Revue historique*, on aura lu un long mémoire récemment copié à notre bibliothèque par M. Hauser, et dans lequel Lanoue exprime une opinion diamétralement opposée. » Lanoue, mort le 4 août 1591, n'a pas eu à approuver l'abjuration du roi qui eut lieu en 1593; mais il était de ceux qui, comme Sully, avaient des vues politiques assez profondes pour comprendre qu'un roi huguenot ne pouvait jamais être en France que le chef d'une faction. C'est ce que rapporte Davila, et nous ajoutons, en citant son opinion : « Nous ne voyons rien dans cette affirmation qui ne soit conforme aux tendances générales de l'esprit de F. de Lanoue. » Nous éprouvons aujourd'hui un vif regret de ne pas avoir connu le mémoire publié dans la *Revue historique* (livraison de mars-avril 1888), il nous eût absolument confirmé dans notre manière de voir. On a critiqué l'authenticité de cette lettre : « Elle n'est ni datée ni signée; on ne sait à qui elle est adressée; elle n'est pas autographe et l'attribution qu'on en a faite au célèbre chef huguenot ne repose que sur une mention mise postérieurement sur la pièce et par une autre main que celle qui l'a copiée. » (*Revue des questions historiques*, livraison d'avril 1888, p. 624). Telle qu'elle est, nous l'acceptons comme l'œuvre de Lanoue; si elle n'émane pas de l'illustre capitaine, un seul homme aurait pu l'écrire, Dufresne-Canaye, l'éditeur et le correcteur des *Discours politiques et militaires*. Cette lettre, en effet, reproduit fidèlement les idées de tolérance et de conciliation développées dans cet ouvrage. En ce qui concerne spécialement la conversion du roi, la thèse soutenue par Lanoue est celle-ci : On ne doit pas, « au fait de la religion, agir avec précipitation et par cupidité de règne... » Il proteste énergiquement contre les insolentes sommations des ligueurs; mais il admet très bien que « les vrais catholiques, qui ont aimé le roi et l'estat et n'ont taché leur religion de ces nouvelles pollutions... doivent souhaiter qu'il adhère à celle qu'ils tiennent, moyennant qu'ils viennent avec humilité et un fervent désir de son salut, comme ils confessent qu'ils doivent le faire, sans y apporter la violence qui est mauvaise ouvrière pour faire ployer les hommes... » Enfin, comme conclusion pratique, il ajoute : « Il faut faire retirer les estrangers et nommément l'Hespagnol, nostre grand ennemy... assembler les princes et officiers de la couronne, convoquer les estats, puis après requérir un concile général, et au refus, en tenir ung national, faire entendre au roy le mérite de la religion catholique, à luy incogneue, par des bons et sçavants évesques et docteurs, n'ayant pour fin que la gloire de Dieu et le salut des âmes, luy représenter qu'elle a esté l'église primitive, luy faire considérer les opinions des saints pères qui ont reluy au monde comme pierres précieuses, conférer amiablement et sans contention avecques les aultres théologiens qui se trouveront en publique convocation; et il ne faut doubter, si Dieu répand sa

bénédiction sur la paix, qu'il ne bénisse aussi la concorde de l'église et que sa majesté en donne contentement à ses subjects. »

Est-ce là le langage d'un homme opposé à tout retour du roi à la religion de ses ancêtres? Il est à croire que M. Weiss n'avait pas une connaissance exacte de la pièce publiée par les soins de M. Hauser; s'il veut bien se donner la peine de la lire, il modifiera son opinion, nous n'en doutons pas, en un sens *diamétralement opposé*. Dans tous les cas, nous nous félicitons de voir les pages consacrées par nous au *Bayard calviniste*, être l'occasion de la mise en lumière d'un document qui prouve la haute portée de ses vues politiques.

DENYS D'AUSSY.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Le CANADA-FRANÇAIS, revue publiée sous la direction d'un comité de professeurs de l'université Laval. (Québec, 1888, mensuel, in-8° de 70 pages).

Nous saluons avec joie cette importante revue qui nous apporte des souvenirs de la France de là-bas, comme déjà plusieurs fois nous avons signalé quelques uns de ses poètes, de ses historiens, de ses orateurs. La revue que nous annonçons est complète; avec elle on a une idée exacte de la littérature canadienne, si originale et si française. Voici des vers et des comptes-rendus de poésies, Louis Fréchette, Le May; la revue des cours publics où M. Roy s'occupe de Cicéron; M. l'abbé Olivier, de Marivaux; M. Bernier, de Lamennais; M. Faucher de Saint-Maurice, de l'empereur Maximilien, homme de lettres, etc. M. Poisson étudie le mouvement de la population française dans les cantons de l'est; M. Joseph Desrosiers, le roman au foyer chrétien. Jacques Cartier, on ne s'en étonnera pas, est l'objet d'un culte national; M. Pierre Chauveau termine ainsi un compte-rendu du livre de M. Myrand sur lui, par ces mots: « Espérons que nous verrons bientôt surgir dans les deux pays des statues de Cartier et de Champlain; la France est tellement prodigue de monuments que l'oubli dans lequel elle laisse ces deux pères de sa colonisation en Amérique est vraiment inexcusable. » Il a raison; c'est avec peine qu'Omer Charlet a obtenu du conseil général de la Charente-Inférieure le petit monument de Champlain à Brouage, devant lequel, il y a deux ans, la société des *Archives* en excursion se découvrait respectueusement et envoyait un *vivat* à nos compatriotes canadiens.

CRONACHETTA MENSILE DI ARCHEOLOGIA (Rome, 1888, n° 4, p. 49-50) publie un article: *Les fouilles et découvertes de Saintes*,

où il est dit : « D'importantes découvertes épigraphiques se font actuellement dans cette cité des Gaules. M. Héron de Villefosse les fait connaître dans les *Comptes-rendus*, t. xv. Une des inscriptions appartient au règne de Claude le gothique (?). Mais le document le plus important est l'épithaphe d'un habitant du peuple des Santones et vétéran de l'*ala atectorigiana*. Le nom du chef gaulois *Atectorix*, qui rappelle celui de cette *ala*, se retrouve sur un grand nombre de monuments celtiques découverts dans le pays des Santones. Ce soldat avait servi trente-deux ans et avait reçu un diplôme, *AERE INCISSE (sic)* ; puis il s'était enrôlé dans un corps dit des *Gaesati* ; et enfin il était devenu décurion d'un détachement de Rétiens, résidant dans le *Castellum Ircavium*, point fortifié sur le Danube. »

REVUE DES PATOIS GALLO-ROMAINS, n° 3, contient, p. 239, compte-rendu d'*In j'harbot de bouquet saintonghoué*, et regrette que l'auteur « n'ait pas complété son livre par un glossaire, dont le besoin se fait plus d'une fois sentir » ; et *La langue latine en Gaule*, par M. d'Arbois de Jubainville, qui explique comment en très peu de temps le latin se substitua au gaulois, qui disparut complètement au v^e siècle. C'est que les Romains ne donnaient les charges et les dignités qu'à ceux qui parlaient latin : politique que nos gouvernants du xix^e siècle se gardent bien d'imiter ; et il fait comprendre par des exemples la transformation du gaulois en latin.

REVUE DU BAS-POITOU. Très élégante et très bien remplie est la première livraison de cette nouvelle revue qui paraît tous les trois mois par livraison de 96 pages (8 fr. par an), à Fontenay-le-Comte, sous la direction de M. René Valette, un fort aimable érudit qui a fait ses preuves, avec la collaboration promise de MM. Audiat, Anatole de Barthélemy, Beauchet-Filleau, Berthelé, Edmond Biré, de Chabot, le père de La Croix, de Granges de Surgères, le P. Ingold, Régis de l'Estourbeillon, Claude de Monti de Rezé, Georges Musset, de Rochebrune, de La Rochebrochard, de La Rochejacquelein, etc. Nous aurons certainement plus d'une fois occasion de citer cet important périodique.

REVUE DU MONDE CATHOLIQUE d'avril contient de Paul Féval une étude sur sainte Radégonde.

REVUE DU MUSÉE EUCHARISTIQUE, de Paray-le-Monial, n° 4, 1887, p. 300, reproduit un article de Jean Besly, dans son *Histoire des comtes de Poitou*, sur la formule *Regnante Christo*, dont il donne 69 exemples, de 120 à 1250, entre autres le titre de la donation (1077) de l'île d'Aix à l'abbaye de Cluny.

REVUE HISTORIQUE de mai-juin contient de M. le baron du Casse, *La reine Catherine de Westphalie, son journal et sa correspondance*, où il est à chaque instant question de Nicolas Planat de La Faye, ancien officier d'ordonnance de l'empereur, oncle du maire actuel de Cognac, M. Oscar Planat ; et un article de M. Charles Nisard sur les *Poésies de sainte Radégonde attribuées jusqu'ici à Fortunat*.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

N° 398. — Pourrait-on me donner l'explication de ce dicton :
« Faire passer par la voie d'Angoulême ? » D.

N° 399. — Quel est le Beaupoil de Saint-Aulaire, ancien officier de marine, émigré, tué le 18 novembre 1799 à Chantreaud, près de Mortagne-sur-Sèvre (Vendée), dont parle la marquise de La Rochejacquelein dans des notes inédites qui accompagnent ses *Mémoires* ? C. DE S.-S.

N° 400.

Le droit d'anguillage.

Un écrivain, fort malicieux, du *Bulletin des Archives de Saintonge et d'Aunis*, vi, 319, nous conte, à propos des étymologies de la commission des arts, que *margouillis* vient de *marguillum* ; que ce mot signifie boue de rivière, par conséquent boue favorable à l'anguille, d'où *anguillum* ou *anguillarium*. Cela, à mon tour, me suggère un rapprochement entre cet *anguillarium* et l'anguillage.

L'anguillage, à Saintes, était une redevance due au roi, notamment par les acquéreurs des terrains provenant des anciennes fortifications de la ville, démolies par les soins de Laubardemont, en vertu des ordres de Louis XIII, après la réduction de La Rochelle. Le roi avait donné une partie des emplacements déblayés aux carmélites et au gouverneur Louis de Pernes. Le reste fut loti et vendu. Sa majesté concéda à la ville la jouissance des droits utiles ou rentes secondes portant sur ces terrains. En 1640, à la suite d'un arrangement avec le corps municipal, l'évêque fut investi des droits honorifiques. Le roi ne s'était réservé que l'anguillage. Quelle était la signification de ce mot ? Entendait-on par là le droit de pêcher ou d'élever des anguilles dans les anciens fossés des fortifications alimentés par la Charente ? Ducange appelle *anguillarum positio* le droit de placer dans l'eau ce qu'il faut

pour prendre les anguilles, et *anguillarium* l'endroit où on les prend. Cela ne m'éclaire qu'imparfaitement; je pose donc la question à nos érudits de Saintes, auxquels je vais fournir l'élément nécessaire pour la traiter.

Aux archives de la ville, si fatalement incendiées, j'ai vu autrefois une série d'états intitulés : « Rentes secondes dues à l'hôtel de ville. » On y relatait, comme de juste, l'emplacement des maisons et autres domaines imposés. Ils se trouvaient : « près la porte Saint-Louis et autres lieux joignans, allant de la rue Saint-Maur à laditte porte... » ou bien : « A la gauche de la porte Saint-Louis en allant à la Bertonnière... Au-dessous de la rue entre laditte porte Saint-Louis et la Culbute... Sur l'espron près laditte porte Saint-Louis en allant à la susdritte porte sur ledit espron à la gauche... »

Parmi les articles que j'ai pris en note à la hâte, je citerai celui-ci, à titre d'exemple : « M. Rabotteau. La dame de la Lande pour le derrière de sa maison joignant d'un costé celle du sieur de la Touche (Bibard) et de l'autre à celle de l'hérédité de feu sieur de Saint-Bris occupée à présent par le sieur Bertus. »

J'ai négligé de prendre le montant de la rente due à la ville; mais j'ai relevé la taxe d'anguillage inscrite sur un état antérieur : « Les sieurs Rabotteau, au lieu du sieur Deschamps, pour enguillage (ailleurs écrit *anguillage*) d'une maison, doivent par an : IIII deniers. » La même maison, dans un autre état de rentes, est dite : « joignant la Bourse d'un costé. »

S'il y a quelque anguille sous roche, ou plus exactement dans ce margouillis, que l'on veuille bien m'en faire part.

LA MORINERIE.

N°401. — *Louis André, président du tribunal révolutionnaire à Rochefort.* — Je possède un volumineux dossier relatif à Louis André, président du tribunal révolutionnaire et commissaire-auditeur de la cour martiale maritime de Rochefort, dont il est question dans l'article si intéressant de M. Duplais-Destouches sur Bohe-Moreau (*Bulletin*, VIII, 222). Ce dossier embrassant surtout la période comprise entre l'époque où André quitta Rochefort, où il était établi dès 1787, et son décès survenu le 28 février 1814 à Cayenne, où il exerçait les fonctions de procureur du roi de Portugal, je voudrais bien qu'un de nos collègues nous donnât des détails circonstanciés sur la carrière d'André à Rochefort et principalement sur sa présidence du tribunal révolutionnaire.

J. P.

N° 402. — Pourrait-on me donner quelques renseignements sur les Seuillet, sieurs de Montégon, près de Pons? Stanislas-Gabriel Seuillet de Montégon, capitaine au régiment de Hainaut, épousa, en 1797. Thérèse de Terrasson, de Moulidars. Il

était fils de Dominique Seuillet, ancien colonel d'infanterie, qui vint à Cognac avec le duc de La Vauguyon, et qui s'y maria avec Thérèse Martin. C'est tout ce que je sais, et je ne serais pas fâché d'avoir d'autres renseignements. P.-G. T.

N° 403. — *Monsieur de Chillaud, cousin d'Agrippa d'Aubigné*. — Agrippa d'Aubigné, après la mort de son père, avait été envoyé à Genève par son curateur, pour y terminer ses études. Au bout de deux ans, à l'insu du curateur et des parents, Aubigné s'en était allé à Lyon. Un jour, la bourse vide, n'ayant pas même de quoi manger, il s'arrête sur le pont de la Saône, se demandant s'il ne ferait pas bien de piquer une tête dans la rivière, lorsqu'il rencontre juste à point « le sieur de Chillaud, son cousien germain, qui, envoyé en Allemagne par M. l'amiral, portoit à Genève de l'argent au petit désespéré ». (*Mémoires*, Ed. Lalanne, page 14.) Sait-on quel est ce cousin? Peut-on me dire s'il est neveu de Jean d'Aubigné ou de sa femme Catherine de Lestang? Voilà ma question. Je note, en passant, un détail sur ce curateur insouciant qui surveillait assez mal son pupille : « M^e Aubin Daubeville [Aubin d'Abeville, article de M. d'Aussy, *Bulletin*, tome v, pages 363-364] présentait au baptême, le 28 juillet 1577, au temple de Pons, avec Jehanne Gouauld, Esther Garnyer, fille de Jehan Garnyer et de Jehanne Rangeard. » LA M.

N° 404. — *Les maîtres savetiers de Saintes*. — D'un acte reçu par M^e Choloux, notaire à La Tremblade, le 6 février 1760, il appert que Jean Guérineau, employé dans les fermes du roi, demeurant au bourg de La Tremblade, a « cédé, quitté, délaissé et transporté » à Sébastien Texier, aussi employé dans les fermes du roi, demeurant au même lieu, « la somme de dix livres quinze sols de rente annuelle, créée et établie sur la communauté des maîtres savetiers de la ville de Saintes, amortissable pour la somme de quatre cent trente livres, ainsi qu'il est porté par le contrat de constitution de la dite rente, consenty par les maîtres de la dite communauté, au profit de Marie Toussaint, veuve de Jean Guérineau, en date du 28 octobre 1720, reçu Monvoizin, notaire royal au dit Saintes, contrôlé le 6 novembre suivant par Poirier, géminé et confirmé par les dits maîtres par autre acte du 6 novembre 1752, reçu Papin, notaire royal à Saintes; icelle dite rente payable le 28^e jour d'octobre de chaque année. »

Jean Guérineau, cédant, était le petit-fils de Marie Toussaint, et héritier d'autre Jean Guérineau, son père. La cession fut faite à Sébastien Texier, moyennant la somme de 215 livres, qui fut payée comptant. Les contrats des 28 octobre 1720 et 6 novembre 1752 indiquent assurément les motifs pour lesquels les maîtres savetiers ont souscrit cette rente, et il serait intéressant de les connaître, surtout aujourd'hui que l'étude des anciennes

corporations de métiers a repris faveur. Pourrait-on les indiquer et en outre les statuts des maitres savetiers?

A. L.

N° 405. — Existe-t-il un recueil imprimé contenant la chanson si populaire de l'abbé de Meschinot, *Le père Robinaud*? P.-D. Rainguet, dans sa *Biographie saintongaise*, à l'article François-Alexis de Meschinot, auteur lui-même de chansons en patois saintongeais, dit : « Ce genre de composition semble héréditaire dans la famille. Nous devons au neveu de l'abbé de Meschinot, abbé lui-même, une autre chanson remarquable, connue de toute la province, et dans laquelle un paysan saintongeais, ébahi, rend compte de sa visite au petit séminaire de Montlieu. Elle commence ainsi :

Pusque je ne seus pus malade,
Demain matin, si o fait bias,
Mon feil, tu prendras ton chapias,
Tchieu que tu mets pre la ballade...

Je possède moi-même de cette chanson une copie manuscrite assez correcte. Cependant chantée un jour en présence de l'auteur, aujourd'hui décédé, je me souviens que celui-ci se laissa aller à un léger mouvement d'humeur en disant : « Cette chanson n'a jamais été faite »; c'est-à-dire, sans doute, le texte que vous chantez n'est pas exact. Comme sa modestie était d'ailleurs extrême, nous n'avons pas pu l'obtenir alors de lui-même.

PIARE MARCUT.

N° 406. Jacques Estourneau, historien.

Depuis longtemps (*Bulletin*, tome I^{er}, page 157), j'ai piqué ce « Saintongeais » sur mes tablettes, afin de l'étudier et le tirer de l'oubli, s'il était possible; mais jusqu'à présent rien n'est venu dissiper à mes yeux l'ombre qui l'enveloppe. Je demande les lumières d'un plus heureux que moi.

Jacques Estourneau, de Beauvais-sur-Matha, appartenait vraisemblablement à la famille Estourneau qu'on trouve dès le xvi^e siècle à Saint-Jean d'Angély, où elle occupa surtout les charges du siège royal. Il nous est connu par la traduction du *Commentarius brevis rerum in orbe gestarum ab anno 1500*, de Laurent Surius, imprimé à Louvain en 1566, et par la suite qu'il donna, de son propre crû, de ce commentaire, en langue française. Ce livre, suivant la *Biographie Didot*, eut deux éditions, toutes deux de Paris : l'une en 1571, in-fol.; l'autre en 1573, in-8°. Celle-là était la « tierce édition » imprimée par Maurice Menier pour Guillaume Chaudière (*Bulletin*, tome I, page 157). J'en possède une quatrième, de 1578, in-8°, dans laquelle Estourneau poursuit son récit jusqu'à la paix de Bergerac (17 septembre 1577). En voici le titre :

HISTOIRE DE TOUTES CHOSSES MEMORABLES, TANT ECCLESIASTIQUES QUE SECVLIÈRES, aduenues depuis soixante-dix-huit ans en toutes les parties du monde. Composée premièrement par Laurent Surius, & depuis traduite en François, & continuée iusques aujourdhuy, par IACQUES ESTOURNEAV, Sainctongeois. Edition dernière. (Ici la marque de Chaudière : *Le Temps*, et la devise : *HANC AS TEM SOLA RETVNDIT VIRTVS.*) A PARIS, chez Guillaume Chaudière, rue Sainct Iaques, à l'enseigne du *Temps*. & de l'Homme sauvage. M.D.LXXVIII. AVEC PRIVILEGE DU ROY. In-8°.

Le privilège concédé à Guillaume Chaudière est daté de Paris, 7 décembre 1570. Estourneau dédie son livre, « En Paris 10 juin 1571 », à « Henry, duc d'Anjou, fils et frère de rois », le futur Henri III. Le *Commentarius brevis* de Surius faisait suite à la chronique de Naclere : *Memorabilium omnis ætatis et omnium gentium chronici commentarii*. De luthérien, devenu papiste et chartreux, l'auteur allemand qui s'était donné la tâche de critiquer surtout l'histoire de la réformation de Sleidan : *De statu religionis et reipublicæ, Carolo quinto Cæsare, commentarii*, attaque la réforme et ses partisans dans un langage grossier et parfois burlesque. Son continuateur, très modéré, d'ailleurs plutôt annaliste que théologien, s'abstient de toute sortie ridicule à l'endroit des religionnaires. Piles, le défenseur de Saint-Jean d'Angély lors du siège de 1569, est pour lui « le capitaine Piles estimé, hardy et courageux ». Seré, tué sur les remparts de Brouage en 1577, est « le sieur de Seré, jeune gentilhomme de grand cœur ». S'il comprend, s'il cherche à expliquer la Saint-Barthélemy, il sait du moins trouver de nobles et honnêtes accents comme ceux-ci : « Et vouldrois bien qu'il fust possible d'ensevelir sous silence perpétuel ce qui se passa à Paris, d'autant que la souvenance de telles choses ne fait que rengreger la douleur, et semble que tel récit face encore saigner les playes, estant desplaisant aux vns et autres. » Estourneau nous apprend dans sa dédicace comment la pensée lui est venue de publier le livre de Surius. « Or, dit-il, estoit ceste histoire composée en latin, et partant son fruit n'estoit communicable à infinis hommes; desquels les autres pour auoir esté dès leur berceau employez aux affaires, n'entendent pas ce langage; les autres aiment mieux lire toutes choses en nostre langue François, bien qu'ils soient doctes et lettrez. Au moyen de quoy estant presque irrité de voir les heretiques auoir tant trauaillé à nous faire suçer la doctrine de Satan par leur histoire François, & d'autre part estant esguillonné par quelques hommes d'autorité grande, de faire le coup d'essay de mes labeurs sur l'histoire de Surius à fin qu'elle seruit de contrepoix à toutes autres pernicieuses... j'y ay employé quelques bonnes heures, & l'ayant tellement façonné qu'elle sentoît son François... » Ainsi l'œuvre présente était le « coup d'essay » de Jacques Estourneau. Sait-on s'il a persévéré dans la voie de

l'histoire qu'il ouvrirait « à ses labeurs » ? Connait-on quelque chose de sa vie et de ses œuvres ?

LA MORINERIE.

N° 407. *Les Lacroix du Repaire, de Besne et de Saint-Cyprien.* — Pourrait-on me dire si les Lacroix du Repaire, qui habitaient Besne, en la paroisse de Chenac, au XVIII^e siècle, étaient parents des Lacroix du Repaire de Bouillaguet (paroisse de Gouts, près de Verteillac, Dordogne), et comment ? Je trouve aux archives du ministère de la guerre un Jean-Timothée de Lacroix du Repaire, seigneur de Besne, né le 20 juillet 1725, demeurant à Besne, lieutenant au régiment de Laval en 1743, capitaine en 1746, aide-major garde-côtes en 1760, chef de la division de Royan en 1779, chevalier de Saint-Louis en 1783. Je désirerais des renseignements sur cette famille de Lacroix, tant sur la branche du Repaire que sur celle de Jauvelle ou de Saint-Cyprien ; cette dernière seigneurie serait près de Chalais. La Chesnaye-Desbois, t. VI, ne donne que la généalogie de la branche de Touinau, fixée en Bordelais. Le seul représentant que je connaisse de cette famille, celui qui habite au Chatelard, près de Brossac, porte comme armes : *D'argent au lion de gueules, tenant dans ses pattes une croix pattée d'azur*, ainsi indiquées dans La Chesnaye-Desbois et la main-tenue de 1666 : *D'argent à la croix d'azur surmontée d'un lion rampant de gueules*, ce qui est la même chose.

DE St-S.

N° 408. On dit : « Les gens de Pons, les messieurs de Saintes, les bourgeois de Cognac, les roquets de Saint-Jean. » Pourquoi ?

B.

N° 409. Où trouver des détails biographiques concernant Louis-Martial de Beaupoil de Saint-Aulaire, évêque de Poitiers au moment de la révolution, et aussi sur Antoine-Auguste de Beaupoil de Saint-Aulaire, prêtre, massacré à Saint-Firmin le 3 septembre 1792, âgé de 27 ans ? La similitude des prénoms me fait supposer que c'est peut-être Antoine-Auguste de Beaupoil de Saint-Aulaire, chanoine, fils de Charles et de Bénigne de Campet de Saujon, le frère d'Antoine et de Guy, émigrés. Et puisque j'en suis là, j'émets le désir d'avoir, avec plus de détails, un essai de filiation depuis 1760 des Beaupoil de Saint-Aulaire de Saint-Rémy, dont il a été question dans le *Bulletin*, v, 237, et de savoir si MM. de Saint-Aulaire, qui habitent l'arrondissement de Jonzac, sont de la branche de Saint-Rémy.

DE St-S.

RÉPONSES

N^{os} 31 et 39: t. I^{er}, 111, 145, 220, 295, 318; II, 36, 82, 131; III, 307; IV, 77. *Présidiaux de Marennes et de Cognac*.

Le palais du présidial de Marennes et M. de Richier

Le présidial de Marennes était installé à l'époque de sa suppression, en 1667, dans un édifice donnant sur la rue dite du Palais, — et non du *Marais*, comme on lit page 145 du *Bulletin*, 1^{er} volume, — au devant de la place des Ayres. Cet édifice qui devint plus tard l'hôtel de la famille de Richier existe-t-il encore? On pourrait facilement le reconnaître d'après la description suivante tirée du procès-verbal de bornage de la terre de Marennes dressé en 1770 par François Giraud, ingénieur géomètre du roi, au nom du duc de Richelieu, et par Jean-Sylvestre Garnier, géomètre-arpenteur royal, au nom de l'abbesse de Saintes, madame de Parabère.

« Maison de M. Richier, rue du Palais.

« Au-dessus on voyoit les armes du roi; au-dessus dudit écusson d'autres armes dégradées que M. Richier a dit être les siennes qu'il avoit fait mettre. Dans l'intérieur de la maison, le sieur Richier a dit que la maison étoit anciennement le palais du présidial, et nous a fait voir la chambre du conseil décorée des armes du roi accompagnées d'emblèmes latins relatifs à la couronne. »

M. de Richier, qui précédait les deux géomètres dans leur visite, était vraisemblablement Isaac-Jacques, ancien capitaine au régiment du Vexin-infanterie et chevalier de Saint-Louis. L'état de dégradation de l'écusson de famille « qu'il avoit fait mettre » me donne lieu de croire que ce devait être lui plutôt que son fils Jacques-Raymond, le futur député de la noblesse de Saintes aux états généraux de 1789.

Puisque j'ai occasion de parler du député, j'en profite pour demander qu'on l'étudie de plus près qu'on ne l'a fait jusqu'ici. La *Biographie saintongeaise* de Rainuet est muette sur son compte. Si une biographie locale n'en dit rien, à plus forte raison celles de Michaud et de Didot. Comme éléments de son article, dès à présent j'indique la notice de mon livre : *La noblesse de Saintonge et d'Aunis convoquée pour les états généraux*, le mémoire sur l'élevage et le transport des huîtres publié dans nos *Archives* (vi, 336), les journaux de l'époque, et une mention de la *Biographie moderne* de Leipzig (Leipzig, Besson, 1807, 4 vol. in-12) que je crois utile de reproduire : « Richier (de), député de la noblesse de la sénéchaussée de Saintes aux états généraux, proposa, dans la nuit du 4 août 1789, que la justice fût rendue gratuitement, et parla ensuite sur divers articles constitutionnels concernant l'organisation administrative. En 1790, il appela plusieurs fois l'attention de l'assemblée sur les colonies et s'opposa à la formation d'un

comité pour en examiner la situation. Il fit aussi divers rapports sur le rachat des droits féodaux, et donna sa démission le 8 juillet 1791. »

Je sollicite des renseignements à ajouter à ceux que je viens d'énumérer.

LA MORINERIE.

N° 198: t. III, p. 199, 206, 313; IV, 314.

Le présidial de Pons

A propos de l'arrêt du parlement de Bordeaux du 6 avril 1569, qui condamnait à mort « Thibaudeau, Guillon, Queu de Méri-gnac, tous conseillers et magistrats présidiaux au siège de Pons », que l'on savait à cette époque appartenir au présidial de Saintes, M. M. L. s'était demandé : « Si, vu les désordres de la guerre civile, le présidial de Saintes n'aurait pas été transporté momentanément à Pons, ou si les rebelles huguenots n'auraient pas institué dans cette dernière ville un deuxième présidial composé de leurs adhérents, dont quelques uns auraient été pris parmi les magistrats du siège de Saintes ? » (*Bulletin*, p. 199.) Réponse a été donnée que l'attribution au présidial de Pons des magistrats compris dans l'arrêt, était le fait d'une mauvaise lecture de Victor Bajaud (*Chronique protestante de l'Angoumois*, page 38). La cause a été entendue et jugée : point de siège présidial à Pons, en 1569.

J'ai toutefois retenu ce qu'il y avait d'ingénieux et de plausible dans l'explication donnée par M. M. L. d'un fait qui aurait pu se réaliser. Il est certain que la ville de Pons, par ses attaches de plus en plus étroites avec la cause protestante, surtout en face de Saintes, la catholique, jouissant d'ailleurs d'une tranquillité relative, sous des gouverneurs hardis et vigilants, et à l'ombre d'une forte garnison calviniste, pouvait bien être appelée à obtenir quelque immunité de cette nature ou analogue. C'est ce qui se produisit effectivement plus tard durant les guerres de la ligue. Après la victoire qu'il avait remportée à Coutras le 20 octobre 1587, Henri de Navarre, songeant à asseoir de plus en plus son autorité dans la région soumise, instituait une chambre de justice à Pons. Crottet l'a ignoré. Je n'ai pas encore découvert la date d'érection de cette chambre. Du reste, sa durée fut très éphémère. Au mois de novembre 1588, s'ouvrait l'assemblée politique de La Rochelle. Le roi lui apporta un projet d'organisation judiciaire, dans lequel, entre autres, il proposait la suppression de la chambre de justice de Pons et sa translation à Saint-Jean d'Angély. Ne consultez là-dessus ni Guillonnet-Merville ni M. Saudau; ils ne vous en apprendraient rien. Le projet fut adopté. En conséquence, Henri de Navarre, par lettres données à La Rochelle, le 22 décembre 1588, érigea la chambre de justice de Saint-Jean d'Angély pour les provinces et sénéchaussées, juridictions de Poi-

tou, Saintonge, Angoumois, et généralement pour les pays entre la Dronne et la Loire, La Rochelle exceptée. Le 23 mars 1589, les lettres d'érection furent publiées en l'audience publique de la dite chambre souveraine, tenue sous la présidence de Gouauld (1).

On devait bien une compensation à Pons. Les mêmes lettres du 22 décembre 1588 lui octroyèrent donc « un siège présidial à l'instar des autres sièges présidiaux de France pour le pays entre la Dronne et la Charente. » Je crois très fort que ce fut là une concession toute platonique; le présidial de Pons ne me paraît pas avoir fonctionné.

Successivement avaient disparu, frappés de mort violente, le prince Louis de Condé et le roi Henri III. Henri de Navarre, devenu roi de France, qui avait pris à tâche d'effacer les souvenirs de sa rébellion, remit les choses en leur premier état, et, par lettres du 10 novembre 1590, datées du camp devant Mantes, supprima la chambre souveraine de Saint-Jean d'Angély. Gouauld en donna lecture à la séance du 17 décembre suivant.

LA MORINERIE.

N° 356 : t. VI, 394. *Le Vasseur de Villeblanche, capitaine de la compagnie des bombardiers de Rochefort.* — René-Armand Le Vasseur de Villeblanche, chevalier, capitaine de vaisseau, était né à Rochefort, le 11 décembre 1749, de Louis-Armand Le Vasseur, commissaire de la marine, et de Marie-Françoise de La Ville; il eut pour parrain Nicolas-René Le Vasseur, ingénieur de la marine. Il était assurément parent de François-Noël Le Vasseur, intendant de la marine à Toulon.

Embarqué sur la cinquième escadre, deuxième division. René-Armand obtint un congé de cinq mois d'appointements du 13 février 1789; porté à la troisième classe d'appointements de capitaine de vaisseau en 1791, au nombre des 180 places d'officiers de ce grade créés par la loi du 13 mai 1791; désigné avec le titre de major, le 15 novembre 1791, pour le commandement de la *Précieuse* faisant partie de l'expédition particulière chargée, en vertu des ordres ministériels des 16 et 18 novembre 1791, du transport de 1,200 hommes de troupes à Saint-Domingue, Villeblanche, en raison de son état de santé, céda, le 16 novembre 1791, son commandement au capitaine de vaisseau de La Jaille, et reçut l'ordre de se rendre à Rochefort prendre l'*Inconstante* en armement dans ce port (17 novembre 1791). La Jaille ne suivit pas non plus sa destination; il fut désigné pour le commandement du *Du Guay Trouin*, qu'il céda

(1) Bibliothèque nationale, fonds de Brienne.

Dans les *Mémoires* de Duplessis-Mornay (Paris, 1824, in-8°, tome IV) on trouve, à la date du 3 février 1589, au conseil tenu à Niort, la nomination du président et des conseillers de la cour souveraine de Saint-Jean d'Angély. Le président désigné est Joseph Feydeau.

peu de jours après à Klérec, et c'est le *Du Guay Trouin* qui, avec le *Jupiter*, transporta les troupes (10 décembre 1791). On a vu qu'en 1789, il était qualifié : chevalier, major des vaisseaux du roi, capitaine en premier de la compagnie des bombardiers de Rochefort et chevalier de Saint-Louis. Il avait épousé Marie-Charlotte-Louise de Pernet, décédée à Paris, au mois d'août 1789. Lui mourut aussi à Paris, le 26 août 1830.

A KNEIS.

N° 362 : VI, 395 ; VII, 197. *Richer-Serizy, déporté de fructidor, évadé de Rochefort.* — Voici un petit complément au récit de l'évasion de Richer-Serizy, Langlois, Bardolet, Jardin, fait dans le *Bulletin*, t. VII, 197. Après s'être échappé des prisons de Rochefort, Richer-Serizy courut de grands dangers avec François de Borda-Josse, chevalier de Saint-Louis, mort à Dax en 1841. Ils arrivèrent cependant à Oyarzun, en Espagne, d'après des notes manuscrites inédites de la marquise de La Rochejacquelein.

DE ST-S.

N° 397 : VIII, 153.

Les sociétés de tir, d'escrime, aux siècles passés.

La XIV^e fête fédérale des sociétés de gymnastique de France, qui a eu lieu les 20 et 21 mai, à Saintes, avec tant d'éclat, sous la présidence de notre confrère M. le comte Anatole Lemercier, maire de Saintes, et avec le concours si dévoué d'autres de nos confrères, parmi lesquels nous devons citer M. François Pinasseau, l'habile et prévoyant organisateur, donnera peut-être un peu d'intérêt à la courte réponse que nous allons faire. Le sujet exigerait de longs développements ; contentons-nous de quelques indications.

Les sociétés de tir, d'escrime, de gymnastique s'appelaient autrefois les compagnies de l'arc, les chevaliers de l'oiseau ; jadis on jouait au mail et à la paume ; on courait la quintaine, et l'on apprenait à danser. Le mail était une masse de bois fort, dur et ferré, avec un manche long et pliant, dont on poussait une boule de huis. A la paume, on lançait et renvoyait une balle avec une raquette ou un battoir. De là, dans beaucoup de villes les noms de mail et de paume, qui rappellent les lieux et l'établissement où l'on se livrait à cet utile divertissement : promenade du mail, rue de la paume, rue du jeu de paume. A Saintes, un jeu de paume était où s'élève la chapelle du collège ; et La Rochelle a encore son mail, promenade créée en 1673. Dans la quintaine on visait avec la lance un soldat de bois, assez adroitement pour éviter le coup qu'on recevait de lui si l'on ne frappait pas à la poitrine. Et le papegai ? Le papegai ou papegaut, c'est proprement le perroquet, puis l'oiseau de bois ou de carton, qui, au bout d'une perche, servait de but à ceux qui se disputaient le prix du tir. Jeux d'adresse ou de force, qui prou-

vent que nos pères ne négligeaient ni les exercices du corps, ni l'habileté du coup d'œil ou le sang-froid du tireur.

De bonne heure on sentit le besoin d'apprendre d'avance à manier les armes et à supporter les fatigues d'une campagne. De là ces institutions fréquentes pendant tout le moyen âge, où chaque citoyen devait défendre ses remparts, sans attendre du secours de l'armée ; de là ces compagnies d'arbalétriers, d'arquebusiers, puis ces fêtes, ces concours, qui se sont continués jusqu'aux derniers temps de l'ancienne monarchie. Henri IV avait multiplié les compagnies d'arquebusiers « pour induire, disait-il (Lettres patentes de 1601 et 1609 pour Dijon et Avalon, etc.), ses sujets à tous les honnêtes exercices et éviter l'oisiveté.... et leur faire acquérir l'expérience et assurance des armes ». Il reconnaissait que ces exercices étaient « profitables et utiles au public et au bien de son service ».

Les compagnies de l'arc, de l'arbalète, plus tard de l'arquebuse, étaient au besoin de véritables milices bourgeoises, des troupes d'élite, qui en mainte occasion avaient fait leurs preuves ; on les mobilisait parfois et elles combattirent à côté de l'armée active. Les meilleurs chevaliers de France tenaient à honneur d'appartenir à quelque compagnie d'arbalétriers. Ainsi nos sociétés de tir ont des membres honoraires qui n'ont peut-être jamais touché une arme à feu. Du Guesclin était enrôlé dans celle de Rennes. Quelquefois essentiellement bourgeoises et démocratiques, tout en acceptant un haut patronage, elles excluaient avec un soin jaloux les gens d'église, les gentils-hommes et les fonctionnaires, soit de l'état, soit de la ville. A la fin, les chevaliers de l'oiseau se recrutèrent presque exclusivement parmi les officiers de guerre et de justice, les bourgeois, les marchands, ceux qui pouvaient faire les frais indispensables.

Les villes et le gouvernement favorisaient de tout leur pouvoir le jeu de l'arquebuse. Le vainqueur était exempt du logement des gens de guerre pendant l'année de sa royauté, parfois déchargé d'impôts. Celui qui emportait l'aile droite de l'oiseau de fer recevait le titre de chevalier ; de baron, celui qui emportait l'aile gauche ; de roi, s'il abattait l'oiseau, et d'empereur ou grand-maitre, s'il l'abattait deux années de suite.

Des lettres de Charles V, en août 1373, déclarent que les arbalétriers de La Rochelle ne pourront être contraints de sortir de cette ville pour aller à des expéditions militaires, parce que ces miliciens sont « une chose très nécessaire à avoir pour la garde et défense d'icelle, considéré qu'elle est en frontière de nos ennemis et assise sur la mer ».

Les arquebusiers de La Rochelle, tous les ans, célébraient une grande fête militaire, la *cension*, ainsi nommée du jour où elle avait lieu, l'ascension. « Presque continuellement obligés, dit Jourdan (*Ephémérides de La Rochelle*, 1, 158), de défendre leur ville frontière contre l'invasion étrangère, et leurs franchises municipales ou leur liberté de conscience contre les

rois, nos pères avaient compris que tout citoyen de La Rochelle devait être soldat ou marin. Non seulement leurs institutions, mais leurs divertissements même, tendaient à développer et à entretenir l'esprit guerrier dans la population. Leurs jeux habituels étaient le tir de l'arc ou du papegau, de l'arbalète, de l'arquebuse, et plus tard du canon. » Les vainqueurs, rois ou empereurs, selon qu'ils avaient remporté une ou plusieurs fois le prix, étaient les héros de la cension. On lira dans le *Diaire* de Merlin (t. v des *Archives*, p. 269, *Description des exercices d'armes*), les détails d'une grande fête célébrée en 1615, où il s'agissait de faire prendre d'assaut par un régiment de 1,200 hommes une forteresse bien armée et bien défendue.

Le *Recueil des anciennes lois françaises*, depuis l'an 420 jusqu'à la révolution, indique des règlements pour les arbalétriers de Paris, janvier 1390 et 11 août 1410, pour les archers de Paris et les privilèges qui leur sont accordés, 12 juin 1411; pour une compagnie d'arquebusiers établie à Paris, mars 1523. La création de cette compagnie fut confirmée en janvier 1547; et les privilèges, en juillet 1498, décembre 1547, août 1557, février 1578. C'est sur les statuts de Paris que généralement se redigeaient ceux des provinces. L'ordonnance défend aux arbalétriers de jouer de l'argent au jeu de l'arbalète; mais ils peuvent jouer du vin, pourvu que le perdant en soit quitte pour une pinte le matin et une l'après-dîner. Le jeu de dés est qualifié deshonnête et damné.

Des lettres patentes furent octroyées à presque toutes les villes de Bretagne par Henri II et Charles IX, au moment où les rois de France réorganisaient les forces vives du pays pour favoriser le papegaut, afin de « subvenir à la tuition et défences des dites villes et pays, pour le cas où urgentes affaires leur surviendroient... et pour ces causes et autres bonnes considérations, disait un de ces actes relatifs aux habitants de Kemper-Corentin, le dit papegaut leur a été accordé afin d'encourager ceux qui s'appliqueroient aux dits jeux de l'arquebuse, arc et arbalestre, et que chacun de ceux qui auroient abattu le papegaut aux dits jeux puissent vendre et faire vendre, par le menu et détail, dans la ville de Kemper et autres lieux que bon leur sembleroit dans la dite juridiction, pendant l'année où il l'auroit abattu, à savoir celui qui l'aura abattu de l'arquebuse (d'autant que les frais sont plus grands), le nombre de trente tonneaux de vin; celui qui l'aura abattu du trait de l'arbalestre, vingt-cinq tonneaux, et celui qui l'aura abattu du trait de l'arc, vingt tonneaux de vin, franc, quitte et exempt de tous tribus, imposts, billets, issues et entrées ».

On organisait à époques fixes un concours régional, provincial, fédéral. En 1728 et 1731, à Mâcon, les chevaliers de l'arquebuse invitent toutes les sociétés de la Bourgogne. La *Revue des sociétés savantes*, ix, 447, 1869, nous a conservé le résumé de la fête. Une réception d'honneur est faite à l'entrée de la ville aux sociétés de tir qui arrivent; on tirait cinq boîtes pour

une ville de parlement, trois pour celles de présidial, deux pour les autres. La fête s'ouvre par une messe solennelle chantée à la cathédrale. Puis on se rend à l'hôtel de ville pour régler les conditions des prix. C'est le maire et le lieutenant du roi qui tirent le coup d'honneur. Après le concours, distribution des récompenses. Le prix consiste en un grand bassin d'argent (coupe d'honneur de nos concours régionaux ou autres) et une médaille d'or attachée à la boutonnière — on la suspend aujourd'hui à la bannière. — Elle porte en exergue cette fière devise : *LVDIMVS SED MERVAT HOSTIS* : « c'est un jeu, mais terrible pour l'ennemi », et montre d'un côté, sujet qui sent Louis XV, Boucher et Watteau, un Cupidon tirant avec son arme à la cible, ce qui rappelle une circulaire (1725) des chevaliers de l'arquebuse de Pont de Vaux : « Le prix ne se disputera pas avec ces armes nouvelles dont le bruit effraye ; ce sont des arcs et des traits aussi propres à assembler les amis qu'ils l'ont été autrefois à dissiper les ennemis. L'amour s'en sert pour gagner les cœurs et pour les unir. » En outre, le vainqueur reçoit, ce qui n'est point à dédaigner, deux cents bouteilles de vin de Bourgogne de la récolte de 1726, d'autant, dit le procès-verbal, qu'elle « était excellente cette année-là ».

Nîmes offrait (1658) un fusil, une écharpe bleue à dentelles d'argent, une épée argentée à la mode, un baudrier brodé, deux chaînes d'or ; Caen, 50 écus ; Moulins, trois tasses d'argent. Enfin viennent la promenade par la ville, le défilé devant l'hôtel de ville avec le petit discours du maire, devant l'hôtel épiscopal où le héros du jour descend de cheval pour faire sa révérence à l'évêque. Un grand repas à la maison commune termine la fête.

On voyait parfois jusqu'à dix mille étrangers arriver dans une ville pour ces solennités qui duraient souvent trois semaines (Laon, en 1699). Les habitants s'empressaient d'offrir l'hospitalité, vivre et couvert ; les villes et les arquebuses disposaient des logements, votaient de larges allocations pour l'achat des prix, les banquets et les feux de joie.

En 1615, à Creil, les habitants de Clermont en Beauvoisis se réunirent avec les habitants des villes voisines pour un grand concours d'arquebusiers. Le prince de Condé présidait. On fit assaut d'adresse, mais aussi d'élégance, chaque compagnie cherchant à surpasser les autres par l'éclat du costume et l'habileté des tireurs. Beaumont l'emporta. Le prix était deux enseignes de diamant et pierreries de la valeur de 5 à 6,000 francs. (*Revue des sociétés savantes*, t. vi, p. 117, 1867.)

Au tir général de Châlon en 1700, plus de vingt villes étaient représentées ; on arrivait de tous côtés, à pied, à cheval, en voiture, vêtu d'habits magnifiques, les dames dans des bateaux ornés de tentes et de bannières, aux salves d'artillerie et aux acclamations de la foule. Pendant la durée des exercices, il y eut des banquets de 400 couverts donnés par la ville, alternant avec la musique, la danse, des fêtes nautiques sur la Saône et

des collations de tout genre. Soissons convia, en 1658, 180 villes, dont 38 vinrent avec 800 arquebusiers; Compiègne eut 48 compagnies en 1729; Reims, 60 en 1660; Châlons-sur-Marne, 42 en 1755, etc. (Voir Albert Babcau, *La ville sous l'ancien régime*, p. 294.) A Saint-Quentin, on promène triomphalement les pyramides de pièces d'argenterie destinées aux vainqueurs; le bouquet, représentant un arc de triomphe de plus de 4 mètres, servit de surtout à un banquet de 800 couverts, où tous les arquebusiers purent s'asseoir. Nogent, pour ne pas rester en arrière, eut aussi, l'année suivante, son banquet de 800 couverts et ses pyramides de vaisselle d'argent qui avaient coûté 3,000 livres. Cambrai, en 1786, dépensa 12,000 livres pour les prix.

Les vainqueurs entraient en triomphe dans leur ville; les compagnies bourgeoises allaient au-devant d'eux; on les conduisait en musique à l'hôtel de ville où le maire les félicite; chroniqueurs, nouvellistes, versificateurs les célèbrent sur tous les tons et publient des récits, des mémoires qui transmettront leur gloire à la postérité. (*Aux gymnastes*, par M. Tiple, 1888).

Il est certain que l'institution dégénéra; le danger passé, le papegaut ne fut plus qu'un jeu, et une occasion de fêtes, d'étalage et de dépenses. Puis les fermiers contestèrent partout aux vainqueurs les exemptions d'impôts accordés. Le perroquet avait fait son temps. Le 7 mai 1770, le roi en son conseil d'état décida que la ville de Saint-Malo, seule en Bretagne, le conserverait, parce que, dit A. du Chatellier, dans les *Bulletins et mémoires de la société d'émulation des Côtes-du-Nord*, t. xxv (1887), page 140, « parce que les habitants continuaient à s'exercer au maniement des armes et restaient chargés, par exception, de la défense de leur ville. Mais partout ailleurs où le progrès s'était fait, partout ailleurs où les garnisons régulières avaient été introduites, il y avait de nouveaux besoins et de nouveaux faits. Le roi Louis XV décida que, le service militaire ayant pris une nouvelle forme par la création des corps de troupes réglées toujours existantes, l'ancien exercice du papegaut n'étant plus qu'une cause de dépense, de dissipation, de dérangement, de querelles et de procès pour les habitants, et même d'accidents funestes... il convenait d'affecter les fonds des droits attribués aux abatteurs de papegaut... à quoi?... à l'entretien des hôpitaux en état de retirer, nourrir et élever les enfants trouvés! »

A Moulins, où l'on a changé à peu près tous les noms de rue, même la rue des Jacobins, même l'innoffensive rue des Grenouilles, celle-là sous prétexte — et ce doit être la réflexion d'un malin — que les grenouilles jadis avaient demandé un roi, il y avait une rue de l'Oiseau; c'était le lieu où s'assemblait la compagnie de l'oiseau, qui s'exerçait au tir; elle avait dégénéré et n'était plus à la fin composée que d'aubergistes, cabaretiers, traiteurs, tonneliers, vinaigriers, parce que les chevaliers de l'oiseau jouissaient de l'exemption des droits d'aides établis sur

le commerce du vin en détail. Le vainqueur, proclamé roi, et empereur après trois victoires consécutives, était promené en triomphe, couronné de fleurs par toute la ville, chez l'intendant, chez les principaux magistrats et hauts fonctionnaires. La compagnie fut abolie vers 1780, quand, à l'occasion de l'octroi municipal, on supprima ses privilèges. (*Bulletin de la société d'émulation de l'Allier*, II, 287).

L'escrime n'était pas moins en honneur que le tir. Il n'est guère de ville qui n'eut son prévôt d'armes, *prepositus*. Pour être reçu dans cette charge, il fallait un examen et des parrains. Un curieux procès-verbal du 22 avril 1489, publié par le comité des travaux historiques (*Revue*, 1866, t. IV, 178) nous montre à Rocles, en Vivarais, la réception d'un prévôt d'armes, bourgeois d'Aubenas, chargé d'instruire la jeunesse dans le maniement de la grande épée à deux mains, de la petite épée avec l'écu et du bâton. Deux gentilshommes, *magistri ludorum*, présentent le candidat; ils sont accompagnés de témoins, appelés à juger avec eux, *prepositi* et *lusores*, qui sont eux-mêmes des prévôts ou des habiles à l'escrime, *lusores*; ce sont nos jurys modernes. C'est sur la place publique que tous les joueurs, nobles ou vilains, assistent à l'examen de maître Louis Alimas. L'aspirant offre aux assistants de se mesurer avec lui; assaut d'armes. Puis il se livre à divers exercices qui permettent aux experts et à la foule de juger sa capacité. Il est déclaré apte, idoine et propre à enseigner le noble jeu de l'épée et du bâton. Alors il se met à genoux; le maître fait sur ses épaules avec les épées le signe de la croix : « Facimus et ordinamus te prepositum et expertem in ludis magne spate et etiam parve spate cum clipeo sive boquero, in nomine patris et filii et spiritus sancti. Amen. » Puis le nouveau prévôt jure, sur les épées qu'il tient croisées, d'être « bon, fidèle aux dits maîtres, prévôts et autres experts, de mener une vie honnête, d'instruire convenablement ses élèves de tout son pouvoir, *scholares suos toto suo posse legaliter edocere et instituere*, de leur enseigner tout et chaque chose concernant l'escrime, et remplir toutes les conditions des statuts ». Le notaire rédige l'acte, et le prévôt peut ouvrir sa salle.

Champollion-Figeac a publié. t. IV, p. 359 et 362, des *Documents historiques extraits de la bibliothèque nationale...* le diplôme (25 avril 1519) d'un prévôt à Perpignan, maniant onze pièces d'armes, épée et petit bouclier, épée à deux mains, bâtons à deux bouts, demi-lance, poignard, dague courte, épée et targe, épée et rondache, épée et marteau, épée seule; et un autre (4 septembre 1519) pour un prévôt à quatre sortes d'armes, épée et petit bouclier, épée à deux mains, épée et grand bouclier, lance : et l'on y décrit tout l'examen et tout le cérémonial de la réception.

J'ai déjà, dans le *Bulletin*, VII, 259, analysé deux diplômes de prévôt. L'un, du 26 août 1541, est délivré par Mathieu Pinardeau et Micheau Durant, demeurant à La Rochelle, « maystres

des cinq bastons d'armes, savoyr est: de la grant espée, de la petite espée ou bouclier, de la dague, de la hache d'arme et de la demye lance », à Pierre Leprince, du bourg de Laleu en Aunis, « trouvé expert, ydoine, suffisant et cappable. » Par l'autre, du 19 mai 1531, passé devant Sébastien Roy, notaire juré de la cour du scel, André Courtoys, « maistre de jeu d'espée à deux mains, du bouclier, de la ache, de la dague et de la demye-lance, et Aubin Renard, prévost général de l'espée au bouclier », demeurant tous deux à La Rochelle, « certifient et affirment, par la foy et serment de leur corps », que Jehan Doulcet, demeurant à Taillebourg, est « habille au dict jeu de l'espée au bouclier », le reçoivent prévôt au dit jeu, lui font jurer que « bien et loyaument il gardera et fera garder l'establiz, constitutions et ordonnances du dict jeu », et lui donnent « congé, licence et permission de eslever et tenir école du dict jeu de l'espée au bouclier, toutes foyes et quantes il voudra, en la noble ville de Taillebourg et par tous les lieux où bon luy semblera, réservé ès ennemys et contraires du roy, nostre souverain seigneur... »

Un maître d'armes à Laleu, un maître d'armes à Taillebourg, à la même époque ! à dix ans de distance, quatre prévôts à La Rochelle ! Ces noms et ces chiffres prouvent que certainement les autres villes de la province possédaient aussi des maîtres d'escrime, et que la jeunesse s'exerçait aux armes en dehors du régiment. Faut-il rappeler les exercices militaires dans les collèges ? On les connaissait tout près de nous, à Niort, chez les oratoriens. Et les bataillons scolaires ? Il serait facile de voir qu'ils ne datent pas de 1880.

L. A.

BIBLIOGRAPHIE

MABILLE (le docteur). *Rapport sur les travaux des conseils d'hygiène publique et de salubrité du département de la Charente-Inférieure pendant l'année 1886*. La Rochelle, typ. V^{re} Mareschal et Martin, 1887, in-8°, 153 p. et tableaux.

MAGEAU (A.), de la société de géographie de Rochefort [instituteur à Soubize]. *Explorations en Afrique pendant le XIX^e siècle*, avec préface de M. Paul Gaffarel. Paris, A. Degorce, 1887, in-16, 208 pages, avec gravures. Prix : 1 fr. 50.

L'auteur s'occupe du Soudan, de la Sénégambie, du Sahara, de la région du Nil, de l'Abyssinie et d'Obock, de l'Egypte, de l'Afrique centrale, du Gabon et de l'Ogowé, en indiquant les noms des explorateurs. Œuvre de synthèse et de vulgarisation, résumé des récits des voyageurs eux-mêmes, il a bien rempli le programme de la société de géographie de Rochefort, qui lui a décerné le prix du concours ; et c'est là le meilleur éloge que nous puissions faire de ce livre.

Je parlerais plus longuement de ce volume, si M. Mageau, au lieu de s'aller promener par procuration dans le Soudan, avait fait lui-même un petit voyage dans l'île d'Oleron, par exemple, ou même dans son canton. Vous verrez que nous finirons par savoir exactement tous les buissons du Soudan, ou les touffes d'herbe du Sahara, et que nous continuerons à ignorer notre propre commune. Le jour où une société de géographie française appellera les instituteurs à étudier, non plus l'Indo-Chine ou Tombouctou, à raconter, au moyen de livres, leurs pérégrinations dans la Bolivie ou sur l'Himalaya, mais à décrire le canton qu'ils habitent, à parcourir quelques communes en examinant le sol, la culture, la botanique, la flore et la faune, voire l'histoire et l'archéologie, ce sera un événement dont on parlera dans les gazettes, un acte original, une nouveauté qu'on raillera sans doute, qui ne laissera pas cependant d'avoir quelque utilité pratique, ne serait-ce que pour les instituteurs et leurs élèves.

MANCELLE (E.-H.), avoué licencié à Rochefort sur mer. *Manuel des délais en matière de procédure civile, commerciale, criminelle et administrative*. Paris, A. Rousseau, 17 janvier 1888, in-8°, 218 pages, Prix : 4 fr.

MARBOT (l'abbé), chapelain de Notre-Dame de La Seds et aumônier du Saint-Sacrement à Aix en Provence. *Eloge funèbre de M. Jean-François-Bémy Roul, curé archiprêtre de Rochefort*, prononcé en l'église Saint-Louis de cette ville le 22 juin 1887. Rochefort, imp. Thèze, 1887, in-8°, 48 pages. (Voir *Bulletin*, VII, 242).

MARTEAU (Henry) [LUDOVIC CHARPENTIER]. *Marie, ou les premières amours*. Imprimé, illustré, broché et vendu par l'auteur, Ludovic Charpentier, au Chaillot de Sonnac, Matha (Charente-Inférieure), 1886, in-18, VIII-309 pages. Prix : 1 fr.

— *Le père Fauchard*, monologue en dialecte saintongeais, interprété pour la première fois sur le théâtre de Lousignac, le 4 septembre 1887, par E. Maillou, membre de l'enseignement primaire. Chaillot de Sonnac, imp. L. Charpentier, 1887, in-8°, 8 pages.

— *Deux histoires de bergères*. Idem, 1886, in-18, 27 pages. Prix : 20 centimes.

— *Le bain*, poème. Idem, 1886, in-18, 8 p. Prix : 10 cent.

— *L'esprit des eaux*, poème. Idem, 1888, in-8°, 14 pages. Prix : 50 cent.

MERCIER (E.-G.-R.). *Répertoire de l'administration des douanes*. La Rochelle, Siret, in-4°, 130 p.

MORICE (le docteur G.), médecin consultant à Nérès-les-Bains. *Etude descriptive des eaux de Nérès-les-Bains et exposé critique*

de leurs indications et contre-indications. Paris, Octave Doin, 1888, in-8°, III-144, avec planches, tableaux, vues, carte.

— *Ce qu'il faut entendre par appareils hyponarthéciques ; leur histoire, leurs avantages, leurs indications.* Thèse inaugurale. Paris, 1880, in-8°.

MORTIMER D'OCAGNE, ingénieur à Rochefort. *Les grandes écoles de France.* Paris, Hetzel, 1887, in-8°, 392 pages. Prix : 7 fr. 50.

Qui ne connaît de nom les écoles de Saint-Cyr ou polytechnique, l'école navale ou forestière, l'école normale ou centrale, les ponts-et-chaussées et les télégraphes ? L'école d'Athènes, de Rome ou du Caire, l'école des hautes études et de Cluny, l'école des chartes et des mines, l'école des langues orientales et des beaux arts sont moins connues. Mais encore, s'il n'est du métier, qui pourrait dire en quoi consistent ces écoles diverses, quelles sont les conditions d'examen et d'entrée, quelle est la durée des études, le prix de la pension, le régime intérieur, les carrières qu'elles ouvrent, les avantages qu'elles procurent ? Et le jour où l'on a besoin de savoir ces détails pour le choix d'une carrière, il faut faire de longues recherches dans les journaux officiels qui ne donnent pas ce que l'on désire ; on écrit de tous côtés pour obtenir des renseignements, toujours incomplets ou insuffisants. Un de nos plus distingués ingénieurs du port de Rochefort, ancien élève de l'école polytechnique, a rendu un grand service en réunissant dans un volume tout ce qui est épars dans vingt ou trente livrets. L'ouvrage est divisé en deux parties : écoles militaires et écoles civiles. Et vraiment, on serait bien difficile si l'on ne trouvait pas dans une si grande variété une carrière qui vous convint : il n'y a que l'embarras du choix.

Une nouvelle disposition de l'ouvrage a permis de le partager en deux tomes distincts : 1° services de l'état, qui comprend d'abord les écoles militaires : école d'application de l'artillerie et du génie, Fontainebleau ; école des sous-officiers de l'artillerie, du génie et du train des équipages militaires, Versailles ; de cavalerie, Saumur ; du génie maritime, Paris ; école supérieure de guerre, école d'hydrographie, Paris ; d'infanterie, Saint-Maixent ; d'administration militaire, Vincennes ; des enfants de troupe, Rambouillet ; de médecine militaire, Paris, Val-de-Grâce ; de médecine navale ; école spéciale militaire de Saint-Cyr ; mousses et pupilles, Brest ; école polytechnique ; prytanée militaire, La Flèche ; puis les écoles civiles : de Cluny, normale de l'enseignement spécial ; école forestière, Nancy ; secondaire forestière, des Barres ; école des haras, Le Pin (Orne) ; des manufactures de l'état ; supérieure des mines ; normale supérieure ; des ponts et chaussées ; supérieure de télégraphie.

2° Carrières civiles, qui comprennent les écoles civiles : académie de France, Rome ; écoles d'agriculture, Grignon, Grand-Jouan, Montpellier ; école nationale d'horticulture, Versailles ; écoles pratiques d'agriculture ; école nationale des arts décora-

tifs, Paris; écoles d'arts et métiers, Aix, Angers, Châlons-sur-Marne; d'apprentissage de Dellys (Algérie); d'horlogerie de Cluses (Haute-Savoie); d'Athènes, Rome et Le Caire; des beaux arts; école centrale des arts et manufactures; des chartes; conservatoire de musique et de déclamation; écoles de droit; pratique des hautes études, Paris; institut agronomique, Paris; école des langues orientales vivantes; de médecine; préparatoires de médecine et de pharmacie; des mines, Saint-Etienne (Loire); des maîtres-ouvriers mineurs, Alais (Gard), Douai (Nord); école supérieure de pharmacie, Paris; vétérinaires, Alfort, Lyon, Toulouse.

Chacun de ces volumes est du prix de 4 fr. Une note historique précède le chapitre relatif à chaque école et ajoute un attrait de plus à cet utile ouvrage.

NOGÈS (J.-L.-M.). *Les mœurs populaires d'autrefois en Saintonge et en Aunis. II. Naissance, baptême et premier âge de l'enfant.* Melle, imp. Lacuve, 1887, in-8°, 7 pages. (Extrait de la *Revue poitevine*, 4^e année, n° 37). Voir *Bulletin*, VII, 302.

Note sur le chemin de fer d'intérêt local et à voie étroite de l'île de Ré. La Rochelle, imp. rochelaise, 1886, in-8°, 16 pages.

Notice sur Verteuil. Ruffec, imp. Picat, s. d., in-8°, 8 pages.

Nouvelle bibliothèque populaire à 10 centimes, n° 74. Les chansonniers français, avec étude sur la chanson française. Paris, Gauthier [1887], in-18, 32 pages.

Cet opuscule comprend : Vieilles mélopées (Cadet Rousselle, *Le roi Dagobert*, *Chanson de Malborough*, *Chanson de La Palisse*); chansons du Nord, de l'Ouest et du Centre, de Paris, de Gascogne, maritimes; chansons de Désaugiers, de Béranger, de Dupont. Du chapitre II, qui nous intéresse un peu (Voir *Bulletin*, VIII, 94, 121), je citerai :

L'était un' p'tit' poul' grise,
Qu'allait pondre dans l'église...

Puis trois couplets donnés comme du Bas-Poitou et de l'Aunis :

J'somm's de pauvres gens
Bonne gent !
Qui ne mangeons point de rilles,
Mangeons que des zarengs
Bonne gent !
Routis dessus la grille.

Puis *La foi d'la loi*. En voici une autre qui est donnée comme de l'Angoumois et du Poitou, et qui est d'ailleurs aussi :

A Paris y a-t-une dame
Qu'est aussi belle que le jour. { *bis.*
Elle avait une servante
Qui aurait voulu

Etre aussi belle comme elle.

Elle n'a pu.....

La chanson de Jean Renaud est bien connue (Voir *Bulletin*):

Quand Jean Renaud de guerre revint,
Tenait ses tripes dans sa main :
Bonjour, ma mère. — Bonjour, mon fils ;
Ta femme est accouché d'un p'tit.

La mort de l'âne appartient au Poitou et à l'Aunis... et à d'autres provinces :

Quand le bonhomme s'en va
Trouvit la tête de son âne,
Que le loup mangit au bois.
O tête, pauvre tête,
Tà qui chantas si bé,
L'*Magnificat* à vêpres !

Cependant, puisque j'ai cité la fameuse chanson de Malborough, dont la composition remonterait à la bataille de Malplaquet, en 1723, où le guerrier anglais mourut à 73 ans, et bien plus haut, on me permettra de rappeler que dans le chansonnier manuscrit (1785), dont le *Bulletin* a donné (VIII, 123) quelques extraits, la chanson de Malborough figure sous cette rubrique : « *Histoire de Malberoux* chantée par la nourrice de M^r le dauphin pour l'endormir au berceau, et mise sur les éventails de l'année 1783 par ordre de la reine. »

PIERRE MARCUT.

Œuvre des écoles chrétiennes à Saintes. Compte-rendu de la séance du 28 décembre 1887. [Saintes, imp. Hus, 1888], in-8°, 8 p.

ORBEL (Emile d') [M. Emile MANCELLE]. *La jarretière*, comédie en un acte. Paris, imp. Mayer, 1887, in-18, 22 pages. Représentée pour la première fois à Rochefort, le 8 mars 1887.

ORDONNEAU (Maurice). *La fiancée des Verts-Poteaux*, opéra comique en 3 actes; musique de M. Edmond Audran. Paris, Tresse, 1887, in-18, 137 pages. Première représentation au théâtre des Menus-Plaisirs, le 8 novembre 1887.

ORGET (ARTHUR). *Passage public. Rivière de Charente. Bac du Four de l'Orange. Cahier des charges. Matériel appartenant au fermier.* Marennnes, imp. J. Bertrand, 1887, gr. in-8°, 8 p.

— *Projet d'un passage d'eau sur la Charente, entre Rochefort et le Four du Diable, par des ferries-boats américains.* Marennnes, imp. J. Bertrand, 1887, in-12, 20 pages. (Voir aussi sur ce sujet les *Tablettes* du 27 septembre et le *Journal de Marennnes* des 11 et 18, où est discuté ce projet).

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DE SEPTEMBRE 1888. — **CHRONIQUE:** Admissions dans la société ; Revue de la presse. — **NOUVELLES:** Subventions à la société des *Archives* ; Distinctions honorifiques ; Sociétés savantes ; *Erratum*. — **NÉCROLOGIE:** Charles Cancalon, Philippe Cappon, Edouard Guiot du Repaire, Hippolyte Forestier, le commandant Lapière, le baron Vast-Vimeux. — **ARCHÉOLOGIE** p. 385: La lanterne des morts de Pranzac ; Les fouilles et le musée de Saintes ; Les piles romaines. — **VARIÉTÉS:** Maury et Delille ; Un maître de danse à Saintes ; Changements de noms de rue ; François de Lanoue (*fin*) ; Statistique de la Charente-Inférieure. — **LIVRES ET PÉRIODIQUES:** Antoine Tortat, O'Tard de La Grange, Denfert de Rochereau, Barberin de Reignac, Théophile Richard, Madame de Maintenon, Isaac Isle, Etex, les du Cluseau, les Guez de Balzac, les Hélié, évêques de Saintes ; L'art pendant la révolution ; L'abbaye de la Couronne ; Les sœurs de la Sagesse à Mauléon ; Les grands amateurs angoumoisins ; La station d'Ors ; Les expositions de Limoges et de Tulle ; Aunay ; Le château de Maroite et les Chabot de Jarnac ; Les Acadiens ; Mémoires de M. Lecoq de Boisbaudran ; Royan et Cordouan ; *Les prix de détail actuels et antérieurs* ; *Le commerce rochelais* ; *Les ennemis de Chapelain* (Priolo, P. de Girac, le chevalier de Méré) ; Le filage de l'huile et Plutarque ; *La constitution civile du clergé* ; *Législation italienne* ; Autographes de la collection Bovet ; La bataille de Jarnac et la guerre en Saintonge (1569) ; Burie et les Coucis ; Ambleville et Saint-Preuil ; *Les Mémoires* du baron Gudin ; Etymologie de *Maillet*, *Marsilly*, *Marsac*, *Méré*, *Marignac* et *Mérignac*, *Montignac*, *Neuillac*, *Rouffiac*, etc. ; Noms d'artistes à Rochefort ; Buirette, Abraham, Jacquart, Vernet, Perdriel, Edelinck, etc. — **QUESTIONS ET RÉPONSES:** Le musée de Saintes ; Le comte de Citran ; Les Gavaches en Saintonge ; La première supérieure des carmélites de Saintes ; Les fers à hosties ; Expressions proverbiales ; Le droit d'anguillage à Saintes ; Les Lacroix du Repaire, de Besne, de Saint-Cyprien ; Les limites du Périgord et de la Saintonge. — **BIBLIOGRAPHIE:** *Pal-Roy*.

CHRONIQUE

DES SOCIÉTÉS SAVANTES, CONFÉRENCES, MUSÉES, BEAUX ARTS, LETTRES.

SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

La société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, dans sa dernière séance, a admis comme membres :

MM.

Maurice d'Auteville, à Angoulême, présenté par M. Audiat ;

Tome VIII.

Bonneville, ancien trésorier-payeur général de la Charente-Inférieure, au château de Bussac, par Saintes, présenté par M. le comte Lemercier ;

Aimé Calaret, professeur au collège de Libourne, présenté par MM. Frédéric Garnier et Louis Audiat ;

Médéric Charruau, percepteur à Villeneuve-la-Comtesse, présenté par MM. le docteur Geay et Louis Audiat ;

Le baron Georges de Croze, au château du Ramet, par Saintes, présenté par M. le comte Anatole Lemercier ;

Léon Daniaud, négociant à Cognac, présenté par M. Louis Audiat ;

Louis Drouet, chevalier de la légion d'honneur, ingénieur des ponts-et-chaussées, à La Rochelle, présenté par M. Louis Audiat ;

Le comte de Galzain, ancien conseiller général de la Charente, au Mas-d'Avit, Saint-Séverin, par Montmoreau (Charente), présenté par M. Louis Audiat ;

Le docteur Emile Poché, à Paris, présenté par M. Frédéric Garnier et M. Louis Audiat ;

Le baron Albert de Ribérolle, au château de Ribérolle, par La Rochefoucauld (Charente), présenté par M. Louis Audiat ;

Sorbier Bey, officier de l'ordre du Medjidieh, décoré de l'étoile égyptienne, membre de la société khédiviale de géographie du Caire, rédacteur au ministère égyptien des affaires étrangères, au Caire (Egypte), présenté par M. Edmond Mauguier ;

Jules Turpeau, avocat, à Lyon, présenté par MM. le docteur Geay et Louis Audiat.

REVUE DE LA PRESSE

Le *Bulletin* de la société archéologique du Limousin, xxxv, 622, signale dans notre *Bulletin* d'avril 1886, *Les statues équestres*, par M. Louis Audiat, « qui émet la singulière opinion que le cavalier, dans chacune de ces statues, représentait le seigneur du lieu », sans doute parce qu'après avoir exposé les diverses opinions, il les résume ainsi, vi, 39 : « Les statues équestres... sont une décoration imitée de l'antique où elles représentent la victoire de divers empereurs romains, Trajan, Caracalla, Constantin. Elles se sont, au moyen âge, toutes personnifiées dans Constantin, vainqueur du paganisme, et reproduisent avec des changements assez notables le Constantin de Saint-Jean de Latran... et ces conclusions sont très plausibles » ; puis, p. 643, dans le n° d'octobre, une autre note sur le même sujet, où « M. Audiat écrit qu'à son avis les cavaliers représentaient

Charlemagne et non Constantin, et annonce un travail sur ce sujet », sans doute parce qu'après avoir, p. 375, indiqué la découverte de quatre nouvelles statues équestres, deux de Charlemagne, deux de Constantin, il ajoute : « J'ai un autre texte nouveau pour Constantin à Soubise, dans un volume que je prépare, » — il s'agit du *De Santonum regione*. L'exactitude, on le voit, n'est pas très grande; ne dirait-on pas que c'est M. Xambeu qui écrit? — P. 632, la note sur M^{me} Des Loges (Marie Bruneau).

Le *Bulletin de la société dunoise* de juillet 1888 signale dans le *Bulletin*, VIII, 105, la note relative à Toufaire et à Châteaudun.

Le *Bulletin de la société historique du Périgord*, t. xv, p. 130, mentionne, dans notre livraison de mars, le passage sur Louis-André de Coëffard; p. 206, dans celle de mai, p. 194, la note sur la famille Veyrel, « très connue à Périgueux, au xvi^e siècle: l'un de ses membres y était, en effet, banquier, » et l'article, p. 231, sur *La Boétie*; p. 219, dans celle de juillet, ce qui est dit d'Echillais et des Goumard, alliés aux Belcier de Cozes, aux d'Aydie de Ribérac, aux Beaumont de Gibeaut, etc.

La *Revue historique de l'Ouest*, 4^e livraison de 1888, signale, p. 155, dans la livraison de mai « le très intéressant article intitulé *Collectionneurs et archéologues saintongeais* »; dans celle de juillet « le récit très intéressant de M. d'Aussy » sur l'excursion du 17 mai; puis *Les sociétés de tir*, et elle reproduit les inscriptions relatives à Claude d'Acigné, marquis de Carnavalet.

L'*Annuaire du conseil héraldique de France*, 1888, reproduit, p. 161 et 168, les articles du *Bulletin*, VII, 380 et 395, sur *Guy de La Trémoille*, et sur *Royal-Vaisseaux*.

Le *Forum artistique* de septembre reproduit, « de l'excellente *Revue de Saintonge* », l'article de M. Lucchini sur l'inauguration « du musée archéologique installé par les soins de M. Louis Audiat. »

Ont publié le sommaire du numéro de juillet : *Le Courrier de La Rochelle* et *La Seudre* du 1^{er} juillet, la *Charente-Inférieure* du 4, le *Barbezilien* du 5, l'*Indépendant de la Charente-Inférieure* du 12, l'*Echo de Jonzac* du 15, *La Saintonge* du 22.

Ont publié le sommaire du t. xvi des *Archives* : *Le Rappel charentais*, la *Saintonge*, le *Phare* du 22 juillet, l'*Indépendant* du 24, les *Tablettes* du 26, le *Bulletin religieux* du 28, le *Courrier de La Rochelle* du 2 août, le *Polybillion* d'août.

Ont rendu compte du *Bulletin* de juillet : Le *Moniteur de la Saintonge* du 5, qui signale : l'article sur Castagnary, le récit de l'excursion, le compte-rendu de l'inauguration du musée, « des notes fort intéressantes » de M. de La Morinerie, et l'étude « si complète, si sérieuse, si savante », *Les sociétés de tir*, dont il reproduit un long fragment ;

L'*Echo rochelais* du 11, qui cite le compte-rendu de l'excursion du 17 mai « par la plume facile et érudite » de M. d'Aussy, qui inspire de nouveaux regrets à ceux qui n'ont pu y prendre part ; l'anguillage de M. de La Morinerie, « un fouilleur émérite de nos vieux documents saintongeais, un érudit qui connaît sur le bout du doigt nos anciennes familles de la côte » ; les « six pages bien remplies qui ont pour titre *Les sociétés de tir* », et les réflexions à propos de la brochure de M. Mageau... ;

Le *Bulletin religieux* du 14 juillet, qui mentionne les principaux articles et analyse le compte-rendu de l'excursion ;

Les *Tablettes* du 17, qui nomment « le très intéressant compte-rendu » de l'excursion ; « de curieuses notes sur les sociétés de tir » et le droit d'anguillage ;

L'*Ere nouvelle* du 19, qui analyse le compte-rendu de l'excursion et les sociétés de tir. « Impatiemment attendue, la *Revue* a encore une fois pleinement comblé l'attente de ses lecteurs » ;

L'*Indépendant* du 21, qui a « lu avec beaucoup d'intérêt un long article sur Jules Castagnary » ; les lignes consacrées à Longueueau, Boisferon et Lesson ; l'excursion « racontée d'une façon charmante » ; puis cite les *Recherches sur Saint-Séverin*, *François de Lanoue*, *Le droit d'anguillage à Saintes*, et *Les sociétés de tir*, à propos des fêtes fédérales de gymnastique. « En résumé le numéro de juillet offre le même intérêt que le précédent... »

La semaine religieuse du diocèse d'Angoulême, du 19 août, qui s'exprime ainsi : « La *Revue de Saintonge et d'Aunis* est comme une ruche où chaque travailleur apporte, en vue de l'utilité commune, les provisions recueillies dans sa région ou dans les études particulières qui ont sa préférence. De là, la variété des sujets traités, des points de vue ; de là même parfois le choc des idées, choc d'où jaillit la lumière qui éclaire souvent les points obscurs de l'histoire générale ou locale... Souvent, un article qui semble ne devoir pas nous intéresser, une note, un entrefilet qu'on néglige ou qu'on dédaigne uniquement sur son titre, recèle un enseignement précieux, ou tient en réserve

la réponse à un *desideratum*, vieux de plusieurs mois, voire de plusieurs années... » L'auteur mentionne le passage sur Jean Nicot et André Thevet ; l'excursion à Pons et dans les environs, « intéressant compte-rendu de M. d'Aussy », qui fait « qu'après l'avoir lu nous n'avons guère à envier aux excursionnistes eux-mêmes » ; l'article sur le musée, « article qui pique la curiosité et vaudra à cet établissement plus d'un visiteur » ; l'épigraphie d'Eschillais-Brouage ; Lanoue ; « une variété critique et toujours humoristique de M. Louis Audiat sur l'abbaye de Saint-Séverin » ; une « remarquable étude du même, sur les *Sociétés de tir*... »

Le *Progrès* du 26, qui signale « le compte-rendu de l'inauguration du musée en quelques pages charmantes et éloignées de toute pompe doctorale par M. E. Lucchini » ; le rapport sur l'excursion, « où l'on peut se convaincre qu'il reste encore bien des découvertes archéologiques à faire dans tant de parties encore inexplorées de la Saintonge » ; l'article sur Saint-Séverin, « dans lequel M. Audiat relève diverses erreurs et comble quelques lacunes » ; la note sur François de Lanoue ; les sociétés de tir.

Ont rendu compte du t. xvi : *La Charente-Inférieure* du 25 juillet : « Ce volume, très intéressant comme ses devanciers, comme toutes les publications de la société des *Archives*, dont l'éloge n'est plus à faire », contient *Lettres* de La Hoguette, « richement émaillées de notes » par M. Tamizey de Larroque, « homme de goût autant que spirituel écrivain », qui les a fait précéder d'une « notice écrite avec concision et originalité » ; *Lettres* « très curieuses » de Pérès à Ferry ; Mornac, Royan, etc. ; et les *Cahiers* de Rochefort que la « société a été bien inspirée de publier », surtout à la veille de « la célébration du centenaire de 1789 ».

L'*Echo rochelais* du 28 loue les *Lettres* de La Hoguette, « publiées judicieusement et savamment annotées » par M. T. de Larroque, « chercheur heureux autant qu'esprit sagace », ces lettres, « vrai joyau d'érudition, qui jettent une vive lumière sur les personnages du temps », et qui sont précédées ici d'un *avertissement*, « sorte de notice d'une tournure gauloise, ce qui ne nuit pas, et très complète, malgré sa concision » ; les neuf lettres « curieuses » de Pérès à Ferry ; les documents sur Arvert, Mornac, etc. ; enfin les cahiers de doléances de Rochefort où un avant-propos de M. Rondeau, « remarquable par l'élégance du style et l'élévation des sentiments, résume très bien les vœux des diverses corporations ».

Le *Moniteur de la Saintonge* du 29 cite les *Lettres* de La Hoguette « savamment annotées » par l'éditeur, « un littérateur et un érudit de premier ordre » ; les aveux et dénombrements

de Royan, Matha, Mornac, » publiés par M. d'Aussy, un autre érudit dont les patientes recherches embrassent la Saintonge et l'Aunis » ; la correspondance de Pierre Pérès ; et les doléances de Rochefort avec une introduction où, à « la justesse des appréciations et à l'élégance du style, on sent le magistrat et un écrivain de métier » ; et il analyse plusieurs de ces cahiers en comparant ce qu'ils voulaient et ce qu'ils nous ont donné.

AVIS ET NOUVELLES

Par décision du 4 août et sur la proposition du comité des travaux historiques, au rapport de M. Charles Tranchant, de la section des sciences économiques, M. le ministre de l'instruction publique et des beaux arts, a accordé une subvention de 500 francs à la société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* pour l'encourager dans ses travaux.

Le conseil d'arrondissement de Saintes, dans sa session de juillet, a, sur la demande du président de la société, appuyée par M. le sous-préfet, émis le vœu que les 300 francs supprimés l'an dernier, par raison d'économie, à la société des *Archives*, ainsi qu'aux autres sociétés savantes du département, lui fussent rétablis. Voir p. 20, *Rapport du sous-préfet au conseil d'arrondissement de Saintes*. La commission des finances du conseil général, sur l'initiative de M. le marquis Elie de Dampierre, a proposé de rétablir cette subvention, et le conseil, dans sa séance du 23 août, l'a votée. Même vote pour les autres sociétés.

Le t. xvi des *Archives* a paru le 10 juillet. Les souscripteurs peuvent réclamer leur exemplaire à Cognac, chez M. Callandreau, notaire ; à Jonzac, chez M. Gaboriau, imprimeur ; à Marennes, chez M. Gautier-Abram, libraire ; à Saint-Jean, chez M. Saudau ; à La Rochelle, chez M. Musset ; à Saintes, chez M. Audiat ; à Niort, chez M. Clouzot ; à Angoulême, chez M. P. de Fleury, archiviste ; à Paris, chez M. Picard, libraire. Ceux qui ont payé le port d'un colis postal doivent l'avoir reçu.

Par décret du 5 juillet, notre confrère, M. Roger Vittu de Kerraoul, lieutenant de vaisseau, a été nommé chevalier de la légion d'honneur ; « 17 ans de services, dont 14 ans 8 mois à la mer. »

Dans sa séance solennelle du 8 avril, la société contre l'abus du tabac a décerné à notre confrère, M. le docteur E. Gélinau, médecin à Paris, une médaille d'argent pour son travail sur l'épilepsie nicotinique, sujet tout nouveau et renfermant quatre observations inédites absolument concluantes.

M. Edmond Maguier vient d'obtenir au concours de l'*Alliance Littéraire* de Toulouse, une médaille d'or, 1^{er} prix de prose, et une médaille d'argent, 2^{me} prix de poésie.

Dans sa séance du 6 juillet, sur le rapport de M. Antoine Héron de Villefosse, la commission des antiquités nationales, « voulant récompenser par une distinction particulière les travaux de M. le duc Louis de La Trémoille, ainsi que le judicieux et libéral emploi qu'il fait des magnifiques archives de sa maison, a, dit le *Journal officiel* du 16, page 3077, décidé que, dans le rapport, il serait consacré une mention hors rang aux quatre volumes intitulés : *Correspondance de Charles VIII et de ses conseillers avec Louis de La Trémoille pendant la guerre de Bretagne; Chartrier de Thouars; Livre de comptes 1395-1406* (Voir *Bulletin*, VII, 380); *Inventaire de François de La Trémoille, 1542* ». (Voir *Bulletin*, VIII, p. 361).

Le prix d'histoire offert à la classe de rhétorique du collège de Saintes par la société des *Archives* a été obtenu par le jeune Léon Chagnolleau, de Royan.

DISTRIBUTIONS DES PRIX. — Le 23 juillet, à l'institution Fénelon, de La Rochelle, présidée par M. Knell, vicaire général, qui a pris pour sujet de son discours ce vers de Virgile : *Quid faciat lætas segetes*, en l'appliquant à la culture intellectuelle.

Le 25, au petit séminaire de Montlieu, par le même, qui a pris pour thème de son discours un passage du IV^e livre des *Géorgiques*; à l'institution Saint-Pierre, à Saintes, présidée par M. l'abbé Valteau, archiprêtre.

Le 29, au collège de Cognac, présidence de M. Christian, préfet de la Charente, qui a prononcé une allocution publiée dans l'*Ere nouvelle* du 2 août; discours d'usage par M. Arnoulin, professeur de philosophie, *La poésie*.

Le 30, à Saint-Jean, présidence de M. Laronze, inspecteur d'académie, qui a prononcé une allocution reproduite par l'*Echo saintongeais* du 2 août; discours par M. Noailles, professeur de troisième, *La politesse*.

Le 31, au lycée de Rochefort, présidence de M. Chaignet, recteur de l'académie de Poitiers, qui a parlé sur l'*Egalité* (voir *Phare* du 3 août); discours d'usage par M. Duchesne, professeur de rhétorique, *Du rôle des lettres dans l'éducation générale*.

Le 31, à l'institution diocésaine de Pons, présidée par M.

l'abbé Knell, qui a parlé sur le travail et la prière ; au collège de Barbezieux, présidée par M. le docteur Meslier, maire ; discours d'usage par M. Boutin, professeur d'anglais, publié dans le *Barbezilien* du 9 août ; celui du maire, le 16 août.

Le 31, au lycée de La Rochelle, présidence de M. Chapron, préfet de la Charente-Inférieure, dont le discours a été reproduit par la *Charente-Inférieure* et le *Courrier* du 2 août ; discours par M. Sirben, professeur de troisième, *L'universalité de la langue française*.

Le 31, au collège de Saintes, présidence de M. de Luze, sous-préfet de l'arrondissement ; discours de M. Rollinat, professeur de philosophie, *L'influence de la littérature au XVIII^e siècle par les idées*, publié dans l'*Indépendant* du 2 août, reproduit en tête du palmarès (Saintes, imp. Gay, in-8°, 74 p.)

—
Le conseil municipal de Royan, dans sa séance du 26 juin, a souscrit pour 250 exemplaires (1,250 francs) au *Guide du touriste* à Royan par M. Victor Billaud.

—
Dans sa séance du 29 juin, le conseil municipal de Saintes, a voté la somme de mille francs pour payer l'acquisition, faite à l'exposition de Saintes, de deux tableaux, *La cigale*, de M. Moreau, de Tours, et *Les prunes*, de M. Claude.

—
L'état a fait don au musée de Saintes de l'*Enterrement d'une jeune fille*, de Laugée, tableau qui a figuré au salon de 1887 et a été acquis par l'administration des beaux arts.

—
Le conseil municipal de Saintes, dans sa séance du 29 juin, a refusé de voter l'impression du catalogue du musée de Saintes ; et il a pris l'engagement de reconstruire le mur de l'hôpital, qu'il est nécessaire de démolir pour continuer les fouilles. Les fouilles ont été reprises le 26 juillet.

—
Grâce aux 25,000 francs que le ministère des beaux arts a alloués, les travaux de restauration de la vieille tour de Saint-Nicolas, à La Rochelle, viennent d'être repris, sous la direction de M. Litch.

Les Anglais ne l'auront pas,
La tour de Saint-Nic, Nic,
Les Anglais ne l'auront pas,
La tour de Saint-Nicolas.

—
Dans sa séance du 21 août, le conseil général de la Charente-

Inférieure a accordé une somme de 250 francs, sur 300 demandés, à la commune d'Esnandes pour travaux à faire à l'église, monument historique. 6,000 sont nécessaires pour achever les réparations. La fabrique a déjà fait un emprunt de 20,000 francs.

Dans celle du 23, il a accordé une subvention de 500 francs au jeune Joseph Marpain, de Saintes, âgé de 15 ans, élève du conservatoire de musique de Paris.

—
M^r X. Barbier de Montault a découvert, en 1870, à Rome, dans les archives de Sainte-Marie Majeure, un recueil des poésies d'Ausone, écrit sur papier du xv^e siècle, peut-être par les soins du cardinal d'Estouteville, archevêque de Rouen, qui fut archiprêtre de cette basilique.

—
La pièce principale du feu d'artifice du 14 juillet à Saintes, représentait la statue de Bernard Palissy.

—
Il est de nouveau question, à Marennes, d'élever un monument dans cette ville, à Charles-Esprit Le Terme, sous-préfet de l'arrondissement de 1818 à 1837, qui a fait dans cette partie du département l'œuvre commencée dans les marais de la Boutonne et à Rochefort par le comte de Broglie et Reverseaux.

—
Nous avons, III, 411, et VIII, 304, cité un couplet de la chanson de Jean Renaud :

Quand Jean Renaud de guerre revint...

Voir, dans le *Mémorial de Saintes* du 1^{er} juin, la chanson entière. Les variantes sont nombreuses.

—
CONFÉRENCE le 28 juillet, à Saint-Jean d'Angély, par M. Martineau, juge d'instruction à Rochefort : *L'or et l'argent, leur rôle comme monnaie*.

Le *Bulletin* de la société de géographie de Rochefort, IX, 206, publie un résumé de la conférence faite à Rochefort le 18 février, *Excursion dans les remparts de Saintes*, qui, « grâce au talent de M. Audiat, a vivement intéressé l'auditoire, qui eût volontiers écouté plus longtemps un conférencier aussi spirituel ».

—
Le 10 août, a paru le premier numéro du *Républicain quotidien de la Charente-Inférieure*, organe du comité de protestation nationale ; rédacteur en chef, M. André Magué ; gérant responsable, M. H. Migeon ; imprimeur, M. Noël Texier, à La

Rochelle ; prix, 5 centimes. Il a publié son dernier numéro le 20 août.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — Société de géographie de Rochefort ; séance du 27 juillet : Le centenaire de Lapérouse, par M. Bellet ; la ligne du partage des eaux entre le bassin du Mé-Kong et le golfe du Tonkin, par M. le capitaine Kuntz.

Commission des arts ; séance du 26 juillet : Etymologie de *Brouage*, par M. l'abbé Cazaugade ; excursion à Brouage, Moëze, etc., par M. Dangibaud ; *Les piles romaines* de M. le pasteur Lièvre, par M. l'abbé Noguès. (Voir plus bas, page 388).

Société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure ; séance du 13 juillet : Présentation par M. Beltrémieux de quelques échantillons d'ostrea des sables tertiaires, de dents de squal et de silex taillés trouvés dans l'excursion du 17 juin ; de bélemnites et d'ammonites rencontrées dans celle du 8 juillet ; compte-rendu, par M. Termonia, de l'excursion botanique du 17 juin et de deux autres faites, l'une à Pessines, avec M. Foucaud, l'autre à Cadeuil, avec MM. Foucaud et Jousset ; par M. Michau, de l'excursion botanique du 8 juillet ; communication de M. Foucaud sur les plantes intéressantes qu'il a trouvées à Montandre, le 3 juillet ; sur les diverses maladies de la vigne, décrites dans le *Bulletin des sociétés botanique et mycologique de France*, réunies en assemblée générale à Fontainebleau ; sur les plantes nouvelles qu'il a découvertes, cette année, dans la Charente-Inférieure ; analyse par M. de Richemond de la doctrine de M. de Quatrefages sur les questions d'ethnographie ; présentation par M. Basset d'un curieux échantillon de *Cidaris marginata* qu'il a rapporté d'Angoulins.

Société archéologique de la Charente ; séance du 16 mai : Lettre de M. Gontier sur le théâtre des Bouchauds, qui de plus en plus se dégrade depuis qu'il a été déblayé, comme les arènes de Saintes ; compte-rendu par M. Chauvet, de Pons, notaire à Ruffec, d'une visite aux fouilles de Saintes, qui révèlent sur les bords de la Charente, au commencement de l'ère chrétienne, un groupe d'artistes, d'architectes et de sculpteurs qui seraient encore maintenant considérés comme des maîtres. Mais ce vieux mur qu'on démolit de fond en comble est plus intéressant par lui-même que par les inscriptions et les moulures qu'il offre. C'est un monument historique ; il mérite d'être conservé du moins en partie. L'auteur a raison. Vous verrez que bientôt, si l'on n'y met ordre, il n'en restera pas pierre sur pierre, et que dans quelques années, quand ils en voudront étudier la construction, nos successeurs maudiront ces vandales d'archéologues de 1888 qui, sous prétexte de trouver des chapiteaux et des frises qu'on avait déjà, auront détruit tout élément de comparaison, tout spécimen d'une muraille défensive extrêmement

curieuse, et supprimé complètement le moyen de connaître réellement l'âge de cette fortification.

EXCURSIONS. — Le 8 juillet, par la société des sciences naturelles de La Rochelle, à Chaillé-le-Marais (Vendée).

Les 6-12 septembre, par la société de Gay-Lussac, de Limoges, à Saintes, Rochefort, La Rochelle, Oleron, Marennes, Royan, etc.

Dans son *Voyage aux Terres Australes*, exploration des corvettes *Le géographe* et *Le naturaliste*, commandées par le capitaine Nicolas Baudin, de l'île de Ré, François Péron raconte les singulières mœurs des Hottentots, population qui, refoulée sans cesse par la colonie anglaise du Cap, finira sous peu par disparaître entièrement. En ce moment, il y a au jardin d'acclimatation, à Paris, une caravane de quatorze Hottentots, hommes, femmes, enfants. « Leur type est le plus dégradé de l'espèce humaine. Les traits du visage sont très caractéristiques. La face est large en haut, presque pointue en bas, les pommettes très saillantes, les mâchoires étroites. Le nez est aplati, la bouche démesurément grande, la chevelure laineuse et courte. La couleur de la peau est d'un jaune caractéristique. Les hommes n'ont que peu de barbe; leurs membres sont grêles. Les femmes sont ordinairement petites et délicates, leurs seins sont longs et pendants. Le moulage qui représente la femme désignée communément sous le nom de *Vénus hottentote*, montre quelles singulières proportions peuvent prendre les parties charnues dans les femmes de cette race. Les hommes, vêtus d'un baudrier de peau, ont de plus une sorte de pagne attaché sur les reins; ils ajoutent à ce costume rudimentaire des bracelets de cuivre ou de graines. Les femmes sont nues jusqu'à la ceinture; leur cou et leur poitrine sont généralement couverts de colliers de verroterie. Elles portent un petit tablier, et, sur leurs reins, une peau qui descend jusqu'aux mollets. »

Viennent de paraître : *Royan et ses environs, guide du touriste*, par Victor Billaud, très élégant et portatif volume, orné de cartes et de plans, orné surtout de délicieuses gravures et vignettes de M. Duplaix-Destouches, fantaisies charmantes du crayon et de la plume où l'auteur, un vrai poète, et l'artiste, se sont livrés à tous les caprices de leur imagination; Prix : 4 francs;

Quatre-vingt-neuf monarchique, 1789-1889, par M. Edmond Béraud. Prix : 15 centimes. Voir appréciation des divers journaux dans le *Moniteur de la Saintonge* du 29 juillet. *Le correspondant* du 10 août dit, page 573 : « Un des journalistes les

plus vaillants et les plus instruits que le parti royaliste ait dans ses rangs, M. Edmond Béraud, rédacteur de la *Gazette de France*, vient de publier une brochure que nous ne saurions trop recommander à l'attention de nos amis ».

Bernard de Saintes, d'après des documents inédits, par M. A. Lods. Paris, Fischbacher, in-8°, 301 pages, avec portrait. Prix : 6 francs.

M. Georges Musset va publier, sous les auspices du ministre de l'instruction publique, l'inventaire des manuscrits de la bibliothèque de La Rochelle.

ERRATUM. — Page 265, 4° §, il est dit par erreur que la municipalité de Pons, cédant à l'injonction du gouvernement, s'est décidée à faire exécuter au passage de l'hôpital neuf les réparations nécessaires. Ce travail a été fait à l'aide d'un crédit de 1,500 francs alloué, en 1884, par la commission des monuments historiques, sur un devis dressé par M. Rullier, architecte, à la demande de M. Kaempfen, directeur des beaux arts; — p. 273, § vi, 4° alinéa, 7° ligne, lire : « Madeleine de Lezignac, dame du Fouilloux »; — p. 289, 7° ligne : « HANC AS SEM », faute évidente du graveur pour ACIEM; — p. 302, 6° ligne : lire pour être exact : « Mortimer d'Ocagne, père de M. Maurice d'Ocagne, ingénieur à Rochefort »; page 304, ligne 18, au lieu de 1723, lire 11 septembre 1709, date exacte de la bataille de Malplaquet, où Marlborough ne mourut pas, puisqu'il vivait encore le 16 juin 1722.

NÉCROLOGIE

La société des *Archives* a deux nouvelles pertes à déplorer.

I. — Le 6 juillet, est décédé, dans sa 36^e année, à Saint-Raphaël (Var), Philippe-François Cappon, ingénieur civil, né à Marans. Elève du lycée de La Rochelle, de l'école des arts et métiers, de l'école centrale, d'où il sortit en 1875 avec le diplôme d'ingénieur civil, il fut attaché au service des chemins de fer de l'état dans la Corrèze. Puis un ingénieur en chef, M. Morandièrre, qui l'appréciait, l'emmena en Cochinchine avec le titre d'ingénieur-adjoint, pour y construire le premier chemin de fer de Saigon à Myttho. Il eut à lutter contre des difficultés considérables qu'il surmonta vaillamment. Mais trois années de séjour avaient épuisé sa santé; il revint à Marans où il reprit quelques forces. Depuis l'année dernière il avait été nommé ingénieur du

service central du chemin de fer du sud, à Draguignan. Il s'est occupé beaucoup de Marans dont il a classé les archives, dont il avait entrepris l'histoire. C'était un travailleur convaincu et intelligent; sa mort est une perte réelle pour l'histoire locale. Ses funérailles ont eu lieu à Marans, le 11. M. P. Fleury, son camarade d'enfance, et M. G. Musset ont redit sur sa tombe les qualités de l'ami et les mérites du savant.

Quelques jours avant sa mort, la société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan publiait le résultat de ses premières recherches sur l'industrie céramique de Varages, faites à propos de Jean-Marie Bayol, de Varages, peintre en faïence, qui s'établit à La Rochelle et y prit la direction d'une manufacture qui donna une vive impulsion à l'industrie rochelaise. Or, jusqu'ici personne ne s'est occupé de Varages comme centre de fabrication, et ses produits nombreux, connus pourtant, ont été confondus souvent avec ceux de Moustiers. Il importe de les distinguer. C'est ce qu'il se proposait de faire. Hélas! que devient aussi son histoire de Marans, et des faïences marandaises, et tant d'autres travaux qu'il préparait avec amour et confiance?

II. — Le 21 juillet, est décédé, dans sa propriété de Péré, près de Surgères, après une assez courte maladie, âgé de soixante-deux ans, Charles-Antoine-Honoré-Alfred, baron Vast-Vimeux, né à Lunéville le 8 juillet 1826, de Charles-Louis Vast-Vimeux (1787-1859), grand-officier de la légion d'honneur, maréchal de camp, député et questeur au corps législatif, et de Marie-Louise de Maclerc. Elève de Saint-Cyr, officier de cavalerie, il fit la campagne de Crimée; capitaine au 12^e chasseurs, officier d'ordonnance de Jérôme-Napoléon, frère de Napoléon I^{er}, il donna sa démission pour succéder à son père comme député de la Charente-Inférieure, et fut élu le 17 novembre 1859, réélu en 1863, en 1869, en 1871. Sénateur le 30 janvier 1876, il échoua en janvier 1885 et fut élu député le 18 octobre suivant par 62,157 voix sur 124,568 votants (Voir *Bulletin*, vi, 29). En 1870, il eut le commandement du 8^e régiment de mobiles, fit la campagne de la Loire et se distingua aux combats d'Orléans et de Loigny. D'une très grande bonté et d'une prévoyante attention, il gagna l'affection de son régiment qui lui obéissait aveuglément, et qui, excité par son exemple, montra la solidité et le courage de vieilles troupes. « Dénoncé, dit le *Progrès* du 25, il fut remplacé dans son commandement; mais, en présence des protestations soulevées par cette mesure, le gouvernement de Bordeaux, voulant atténuer les effets de ses décisions et en même temps cédant aux représentations faites par les généraux et aux preuves multiples et irrécusables de la conduite toute patriotique du colonel, nomma M. Vast-Vimeux officier de la légion d'honneur, avec mention spéciale insérée au *Bulletin des lois* ». De son côté, l'*Echo rochelais* du 25 écrit : « Peu d'hommes ont rendu plus de services au cours d'une carrière publique déjà longue. M. Vast-Vimeux a été

dans les assemblées parlementaires pendant vingt-neuf ans. Il était doux, obligeant, d'un entretien si encourageant que tout le monde allait à lui. L'ingratitude a livré à sa bonté des assauts multipliés et bien rudes. Rien ne pouvait prévaloir contre l'exquise loyauté de son caractère. »

A l'église de Péré, M. l'abbé Jacques, curé-doyen de Surgères, a commenté cette parole : « Ne fait pas des ingrats qui veut, » et célébré les qualités privées du défunt, son courage sur les champs de bataille, et en face de la mort ; il a arraché des larmes à toute l'assistance, en racontant ses dernières paroles, après avoir reçu les sacrements : « Je viens de faire mon devoir ; faites toujours votre devoir, mes amis : c'est bon de faire son devoir. »

Sur sa tombe, M. le baron Eugène Eschasseriaux, dans un discours publié par les *Tablettes* du 26 et le *Progrès* du 28, s'est attaché à dire surtout la carrière publique d'Alfred Vast-Vimeux, « un de ces hommes rares dans tous les temps et surtout dans celui où nous vivons, pour lesquels le devoir est la loi inflexible de tous les instants, le guide de toutes les actions de la vie... A la chambre des députés comme au conseil général, on le vit, pendant de longues années, associé à la solution de toutes les questions qui touchaient aux grands intérêts du département. Nul plus que lui n'apporta dans cette tâche autant de zèle et de dévouement... »

M. Georges Roche, député, au nom du 8^e mobile, a ensuite prononcé l'éloge de son ancien colonel, dont la sollicitude pour ses soldats fut si touchante, et comme député, rendu un dernier hommage à son regretté collègue.

Vast-Vimeux avait épousé en 1856, Angélique de Remont, dont il a un fils, Raoul de Vast-Vimeux, lieutenant au 57^e régiment d'infanterie, et une fille, madame de Fursac.

Le 23 juin, est décédé à Vernon (Eure), âgé de 72 ans, chez son gendre, M. le capitaine Festy, et a été enterré le 26 à Rochefort, L.-S.-J. Lapierre, commandeur de la légion d'honneur, capitaine de vaisseau en retraite, né à Varaize le 19 février 1815, aspirant le 17 octobre 1829, enseigne le 1^{er} janvier 1835, lieutenant de vaisseau le 1^{er} novembre 1843, capitaine de frégate le 9 août 1858, capitaine de vaisseau le 3 août 1867, retraité le 18 février 1875. « Homme de devoir, mais d'une justice irréprochable, disent les *Tablettes* du 26, le commandant Lapierre fut l'un des meilleurs navigateurs de son temps, et l'une des physionomies les plus populaires de notre marine... » L'amiral Juin a prononcé sur la tombe de son excellent camarade, un éloquent adieu et un hommage ému. Voir les *Tablettes* du 28 et la *Charente-Inférieure* du 4 juillet.

Le 26, est décédé à Rochefort où il était né, âgé de 54 ans,

Jean-Hippolyte Forestier, capitaine de frégate depuis le 27 avril 1875 ; né le 4 juillet 1833, entré au service en 1849, promu aspirant le 1^{er} août 1851, lieutenant de vaisseau au choix après six ans de grade, il était chevalier de la légion d'honneur avant vingt ans.

Le 26, est décédé, à La Rochelle, âgé de 70 ans, Charles-Auguste Cancalon, conseiller de préfecture de la Charente-Inférieure, ancien membre du conseil général de la Creuse.

Le 19, est mort en son château de Bourg-sur-Gironde et a été enterré le 21 à Saintes, Edouard-Nelzire Guiot du Repaire né à Saintes, le 8 mars 1837, de Charles-Henri Guiot du Repaire et de Marie-Charles-Amélie de Clervaux, d'une ancienne et noble famille poitevine, dont Beauchet Filleau, *Dictionnaire des familles de l'ancien Poitou*, II, 190-204, a donné la filiation depuis 1323. Voir aussi *Bulletin*, VII, 144, notice sur Jules-Henri-Dieudonné, frère d'Edouard, et *Documents sur la ville de Saintes*, 119. Edouard du Repaire, élève du collège de Saintes, puis de l'école militaire de Saint-Cyr, comme ses deux frères aînés, était capitaine très jeune et avait un brillant avenir, lorsque, désolé de la mort de son père et de sa mère, il abandonna sa carrière et revint en Saintonge. Peu de temps après il épousa, en 1864, à Bordeaux, Marie Moustier, veuve de Béchade, dont il n'a eu qu'une fille, mariée, en 1887, à M. Frédéric Coffinières de Nordeck, capitaine de cavalerie, frère de madame Anatole de Bonsonge. En 1877, il fut sous-préfet de Blaye. « D'une droiture sans pareille, dit le *Moniteur de la Saintonge* du 25 août, chrétien convaincu et éclairé, profondément attaché aux traditions d'honneur de sa famille, Edouard du Repaire ne transigea jamais avec ses convictions. » Il est mort « entouré de l'estime et de la considération générales ».

VARIÉTÉS

I

DEUX ABBÉS EN SAINTONGE AU XVIII^e SIÈCLE.

SIFFREIN MAURY. — JACQUES DELILLE

Dans la *Revue de la révolution*, M. Victor du Bled publie une série de très spirituels articles sur les *Hommes d'esprit et causeurs de la révolution*. La livraison de décembre s'occupe de l'abbé Maury, l'abbé Delille, Linguet; les Mirabeau, Sénac de Meilhan, le comte de Montlosier, Talleyrand, Marmontel, puis viennent dans les livraisons suivantes janvier, février, mars,

mai, juin, juillet, Morellet, Beugnot, Fiévé, Arnaud, Michaud, Denis Andrieux, Lemercier, Suard, Lebrun, Florian, etc. Les deux premiers intéressent notre contrée, puisqu'ils ont été abbés, l'un de La Frenade, près de Cognac (1772), valant 2,300 livres (Voir t. iv, p. 173 et x, p. 310), et l'autre de Saint-Séverin, près d'Aunay (Voir des lettres de lui, t. xii, p. 412 des *Archives*), et aussi Senac de Meilhan qui a été intendant de La Rochelle.

*
* *

Jean-Siffrein Maury, fils d'un cordonnier de Valréas, vint à Paris en 1766, y vécut pauvrement, tantôt de répétitions de latin et de géographique, tantôt de corrections d'épreuves d'imprimerie; puis il prêcha et a du succès. Après un sermon où il avait touché à la politique, aux finances, à l'administration : « C'est dommage ! dit Louis XVI. Si l'abbé Maury nous avait un peu parlé de religion, il nous aurait parlé de tout. » Une autre fois, ayant fort rabroué les grands, le roi lui-même, et s'apercevant de l'humeur que sa semonce donnait à l'auditoire : « Ainsi parlait saint Chrysostome, » ajouta-t-il; et l'on trouva sublime dans un père de l'église ce qui semblait impertinent dans un petit abbé. En 1785, il fut élu à l'académie; il avait convoité le fauteuil de l'abbé de Boismon, qui, questionné d'un peu près, le lui reprochait : « L'abbé, vous me prenez la mesure d'un éloge. » Il succédait à Lefranc de Pompignan, preuve que, selon le mot de Voltaire, on recevait à l'académie des ducs, des prélats, des financiers et quelquefois aussi des gens de lettres. On l'accusait d'avarice; et le comte de Maistre raconte qu'à Venise, en 1799, il se montra plein de bonté pour la position gênée du ministre du roi de Sardaigne : « Nous arrangerons cela. » Le lendemain, le rencontrant chez la baronne de Juliana, il le tira à part dans une embrasure de fenêtre, sans doute pour tenir sa promesse de la veille : « Il sortit de sa poche trois pommes qu'on venait de lui donner, et dont il me fit présent pour mes enfants. » Et pourtant, sur ses quarante mille livres de rente en bénéfice, il en donnait 25,000 à sa famille. Et quand le parti de Mirabeau lui offrit cent mille écus s'il ne voulait parler ni sur les assignats, ni sur le pouvoir exécutif, ni sur les finances, il refusa.

Maury, tout en voyant que la résistance serait vaine, s'opposa à la révolution; et il lutta énergiquement. Mirabeau est plus célèbre : car « l'histoire n'est guère écrite que par les vainqueurs ou n'est pas lue dans les livres des vaincus ». Il est le chef, il donne l'exemple, paie de sa personne et a son esprit. A Mirabeau, qui se vante de l'enfermer dans un cercle vicieux : « Vous allez donc m'embrasser ! » répond-il. On connaît son mot à la foule criant autour de lui : « A la lanterne ! » — « Eh bien ! quand vous m'aurez mis à la lanterne, y verrez-vous plus clair ? » Un misérable le poursuivait avec un couperet : « Où

est cet abbé Maury ? je vais l'envoyer dire sa messe aux enfers. » L'abbé s'arrête, et saisissant ses pistolets : « Oui, mais tu viendras me la servir ; voici mes burettes ! » Comme Regnaud de Saint-Jean d'Angély, froissé de sa vanité un peu hautaine, lui demandait ce qu'il pensait valoir : « Un peu quand je me considère, fit-il tranquillement, mais beaucoup quand je me compare. » A la tribune, il est hué par la foule et ses adversaires : « Obtenez-moi du silence, crie-t-il à Mirabeau, si vous croyez réellement triompher de mes principes : car, au milieu du bruit, vous ne triompherez que de mes poumons. » Celui-ci vociférant : « Voilà le plus grand scélérat que je connaisse ! » — « Oh ! fait Maury, monsieur de Mirabeau, vous vous oubliez ! » Quand l'orateur prétend dépouiller le clergé dans son propre intérêt pour le ramener à sa pureté primitive, il lui jette cette apostrophe sanglante : « Nous pourrions faire remarquer qu'il est des hommes qui ont perdu le droit de louer publiquement la vertu et de s'ériger en censeurs du vice ! » Impatiente contre le président de l'assemblée qui ne cesse d'agiter la sonnette pour couvrir sa voix, il lui crie : « Eh ! monsieur le président, cette sonnette, pendez-vous-la au cou, donc ! » On sait la triste fin de cet homme, en qui nous ne pouvons admirer

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

*
**

Jacques Delille, né hors mariage, à Aigueperse, d'un avocat au parlement de Riom (1738-1813), n'avait pas le moindre courage ; pourtant il osa dans son beau dithyrambe sur l'*Immortalité de l'âme*, crier aux égorgeurs :

Tremblez, tyrans, vous êtes immortels !

Il avait beaucoup de finesse et de malice, sous des airs d'apparente bonhomie. Le comte d'Artois lui avait donné (1781) l'abbaye de Saint-Séverin, après la publication de son poème des *Jardins* (1780), c'est-à-dire une rente de 2,500 livres. Rivarol, qui l'appelait l'abbé Virgile, lui reprochait d'encenser les puissances, de cultiver le meilleur amphitryon, celui où l'on dine, de flatter les fleurs et les fruits, et d'oublier le modeste peuple des potagers :

Delille passera ; les navets resteront.

Delille lui rendait la monnaie de sa pièce : « C'est le plus aimable vaurien que j'ai jamais rencontré... Il a plus d'esprit que moi ; moi, je rime mieux l'alexandrin. »

Il devait lire à l'académie des vers pour la réception d'un de ses amis : « Je voudrais bien, dit-il, qu'on ne le sût pas d'avance, mais je crains bien de le dire à tout le monde ». Les faiseurs d'ana lui attribuent ce calembour : le jour de la première fédération, il se promenait avec des dames aux Champs-Élysées, par une chaleur suffocante : « Ah ! si quelque bonne

fée pouvait nous envoyer des rafraîchissements », s'écria l'une d'elles. — « Madame, reprit-il, adressez-vous à la *fée des rations*. » Comme les Lameth et Barnave lui parlaient en 1791 de leur désir de raffermir la royauté en la réformant : « Vous ressemblez, leur répondit-il, au géant de l'Arioste, qui court après sa tête. Dans cette tête était un cheveu que son ennemi voulait avoir ; il prit le parti de lui couper la tête pour l'obtenir. Eh bien ! messieurs, l'abus était ce cheveu-là. »

Manquant de volonté, il laisse aller les choses, comme La Fontaine. Fontanes, cherchant à rallier Michaud à l'empire, lui citait Delille : « Il a la chaire de poésie latine au collège de France ; il a pris cinq mille francs. » — « Mon Dieu, c'est un peureux, répliqua Michaud ; il en aurait même pris cent mille. »

Un beau jour, il part pour Constantinople, avec le comte de Choiseul-Gouffier ; à Stuttgart, il rencontre une fille douée d'une belle voix, la prend en qualité de nièce et l'épouse plus tard. J'ai demandé son nom (*Bulletin*, VIII, 279). M. Jules Pellisson me le signale dans les vers suivants du livre I^{er} de *L'Imagination* (Paris, Giquet, 1806), où est aussi nommée M^{lle} Bertin, célèbre marchande de modes :

Ainsi, dans un amas de tissus précieux,
Quand Bertin fait briller son goût industrieux,
L'étoffe obéissante en cent formes se joue,
Se développe en schall, en ceinture se noue,
Du pinceau, de l'aiguille, emprunte ses couleurs,
Brille de diamants, se nuance de fleurs,
En longs replis flottans fait ondoyer sa moire,
Donne un voile à l'amour, une écharpe à la gloire ;
Ou, plus ambitieux en son brillant essor,
Sur l'aimable Vaudchamp va s'embellir encor.

Une note de l'éditeur, qui était Esménard, dit : « M^{lle} Vaudchamp, depuis madame Delille ».

Mademoiselle Vaudchamp ou madame Delille n'était pas commode. A Londres, où il se retira, après avoir quitté la Suisse qui lui avait donné l'hospitalité depuis 1795, avait un traité avec Michaud, libraire à Paris, pour tous ses ouvrages : six francs par vers et trente sous pour la donzelle. Elle l'obligeait à faire tous les matins trente vers avant de se lever. On l'attendait un jour pour une lecture de Châteaubriand. Malouet et Lally-Tollendal vont le chercher et le trouvent au lit : « Êtes-vous malade ? — Non pas » ; et il jetait des regards significatifs sur la nièce adoptive. Celle-ci avait l'habitude de ne lui rendre sa culotte que la tâche accomplie. L'abbé était en retard. Malouet pourtant obtint sa grâce ; elle apporta le petit vêtement ; il put se lever. Une autre fois, elle lui lança à la tête un gros volume in-quarto. Delille le ramassa, et très doucement : « Madame, dit-il, ne pourriez-vous vous contenter d'un in-octavo ? »

Châteaubriand, qui avait fréquenté le ménage en Angleterre, dit dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, II, 131 (édit. de 1860) : « Delille besognait beaucoup, il le fallait bien : car madame De-

lille l'enfermait et ne le lâchait que quand il avait gagné sa journée par un certain nombre de vers. Un jour, j'étais allé chez lui; il se fit attendre; puis il parut, les joues fort rouges. On prétend que madame Delille le souffletait; je n'en sais rien; je dis seulement ce que j'ai vu. » (1)

(1) Comme complément à la note sur Delille, nous transcrivons le début d'un article intitulé : *Delille dans son ménage*, tiré des *Scènes de la vie d'hommes célèbres*, par une société de gens de lettres, sous la direction de M. Charles-Malo, illustrées de 12 vignettes à deux teintes, par M. Valerio, (Paris, A. Marceilly, in-8°, s. d.); c'est un livre d'étrennes, dont les vignettes sont datées de 1843 :

« Jusqu'à l'âge de trente ans, le célèbre poète Delille (*) avait obscurément rempli les fonctions de professeur au fond d'une province; jusqu'alors ses essais avaient languì dans la nuit du portefeuille. Cependant il advint qu'un beau jour la célébrité s'avisa de prodiguer ses faveurs au jeune homme. Dès lors l'interprète infatigable de Virgile ne compta que des succès; la fortune lui souriait; il trouva sans peine une femme.

« C'était bien la ménagère la plus prosaïque que madame Delille ! La verve de son époux se traduisait pour elle en espèces sonnantes. Le poète, dans ses beaux jours, recevait cinq francs pour chaque vers échappé de sa plume. Aussi c'était plaisir de voir avec quel soin religieux madame Delille guettait l'émistichè flottant sur les lèvres de son mari, et, lorsqu'il avait construit l'alexandrin, avec quelle dévotion elle le couchait sur le papier ! Mais, par malheur, le fécond versificateur avait l'humeur champêtre et, partant, vagabonde. Il s'agissait de fixer cet oiseau chanteur, toujours prêt à prendre son essor, sous peine de voir la moisson d'écus faiblir au bout de la journée. Pour cela, l'imaginative de madame Delille lui avait suggéré un moyen qu'elle croyait infaillible. Lorsqu'une affaire pressante l'appelait dehors, elle allait préalablement recueillir toute la chaussure de son époux, et l'enfermait sous clef dans une armoire. Bien sûre alors qu'il ne pourrait sortir, elle lui déposait sur le front un baiser conjugal, et s'éloignait en lui recommandant d'être bien sage. »

L'auteur de l'article nous raconte ensuite que, par un beau soir d'automne, madame Delille était sortie, après avoir pris cette précaution, et que le poète s'était mis à la fenêtre, regardant tristement les ébats de la foule joyeuse qui allait à la promenade. Tout à coup il aperçoit dans cette foule son vieil ami Parseval-Grandmaison et l'invite à monter. Parseval veut l'emmener au jardin du Luxembourg; mais Delille lui montre ses pantoufles, seule chaussure que sa ménagère ait daigné lui laisser. Parseval s'élance chez le cordonnier d'en face et rapporte une paire de souliers où les pieds du poète auraient pu se promener, et qu'il chausse néanmoins, non sans avoir dit plusieurs fois : « Ah ! si madame Delille le savait ! » Les voilà partis; mais ils ont la malchance de rencontrer madame Delille sous les ombrages du Luxembourg; elle les surprend dansant de joie, reproche à son mari de danser en plein air comme un baladin, et à Parseval de « détourner un homme de son travail ! » Parseval s'éclipse; Delille reçoit une verte réprimande et se rend tête baissée au logis. A l'avenir, lorsque madame Delille s'absenta, elle mit sous clef non la chaussure du poète, mais le poète lui-même. »

En admettant qu'il y ait un peu d'exagération dans ce récit destiné à amuser les enfants, nous savons néanmoins à quoi nous en tenir sur « l'aimable Vaudchamp ». Je crois que Delille a mis quelque malice à l'appeler ainsi dans le poème de *l'Imagination*.

J. P.

(*) Quoique l'abbé Delille portât le petit collet avant la révolution, il n'était cependant pas engagé dans les ordres; cette circonstance fut constatée à Londres par les évêques, lors de son mariage.

Mais Berryer, qui avait vu beaucoup le poète dans son intérieur, la défendait contre les méchancetés de la chronique : femme vulgaire, d'une franchise brusque, mais cœur excellent, très dévoué à son mari. M. Charles Lacombe, racontant les *Premières années de Berryer* (1790-1816), dans le *Correspondant* du 25 janvier 1886, rapporte ce joli trait sur l'intimité de Delille et de Michaud, qui étaient inséparables et se querellaient fort souvent : « Un jour, la discussion porta sur Virgile. Michaud affirmait que, dans sa traduction de l'*Enéide*, Delille avait fait un contre-sens ; Delille soutenait le contraire. Le débat s'échauffait. Michaud propose de consulter le texte. Delille, un peu embarrassé, dit : « C'est que je crois bien que je n'ai » plus de Virgile. Ah ! si, reprend-il tout à coup, j'ai une petite » édition qui vient de paraître. Mais où peut-elle être ? » — Ils cherchent ; impossible de mettre la main sur le précieux volume. « Pourvu, dit le poète, que madame Delille ne l'ait pas porté à » la cuisine ! » Les deux amis vont, en effet, s'en assurer ; ils trouvent, hélas ! les feuillets dispersés ; on s'en était servi pour envelopper des côtelettes ; mais ils ne peuvent découvrir le feuillet où était le vers, objet de la contestation. Tout en furetant, ils avisent un pot de confitures, récemment faites. Elles avaient fort bonne apparence. « Il faut en goûter ? » disent-ils, et les voilà qui emportent les confitures au salon et se consolent, en les savourant, de leur déconvenue. Mais bientôt Delille est saisi d'une inquiétude : Que dira sa femme ? En rentrant, elle cherchera ses confitures, comme ils ont cherché leur Virgile, et elle ne prendra pas aussi bien qu'eux sa mésaventure. « Certainement, elle va se fâcher, dit le mari préoccupé ; si nous allions faire un tour ? » Et les deux coupables s'esquivent pour éviter l'orage.

Tel était l'ancien abbé de Saint-Séverin, l'homme le plus bienveillant et le plus doux, à qui la dignité de sa vie, sous l'empire, et son talent de poète avaient créé une véritable souveraineté. « Il a régné, dit Sainte-Beuve, ou du moins il a été le prince des poètes de son temps. »

* *

Citons encore dans la même *Revue* un travail bien intéressant sur les relations de Louis XVIII avec Bonaparte ; et dans le n° du 5 février à propos de Mirabeau, qui a habité Saintes en 1767, comme officier à la suite dans le régiment du marquis de Lambert. M. Victor du Bled cite du marquis de Mirabeau, son père, « l'ami des hommes, » ce mot : « Le marquis de Lambert me disait l'autre jour qu'il avait partagé la ville et la province entre la raison et lui, et que, malgré son caractère odieux, il aurait trouvé dans la ville de Saintes vingt mille livres qui n'y sont pas. » Il y trouva autre chose, beaucoup de belles dames faciles, qu'il nomme à Sophie de Monnier, dans ses *Lettres écrites du donjon de Vincennes*.

II

DELAITRE, MAÎTRE DE DANSE A SAINTES

Je retrouve dans le *Bulletin des Archives*, III, 245, le début d'une jolie épître de Piis : « A monsieur Delêtre, maître à danser de la ville de Saintes, 1784 ». Il y a longtemps que ce Vestris provincial m'a donné dans l'œil, longtemps que je me suis proposé de faire sa connaissance. Après maintes recherches, j'ai fini par le découvrir dans un coin de ma bibliothèque consacré aux inconnus... et je demande la faveur de le présenter.

Excellent type que le maître à danser ! personnage quelque peu suffisant et infatué de son importance ! Mais c'était bien permis à un professeur des grâces conquérantes, qui se voyait accueilli dans les meilleures maisons avec ce cérémonial d'une préciosité presque bouffonne : « Il convient que l'élève aille au devant du maître quand il arrive ; on doit le recevoir très poliment, lui faire deux révérences ; la première très profondément, la seconde moins bas. On doit ensuite le faire entrer dans l'appartement, lui présenter un fauteuil ou une chaise pour l'asseoir... La leçon finie, l'élève aura l'attention de conduire le maître jusqu'à la porte de l'appartement ; il lui fera ensuite deux révérences, la première bas, la seconde moins ; il le remerciera poliment des peines qu'il s'est données et des attentions qu'il a prises..., etc., etc. (1). C'est que la danse, telle qu'on la pratiquait sous l'ancien régime, ne faisait pas seulement partie de l'éducation physique ; si, comme l'énonçait Rameau, le maître des pages de la reine d'Espagne, « elle donne la grâce aux avantages que nous recevons de la nature, en réglant tous les mouvements du corps et l'affermissant dans ses justes proportions », (2) elle touchait aussi à l'éducation morale par l'enseignement des belles manières, du noble maintien et de la politesse. » Avec elle on apprenait « à ôter son chapeau comme il faut, et à faire une révérence avec grâce » ; c'est encore Rameau qui parle. Et même elle se sentait appelée à des destinées plus hautes. On lui avait dit : « Il n'y a rien qui soit si utile dans un état que la danse. Sans la danse, un homme ne saurait rien faire. Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, les manquemens des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser ». (3) Et c'est Molière qui le proclamait ; et il s'y connaissait, lui, passé maître en ballets, divertissemens et autres comédies.

Voici donc Delaitre. Piis n'a pas bien exactement écrit le nom de son professeur ; je le rectifie et le complète. C'est un nom à

(1) Guillemain, *La chorégraphie*. Paris, Cailleau, 1784, in-8°.

(2) Rameau, *Le maître à danser*. Paris, Vilette, 1725, in-8°.

(3) Molière, *Le bourgeois gentilhomme*, acte I, scène 2

tournure aristocratique : Jean-Baptiste Dubreuil Delaitre. Séparez les particules, et le tour est fait. Le scribe de la paroisse Saint-Pierre de Saintes s'y prêtait volontiers ; il écrivait *de Laître*, en deux mots ; l'intéressé signait simplement : DELAITRE tout d'une pièce. Il était marié ; je connais sa femme, Marie-Anne Perrineaud ; je lui connais aussi deux garçons : l'ainé, Antoine-Gaspard, baptisé le 23 octobre 1782, eut pour parrain et pour marraine Gaspard de Mânes (1), et Joséphine-Mélanie de Mânes (2) ; le second, Jean-Elie, fut présenté au baptême le 4 janvier 1784, par Jean-Elie Thomas de Bardines, et Marthe Prieur. Delaitre dans ces actes se qualifiait de « maître d'exercice ». C'était plus pédagogique. Après tout, sa profession était bien un enseignement d'exercice corporel ; outre cela, ne s'entendait-il pas d'une certaine façon à l'exercice de l'intelligence ? Il ne démontrait pas en cette dernière partie ; mais il mettait en œuvre des maîtres spéciaux pour l'instruction des jeunes gens que les familles confiaient à ses soins et à sa surveillance.

A son cours de danse se rencontrait la fine fleur de la jeunesse des deux sexes. Sans avoir une imagination par trop rêveuse, ne peut-on pas croire que c'est là, sous l'œil du bon Delaitre, qui n'y prit pas assez garde, qu'un jour la chaîne des dames plaça la main tremblante de « la divine Cidalise » dans celle de monsieur Auguste — autrement dit M. de Piis — dont le trouble se trahit, pendant la leçon, par cette exclamation passionnée :

Cydalise !... ce nom charmant,
M'échappe à plus d'une reprise,
Sans doute involontairement (3).

Le sentiment suit sa pente naturelle, et le jeune poète, un peu plus tard, de s'écrier :

Cidalise me plaît !
Au bas de son corset elle est
Mince comme une abeille.

Et bien d'autres gentillesces, tendrement débitées à l'oreille (4).
A qui la faute ? La coupable, c'est la danse :

Un art qui souffle adroitement
Les feux dont Cupidon nous brûle (5).

Ainsi pour l'écolier et l'écolière de M. Delaitre, se voir,

(1) Antoine-Gaspard de Mânes, seigneur de Chassagne et d'Anville.

(2) Joséphine-Mélanie de Mânes. Ce nom de Joséphine me semble une erreur de copie ; il s'agit ici de Marie-Claire-Mélanie, qui devait épouser, en 1789, François-Louis Thomas de Bardines, veuf de Marguerite-Antoinette-Gabrielle Nadault de Nohère.

(3) *Œuvres choisies*. Paris, imp. de Brasseur aîné, 1810, 4 vol. in-8°. *Épître à M. Delêtre*.

(4) *Œuvres choisies* : Le bout d'oreille.

(5) *Idem*. *Épître à monsieur Delêtre*.

s'aimer, se le dire, c'est bientôt fait ; pour le reste?... Oh ! il notera son triomphe, l'indiscret !

Entre Sainte et Chaniers,
Cidalise plus sage ...

Plus sage est adorable ! Plus sage que certaine prude qui avait voulu mettre Auguste à la raison. Je reprends :

Entre Sainte et Chaniers,
Cidalise plus sage,
N'agréa mon hommage
Que sur ses peupliers..... (1).

Comment ? *sur* ses peupliers ? Il faut croire que Delaitre, en fait d'exercice, enseignait pareillement la gymnastique, pour que ses élèves de l'un et l'autre sexe pussent de la sorte échanger les plus doux serments à la cime des arbres. Cette vertigineuse position me paraît invraisemblable, et j'ai lieu de soupçonner que la chose s'est plutôt passée non *sur*, mais *sous* les peupliers : c'est d'une galanterie assurément plus accessible aux simples mortels.

O Delaitre ! mentor imprévoyant ! Aux accords régulateurs de ta « pochette bénigne », les chassés, les battues, les jettés, les balancés, les coupés, les pas glissés — surtout les pas glissés — les figures vives et légères de la contredanse se dessinaient, se développaient, se mariaient avec un entrain et un succès merveilleux. Archet vainqueur ! le maître te maniait plus sûrement que la plume : celle-ci avait des fantaisies, des écarts d'orthographe tout à fait réjouissants ; mais en vérité c'était déjà beaucoup que de pouvoir aligner tant bien que mal des mots sur le papier. Le grand Vestris ne savait ni lire ni écrire ; il est vrai que ses ronds de jambes prodigieux et sa pantomime admirable en faisaient un dieu : le dieu de la danse. Delaitre savait écrire ; mais à quoi bon ? il est demeuré complètement inconnu. En vain Pils l'a-t-il fait monter sur son Pégase ; en vain espère-t-il attendre la renommée avec des pages comme celle-ci :

« Je ReConu avoier resus de Monsieur debardienne pour tout Conte aRetée jusqu'a sejour La somme de 175 livres pour Le Cartier de Lapansions de messieur de bardimne cher janfant et de plus 18 liv. aConte pour les fourniture tans pour Le maitre que pour Les joutre chojees dons Les Cartier de La pansions sera et chus Le premier janvier 1785. Asaintes se 23 9bre 1784. DELAITRE. »

Pauvre Delaitre !

Un autre reçu du 4 août 1785 m'apporte :

« Un Redimont ; un quatéhehisme ; pour Le maitre de Lataint... catre moy ; un chapot a M^r Le chevallier de Bardinne ; un Résémelaje, etc. »

(1) *Chansons choisies*. Paris, imp. de Brasseur aîné. Léopold Collin, 1806, 2 vol. in-12. *A ma femme qui voulait savoir le passé*.

Ce chevalier de Bardines avait quatorze ans : c'était le parrain du petit Jean-Elie Delaitre. Jeune gentilhomme d'Angoulême, il représentait une curieuse famille de lettrés. Ombres illustres ! Paul Thomas, le premier, chantre de *La Lutétiade* et des *Silves* ; Paul, le second, sieur des Maisonnettes, auteur de *La Ruppellaïde* et des *Poèmes sacrés* ; Paul, le troisième, sieur de Girac, le fameux champion de Balzac contre Voiture, l'antagoniste de Costar ; Jean, sieur des Bretonnières ; Antoine, sieur de Lezignac ; autre Jean, sieur de Bardines, tous trois grands amateurs de livres et de littérature, vous avez dû vous voiler la face à la pensée du singulier guide scolaire choisi par l'un des vôtres, François-Louis, le père du chevalier « au chapot » qui cependant folâtrait aussi avec les muses et traduisait Pétrarque !

Maintenant que ma présentation est faite, saluez monsieur Delaitre ! Il vous dessine un entrechat, une révérence en arrière, et se retire.

LA MORINERIE.

—

III

LES CHANGEMENTS DE NOMS DE RUE.

Le nouveau conseil municipal de Marennes a, dans sa séance du 20 juin, sur le rapport conforme d'une commission, changé à peu près tous les noms de rues de cette proprette et jolie petite ville.

N'est-ce pas trop de modifications à la fois ? Sans doute, les habitants, qui savent, les yeux fermés, retrouver leurs maisons et celles de leurs amis, n'ont pas besoin de savoir le nom de la rue où elles sont situées, et auront vite appris les nouvelles dénominations ; il n'en est pas de même des étrangers qui errent là comme des âmes en peine et passent dix fois devant le magasin qu'ils cherchent. Et pour la topographie de la ville, ces mutations fréquentes ou subites déconcertent complètement.

Un tort, c'est de prendre des noms généraux. Angoulême a des rues d'Iéna, de Marengo, d'Arcole, etc. ; on dirait que c'est Angoulême qui a gagné toutes les victoires du consulat et de l'empire. Pourquoi une ville n'aurait-elle pas aussi ses rues Corneille, rue Racine, rue Molière, rue Lamartine, rue Victor Hugo, pour faire croire que ces grands noms ont quelques rapports particuliers avec elle, ou bien qu'elle sait mieux que les autres honorer les gloires de sa patrie ? Il y a le danger de la banalité ou de la prétention.

D'autre part, les dénominations purement politiques ont un inconvénient ; elles vieillissent vite, ou sont exposées à des retours singuliers. En 1791, toutes les villes eurent leur rue Mirabeau, qu'en 1793 on s'empressa de supprimer, après la découverte de l'armoire de fer. Qu'a-t-on fait, en 1871, des rues, des quais, des cours Napoléon III ? Voyez Bordeaux, elle commande sous la restauration une statue colossale de Louis XVI qui n'est

achevée que sous Louis-Philippe ; on la lui livre sous l'empire ; ne sachant plus qu'en faire, elle la relègue, sous la république dans un musée où elle fait l'effet le plus disgracieux.

Les municipalités font très bien de donner à leurs rues les noms des hommes qui les ont illustrées par leur naissance ou par leurs services : savants, guerriers, administrateurs, bien-faiteurs, et même de mettre sur la plaque indicative, comme à Rochefort, comme à Saint-Jean d'Angély, les dates extrêmes, naissance et décès ; faute de quoi, le nom du personnage, surtout quand il n'a eu qu'une célébrité éphémère, est fort exposé à se transformer et à devenir méconnaissable. Ainsi est-il arrivé à Saintes. Dans un moment d'enthousiasme le conseil municipal donne à une de ses rues le nom du brave officier qui, à Nancy, le 31 août 1790, s'était jeté à la gueule d'un canon chargé à mitraille, que les Suisses de Châteauneuf, mutinés, allaient tirer contre deux régiments français. Voir, dans la *Revue de la révolution* du 5 mars 1888, une gravure : *La mort de Desilles*. Il y a maintenant à Saintes une rue *des Iles*.

Désormais, à Marennnes, la rue Sainte-Valière sera nommée rue de la République ; la rue Bourse-Plate, rue Gambetta ; route de Rochefort, rue Victor Hugo ; les rues Blanche et Noire, rue de la Sous-Préfecture ; la Grande Rue, rue Le Terme ; la rue des Forges, rue Fradin ; la rue Neuve, rue du commandant Lucas ; la place de l'église, place Brassaud ; les rues Royale et des Bernardières, rue de l'Usine ; la rue du Canton, rue Renaudin ; la rue des Pleurs, avenue de la Seudre ; la rue du Four, rue Garesché ; la rue du Petit-Pont, continuation de la rue Du-bois-Meynardie.

Evidemment les noms grande rue, rue neuve, route de Rochefort, place de l'église, ne disent rien ; mais des rues de la sous-préfecture ou avenue de la Seudre en disent-elles plus ? Pourquoi remplacer la rue des Bernardières par la rue de l'Usine ?

Dans beaucoup de villes, il y a une rue des Soupirs, une allée des Soupirs ; Saintes a même sa rue du Bois d'Amour. C'est ordinairement un chemin aux abords de la ville, un peu écarté, souvent ombragé, où, entre chien et loup, loin des regards indiscrets et des rencontres malencontreuses, les amoureux prennent à témoin les feuilles des arbres et les étoiles du firmament, et échangent des serments et des soupirs. Marennnes avait sa rue des Pleurs. Cette rue des Pleurs devient une banale avenue de la Seudre ; et l'on a trouvé mauvais le nom de route de Rochefort !

Et ma rue de la Bourse-Plate ! Combien je la regrette ! Par-tout il y a une rue de la Bourse, un palais de la Bourse même. Sous l'ancien régime, la Bourse, c'était la juridiction consulaire, le tribunal de commerce ; on sait ce que c'est aujourd'hui que la Bourse. Mais Marennnes avait seule sa rue de la Bourse-Plate. D'où venait ce nom ? Sans doute de quelque enseigne d'auberge et non de premier ordre ; peut-être parce qu'elle conduisait au présidial, au palais de justice, et que dans cette rue logeaient

avocats, huissiers ou sergents royaux, juges et procureurs, tous gens habiles jadis à vider la « bourse » des malheureux plaideurs, à la rendre « plate » comme punaise. Les procureurs, disait une vieille chanson très peu richement rimée,

Les procureurs
Sont des voleurs.
Les avocats
Sont des lèche-plats...

C'était typique; il fallait garder ce nom (1).

Marennnes avait depuis peu sa rue Dubois-Meynardie. Dubois-Meynardie n'était pas un grand homme; mais il a légué sa fortune à Marennnes (2). On fait bien de perpétuer le souvenir de cette générosité posthume, pour qu'elle ait des imitateurs. La ville aura sa rue Le Terme, en attendant qu'elle ait le monument Le Terme, et nul ne mérita mieux un tel hommage que ce sous-préfet habile, dévoué, qui a arraché par ses travaux, ses fatigues, au péril de sa vie, l'arrondissement presque entier aux fièvres paludéennes, au rachitisme, à la mort. La rue du commandant Lucas, qui remplace avantageusement la rue Neuve, rappellera ce hardi et glorieux marin, né à Marennnes en 1764; Mais Lucas, la bravoure, la loyauté, ne rougira-t-il pas de voir non loin de lui une rue Renaudin? Renaudin, ce triste commandant, qui abandonna ses marins et son bâtiment en perdition pour se sauver des premiers sur une chaloupe anglaise, ce singulier héros auquel le gouvernement, en 1881, a dû interdire l'érection d'une statue sur la place publique de la commune du Gua (décret signé Jules Grévy, 20 septembre 1881).

Signalons encore la place Brassaud (place de l'église), qui conservera le nom de Frédéric Brassaud. Curé de 1843 à 1876, l'abbé Brassaud fut un modèle de bonne éducation, et fut un instant proposé pour l'épiscopat; et la rue Fradin (rue des Forges). André Fradin fut curé de Marennnes de 1830 à 1843, où son inépuisable charité l'avait appauvri, et il quitta ce poste pour aller occuper une stalle de chanoine à La Rochelle. Le conseil municipal s'est singulièrement honoré en perpétuant ainsi la mémoire de ces deux hommes de bien et en consacrant par un témoignage officiel les noms de ceux qui ont contribué au bien, à la prospérité, à la gloire de la ville de Marennnes.

(1) En 1789, avaient leurs maisons : Rue Bourse-Plate, les Bonsonge, Mlle Baron de Monfabien; et rue du Palais, dont elle était le prolongement, Guillet, président du district, Richier. Dans la rue des Pleurs, se trouvait le four banal appartenant au duc de Richelieu, seigneur de Marennnes; dans la rue du Four, le four banal de l'abbesse de Saintes; dans la rue des Bernardières, une maison, chais, etc., appartenant à l'abbesse de Saintes, mentionnés propriétés nationales en 1791; dans le Grand-Canton, Garraud, président du district, madame de Bonsonge et une maison des ci-devant jésuites; rue Saint-Valière, les récollets, les jésuites, le bailliage, un four banal.

(2) Le *Journal de Marennnes* a publié son testament dans son numéro du 29 juillet dernier.

IV

FRANÇOIS DE LA NOUE (*fin*).

Dans le *Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme français*, du 15 juillet, M. N. Weiss croit devoir répondre aux observations insérées dans le n° du 1^{er} juillet 1888 de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*. Il s'agit toujours de savoir si le duc de Lorraine Charles III, abusant de la faiblesse d'une enfant, la jeune duchesse de Bouillon, et *escomptant hypocritement* le serment prêté par François de Lanoue de ne pas porter les armes contre lui, aurait obéi à un sentiment de basse cupidité en attaquant, sans motifs, les places fortes confiées par le duc de Bouillon mourant à la défense du capitaine calviniste. M. Weiss cite Davila (traduction de 1757, t. II, p. 30), dont je ne saurais, dit-il, récuser le témoignage : « Les Guise arrêterent que le duc de Lorraine... attaquerait la place du duché de Bouillon... il ne pouvait choisir une conjoncture plus favorable... le duc et le comte de Lamark, son frère, venoient de mourir ; Charlotte, leur sœur, étoit demeurée seule héritière. D'ailleurs, Lanoue, nommé par le duc de Bouillon exécuteur de son testament étoit absent, et pour se tirer des mains des Espagnols... il avoit promis de ne porter les armes ni contre le roi d'Espagne, ni contre le duc de Lorraine... ». « Est-ce clair ? » ajoute M. Weiss : c'est en effet très clair ; mais notre honorable contradicteur a grand tort de supposer que nous accordions une foi aveugle aux appréciations de Davila. Il sait, aussi bien que nous, combien il faut se défier de son imagination italienne toujours disposée à interpréter les faits les plus simples par les plus hautes combinaisons politiques ; si nous avons cité ce qu'il rapporte au sujet de l'abjuration d'Henri IV, M. Weiss a pu voir que nous avons eu grand soin d'appuyer son affirmation sur des témoignages empruntés aux écrits mêmes de Lanoue. Nous croyons que les Guise ne sont pour rien dans l'agression du duc de Lorraine, qu'au moment où elle a été décidée il n'avait aucune raison de supposer Lanoue au nombre de ses adversaires, et qu'enfin Davila est ici dans l'erreur. A ses dires, nous opposerons ceux d'un témoin oculaire, La Huguerie, ancien secrétaire du prince de Condé, qui accompagnait la grande armée des reîtres, et qui a été mêlé à tous les événements de la campagne de 1587. Le duc de Bouillon, commandant en chef de cette armée, avait, au mépris des stipulations, ravagé à son passage les états du duc de Lorraine : « Le sieur d'Haussonville, dit La Huguerie, nous fit plainte des soldats françois, surpris par les siens mettant le feu aux villages et s'excusant de le faire par commandement... que monseigneur de Lorraine estoit tellement irrité des feux qui continuoient... que toute sa bonne volonté estoit convertie en un désespoir de ne pouvoir rien faire qui vaille avec nous, nonobstant les assurances données aux Allemands... que Dieu lui donneroit le le moyen avec ses amis et ses serviteurs d'en avoir la revenge... »

(*Mémoires de La Huguerie*, t. III, p. 120-121). Deux lettres de Schomberg, du 29 août et du 13 septembre 1587, présentent un tableau lamentable de l'état des provinces lorraines après le passage de l'armée du duc de Bouillon : « Tout le peuple, dit-il dans cette dernière lettre, crie à monsieur de Lorraine vengeance de M. de Bullion et de son armée, luy offrant le reste de leurs biens et leurs vies ; il leur a promis et juré tout haut qu'il perdra la vie et celle de ses enfants, ou il leur donnera contentement de ce côté là... » (V^e de Colbert, vol. 10, f. 213). Après le désastre des reîtres à Vimaury et à Auneau, le duc de Lorraine, à la tête des troupes que lui avait fournies le duc de Parme, se disposait à couper la retraite aux Allemands, lorsque le roi Henri III lui défendit de passer la frontière. Ce fut avec son petit corps d'armée qu'il envahit alors le duché de Bouillon et le duc n'avait garde de venir le défendre : car à ce moment-là il arrivait à Genève déjà atteint de la maladie contagieuse qui ravageait l'armée allemande et y mourait le 10 janvier 1588. Ce fut donc tout à la fois pour venger les déprédations du duc de Bouillon et pour fermer à l'Allemagne cette porte toujours ouverte sur ses états que le duc de Lorraine assiégea Jametz sur les pressantes instances de ses sujets ; quand, au mois de septembre 1587, il jurait de leur donner satisfaction sur ce point, il est bien évident qu'il se préoccupait fort peu de savoir si Lanoue, alors retiré à Genève, tiendrait ou non le serment qu'il avait prêté deux ans auparavant.

Lanoue, d'après M. Weiss, n'aurait abandonné la cause de sa pupille « qu'après avoir complètement délivré le territoire dont la tutelle lui avait été confiée ». Nous nous permettrons de faire remarquer que Lanoue ne délivra rien du tout. Après quelques tentatives pour faire lever le siège de Jametz, il était rentré en France dès le mois de mai 1588 ; ce fut pendant son absence que la ville capitula et sur son avis que quelques mois plus tard Robert de Schelandre rendit le château.

En ce qui concerne l'abjuration de Henri IV, « l'opinion de Lanoue, nous dit M. Weiss dans son premier article, y était diamétralement opposée. Il veut bien reconnaître aujourd'hui que Lanoue admettait une « conversion par conviction » ; c'est déjà une concession, et s'il a comme nous une très haute opinion de l'intelligence et du sens politique du célèbre chef calviniste, il en viendra à apprécier les raisons qui lui faisaient désirer voir le roi se mettre d'accord avec l'immense majorité de ses sujets, « qui en fait de religion doivent souhaiter qu'il adhère à celle qu'ils tiennent. »

Nous n'épiloguerons pas plus longuement sur le texte du mémoire publié par la *Revue historique*, ni sur les variantes qu'il serait susceptible de présenter. Dans cette phrase notamment : « Il faut faire entendre au roi le mérite de la religion catholique à lui *incogneau* par de bons et sçavants évêques et docteurs... luy représenter *qu'elle* a été l'église primitive.. » Doit-on lire *incogneu* plutôt qu'*incogneau*, *quelle* au lieu de

qu'elle ; faut-il par *religion catholique* entendre la véritable religion, c'est-à-dire, suivant M. Weiss, la doctrine protestante?. C'est affaire aux grammairiens et aux théologiens.

Non licet inter nos tantas componere lites.

D. d'Aussy.

—

V

STATISTIQUE DE LA CHARENTE-INFÉRIEURE

L'*Annuaire statistique de la France* (10^e année, 1887, in-4^o, imprimerie nationale), publié par le ministère du commerce et de l'industrie, renferme en ses volumineuses pages tout ce quise rapporte au territoire et à la population, à l'émigration, aux cultes, à la justice criminelle, civile et commerciale, aux établissements pénitentiaires, à l'assistance publique, aux institutions de prévoyance, à l'instruction publique, aux beaux arts, à l'agriculture, à l'industrie, aux salaires, au commerce et à la navigation, à la pêche maritime, aux voies de communication, à la circulation et au crédit, aux sinistres, aux assurances, à la statistique électorale et militaire, aux finances, impôts, octrois, consommation, à l'Algérie, aux colonies et possessions françaises. De tous ces chiffres, méthodiquement accumulés, nous allons extraire ce qui peut intéresser plus spécialement le département de la Charente-Inférieure. L'étendue territoriale est de 682,569 hectares, la population officielle, en 1886, de 462,803 habitants, se subdivisant en 461,692 français et 1,111 étrangers, avec une diminution de 3,613 habitants sur le dénombrement de 1881. Les naissances, en 1872, ont été de 10,649 ; en 1884, dernière date recueillie, elles sont de 9,956. Dans le premier cas, les décès se sont élevés à 9,353, et dans le second, à 8,427. En 1884, 88 habitants ont émigré.

CULTES EN 1884. — *Catholique* : 1 évêque, 2 vicaires généraux titulaires, 8 chanoines, 45 curés, 299 desservants, 43 vicaires, 24 prêtres habitués, 21 aumôniers, 1 ecclésiastique attaché à un service déterminé ; total 444 prêtres servant au culte ; 6 directeurs-professeurs au grand séminaire, 52 aux écoles secondaires ecclésiastiques, 58 élèves au grand séminaire et 14 aux petits séminaires ; total 72. Parmi les offices vacants, 1 cure, 26 succursales, 24 vicariats. Prêtres âgés de plus de 60 ans, 94 ; 33 seraient encore nécessaires au service du culte. — *Cultes non catholiques* : 4 églises consistoriales, 22 paroisses, 24 pasteurs.

JUSTICE CRIMINELLE EN 1884. — *Instruction* : 263 gendarmes, 13 commissaires de police, 45 agents de police, 473 gardes-champêtres, 190 gardes-particuliers, 43 gardes-forestiers, 65 agents des ponts et chaussées, 586 douaniers. Nombre total des plaintes et procès-verbaux 2,786. Affaires dénoncées au minis-

rière public non poursuivies, 1,474 ; affaires poursuivies, 1,174. *Tribunaux correctionnels* : 6 tribunaux, 1,295 affaires, 4,449 prévenus, 92 acquittés, 8 remis à leurs parents, 7 envoyés en correction, 599 condamnés à la prison, 743 à l'amende, 5 à la surveillance, 643 par application de l'article 463. — *Tribunaux de simple police* : 2,266 contraventions de diverses catégories, 64 acquittés, 4 pour lesquels le tribunal s'est déclaré incompétent, 2,375 condamnés à l'amende, 72 à l'emprisonnement. *Cour de cassation* : 1 rejet au criminel, 1 cassation de simple police, 2 rejets de simple police, 1 arrêt déterminé ; total 5. *Renseignements divers* : 84 morts accidentelles, 86 suicides.

JUSTICE CIVILE ET COMMERCIALE EN 1884 : 40 justices de paix, 6 tribunaux de première instance, 6 chambres, 20 présidents et juges, 13 juges suppléants, 28 avocats inscrits, 4 stagiaires, 35 offices d'avoués et 77 d'huissiers, 151 notaires en exercice. 7 tribunaux de commerce, 31 présidents et juges, 20 juges suppléants, 17 demandes en divorce et 48 en séparation de corps. 240 ventes judiciaires, dont 84 devant notaires et 240 ventes de nature diverse, 109 faillites, 29 actes de sociétés commerciales.

MAISONS ET ÉTABLISSEMENTS PÉNITENTIAIRES EN 1883 : 37 chambres de sûreté, 272 entrées et sorties, 282 journées de détention, 6 maisons d'arrêt dont la population est de 114.

ASSISTANCE PUBLIQUE EN 1884. — *Bureaux de bienfaisance* : 51 bureaux donnant des secours à 3,627 individus, réalisant 155,417 francs de recettes et dépensant 122,229 francs, ayant placé 19,123 francs en immeubles, et 99,773 francs en argent. *Hôpitaux et hospices* : 2 hôpitaux, 6 hôpitaux-hospices, 2 hospices, ayant exigé un personnel de 16 médecins, 89 religieuses, 20 employés, 104 servants, contenant 1,418 lits, réalisant 402,880 francs et ayant dépensé 385,848 francs pour 2,028 malades, non compris 358 infirmes, vieillards et incurables. *Enfants assistés* : 325, plus 385 secourus à domicile ; ressources, 109,000 francs, dépenses, 114,201 francs. *Asile d'aliénés de Lafond* : 520, dont 436 appartenant à la Charente-Inférieure, et 107 sortis dans l'année. — *Institutions de prévoyance en 1884*. *Sociétés de secours mutuels* : 112 sociétés approuvées, 25 autorisées, dont l'effectif total en membres honoraires et participants est de 17,319. *Caisses d'épargne* : 6, nombrant 42,420 livrets existants au 31 décembre ; solde dû aux déposants à la même époque, 23,423,806 francs. *Caisse d'épargne postale* : 12,500 dépôts reçus et 2,552 remboursés. Montant des dépôts reçus, 1,469,534 francs 65 centimes ; remboursés, 932,991 francs 97 centimes. *Caisse des retraites pour la vieillesse* : 1,545 versements représentant 222,804 francs 50 centimes. *Libéralités* : dons faits à 11 établissements religieux, 84,050 francs ; à 10 établissements charitables et hospitaliers, 350,256 francs ; à un établissement de prévoyance, 500 francs.

INSTRUCTION PUBLIQUE EN 1884-1885. — *Enseignement primaire* : Ecoles maternelles publiques (salles d'asile), 7 laïques avec 1,672 élèves, et 11 congréganistes avec 2,122 élèves. 3 écoles libres laïques avec 205 élèves; 15 congréganistes avec 1,711 élèves. Ecoles publiques laïques : 784 avec 49,782 élèves; congréganistes 55 avec 4,400 élèves. Ecoles libres laïques 47 avec 1,556 élèves; congréganistes 96 avec 7,537 élèves; le tout dirigé par 19 directrices et sous-directrices laïques, 39 congréganistes, 687 instituteurs titulaires et adjoints laïques, 50 congréganistes; 475 institutrices titulaires et adjointes et 315 congréganistes, représentant 1,098 classes publiques et 318 classes libres; plus 56 élèves pour l'école normale de garçons et 34 élèves pour celle des filles. 27 cours d'adultes publics fréquentés par 832 hommes, et 3 autres cours d'adultes publics fréquentés par 134 femmes. *Enseignement primaire supérieur* : 2 établissements, 1 pour les garçons, 1 pour les filles, l'un et l'autre formant un cours complémentaire, avec 8 professeurs, suivi par 34 garçons et 54 filles. *Enseignement secondaire* : 1 lycée, dont 33 boursiers, 14 demi-boursiers, 103 pensionnaires libres, 20 demi-pensionnaires libres, total 170; 34 boursiers externes, 169 externes libres, total 203. 3 collèges communaux ayant 61 internes boursiers de l'Etat, 198 pensionnaires, 36 demi-pensionnaires, 453 externes libres, 15 provenant des pensions, total général 763.

AGRICULTURE : Superficie cultivée en froment 166,120 hectares, produisant moyennement par hectare 14 hectolitres 20 centilitres, soit en quintaux 10.99, équivalant à une production totale de 2,363,400 hectolitres (1,826,908 quintaux), poids moyen de l'hectolitre 77 kilog. 30, valeur moyenne 15 francs 71 centimes (ou 20 fr. 32 le quintal). Superficie cultivée en méteil, 4,932 hectares, produisant 74,032 hectolitres; en seigle, 4,330 hectares, et 58,584 hectolitres; en orge, 15,650 hectares et 299,276 hectolitres; en avoine, 58,245 hectares et 1,177,195 hectolitres; en maïs, 21,696 hectares et 270,238 hectolitres; en pommes de terre, 26,368 hectares et 1,542,000 quintaux, soit une moyenne de 58 quintaux 40 par hectare; betteraves fourragères, 6,452 hectares et 774,240 quintaux; betteraves à sucre, 6,720 hectares et 672,000 quintaux; en vignes, 32,235 hectares, produisant 328,131 hectolitres, soit 10 hectolitres 17 par hectare, valant 13,644,561 francs, à 41 francs 59 centimes l'hectolitre, en moyenne. *Animaux de ferme* : Espèce chevaline, 34,612; mullassière, 1,317; asine, 3,341; bovine, 123,341; ovine, 296,415; caprine, 67,343; porcine, 4,712.

INDUSTRIE EN 1884 : Alcools provenant de la distillation des vins : par les bouilleurs de cru, 2,679 hectolitres; par distillateurs, 15,254 hectolitres; des betteraves, 1,679 hectolitres; des substances farineuses, 271 hectolitres. *Consommation du tabac* : 45,166 kilogrammes en poudre, 221,524 kilogrammes à fumer.

VOIES DE COMMUNICATION, CIRCULATION, CRÉDIT. — *Routes et chemins, 1884-1885* : Routes nationales, 432,934 mètres, nécessitant une dépense totale d'entretien de 349,100 francs; routes départementales, 649,693 mètres et 479,498 francs; chemins de grande communication, 2,429,264 mètres à l'état d'entretien; chemins d'intérêt commun, 720,917 mètres; chemins vicinaux ordinaires, 3,447,112 mètres; dépenses pour ces trois catégories de chemins 3,298,437 francs 10 centimes. *Voies navigables* (rivières et canaux) : 237 kilomètres 5. *Chemins de fer d'intérêt général* : en exploitation, 374,869 mètres; en construction ou à construire, 248,997 mètres. *Postes* : 98 bureaux ayant produit 1,067,288 francs. *Télégraphe* : 75 bureaux ayant expédié 218,586 dépêches à l'intérieur, 5,280 internationales, et ayant rapporté 181,086 francs 35 centimes. Pris en change par les comptables, 9,129,550 timbres-poste, 187,850 cartes postales, 329,850 enveloppes timbrées, 92,400 bandes timbrées. *Banque de France en 1886* : 1 succursale à La Rochelle, dont le montant des opérations a été, en effets escomptés, de 23 millions 6, et en effets au comptant, de 12 millions de francs.

SINISTRES EN 1884. — *Incendies et sinistres agricoles* : montant des dommages causés par incendie, 188,402 francs; par la grêle, 150 francs; par le phylloxéra : montant des pertes admises au dégrèvement, 3,610,755 francs; montant des dégrèvements, 60,250 francs 14 centimes; inondations, 10,800 francs de pertes et 566 fr. 30 de dégrèvement; bestiaux : total du dommage par évaluation, 119,715 francs; secours spécial du ministère, 361 francs.

STATISTIQUE ÉLECTORALE EN 1886 : Electeurs inscrits 145,318; 480 conseils municipaux formés de 5,770 conseillers. 3 sénateurs à élire par 950 délégués municipaux, 54 conseillers d'arrondissement, 40 conseillers généraux et 7 députés.

STATISTIQUE MILITAIRE EN 1884 : 3,660 jeunes gens inscrits, dont 407 exemptés, 427 ne sachant ni lire ni écrire, 1,528 déclarés propres au service actif, 202 classés dans le service auxiliaire, et 56 engagés conditionnels.

FINANCES ET IMPÔTS EN 1887. — *Budgets annuels* : Principal des quatre contributions : Foncière (propriétés non bâties), 1,943,168 francs; bâties, 621,409 francs; personnelle-mobilière, 656,993 francs; portes et fenêtres, 372,225 francs. *Revenus de toute nature en 1884* : 27,356,530 francs 80 centimes. Montant des rôles des impositions en 1884, 8,903,678 francs 44 centimes. Les contributions indirectes ont produit, en 1884, 5,805,722 fr. 02 centimes.

OCTROIS EN 1884. 18 octrois représentant une population qui lui est soumise de 97,650 et produisant net 1,284,467 francs.

A. L.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

L'AMI DES MONUMENTS. II, n° 6, contient : *Musée lapidaire de Saintes, sa création, nécessité d'un catalogue et de la réunion des diverses collections en un local unique*, par M. Em. Espérandieu. Il publie aussi, de M. Charles Sellier : *Le pont de Saintes en 1560*, d'après l'article de M. Espérandieu dans la *Revue poitevine* n° 46, et le dessin de Georges Bruin (1560).

ANALECTA JURIS PONTIFICII, octobre 1887, publient, p. 315, lettre de Bernard, comte de Poitiers, à Urbain II, et, p. 377, lettre de Sixte IV au cardinal Balue, qui fut abbé de Saint-Jean d'Angély, sur la réforme des abus.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET (t. XIV, 1887, in-4°, 330 pages), contiennent, de M. E. Amélineau : *Essai sur le gnosticisme égyptien, ses développements et son origine égyptienne*, travail considérable et complet sur la question. Voir dans le *Bulletin*, VI, 232 et 283, un article sur un abraxas, bague gnostique trouvée à Saintes, avec gravures. Dans le *Journal des savants* d'avril, M. Adolphe Franck a rendu compte de cet ouvrage.

ANNUAIRE DU CONSEIL HÉRALDIQUE DE FRANCE, que dirige notre compatriote M. le vicomte Oscar de Poli (1^{re} année, 1888, in-18, 202 p.), contient : L'état des membres du conseil, parmi lesquels sont : le comte de Saint-Saud, Louis Audiat, le comte Anatole de Bremond d'Ars, Arnaud Communay, Claude Monti de Rezé, le baron Fernand de Roumefort, Philippe Tamizey de Larroque, etc. ; *Barbarismes, solécismes et pléonasmes héraldiques*, par le comte A. de Foras ; *Sources du nobiliaire du Poitou*, par le comte A. de La Porte ; *Examen de la légende du royaume d'Yvetot*, par le vicomte de Poli ; *Les oubliettes*, par le vicomte Révérend du Mesnil, qui prouve que ce que l'on prend pour des oubliettes étaient des citernes, des magasins à provisions, et, horresco ! des privés ; *Bibliographie*, où sont catalogués les ouvrages entre autres de MM. Audiat, de Bremond, Communay, de Poli, de Larroque, etc.

ANNUAIRE DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DE LA VENDÉE, 1887, contient : *Napoléon I^{er} à Montaigu en 1808*, extrait des mémoires d'Antoine Tortat, né à La Châtre (Indre), le 30 octobre 1775, de N. Tortat, procureur de la prévôté royale et procureur fiscal de plusieurs juridictions seigneuriales, et de Marie-Anne Rousseau. Son aïeul paternel, Pierre-Antoine Tortat, notaire, était mort en 1735, laissant douze enfants. Antoine Tortat, en 1794, fut, à Paris, secrétaire-commis à la division judiciaire du comité de législation de la convention, puis aide-garde magasin des fourrages à l'armée de l'ouest ; en 1801, avoué près le tribunal de l'arrondissement de Montaigu ; en 1804, licencié en

droit à Poitiers, en 1811, un des quatre juges suppléants de la cour d'assises à Napoléon; en 1812, deuxième adjoint à Napoléon, révoqué après le retour de l'île d'Elbe, maire de Bourbon-Vendée en 1815-1819, membre du conseil d'arrondissement, juge d'instruction en 1830, procureur du roi en 1831, destitué le 19, nommé procureur du roi à Saintes le 15 février 1832; il est mort à sa propriété de Ransanne, commune de Soullignonne, le 30 juillet 1856, laissant inachevé le récit des souvenirs de sa vie écrit pour ses enfants et qui s'arrête à 1848. Il avait épousé à Chantonay, en 1797, Eléonore-Hortense Marchegay de Luderrière, morte en 1848, dont vinrent : 1^o le 15 février 1800, Adèle, qui épousa Majou Desgrois; 2^o le 23 mai 1809, Antoine-Jules, mort en 1855, procureur impérial à Agen; 3^o le 9 septembre 1812, à La Roche-sur-Yon, Emile-Auguste-Léon, mort le 5 avril 1880 au Port-d'Envaux, juge honoraire au tribunal civil de Saintes. Son fils unique, M. Gaston Tortat, juge à Châtellerault, a épousé la fille de M. Sebilléau, avoué à Saint-Jean d'Angély.

ANNUAIRE DE LA NOBLESSE DE FRANCE, par Borel d'Hauterive, 44^e année, 1888, contient : *Acigné*, notice insignifiante où n'est pas même indiqué Claude d'Acigné, seigneur de Carnavalet, gouverneur de Brouage, où il a été enterré en septembre 1686. (Voir *Bulletin*, VIII, 273); p. 49, *O'tard de La Grange*, famille écossaise qui porte : *Parti au 1^{er} d'azur à 4 alérions d'or posés 2, 1 et 1; au 2^e de gueules au chevron d'or, accompagné de trois étoiles en chef et d'un croissant à la base, de même*, article que nous nous bornons à résumer : « James Ottard, baron de La Grange, suivit les Stuart en France avec sa mère ». C'est à ce dernier que commence la branche française. Ce James Ottard, baron de La Grange, eut, d'Elisabeth Bruneau de Saint-Privat, Jacques, né le 20 mai 1705, conseiller au parlement de Toulouse, qui épousa Jeanne de Fougeron de Soubise en 1728 et mourut en 1790, laissant : Jean et Pierre, décédés sans postérité, et Guillaume Otard, écuyer, seigneur de Mérignac en Saintonge, né à La Mothe-Saint-Privat le 19 juin 1732, mort à Chérac le 25 août 1782 (1); époux en 1757 de Marie-Antoinette Puyperoux, qui, décéda aussi à Chérac le 26 juillet 1787 (2), il acheta

(1) On lit dans les registres paroissiaux de Chérac : « Aujourd'hui, 25^e août 1782, a été inhumé le corps de monsieur Guillaume Otard, écuyer, seigneur de Mérignac, âgé de 57 ans ou environ, de son vivant époux de dame Marie Puyperoux; à la sépulture duquel ont assisté M. Jean-Baptiste-Antoine Otard, son fils, Jean Garnier, Jean Brunet, Pierre Delaroche, Jean Babin et plusieurs autres amis, et enterré par nous.
DELAROCHE, curé de Chérac. »

(2) « Aujourd'hui, 28 juillet 1787, a été inhumé le corps de dame Marie Puyperoux, âgée de 64 ans, de son vivant veuve de feu M. Guillaume Otard, écuyer, seigneur de Mérignac; à la sépulture de laquelle ont assisté M^{rs} Pierre et Jean-Baptiste-Antoine Otard, ses enfants; M. Durand, prieur, curé de Rouffiac; M. Pé-

peu après le fief du Droguet, paroisse de Chérac. De ses deux fils, Pierre fut chef de la branche du Périgord, qui s'éteignit par la mort de son fils Jules-Jacques en 1851 ; et l'autre, Antoine, né le 12 septembre 1773, ingénieur, fonda, en 1796, à Cognac, une importante maison de commerce, fut maire de cette ville, député de la Charente et chevalier de la légion d'honneur. Il eut deux fils : Jean, décédé sans postérité mâle en 1887, et Pierre-Guillem, né à Chérac le 10 germinal an III (1), et une fille Marie-Louise, mariée à Hippolyte-Charles Béraud du Pérou, d'une ancienne famille du présidial de Saintes. (Voir *Etudes et documents sur la ville de Saintes*, p. 135, etc.), morte en 1885.

De Pierre-Guillem O'tard de La Grange sont issus M^{me} de Juchereau de Saint-Denys, M^{me} de Lauzon, Louis-Franck, qui a épousé en 1859, Joséphine Delmonico, de New-York, — le texte de l'*Annuaire* dit de Monaco, — dont deux filles, et Jean-Auguste né en 1831, marié en 1862 à Marie-Berthe Pastré, dont : Jacques-René O'tard de La Grange et Marie-Thérèse ; — Vasselot, qui donne la situation actuelle des Vasselot de Regné, p. 171 ; — *Notice généalogique sur la famille de Perpigna*, p. 209 ; — *sur la famille Denfert de Rochereau*, p. 225 ; — *sur la famille Carnot*, p. 297, qui porte d'azur au charriot d'or accompagné de trois cannes d'argent 2 et 1, et dont un des plus illustres représentants, Lazare-Nicolas-Marguerite, membre de la convention, sénateur, fut créé comte le 21 mai 1815 ; — *Duchâtel*, p. 334.

L'ART PENDANT LA RÉVOLUTION, par Spire Blondel. (Paris, Laurens, 1888, in-18, 306 p.) — *L'art pendant la révolution ! Mais y eut-il un art ?* Oui, il y a toujours un art ; mais quel art ! On dit bien l'art mérovingien. Etpourtant quoi de moins artistique que cet art là ! C'est que le mot *art* désigne aussi bien une époque que les manifestations les plus pures du goût. Ne dit-on pas la littérature de l'empire, où il n'y avait pas de littérature, à peine quelques littérateurs ? et Maron a fait aussi l'*Histoire littéraire de la révolution*. C'est du reste une mode de montrer que la révolution a tout créé, gouvernement, mœurs, vertus et la guillotine ; qu'on lui doit tout, orateurs, écrivains, poètes et André Chénier ; écoles, chimie, physique et Lavoisier. M. Spire Blon-

ronneau, curé de Dompierre ; sieurs Philippe Redon, Jean Babin et plusieurs autres ; et enterré par nous.

DELAROCHE, curé de Chérac. »

La pierre tombale existait autrefois sous le porche de l'église de Chérac. Le curé l'a vendue, dit-on, pour cent francs.

E. P.

(1) Le 10 germinal an III, naissance, au Droguet en Chérac, de Pierre-François Otard, fils de Jean-Baptiste-Antoine Otard et de Jeanne-Françoise Lisleferme. OTARD. J.-A. DELAUNAY. DUGUET. DOUSSET, officier public. — En marge est cette mention : « Jugement de rectification rendu par le tribunal civil de Saintes ordonnant que le nom *Otard* sera complété par celui de *La Grange* », jugement qui n'a pu être retrouvé au greffe du tribunal à la date (1859) indiquée par l'*Annuaire*.

del, en croyant réagir contre la négation de l'art à cette époque, a subi la contagion ; c'est une crise de la maladie qui lui fait dire : « La première république n'a pas été moins féconde en grands talents que les siècles monarchiques précédents. » Il y a là une exagération qui, chez un homme de talent, ne peut être que l'effet de l'épidémie. Et gare à ceux qui croient, avec Quatremère, que cette époque est « une sorte de lacune, un espace désert et stérile pour l'histoire des arts comme pour les artistes de son temps. » Ils « accumulent l'imposture » ; et « ce grossier mensonge donne la mesure de l'impartialité et de la bonne foi des adversaires de la révolution. » L'auteur a, ce nous semble, confondu deux choses dans son amour passionné, comme on aime jusqu'aux défauts de la femme adorée. On peut fort bien vanter Boucher, Van Loo, Nattier, Latour, Lancret, sans admirer les turpitudes de Louis XV, comme aussi avoir un faible pour David,

Ce stupide David qu'autrefois j'ai chanté,
disait André Chénier, sans professer une vive sympathie pour l'instrument qui faisait progresser la science et la poésie en décapitant Lavoisier ou l'élégiaque de la *Jeune captive*. Quoiqu'il en soit, M. Blondel, dans ces huit chapitres, où il étudie avec enthousiasme la peinture, la sculpture, l'architecture, la gravure, les monnaies et médailles, les fêtes nationales, le costume, l'ameublement, fait un tableau intéressant, auquel de nombreuses gravures ajoutent un singulier relief. C'est « donner l'envie de ceindre sa poitrine du gilet à la Robespierre, de vêtir le tricorne et l'habit à grand collet des incroyables, voire le costume des merveilleuses, qui brillait surtout par l'absence de vêtement » :

Le diamant seul doit parer
Les attraits que blesse la laine.

Belle époque pour l'art que celle-là,

Lorsque la Tallien, soulevant sa tunique,
Faisait de ses pieds nus craquer les anneaux d'or,

et se montrait chez Barras, la gorge enserrée dans une rivière de diamants, « mettant comme une rampe de feu à ces orbes consulaires ! »

ASSOCIATION FRANÇAISE POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES. *Congrès de Grenoble 1885 ; compte-rendu de la 14^e session, 1886*, p. 159, contient *Retailles néolithiques des silex paléo et néolithiques*, par M. le docteur E. Pineau, du Château d'Oléron.

La station d'Ors, dans l'île d'Oléron, a fourni à M. Pineau quelques centaines de silex provenant d'autres stations assez éloignées, et datant des époques moustérienne, chéléenne et néolithique. Plusieurs de ces silex présentent des retailles très nettes ; et, de leur étude, M. Pineau tire des conclusions

relatives à la longue durée de l'ère néolithique. MM. G. de Mortillet, d'Ault-Dumesnil, Doleau et Ph. Salmon déclarent avoir rencontré des silex également retaillés sur divers points du littoral de l'océan.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE LA CHARENTE, IX, 1887, contient : de M. l'abbé Blanchet, *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de la Couronne* ; livre 1^{er}, les abbés réguliers ; livre 2, les abbés commandataires ; de M. Emile Biais, *Relation de la défaite des Anglais dans l'île de Ré en 1627*, d'après un registre de l'hôtel de ville ; *Les grands amateurs angoumoisins*, du xv^e siècle à 1789, parmi lesquels sont cités Jean et Charles d'Orléans, François I^{er} et Marguerite d'Angoulême, les Saint-Gelais, le duc d'Epéron, Balzac, le duc de Montauzier, la marquise d'Aubeterre, Jacques Favereau, les La Rochefoucauld, le comte et la comtesse de Brassac, la comtesse de Chavigny, la marquise de Ruffec, madame de Montespan, la marquise de Colbert-Chabanais, Voyer d'Argenson, Le Camus de Néville, Charles-Rosalie de Rohan-Chabot, le marquis de Montalembert ; enfin, compte-rendu de l'excursion de la société à Courcôme, Ruffec et au château de Verteuil, dont il nous décrit les merveilles artistiques, tableaux, livres, émaux, bijoux, etc.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TOURAINE, VII, 342, contient : *Le couvent des Viantaises à Beaulieu près Loches*, où nous trouvons ces quelques noms : 1719, Marie-Louise-Angélique de Reignac, fille de Louis de Barberin, comte de Reignac, marquis de Wartigny et de Reignac sur Loire, et « M. de Saint-Aulaire, prieur, curé de Reignac en Saintonge », qui délivre un certificat du baptême fait par lui ; Augustin-Roch de Menou de Charnizay, grand archidiacre de Dunois, et vicaire général de Chartres, qui fut depuis évêque de La Rochelle.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU LIMOUSIN, t. xxxv, (1888, in-8°, 666 p.), est tout entier consacré à l'exposition rétrospective de Limoges en 1886, et à celle de Tulle en 1887 : manuscrits et imprimés, orfèvrerie limousine, les fers à hosties, les émaux peints, vitraux et céramique, tapisserie et broderie, meubles, bois, ivoires, etc. ; heureuse idée d'avoir réuni ces divers et très sérieux mémoires. Citons : *Etudes sur les mises au tombeau*, où l'auteur, M. l'abbé Leclerc, a oublié la cathédrale de Moulins, et décrit le « monument » de l'église de Saint-Junien, élevé par Martial Formier ou Fournier de La Villate, chanoine de Saint-Junien, protonotaire du saint-siège, ancien abbé de Saint-Jean d'Angély, dont la dalle funéraire en cuivre, avec une inscription reproduite par l'*Epigraphie santone*, page 120, est un des rares spécimens des monuments de ce genre encore subsistant en France ; puis *Manuscrits et imprimés*, par

M. Paul Decourtieu, qui, p. 119, étudie les Berton (1495-1540 ?) peut-être « la souche d'une famille d'imprimeurs du même nom établie à La Rochelle de 1551 à 1573. Paul Berton est condamné au fouet en 1551 pour avoir vendu des livres erronés, et, devenu protestant, quitte Limoges et se réfugie en Saintonge ; peu d'années après, vers 1557, paraît à La Rochelle Barthélemy Berton, protestant (Voir *Essai sur l'imprimerie en Saintonge et en Aunis*), sans doute fils ou neveu de Paul.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE ROCHEFORT, IX, n° 1 (1887), contient: de M. Faucher de Saint-Maurice, *Rapport d'un voyage d'exploration sur les côtes du Labrador canadien*; de M. Biteau, *Les tremblements de terre en 1886*; n° 2: *L'expédition bolivienne de M. A. Thouar au Chaco*; *La mer de Lincoln*, par M. le docteur Thèze; *Les tremblements de terre du 1^{er} trimestre 1887*, par M. A. Biteau; n° 3: *Impressions de voyage d'un artiste en Annam*, par M. Gaston Roulet; *Projet de voyage dans l'Afrique équatoriale*, par M. Tivier; comptes-rendus, rapports, etc.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES... DE PAU, t. xv, 1885-1886, p. 257, contient: *La commanderie et l'hôpital d'Ordiaup*, par M. l'abbé Dubarat, où l'on lit, p. 257, à propos de l'hôpital de Mauléon: « Le soin des malades fut confié à des religieuses. M^{re} de Montillet [évêque d'Oloron] s'adressa d'abord aux sœurs de Saint-Lazare, qui ne purent pas accepter. On eut alors recours aux sœurs de la Sagesse, fondées à La Rochelle par l'abbé Mulot. La congrégation accepta; trois sœurs furent promises, et l'accord, conclu le 6 juin 1737, stipulait qu'elles devaient être nourries, entretenues et recevoir chacune 80 livres pour leurs habits et frais divers, à la charge de rendre leurs comptes à la fin du contrat. L'acte définitif fut passé le 23 novembre... Les religieuses avaient pour supérieure la sœur Marthe, qui réunissait le bureau, signait aux délibérations, et parvint à acquérir dans le pays une influence extraordinaire. Les bâtiments furent achevés en cette même année 1737. » En 1743, les supérieurs ayant envoyé de La Rochelle la sœur de l'Humilité pour remplacer la sœur Marthe, les administrateurs n'agréèrent pas ce changement. « Le bureau, dit la délibération, a été surpris de voir débarquer audit hôpital la sœur de l'Humilité pour prendre la place de la sœur Marthe, supérieure, sans que ladite sœur Humilité ayt été en état de rapporter ny exhiber aucune obédience de son supérieur, et sans que celui-cy ayt marqué à messieurs les administrateurs sur le dessein pour ce changement. Ces réflexions d'un côté, et le grand bien dont ledit hôpital auroit esté privé sy la sœur Marthe s'estoit retirée de l'autre, ont déterminé le bureau de retenir la sœur Marthe, et de renvoyer ladite sœur de l'Humilité après lui avoir remboursé la somme de 324 livres pour les frais de son voyage, suivant l'estat qu'elle a fourny ». Le bureau écrivit en même temps à l'abbé Mulot et

au gouverneur marquis de Monein, pour leur notifier sa décision. Mais ce procédé ne plut pas aux supérieurs ; et les religieuses furent rappelées.

Remarquons, en passant, que les filles de la Sagesse ont été instituées par le père Grignon de Montfort et appelées à La Rochelle en 1709 par l'évêque Etienne de Champflour. Ce sont les missionnaires de Saint-Laurent, appelés *mulotins*, qui furent établis par l'abbé Mulot.

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE DE L'OUEST, n° 2, contient: *Mémoire sur la vie et les œuvres de M. l'abbé Pierre-Théophile Richard, hydrogéologue*, 12 pages, signé : « Professeur, H^e Cauderan, Hydrogéologue, successeur de M. Richard au petit séminaire de Montlieu (Charente-Inférieure », qui le fait naître à tort le 20 juin 1822 — c'est le 12. Voir notice dans le *Bulletin* de la société des Archives, III, 270.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE L'OUEST, 1^{er} trimestre 1888, page 420, à propos d'un dessin de l'inscription de Lucius Furius, soldat de la xiv^e légion, découverte à Aunay en 1885 (Voir *Bulletin*, v, 185) avec un grand nombre d'ossements, tantôt entassés pêle-mêle, tantôt protégés à la tête et aux pieds par des pierres plates, tantôt placés dans des sarcophages avec des vases en terre (un était en verre), des armes de bronze, des pointes de lance et des haches en silex poli, contient une note où M. Richard proteste contre l'appellation d'Aunay de Saintonge, comme il l'a fait déjà dans une de ses conférences à la faculté des lettres : « Aunay n'a jamais été en Saintonge ; il faisait partie du Poitou sous la domination romaine, il dépendait de l'évêché de Poitiers, il fut une vicomté du comté de Poitou, il était compris dans le Poitou au point de vue judiciaire et administratif, et n'en a jamais été séparé. Ce n'est qu'en 1790, lors de la division de la France en départements, qu'il a été attribué au département de la Charente-Inférieure ; c'est donc par une qualification erronée, que le *Dictionnaire des postes* a contribué, pour une large part, à vulgariser, qu'on le désigne sous le nom d'Aunay de Saintonge » ; — p. 441, la reproduction de sept inscriptions du musée de Saintes : dédicaces à Claude, à Néron ; épitaphe de C. Julius Cogidubnus, du santou de l'ala Atectorigiana, de Paulius, d'Avitianus, de Sulpicius Sanctus ? et de Julius Albus (Voir *Bulletin*, VII, 313).

BULLETIN DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES, SECTION DES SCIENCES ÉCONOMIQUES, année 1887, contient, p. 34: *Enquête sur les prix de détail actuels et antérieurs*, où nous trouvons cités Crazannes, Saintes, Beauvais, Ballan, Murron, La Tremblade, Royan, Saint-Jean d'Angély, Tonnay-Charente, d'après des documents envoyés par la société des Archives (Voir, p. 87 et

suyvantes), le tableau de Royan, La Tremblade, Crazannes et Fontcouverte.

BULLETIN DU PROTESTANTISME des 15 août et 15 septembre 1887, contient: *Requêtes adressées aux états généraux de Hollande par les confesseurs sortis depuis peu des prisons de France (17 août 1688)*, où l'on trouve des noms de la Saintonge et du Poitou, souvent estropiés, avec des notes sur les personnes: « le sieur de La Largère Puychenin, gentilhomme de la province du Poitou »; les sieurs de La Roche Louherie, Sainte-Gemme et Lisardièrre frères », idem; « le sieur de La Nouë, gentilhomme de Xaintonge, âgé de près de 60 ans »; le sieur des Roches Cramahé, gentilhomme d'Aunis; « le sieur de Meaux, gentilhomme de la province de Xaintonge, sortit de sa maison au mois d'octobre que les dragons y entraient; il fut arrêté avec sa femme voulant sortir de France; le mary conduit dans les prisons de Saint-Jean Pied de Porc, où il a souffert un traitement des plus rudes... »; « le sieur de La Cave Voutron, gentilhomme d'Aunis, a soutenu une garnison nombreuse de dragons pendant un mois... on le conduit à La Rochelle dans une prison fort resserée où il a esté pendant 28 mois... le sieur de Vasselot Reynié, gentilhomme du Poitou... fut mis dans un cachot à Poitiers... François Rivaudau, d'honorable famille, sieur de Meurs, originaire de la ville de Chivrac en Poitou; Pierre de Poipaille, chevalier, sieur de La Rousselière, de la province de Poitou; Estienne Esnard, de Saint-Maixent, a été prisonnier deux ans à La Rochelle et à Fontenay; Louis de Tourteron, escuier, de la province de Poitou, prisonnier trois ans et demi à Saint-Maixent, Poitiers, La Rochelle, etc.; François Pandin, sieur du Parc, de la province de Saintonge, arrêté à Bordeaux le 3 août 1686, prisonnier à Saint-Jean d'Angély, embarqué à La Rochelle en 1688; Louis-Henri de Mazières, escuier, sieur de Voutron, de la province d'Aunis, prisonnier dans la tour Saint-Nicolas, à La Rochelle, puis au fort Laprée; Pierre Le Goux, écuyer, sieur de Périgny, de la province d'Aunis, prisonnier à La Rochelle, puis exilé à Vermanton en Bourgogne, puis prisonnier à Nantes, ensuite embarqué pour la Hollande. »

— 15 août, 15 septembre, 15 décembre 1887, 15 janvier et 15 février 1888: *La petite-fille d'Agrippa d'Aubigné devant la légende et l'histoire*, où, à propos du livre de M. Geffroy sur M^{me} de Maintenon (Voir *Bulletin*, VII, 378), M. Charles Réad, prouve que la marquise n'a jamais eu la moindre part à la révocation de l'édit de Nantes, thèse courageuse qui ne laisse pas de causer quelque scandale parmi les endurcis, « esprits étroits, dit-il, que rien ne saurait désabuser, une fois qu'ils ont chaussé une idée erronée », et qui vaut au consciencieux critique d'être « pris à partie dans quelques coins de Canaan, peut-être même mordu à belles dents, pour avoir eu l'audace d'émettre une opi-

nion raisonnée mais mal sonnante, à l'encontre de l'opinion séculaire uniquement établie sans raison et contre la raison. » M. Read conclut ainsi, de même que M. Edmond Scherer dans le *Temps* du 7 juin : « L'existence entière de M^{me} de Maintenon fut celle d'une femme véritablement et exceptionnellement supérieure. Misérable dans son enfance, subalterne dans sa jeunesse, elle devient la femme nominale d'un homme bien né, mais poète burlesque et cul-de-jatte; toujours pauvre, mais toujours estimée et recherchée, elle est choisie pour la tâche délicate de l'éducation des enfants adultérins de la Montespan; enfin, elle est l'objet des attentions du monarque qui en fait son épouse morganatique! Dans ces conditions extrêmes, pas un seul faux pas qui soit *authentiquement* constaté contre elle. Elle a toujours mérité de ceux qui la connaissaient bien le respect et l'admiration, sinon une tendre sympathie. C'est la féroce jalousie des rivales et des ducs et pairs contre une telle parvenue, c'est la rage intraitable et trop justifiée des victimes des Louvois et du père La Chaise qui ont fait tout le mal. »

—Du 15 novembre, p. 592: Requête (3 mai 1689) aux états généraux des provinces unies des Pays-Bas par Isaac Isle, chevalier, marquis de Loire, seigneur de La Matassière et autres lieux, demeurant ci-devant dans son château de Loire, près de Rochefort en Aunis, qui expose sa vie et signe : « Marquis de Loire, confesseur. » Sortant de l'académie en 1646, il sert dans l'armée des états généraux au régiment de M. de Hauterive, son parent; en Catalogne (1647) sous Condé; fait deux campagnes en Guienne et devient capitaine de cavalerie dans le régiment de Tarente, puis premier capitaine et major commandant le régiment de cavalerie de Folleville pendant quatre ans, puis brigadier de cavalerie pendant trois ans; après la Guienne réduite, il sert au siège à Sainte-Menehould, dans l'armée de Fabert en 1653; blessé, fait prisonnier, malade après neuf ans de services, il se retire. A partir de 1663, il est pendant douze ou treize ans commissaire du roi avec Colbert de Terron, intendant de Saintonge et d'Aunis, pour juger les différends concernant la religion. En 1672 et 1673, le duc de Sardaigne, envoyé pour commander les troupes du roi en Aunis, le créa brigadier dans les troupes avec le commandement particulier de la cavalerie et des dragons de la ville de La Rochelle et de toute la province. Après la révocation de l'édit, sur la fin de 1685, il fut relégué à Brioude, puis, après huit ou dix mois, à Clermont, où il fut seize à dix-sept mois dans la prison, puis transféré au couvent des carmes de la même ville, enfin après quatre mois conduit par un prévôt et quatre archers à Genève.

—Du 15 janvier 1888 : Trois lettres des prisonniers de La Rochelle à Antoine Court, 1721. Ils avaient, au nombre de dix-neuf, été surpris en assemblée dans la nuit du 14 janvier 1720, près de Nismes, et envoyés à La Rochelle pour être embarqués vers le Mississipi; mais ils obtinrent la liberté de se retirer en Angleterre.

— Du 15 mars: *Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre et reine de France, 1535-1536*, par M. Jules Bonnet.

— Du 15 juillet: Réponse de M. Weiss à l'article sur Lanoue de M. d'Aussy dans le *Bulletin*, VIII, page 280. (Voir plus haut, p. 331). Dans le n° du 15 août, il se plaint que nous n'ayont pas reproduit sa réponse. A-t-il publié l'article de M. d'Aussy ?

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU PÉRIGORD, XV, 155, contient de M. Dujarrie-Descombes : *Recherches sur le château de Maroite*, possédé par les Montagnier, puis passé dans la famille Chabot de Jarnac par le mariage de Gabrielle de Montagnier, fille aînée d'Antoine de Montagnier et d'Isabeau d'Abzac de La Douze, avec Guy Chabot, deuxième du nom, fils de Léonor Chabot, baron de Jarnac, seigneur de Saint-Gelais, gentilhomme de la chambre, et de Marguerite de Durfort-Duras. Guy Chabot a laissé à Montagnier la réputation d'un seigneur pillard et féroce, et son souvenir a été popularisé tristement dans la légende du pays. Il eut un fils unique, Jacques, seigneur de Montlieu, qui mourut imbécile ; remarié à Marie de La Rochefoucauld, fille d'Isaac, baron de Montandre, il laissa Maroite à l'aîné de ses fils, Louis-Charles, qui fut, en 1667, parrain de la cloche de l'église de Brossac, avec Antoinette-Renée de Gruel de Lonzac, veuve d'Antoine d'Aydie de Ribérac. Son fils aîné, Guy-Henri Chabot, comte de Jarnac, marquis de Soubrant, seigneur de Clion, partagea, en 1676, Maroite, resté indivis avec ses deux oncles Guy-Charles Chabot, prieur de Jarnac et de Monjour, doyen de l'église cathédrale de Saintes, et François Chabot, chevalier de Jarnac. Des deux filles qu'il avait eues de ses deux femmes, Marie-Claire de Créquy et Charlotte-Armande de Rohan, la cadette Anne-Marie-Louise Chabot, nommée Henriette par Courcelles, épousa à 19 ans, vers 1709, Paul-Auguste-Gaston de La Rochefoucauld, et plus tard Charles-Annibal de Rohan-Chabot, son cousin. A la révolution les Chabot émigrèrent, et le château confisqué fut une carrière ouverte à tout le monde ; le maire, donnant l'exemple, vint piller jusqu'aux tuiles des toits. Les archives avaient été transportées à Jarnac : « Elles furent brûlées dans la cour d'honneur de la résidence héréditaire des Chabot, que saccagèrent les vandales de la première république ». Alexandre-Louis-Auguste de Rohan-Chabot-Léon, fils du dernier seigneur de Maroite, vendit en 1806 quelques morceaux de bois échappés à la confiscation révolutionnaire. Deux belles lithographies représentent le château à diverses époques.

LE CANADA FRANÇAIS, dont nous avons annoncé la publication dans notre dernier numéro, VIII, 283, outre les travaux des collaborateurs, a une partie entièrement composée de documents inédits qui, mis à la fin de chaque fascicule avec une pagination différente, peuvent former un volume à part. Les trois pre-

mières livraisons contiennent des *Documents sur l'Acadie*, sujet fort intéressant qui a déjà exercé le talent d'un certain nombre d'écrivains. Voir notamment dans la *Revue d'Aunis*, vi^e vol., p. 222 (1867) : *Mémoire sur les Acadiens présenté à nosseigneurs du clergé en France en 1775* : « L'Anglais voulut les forcer à porter les armes contre les Français leurs compatriotes, et gêner le libre exercice de leur religion ; ce peuple, tout prêt à s'immoler pour la foi de ses pères, réclama les conditions du traité ; on viola les droits sacrés du pacte, on jeta les chefs de familles dans les cachots, et presque tous les vieillards, les femmes et les enfants, pour avoir montré qu'ils avaient le courage de mourir dans leur fidélité à la religion et au roi de France, furent impitoyablement massacrés ».

La *Revue poitevine* du 15 juillet a publié, de M. Louis Delavaud : *Les Acadiens dans les landes de Châtellerault*, à propos d'une lecture faite à la société archéologique du Limousin sur les actes de générosité du marquis de Pérusse d'Escars, qui mit en rapport les landes de Châtellerault et y attira des familles allemandes et canadiennes. Les Canadiens qui défrichèrent le Châtelleraudais étaient des Acadiens chassés par les Anglais en 1755 et déportés dans les colonies britanniques ; leur long exil a été immortalisé par le beau poème de Longfellow, *Evangeline*. Voir aussi : *Un pèlerinage au pays d'Evangeline*, par M. l'abbé Casgrain, dont le *Canada Français* a rendu compte, p. 317, n^o d'avril 1888. « On a enlevé et distribué des Français en diverses colonies anglaises, dit d'Argenson dans son *Journal*, ix, 306 ; ils sont sans biens ; ils sont comme esclaves et nus ; on a voulu exiger d'eux serments et services contre leur patrie ; ils ont refusé ». Un grand nombre de Canadiens s'établirent à Rochefort et à La Rochelle ; on dépensa pour eux, en mai 1761, 7,242 livres ; en juin, 6,935 livres.

La livraison de juillet contient, p. 404, de M. l'abbé H.-R. Casgrain une étude très curieuse : *Eclaircissements sur la question acadienne. Le serment d'allégeance*. On y verra avec quel soin jaloux, à Halifax, on a dissimulé ou détruit toutes les pièces qui prouvent la cruauté du gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, dans la déportation des Acadiens. « On a peine à réprimer un mouvement d'irritation contre la France, écrit l'auteur en racontant ce triste épisode, quant on songe avec quelle insouciance elle a abandonné l'une après l'autre ses belles colonies d'Amérique. Après l'Acadie est venu le Canada ; après le Canada, la Louisiane. De ce vaste continent, dont elle possédait les trois quarts, il ne lui reste plus que le petit rocher de Miquelon ». On lira aussi, p. 466 : *La fontaine de Champlain à Québec*, par M. P.-B. Casgrain, et *Sainte-Anne d'Auray*, page 445, par M. Louis Frechette.

LE COMMERCE ROCHELAIS AU XVIII^e SIÈCLE, d'après les documents composant les anciennes archives de la chambre de commerce de

La Rochelle, par Emile Garnault, secrétaire-archiviste. 1^{re} partie : *La représentation commerciale de La Rochelle*. La Rochelle, typ. veuve Mareschal et E. Martin, 1888, in-8°, deux héliogravures.

La fécondité littéraire semble devenir l'apanage de la ville de La Rochelle. Après *La Rochelle monumentale*, par M. Couneau, les *Faïenceries rochelaises*, par M. G. Musset, voici le *Commerce rochelais*, par M. Emile Garnault, première partie d'une publication, dont la seconde : *Etablissements maritimes de La Rochelle*, a vu le jour l'an dernier (Voir *Bulletin*, VIII, 150). M. Garnault estime que les vieux papiers dont il a la garde ne sont pas précisément faits pour rester empilés sur les rayons de ses archives, ou enfouis dans les greniers de la chambre de commerce. Il les a compulsés, et il publie tous ceux qui lui ont permis de reconstituer l'ancienne juridiction consulaire. Dans une sphère moins circonscrite, c'est ce que fait la société des *Archives*, qui ne peut qu'applaudir à cette louable et laborieuse entreprise d'un écrivain qui a déjà donné des preuves de son intelligente activité. Malgré les lacunes qui existent dans ses collections, il lui a été possible néanmoins de faire faire bonne figure à la représentation commerciale de la vieille cité rochelaise au siècle dernier. Les documents antérieurs faisant défaut, l'auteur s'est borné à donner, en un très petit nombre de pages, l'histoire du commerce au XVII^e siècle, ce qui lui a fourni l'occasion de ressusciter la légende relative à la révocation de l'édit de Nantes. Il répète, en effet, contrairement aux versions les plus accréditées, que 3 ou 400,000, sinon 800,000, protestants quittèrent la France, dont, pour La Rochelle, 4,000 personnes. Louis XIV forma d'abord un conseil de commerce, composé, suivant arrêt du 29 juin 1700, de six membres nommés par lui, et de douze des principaux marchands-négociants du royaume. La Rochelle en fournissait un. Mais le 15 juillet 1719, fut rendu un autre « arrêt portant règlement pour la chambre de commerce établie dans la ville de La Rochelle. » Par cet arrêt, les juges-consuls n'eurent plus aucun droit ni immixtion quelconque dans les affaires commerciales, dont la cause leur incombait précédemment, circonstance qui donna lieu de leur part à un vif mécontentement. Aussi l'intendant de Creil ne put, le 25 juillet, installer la chambre dans la salle de la juridiction consulaire, qu'après avoir donné ordre de « lever les serrures. » La chambre de commerce était composée d'un directeur et de quatre syndics, « nommés successivement par sa majesté d'année en année ». M. Garnault en donne un état chronologique jusqu'au 3 décembre 1790, année qui a précédé celle où l'assemblée législative les a toutes supprimées. Nous ne pouvons suivre l'auteur dans tous les développements qu'il a donnés à son travail : opérations, élections et nominations des députés du commerce, des directeurs et secrétaires. En parcourant ces pages si bien remplies, le lecteur se rendra compte de la notoriété dont jouissait le haut commerce, des

prérogatives dont il était fier et de l'influence qu'il exerçait. « Seront censés et réputés négociants en gros, dit un arrêt du 30 octobre 1767, tous banquiers, manufacturiers, et ceux qui font leur commerce en magasins... et qui n'auront point de boutiques ouvertes... Veut et entend S. M. qu'ils soient réputés vivants noblement... et jouissent du privilège de porter l'épée dans les villes. » L'exemption de la milice était accordée à tous



Jetons de la chambre de commerce de La Rochelle.

leurs enfants et principaux commis; une ordonnance d'octobre 1773 limita l'exemption à un fils seulement pour chaque négociant payant 50 livres de capitation. La chambre de commerce s'est montrée généreuse et bienfaisante. M^{me} Charles Sureau, veuve du septième député du commerce, retirée aux ursulines de Saint-Jean d'Angély, est dans le plus complet dénuement; elle serait morte dix fois sans l'assistance d'un parent très éloigné, M. Normand, avocat. Des secours de 100 livres et de 150 livres lui sont envoyés à différentes fois. A l'occasion de la naissance du dauphin, fils de Louis XVI, six jeunes filles sont dotées; et, à l'occasion de ces six mariages, il est dépensé en anneaux d'or, pièces de mariage, bourses, bouquets et rubans, gants d'hommes et gants de femmes; en drap d'Elbeuf, sergette, toile, habits, chapeaux; en popeline noire, florence et robes; pour la cérémonie religieuse, repas des noces, musiciens, 4,206 livres 8 sols 3 deniers. Les gros négociants faisaient princièrement les choses. Ajoutons, en terminant, que la chambre de commerce voulut être représentée aux états généraux sans pouvoir réussir, ce qui ne l'empêcha pas de formuler des vœux : elle eut aussi ses cahiers de plaintes et doléances comme les diverses corporations de la ville. N'ayant pu faire admettre un député spécial, elle envoya un député à la suite, J. B. Nairac, avec pouvoir de « discuter et faire valoir les intérêts du commerce », et auquel elle remit des mémoires en forme d'instruction. Le dernier chapitre est consacré aux médailles et aux jetons, reproduits en héliogravure.

A. L.

LES COMPTES-RENDUS DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, t. CII, analysent divers mémoires de M. Lecoq de Boisbaudran, p. 153, Sur un,

spectre électrique particulier aux terres rares du groupe terbique. L'auteur poursuit l'étude du mélange complexe d'oxydes métalliques connu sous le nom de terbine. Il a constaté, quand on soumet à l'analyse spectrale l'étincelle d'induction jaillissant à la surface de la solution chlorhydrique de ces terres, l'existence d'un spectre particulier qui ne peut être attribué à aucun des métaux connus, sauf l'holmium et le terbium. Il a opéré des fractionnements nombreux qui l'ont mis en possession de plusieurs séries de produits contenant encore plusieurs éléments, mais pratiquement privés des corps anciennement connus, fournissant des spectres. Le spectre spécial dont il est ici question se voit parfaitement en l'absence des raies de : Yt, La, Tu, Y α , Sc, Y β , et au moyen de liqueurs qui ne renferment ni Di, Sm, Er, Tu ; d'ailleurs dans les conditions de l'expérience Ce, Th, et Zr, ne donnent pas de raies. Le nouveau spectre peut donc être considéré comme provenant d'un élément nouveau, ou bien de l'holmium, du terbium, ou aux terres productives des fluorescences Z α et Z β .

L'étude des produits du fractionnement par le sulfate de potasse élimine le terbium et le holmium ; la fluorescence Z β paraît également éliminée. Quant à la fluorescence Z α , elle suit remarquablement les variations du spectre électrique spécial. On est donc probablement en présence d'un élément nouveau que l'auteur désigne par Z γ . Il donne ensuite les positions approchées des principales raies et bandes du spectre Z γ .

2° Page 395, *Sur l'équivalent des terbines.* On n'est pas encore parvenu à préparer de la terbine pure ; aussi les équivalents trouvés pour les divers échantillons varient-ils énormément. Après de longs fractionnements à l'ammoniaque et au sulfate de potasse, l'auteur est parvenu à préparer des terres assez pures qui lui ont donné deux limites probables de la valeur de cet équivalent : il indique 125,2 et 124,7, ce qui donne pour poids atomique du métal correspondant : 163,1.

3° Page 398, *Sur l'emploi du sulfate de potasse dans les fractionnements des terres rares.* On opère généralement en saturant de sulfate de potasse une liqueur de volume plus ou moins considérable, suivant la terre qu'on désire séparer. Par ce procédé, il est difficile de fractionner les terres qui sont les plus solubles dans SO ^{4} K $_2$. L'auteur propose d'adopter le procédé suivant. A la solution assez étendue qui renferme les terres, on ajoute une certaine quantité d'une solution de SO ^{4} K $_2$. S'il se forme un précipité de sel double, on le recueille, puis on ajoute successivement par petites portions de l'alcool délié qui provoque à chaque fois un nouveau dépôt de sel double. On arrive ainsi à pousser jusqu'au bout le fractionnement des terres les plus solubles.

4° Page 899, *Les fluorescences de Z α et Z β appartiennent-elles à des terres différentes ?* L'auteur a émis l'opinion que les fluorescences Z α et Z β appartiennent à deux terres distinctes ; ses dernières recherches sur ce sujet semblent confirmer cette ma-

nière de voir. L'auteur montre que l'on peut étendre $Z\beta$ sans affaiblir notablement $Z\alpha$. Il montre de plus que, contrairement à l'avis de M. Crookes, on ne peut pas admettre que $Z\alpha$ et $Z\beta$ appartiennent à une même substance dont les diverses bandes d'absorption subissent des altérations inégales. Il résulte de plus que ni l'holmium ni $Z\alpha$ ne sont la cause de la coloration foncée des terbines.

5° Page 1003, *L'holmie contient au moins deux radicaux métalliques, et sur le dysprosium*. L'auteur est parvenu depuis déjà longtemps à dédoubler l'holmium de M. Soret ; il propose de conserver à l'un de ces éléments le nom de holmium et de dénommer l'autre dysprosium. Dans les fractionnements au sulfate de potasse et à l'alcool, les premiers précipités renferment surtout la terbine ; puis viennent la dysprosiné, l'holmie, et enfin l'erbine. L'auteur décrit ensuite l'apparence du spectre du dysprosium.

6° Page 1436, *Sur l'annonce de la découverte d'un nouveau métal*. Ce soi-disant nouveau métal, isolé par M. Ed. Linneman, qui l'a retiré de l'orthite d'Arendal, ne serait autre chose, d'après M. Lecocq de Boisbaudran, que le gallium lui-même. Les deux raies de l'austrium sont $\lambda=403,0$ et $416,5$ approximativement ; celles du gallium sont $403,2$ et $417,05$; pour l'austrium et le gallium, la raie 417 est la plus forte.

7° Page 1536, *Sur la fluorescence anciennement attribuée à l'yttria*. L'auteur discute dans cette note la question de savoir si les nouveaux éléments du spectre de l'yttria sont identiques à ses fluorescences $Z\alpha$ et $Z\beta$, ou différentes ; il admet l'identité. (*Revue des travaux scientifiques*, t. VII, p. 434).

A. C.

COMPTES-RENDUS DES SÉANCES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, XV, 307-308 (1887) : Note de M. Héron de Villefosse sur l'építaphe de Caius Julius Macer, soldat santon de l'ala Atectorigiana.

LE COURRIER DE LA ROCHELLE, du 4 mars, publie, sous ce titre : *La famine pendant le siège de La Rochelle*, la traduction, par M. G. Meyer et M. Paul This, d'une lettre donnée en « extrait conforme » par M. de Richemond, et écrite de La Rochelle, le 21 janvier 1629, par le commis d'un notable commerçant à son père, négociant à Mulhouse, dans laquelle est racontée l'horrible extrémité où furent réduits les assiégés forcés de manger des chats, des rats, des chevaux, du cuir bouilli, des peaux dépecées, etc., ce qui du reste n'apprend rien de nouveau ; — 31 mai, 7 et 10 juin, *Lettres inédites d'un armateur rochelais* (Samuel de Missy), datées de Paris 1789, sur les événements du jour ; — du 28 juin : *Souvenirs du siège de 1628* ; proclamations du maire Guiton.

DOCUMENTS SUR LA VILLE DE ROYAN ET LA TOUR DE CORDOUAN 1200-1800, recueillis par Gustave Labat (deuxième recueil). Bordeaux, imp. Gounouilhoul, 1888, in-4°, 235 pages.

De sa charmante villa des Tamaris qu'il a construite (1865) en pleine conche de Pontaillac, M. Gustave Labat s'est épris du géant des mers, ce phare étonnant de Cordouan, qu'il a continuellement en face de lui :

Lui, toujours lui...

et de la coquette ville de Royan qu'il a à côté. De là, un premier recueil sur Royan et Cordouan en 1884 (Voir *Bulletin*, v, 92) ; de là, ce second, plus considérable, plus intéressant que le premier, ouvrage à la fois de bibliophile et de savant. Rien ne manque à ce beau volume, ni une préface-analyse qui contient la substance des documents, ni une table chronologique, ni une table onomastique, ni des notes abondantes sur les hommes et les lieux, ni une bibliographie, ni la liste des dessins, gravures, de Cordouan et de Royan, ni des lithographies de la tour, de sa lanterne, d'une vue de Royan et des armes très connues des La Trémouille, ni même les pièces inédites : car si l'auteur a beaucoup reproduit des documents publiés par M. Tamizey de Larroque, par M. Gaullieur et autres, il publie aussi des choses nouvelles, par exemple la correspondance de l'ingénieur Teulère, qui fut chargé de surhausser la tour, et des reproductions, qui sont des nouveautés vu leur rareté, telles que : *L'expédition généreuse du parlement de Bourdeaux envoyée contre les Rochelois chassez de Soulac et du pays de Médoc* (1622), ou : *Relation de la bataille navale donnée entre les armées de France et d'Espagne sur les mers d'Oleron et de Ré* (1652), et : *Seconde relation contenant la reprise de l'amiral de Naples par les Espagnols et de ce qui s'est passé dans les mers de Brouage* (1652). Je n'y comprends pas le dénombrement assez fautif — Poussanet pour Poussaud, Caillanit pour Caillaud, la fon de le chassier pour la font de l'Echassier, Bonbe pour Boube, Fanbat pour Laubat, etc. — de Royan, le 4 juillet 1673, que contient notre tome xi des *Archives*, page 146, complété par la ferme du marquisat de Royan, le 19 août 1744, tome xv, p. 323.

Le premier document, trois lignes, tiré d'une chronique en poitevin rédigée au XIII^e siècle, raconte les déprédations des Normands (Voir cette chronique dans la brochure de Peigné-Delacourt 1868, *Les Normans dans le Noyonnais*), constate l'existence avant cette époque d'églises à Soulac, Grave et Cordouan ; puis vient la construction de la tour par le prince Noir (*Bulletin*, v, 89) et les lettres (8 août 1409) d'Henri IV d'Angleterre, ordonnant la levée par l'hermite Geoffroy de Lesparre, qui dessert la chapelle, de deux nouveaux gros sterlings sur chaque vaisseau chargé de vin sortant de la Gironde, pour la répara-

tion de la tour ; puis les documents sur le grand architecte Louis de Foix,

Le gentil ingénieur de ce superbe ouvrage.

Même Pierre Toufaire, le créateur d'Indret et du Creuzot, pré-décesseur de Teulère, à Cordouan, « avait fait en 1774 le projet d'une jettée ou môle dans la rade de Royan. dont le devis estimatif monte à la somme de 400,000 livres », détail qu'a indiqué M. Philippe Rondeau dans sa notice sur Toufaire (*Bulletin* iv, 366) : « Il s'y était occupé [à Rochefort] de l'amélioration du port des quais de Royan, des réparations à faire à la tour de Cordouan et des constructions projetées au Verdon. » Il est vrai que M. Labat n'a pas connu le travail si complet de M. Rondeau ; il aurait mis sur Toufaire autre chose que deux lignes insignifiantes. Faut-il reprocher à l'éditeur quelques petites fautes typographiques : le père *Seguitan*, p. 112, pour *Seguiran*, ou p. 141, Guy *Lamer*, abbé de Vaux, pour *Lanier*, ou p. 192, à propos de Vaux, cette phrase, « abbaye royale, dont le dernier titulaire était l'abbé de Saintes », pour « Elie-François-Dominique Castin de Guérin de La Madeleine, vicaire général et chanoine de Saintes — Saintes n'eut jamais d'abbé. (Voir *Saint-Pierre de Saintes*, p. 107), — qui fut fusillé à Quiberon » ? Le volume est édité avec luxe ; passons-lui quelques erreurs matérielles.

LES ENNEMIS DE CHAPELAIN, par l'abbé Fabre (Paris, Thorin, 1888, in-8°, 725 pages).

Eh bien oui ! puisqu'il y a *Les ennemis de Racine*, « livre spirituel, agréable, abondant en révélations piquantes, » en faire un autre *Les ennemis de Chapelain* ; réunir même par allusion Racine et Chapelain ; mettre presque sur le même pied, ne serait-ce qu'en sous titre, le chantre de la *Pucelle* et l'auteur d'*Athalie*, c'est une faute que je ne puis pardonner à un homme de goût. A la rigueur, on comprendrait *Les ennemis de Boileau* ; le satirique était digne d'avoir des ennemis ; et n'en a pas qui veut ; il faut être doué de quelque mérite, même pour s'attirer les aboiements des roquets. Mais Chapelain ! D'abord, il était « si bon homme » ! et son talent pouvait-il porter ombrage ?

Qu'il fût le mieux renté de tous les beaux esprits, j'y consens ; c'était même sous ce rapport un homme de talent, d'une rare capacité : car avoir eu l'art d'être le distributeur des faveurs royales et de tenir la feuille des bénéfices littéraires, d'être l'oracle du bon goût, et de dispenser la gloire et la réputation, avoir été sans génie le premier littérateur de son temps, n'est-ce pas du génie ? A ce point de vue, Jean Chapelain pouvait donc avoir des envieux, des jaloux. Mais les lettres n'y étaient pas pour grand chose. Au contraire, c'est le génie, c'est le succès, c'est le *mens divini*or, qui suscita tant d'ennemis à Racine et des plus hauts placés.

Puis, je crains bien que M. Fabre n'ait compté, parmi les ennemis de Chapelain, ceux que Chapelain détestait pour un mo-

tif ou pour un autre. Voici, par exemple, Benjamin Priolo, notre compatriote, dont le *Bulletin* s'est occupé plus d'une fois, et dont le t. iv des *Archives* a publié dix-neuf lettres, le t. viii neuf, annotées par M. Tamizey de Larroque. Je vois tout le mal que dit de lui l'auteur de la *Pucelle* : « fils d'un moine renié », qui a dédié, pour en tirer quelque argent, son histoire à la république de Venise, « se voulant faire passer pour un descendant des Prioli, *agnoscite civem vestrum*, quoiqu'il fût fils d'un chétif ministre huguenot de Saint-Jean d'Angély ». Il n'y eut jamais, ajoute-t-il, « de plus inique fripon, de plus infidèle serviteur, de plus intéressé négociateur, de plume plus vénale ni plus vindicative ». Il décrie son *Histoire*, il déchire la vie du « fourbe », *vita Benjamini Prioli, auctore Joanne Rhodio*, et même l'abrégé de sa vie écrite par le comte de Brienne, qui ne nous est pas parvenue si elle a été imprimée; après sa mort il l'accable encore de reproches et d'invectives. Et quel crime a donc commis Priolo envers Chapelain ? M. Fabre n'en sait rien; il suppose que notre Angérien l'aura « mordu » peut-être, et Chapelain en est devenu enragé. Mais est-ce bien un ennemi que cet écrivain qui n'est ennemi que parce qu'il est sans motif connu l'objet de la haine ?

Enfin ce gros volume, bourré de faits, de noms, d'anecdotes, sept cents pages, n'est-ce pas trop pour un Chapelain ? Il est vrai que Chapelain est là pour peu ; et nous avons surtout la biographie de ceux qui disent du mal de lui et ceux dont il dit du mal. M. Kerviler a imprimé, en 1882, les douze derniers chapitres de *La Pucelle*, qui, malgré quelques rares beaux vers, ont encore justifié le mot de M^{me} de Longueville : « C'est beau, mais c'est bien ennuyeux ! » M. Tamizey de Larroque a publié en 1873, pour le ministère de l'instruction publique, en deux volumes in-4°, les *Lettres* de Chapelain (Voir *Bulletin*, v, 399), son titre le meilleur, le seul, au souvenir de la postérité. Après ces deux maîtres qui avaient chacun étudié le personnage sous des points de vue particuliers, il restait peut-être à faire une étude complète du poète, de l'homme de lettres, de l'épistolier. M. l'abbé Fabre a tenu, à propos de Chapelain, à dire tout ce qu'il savait de lui et de son entourage ; et il sait beaucoup ; mais il ne sait pas qu'il sait trop ; de là des longueurs ou plutôt le manque de plan ; les chapitres se suivent, les notices après les biographies, tout se suit sans s'enchaîner ; et pour arriver à Boileau il faut passer par quatre cents pages sur Ménage.

Chapelain a été prieur de Hiers, près de Marennes ; j'aurais bien aisément sacrifié quelques feuillets pour avoir quelques lignes sur ce sujet-là. Mais je retrouve là des noms connus : notre Balzac, et Thomas de Girac, conseiller au présidial d'Angoulême, et Jean Ogier de Gombauld de Saint-Just — s'appelait-il Ogier ou Gombauld ? — puis le duc de Montauzier, né en Saintonge, et M^{lle} de Rambouillet, Hardouin de Beaumont de Péréfixe, abbé de Sablonceaux, le duc d'Epéron, Jacques et François

de Caillières, Josias de Gombaud de Méré-Plassac et son frère Antoine Gombaud de Méré, Plassac en Saintonge, paroisse d'Epargnes; Méré en Angoumois, paroisse de Bouex. (Voir *Bulletin*, I, 78, 104, 288, 314) — le chevalier de Méré, l'ami de Pascal, de Balzac et de Françoise d'Aubigné, et non Georges Brossin, comme le croit M. Fabre, p. 329, qui n'a pas lu l'ouvrage de M. Révillout; d'autres encore, qui tous sont Saintongeais ou tiennent à la Saintonge. On voit donc l'intérêt particulier qu'a pour nous le livre de M. l'abbé Fabre. Livre d'une érudition vaste et sûre, quoique un peu diffus, livre sérieux et amusant, il apprend une foule de détails qu'il faudrait chercher dans trente volumes, et nous présente un nombre considérable de personnages dont on savait les noms, qu'on connaîtra maintenant par le menu.

ERE NOUVELLE du 22 juillet : article de M. Paul Mercier sur le sculpteur Antoine Etex, décédé le 14, âgé de 81 ans, auteur de la belle statue équestre de François I^{er}, à Cognac.

ETUDES RELIGIEUSES, PHILOSOPHIQUES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES des pères de la compagnie de Jésus; le n° d'avril contient du père Burnichon : *Le bienheureux Louis Grignon de Montfort et le cantique populaire*. Voir aussi dans le *Bulletin religieux* de La Rochelle des 12 et 19 mai, *Etude sur le bienheureux de Montfort et ses cantiques*, par M. l'abbé Noguès.

LE FILAGE DE L'HUILE, SON ACTION SUR LES BRISANTS DE LA MER, aperçu historique, expériences, mode d'emploi, par le vice-amiral G. Cloué. (Paris, Gauthier-Villars, 1887, 3^e édition, in-16 105 pages).

M. le vice-amiral Cloué a fait une étude complète du filage de l'huile, c'est-à-dire de l'emploi de l'huile pour calmer les flots, diminuer la tempête, et ainsi sauver un équipage. Le sujet, on le voit, a son importance, et l'auteur l'a traité surtout au point de vue pratique.

Nous ne pouvons faire l'analyse de cette brochure : elle est spéciale; mais elle sera lue avec fruit par les hommes du métier, par les simples curieux. Oui, l'huile s'étend sur les flots presque instantanément, et en une pellicule si mince qu'un litre d'huile suffit à couvrir un immense espace. Des expériences ont été faites et se font, avec le plus grand succès. Tout près, à La Rochelle, avant même que M. Cloué communiquât son mémoire à l'académie des sciences, M. Alfred Vivier avait fait en 1883, à la société des sciences naturelles de La Rochelle (Voir *Annales de la société*, t. xx, p. 509) « un rapport au nom de la commission chargée des expériences sur le filage de l'huile », et il cite des faits concluants. En 1884, M. Thurninger, ingénieur des ponts et chaussées, a fait de nouvelles expériences de filage de

l'huile le long des digues en maçonnerie du port en construction de la Pallice.

Il y a longtemps d'ailleurs que les marins se servent de l'huile ainsi. On connaissait ce procédé dès l'antiquité. Pline l'ancien, dans cette espèce d'encyclopédie qu'il a appelée *Histoire naturelle*, livre II, ch. CVI, dit en propres termes : « L'huile calme les flots ; c'est pour cela que les plongeurs en rejettent par la bouche, espérant par là calmer l'élément redoutable et introduire la lumière dans les eaux. Omne oleo tranquillare ; et ob id urinantes ore spargere ; quoniam mitiget naturam asperam, lucemque deportet. »

Mais Pline répétait Plutarque. On lit en effet dans les *Œuvres meslées de Plutarque, traduites du grec en françois*, second tome (Paris, chez Toussaincts du Bray, 1606), p. 366, *Les causes naturelles* : « Pourquoi est-ce que, la mer arrosée d'huile, il se fait une clarté transparente, et un calme et tranquillité au dedans ? Est-ce pour autant qu'Aristote dit que le vent, glissant par dessus l'huile, qui est lissée et polie, n'a point de coup, et ainsi ne fait point d'agitation ? Ou bien cela a quelque apparence pour le dessus et le dehors ; mais on dit que les plongeurs qui plongent au fonds de la mer, ayans de l'huile dedans leur bouche, s'ils la soufflent quand ils sont au fond, ils voyent clair à travers l'eau ; de quoi on ne sauroit référer la cause au glissement du vent. Parquoi seroit-ce point plus tost pour ce que l'huile, à cause de sa solidité, fend et sépare l'eau de la mer qui est terrestre et inégale ? puis quand elle se resserre et se rassemble, encore demeure-t-il de petis pertuis qui donnent aux yeux de la lumière et transparence ? Ou bien est-ce point pour ce que l'air, qui est meslé parmi la mer, à cause de sa chaleur est naturellement lumineux, mais quand il est agité, il en devient inégal et ténébreux ? Quand donc l'huile avec sa solidité vive vient à pollir son inégalité, elle reçoit donc polissage et transparence. » Le passage nous a paru digne d'être transcrit.

HISTOIRE DE LA CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ (1790-1801). *L'église sous la terreur et le directoire*, par Ludovic Sciout. Tome IV (Paris, librairie de Firmin-Didot et C^{ie}, 1881).

C'est aux sources officielles que l'auteur a puisé pour son livre si émouvant ; ce sont les archives nationales qui lui ont fourni tous les matériaux qu'il a su admirablement coordonner. Aussi on peut dire que cet ouvrage, consciencieusement écrit, est une histoire véritablement vivante. Dans ces dix-neuf chapitres, dont le premier débute par la terreur à Lyon et en Franche-Comté, et le dernier s'arrête aux commencements du consulat, nous rencontrons Bernard de Saintes (Pioche-Fer Bernard) à Montbéliard et dans le Mont-Terrible, enlevant et profanant les vases sacrés, puis à Dijon ; Garnier de Saintes à Bordeaux, tyranisant cette ville, faisant arrêter Lacombe, l'affreux président de la commission, et dirigeant ensuite la

persécution dans l'Orne, la Sarthe et la Mayenne ; deux marieurs de prêtres, Gouly et Albitte, dans l'Ain et le Mont-Blanc ; Maignet, guillotineur et spoliateur systématique à Marseille ; la terreur à Toulouse, à Auch, à Bordeaux, à Angers, à Nantes, à Brest, dans le midi, dans l'ouest ; deux émules de Fouché, Laignelot et Lequinio à La Rochelle et à Rochefort (pages 168-177). Le 28 septembre, dit l'auteur, p. 168, Lequinio organise à La Rochelle une commission militaire : soixante Vendéens sont guillotins, et cinq ou six cents sont condamnés à la chaîne et aux travaux publics. Les prisons étaient tellement insalubres, que deux cent cinquante prisonniers y périrent et que les juges de la commission militaire furent atteints par la contagion. De concert avec Laignelot, il procède à l'abolition du culte et à la déprétrisation des constitutionnels. « Nous avons à La Rochelle une guillotine permanente depuis quatre jours, mandent-ils au comité de salut public ; elle a déjà dématé quarante-quatre têtes de brigands, parmi lesquels un maire et un prêtre. » Le 8 brumaire, ils dénoncent les prétendus conspirateurs qui ont voulu livrer Rochefort comme Toulon ; mais le peuple va voir tomber leurs têtes : « ... Il va voir un de ces monstres qui de tout temps ont tenu la multitude dans l'ignorance et l'aveuglement, un de ces hypocrites inventés par les rois... un de ces hommes faux... un prêtre assermenté tout aussi coquin que ceux qui ont refusé le serment, se faire un des instruments de cette conjuration, remplissant avec exactitude le métier de prêtre, c'est-à-dire le métier de lâche, de trompeur, de scélérat et de traître... » Ils déclarent ensuite que les populations du département se dégoûtent du fanatisme, et bientôt le culte officiel sera supprimé. Et pour achever d'écraser le fanatisme : « Les neuf premiers jours de chaque décade, tous les fonctionnaires publics, commis et employés d'administration, etc., seront obligés de se tenir à leur poste... Les municipalités veilleront à ce que les boutiques et les ateliers soient ouverts au public... Le dernier jour de la décade étant consacré au repos, nul ne peut être contraint de travailler... » Aussi pouvaient-ils écrire : « Nous marchons de miracles en miracles... Huit bénisseurs du culte catholique, et un ministre du culte protestant, viennent de se déprétriser en présence de tout le peuple assemblé dans le temple de la Vérité, ci-devant l'église paroissiale de cette ville... Ils ont scellé leur serment, en brûlant dans un vase plein d'encens leurs lettres de prêtrise... » Pour récompenser ces apostats, ils leur accordèrent, à chacun, la liberté et une pension de 1,200 livres. Le district fit afficher cet arrêté, qui « sera lu dans la chaire pendant trois décades consécutives, par le procureur de la commune, lequel demeure spécialement chargé de dénoncer aux comités de surveillance les fanatiques et les imposteurs qui s'opposeraient à la propagation des principes de la raison et de la philosophie ; invite tous les prêtres de son arrondissement à devenir citoyens, c'est-à-dire à réparer les outrages qu'ils ont fait aux mœurs et à la nature en feignant un honteux célibat. »

Les proconsuls reçurent aussitôt bon nombre d'abdication : le 17, ils écrivaient à la convention que le fanatisme était définitivement écrasé, et qu'il ne fallait plus songer qu'à guillotiner. Ils ont établi un tribunal révolutionnaire à l'instar de Paris, et nommé des juges : le citoyen Ance a réclamé la place de bourreau. « Nous avons proclamé le patriote Ance guillotineur, et nous l'avons invité à venir, en dinant avec nous, prendre ses pouvoirs par écrit, et les arroser d'une libation en l'honneur de la république. » Le 1^{er} frimaire, ils mandent triomphalement à la convention : « Hier, jour de décade, un grand bûcher, élevé sur la place, portait, en étendards, une multitude d'images et de tableaux tirés des églises; le public a couvert le bûcher de cinq à six mille volumes de livres dits pieux, et l'autodafé s'est fait au milieu des acclamations universelles, et au milieu des chants républicains; de partout les livres pleuvaient, et jusqu'aux juifs que nous avons en cette ville, y sont venus apporter solennellement les leurs... La masse des livres apportés a été telle, que le feu, allumé à midi, n'était pas encore éteint à dix heures ce matin. » Nonobstant la guillotine fonctionnait, le tribunal révolutionnaire condamnait à mort dix officiers, dont trois lieutenants, quatre enseignes, deux capitaines d'infanterie, un chirurgien-major. Deux accusés furent condamnés à la déportation, huit à la détention et quatorze absous. A Rochefort comme à Brest, ajoute M. Sciout, la terreur désorganisa notre marine, et causa ainsi d'effroyables désastres. Le girondin Dechézeau, qui, en démissionnant et en se retirant dans son pays natal, avait espéré se faire oublier, fut traduit devant le même tribunal et guillotiné le 28 nivôse.

Pendant le proconsulat de Laignelot et de Lequinio, Rochefort et toute la contrée environnante subirent la tyrannie la plus épouvantable. Quelques jacobins subalternes avaient accaparé tous les emplois et expédiaient au tribunal révolutionnaire tous ceux qui leur déplaisaient. Très souvent ils dictaient d'avance leurs arrêts de mort, dans des orgies, au milieu de femmes perdues, et d'accord avec Ance, le bourreau amateur. Des femmes, des jeunes filles recevaient l'ordre de venir contempler l'échafaud tout ruisselant de sang; et ces misérables jacobins menaçaient de les jeter en prison, si elles n'obéissaient pas. Par un atroce raffinement de cruauté, Lequinio, dans une cérémonie publique, contraignit plusieurs personnes à monter sur l'échafaud et à marcher dans le sang de leurs parents qui venaient d'être guillotines. Des courtisanes décidaient de la liberté des femmes les plus respectables. Les deux proconsuls furent plus tard accusés d'avoir « insulté aux mœurs » en sortant de leurs orgies; Lequinio fut en outre accusé de vol. Il avait envoyé par mer, à son frère qui habitait Vannes, deux barils remplis d'argent provenant de la spoliation des églises.

Garnier de Saintes vint aussi terroriser son département. A Saintes, devenu Xanthe, il prit des arrêtés violents contre les prêtres. Dans l'un, il lance contre l'un d'eux, « petit-fils d'un

maréchal et fils d'un domestique à livrée », (1) cette accusation caractéristique du temps, « qu'il ne voyait et ne fréquentait que des hommes qui depuis ont émigré ou ont été guillotins. » Il fixe à 1,500 livres par an le traitement annuel d'un prêtre apostat devenu garde-magasin, parce qu'il est le premier du département qui s'est marié. La tyrannie révolutionnaire frappait les familles de ceux qui cherchaient à lui échapper, les femmes quand elle ne pouvait atteindre le mari. Certaines avaient divorcé avec leurs maris émigrés ou suspects, espérant ainsi sauver leurs têtes et en même temps leur fortune. Mais les terroristes croyaient peu à la sincérité de ces divorcées, et les traitaient en suspects. Quelques unes, paraît-il, contractèrent des mariages simulés avec des jacobins. Garnier, dans un arrêté du 24 prairial, dénonça ce stratagème avec beaucoup de violence, et édicta les peines les plus sévères contre tous ceux qui s'y prêtaient : production de leur contrat de mariage, dans la huitaine, par les femmes ci-devant nobles ; à défaut de contrat de mariage, un certificat de civisme ; « et faute de ce, elles seront mises en état d'arrestation ». « Si les contrats de mariage contiennent des dispositions qui excluent la communauté, » arrestation et confiscation des biens, et le notaire condamné à la même peine. « Si les stipulations portent qu'il n'y aura ni communauté de corps ni communauté de biens, » le mari, la femme, le notaire, seront arrêtés et leurs biens séquestrés.

Le décret du 19 floréal, qui supprimait les tribunaux révolutionnaires de province, ne fit point d'exception en faveur du tribunal de Rochefort. Garnier prit donc, le 25 prairial, un arrêté décidant que les prisonniers destinés d'abord à ce tribunal seraient déférés, les uns au tribunal révolutionnaire de Paris, les autres au tribunal criminel du lieu. Circonstance à noter, il reconnaît que les prisons de Rochefort sont insalubres, « qu'une plus longue détention des accusés actuellement détenus est d'autant plus affligeante pour l'humanité, et contraire aux principes qui nous gouvernent, qu'ainsi détenus, ils voient prolonger sans terme l'époque de leur jugement, et que d'ailleurs ils habitent une prison tellement insalubre que plusieurs prisonniers, même le gardien, ainsi qu'une partie de la famille de ce dernier, sont morts, par l'effet du méphitisme de ce local, occasionné par la grande quantité d'hommes qui y sont amoncelés. » Il déclare aussi que des sans-culottes y sont injustement détenus ; et pour abréger leur captivité, il nomme trois commissaires qui interrogeront les prisonniers et les enverront, soit au tribunal criminel, soit au tribunal militaire.

Telle a été, en abrégé beaucoup, la première terreur dans la Charente-Inférieure ; partout ailleurs elle n'a été ni moins

(1) « Domestique de M. Sarri de La Chaume, lieutenant particulier du siège. » Marillet, *Histoire secrète des événements de la ville de Saintes*, tome I. Ms. inédit.

hypocrite, ni moins sanglante. Après le 18 fructidor, on ne guillotina plus, mais les prisons de Rochefort et les casemates des îles de Ré et d'Oleron, regorgent de déportés (pages 733-842). La vie des prisonniers de l'île de Ré était extrêmement pénible, et les préparait trop bien à la misère affreuse qui les attendait en Guyane. Le commissaire Bouju écrivait, le 10 floréal an VI, au ministre de la police : « Nous ne pouvons donner que de la paille, du pain et de l'eau », en fait de subsistances. « Jusqu'à ce jour, ceux qui ont été envoyés ici n'ont reçu que la ration d'une livre et demie de pain, et dans un pays où l'air dévore ses habitants, cette ration est insuffisante... Je vous observe encore que nous n'avons ni matelas, ni draps, ni couvertures à notre disposition. » Le ministre de la police écrivit aux ministres de la guerre et de la marine des lettres remplies d'injures contre les proscrits, mais sans rien obtenir. Le 10 prairial, Boischot, commissaire de Rochefort, mandait que par suite de tous ces refus il avait été obligé de garder les prisonniers. Il demandait que les déportés valides fussent embarqués sur-le-champ, les sexagénaires et les infirmes renvoyés dans leurs départements respectifs ; autrement « la majeure partie de ces reclus, dans cette saison, serait infailliblement atteinte de maladies aiguës capables de leur causer la mort. Le transfèrement n'était pas possible ; on mit les prisonniers sur le vaisseau le *Médoc*, qui allait partir pour la Guyane. Il résulte d'une liste dressée, le 8 germinal an VI, par Boischot, qu'il y avait alors à Rochefort 127 déportables à expédier en Guyane, dont 82 prêtres : 73 bien portants, 48 malades. Le 17 messidor, Bouju écrivit qu'il y avait plus de neuf cents prêtres à l'île de Ré, et qu'il en arrivait tous les jours : « Ils sont dans des greniers, sans portes ni fenêtres, faute de chambres, et si l'on continue, il faudra les loger dans les souterrains de la citadelle. » Le 5 vendémiaire, il envoie l'état des prêtres déportables : 468 prêtres retenus en vertu d'arrêtés du directoire, et 455 en vertu des lois de 1792 et 1793. L'île de Ré étant devenue insuffisante, on envoya de nombreux convois de prisonniers à l'île d'Oleron. Les prêtres belges y furent expédiés en foule. La *Charente* ayant été attaquée par trois vaisseaux anglais, il fallut l'échouer pour la sauver. Les 182 déportés qu'elle contenait, furent élevés à 200 et empilés de nouveau sur la *Décade*, plus petite que la *Charente*. La *Décade* arriva à Cayenne le 10 juin 1798, et vingt et un mois après, il ne restait plus que 39 déportés survivants. Un autre convoi arriva bientôt : 120 prêtres et 54 laïques embarqués sur la *Bayonnaise*, allèrent rejoindre leurs compagnons de captivité à Cononama, en attendant que tous fussent transférés à Sinamary, où ils tombèrent malades en aussi grand nombre qu'à Cononama. Un rapport du commandant, du 2 nivôse an VII, montre toute l'horreur de leur situation : « L'hôpital est dans l'état le plus déplorable ; la malpropreté et le défaut de surveillance ont causé la mort de plusieurs déportés... Les effets des morts sont enlevés de la manière la plus scandaleuse.

On a vu ceux qui les enterraient leur casser les jambes, leur marcher et peser sur le ventre pour faire entrer bien vite leur cadavre dans une fosse trop étroite et trop courte. Ils commettaient promptement ces horreurs pour aussitôt courir à la dépouille des expirants ». (Barbé-Marbois, *Journal d'un déporté*). Enfin la *Vaillante*, chargée d'un grand nombre de prêtres et de forçats, tous costumés de même, et chaque prêtre accouplé à un galérien, partit de Rochefort peu après la *Bayonnaise*, (23 thermidor); mais elle fut prise par les Anglais. Le capitaine profita d'une nuit obscure pour jeter les forçats sur les côtes de Bretagne, et débarqua ensuite les prêtres à Plymouth. Cet événement ralentit le zèle du directoire pour la déportation. Déjà le *Bulletin*, vii, p. 181-185 et 189-192, en rendant compte des livres de M. l'abbé Manseau et de M. Victor Pierre sur la déportation, a insisté sur certains faits signalés par M. Sciout, et donné en outre des renseignements qui semblent avoir été ignorés de cet historien.

A. L.

INVENTAIRE DE FRANÇOIS DE LA TRÉMOILLE (1542) ET COMPTES D'ANNE DE LAVAL, publiés d'après les originaux par Louis de La Trémoille. Nantes, Em. Grimaud, 1887. (L' « achevé d'imprimer » est du « xvi^e jour de février MDCCCLXXXVIII »), in-4^o, xx-214 pages.

Notre numéro du 1^{er} mars annonçait la découverte du véritable lieu d'origine des célèbres faïences dites d'Oiron, Saint-Porchaire, à 4 kilomètres de Bressuire. Le nouveau et luxueux volume, que vient de publier M. le duc de La Trémoille, nous donne à la fois le document qui le prouve et la thèse qui le met en lumière. M. Edmond Bonaffé a rédigé l'intéressant mémoire, *Les faïences de Saint-Porchaire*, p. 113-120, qui désormais rendra aux énigmatiques poteries leur vrai nom. Voir aussi la *Gazette des beaux arts* d'avril, qui a reproduit, développé ce mémoire, accompagné de gravures.

L'*Inventaire* de 1542, p. 1-87, est la partie principale du livre. Il y a d'autres pièces et non moins importantes. En effet, l'introduction, p. i-xx, par M. de La Trémoille, contient d'abord de François de La Trémoille, né à Thouars en 1502 de Charles et de Louise de Coëtivy, une touchante lettre (1521), où il raconte à son grand-père, Louis de La Trémoille, son affection pour Anne de Laval, « une aussy honneste fame et une des plus parfaites que je viz jamais » ; puis des lettres patentes de François I^{er}, de Louise de Savoie ; la nomination par François I^{er} (4 avril 1527) et par le roi de Navarre (12 juin 1528), de François de La Trémoille comme lieutenant général de La Rochelle, Saintonge et Poitou ; des documents relatifs au traité de Madrid et à la paix des dames (1527, 1530), etc. L' « estat des terres et seigneuries de la maison de monseigneur François de La Trémoille après sa mort en 1542 » indique « au gouverne-

ment de La Rochelle » : le comté de Benon, « xv^e livre ; la seigneurie de l'isle de Ré, 11^e l. ; la seigneurie de l'isle de Marans, xv^e l. » ; puis les « terres au pays de Xaintonge appartenant à madame la comtesse de Taillebourg, grand'mère du dit seigneur de La Trémoille » : le comté de Taillebourg, 111^e l. ; la baronnie de Didonne, xviii^e l. ; la châtellenie de Cozes, xii^e l. ; de Saujon, 111^e l. ; de Mornac, v^e l. ; la baronnie de Royan, 111^e l. ; les châtellenies de Champdolent, Bords et Archingeay, v^e l. ; « par hommaige sur le domaine du roy à Xaintes, L l., somme viii^m 111^e L livres. Somme toute, Lx^m vii^e L livres. »

Une ample table des noms de personnes et de lieux par M. l'abbé Ledru complète heureusement ce beau volume. L'auteur ne s'est pas contenté d'une simple note ; c'est quelquefois, c'est souvent tout un article avec documents inédits. Nous y lisons par exemple, p. 155, cette lettre (Taillebourg, jour de fête Dieu, 1530). François d'Availloles, seigneur de Roncé, gouverneur de Louis III de La Trémoille, écrit à Anne de Laval, mère du jeune prince : « Je ne vieldz oublier à vous avertir de l'onneur que vos sugetz ont fait à monseigneur en pais icy ; premièrement ceux de Saint-Savenien ce trouvèrent au devant de mon dict seigneur à demye lieue du dict lieu avecques force haquebutes et taborins de Souice (Suisse ?) et gros nombre de gens de pié, et après estoient les processions, et conduisirent mon dict seigneur jusques à Noustre-Dame de Libermenil (lisez *Liberneuil*) où ce trouvesrent messieurs de Taillebourg en pareil estat, et lui donnesrent le salut... Il a promis ung vœu à Noustre-Dame de Libermenil (Liberneuil. Voir *Bulletin* des Archives sur ce pèlerinage, vi, 397), sy peult mettre son entreprise à exécution, ainsy que le roi luy a accordé faire... »

Je me permettrai une remarque à propos de mademoiselle ou madame du Cluseau, gouvernante de Jacqueline de La Trémoille. L'annotateur pense qu'elle « était peut-être la femme de Louis Bonnin, seigneur du Cluseau, et gouverneur du prince de Talmont vers 1535. Le Cluseau était un fief dépendant de Taillebourg ». Or, le Cluseau, dont les Bonnin portaient le nom, est situé en Poitou. Il y a encore les Blanchard du Cluseau en Angoumois ; ce n'est ni de ceux-ci ni de ceux-là qu'il s'agit dans la correspondance de François de La Trémoille. Il y a encore la seigneurie du Cluzeau-Bignay, qui appartenait en 1595 à Joachim de Chaumont. Les seigneurs soutenaient depuis longues années un procès avec la princesse de Condé, dame de Taillebourg, relativement aux limites de leurs seigneuries respectives, procès qui fut terminé par un arrêt du grand conseil du roi du 12 septembre 1596. Il ne s'agit donc pas de ce Cluseau là ; mais plus probablement des Du Chesne, seigneurs du Cluseau, en la paroisse d'Haimps, près de Matha. (Voir *Archives historiques*, xvi, 272). Une branche de cette famille avait succédé aux Cumont comme seigneurs de Forgettes, près de Saint-Savinien ; et Magdeleine du Chesne, fille de Louis du Chesne, seigneur de Forgettes, épousa en 1556 François Isle, seigneur

de La Matassière, et lui transmet la terre de Forgettes. Louis du Chesne rendit hommage au comte de Taillebourg. le 17 décembre 1585, pour Forgettes. François et Pierre du Chesne arrentent, le 11 novembre 1494, diverses terres dépendant du fief de Saint-Brix, relevant de Taillebourg et situé en Annepont. Jehan du Chesne, sieur du Cluseau, assiste en 1520 à la réforme de la coutume de Saintonge. Jehan du Chesne figure au ban de 1553 comme aide de Jehan des Halles, seigneur des Granges, sous le titre de seigneur du Cluseau. A la même époque, vivait Louis du Chesne, seigneur du Cluseau, marié à Jeanne Germain. Ce Cluseau appartint aussi plus tard aux Gaudin.

Quelques fautes typographiques : Hugues de Tannay, seigneur de Didonne en 1232, c'est Hugues de Taunay ; Andrée Fortier de la Misselière, c'est Andrée Frotier, fille de Charles, sieur de La Messelière, et de Jeanne de Polignac. (Voir généalogie dans Beauchet-Filleau, *Dictionnaire des familles de l'ancien Poitou*, II, 132).

JOURNAL D'HISTOIRE NATURELLE DE BORDEAUX, des 31 janvier, 29 février, 30 avril, contient, de M. le docteur Guillaud, *Les zones botaniques du sud-ouest de la France* ; — du 29 février, *Champignons nouvellement observés dans les environs de Saintes*, 6^e série, par M. Paul Brunaud.

LÉGISLATION ITALIENNE. ORGANISATION JUDICIAIRE ET ANALYSE DU CODE CIVIL, par J. Olivier-Beauregard, avocat. Paris, Cotillon, in-8°, XIII-423 p. (Voir *Bulletin*, VII, 302).

Voici plus de quatre-vingts ans que fut mise en vigueur notre législation civile : *Grande ævi spatium!* dirait Tacite. Depuis 1804, quelques légers changements ont bien été introduits dans notre code ; mais on est en droit de se demander s'il a subi les modifications que le temps et le progrès des mœurs imposent nécessairement à toute œuvre législative. Il y a quelque vingt ans, on agitait déjà la question d'une révision plus ou moins complète du code Napoléon ; depuis, et pour cause, cette question est demeurée à l'arrière-plan, et c'est ce qui donne à l'ouvrage de M. Olivier-Beauregard sur le droit italien un intérêt tout particulier. Le code civil français a, en effet, servi de base aux travaux des législateurs italiens : le plus grand nombre des modifications qu'ils y ont apportées constituent des améliorations dont nous n'hésitons pas à reconnaître l'utilité. Ce n'est point ici le lieu de les énumérer et d'en faire ressortir l'opportunité ; signalons seulement le rejet du divorce, l'institution de la séparation de corps volontaire, l'obligation alimentaire étendue aux frères et sœurs, l'extension des droits de l'époux survivant, etc. M. Olivier-Beauregard fait précéder l'analyse qu'il nous donne du droit italien de l'indication de ses sources et du tableau de l'organisation de la magistrature dans la pénin-

sule. Tout est établi avec une précision et une clarté qui n'excluent pas l'élégance du style. Son œuvre sera lue avec fruit par tous ceux qu'intéresse l'étude du droit. D. A.

—
LETTRES AUTOGRAPHES COMPOSANT LA COLLECTION DE M. ALFRED BOVET, décrites par Etienne Charavay, ouvrage imprimé sous la direction de Fernand Calmette. (Paris, Charavay, 1887, in-4°, LVI-880 p., en deux parties).

On avait beaucoup loué le *Catalogue Fillon* ; on admirera et on louera bien plus le *Catalogue Bovet*. M. Alfred Bovet, un bibliophile zélé, délicat, heureux, avant de se séparer de sa collection d'autographes, en a voulu conserver et perpétuer le souvenir. De là ce splendide ouvrage, chef-d'œuvre de typographie, « œuvre originale et maitresse, qui réalise, autant qu'il est possible, le catalogue type, » rêvé par l'auteur, par ses collaborateurs, par les amateurs. La typographie est de M. Motteroz, les photogravures de M. Lemercier ; M. Charavay, dans une savante préface, a nommé ceux qui ont contribué à la magnificence de l'œuvre. Heureux ceux qui pourront feuilleter ces pages splendides ! et quelle reconnaissance auront pour M. Alfred Bovet, si généreux, si prodigue, les dilettanti qu'il a comblés et satisfaits !

Nous ne pouvons, dans ces 2138 numéros qui comprennent chefs de gouvernements, artistes, lettrés, savants français et étrangers, qu'indiquer quelques noms, parmi ceux qui intéressent notre région. Je trouve, page 773, une lettre de Catherine de Vivonne-Pisany, marquise de Rambouillet, au cardinal de La Valette (22 juillet 1633) : « Que mon fils ne soit pas capable de vous servir selon son désir et celui de M. de Rambouillet et le mien : car en vérité, monseigneur, quand il méteroit sa vie pour vostre service, je ne penserois pas que nous peussions estre quicte des obligations que nous vous avons... » ; p. 754, lettre d'Agrippa d'Aubigné (Maillezais, 23 novembre 1630) à M. du Candal pour lui recommander son fils ; de Renée Burlamachi, seconde femme d'Agrippa (Genève, 8 avril 1623), à Artémise d'Aubigné (madame de Villette) pour se féliciter d'un tel époux ; p. 762, de Jeanne de Cardillac, femme de Constant d'Aubigné et mère de madame de Maintenon, à son beau-frère Benjamin Le Valois, seigneur de Villette (12 juin 1641) ; p. 782 et 249, de la marquise elle-même (*d'Aubigny Scarron* et *d'Aubigny Maintenon*) ; p. 235, de Jean Chapelain, l'auteur de *La Pucelle*, prieur d'Hiers en Saintonge, au célèbre astronome allemand Hevelius (Paris, 28 août 1665), relativement à un cadeau d'argent que le roi avait fait envoyer au savant par Colbert ; p. 235, de Jean-Louis Guez de Balzac, d'Angoulême, à Madeleine de Scudéry (25 juillet 1639) ; p. 214, de Bonpland, né à La Rochelle en 1773, intendant de La Malmaison, relativement (1814) au placement en Russie de la *Description des plantes rares de Navarre et de La Malmaison* ; p. 143, du cardinal de La Val-

lette à Richelieu (16 février 1628), où il le félicite d'avoir fermé par une digue le port de La Rochelle ; p. 341, d'Eugène Fromentin, né à La Rochelle, à Ernest Chesneau (23 mars 1863), pour le remercier de son article sur *Dominique* ; p. 108, de Jean-François Renaudin, né au Gua le 13 juillet 1750, mort au Gua le 1^{er} mai 1809, « contre amiral, l'héroïque commandant du vaisseau *Le Vengeur* », si héroïque qu'on n'a pas pu lui élever une statue quand on a su, par son propre rapport, qu'il s'était honteusement sauvé de son bord, où il laissait une centaine de ses malheureux compagnons. (Voir *Bulletin*, vi, 265).

Comme complément à ce livre qui a coûté 50,000 fr. à l'auteur (*Livre* du 10 avril 1888), il faudra lire *Scripta manent. Causeries à propos de la collection d'autographes de M. Alfred Bovet*, (Neuchâtel, Attinger, imprimeur, 1887, 120 p.), causeries charmantes en effet, où l'esprit s'allie à la science, et donnent un vif désir de connaître la collection, ou plutôt le catalogue qui en conservera la mémoire, puisque la collection, vendue en 1884 à l'hôtel Drouot 143,524 fr., est aujourd'hui dispersée partout.

LETTRES DE CATHERINE DE MÉDICIS, publiées par M. le comte Hector de La Ferrière, t. III (1887), contient du 15 mars 1569, p. 230, lettre au duc de Florence : « Mon cousin, je ne veux tarder à vous faire cognoistre la grande et heureuse victoire qu'il a pleu à Dieu nous donner à l'encontre de nos ennemis... » Le duc d'Anjou, de son côté, mandait « du camp de Jarnac », le 18, au duc d'Urbin : « Mon cousin, après avoir longtemps poursuivy l'armée du prince de Condé et des autres chefs de la nouvelle religion, l'estant venu chercher pour la combattre depuis ung des boutz de ce royaume jusques à l'autre, il a pleu à Dieu par sa sainte grâce favoriser tant la sainte religion catholique, apostolique et romaine, et la justice de la cause du roy, mon très honoré seigneur et frère allencontre de ses subjects rebelles, que j'ay rompu leur armée, et icelle chassée devant la mienne au galop plus de deux grands lieues, y ayant esté tué ledict prince de Condé et grand nombre de gentils hommes et chefs de guerre, et prins plusieurs prisonniers d'importance. J'ay bien voullu dépescher par devers vous le seigneur conte de la Métula, chevalier de l'ordre de sa majesté, qui y estoit présent, et qui en peult parler comme y estant, pour vous faire part de ceste heureuse nouvelle, estimant que pour la parfaicte amityé et bonne intelligence que vous avez avec le roy, mondict seigneur et frère, et pour veoir les affaires de ceux dela nouvelle religion grandement diminuées par ceste victoire, vous en recevrez grand plaisir et contentement... »

Voici la version protestante telle que Henri de Navarre la donne dans une lettre au duc des Deux-Ponts, datée de Saint-Jean d'Angély le 17 mars : « Nos ennemis s'estant saisis d'un passage de rivière qui nous est grandement préjudiciable, et

voulant empescher qu'ils y puissent dresser ponts et basteaux pour se rendre maistres de tout comme c'estoit leur intention, ayant nos forces de cavaleries séparées et sans aucun de nos gens de pied, ni nostre artillerie, nous fusmes chargés à l'improviste de toute leur armée, tant de Français que d'estrangers qu'ils ont avec eux; mais grâce à Dieu, la perte n'a point esté si grande, comme nous sçavons qu'ilz le disent et publient; nous ne serons du tout affaiblis; mais ce que nous regrettons le plus, c'est que monsieur le prince, mon oncle, ayant esté fait prisonnier, a esté depuis par lesditz ennemis cruellement et inhumainement occis, et pour ce que nous ne faisons doubte que nosditz ennemis ne fassent courir beaucoup de bruits qu'ilz nous ont deffaits et endommagés beaucoup plus qu'ilz n'ont fait, et que cela pourroit apporter quelque effroi et estonnement à ceulx qui ont ceste volonté et ce désir de nous servir, nous vous avons incontinent dépesché ce porteur pour vous prier de n'adjouter foy aux bruits que nos ennemis feront courir... »

Jeanne d'Albret chercha aussi à atténuer l'effet moral de cette défaite; elle écrivit de La Rochelle, le 21 mars, à Cécil : « Je ne doubte nullement que noz ennemis ne facent publier partout avec le plus grand avantage qu'ils pourront, tout le contraire de ce qui s'est passé à la rencontre faicte des deux armées le xiii^e jour de ce présent mois; mais désirant que les choses soient racontées au vray comme elles sont, ceste occasion a faict que mon filz et moy avons dépesché devers la royne vostre souveraine le sieur de Puch de Pardailan, gentilhomme d'honneur et de qualité, et mareschal de camp de l'armée sous la conduite de mondict filz, sur la suffisance duquel me remettant à vous discourir ce qui en est pour l'assurance que j'ay qu'il est digne de foy, je ne vous en feray pour ce regard ma lettre plus longue, bien vous prierai-je, monsieur Cécil, que, pour plus aisément obtenir le secours et l'assistance que nous requérons de sa majesté en une si juste et légitime cause, que vous veuillez continuer la bonne affection que vous y portez, et ne vous espargner à faire tout ce qu'il vous sera possible pour favoriser nostre demande de tous les moyens que je sais que vous avez, et dont je me suis déjà apperçue en ce que nous avons eu à négocier envers sadicte majesté, espérant qu'oultre que vous ferez en cet endroict un bon office qui sera agréable à Dieu pour la querelle duquel nous avons délibéré, tant grans que petits, n'espargner bien ni vie, que son pur service ne soit, selon sa sainte parole, maintenu et conservé en ce royaume pour la liberté de noz consciences contre la mauvaise volonté et animosité des ennemis et perturbateurs du bien et repos d'iceluy, que le plaisir que vous nous ferez particulièrement vous sera recogneu, s'offrant quelque bonne occasion, et lorsque vous me voudrez employer d'aussi bon cœur que je supplie le créateur, monsieur Cécil, vous tenir en sa sainte garde. Je vous prie que mon filz qui, à ce commencement d'affaires, a besoin d'avoir des amis vous trouve tel que luy et moy nous serons et vous

prie d'asseurer tousjours à la royne vostre maitresse que, obligeant un tant serviteur comme mon filz, elle en tirera avec l'âge et le temps quelque bon service. »

Le récit officiel de la bataille de Jarnac (13 mars 1569) envoyé au roi par le duc d'Anjou, de Segonzac, le 17 mars (Voir *Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale, II, 398), et par le roi à La Mothe-Fénelon, ambassadeur en Angleterre, a été publié dans le t. VII de la *Correspondance* de La Mothe-Fénelon, p. 3.

A la page 237 du même tome III des *Lettres*, est une lettre « de Xainctes, ce vii^e jour d'avril 1569 », de Henri de Navarre à Cécil, « qui témoigne, dit l'éditeur, de la bonne intelligence qui existait entre les Anglais et les protestants : « Combien que, peu après la rencontre des deux armées le treizième jour du mois passé, la royne ma mère, et moy et les principaulx seigneurs de cette armée ayons dépesché le sieur de Pardaillan devers la royne votre souveraine pour luy faire au vray entendre ce qui s'estoit passé en ceste journée, et lui remonstrer aussi de nos parts certaines autres particularités qu'il vous aura communiqué, si est-ce que, pour le désir que nous avons de la tenir fidèlement advertie de toutes occurences, sans luy en rien dissimuler, qu'on n'a pas voulu laisser d'envoyer devers sa majesté le sieur de Saint-Simon, gentilhomme d'honneur et de qualité, présent porteur, lequel, outre l'instruction qui lui a esté baillée, peult rendre suffisant tesmoignage de toutes choses, comme s'estant trouvé aux lieux où les affaires se sont traictées et démenées ; ainsy me remettant sur luy, je ne vous en feray poinct aultre discours ; bien vous prieray de tout mon cœur de continuer pour les affaires que nous avons en main, qui appartiennent à l'honneur et gloire de Dieu, la faveur et bonne volonté que vous y avez jusques icy portée. Et après celuy pour le service duquel vous le faictes l'aura heu très agréable, assurez-vous que, en tout ce qui dépendra de mon moyen, je recognoisteray tous jours vos bons offices d'aussi affectionnée volonté que je supplie notre sauveur vous conserver, monsieur Cécil, sa très sainte grace. Votre meilleur ami, HENRY. »

Et de son côté, Jeanne d'Albret écrivait, le 13 avril, de La Rochelle à Elisabeth : « Madame, ayant tous les jours de nouvelles occurences qui méritent que vous soyez advertie, nous n'avons voulu faillir vous faire ceste seconde recharge par le sieur de Saint-Simon, gentilhomme ordinaire de la chambre du roy monseigneur, pour vous faire sçavoir et au vray comme toutes choses passent en nos affaires, lesquelles, madame, Dieu par grand bonté conduit de telle façon qu'il nous donne argument et de le prier et de le remersier, et par ce, madame, que jusques icy vostre aide et faveur a merueilleusement aydé nosdites affaires, lesquelles je puis dire ne nous estre si particulières que le général de toute la chrestienté n'ait part, qu'il vous plaise, madame, continuer ceste bonne volonté, nous secourant des moyens que Dieu vous a mis ; et, outre ce que vous ferez une

œuvre qui lui sera agréable et digne de vostre grandeur et cœur magnanime, vous obligerez entre les aultres nations la meilleure partie de la France, tant de princes, seigneurs, gentils hommes que aultres, et en particulier mon filz et moy qui en demeurerons affectionnez à vostre service; et sachant, madame, que vostre zèle à la gloire de Dieu et à toute vertu n'a besoin de longue harangue ni grandes persuasions, je remettray le reste sur la suffisance du sieur Saint-Simon. »

A la p. 276, le même volume contient une lettre « à mon filz le roy catolique », du 7 octobre 1569, où Catherine raconte la bataille de Montcontour; une autre du 8, à la reine d'Angleterre, pour lui faire part de la victoire du roi « sur ses subjectz rebelles », et la réponse d'Elisabeth : « Par les lettres de nostre bon frère le roy vostre filz et par les vostres, que nous a baillées le sieur de La Mothe, son ambassadeur résidant près de nous, et par le rapport dudict ambassadeur, avons esté advertye de l'heureux succès qu'a eu nostre cousin le duc d'Anjou vostre filz sur les subjects du roy; et pour la sincère affection que portons à nostredict bon frère, à qui comme prince souverain toute obéissance est due en son royaume, nous souhaitons du meilleur endroit de notre cueur qu'il eust mis fin à tant de misères et calamités que, de jour à autre, entendons eschoir sur son peuple et pays par ces guerres civiles, de telle façon allumées en son royaume, et que Dieu y fust servi et honoré comme appartient, luy obéy, et ses bons et fidèles subjects asseurés et soulagés, vous pryant de croire que serons très aise de nous y employer, comme chose plaisante à Dieu et séant à tout bon prince, amy et allyé, et pour ce pouvez asseurément faire estat de nous, comme avons plus amplement dict audict sieur de La Mothe, auquel nous nous remettons... » Echange de congratulations sincères !

Le 16 octobre, Henri de Navarre et le filz aîné du feu prince de Condé, Henri de Bourbon, annonçaient, de Saintes, à Cécil la perte de la bataille : « ... Et parce que nous avons entendu par le sieur de Cavaignes les bons offices que vous faictes pour nous en affaires qui nous concernent et la peine que vous y prenez tous les jours, combien que la seule rétribution qui vous attend du ciel, comme à tous ceulx qui s'emploient vertueusement à l'honneur du Seigneur, à la deffense et amplification de son règne, soit le but principal de vos actions en cest endroit, nous ne laissons de vous en estre bien fort obligés à recognoistre par tous les moyens que Dieu nous donnera les biens que nous ressentons de vostre part, lesquels nous sommes contraincts, à ceste heure plus que jamais, vous prier vouloir continuer et accroistre, puisqu'il plaist à Dieu que le danger et besoing soit accreu et multiplié sur nous, et par conséquent d'autant plus à proche de tous ceulx qui font profession d'estre délivrés du joug de l'Antéchrist... »

Dans une dépêche, « au camp devant Saint-Jehan d'Angeli, le premier jour de novembre 1569 », à La Mothe-Fénelon, Catherine

dit : « Le sieur de La Croix vous fera entendre la réduction des villes et chasteau de Lusignan et de Xaintes en l'obéissance du roy mondict sieur et fils, et l'espérance que nous avons d'y recevoir bientost Saint-Jean d'Angely. » D'autres lettres sont datées encore du camp devant Saint-Jean d'Angély, 3, 11, 21, 23 novembre, où est annoncée la réduction des îles d'Oleron et de Marans, 17 décembre ; de Tonnay-Boutonne, 6 novembre ; 12, 27 novembre, où il est question de la mission de La Personne envoyé par les chefs protestants, 1^{er} décembre ; « du camp de Saintes », 8 novembre ; de Chizay, le 27 décembre, Charles IX écrivait : « ... Estant arrivé en mon armée, l'effroy en est venu si grand à nos ennemis et rebelles que sans aucune résistance ilz ont abandonné une grande partie des villes qu'ils tenoient, entre autres celles de Lusignan et Xaintes ; et depuis j'ay toujours tenu assiégé Saint-Jean d'Angély, laquelle ayant esté furieusement battue de canon, ceulx de dedans effrayez sont venus à parlementer et à faire office d'en sortir dedans huit jours avecques composition, de sorte que je la tiens comme rendue en ma main. »

Le MÉMORIAL DE SAINTES, *Gazette des bains de mer de Royan*, etc., dans ses numéros des 15 mars et 1^{er} avril, publie : *A propos de l'organisation de l'Indo-Chine*, communication faite à la ligue de l'enseignement de Saujon, le 8 janvier, et à la société de géographie de Rochefort, le 24 février, par M. le commandant J. Silvestre, professeur à l'école des hautes études, ancien chef de la justice indigène de la Cochinchine, ancien directeur des affaires civiles et politiques au Tonkin.

N^{os} 319-321, 5-19 février : *Touzac et Le Puy de Neuville*, articles qui ont paru dans l'*Ere nouvelle* de Cognac de février, mars 1888 (*Bulletin*, iv, 134), par M. P. de Lacroix, qui donne une filiation des Guez, seigneurs du Puy de Neuville après Jean Guérin et Louise Lériget. Guillaume Guez, venu du Languedoc en Angoumois à la suite du duc d'Epéron, auquel il rendit d'importants services, acquit une belle fortune comme trésorier de l'extraordinaire des guerres. Il acheta les seigneuries de Balzac et de Roussines, fut nommé maire d'Angoulême en 1612, charge qui conférait la noblesse en vertu des lettres patentes de Charles V de 1372, conseiller au corps de ville en 1614, échevin en 1626-1631 ; il avait 81 ans lorsqu'il rendit un aveu, le 17 janvier 1614. De sa femme, Marie de Nesmond, Guillaume eut : 1^o Jean-Louis, ainsi prénommé le 1^{er} juin 1597, à son baptême, par son parrain le duc d'Epéron ; c'est Balzac, le « restaurateur de la langue française » ; 2^o François Guez, baptisé le 14 septembre 1598, sieur de Roussines, puis de Balzac et du Puy de Neuville, marié, par contrat du 25 mai 1634, à Anne Préveraud, dont quatre enfants : a Guillaume, mort jeune ; b André ; c Claude, baptisé le 11 février 1641 ; d François, mort en bas âge ; 3^o Anne Guez, née vers 1600, mariée à Patras de

Campaigno, capitaine au régiment des gardes, dont vint une fille unique, Marie de Campaigno, qui épousa, en 1640, Bernard de Forgues de Lavedan. André Guez, devenu seigneur de Balzac par la mort de son frère aîné, laissa en mourant cette terre à son frère Claude, sieur du Puy de Neuville. Claude eut : 1° André, sieur de Balzac, Puy de Neuville et autres lieux, capitaine des gardes, chevalier de Saint-Louis, qui vendit Balzac à Robert Bourrée, secrétaire du roi et ancien receveur des tailles en l'élection d'Angoulême; 2° Marie, qui épousa François, comte de Sansac, dont elle n'eût point d'enfants; 3° Henriette, dame du Puy de Neuville, morte peu avant la révolution, sans doute chez sa sœur au château de Sansac, paroisse de Beaulieu, en Angoumois.

Des 4 et 11 mars : *Lignières-Sonneville*. Lignières a été possédée par les d'Archiac, par Pierre Borselle, dont la fille unique, Amélie épousa, en 1445, Henri Poussard. Des Poussard, la terre passa aux de Plas par le mariage (1709) de Marie-Judith Poussard avec François-Joseph de Plas.

Des 18, 26 mars et 1^{er} avril : *Burie*. Cette seigneurie, qui s'étendait sur les trois paroisses de Burie, de Villars et de Saint-Sulpice, eut pour seigneur à la fin du xv^e siècle Antoine de Beaumont, seigneur de Burie et de Chef-Boutonne, époux de Marie Malet de Graville, sœur de Jean Malet de Graville, amiral de France (1486-1508), et veuve de Louis de Clermont-Gallerande (Anselme, VII, 870); puis la terre passa aux Coucis. Jean de Coucis, écuyer, époux de Marthe-Guillemette de Beaufort, rendit à Cognac, le 4 juillet 1440, hommage pour sa terre de Burie aux officiers du duc d'Orléans, administrateur des biens de son frère Jean le Bon, alors otage en Angleterre. Je trouve un Jean de Coucis, époux de Nannette Fauresse, qui eut Jeanne, qui, avant 1477, épousa Jean Goumard d'Eschillais. Marthe de Beaufort mourut avant le 8 mars 1454, que son mari rend hommage au comte d'Angoulême; c'est elle qui lui avait apporté Burie. Ils eurent Pierre de Coucis, seigneur de Burie, qui fit son aveu le 15 juillet 1478, et dont le fils Jacques, époux d'Anne Goumard d'Eschillais, mourut à la fleur de l'âge. Sa veuve rendit hommage pour ses enfants mineurs en 1502 et 1506. De Jacques de Coucis et d'Anne Goumard sont issus : Charles de Coucis, le grand capitaine (Voir sa notice dans le *Bulletin*, III, 17), Pierre de Coucis, chanoine de Saint-Pierre, oublié par M. de Lacroix (Voir *Archives*, XVI, 296), et Anne de Coucis, qui épousa Henri Guinaudeau, écuyer, sieur de Migronneau en Saint-Sulpice, et lui porta Burie. Henri Guinaudeau eut Charles qui fut, en 1572, gouverneur de Cognac, et qui épousa, le 28 décembre de la même année, Antoinette Arnoul, dame de Montigny en la paroisse de Migron; d'où vint Pierre Guinaudeau, seigneur de Burie et de Montigny, capitaine d'une compagnie des gardes du roi, qui épousa Esther Moreau et testa le 22 juin 1643. Il eut Pierre, qui se maria à Anne Chesnel, fille de Josias et de Marie de Polignac; de cette union naquirent : 1° Eutrope;

2° Pierre-Alexis Guinaudeau, qui moururent avant le 18 novembre 1689 sans laisser de postérité ; et 3° Anne, femme de Joseph-Roch Chasteigner, comte de Saint-Georges, décédé en 1700, qui devint dame de Burie, Montigny, Villars, Mansac et Migronneau, terres qui passèrent aux Chesnel d'Escoyeux par le mariage (19 avril 1709) de Gabrielle-Thérèse de Chasteigner, fille d'Anne Guinaudeau, avec Charles-Louis Chesnel d'Escoyeux, né à Cherves le 8 septembre 1666 de Louis Chesnel et d'Elisabeth de Joigny de Bellebrune, seigneur d'Escoyeux, Château-Chesnel, Chazottes et Mesnac, chevalier de Saint-Louis, capitaine des vaisseaux du roi à Rochefort, mort vers 1745. De son mariage avec Gabrielle-Thérèse de Saint-Georges, Charles-Louis Chesnel laissa : 1° Marie-Thérèse Chesnel, née en 1711, mariée le 31 août 1747 à Louis Guillouet d'Orvilliers, chevalier de Saint-Louis, lieutenant des vaisseaux du roi, qui recueillit les terres de Château-Chesnel, Burie, Montigny, Mesnac, etc. ; 2° Charles-Roch, né le 30 novembre 1714, capitaine de vaisseau, mort en 1754 sans postérité de Louise Poussard du Vigeon, qui se remaria au marquis du Mesnil-Simon ; 3° Marie-Elisabeth, mariée en février 1740 à N. de Galard de Béarn. (Voir pour ces Château-Chesnel et pour les Guillouet d'Orvilliers, t. 1^{er} du *Bulletin*, p. 176).

Des 8 et 15 avril : *Matha*, terre possédée par les Matha, les Montheron, les Bourdeille.

Des 22, 29 avril et 6 mai : *Saint-Maigrin*, possédé par les d'Archiac, les Stuer de Caussade.

Des 13, 20, 27 mai, 3 juin : *Ambleville*, possédée par les d'Archiac, les Jourdain, les Jussac, dont l'un des plus célèbres a été le chevalier Saint-Preuil, décapité à Amiens en 1641, fils de François de Jussac ; puis par les d'Albret, les Guinot de Monconseil, et le comte de La Tour-du-Pin. Nous avons analysé cet article, iv, 134, quand il a paru dans l'*Ere nouvelle* en avril 1883. On peut consulter aussi sur La Tour du Pin la *Revue d'Aquitaine* du 1^{er} mai 1876, et lire *Archives*, xii, 415, irois lettres à lui adressées.

Du 10 juin, 8, 22 juillet : *Lonzac* ; — du 29 juillet-26 août : *Bassac*.

LE MONITEUR DE LA SAINTONGE, dans ses numéros des 18 et 22 mars et 17 mai 1888, publie des fragments des mémoires inédits — et très ingénieux — du baron Gudin, peintre de la marine, sur certains hommes politiques, notamment sur le séjour à Londres du prince Louis, plus tard Napoléon III.

POLYBIBLION de mai, dans un compte-rendu des ouvrages en vers parus récemment, parle d'*Arrière-saison* de M. Coppée, des *Villageoises* de M. Georges Gourdon (Voir *Bulletin*, viii, 238, qui a oublié de citer l'article du *Moniteur de la Saintonge* sur lui), et dit : « Le village, la campagne, les souvenirs du pays natal, les douceurs intimes des affections de famille et des

liens d'amitié, l'amour, voilà les thèmes favoris de M. Gourdon... La vie des champs y est représentée par de frais souvenirs des bords de la Charente, des descriptions réelles de la campagne, des scènes bien touchantes et bien simples d'amours rustiques, des épisodes de la maison, et surtout des chansons campagnardes pleines de charmes, de sève et de vérité... »

RECUEIL DE LA COMMISSION DES ARTS du 1^{er} juin contient : *L'ancien fief du Cormier* (6^e partie), par M. le comte Anatole de Bremond d'Ars ; *Mémoires de Boisrond* (suite), par M. le comte Théophile de Bremond d'Ars ; *Varia*, où l'on lit une explication de l'*Âscia* « véritable leçon d'hébreu », avait écrit M. Noguès, « leçon d'histoire », a imprimé notre *Bulletin*, VIII, 247. C'est, en effet, de l'hébreu *ach*, *hach*, signifiant *ignis*, feu, et contenant aussi le radical de *Jehova*, que, d'après l'auteur, vient *ascia*, hache, en celte *ax* et *hach*, même mot que l'hébreu. Conclusion qui n'est pas neuve, sans être plus vraie : s. a. d. est « le signe caractéristique d'une dédicace et comme les marques authentiques d'une consécration à la divinité ». Il y a, en effet, en tête de l'inscription « D. M., aux Dieux Manes », ce qui est bien une dédicace et une consécration.

M. l'abbé Noguès, en prenant comme secrétaire la direction du *Recueil*, inaugure un genre nouveau, chronique des cercles, cancans des cafés, propos des commères. M. X. s'est chargé de cela ; chacun fait ce qu'il peut ; il narre au public, avec des erreurs volontaires ou non, le rire de M. Audiat, l'« indisposition » de M. Luguet, sa propre mésaventure et son dépit de n'avoir pas été invité lui, lui, lui, à une cérémonie. Tocqueville a raconté, mais plaisamment (*L'ancien régime*, liv. II, ch. IX), le désespoir des perruquiers de La Flèche s'abstenant de paraître dans une fête publique « par suite de leur juste douleur, que leur cause la préséance accordée aux boulangers ! »

La RÉVOLUTION FRANÇAISE des 14 février, 15 avril et 14 mai, contient de M. Alphonse Aulard : *Mémoires de Billaud-Varennes*, liste de ses œuvres, sources où il faudrait puiser pour écrire sa biographie ; ses mémoires ou souvenirs d'enfance et de jeunesse, composés vers la vingtième année ; le style en est diffus et incorrect ; « jamais ce bilieux personnage n'arrivera à voir clair dans ses idées ».

REVUE CELTIQUE de janvier 1888, t. IX, p. 26, contient : de M. Anatole de Barthélemy, *Légendes des monnaies gauloises*, liste qui complète et rectifie celle qu'il a publiée en 1871 ; p. 76, *Quelques inscriptions sur Saintes*, par M. Cagnat. (Voir *Bulletin*, VIII, p. 180) ; *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieu en France*, 3^e article (Voir *Bulletin*, VII,

391) : *Malliacus*, qui vient du gentilice *Mallius*, écrit souvent pour *Manlius*, a donné Maille, Maillet, Mailly ; *Manciacus*, du gentilice *Mantius*, a donné Maincy, Mancey, Mancy ; *Marcelliacus* et son dérivé *Marcelliacenses*, du gentilice assez rare *Marcellius* dérivé lui-même du cognomen *Marcellus*, a donné Marcillac, Marcillat, Marcilli, Marcilly et Marsilly en Aunis ; *Marciacus*, du gentilice *Marcus* ou *Martius*, Marçay, Marcé, Marcy, Marsac (Charente), Mercy, Mercey ; *Marianus*, du gentilice *Marius*, Mairé, Mairy, Marey, Mariac, Méré (Charente-Inférieure), Meriac, Merry, Merrey ; *Mariniacus*, du gentilice *Marinius*, dérivé de *Marinus*, d'où Marignac, Mérignac (Charente et Charente-Inférieure), Mérigny, Marigné ; *Martiniacus*, du gentilice rare *Martinius*, Martigna, Martigny ; *Mauriacus*, de *Maurius* qui vient de *Maurus*, Mauriac, Mauriat, Morey, Moiré, Moiry ; *Melliacus*, de *Mælius*, Meillac, Meilly, Millac, Milly ; *Montiniacus*, *Montaniacus*, de *Montanius*, et de *Montanus*, Monteney, Montagnac, Montagnieu, Montagny, Montignac et Montigné (Charente), Montigny ; *Noviacus*, de *Novius*, Neuvy, Neufvy, Novy ; *Noviliacus*, *Novelliacus*, de *Novellus*, Neuillac (Charente-Inférieure), Neuillé, Neuilly, Neuville, Nuillé, Nully ; Nuaillé (*Novaliacus*) suppose un gentilice *Novalius*, venant de l'adjectif *novalis* ; *Ponciacus*, du gentilice *Pontius*, Poncé, Pontiacq, Poinchy, Poincy, Poncey ; *Prisciniacus*, du gentilice *Priscinius*, Précigné, Pressignac et Pressigny ; *Rufiacus*, du gentilice *Rufius*, Roffiac, Rouffiac, Ruffy, Ruffey, Ruffieu, Ruffec, etc.

REVUE DE GÉOGRAPHIE de mars contient : de M. Delavaud, *La société de géographie de Rochefort*.

REVUE DE NUMISMATIQUE, 3^e série, t. vi, 1^{er} trimestre de 1888, contient, de M. Maurice de Vienne : *La livre de compte*, où sont traitées différentes questions relatives à la numismatique du Poitou et de la Saintonge.

REVUE DES DEUX MONDES du 1^{er} mai, p. 177, de M. Guy de Bremond d'Ars : *Un Gaulois de la renaissance* ; *Etienne Pasquier*.

REVUE ÉPIGRAPHIQUE DU MIDI DE LA FRANCE, de janvier-mars, n^o 48. contient, de M. Allmer, p. 339 à 344 : *Inscriptions récemment découvertes à Saintes*, d'après les Notes de M. Espérandieu.

REVUE HISTORIQUE DE L'OUEST, 4^e livraison de 1888, publie, de M. le comte Louis de Carné : *Le page de Louis XIII* ; c'est l'histoire très émouvante et fort bien racontée du duel fameux et de

la condamnation à mort du duc de Montmorency-Bouteville et du comte des Chapelles.

REVUE POITEVINE, n° 47, parue le 29 février, contient, de M. Denys d'Aussy: *Les évêques de Saintes du nom d'Hélie*, lecture faite à la séance de la société des Archives du 2 septembre 1886, dont voici la conclusion: « En résumé, des quatre évêques de Saintes désignés sous le nom d'Hélie, deux seulement devraient être maintenus: Hélie de Fors, qui deviendrait Hélie I^{er}, et Hélie II de Lestranges, présentement indiqué comme Hélie IV »; — puis *L'église d'Aunay de Saintonge*, qui répète ce qui avait été dit précédemment (Voir t. III, 221, et aussi notre *Bulletin*, VII, 299), et ajoute: « Le travail le plus important qui ait été consacré à l'église d'Aunay remonte à 1871; il est malheureusement encore inédit... Le manuscrit de M. Musset fut communiqué en 1874 à l'académie de La Rochelle, en vue d'une publication. Si cette publication a été retardée jusqu'à ce jour, c'est que M. Musset ayant traité avec M. l'abbé Julien-Laferrière pour la continuation de l'*Art en Saintonge*, les deux collaborateurs s'engagèrent réciproquement à ne publier aucune monographie de monuments en dehors de cet ouvrage. L'*Art en Saintonge* en étant encore à l'arrondissement de Saintes, et Aunay ne devant figurer que dans l'arrondissement de Saint-Jean d'Angély, M. Musset a été devancé. Le travail de M. Musset est de ceux qui font époque dans l'histoire littéraire d'une province; » — du 15 juin, analyse de la brochure de M. Lièvre sur *Les fana ou vernemets*; puis *Les inscriptions votives de la Saintonge et du Poitou*, par M. Espérandieu, où nous trouvons celles de Centugenus à Jupiter, de Secundus Florus à Minerve, d'après Veyrel, La Sauvagère, Bourignon et M. Audiat, et les fragments: VEGETVS, au musée, et DIVO AVGVSTO, perdu; — du 15 juillet, n° 53: *Actes d'état civil d'artistes ayant séjourné à Rochefort sous Louis XIV*, par M. Louis Delavaud, qui cite; Claude Buirette, nommé, le 1^{er} janvier 1672, sculpteur du roi à Rochefort, où, le 16 novembre 1673, il eut de Catherine Guillot, un fils, Etienne, dont le parrain fut Etienne Alquier, commis au contrôle de la marine; il y fut, le 20 août 1697, parrain de son petit-fils Claude-Joseph, fils de Claude-Ambroise, né vers 1663, et de Marguerite Petit. Il était probablement frère de Jacques Buirette, 1631-1699, sculpteur du roi, membre de l'académie, etc.; Claude-Ambroise, mort à 80 ans, en 1743, fut sculpteur à Rochefort le 21 mai 1712; Thomas Buirette, né à Paris en 1664, peut-être fils ou neveu de Claude, et sans doute frère de Louis, né à Paris en 1660, fut aussi sculpteur du roi à Rochefort, etc.; 2^o Jean Perdriel, sculpteur du roi à Rochefort, a, le 14 novembre 1672, de sa femme, Anne Chrestien, une fille, Anne. En 1697, Marie Fortin, « femme de Jean Perdriel, maître sculpteur pour le roi en ce port », est marraine de Marie-Jeanne, fille de Jean Tarâtre, procureur; était-elle la seconde femme ou la bru

du premier Jean Perdriel? 3^e Guillaume Abraham, sculpteur, fut en 1697 parrain d'Elisabeth, fille de Nicolas Abraham, sculpteur, et de Jacqueline Caphin; 4^e Charles Jacquart, sculpteur (1697); puis Guillaume Vafin, maître dessinateur du roi (1697); Antoine Escot, mouleur dans la fonderie (1697); un fils de Gérard Edelinck, Charles (1673-1712), confié à l'intendant Begon, grand amateur des arts, qui l'employa dans ses bureaux; Jacques Lubin (1705), attiré par Begon; Franquin (1703) qui fit les portraits de Begon et de son fils cadet. On sait que les Vernet séjournèrent aussi à Rochefort en 1761, 1762 et 1765, d'après les *Archives de l'art français*, III, 355, et IV, 159.

—
REVUE RÉTROSPECTIVE, n^{os} 85 et 86, contient: *Une lettre de Guillotin*; n^{os} 87 et 88: *Correspondance de Vanderbourg*.

—
L'UNION de Saint-Jean d'Angély, des 26 février, 8, 15 mars, 10, 14, 28 juin et 4 juillet, contient: *Notes historiques sur Saint-Jean d'Angély*, par M. Denys d'Aussy.

QUESTIONS ET RÉPONSES

—

QUESTIONS

N^o 410. — Pourrait-on donner un catalogue détaillé des ex-libris saintongeais et aunisiens avec description d'armoiries, devises, noms de graveurs, etc? J. P.

—
N^o 411. — Un sceau (xvii^e siècle), montrant un personnage debout, vêtu d'une longue robe, a en légende SIG·R·A·P·COM·GEN·PRO·TVR·PICT· C'est évidemment le cachet d'un commissaire général de Touraine et de Poitou; quel est son nom?

—
N^o 412. — Que doit-on consulter pour savoir la limite exacte du Périgord et de la Saintonge dans leur frontière commune: paroisses de La Barde, Saint-Aigulin, Saint-Michel-de-Rivière-Dronne, La Roche-Chalais, Parcoul? DE ST-S.

—

RÉPONSES

N^o 168; t. III, 44, 167, 374; IV, 39, 40, 402. *La tour de Pirelonge et le fanal d'Ebéon*. Voir plus bas, page 388, *Les piles romaines*.

Le musée de Saintes

N° 274; t. IV, 355, 228. *A qui appartient le musée de la ville de Saintes?* — La question a paru bizarre d'abord — saugrenue, a dit vite, après s'être aperçu qu'elle était ridicule, celui-là même qui l'avait posée (1). Le musée de la ville de Saintes appartient à la ville de Saintes; c'est tout naturel. — Autrefois peut-être; mais voilà que M. Louis Audiat a raconté les origines de ce musée, sa formation, ses accroissements successifs, par les pierres trouvées dans les murailles de la ville, toutes les fois qu'on a touché à ces vieux murs. Dès lors, — besoin de critiquer, manie de contredire. — l'affaire n'est plus aussi claire; il y a doute; il y a une question d'état; que dis-je? le musée de Saintes n'appartient plus à Saintes. En effet, la commission des arts l'a revendiqué, et son *Recueil* publie cette note, pleine de menaces : « Les anciennes pierres appartiennent à la société d'archéologie; elles constituent son fonds. M. l'abbé Lacurie avait acquis plusieurs de ces pierres. »

Ces malheureuses pierres n'ont donc qu'à se bien tenir : M. F. X. est parti en guerre contre elles et contre celui qui vient de passer huit mois à les mettre en un ordre quelconque. Le bouillant chevalier, grand pourfendeur de microbes qui ne s'en portent pas plus mal, entreprend une campagne formidable et lucrative contre elles et lui, et va tout pulvériser, homme et blocs, comme de simples phylloxéras. M. l'abbé Laferrière, lui, n'avait voulu d'abord que faire du musée de Saintes un musée départemental (séance du conseil municipal du 27 décembre 1873); puis, sur le refus de la ville de céder ses pierres au département, pourquoi pas à La Rochelle? il se proposa « de revendiquer à l'administration municipale tout ce qui appartient à la commission ». La ville attendit; elle attend

(1) La réponse à la question ci-dessus se terminait ainsi en 1884 : « Demandons, non pas que le musée municipal de Saintes devienne musée départemental, ou bien qu'une commission départementale ou locale le démembre pour en former un second à son profit, mais que l'administration municipale lui assure un local convenable, quelques ressources, et que tous, sociétés et particuliers, l'enrichissent de leurs trouvailles ou de leurs dons. Ce sera plus utile que des querelles oiseuses sur le propriétaire véritable.

« Un jour aussi, je l'espère, la commission, qui s'est, à notre avis, un peu écartée de son but officiel, la conservation des monuments historiques, pour chercher « la différence entre un pompier de l'histoire — l'auteur critiqué avait écrit *pionnier* — et un sapeur-pompier... », s'occupera sérieusement de sa mission, sauver, étudier les monuments si nombreux, si peu connus, si avariés, du département. Qu'elle repousse du pied hors de chez elle ces saletés anonymes qui n'ajoutent que fort peu à sa considération, les attaques perfides, les injures grossières ou les insinuations venimeuses contre les personnes. » De ces deux souhaits l'un est accompli; le second... pas tout à fait.

encore. Mais cette fois gare à elle; elle n'a plus affaire à Martin qui bat le beurre. C'est M. F. X. qui entre en lice : « Les anciennes pierres appartiennent à la société d'archéologie. » C'est net. « Elles constituent son fonds. » Je le crois bien : un jour, quelqu'un lui proposa de les offrir au ministre comme valant plus de dix mille francs.

Mais quoi! ne fera-t-on pas quelques exceptions? n'y aura-t-il pas un triage? ne laissera-t-on rien à la ville que les yeux pour pleurer? M. Laferrière ne lui enlevait que ce qui ne lui appartenait pas. L'auteur de la note du *Recueil* lui ôte tout, prend tout, garde tout, et les pierres déterrées en 1886, que M. Audiat n'a pas su apprécier, puisqu'il s'est contenté sans fracas de les recueillir au musée, d'appeler sur elles l'attention du comité des travaux archéologiques dont un membre les est venu visiter, et d'obtenir des fonds pour en découvrir d'autres, et celles de 1887 et 88, puis celles de 1814 et de 1609. Il est vrai qu'en 1609 et en 1814 il n'y avait pas de société d'archéologie, et pas davantage en 1886. Il faudra d'abord retrouver cette société d'archéologie, puis ses titres de propriété. Ce ne sera pas difficile, M. F. X., qui sait découvrir des livres tout faits, s'en charge. Montesquieu avait retrouvé les titres du genre humain qu'on croyait perdus. Il y a eu, en effet, une société d'archéologie à Saintes, puis après un beau début en 1839, vingt-cinq ans après la création du musée, et quelque éclat, — on y a compté jusqu'à vingt membres, — elle a fini comme le Rhin par se perdre sans nom dans les sables de l'oubli. Elle ne mourut pas tout-à-fait à la mort (1853) de son fondateur et président Pierre de Vaudreuil, puisque « quinze ans après son décès l'almanach en publiait régulièrement les dignitaires à leur grand étonnement; » et « M. Paul Inquinbert » va bien rire, si je lui apprends qu'il en a été le président pendant cinq ans. En 1870, l'almanach cessa de nommer les neuf membres de la société d'archéologie et d'annoncer, ce qu'il faisait depuis trente ans, que « ses travaux seront prochainement publiés. » Personne n'en entendit plus parler, jusqu'en 1872; alors sur la couverture du *Recueil* des actes de la commission des arts, que le 1^{er} mars 1860, sur la proposition faite au conseil général (25 août 1859) par M. le baron Eschasseriaux, avait créée un arrêté du préfet M. Boffinton, quelqu'un — inspiration de génie! — s'avisait spontanément d'insérer ce sous-titre : « Société d'archéologie de Saintes. » Et voilà les titres de propriété de la commission sur le musée de Saintes. « Je te vends mon petit corbillon... »

N^o 268; IV, p. 174. *Le comte de Sitran de La Montaigne*. — Le seigneur du fief de La Montaigne, paroisse de Saint-Ciers près Archiac, titré « comte de Sitran » dans l'acte du 1^{er} mars 1753, pourrait être Charles-Guy de Donissan de Citran, comte de Citran, seigneur de Romefort, officier de cavalerie au régiment de Pons, marié à Louise de Montjon, dont une fille unique mariée, le 11 janvier 1772, à Jean-Joachim de Pineau de Saint.

Denis, conseiller à la cour des aides de Guyenne. Voir O'Gilvy, *Nobiliaire de Guyenne*, t. II, p. 431, et Courcelles, *Histoire des pairs*, t. X, *généalogie de Donissan*, qui cite, p. 9, le frère aîné de Charles-Guy, Septime de Donissan, marquis de Citran, marié en 1736 à Elisabeth d'Aloue des Ajots, fille de Charles, seigneur marquis des Ajots, et de Catherine Chevalier, dame de la châtellenie de Chillac en Saintonge.

DE ST-S.

N° 295, V, p. 59. *Les Gavaches de Saintonge*. — Pour les Gavaches consulter *l'Etude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl* (Médoc, Soulac, Royan, Blaye, Plassac, Saint-Trojan, Bussac, Bédénac, Clérac, Coutras, Saint-Aulaye, Parcoult, Montignac le Coq, Nabinaud, Aubeterre, Gurat, Ronsenat, Mornac, La Rochette, Agris, etc.) par MM. Ch. de Tourtoulon et O. Bringuier, p. 23 et suiv., imprimerie nationale, 1876. (Extrait des *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 3^e série, t. III, p. 545-605). Il y aurait une étude à faire sur cette expression. Les paysans gascons du nord de la Guyenne appellent *gabaïs*, *gabaches*, ou habitants de la *Gabacherie*, les paysans voisins qui parlent un patois de langue d'oïl, dans le pays dont Coutras ou Guîtres sont à peu près le centre. En revanche les Espagnols du peuple qualifient par mépris les Français de *Gabachos*, et souvent cette expression a désagréablement résonné à mes oreilles dans les Pyrénées espagnoles. Cela semblerait donc un terme de mépris de gens du midi à l'égard de ceux qui habitent plus au nord qu'eux.

DE ST-S.

— Prosper Mérimée, dans ses *Notes d'un voyage dans le midi de la France*, note que les Catalans et les Roussillonnais s'adressent réciproquement l'épithète de *Gavachos* comme expression de mépris. En Normandie, *Gavas*, brutal, en Poitou, Bourbonnais, Berry, *gavache*, est une injure. Bonaventure des Perriers, dans *l'Andrienne*, dit : « Me penses-tu si gavache » ? Rabelais, III, 28, dit « Guavasche ». *Gavache*, *guasvache*, est employé pour lâche, poltron. C'est aussi le nom donné aux laborieux montagnards du Gévaudan, aux Limousins, aux Auvergnats, qui fournissaient des travailleurs pour les bas métiers auxquels répugnait la fierté castillane.

N° 345 ; VI, 252, 340. *La première supérieure des carmélites de Saintes*. — Le couvent des carmélites à Saintes fut fondé, le 3 juillet 1615, par Georges Babiault, seigneur de Rabaine, trésorier général de France, et Létice de Gourgues, sa femme. Voir l'acte dans le *Bulletin*, VI, 331. L'insinuation n'ayant pas été faite, la procuration fut renouvelée les 15 janvier et 21 juillet 1616. Le 2 août 1618, ils nommèrent de nouveaux procureurs pour requérir l'insinuation de la somme de 16,000 livres qui

servit à acheter en 1617 et 1618 deux maisons rue du Port-So, (Port-Soleil), aujourd'hui du Pontceau.

D'après M. Dangibeaud, le père de Bérulle confia la direction du nouveau monastère à sœur Madeleine de Jésus, c'est-à-dire M^{lle} de Massip, veuve du marquis de La Tresne. Les religieuses étaient au nombre de huit : la supérieure, Thérèse de l'Incarnation (Cécile Duhamel), Françoise du Saint-Sacrement (Françoise Farnoulx), Louise-Françoise de Jésus (Françoise Bernard), Louise de Jésus, Marguerite de la Mère de Dieu, Marie de Saint-Pierre, Marie du Saint-Sacrement; une de ces quatre dernières était fille de Denis Huon.

Quelle a été la première supérieure des carmélites de Saintes ? La réponse est facile, c'est la marquise de La Tresne, Madeleine de Jésus ; c'est elle qui est envoyée de Bordeaux pour établir le couvent ; elle est dans tous les actes nommée supérieure, prieure ; les religieuses l'appellent leur mère. Le père Louis de Sainte-Thérèse, dans ses *Annales des carmes déchaussés*, ch. LXXV, lui donne ce titre : « M. de La Roche, frère de la V. M. Magdeleine de Jésus, prieure du dit couvent de Xaintes ». C'est elle qui proteste, c'est à elle qu'on s'adresse au moment où, en 1622, Pierre Segulier, le futur chancelier, alors intendant de la justice en Guyenne, vint à Saintes avec une troupe de soldats expulser de vive force les religieuses de leur couvent.

Quand, plus tard, en 1629, les filles de sainte Thérèse prirent possession de la citadelle où Louis XIII leur avait (1622) permis de s'établir, la prieure était sœur Hélène de La Croix.

Pourtant, M. le comte Albert de Rességuier, d'après une note du *Recueil* de la commission des arts, ix, 385, raconte que c'est « une de ses grandes tantes qui, peu après l'année 1616, fut la fondatrice et la première prieure du couvent des carmélites de Saintes, fille de son arrière grand-père Guillaume de Rességuier, président au parlement de Toulouse ; elle reçut l'habit (en 1616) avec quatre de ses sœurs », les deux premières sous le nom de Marie de l'Incarnation et Jeanne du Saint-Esprit. « Les cinq filles du président de Rességuier furent fondatrices de cinq maisons de leur ordre, à Limoges, Xaintes, Narbonne, Lectoure et Montauban ». On voit qu'il est assez difficile de concilier cette assertion avec nos actes cités plus haut.

N° 363 ; t. VI, 395 ; VIII, 87. *Les anciens fers à hosties*. — L'ancien fer à hosties de Marennes doit remonter à la fin du xvii^e siècle. Sur les deux grandes hosties le Christ est figuré attaché à la croix. La Vierge et saint Jean sont au pied de la croix. De chaque côté du champ on voit des nuages d'où s'échappent des rayons qui doivent sans doute représenter le soleil et la lune, ainsi que les artistes du moyen âge étaient dans l'usage de le faire. Sur une des petites hosties est figuré l'agneau divin ; sur l'autre, notre Seigneur sortant victorieux du tombeau au moment de sa résurrection.

A propos de fers à hosties, signalons de M^{re} Barbier de Montault, *Le fer à hosties de Châteauponsac et les fers à hosties du Limousin*, dans le *Bulletin de la société archéologique du Limousin* de 1888, puis *Les fers à hosties du musée d'Orléans*, dans le *Bulletin de la société archéologique de l'Orléanais*, ix, 183 (1888).

AUGIER.

N^o 397, t. VIII, 153, 294. *Les sociétés de tir, d'escrime ; exercices corporels aux siècles passés*. — Est-ce que la danse n'est pas un de ces exercices compris dans la question, au même titre que l'exercice au fusil de bois ? Voilà pourquoi nous publions *Delaitre, maître de danse à Saintes*. Voir plus haut, page 325.

N^o 398, VII, 285. — « *Faire passer par la voie d'Angoulême* » est un de ces jeux de mots fort usités chez nos pères. Dans *Angoulême* il y a le mot *goule* et *goulée*, GULA ; donc la voie d'en-goulême, c'est la voie de la goule, *vulgo* avaler. De même on dit : « J'ai besoin d'aller à *Argenton* » pour : « Je n'ai plus d'argent », ou « à Cracovie » pour « mentir » : car il y a *craque*, ou « à Cravans » ou « Crevant » pour « mourir », c'est-à-dire *crever*.

L.

— « *Faire passer par la voie d'Angoulême* ». Il ne faut voir là assurément qu'un calembour sur le verbe *engouler*, si expressif, et resté toujours saintongeais s'il est devenu inutile en français, où on ne le retrouve plus guère qu'en composition dans *engoulevent*, nom de certain oiseau nocturne. D'autres localités saintongaises ont aussi donné lieu à des jeux de mots analogues : c'est ainsi qu'on dit en voyant trembler quelqu'un qu'il vient de La *Tremblade*, et d'une personne qui est tombée, *cher*, qu'elle a été jusqu'à *Chérat* (Chérac).

PIARE MARCUT.

N^o 400, VIII, 285. *Le droit d'anguillage à Saintes*. — Ainsi que l'explique M. de La Morinerie, le droit d'anguillage était une redevance payée au roi par les acquéreurs des terrains provenant des fortifications démolies sur l'ordre de Louis XIII ; mais ce droit existait antérieurement ; il appartenait à la ville, comme les fortifications elles-mêmes, et était payé par les détenteurs d'immeubles joignant les remparts ; c'est du moins ce qui semble ressortir des indications recueillies par M. de La Morinerie dans les archives de Saintes. Ainsi les maisons soumises à cette redevance étaient « près la porte Saint-Louis et autres lieux joignants... sur l'espron près ladite porte... » Il s'agit donc de constructions contiguës aux remparts ou murs d'enceinte, et vraisemblablement appuyées à ces mêmes murs.

La faculté de bâtir dans de semblables conditions, comme aujourd'hui dans la zone de défense des places de guerre, était soumise à une autorisation, et donnait lieu à la perception d'une redevance. Lorsque les remparts disparurent, on donna, par assimilation, le nom d'anguillage à la taxe perçue au profit du roi sur les concessionnaires des terrains. Quant à la dénomination de cette taxe, en attendant mieux voici une explication, vaille que vaille. Dans notre langage saintongeais on appelle anguille ce qu'avec beaucoup moins de raison le *Dictionnaire* de l'académie appelle lézarde. On dit d'un mur qu'il est *anguillé*, lorsque son parement présente une solution de continuité. Or, pour appuyer sur le rempart une construction quelconque, il fallait ouvrir le parement de ce rempart, suivant une ligne plus ou moins brisée, l'anguiller par conséquent; d'où le nom anguillage donné à la faculté de construire en se servant des remparts comme murs d'appui.

D. A.

N° 407; VIII, 290. *Les Lacroix du Repaire, de Besne et de Saint-Cyprien*. — A défaut d'une généalogie complète qu'on demande sur les Lacroix de Besne et du Repaire, voici quelques noms pris dans les registres de l'état civil. Ils serviront au moins de jalons.

En 1725, Jean de Lacroix, écuyer, seigneur de Jauvelle, habitait la paroisse de Thenac. En 1789, Anne de Lacroix de Besne prit part à l'assemblée provinciale; et François de Lacroix de Saint-Cyprien, qui avait épousé, le 16 janvier 1747, Thérèse de Vassal, vota aux états généraux de 1789, et en même temps Jean-Thimothée de Lacroix du Repaire.

Le premier Lacroix que je rencontre est « Gabriel de Lacroix, écuyer, sieur de Toussat (?), paroisse des Genets (?) en Périgord », qui épousa, à Chenac, le 11 février 1681, Marie Dubois, de Chenac, fille de Nicolas Dubois; il signe « Durepaire de Lacroix. » En 1703, il était seigneur en partie du Breuil d'Arces, par un partage fait, le 15 décembre 1703, entre lui et Gaston de Viaud. Il eut : 1° Serène de Lacroix, qui fut, le 15 août 1683, tenue sur les fonts par Charles-Eutrope de Cerretany, écuyer, sieur du Breuil d'Arces et viguier de Talmont, et par Serène de Laporte, et qui épousa Jacques de La Porte, écuyer, sieur de Faubert, de La Vigerie et du Breuil d'Arces, en partie, qui, veuf, fut enterré dans l'église d'Arces, près de sa femme; 2°, selon M. Jouan, Bénigne de Lacroix, dame, en partie, du Breuil d'Arces (1787; elle aurait vécu bien longtemps), qui épousa, en premières noces, François-Louis du Breuil de Javrezac, écuyer, chevalier de Saint-Louis, et, en secondes noces, François-Germain de Goubert, co-seigneur de Faubert et du Breuil d'Arces, chef d'escadre, chevalier de Saint-Louis, veuf de Marie-Anne-Gabrielle Ancelin de Saint-Quentin. Je crois aussi enfant de Gabriel de Lacroix et de Marie Dubois,

Jean de Lacroix, seigneur de Besne et du Breuil d'Arces en partie (1715), qui de Bénigne de Cumont eut : 1^o Charles, qui eut, le 2 août 1722, pour parrain, Charles Guinot, écuyer, demeurant à Brie, et marraine, Anne de Cumont, femme de Louis Grenier de La Sauzaye, demeurant dans la paroisse de Mortagne ; 2^o, le 3 février 1724, Gabriel-Henri-Claude, tenu le 5 sur les fonts par Claude Dubois, écuyer, sieur de Chasselit, de la paroisse de Mortagne, et par Serène de Lacroix, de celle d'Arces ; 3^o le 20 juillet 1725, Jean-Timothée, qui eut, le 21, pour parrain et marraine, Michel-Alexandre de Beaupoil et Suzanne de Beaupoil ; 4^o, le 30 janvier 1727, Alexandre.

Jean-Timothée, dont il a été question page 290, lieutenant en 1743, capitaine en 1746, chevalier de Saint-Louis en 1783, était donc fils de Jean de Lacroix de Besne et de Bénigne de Cumont. C'est lui que Prudhomme, *Dictionnaire des individus condamnés à mort*, II, 340, désigne ainsi : « Durepaire (Jean-Timothée), ex-noble, chef de division de canonniers, domicilié à Ambeure (sic), département de la Charente-Inférieure, condamné à mort comme conspirateur, le 14 germinal an II, par le tribunal criminel dudit département ». M. de La Morinerie le fait décapiter à Paris ; mais son nom ne se trouve pas sur la liste du tribunal révolutionnaire. C'est le dernier de la branche de Besne.

La branche de Saint-Cyprien, seule aujourd'hui subsistante par M. Jacques-Marie-Marc de Lacroix de Saint-Cyprien, marié le 22 mai 1871, à Marie-Marguerite Masson de La Sauzaye, dont cinq garçons.

A.

N^o 412 ; t. VIII. *Les limites du Périgord et de la Saintonge*. — Pour avoir la ligne séparative du Périgord et de la Saintonge il n'y a qu'à consulter les anciennes cartes, Cassin par exemple. On sait que les circonscriptions ont souvent varié et qu'elles n'étaient pas les mêmes au point de vue religieux, administratif ou judiciaire. La Rochelle, du diocèse de Saintes, ressortissait au parlement de Paris ; Saint-Amand de Boixe, en Angoumois, était de la généralité de la Rochelle, etc.

BIBLIOGRAPHIE

PALISSY (Bernard). *Les œuvres de maistre Bernard Palissy*. Nouvelle édition revue sur les textes originaux, par B. Fillon, avec une notice historique, biographique et iconologique, par M. Louis Audiat. Niort, Clouzot, 1888, in-8^o, 2 volumes. Prix : 16 francs.

Compte-rendu dans le *Soleil* ; dans la *Revue des questions historiques* de juillet, reproduit par le *Moniteur de la Saintonge* du 26 juillet et l'*Ère nouvelle* du 2 août ; dans le *Livre* du 10.

Patrie. Courage. Moralité. Union des sociétés de gymnastique de France. XIV^e fête fédérale à Saintes, 20 et 21 mai 1888. Programme officiel. Saintes, typ. de P. Orliaguet ; lithogr. Alexandre, 1888, in-18, 80 pages. Prix : 50 centimes.

Cette brochure, outre les listes, règlements, pièces officielles, etc., contient : Plan de la ville de Saintes, plan du terrain de fête, *Notice sur la ville de Saintes*, par M. Louis Audiat, etc.

PEIRESC (Charles Fabry de). *Lettres aux frères Dupuy*, publiées par Ph. Tamizey de Larroque, t. I^{er}, 1617-1628. Paris, imp. nat., 18 janvier 1888, in-4°, ix-914 pages. (*Documents inédits sur l'histoire de France*).

PETIT (Fulbert), évêque du Puy en Velay. *Instruction pastorale sur l'œuvre des vocations religieuses et mandement pour le saint temps du carême de l'an de grâce 1888.* Le Puy, imp. Prades-Freydier, 1888, in-8°, 54 pages. — *Eloge du clergé français*, « le premier clergé du monde », surtout par sa dignité, et de l'armée française, célèbres dans l'univers entier.

Pétition tendant au maintien de la paroisse et de l'église Saint-Nicolas. La Rochelle, imp. rochelaise, 1886, in-folio, 4 pages.

PIOT (T.-J.), docteur en médecine, ex-médecin de la marine. *De la méthode de la conservation appliquée au traitement des plaies de l'épaule par armes à feu.* Rochefort, imp. Thèze, 1887, in-4°, 83 pages.

Plan de la ville de Saintes, gravure et imp. E. Alexandre, cours National, à Saintes. Saintes, A. Trepreau (1888), petit in-8° plano. Prix : 20 centimes.

POLI (Oscar de). *Montres inédites de gens d'armes bretons.* Nantes, imp. Grimaud, in-8°, 1888, 1^{er} fascicule, 74 pages. (Extrait à 50 exemplaires de la *Revue historique de l'ouest*.)

— Robert Assire, étude historique et biographique. Saint-Amand, imp. Destenay, 1887, in-18, 281 pages et planches.

— Paul Féval. *Lettres et souvenirs.* Paris, Palmé, 1887, in-8°, 44 pages (Extrait de la *Revue du monde catholique*).

Ce sont les lettres inédites écrites, pendant l'année 1881, par l'illustre romancier à notre compatriote, M. le vicomte Oscar de Poli. Elles sont bien intéressantes, pleines de cœur et d'affection, pleines aussi d'admiration pour celui qui devait être son biographe et qui lui était un ami dévoué. On les lit avec autant de plaisir pour l'auteur que pour son généreux correspondant.

PORT (Georges), professeur au lycée de La Rochelle. *Le père Bœuf, journal d'un écolier, 1870.* La Rochelle, imp. Siret, 1888.

QUEUX DE SAINT-HILAIRE (le marquis de). *Notice biographique sur le colonel d'artillerie Edouard Dusaërt*, né à Hazebrouck (Nord), le 19 octobre 1812, mort à Passy, près Paris, le 20 juin 1887. Hazebrouck, imp. A. David, 1887, in-18, 8 pages (Extrait de l'*Indicateur* d'Hazebrouck du 2 novembre 1887).

REIGNIER (Gabriel). *Nihil*, drame en 1 acte, en vers. Paris, Lemerre; Surgères, imp. Tessier, 1886, in-8°, 47 pages. Prix : 1 franc.

Règlement de la société botanique rochelaise pour l'échange des plantes françaises. La Rochelle, imp. Siret, 1887, in-8°, 8 pages.

REVEILLAUD (Eugène). *Une excursion au Sahara algérien et tunisien*. Paris, Fischbacher, 19 novembre 1887, in-18, iv-236 pages.

REVILLOUT (Ch.), professeur de littérature française à la faculté des lettres de Montpellier, *Antoine Gombaud, chevalier de Méré, sa famille, son frère et ses amis illustres*. Montpellier, typ. Charles Boehm, 1887, in-4°, 56 pages. (Extrait des *Mémoires* de l'académie de Montpellier, voir *Bulletin*, VII, 389.)

RONDEAU (Philippe), ancien conseiller à la cour d'appel de Poitiers. *Un épisode de la défense nationale en 1870. Un héros saintongeais, Déterville Desmortiers, ancien juge d'instruction à Paris*. La Rochelle, imp. Noël Texier, 1888, in-8°, 10 p. (Extrait du *Bulletin* de la société des Archives, t. VIII, 126.)

— *Une conférence privée à Paris : les pyramides d'Egypte*, lecture faite à la séance publique annuelle de la société des antiquaires de l'ouest, le 9 janvier 1887. Poitiers, imp. Blais, Roy et C^{ie}, 1887, in-16, 28 pages.

ROY (J.-Edmond). *L'ordre de Malte en Amérique*. Québec, imp. Côté, 1888, in-8°, 68 pages. — L'Amérique ici c'est le Canada. L'auteur prouve que, sur la découverte à Québec d'une pierre portant le plastron de la religion, on a eu tort de croire à l'existence d'un établissement de l'ordre de Malte au Canada. L'ordre a eu un jour l'intention de jouer un rôle en Amérique. Les chevaliers de Malte servant au Canada, Bras-de-Fer, Montmagny, Sillery, etc., construisirent une maison dans la cour du château Saint-Louis et y apposèrent les armes de l'ordre; mais de là à un prieuré ou à une commanderie il y a loin.

ARCHÉOLOGIE

LA LANTERNE DE PRANZAC

Les lanternes des morts ne sont pas si nombreuses qu'il faille les laisser disparaître peu à peu. Il y en a deux dans la Charente-Inférieure, Fenioux et Saint-Pierre d'Oleron ; deux dans la Charente, Pranzac et Cellefrouin. Cellefrouin est classée comme monument historique ; mais Pranzac semble vouée à une destruction prochaine. Déjà fort chancelante sur ses marches de pierres disjointes, et déjà inclinée vers le sol, voici que la chute a commencé par le sommet. Le 14 juillet, pour fêter la prise de la Bastille, on a attaché à la croix qui termine ce curieux petit édifice un fort grand drapeau tricolore. Le vent avait prise dans les plis, et il a renversé, et le drapeau et la pierre avec croix qui couronnait le monument. Depuis ce temps, la pierre gît à terre sans que les auteurs involontaires du dégât, sans que l'administration municipale en aient cure. Il est urgent de rendre son faite à la lanterne des morts de Pranzac ; il est urgent de la consolider et de l'entourer d'une grille.

LE MUSÉE DE SAINTES

Plusieurs périodiques se sont déjà intéressés au nouveau musée de Saintes. On lira peut-être avec intérêt l'appréciation de l'*Ami des monuments*, II, n° 6 (1888), dont le directeur, M. Charles Normand, a visité nos fouilles l'an dernier : « L'organisation nouvelle est entièrement due à M. Audiat ; et dans cette tâche assez ingrate, nous pouvons dire en toute certitude que notre érudit confrère s'est surpassé. Lui seul sait tout ce qu'il lui a fallu d'ingéniosité pour arriver à trouver toute la place qui lui était nécessaire dans ce local manifestement trop petit. Toutefois, comme nous sommes bien convaincu que les habitants de Saintes lui sauront quelque gré de la peine qu'il s'est donnée, nous aimons à croire que M. Audiat n'aura rien à regretter de ce qu'il a fait, et qu'il nous le prouvera en parachevant son œuvre et publiant un catalogue dont la nécessité se fait vivement sentir. S'il nous était permis d'exprimer des préférences, nous lui demanderions, non pas un catalogue sommaire, tout au plus suffisant pour donner une idée générale d'un musée aux proportions trop vastes, mais un livret détaillé qu'enrichiraient au besoin de nombreuses figures. Nul mieux que lui n'est à même de le rédiger, et nous espérons qu'il contiendra non seulement la description des vieilles pierres, mais encore celle de tous les anciens objets de quelque nature qu'ils soient, qui ornent aujourd'hui les collections publiques de la ville. Leur réunion sur un même point est devenue du reste une nécessité de premier ordre. Si le nouveau local ne peut les

contenir, il est bien facile de lui créer des annexes. Plus encore peut-être que les visiteurs, la ville y trouvera tout profit. »

D'un autre côté, à la séance 8 avril dernier, le président de la société de statistique des Deux-Sèvres, M. Léo Desavire, parlant d'une note du *Bulletin* de la société des antiquaires de l'ouest sur les fouilles de Saintes, a ajouté, d'après le *Bulletin* de la société de statistique, n^{os} 4-6, avril-juin 1888, p. 51 : « Mais ce qu'on ne dit point, c'est que cette découverte aura valu à la ville de Saintes la réorganisation de son musée lapidaire dans un nouveau local beaucoup mieux approprié, presque déjà manifestement insuffisant. Menacée par une heureuse rivale, elle n'a pas reculé devant des frais considérables pour rester en possession de ses richesses. L'installation du nouveau musée gallo-romain, à coup sûr le plus important de notre région de l'ouest pour la série lapidaire, est déjà fort avancée, et la collaboration active de M. Audiat nous assure, à court délai, la publication d'un catalogue d'un grand intérêt. » Le procès-verbal continue. « M. le président ajoute qu'il a déjà fait une première visite au musée de Saintes, qu'il se hâtera de renouveler. C'est donc en toute connaissance de cause qu'il invite ses collègues à aller étudier eux-mêmes ce beau musée, digne de l'ancienne capitale des Santons. »

Après ces éloges qui viennent du dehors et ne peuvent être suspects, on devra lire une critique sans merci, qui a paru, le 1^{er} juillet, dans un périodique local, un seul, les autres ayant paru satisfaits de l'installation que le local ne permettait pas au conservateur de rendre moins défectueuse. (Voir *Bulletin*, viii, 270). Dans une série d'alinéas, que nulle autre société que la commission des arts n'oserait publier, tissus d'erreurs, qui toutes ne sont pas le fait d'un manque de savoir, elle a cru faire une œuvre pie en dénigrant ce pauvre musée que les étrangers eux — qui ne sont pas d'ici — trouvent remarquable, et dont on a dit : « Saintes peut être fière de son nouveau musée : certaines richesses seraient dignes de figurer à Saint-Germain ou dans les musées d'Italie. » Le critique délicat de la commission des arts en fait fi. En effet, à part « quelques statues, bustes et autres objets » qui y sont entrés en 1888, « qu'on s'étonne de voir là », il ne contient absolument que ce qui a été trouvé jusqu'ici. Si encore parmi cette collection archéologique, dans un espace déjà trop étroit de moitié, on avait, au lieu de la reléguer un peu à l'écart, disposé au beau milieu une collection minéralogique, « une vitrine — 4 m. 50 de long — renfermant un échantillon des roches du département ! » Elles auraient, ces roches, « prouvé que tous ces matériaux avaient été tirés des carrières du pays », non de La Rochelle ou de Perpignan, et peut-être aussi épargné la peine d'inscrire quelque chose comme : « Cette salle, en pierre de la contrée, a été toute construite ici ! »

LES FOUILLES DE SAINTES

Les fouilles dans les remparts gallo-romains, à l'hôpital de Saintes, ont donné, cette année, comme les années précédentes, des fûts, des chapiteaux, des bases, des frises, qui répètent ce qui est au musée, quelques frises d'un genre d'ornementation particulier, un fragment de colonne imbriquée, une corniche avec dauphins, comme le n° 118 du musée, et en outre des oiseaux, un chapiteau qui suppose un édifice de 12 mètres de haut et des fragments d'entablement qui portent des traces de peintures.

Un seul débris épigraphique a été rencontré jusqu'ici : pierre longue de 0^m59, haute de 0^m47. Il contient trois lignes dont les lettres ont, pour la première, 0^m14, et 0^m10 pour les deux autres. On lit en fort beaux caractères :

F . VOLT · VICTORI ///
VNO · MILITVM · COHOR^a ///
IVLIVS · VOLT · VICTOR · F I ///

Après l'a final de la deuxième ligne COHOR, il y a le commencement d'une barre horizontale, haste d'un T, COHORT; après le point final de la troisième ligne, il y a la moitié supérieure d'un F, puis I, évidemment FILIVS.

Ces lignes, assez insignifiantes en elles-mêmes, ont une importance réelle, rapprochées d'autres qui ont été jadis trouvées au même endroit et déjà mises en place au musée de Saintes; quoique incomplètes encore, elles serviront à les compléter un peu, et montreront que les conjectures faites, d'après les deux fragments découverts, sur le troisième qui restait encore enfoui, étaient bien fondées.

On se rappelle, en effet (Voir *Bulletin*, VIII, 28), qu'un fragment d'inscription, déterrée en 1815, portait ces simples mots :

O N N E T O D V B N I
AEFECTO FABRVM · TRIB
TI · AD · CONFLVENTEM · C ·

Un second, mis au jour en 1887, rejeté comme fruste, illisible et sans valeur, fournissait ces trois lignes peu intelligibles :

C · IVLIO · CON
RATIS · NEPOTI · P
ROMAE · ET · AVG

Mais quand, malgré la différence des dimensions et aussi malgré les savants? qui criaient presque au sacrilège, nous eûmes réuni ces deux pierres, on put lire :

C · IVLIO · CON[C]ONNETODVBNI
RATIS · NEPOTI · P[R]AEFECTO · FABRVM · TRIB
ROMAE ET AVG[VS]TI · AD · CONFLVENTEM · C ·

J'ai dit publiquement et j'ai écrit : Il manque un troisième fragment de longueur à peu près égale aux deux autres; quand

on le retrouvera, voici ce qu'on y lira : à la première ligne, après le mot CONCONNETODVBNI, il y a F, c'est-à-dire FILIO, puis VOLT, le nom de la tribu VOLT [inia], puis le surnom du défunt (*cogidubnus*, peut-être?), enfin le commencement du nom du grand-père...; à la seconde, la fin du mot *tribvno*, puis MILITVM, et SACERDOTI; à la troisième, IVLIVS après c[aius], puis le nom du dédicant, fils ou affranchi, qu'il est impossible de deviner, qu'on peut suppléer à son gré, enfin la formule *fecit* ou *curavit* ou telle autre. Voir *Bulletin*, VIII, 29, et *Catalogue*, p. 34, n° 13. C'était aussi la conclusion de ceux qui se sont occupés de cette inscription : M. Emile Espérandieu, *Revue poitevine*, n°s 46 et 47; M. René Cagnat, *Revue celtique*, IX, 81. Or les lettres trouvées en 1888 donnent complètement raison à ces déductions.

Les deux premières pierres ont 1^m45 et 1^m10 de long; si la troisième au lieu de 0^m59 avait le double, soit environ 1^m20, elle contiendrait la fin du texte, c'est-à-dire, à la première ligne, le commencement du nom du grand-père AGEDOMA *patis* ou ESUMA *patis*, selon les hypothèses de MM. Espérandieu et Cagnat; à la seconde, le numéro d'ordre de la légion, I ou II ou III ou IV, son nom et son surnom décoratifs, puis SACERDOTI; enfin, à la troisième, quelque formule *fecit ex testamento*, *faciendum curavit*, *posvit*, etc.

L'inscription tripartite doit donc être lue ainsi :

C . IVLIO . CON[C]ONNETODVBNI . F . VOLT . VICTORI ///
RATIS . NEPOTI . P[R]AEFECTO . FABRVM . TRIBVNO MI-
LITVM COHORT' [SACERDOTI].

ROMAE . ET . AVG[VS]TI . AD . CONFLVENTEM . C . IVLIVS .
VOLT . VICTOR . FIL. ///

A CAIUS JULIUS VICTOR, FILS DE CONCONNETODUBNUS, DE LA TRIBU VOLTINIA, PETIT-FILS DE PATIS, PRÉFET DES OUVRIERS, TRIBUN MILITAIRE DE LA COHORTE, PRÊTRE DE ROME ET D'AUGUSTE AU CONFLUENT DE LA SAONE ET DU RHONE, CAIUS JULIUS VICTOR, SON FILS, DE LA TRIBU VOLTINIA, A FAIT ÉLEVER CE MONUMENT.

Il est bizarre que celui qui a fait la dédicace ait les mêmes noms que celui à qui elle est faite. La suite expliquera cela.

LES PILES ROMAINES.

Qu'est-ce que la tour de Pirelonge en Saint-Romain de Benet, et le fanal d'Ebéon en la commune de ce nom ? En terme général, que sont les piles romaines qu'on rencontre dans certains départements ?

« La pile de Pirelonge est sans doute, dit La Sauvagère, *Recueil d'antiquités*, p. 81. un de ces monuments, érigé peut-être par un général de l'armée de Jules César, commandant dans cette contrée, qui pouvait s'appeler Longinus, nom si commun parmi les Romains, d'où cette pile aura pris son nom de *pila*

Longini ; et dans la suite on a dit *Pirelonge* ». (*Bulletin*, III, 167). La Sauvagère se trompe, reprend Bourignon, *Recherches topographiques* ; ce « n'est pas un trophée ; on n'y remarque ni inscriptions, ni bas-reliefs qui aient rapport à une victoire... Il n'y a pas eu dans les armées de César de lieutenant appelé *Longinus* ». *Pirelonge* est un tombeau, *πύρ*, feu et *longa*, long : en effet, « il semble plus naturel de penser que ce nom lui vient de sa ressemblance avec un bûcher élevé, *Pyra longa*, dont le mot *Pirelonge* est la traduction littérale. *Pyra longa* annonce un mausolée ». (*Idem*).

Quant à Esbuon, ou Ebéon, le mot de *fanal* indique bien, — qui oserait en douter ? — que c'était un phare placé au milieu des terres, en pays plat, à plus de soixante kilomètres de la mer pour guider la marche des navires, comme Cordouan ! Bourignon y voyait, p. 201, « le tombeau de quelque général romain qui aura perdu la vie en combattant l'ennemi qui le harcelait dans sa marche ».

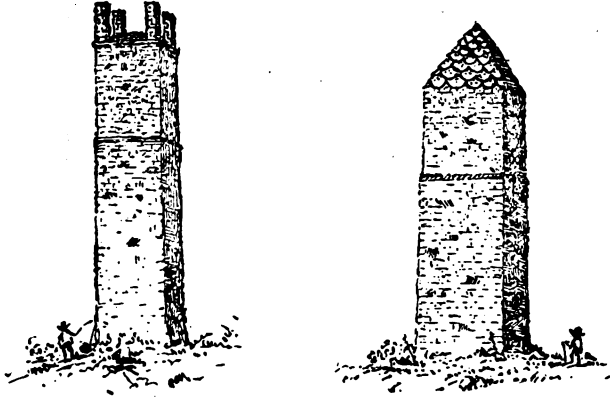
Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce sont là des fantaisies d'archéologues ; que jamais nos paysans, pour nommer un objet, n'ont fouillé un dictionnaire grec ou un lexique latin, et composé un mot hybride, jeu de savants ; ils ont tout simplement appelé pierre longue, père longue, dans le midi (III, 375) ce haut massif de moëllons qu'on prendrait pour un monolithe. La victoire de *Longinus*, ou sa mort en Saintonge, et son incinération à Saint-Romain, sont un pur rêve.

Le *Bulletin* a rappelé, III, 107, que la balise exigeait le voisinage de la mer ; le phare, un escalier central et une terrasse au sommet, sans compter une position capable d'éclairer l'océan ; et que ces piles sont massives, le plus souvent coniques, et placées à des distances incommensurables de l'océan (III, 375). Saint-Mard sur la Loire, est dans l'arrondissement de Chinon ; et il y a loin de là jusqu'à Nantes.

* *

Ces piles, carrées pour la plupart, quelquefois rondes, blo-cage revêtu d'un parement en petit appareil, sont de dimensions diverses et de hauteurs inégales ; beaucoup n'existent qu'à l'état de ruines. La plus haute, je crois, est celle de *Pirelonge* qui a 24 mètres et 6 mètres de largeur ; *Ebéon* a presque autant ; *Saint-Mard*, 86 pieds six pouces, y compris la cape, d'après les mesures de La Sauvagère, *Recueil*, p. 169. Elles sont toutes, sauf une peut-être, placées sur des voies romaines, et un certain nombre portent des niches. On en compte une vingtaine dans le sud-ouest de la France, deux dans l'Ariège, une dans la Haute-Garonne, six, plus quatre dont il ne reste que le souvenir, dans le Gers, quatre dans le Lot-et-Garonne, une dans les Basses-Pyrénées, deux dans la Charente-Inférieure, et une dans l'Indre-et-Loire, *Saint-Mard*, qu'on écrit bizarrement *Cinq-Mars* (*Bulletin*, III, 377). Il y avait en outre,

au commencement du ^{xviii}^e siècle, dans la paroisse de Villepouge, canton de Saint-Hilaire, les ruines d'un édifice du même genre.



L'opinion la plus commune est donc que ces petits monuments sont des édifices religieux, consacrés à Mercure et aux dieux des chemins, *Lares viales* (*Bulletin*, III, 377), dont les niches contenaient les statues. M. Anthyme Saint-Paul, outre l'objet votif, y voit encore un moyen de jalonner la route en temps de neige ou de nuit (IV, 402) ; et M. Léon Palustre serait porté à y reconnaître des monuments du genre « de ceux que les Egyptiens nommaient *migdol* ou tours triomphales ».

M. Lièvre, bibliothécaire de la ville de Poitiers, a voulu expliquer ces édifices énigmatiques. C'est un chercheur hardi ; il aime à sonder ces problèmes. Tout récemment il expliquait les chemins *boinés* (*Bulletin*, VII, 392), qu'on croyait des routes à bœufs, *bos* et *bovis*. Il a étudié les couches d'huîtres gallo-romaines de Jarnac, qu'il faut bien se résoudre à reconnaître pour des réservoirs et des dépôts ; il a interprété les marques de potiers, portant si fréquemment le même nom dans le même lieu, non comme le nom de fabrique, mais comme le nom de l'ouvrier qui marquait chaque pot fourni par lui ; hypothèses plausibles, ou vérités démontrées, en tous cas idées nouvelles, ce qui vaut mieux que la reproduction des mêmes arguments, surtout s'ils ne prouvent rien.

M. Lièvre est aussi d'avis que les piles romaines sont des monuments religieux. C'est ce qu'il s'efforce de démontrer dans son mémoire, dont il avait donné communication au congrès des sociétés savantes de la Sorbonne en 1887, *Les fana ou vernemets (dits piles romaines) du sud-ouest de la Gaule*, et dont M. de Richemond a donné, dans la *Charente Inférieure* du 2 juin, une analyse exacte, mais sans aucune observation. (Voir aussi, dans la *Revue poitevine* du 15 juin, un compte rendu). Mais il y a monuments religieux et monuments religieux.

Pour l'auteur ce sont des *fana*. Le *fanum* était primitivement un lieu consacré par une cérémonie, *fari* ; puis, l'édifice qui s'y éleva. Grégoire de Tours, Isidore de Séville parlent de *fana*, et Sulpice Sévère, racontant la destruction par saint Martin de deux édifices païens, les appelle *fana* ; l'un, près d'Amboise, est une bâtisse massive, faite de pierres taillées, en forme de tour et se termine par un cône : « *moles turrita surrexerat, quæ in conum sublime procedens...* » Martin ordonna au prêtre d'Amboise de renverser cet « *idolium* », ce qu'il ne put faire à cause de la masse. Il fallut une tempête provoquée par la prière du saint. Paulin de Périgueux et Fortunat de Poitiers, qui chantent aussi les miracles de saint Martin, rappellent les mêmes faits et usent du même mot *fana*. Ces textes sont précieux.

Heureux de cette trouvaille, M. Lièvre a vu des piles dans tous les *fana*. Ainsi dans la Charente le *fa* de Sireuil, canton de Châteauneuf, et dans la Charente-Inférieure le *fa* de Barzan, canton de Cozes — et le *fa*, à Pons? — sont vite devenus des *Pirelonge* et des *Ebéon*. Et comment? parce qu'il a lu, sur un dessin de Chastillon, *Topographie française*, planche 102, représentant les ruines d'un édifice du même genre, à Villepouge, ces mots gravés : « *Les faniaux*, ruines antiques de Varèze ».

D'abord Sireuil et Barzan ont des dimensions bien plus considérables que les piles ordinaires, 199 pieds de circonférence le premier, et le second 180 ; nous sommes loin d'Ebéon qui a 16 pieds de largeur en tous sens, de *Pirelonges* qui en a 18, de Saint-Mard qui en a 12. En outre, on a découvert au *fa* de Barzan des sculptures fort belles, des corniches aussi remarquables que celles qui décoraient les temples de Saintes. Or, les piles n'ont aucune sculpture, à peine une légère ornementation.

J'ai grand peur que M. Lièvre, séduit par l'apparente ressemblance de ces mots *fana* et *faniaux*, ne conclue de *fanal* à *fanum*. Il prétend que « le nom de *fanal*, donné depuis à la tour d'Ebéon et à l'endroit où était celle de Villepouge ou de Vaire, est une violence faite à l'ancien mot *faniau* pour lui faire dire autre chose que ce qu'il signifie ». Hélas ! ne serait-ce pas lui qui forcerait ce rapprochement ? *Fanal* fait au pluriel *fanoux* pour les savants et *faniaux* pour le populaire, qui dit aussi un animal, un chatiau, un morciau.

Fanum avec la prononciation latine *fanoum* a fait *fanoux*, *fanoux* : « *exclusam de fanoux in parochia de Syrolio* », dit une charte de 1132, aux archives de la Charente, et *fan*, « le maine du Fan », mentionné au XIII^e siècle, traduction du latin : *feudum de Fano*, Seguinus de Fano (1242); Helias de Fano, *pro domo sua de Fano* (127.); enfin *fa* et même *ha*, le fort du *Fa* ou du *Ha* à Bordeaux, la rue du *Ha* à Saintes. Quant à tirer *fanal* de *faniaux* il n'y faut pas songer, pas plus qu'*animal* d'*animaux*.

La tour ou le *fa* de Barzan est un massif de maçonnerie circulaire d'environ 90 mètres de circonférence, dit M. Jouan. Un moulin est bâti dessus. Qu'y avait-il autrefois ? Une tour pleine ?

c'eût été un môle gigantesque, et il aurait fallu une armée pour le renverser. En outre, autour du fa on trouve fréquemment des fragments de débris romains et de sculptures, que la prestation a employés depuis quarante ans. On y a constaté un balnéaire ; il y a un mur qu'on a suivi jusqu'à cent mètres. Les fûts de colonne servent de margelle à tous les puits de la commune et des communes environnantes. En 1884, un cultivateur a découvert un énorme tronçon de colonne cannelée de 0^m85 de diamètre, et une corniche, admirablement travaillée, de 1^m40 de long, exactement semblables aux plus belles corniches de Saintes. Quant à la niche que M. Lièvre a vu pratiquée dans le massif, c'est tout simplement un essai de cave tenté par le propriétaire.

* *

Les piles sont ici une tour, là un phare, ailleurs un fanal, dans le Gers des montjoies, *mons gaudii*, et des pierres longues. Je crois que, si primitivement elles avaient été des fanum, elles auraient conservé quelque chose de ce nom. De plus, il faudrait que tous les fanum fussent des piles ; or *fa* et *ha*, seul et même mot, désignent des temples, à Bordeaux et à Saintes, dans l'intérieur des villes, ce qui n'est pas tout-à-fait les *fana agrestina* dont parle l'auteur, mentionnés si souvent dans les légendes des saints du VII^e siècle. Je crois enfin qu'il ne faut pas attacher un sens trop précis aux mots employés par les écrivains du moyen âge, surtout les poètes. *Fanum*, *templum*, *delubrum* n'auraient jamais été confondus par les Romains ; au VII^e ou au X^e siècle, les versificateurs les employaient indifféremment ; et d'après les citations de M. Lièvre, *fanum* synonyme d'*idolium*, désigne surtout un édifice païen.

Mais M. Lièvre a trouvé dans Fortunat, liv. 1^{re}, ch. ix, *De basilica S. Vincentii Vernemetis* un vers, où une espèce de fanum, « quasi fanum ingens », est appelé en gaulois *vernetetis*, composé de *νερμέτων*, NEMETUM, NEMET ou NEVET, lieu sacré et par extension monument quelconque élevé pour marquer cet endroit, *Augusto-nemetum* (Clermont), *Tasi-nemetum* (ville de la Norique), le *fanum* des Romains, et aussi de VER, sur augmentatif, Vercingétorix, chef des guerriers, surcharge, surtaxe. Mais est-ce bien à une de nos piles que s'applique le texte de Fortunat ? j'émetts un doute.

* *

Un point est acquis : c'est que le mot *fanum* a désigné une tour massive, objet de vénération. Qu'on détermine bien cette expression *fanum* ; qu'on prouve que *vernetetum* est une pile ; la cause de M. Lièvre sera gagnée. Il l'a plaidée avec un grand art et beaucoup de savoir ; et s'il n'a pas donné une pleine lumière, il a beaucoup éclairé la question.

Donc les piles romaines, Pirelonge, Ebéon, le fa de Sireuil et le fa de Barzan sont des menhirs romanisés... jusqu'à nouvel ordre.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE NOVEMBRE 1888. — CHRONIQUE : Revue de la presse; avis et nouvelles; sociétés savantes. — NÉCROLOGIE: M^{me} Faucher de La Ligerie; Joseph Abba; Claire Bernard-Mareschal; Aimée Boffinet; Armand Coupard; Henri Curaudeau; Pierre Dubroca; Joseph Genis; Louis Léculliez; Adrien Phelippeaux. — LIVRES ET PÉRIODIQUES : Rouleaux d'arrêts au XIII^e siècle; Joseph Joubert; Lavoisier; Saint Eutrope à Vendôme, etc. — ARCHÉOLOGIE : Armées anciennes à Taillebourg; les plats d'étain; thermes de Saint-Saloine; huitres et murailles gallo-romaines; musée de Saintes; bassins antiques à Brives; description des remparts de Saintes par Lavoisier; fouilles et inscriptions à l'hôpital de Saintes. — VARIÉTÉS : Rochemont, Lonzac et les Gruel de La Frette; les trois femmes de Pierre Tallemant; un réfugié protestant, Jacques Fontaine; le roi des ribauds. — QUESTIONS ET RÉPONSES : Le mal de saint Eutrope, son culte à Tours et à Chartres; le chevalier d'Anthon Barberousse; la Saint-Fiacre à Mortagne; le jeu de paume à Cognac; André Auzuret, de Niort, curé d'Usseau; Jacques Estourneau, historien saintongeais; les Beaupoil Saint-Aulaire; les *ex-libris*; un évêque de La Rochelle; le comte Duchâtel. — BIBLIOGRAPHIE : *Saint-Vinet*.

CHRONIQUE

DES SOCIÉTÉS SAVANTES, MUSÉES, BEAUX ARTS, LETTRES.

SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

Séance du bureau (27 octobre). — Adoption du procès-verbal du 23 juin. — Admission de nouveaux membres. — Approbation du bail pour location d'un local. — La société prendra l'initiative d'une souscription pour que le nouveau pont de Taillebourg ait un souvenir de la victoire de saint Louis en 1242.

REVUE DE LA PRESSE

Ont rendu compte du *Bulletin* de septembre — article reproduit par le *Bulletin religieux* du 22 et le *Moniteur de la Saintonge* du 23 — les *Tablettes* du 18, qui signalent, « entre autres morceaux notables, un article nécrologique sur M. le baron Vast-Vimeux, un extrait substantiel de l'*Annuaire statistique*, une intéressante analyse du *Commerce rochelais*, l'examen critique d'un travail sur Royan et Cordouan et de l'*Histoire de*

la constitution civile du clergé... les curieuses notes sur les dernières fouilles de Saintes et les piles romaines...; »

L'*Écho rochelais* du 29, qui mentionne la nécrologie Cappon et Vast-Vimeux, la notice sur Maury et Delille, sur Delaitre; « la réponse péremptoire et bien spirituelle, où le plaisant s'allie au sévère, » sur le musée de Saintes; le compte-rendu de l'*Histoire de la constitution civile*, du *Commerce rochelais* et de l'*Annuaire statistique* : « Il nous faudrait tout citer pour être complet. Nous aimons mieux renvoyer le lecteur à ce fascicule; il aura du moins l'avantage de savourer ces pages si pleines d'érudition...; »

La *Charente-Inférieure* du 29, qui cite les « très bonnes pages » consacrées à Maury et à Delille, « l'attrayante étude » sur Delaitre, la note sur le filage de l'huile décrit par Plutarque, sur les fouilles de Saintes, « le très intéressant article sur les piles romaines, » les comptes-rendus de l'*Annuaire statistique*, le *Commerce rochelais*, etc.;

Le *Moniteur de la Saintonge* du 4 octobre, qui rappelle les articles sur Delille et Maury, « trois délicieuses pages » sur Delaitre, sur le changement des noms de rues, le filage de l'huile, « une réponse bien amusante, bien spirituelle, à ceux qui contestent à la ville de Saintes la propriété de son musée...; »

Le *Journal de Marennes* du 7, qui vante la « science profonde qui se trahit à chaque page, à chaque ligne du *Bulletin*, le style plein d'humour et quelquefois d'ironie maligne », et mentionne l'article sur Maury et Delille, sur Delaitre, sur le changement de noms de rues à Marennes, « la savante étude de M. d'Aussy » sur La Noue, « l'analyse consciencieuse et toujours impartiale » des ouvrages. « Tout le monde y trouvera de l'intérêt : et plus heureuse que le musée de Saintes, « qui n'appartient pas à Saintes, » mais dont la commission des arts, « la société archéologique » et je ne sais qui encore, revendique la propriété, la *Revue* est sans conteste à tous et pour tous. »

—
Ont publié le sommaire du numéro de septembre : La *Charente-Inférieure* du 19, le *Progrès* du 23, l'*Ere nouvelle* et l'*Union* du 27, l'*Indicateur* de La Rochelle du 29, le *Rappel charentais*, l'*Echo de Jonzac*, l'*Echo saintongeais*, le *Courrier de La Rochelle* du 30, la *Seudre*, le *Conservateur* et le *Journal de Royan* du 14 octobre.

—
Ont reproduit: Les *Tablettes* du 2 octobre, *Le filage de l'huile dans Plutarque* (Voir aussi dans le numéro du 6, une lettre de Dunkerque, qui cite l'*Art de nager*, par Thévenot (1782), où est un chapitre : « L'usage de l'huile et du goudron pour mettre les vaisseaux à l'abri des tempêtes »); l'*Union* du 4, *Delille, abbé de Saint-Séverin*.

—

Le *Bulletin de la société des antiquaires de l'ouest* (2^e trimestre de 1888) signale, dans le numéro de mai, l'article de M^{re} Barbier de Montault. *Un livre liturgique de l'abbaye de Saint-Séverin et Bobe-Moreau*.

Les *Tablettes* du 16 octobre, le *Courrier de La Rochelle* du 18, le *Bulletin religieux* du 20, la *Gazette des bains de mer* de Royan du 21, l'*Indépendant* du 30, signalent, dans le t. xvi des *Archives*, la « curieuse lettre » de La Hoguette sur le *Cid* à Blaye.

AVIS ET NOUVELLES

On sait comment, pour faire le nouveau pont de Taillebourg, l'administration des ponts et chaussées a renversé le petit monument qui rappelait la victoire de Louis IX sur les Anglais (1242). Il nous a paru nécessaire que le pont conservât ce souvenir si intéressant et si patriotique. Il ne s'agit pas de relever l'insignifiante pyramide, mais au moins de placer un souvenir de cet épisode d'histoire locale. Nous faisons donc appel à tous les amis de nos gloires nationales, à tous ceux qui gardent la mémoire des luttes de nos pères pour l'indépendance de la patrie, et qui croient bon de rappeler aux générations qui s'élèvent nos victoires les plus belles, la valeur de nos aïeux.

On peut adresser sa souscription au président ou au trésorier. Les noms des souscripteurs seront publiés.

A la fin de décembre et dans les premiers jours de janvier, aura lieu le recouvrement des cotisations pour l'année 1889. Suivant l'usage, le trésorier fera traite (13 francs, et 50 centimes pour frais) sur les sociétaires qui n'ont pas racheté leurs cotisations ou qui ne les envoient pas directement. Cette traite (13 fr. 50) est augmentée de 0,85, prix d'un colis postal, pour ceux de nos confrères qui veulent recevoir directement le volume annuel.

Il importe, pour la régularité du service que ces cotisations soient payées dès le début de l'année ; c'est sur le nombre des cotisations recouvrées qu'est fixé le chiffre du tirage du volume.

Rappelons que, moyennant une somme de 150 francs une fois versée, un sociétaire a droit, sa vie durant, à toutes les publications.

La société académique de Saint-Quentin a décerné une médaille d'argent grand module à M. Edmond Maguier, pour ses poésies. Rappelons qu'au premier concours ouvert par cette société, en 1828, le prix fut décerné au futur historien Henri Martin, pour un poème de 800 vers sur le siège de Saint-Quentin, en 1557. Connaissait-on Henri Martin poète ?

Le ministre de l'instruction publique a souscrit pour 20 exemplaires aux *Faïenceries rochelaises* de M. Musset; et l'auteur a été nommé, le 16 octobre, membre correspondant du ministère, pour la section des beaux arts.

Le conseil municipal de La Rochelle, dans sa séance du 5 octobre, a rétabli à 700 francs le crédit du musée Lafaille que les nécessités budgétaires avaient fait réduire à 400.

Le ministre de l'instruction publique et des beaux arts a donné au musée de Saintes l'*Enterrement d'une jeune fille*, de M. Laugée, et les *Pivoines*, de M^{me} Castagnary (M^{lle} Viteau), qui ont figuré au Salon, et qui doivent figurer à l'exposition universelle de 1889.

En souscription au petit séminaire de Montlieu, au prix de 6 francs pour les premiers souscripteurs : *Œuvres poétiques* de l'abbé A. Rainguet, supérieur du séminaire et chanoine de La Rochelle; deux beaux volumes in-8° de 500 pages chacun.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — Société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure; séance du 14 octobre : Lecture par M. Beltrémieux, du compte-rendu de l'excursion de la société Gay-Lussac à La Rochelle, publié par le *Petit Centre* de Limoges; d'un article du *Naturaliste*, de M. le docteur Charles Gérard, de Washington, sur les poissons souterrains; par M. Basset, du compte-rendu de l'excursion de la société géologique de France dans la Charente-Inférieure en 1887, rédigé par M. Cotteau; résumé, par M. Beltrémieux, d'articles insérés dans le *Bulletin d'acclimatation*, le *Naturaliste*, et les *Mémoires de la société zoologique de France*, tous relatifs aux migrations irrégulières vers l'Europe occidentale d'un genre de gallinacés qui habite les steppes de l'Asie centrale, le syrhapte paradoxal. On en a observé plusieurs passages en Angleterre (1859 et 1861) et en France (1863 et 1888). Le musée de La Rochelle en possède trois exemplaires provenant du passage de 1863 dans le département; par M. Lusson, d'articles des *Comptes-rendus de l'académie des sciences* sur les blessures produites par la balle du fusil Lebel; sur l'épuration des eaux d'égout par les procédés chimiques de Defosse, qui abaissent de 5 % à 0,69 % la proportion des matières fermentescibles; sur la surdité paradoxale décrite par le docteur Boucheron; par M. Foucaud, des observations de M. Bureau, professeur au Museum, sur le figuier à fruits souterrains du Yun-Nan; remarques du même sur la propagation rapide d'*Azolla filiculoides*, introduit il y a peu d'années dans le département; sur le mélange de certaines plantes des eaux salées avec des plantes d'eau douce dans les fossés de Lafond; présentation par M. Termonia de quelques

plantes rares qu'il a récoltées, cette année, dans le Var, parmi lesquelles sont à signaler : *asperula levigata*, *papaver setigerum*, *ranunculus lanuginosus*, *carex olbiensis*, *genista liniifolia* dont il a trouvé une station nouvelle.

NÉCROLOGIE

La société des *Archives* a une nouvelle perte à déplorer :

Le 3 octobre, est décédée à Saintes Marie-Christine-Philippine-Amalie Verchère de Reffye, veuve, depuis le 22 août 1870, de Paul-Sidrac-Ernest Faucher de La Ligerie, qu'elle avait épousé à Rochefort le 28 août 1838, d'une famille du Périgord, où elle avait possédé La Ligerie. C'est le père d'Ernest, Pierre-Omer Faucher de La Ligerie, qui avait acheté Les Fresneaux, en la commune de Saint-Georges des Coteaux. Née à Rochefort de Christophe-Marie Verchère de Reffye, maire de Rochefort (du 19 septembre 1813 au 24 décembre 1815), capitaine de frégate en retraite, commandeur de la légion d'honneur, mort le 24 décembre 1815, et de Marie-Thérèse Pain, Amalie de Reffye descendait d'une ancienne famille de Bourgogne, les Verchère de Reffye, dont on constate l'existence dès 1100 à Semur en Brionnais et à Marcigny sur les bords de la Loire. Hugues-François Verchère de Reffye, qui avait compulsé les riches archives de l'abbaye des bénédictines de Marcigny, avait fourni au *Grand dictionnaire* de Moréri plus de 700 articles historiques et généalogiques. Une branche des Verchère s'est établie au XVII^e siècle au Canada, où une Verchère s'est illustrée à quatorze ans en dirigeant contre les Indiens la défense d'un fort avec quelques soldats et ses serviteurs ; une province du Canada porte encore le nom de Verchère. M^{me} de Faucher était cousine du général de Reffye, à qui l'artillerie doit de si importants perfectionnements, l'inventeur de la mitrailleuse et du canon 7 qui porte son nom ; petite-nièce du général de Précy, chef de la révolte de Lyon contre la convention, et parente de notre confrère M. Faucher de Saint-Mauris, membre du parlement de Québec.

M^{me} de Faucher était une femme du plus grand mérite. D'une rare intelligence égale à sa générosité, elle avait très largement ouvert son salon aux artistes, qui étaient sûrs d'y trouver un accueil bienveillant et d'y faire apprécier leur talent. Une des premières, elle s'était fait inscrire parmi les membres de la société des *Archives*, dont elle suivait avec intérêt les travaux. Sa bienfaisance s'étendait partout. Jamais personne n'a fait en vain appel à sa générosité ; elle donnait largement, mais elle

donnait avec la condition du silence de ses bienfaits. Les habitants de Saint-Georges des Coteaux, où elle passait la plus grande partie de l'année, le savent bien, et les pauvres de Saintes aussi.

Ses obsèques ont eu lieu le 6 octobre. Son cercueil, couvert de couronnes de fleurs, a été accompagné, au cimetière de Saintes, par une foule nombreuse, malgré une pluie torrentielle et des rues qu'il fallait franchir sur des poutres. Le deuil était conduit par son fils, M. Ferdinand Faucher de la Ligerie, capitaine-commandant au 16^e régiment de dragons, par ses gendres : M. le comte Filippi de Baldissero, M. Henry de Morineau, chef de bataillon au 93^e de ligne, et M. Paul Méthé de Fontrémis, ancien lieutenant au 6^e hussards, et l'un de ses deux frères, M. Auguste Verchère de Reffye.

Le 12 août, est décédé à Saint-Jean d'Angély, où il était né le 28 janvier 1809, de Jacques Genis et de Marie Goguet, Joseph-Victor Genis, ancien curé doyen de Surgères, ordonné prêtre à La Rochelle le 16 juin 1832, vicaire de Saint-Eutrope à Saintes, curé en 1834 de Saint-Saturnin de Sesehaux et du Port-d'Envaux son annexe, en 1851 curé de Surgères en remplacement de Rémy Roul. Il donna sa démission en 1861, par suite de circonstances difficiles, et il se retira à Saint-Jean d'Angély, où il prêta au clergé paroissial un appui constant pour la direction des œuvres. Voir *Bulletin religieux* du 18 août et l'*Union conservatrice* du 23.

Le 3 septembre, est décédé à Mosnac Henri Curaudeau, curé de cette paroisse. Né à Cozes en 1807 d'une honorable famille, ordonné prêtre en 1836, il fut vicaire de Saint-Georges d'Oleron, puis curé de Soubise, de Saint-Sauveur de Nuaille, et enfin de Saint-Saturnin de Mosnac, où, depuis 47 ans, il défricha une terre depuis longtemps inculte, privée de pasteur, où tout était à refaire. Il laisse une église magnifiquement restaurée et embellie, les âmes relevées et édifiées, dit le *Bulletin religieux* du 8 septembre.

Le 5, est décédée à La Rochelle Marie-Louise-Claire Bernard, âgée de 79 ans, veuve de Gustave Mareschal, imprimeur et directeur de la *Charente-Inférieure*. Elle avait continué l'œuvre de son mari, qui a laissé de si agréables souvenirs, et s'était associé M. Martin, collaborateur actif et dévoué. Elle avait été longtemps présidente de la société de charité maternelle de La Rochelle, et était restée présidente honoraire.

Le 12, est décédé à La Rochelle Jean-Pierre Dubroca, époux de N. Allenet, âgé de 68 ans, originaire du département des

Landes, receveur de l'enregistrement en retraite dans la Charente-Inférieure, qu'il habitait depuis 36 ans. « D'un naturel bienveillant, dit l'*Echo rochelais* du 15, il se faisait un plaisir de mettre au service de tous ceux qui venaient le consulter la connaissance approfondie qu'il avait du droit ».

Le 16, est décédé à Villeneuve-la-Comtesse Louis-Pierre Léculliez, né à Croix-Comtesse, âgé de 85 ans, ancien suppléant du juge de paix de Loulay, et père de M. Emile Léculliez, conseiller d'arrondissement du canton de Loulay. Sur sa tombe, M. Alfred Meunier, avoué honoraire à Saint-Jean d'Angély, a fait l'éloge du défunt. Voir l'*Union*, de Saint-Jean, du 20.

Le 22, est décédé en son domaine de La Chaussée, commune de Saint-Savinien, près Grangent, à l'âge de 82 ans, Henri-François-Amédée Boffinet. Il avait été notaire à Saint-Savinien de 1832 à 1845, et était conseiller municipal, doyen d'âge du conseil général où il représentait, depuis le 26 mars 1866, le canton de Saint-Savinien. Né à Pont-Labbé le 3 août 1807, du mariage de Madeleine-Hélène Fourré, de Pont-Labbé, et de Jean-Henri Boffinet, d'une des plus anciennes familles de Saint-Savinien, qui fut receveur des douanes à Saint-Porchaire, à Montandre, à Saint-Savinien. Amédée avait un frère, Justin Boffinet, qui a été directeur de l'enregistrement et des domaines à La Rochelle ; il avait épousé Louise-Marie Bergier, fille de Bergier, notaire à Saint-Savinien, dont il a eu trois filles, l'aînée, Eugénie, mariée à Adolphe Leps, de Rochefort, ancien sous-intendant militaire à La Rochelle, les deux autres, Louise-Marie et Etiennette, à MM. Léon et Carlos de Clausade de Mazieux, anciens officiers de dragons. La cérémonie funèbre a eu lieu, le 25, en l'église de Saint-Savinien, où M. l'abbé Kuth a fait, avec émotion, l'éloge du défunt, en commentant ce mot de l'écriture : « Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur », et l'inhumation à Rochefort. MM. C. de Clausade, son gendre, Raymond Leps, lieutenant d'infanterie, et le docteur Brossard, ses petits-fils, conduisaient le deuil, suivis d'un nombreux cortège. M. Charles Thèze a prononcé, sur sa tombe, quelques mots éloquentes, où il a retracé la vie simple, mais dévouée à ses concitoyens, d'Amédée Boffinet. « Homme de devoir, disent les *Tablettes* du 25, Amédée Boffinet savait bien défendre les intérêts du pays qui l'avait choisi pour mandataire. Esprit chrétien, conservateur résolu, quoique peu militant, il n'a cessé d'affirmer sa fidélité aux principes qui sont les nations grandes et fortes ». Boffinet est l'auteur d'un opuscule, *Essai philosophique sur le doute et la foi au point de vue religieux et social*. Rochefort, imp. Ch. Thèze, 1859, in-8°, 111 p. (Voir *Tablettes* du 27).

Le 26, est décédé à Varzay, curé de cette paroisse et de Pes-sines, son annexe, Joseph Abba, né en 1837, ordonné prêtre en 1874, qui avait d'abord été sous-officier dans l'armée française. « Ferme de volonté, dit le *Bulletin religieux* du 29, il était également doux et simple de caractère ; et l'ensemble de ses qualités l'avait fait aimer de tous ceux qui l'ont connu ».

Le 27, est décédé à Mortiers, où il était curé depuis 30 ans, Louis Marie, âgé de 62 ans, né en 1827, ordonné prêtre en 1854, vicaire au Château d'Oleron. « Les paroissiens, dit le *Bulletin religieux* du 6, lui ont témoigné leur reconnaissance et leur attachement par leur attitude aux approches de sa mort et les regrets immenses qui ont éclaté autour de son cercueil ».

Le 5 octobre, est décédé à Migron, où il était curé depuis près de 14 ans, Armand Coupard, né en 1815, ordonné prêtre en 1838, d'abord vicaire à Surgères, puis curé de Bignay. « Affable envers tout le monde, écrit le *Bulletin religieux* du 13, il n'hésitait pas cependant à rappeler courageusement leurs devoirs à ceux qui les oubliaient ; mais il le faisait avec tant de tact et de bonté, que ces petits reproches indirects étaient toujours bien acceptés ». M. Morvant, curé-doyen de Burie, a fait en chaire l'éloge du défunt.

Le 7 octobre, est décédé à Rochefort Marie-Victor-Adrien Phelippeaux, époux de Louise Favin-Lévêque, de Rochefort, fille de Charles-Félix, commandeur de la légion d'honneur, capitaine de vaisseau en retraite, décédé à Rochefort le 2 mars 1880, et de Marie-Elisabeth Torchebœuf-Leconte, aussi décédée, âgé de 55 ans, docteur en médecine et en chirurgie, conseiller municipal de Saint-Savinien, ancien chirurgien de 2^e classe de la marine. Fils de Marie-François-Joachim Phelippeaux, docteur-médecin à Rochefort, où il est décédé en 1883, aussi médecin de la marine, qui a laissé au Sénégal les meilleurs souvenirs, et de Marie-Elisabeth Compan, il fit ses études au collège de Rochefort et au lycée de Poitiers. Entré à l'école de médecine navale de Rochefort, en 1851, embarqué comme chirurgien de 3^e classe sur l'*Entreprenant* pour la station des côtes occidentales d'Afrique ; puis comme médecin-major sur l'*Entrecasteaux* de la division du Brésil et de la Plata ; médecin de 2^e classe sur le *Coligny*, où il eut pour commandant en second le futur amiral Courbet, qui resta depuis son ami ; plus tard, prévôt de la salle des blessés, il donna sa démission pour exercer la médecine civile. En 1868, il s'établit médecin à Saint-Savinien, où il montra le plus grand dévouement à ses malades, en tout temps, surtout en 1870, où il dirigea l'ambulance que la famille De Laage avait établie dans sa propriété

des Forgettes. « Il apporta, dit sur son cercueil M. Duploux, directeur du service de santé de Rochefort (Voir *Tablettes* du 11 octobre), il apporta, dans l'exercice de la médecine civile, la même ardeur scientifique, la même abnégation. Travailleur infatigable, il trouva, au milieu des occupations absorbantes d'une nombreuse clientèle, le moyen de rédiger sur le massage, les accouchements, les polypes utérins, des travaux importants qui lui valurent le titre de membre correspondant de l'académie royale de Belgique... » Il avait inventé un instrument très commode et fort utile pour la trachéotomie.

M. Coudreau, pharmacien à Saint-Savinien, et M. le docteur Bourcy, médecin à Saint-Jean d'Angély, ont dit les derniers adieux à Phelippeaux sur sa tombe, à Saint-Savinien, et ont célébré son zèle comme médecin, ses qualités et ses talents comme praticien. Phelippeaux a publié entre autres ouvrages : *Notice biographique et bibliographique de Philippe Le Goust, médecin du XVII^e siècle*. Paris, Delahaye, 1879, in-8°, 19 p. (Lue à la séance du 12 mai 1879 de la société des Archives); — *Etudes pratiques sur les fractures à la campagne*. Anvers, imp. Buschmann, in-8°, 156 p.; — *Note sur le mandrin trachéotome*. Paris, Lauwereyns, 1884, in-8°, 21 p. Il laisse une fille, Marie-Ursule-Françoise-Léonie-Elisa-Marguerite, mariée à M. Pierre-Gabriel-Ernest Leps, lieutenant au 25^e régiment de dragons, en garnison à Tours.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES, XL, VIII, 1887, contient, p. 177 et 535, de M. Victor Langlois, *Rouleaux d'arrêts de la cour du roi au XIII^e siècle*. — Les *Olim* du parlement de Paris ont été longtemps considérés comme l'unique monument de la jurisprudence de la cour du roi au xiii^e siècle. L'essai de restitution d'un volume perdu de ces *Olim*, entrepris en 1863 par M. Léopold Delisle, amena ce savant à mettre en lumière certains documents jusqu'alors négligés et dont on a depuis reconnu toute la valeur. M. Langlois a étudié, analysé les *Rouleaux d'arrêts* de la bibliothèque de Carcassonne et ceux qui sont conservés dans les archives de la chancellerie d'Angleterre. Ces rouleaux, formés par des feuilles de parchemin cousues bout à bout, étaient envoyés, « clos sous le contre sceau royal » aux sénéchaux des diverses sénéchaussées, et les tenaient au courant de la procédure suivie dans chacune des affaires concernant leurs circonscriptions. Nous avons relevé, dans les documents extraits des archives d'Angleterre, quelques indications concernant la Saintonge :

Page 542, ROULEAU n^o 1^{er}: Super facto quinque hominum de

Bayssaco, Guillelmus Hugonis et Arnaldus de Vineis sunt positi in defectu ; Robertus Cormi, Petrus de Lassus et Guillelmus Villani prosequuntur causam ; et est factum propositum hinc inde, et articuli traditi, et auditores testium dati decanus sancti Ylarii Pietaviensis et cantor Xantonensis ; et dies ad aliud parlamentum, et est sciendum quod dictus Guillelmus Hugonis se excusavit propter infirmitatem, et senescallus fecit procuratores ad prosequendum causam Edm. Aud., magistrum R. de..., de Scossan et R. de Pinu, clericos, et quemlibet eorum in solidum (1277).

P. 547, Causa... contra majorem et juratos ac universitatem Burdegale, pro hominibus sancti Johannis Angeliacensis, quod possent habere merennium absque omni impedimento. (1270).

P. 548, ROULEAU n° II : Raymundus de Monte Alto petiit auditores suarum probationum mutari, quia dicebat se habere suspectum Guillelmum Endradi, canonicum Xantonensem, eo quod dicebant ipsum esse de consilio regis Anglie, quod fuit negatum ; est dictum etiam contra quod similiter magister Helyas Galteri erat nimis amicus dicti Raymundi ; et fuerunt dati auditores decanus sancti Severini Burdigalensis, et magister Johannes de Sotz, canonicus Xantonensis ; super quod dictus Raymundus fortiter contradixit propter dictum decanum quem pro constanti dixit esse de consilio regis Anglie et se obtulit hoc probaturum, sed non probavit (1281)...

Super inquesta Insule, cum prius essent auditores archidiaconus Xanctonensis et dominus Guillelmus de Falgayrolliis, miles, fuerunt mutati et dati prior Brivatensis et dominus Guido de Grandemonte, miles, et fuit littera super hoc impertrata...

Super inquesta de Junzac, fuit commissio renovata...

In facto Judeorum fuerat mandatum in alio pallamento cum littera aperta senescalis domini regis Francie Xantonensi, Pictaviensi et Petragoricensi quod non impedirent gentes regis Anglie in explecto Judeorum morancium in terra ipsius regis et ducis et maxima in terra Xantonensi regi Anglie per dominum regem Francie restituta ; et senescallus Xanctonensis calumpniabatur istud mandatum dicens quod non extendebatur nisi ad Judeos morantes in domanio regis Anglie et sic non ad Judeos morantes in terris baronum suorum. Et in hoc pallamento fuit habita littera aperta quod hoc intelligebatur de Judeis morantibus in terra regis Anglie, et in terris baronum suorum vel alibi...

Cum gentes senescalli Xanctonensis domini regis Francie occupassent prioratum sancti Stephani de Mauritania, et inde expulissent gentes sive servientes regis Anglie qui erant ibi ad defendendum priorem dicti loci de violencia et injuria, fuit mandatum senescallo Xanctonensi dicti regis Francie, quod suos servientes indè removeret et servientes regis Anglie reponeret ibidem, vel, si causam haberet quare hoc fieri non deberet, quod illam proponeret in proximo pallamento et super hoc citaret hos omnes quos sibi videretur hoc tangere posse (1281 et 1282).

Page 555, ROULEAU n° III : In causa appellacionis Roberti Jordani, militis et Gaufridi, patris sui ; contra dictum senescallum et Petrum Rampnulphi, militem, appellatum, fuerat facta prima productio ; et fuit concessa secunda et dati auditores primi : scilicet dominus Johannes de Soz, canonicus Xanctonensis, et prior de Trizay (1283).

In causa appellacionis Petri de Didonia contra dictos senescallum et Petrum Rampnulphi, fuit eodem modo processum...

Impetrata fuit littera ad senescallum Xanctonensem regis Francie quod causam furcarum diructarum per gentes regis Anglie domino Helye de Rabania, militi, de feudo, ut dicitur, episcopi Xanctonensis, remittat ad curiam, loco ressaitsito.

Item alia quod castrum Talamonis recederet gentibus regis Anglie usque ad proximum parlamentum.

Item alia quod citaret abbatissam et conventum Xanctonenses et multos alios in citatione expressos, responsuros Petro Tardat, clerico, vassallo dicti regis et ducis, et ipsi regi super his que spectant ad feudum dicti regis et ducis.

Item, alia quod mandata alias sibi facta a curia super advocatione castellanie Montis Guydonys ; super (summa) marcharum argenti debita ratione pedagii Xanctonensis ; super injuriis castellani de Paracolio... (*Inachevé*).

P. 563, ROULEAU n° IV : In proxime preterito parlamento yemali, modo est annus, fuerat ordinatum per curiam quod super hiis que dominus de Ponte tenet in feudum a regi Anglie et a Karrofensi et sancti Johannis Angeliacensis abbatibus tam de.... quam de non, inquireretur regi Anglie ; et in proxime preterito parlamento estatis fuerat idem factum et littera ad inquisitores super hoc impetrata ; deinde dictus dominus de Ponte qui alias noluerat advohare plene, misit ad hoc parlamentum litteram sigillo suo, ut prima facie videbatur, sigillatam, in qua continebantur ea que advohabat se tenere à dominis predictis : pauca siquidem a rege Anglie et multa, quasi totam terram suam, ab abbate Karrofensi, licet gentes regis Anglie non instarent quod fieret aliqua advohacio, set peterent quod inquireretur. Et proposuerant contra dictam advohationem quod eidem advohationi non erat in aliquo standum quantum ad possessionem, vel proprietatem cum actum fuisset quod de feudis hujus modi inquireretur. Et specialiter quia manus mortua sit, nec per emptionem... per advohationem poterat acquirere de... in baronia aliqua sine consensu baronis. — Pars vero adversa dixit quod standum erat advohationi licet inquiri posset... ad... mala vel bona sine prejudicio domini de Ponte advohantis. Et super hoc fuit facta littera curie Francie cujus tenor sequitur et littera domini de Ponte in qua continebatur... advohacio fuit habita sub sigillo curie Francie, cujus tenor similiter sequitur.

Suivent les lettres de Philippe le Bel : Actum Parisiis, dei Veneris post Oculi mei, anno Domini M° CC° octogesimo octave

vo ; et celle d'Hélie Rudelle, seigneur de Pons et de Montignac.
— L'aveu n'a pas été transcrit.

D. A.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE L'YONNE, 1888, 1^{er} semestre, contient *Usages, croyances, traditions, superstitions, etc., dans le département de l'Yonne*, par M. Moiset. Le même sujet est traité, par M. Decoux-Lagoutte, dans le *Bulletin de la société des lettres, sciences de la Corrèze*, 3^e livraison de 1888, page 482.

BULLETIN DU PROTESTANTISME du 15 septembre, contient de M. Delorme, *Le méreau dans les églises réformées de France. Saintonge*. Au n° 20 est dessiné le méreau qui porte P. C., « initiales de Port-Charente. Saint-Savinien (Charente-Inférieure)... était appelé autrefois Port-Charente. » Nous connaissons ce nom Saint-Savinien du Port, mais non Port-Charente. Au n° 21 figure celui de La Tremblade : un berger debout, sonnant de la trompe, appuyé sur sa houlette, avec ses brebis à ses pieds ; au revers : NE CHAIS POINT PETIT TROUP^U. ST LUC. c^e XII, v^t 82, type qu'on trouve aussi par Royan, Saintes, Barbezieux, etc.

BULLETIN RELIGIEUX DE LA ROCHELLE, du 4 août, contient *Sainte-Radégonde de Courant*, par M. F. P.; — du 27 octobre, notice sur Marie-Juliette Boyer, en religion sœur Rosalie de Jésus, fille de la Sagesse, née au Gua, le 26 avril 1843, décédée le 13 octobre 1888 à Saint-Laurent sur Sèvre.

Le *Conservateur* de Marennes du 7 octobre. — reproduit par le *Moniteur de la Saintonge* du 21 — répondant à cette affirmation, souvent répétée, qu'avant 1789 il n'y avait pas d'écoles. cite la déclaration de Louis XIV, du 31 décembre 1698 : « Vou-lons qu'on établisse, autant qu'il sera possible, des maîtres et des maîtresses dans toutes les paroisses où il n'y en a point, pour instruire les enfants... » et donne la liste des instituteurs qui, en 1784, dans l'arrondissement de Marennes actuel, rece-vait un traitement du roi : Arvert, Beaugeay, Chaillevette, Do-lus, Moeze, Montierneuf, La Tremblade, Le Château d'Oleron, Le Gua, Marennes, Saint-Denis, Saint-George et Saint-Pierre d'Oleron, Saint-Jean d'Angles, Saint-Just, Saint-Nazaire, Saint-Sornin, puis Bourcefranc, Breuillet, Mornac, Royan, Saint-Froult ; et conclut que si Beaugeay et Saint-Froult avaient des écoles, les autres paroisses plus importantes en devaient avoir, et payées par les paroisses, ce qui fait qu'on ne les trouve pas sur la liste officielle.

Le COURRIER DE LA ROCHELLE, du 19 septembre, publie *Légende sur La Repentie*, histoire d'une vieille femme qui a fait échouer un navire sur la côte, et qui s'en est *repentie*. Éparignons les frais d'imagination, et rétablissons l'orthographe ancienne, *arpentis*, qui est le même mot qu'*appentis*

COURRIER DE L'ART du 7 septembre contient *Collections de la nouvelle salle du musée de Cluny*, où l'auteur, M. C. Gabillot, parle encore des faïences de Henri II au château d'Oiron, près de Thouars, après le mémoire de M. Bonallé qui les place à Saint-Porchaire (Voir *Bulletin*, VIII, 104 et 351, et fait naître Palissy « en Saintonge », au lieu de l'Agenais (Voir *Bulletin*, VI, 346), et mourir en 1589, au lieu de 1590.

La FRANCE PROTESTANTE, VI^e volume, 2^e partie (1888) contient les notices de FOREST à GASPARDIN, parmi lesquelles nous citerons : Forestier, de Forin, le capitaine Forteau et de Fos, de La Rochelle, les Foucaudes dont parle d'Aubigné, Foucher, la famille Fouqué de Saint-Seurin et de Tonnay-Boutonne, dont le *Bulletin* a souvent parlé, Fradin, Franc de Marennes, de France, François, ministre à Berneuil, de Franquefort, Frogé de La Rigaudière, Gà, Gabaret, Gabart, ministre à Gemozac, Gabiou, « maire du Douhet ? », Gaborit, Gaborin, Gaillard, Gallaudet, de Mauzé, Gallet, Gargoulleau, Garesché, Garnaud, Garnier, Garreau, Garriison, Gaschot.

JOSEPH JOUBERT, MORALISTE. 1754-1824, par Alfred Monnet, ancien député des Deux-Sèvres à l'assemblée nationale, ancien sénateur. Niort, Clouzot, 1887, in-8°, 48 pages.

Cette étude a pour but de rappeler à notre génération un penseur et un écrivain qui « consacra sa vie à opposer aux sophismes des uns l'évidence de la vérité, et au septicisme des autres le rayonnement de la foi et de l'idéal. » Joseph Joubert, né d'un médecin à Montignac en Périgord le 6 mai 1754, élève des docteurs à Toulouse, fut d'abord, à Paris, en relations avec Marmontel, La Harpe, d'Alembert et Diderot : « Singulier disciple, dit Sainte-Beuve, élève éprouvé, finalement platonicien et chrétien, épris du beau idéal, étudiant et adorant la piété, la chasteté, la pudeur; ne trouvant, pour s'exprimer sur ces nobles sujets, aucune forme assez éthérée, aucune expression assez lumineuse. » Après la terreur, son ami Fontanes, grand-maitre de l'université, le fit inspecteur général; il fut l'ami de Châteaubriand, de Chénedollé, de Pange qu'avait chanté André Chénier, de mesdames de Vintimille, de Guitaut, de Beaumont, l'Egérie de Châteaubriand. Chaque soir, Joubert avait, depuis Toulouse, l'habitude d'écrire quelques réflexions, quelques pensées. C'est de ces pages intimes qu'après sa mort Châteaubriand a tiré

(1838) le volume charmant, *Recueil de pensées*, qui fut une révélation ; et qui plus tard, en 1842, heureusement complété par Paul de Raynal (2 vol. in-8°), excita l'enthousiasme des lettrés et des connaisseurs. « Nul livre, dit Sainte-Beuve, ne couronnait mieux que celui de Joubert cette série française, ouverte aux *Maximes* de La Rochefoucauld, continuée par Pascal, La Bruyère, Vauvenargues, et qui se rejoint par cent retours à Montaigne. » M. Alfred Monnet n'a pas, après le critique des *Portraits littéraires* et Sylvestre de Sacy, après Saint-Marc de Girardin, après Paul de Raynal, hésité à revenir sur ce délicat et profond penseur ; et il a bien fait : on ne saurait trop faire connaître l'auteur de ce délicat ouvrage, *Pensées, essais, maximes*. Il a finement analysé son œuvre en racontant sa vie assez simple ; et, en fondant habilement dans son texte une foule de pensées de Joubert, il inspire le vif désir de le lire tout entier. C'était son but ; il est atteint.

LAVOISIER, 1742-1794, *d'après sa correspondance, ses manuscrits, ses papiers de famille et autres documents inédits*, par Edouard Grimaux. Paris, Alcan, 1888, in-8°, 399 p. (Voir plus bas, page 410).

Ouvrage complet sur une des plus célèbres victimes de la révolution, volume savant sur l'un des plus grands savants modernes, le livre de notre compatriote M. Grimaux, œuvre d'érudition et d'écrivain, jette une vive lumière sur un point de notre histoire et sur l'histoire de la science à la fin du siècle dernier. Antoine-Laurent Lavoisier n'a pas été seulement un illustre chimiste ; il a été aussi fermier général ; de là des détails sur le système financier de l'époque, la ferme générale et les fermiers généraux ; de là, des renseignements précis sur le rôle administratif, j'oserais dire politique, si le mot appliqué à Lavoisier ne paraissait pas déplacé, de Lavoisier, membre de l'assemblée provinciale de l'Orléanais, député suppléant à l'assemblée nationale. Tout ce côté de la vie du personnage est étudié ici pour la première fois ; on en peut dire autant de sa vie de famille et de madame Lavoisier, dont l'auteur montre l'intelligence et le dévouement. Il nous initie aux débuts de cette famille qui commence à Antoine Lavoisier mort en 1620, simple postillon, dont le fils, devenu maître de poste, a des petits-fils qui furent procureurs, avocats au parlement, et qui finit par notre Lavoisier, qualifié écuyer, c'est-à-dire gentilhomme. Les découvertes et l'importance des travaux du chimiste et de l'agriculteur, son désintéressement, sont dignement appréciés ! Et cette intéressante biographie, qui a une bibliographie complète et tous les accessoires d'un ouvrage de ce genre, portraits, maisons, pièces inédites et pièces à l'appui, se termine par l'épisode lamentable qu'on sait, la mort sur l'échafaud (8 juin 1794) des trente fermiers généraux, parmi lesquels était Clément de Laage de Bellefaye, né à Saintes en 1744. « La république, avait dit

Coffinhal, juge au tribunal révolutionnaire, à qui M. Grimaux, après l'avoir discuté, rend définitivement ce mot féroce, la république n'avait pas besoin de savants ».

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE DE NIORT, t. v, 1888, contiennent : *Procès-verbal de la démolition de treize temples en 1664*, par MM. Guichard ; *Les armes de Niort* ; *Les chants populaires de l'épiphanie en Poitou*, par M. Desavire ; *Les revenus et les dépenses de l'hôtel de ville de Niort avant 1787*, par M. H. Proust.

RECUEIL DE LA COMMISSION DES ARTS du 1^{er} octobre : *Mémoires de Boisrond* (suite), *Le fief du Cormier* (suite), et *Varia*. Ce numéro ne contient aucune attaque contre la société des Archives.

REVUE DE GASCogne, septembre 1888, *Quelques grottes pré-historiques de La Tenarèze*, par M. l'abbé Breuils.

REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE de juin-juillet : M. Castagnary, par M. R. Maury.

LES SAINTES RELIQUES DE VENDÔME, par l'abbé Ch. Métais. (Orléans, Herluison, 1888, in-8°, 72 pages).

Dans cet opuscule, formé d'articles de la *Semaine religieuse* de Blois (1887-1888), M. le curé de Saint-Rimay a plus d'une fois parlé de saints Saintongeais. D'abord, en 1070, l'évêque de Chartres consacre dans l'abbaye de Vendôme une chapelle en l'honneur de Marie, des saints Eutrope et Léonce, évêques de Saintes. (Voir *Saint Eutrope dans l'histoire*, p. 187); et Mabillon raconte, *Annales Benedictini*, v, 24, que le corps de saint Eutrope a été transféré de Saintes à Vendôme en 1040, par Geoffroy Martel, comte d'Anjou. Puis, « en 1353, l'abbé Duplessis transférait le « chef de saint Eutrope » du prieuré d'Availles dans son église abbatiale de Vendôme », ce que je ne comprends pas très bien, le chef de saint Eutrope n'ayant jamais quitté l'église haute de Saint-Eutrope à Saintes que pendant les dévastations des protestants. En troisième lieu, le général de la congrégation de Saint-Maur accorda, l'an 1645, « à M. Le Conte, conseiller aux grands jours, aumônier de la reine, et intime ami de la maison, des reliques des saints André, Eutrope, Bienheureux, pour en faire présent à l'église de Montoire. » Enfin, un catalogue (après 1661) des principales reliques visitées à la Trinité indique : « Insignis alia reliquia est corpus integrum S. Eutropii, episcopi et martyris, quod multum colendissimum fundator Santonibus in suum charissimum advexit monasterium. Ludovicus de Crevanto abbas argentea capsula quæ adhuc superest illud inclusit. Et tandem caput ejusdem sancti primi Santonensium episcopi argenteo iconismo donatum est anno 1661 » ; c'est-à-dire le corps entier de saint Eutrope, et le chef de saint Eutrope

« donné en 1661 », écrit M. Métais, quand le texte dit « enfermé dans un reliquaire d'argent en 1661. » Dans les processions, la chasse de l'évêque de Saintes marchait la dernière et était portée pieds nus. Il est encore fait mention du corps et du chef dans l'inventaire de 1790-92. Mais en 1794 le conventionnel Jacques Garnier, de Saintes, qui, huit ans plus tard devait assister à la reconnaissance du chef de saint Eutrope à Saintes, pour l'avoir vu, touché et mesuré en 1789, et qui offrait dévotement en 1807 le pain bénit dans l'église du saint (Voir *Saint Eutrope dans l'histoire*, p. 398), ayant envoyé de Blois l'ordre de « se défaire de tous les hochets de la superstition, — il arrivait bientôt lui-même à Vendôme —, les reliquaires furent brisés et les reliques profanées. Mais une partie des ossements fut soustraite par Antoine Cheron, concierge du district ; et l'évêque d'Orléans Bernier les authentiqua en 1803 ; parmi elles, étaient des reliques des saints Eutrope et Léonce. Celles de saint Eutrope avaient un magnifique reliquaire de bois en forme de basilique gothique. Mais, en 1851, Théophile Pallu du Parc, évêque de Blois, ancien vicaire général de La Rochelle, les fit disparaître et les remplaça par de nouvelles reliques tirées du tombeau de Saintes, *unum ex articulis*, ou deux phalanges des doigts. Celles de saint Léonce consistent en un fragment de côté de 0^m16 de longueur, et un autre de 0^m08, avec une vieille inscription : « Reliquiæ sancti Leontii, epis. et conf. »

ARCHÉOLOGIE

TAILLEBOURG. — Les journaux annoncent la vente, à Cognac, chez M. Rangé, doreur, rue d'Angoulême, de nombreuses armes anciennes, épées et poignards, recueillies par un scaphandrier dans le lit de la Charente, aux environs de Taillebourg.

UN PARC A HUITRES A POITIERS. — Sous ce titre, M. Alfred Barbin a publié, dans le *Bulletin de la société des antiquaires de l'ouest* (2^e trimestre 1888), p. 468, une note qui confirme ce que nous avons souvent dit : les amas d'huîtres gallo-romaines que l'on trouve à Saintes, à Jarnac, à Niort, que l'on constate à Clermont-Ferrand, sont bien des viviers, des réservoirs, où les riches romains conservaient le précieux mollusque.

PUITS ROMAINS. — A Saint-Saloine, rue Adolphe-Brunaud, le sieur Barraud a trouvé trois puits romains, placés deux l'un à côté de l'autre, et à 20 mètres du troisième ; ils ont à l'ouverture : le 1^{er}, 0^m75 et 0^m82 de diamètre ; le 2^e, 0^m64 à 0^m71 ; et le

3°, 0^m60 à 0^m65; l'ouverture, de forme circulaire, n'est pas régulière. Le dernier fournit une eau excellente; le déblaiement des deux autres n'est pas terminé: on y a trouvé force moëllons, deux fûts de colonnes de 0^m34 et 0^m41 de diamètre: un chapiteau dorique de 0^m37 au carré; puis des tuiles à rebord de 0^m55 sur 0^m40; quelques fragments de poterie rouge. Des murs sous le sol en tous sens, des aires bétonnées, indiquent que sur ce point il y avait de nombreuses habitations.

LES THERMES DE SAINT-SALOINE. — Le sieur Morand, qui, l'an dernier, s'est rendu acquéreur des thermes publics de Saintes, à Saint-Saloine, a découvert et déblayé trois couloirs se coupant à angle droit; le seul mur qui soit complètement déblayé a 7 mètres de longueur, et une hauteur de 3^m15 jusqu'au sol; il s'élevait plus haut; chaque couloir est large de 0^m70; les murs sont appareillés avec des cordons de briques de distance en distance. Dans le mur nord est une excavation profonde, vaste conduit où peut se tenir un homme debout; il n'est pas encore déblayé. On trouve beaucoup de débris de poteries.

LES PLATS D'ÉTAIN

Les faïences de la Saintonge et de l'Aunis ont donné lieu à des monographies intéressantes; il serait temps maintenant de s'occuper de la vaisselle d'étain et de ne pas attendre que les derniers plats soient fondus. On trouve, au fond de nos villages, des échantillons de la fabrication locale qui n'ont aucune valeur artistique, mais qu'il serait bon d'étudier pour recueillir les marques. Saintes, Pons et Jonzac ont eu des ateliers; d'autres villes, sans doute, en ont eu aussi. Voici la description des pièces que j'ai pu étudier. J'engage nos confrères à chercher d'autres types et à les décrire.

Je connais à Barbezieux un plat rond au dos duquel sont gravées deux marques en relief dont la plus grande est du module d'une pièce de vingt centimes. Ces deux marques sont rondes; celle de gauche représente un pot de fleurs à deux anses; au bas les lettres A S, au-dessous, un croissant. Dans la marque de droite on lit cette légende: IONSACQ 1691; au milieu est un C surmonté d'une couronne.

J'ai vu dans la commune de Barret un autre plat qui porte aussi au dos trois marques rondes de petit module. La première représente un cœur entre deux D; au-dessus, un croissant entre deux étoiles; au-dessous, deux palmes; on voit sur la seconde une rose entre les lettres P R; au-dessus, une couronne; dans la troisième on lit PONS 1691; un C couronné. Les M^{es} Pintiers de Pons.

La date de 1691 se retrouve avec le C couronné sur des plats marqués XAINTES. J'en ai vu un à Barbezieux. Je laisse à nos

confrères le soin d'expliquer ces marques et surtout la persistance de la date de 1691 et du C couronné.

J. P.

LAVOISIER ET SA DESCRIPTION DES REMPARTS DE SAINTES

Notre compatriote, M. Edouard Grimaux, professeur à l'école polytechnique et à l'institut agronomique, agrégé de la faculté de médecine de Paris — il est né à Rochefort le 3 juillet 1835, de Pierre-Chéri Grimaux, 2^e pharmacien en chef de la marine, professeur à l'école de médecine navale, chevalier de la légion d'honneur, 1735-1860, et de Véronique-Cornélie Bouet — vient de publier un ouvrage important, *Lavoisier* (Voir plus haut, page 406), dont la *Revue des deux mondes* nous avait déjà fait connaître deux chapitres. M. Grimaux a eu à sa disposition les papiers de famille de Lavoisier, conservés aujourd'hui au château de La Canière près Aigueperse, par M. Léon de Chazelles, ancien préfet. Il a pu tracer, pour la première fois, un portrait fidèle du fondateur de la chimie moderne ; il nous fait connaître, respecter et aimer Lavoisier. Il nous montre en lui, non-seulement le savant, mais l'économiste, le membre de l'assemblée provinciale de l'Orléanais, et le financier. Il fait enfin un tableau bien intéressant de la vie d'une famille bourgeoise à la fin de XVIII^e siècle. Nos lecteurs voudront lire, sans doute, ce livre, composé avec l'érudition la plus scrupuleuse et dont l'auteur a su rendre la lecture particulièrement attachante. Il a été publié avec luxe par l'éditeur et est accompagné de dix belles gravures. M. Grimaux a bien voulu nous communiquer un fragment inédit de Lavoisier que l'on trouvera ici avec plaisir. C'est une courte description de quelques unes des antiquités de Saintes, écrite par Lavoisier en 1778. Lavoisier avait fait adopter par Turgot, en 1775, un plan de régie économique qui devait confier la fabrication de la poudre à des administrateurs agissant pour le compte de l'état, tandis que jusque-là elle était confiée à des fermiers qui réalisaient d'énormes bénéfices. Nommé l'un des quatre régisseurs, le 30 juin 1775, il apporta, dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, le soin et l'activité qu'il mettait à tout ce qu'il entreprenait. Il fit créer, par l'académie des sciences, un prix destiné à récompenser le meilleur travail sur la manière la plus avantageuse de produire le salpêtre ; parmi les concurrents qui eurent des mentions honorables se trouvait Charles Romme, professeur de mathématiques à Rochefort, frère du futur conventionnel. En avril, mai et juin 1778, Lavoisier entreprit, avec Clouet, une excursion pour reconnaître les terres salpêtrées ; il visita Blois, Tours, Vendôme, Saumur, Chinon, Châtellerault, Poitiers, Ruffec, Angoulême, Saintes.

« En sortant de Saintes par la porte d'Eguerre, on trouve à gauche, un reste de fortification dont les parois sont faites de

débris de colonnes canelées d'ordre corinthien d'un excellent goût. Les fusts ont deux pieds de diamètre, et en outre deux pouces, de chaque côté de canelure. Chaque morceau a près de 3 pieds de long; il y a 20 morceaux environ.

« Il y a sous terre près les fortifications, à la partie occidentale de la ville, en dehors, une colonne enterrée de 9 à 10 pieds de longueur; elle est unic, non canelée; elle est d'un seul morceau; il y en a 2 ou 3 autres dans les environs.

« On trouve des morceaux de marbre blanc. Un peu plus loin on voit des tombes d'une seule pièce avec un couvercle, avec les ossements et la terre humaine.

« Il y a encore en cet endroit un reste d'aqueduc, et la base d'un pilastre sur pied qui annonce l'emplacement d'un édifice près des tombes.

« On voit à quelque distance de là un bout de mur peint à fresques; mais on n'y distingue rien. Le fond est une terre bolaise jaune et du sable grossier.

« On retrouve près Saint-Eutrope d'anciennes murailles de fortification; il y a des espèces de niches.

« Au sud-ouest de la ville, à moins d'un quart d'heure, est un amphithéâtre ovale de 250 pieds au moins, garni de portiques. Ce cirque était creusé en terre de trois côtés; on y entrait du côté de la ville par des portiques qui étaient comblés autour.

« La ville de Saintes était dans les environs du cirque.

« Portique d'entrée a 13 pieds de diamètre; 3 ouverts de chaque côté de 10 pieds, un ensuite de 7 1/2, le reste fermé de terre; point d'architecture.

« Il paraît qu'il y avait une galerie souterraine qui provenait du temple. »

Au moment où l'on démolit ce qui reste des murs qu'avait vus Lavoisier, il nous a paru à propos de publier cette note autographe de l'illustre chimiste.

L. D.

LES MURAILLES GALLO-ROMAINES.

Le *Bulletin monumental* a publié l'article suivant :

« La ville de *** vient d'être témoin d'un acte de vandalisme honteux, qui ne manquera pas de soulever l'indignation de la France entière. Un de ses monuments historiques les plus précieux tout au moins, qui, par son caractère d'ancienneté aussi bien que par les grands souvenirs qui s'y rattachent, méritait le plus d'être désigné au respect des générations modernes, n'existe plus, pour ainsi dire, que de nom seulement. C'est en vain que l'on chercherait maintenant à se rendre compte de l'importance de nos murailles gallo-romaines..... a, d'un seul coup, privé les amis de la science d'un intéressant objet d'étude. Deux membres de la société archéologique ... ont bien tenté quelques efforts pour faire surseoir à cette profanation, mais en vain. Que les touristes et les archéologues qui ont trop

tardé à visiter le *castrum* des ...ones renoncent désormais à l'espoir de venir l'étudier ; nous le répétons, nos murs n'existent plus pour eux.

» Tous ces faits ne sont-ils pas déplorables, surtout lorsque d'autres villes ne craignent pas de voter des sommes relativement considérables pour faire réparer leurs vieilles murailles, bien moins précieuses et bien moins appréciées sous tous les rapports que ne l'étaient les nôtres. »

BASSINS GALLO-ROMAINS A BRIVES.

Dans les premiers jours d'octobre, à 200 mètres environ de la gare de Brives, dans la direction du Pérat, et non loin de l'endroit où, en 1874, ont été découvertes des sépultures anciennes (Voir *Bulletin monumental*, t. xli. p. 83), le sieur Dannièrre-Moulin, gabarrier au bourg de Brives, a rencontré dans une pièce de terre, au fief des Sablons, des substructions gallo-romaines, que notre confrère, M. Bouhard, nous a aussitôt signalées.

A dix centimètres du sol, étaient trois bassins formés sur les bords de briques et fragments de briques disposés horizontalement et noyés dans le ciment. Une couche de ciment de 0^m03, composée de chaux et de briques pilées, revêt l'intérieur. Les fragments de briques sont plus gros dans le fond. Aux quatre encoignures ascendantes et aux quatre du fond est une moulure semi-circulaire qui semble avoir été appliquée après coup : car elle se détache facilement. La profondeur actuelle est de 0^m65 ; mais elle a été plus considérable, parce que les bords affleurent presque le sol ; et la charrue a dû les écrêter souvent. L'épaisseur des bords est de 0^m36 aux extrémités du bassin, 0^m26 sur les flancs. Il y a, à l'intérieur, 2^m10 de long sur 1^m35 de large. Au fond est une cavité ronde de 0^m55 de diamètre, peu profonde, qui semble destinée à faciliter le nettoyage du bassin, ou peut-être à recevoir l'appareil qui élevait l'eau.

Un bassin encore en place est posé du levant au couchant ; les deux autres, aujourd'hui brisés, sont dans la direction du nord au sud ; ils ne formaient qu'un bloc de maçonnerie et touchaient au précédent par un coin. Tous reposent sur la banche et ont mêmes formes, mêmes dimensions, même apparence. Un notable fragment a été donné au musée de Saintes par le propriétaire.

Étaient-ce des baignoires, comme on l'a écrit ? Trop grandes pour une seule personne, ces auges le sont à peine assez pour deux. On n'y voit aucun trou au fond pour l'écoulement des eaux ; et l'on ne peut supposer qu'après chaque bain, on épuisait la baignoire avec un seau, sans compter la difficulté de les nettoyer soigneusement. Étaient-ce des tombeaux ? Rien ne l'indique ; la forme en serait étrange, et même, en supposant qu'ils aient été antérieurement fouillés, ils ne laisseraient pas

de montrer encore quelques traces de sépulture. On n'y a recueilli que des molaires de ruminants, un petit crâne d'animal et quelques poteries.

Ne faudrait-il pas voir là des réservoirs, des espèces de citernes? Mais pourquoi trois identiques? Une seule, de dimensions égales aux trois, semblerait plus naturelle.

A la hauteur du fond du bassin existait une espèce de conduit, formé des tuiles qui avaient presque toutes perdu l'un de leurs rebords; elles se joignaient par les deux extrémités sans bord, l'autre extrémité reposant sur le sol; dans l'ouverture triangulaire formée par ces tuiles qui ont, celles qui sont encore enterrées, 0^m48 de long sur 0^m35 de large, étaient des pierres; elles sont dans une argile très grasse. Étaient-ce des tuyaux de drainage?

MUSÉE DE SAINTES

Ce n'est pas la première fois que l'on fouille le terre-plein de l'hôpital et que l'on démolit le mur gallo-romain qui lui sert de clôture. Sans parler des temps passés, où l'on remaniait, abattait, reconstruisait les remparts de la ville de Saintes, il est connu qu'au commencement du xix^e siècle on trouva là des richesses qui font la gloire de notre musée. L'année 1815-1816 fut particulièrement féconde. Plus tard, 1811, 1853, 1862 donnèrent aussi d'importants résultats. Malheureusement il n'a pas été tenu ou conservé un journal de ces fouilles, qui nous offrirait aujourd'hui de si utiles points de comparaisons. La désignation « remparts de l'hôpital », qu'on lit dans les ouvrages, est trop vague. Quelle partie des remparts? Qu'y a-t-on découvert, outre les quelques pierres conservées au musée? Quelle était la disposition des assises? Jusqu'à quelle profondeur et sur quelle étendue a-t-on fouillé? Voilà ce qu'il serait important de connaître. Aussi la faute commise alors ne sera pas répétée, nous l'espérons. Certainement on enregistre jour par jour les objets rencontrés, monnaies, tuiles, briques, poteries; les diverses assises sont constatées, et les pierres qui les composent; on note la place qu'occupait chaque fragment; le voisinage d'une frise ou d'un chapiteau n'est pas indifférent pour se rendre compte de la façon dont on a procédé, et aussi pour le rapprochement des matériaux d'un même édifice. Nous pourrions donc avoir, nous et nos successeurs, des renseignements précis, exacts, au besoin des plans, coupes, dessins et photographies, toutes choses dont nous regrettons vivement l'absence.

L'hospice a conservé le souvenir des réparations qu'il a faites lui-même à ses murs de clôture; mais il est des fouilles qui n'ont pas laissé de traces dans ses archives; ce sont celles dont il n'a pas eu à s'occuper, qui n'ont pas été opérées à ses frais. D'après ses registres, le bureau d'administration décide, le 28 novembre 1850, la réédification « des murs soutenant le monticule sur lequel est assis l'hospice et qui domine des maisons et des

jardins appartenant à divers particuliers ; ces murs sont tombés en partie et menacent ruine en d'autres parties » ; et il approuve le devis et le cahier des charges dressés, le 24 juin, par l'architecte Fontorbe. Le 29 janvier 1848, il avait demandé l'autorisation d'aliéner, pour réparer les murs, un pré situé au Bois d'Amour, à Saintes, dont la vente avait produit 17,210 fr. Le 2 février 1851, l'adjudication des travaux, construction de deux murs de soutènement joignant le jardin du sieur Bourbon et le bâtiment du sieur Rullier, est faite à Michel Morice, entrepreneur de travaux publics, à 25 0/0 de rabais sur la somme de 6,117 fr. 72. Le 16 août, on s'est aperçu que le mur qui devait être démoli sur 13 mètres dans la partie joignant Rullier, menace ruine sur 11 autres mètres, et l'on propose au préfet un devis supplémentaire ; enfin, le 8 juillet, on reconnaît la nécessité de porter à 5 mètres au moins la hauteur du mur, primitivement fixée à 3 mètres. Le jardin de Bourbon étant en contre-bas de celui de l'hospice de 3 m. 50, c'est le moins qu'on puisse faire d'élever les clôtures à 5 mètres. La dépense fut, cette fois, de 4,961 fr. 25, après le rabais de 1,653 fr. 75.

En 1859, le mur du jardin au nord qui borde la rue « où passent les habitants de Saint-Eutrope et de Saint-Macoux », était, en partie tombé ; le reste menaçant ruine. Or, l'hospice possède la halle de Pont-Labbé, qui probablement lui avait été donnée comme bien de huguenots. Il l'aliénera ; et il demande (10 mars 1860) que la somme en provenant serve à refaire les murs. Un décret du 26 mai 1860 autorise cette vente à la ville de Pont-Labbé moyennant 5,000 francs. Le maire profite de l'occasion pour élargir la rue, qui aura dès lors 10 mètres, et il emploie l'atelier de charité à faire les déblais qui sont considérables. L'hospice payera le surplus de la dépense, d'abord « par 900 francs de vieux matériaux, qui seront remis à l'entrepreneur à titre d'acompte pris sur la somme de 5,000 fr. portée au budget. » Prosper Massiou a été choisi pour ces travaux ; et il a eu 2,980 fr. 37, plus les matériaux. Notons, en 1866, une reconstruction de mur par le même moyennant 6,500 fr., et, le 10 janvier 1868, une délibération pour enlever un tertre appelé le cavalier formant 1,400 mètres cubes de terre, qui ont été ôtés par l'atelier de charité moyennant 500 francs.

C'est de la démolition de 1860 que sont venues 17 pièces : 7 fûts cannelés, 3 chapiteaux à feuilles de laurier et d'acanthé, 4 frises, 3 caissons, dont M. le baron Eugène Eschassériaux a fait don au musée archéologique de la ville de Saintes. Ces débris avaient été, ainsi que nous l'avons dit, abandonnés à l'entrepreneur comme vieux matériaux ; et Prosper Massiou, des blocs enlevés au mur de l'hospice, construisit, rue Saint-Eutrope, la maison qui porte le numéro 5. Tous auraient passé dans des bâtisses nouvelles, murs de l'hospice ou maisons. M. Eschassériaux averti demanda ceux-ci à l'entrepreneur, par l'intermédiaire de Chailloleau. Massiou les lui céda contre un égal volume

de pierres à tirer de la carrière. Un fût porte encore la trace de la scie qui allait le débiter.

A ces 17 morceaux, M. Eschasseriaux a joint un chapiteau trouvé à Courcoury, près du tumulus, et en tout semblable aux chapiteaux du musée, et enfin la pierre de fondation du couvent des cordeliers à Saintes, posée par l'évêque Louis de Bassompierre.

M. l'abbé Noguès, curé de Dampierre-sur-Boutonne, a offert au musée archéologique de Saintes la pierre matrice qui a servi à couler en plomb l'inscription de Guillaume, abbé de Saint-Séverin (XI^e siècle), dont le *Bulletin* de la société des Archives, VIII, 276, a publié la reproduction.

LES FOUILLES DE SAINTES

(*Bulletin*, VI, 230 ; VII, 152, 305, 346 ; VIII, 24, 180, 387).

Dans notre dernier numéro, à propos des fouilles de l'hôpital de Saintes, nous disions que, jusqu'à ce moment, un seul débris épigraphique avait été rencontré. Le mot n'était pas tout à fait exact : il y en avait d'autres ; mais pour qui n'a pas la foi d'abord, cette foi qui transporte les monuments démolis, puis les yeux perçants qui voient, à travers un mètre ou deux de pierre fort dure, une croix sur un cippe et la volute d'une crosse dans la pomme de pin d'un tympan triangulaire, il était très incommode et non moins impossible de deviner des inscriptions à dessein enterrées dans le sol, ou chargées de moëllons entassés exprès. Pourtant voici quelques nouveaux débris :

I

Un premier fragment placé dans la muraille comme revêtement extérieur, au niveau du sol du jardin de M. Léon Chapsal, a 0^m50 de longueur, 0^m50 de hauteur et d'épaisseur. Les lettres ont 0^m15 à la première ligne, 0^m11 à la deuxième et 0^m10 à la troisième :

C. IVL///
PATI///
SAC///

Il ressemble fort à ce fragment dont parle Chaudruc de Crazannes, p. 34 et 138, *Antiquités de Saintes* (1820) :

C. IVL///
PATR///
SAC///

qu'il dit trouvé en 1815, et qui, selon lui, ne laisse aucun doute sur la destination du temple : car, « la grandeur des lettres,

leur forme, leur dimension et leur pureté attestent un monument du siècle d'Auguste » ; et « l'académie royale des inscriptions et belles lettres », pensait que ce commencement d'inscription votive « était relatif à cet empereur », qui fut *pater patriæ* l'an 2 avant Jésus-Christ, ce qui daterait ce temple d'Auguste, et il lisait :

C·IVLIO CAESARI DIVI F· AVGVSTO· PONT· MAX·
PATRI PATRIAE COS... IMP... TRIB· POTEST...
SACRVM DECVRIONES ET POPVLVS MED· SANT·

C'est peut-être aller vite en besogne que de conclure, sur ces trois moitiés de mots, à une dédicace d'un temple, et d'un temple à Auguste, par les Santons, qu'il appelle *populus medianensis Santonum*. Mais le fragment est perdu. Y avait-il PATR ou PATI ? Un fac-simile donné par Crazannes diffère, à la seconde ligne, de la copie typographique citée dans le texte de son livre; on y lit bien PATI et non PATR. Si au moins l'archéologue avait indiqué les dimensions de la pierre et des lettres !

II

Un second fragment, long de 0,88, haut de 0,50, épais de 0,83, et incomplet des deux extrémités, porte ces caractères, qui ont à la première ligne 0,15, à la seconde 0,11 et à la troisième 0,10 :

/// O · C O N C ///
///S·NEPOTI·PR///
///RD·ROMAE·I///

Le premier O de la première ligne a un point au milieu, ainsi que le D de la troisième. On lit aisément :

[IVLI]O·CONC[ONNETODVBNI.....]
[PATI]S·NEPOTI·PR[AEFECTO.....]
[SACE]RD[*oti*]ROMAE·E[T]

III

Le troisième morceau, qui a de hauteur 0,50, de longueur 0,41 et 0,83 d'épaisseur, montre trois lignes incomplètes aux deux extrémités, et dont les lettres ont 0,15, 0,11 et 0,10 ; le T de la dernière ligne est plus grand que les autres, et l'O de la seconde a le point dans la panse.

/// VETO ///
///CTO·FA///
///I·STI·AD///

ce qui veut dire [CONCON]NETO[DVBNI....]
[PRAEFE]CTO · FA[BRVM]
[AVG]VSTI·AD[CONFLUENTEM....]

IV

Puis un quatrième, qui a même hauteur et même épaisseur que les précédents et de longueur à la partie supérieure 1 mètre, porte les mots suivants, qui ont, comme les autres, 0,15, 0,11 et 0,10. A la fin de la première ligne il y a la panse d'un O, d'un C ou d'un G, et de la dernière le premier jambage d'un V; ainsi:

/// V I C T O R I · A G ///

/// I L I T V M · C O H O ///

/// C · I V L I V S · V O L T · V

qu'on peut restituer :

V I C T O R I · A G [E D O M O] P A T I S
[M] I L I T V M · C O H O [R T I S]
C [A I V S] I V L I V S · V O L T [I N I A T R I B V] V [I C T O R]

Ces fragments ont été publiés par M. Espérandieu, dans la *Revue poitevine* du 15 octobre,

« Un cinquième fragment, dit-il, serait, paraît-il, ainsi conçu :

EDOMO
... ARVM
FILIVS

« Quelle était cette cohorte.... *arum* ? Il n'est pas impossible de le trouver. Parmi tous les noms de cohortes qui pourraient convenir, en raison de leur terminaison même, il faut avant tout en choisir un de très court, puisque l'espace dont on dispose sur la pierre se trouve forcément très limité. Or, dans la longue et fort intéressante liste des troupes provinciales publiée par M. Mommsen dans l'*Ephemeris*, t. v, pages 164 à 249, nous ne trouvons que les noms de cohortes suivants :

[I. Augusta Brac] arum ;
[IIII. Brac] arum ;
[I. Belg] arum .

« Les deux premiers, le premier surtout, tels qu'ils viennent d'être donnés, ne peuvent pas être acceptés. On ne pourrait songer à restituer tout au plus que (I Brac) arum, et les monuments épigraphiques que l'on connaît n'ont pas encore donné ce nom. Il en résulterait donc, à notre avis — en admet-

tant qu'il ne s'agisse pas d'un nom de cohorte entièrement nouveau, — que C. Julius Victor aurait été tribun des soldats dans la première cohorte des Belges, *prima Belgarum*. Les deux premiers noms de cohortes d'ailleurs, l'un et l'autre fournis par des inscriptions d'Afrique, paraissent avoir été plus particulièrement portés par des troupes de ce pays ».

En réunissant ces cinq débris, on a :

C.IVL[I]O . C O N C [O N]NETO[DVBNI F*(ilio)* VOLT*(inia tribu)*] VICTORI AGEDOMO
PAT[I]S.NEPTI . PR [AEFE]CTO . FA[BRVM . TRIBVNO M][LITVM.COHO[RTIS....] ARVM
SA C[E]RD*(oti)*ROMAE.E[T.AVG] VSTI . AD [CONFLVENTEM]C*(aios)*IVLIVS.VOLT.V[ICTOR]FILIVS

En français : A CAIUS JULIUS VICTOR, FILS DE CONCONNE-
TODUBNUS, DE LA TRIBU VOLTINIA, PETIT-FILS D'AG[EDOMO]
PAS, PRÉFET DES OUVRIERS, TRIBUN MILITAIRE DE LA...
COHORTE..... ARVM, PRÊTRE DE ROME ET D'AUGUSTE AU
CONFLUENT, CAIUS JULIUS VICTOR, SON FILS, DE LA TRIBU
VOLTINIA, A FAIT ÉLEVER CE MONUMENT.



Ces nouveaux fragments complètent donc du même coup et cette inscription et le texte de celle qui est au musée. Nous avons maintenant, d'une façon certaine, le nom du grand-père AGEDOMOPAS ; et d'une façon presque certaine, le numéro et le

nom ethnique de la cohorte. On retrouve encore là l'autel de Rome et d'Auguste dont nous donnons ici la figure, empruntée au *Bulletin épigraphique*, dont elle forme l'emblème. Après cela nous espérons qu'il n'y aura plus d'incrédule et que nos archéologues saintongeais ne s'obstineront plus à placer, d'après le plan de La Sauvagère, l'autel de Rome et d'Auguste au confluent non de la Saône et du Rhône, mais de la Charente et de la Seugne.

Ainsi c'est toujours Conconnetodubnus.

Il semble vraiment qu'il n'y en ait que pour lui ; lui, c'est toujours lui qu'on rencontre dans nos murailles, ou ses fils ; encore ne se livre-t-il que par fragments ; on dirait que le maçon a pratiqué l'opération césarienne, et que sa pince n'a pu l'extraire qu'en morceaux. Au moins si ces morceaux variaient ; mais ils sont les mêmes ; ils se répètent ; nous avons deux fois les mêmes inscriptions ; et les deux ont quelques lacunes au même endroit. Voyez le guignon ! toujours le débris important, caractéristique manque à l'appel ; c'est à croire qu'un dieu malin, jaloux des curieux, ennemi des savants, et voulant laisser divaguer les archéologues pour les railler ensuite, dissimule avec soin ce bout de pierre qui achèverait l'inscription et le sens de ce monument funéraire, ou bien l'enterre vite dès qu'il a revu la lumière perdue depuis quatorze ou quinze siècles. Je suis bien sûr que si M. l'abbé Laferrière, au lieu de ce qu'il espère y rencontrer, découvrirait, dans les remparts de l'hôpital de Saintes quelque fragment épigraphique, fût-il important, il ne s'empresserait pas de renverser, la face contre terre, une pierre de cent kilos portant des caractères gravés, pour forcer les curieux d'histoire santone, les amateurs de textes gallo-romains, à creuser avec les ongles en dessous afin y d'épeler des doigts les lettres capitales ; il ne l'enfouirait pas de nouveau sous des monceaux de matériaux pour le dérober à tous les regards, aux yeux des profanes comme à la curiosité légitime des habitants de Saintes, et à l'avidité de connaître des érudits qui suivent avec intérêt ces fouilles. Jadis à Sanxay le père de La Croix convoquait tout le monde, petits et grands, savants et ignorants, journalistes et archéologues, à voir, à examiner, à discuter ses trouvailles, ses trouvailles à lui, puisqu'il les faisait à ses frais ; il sollicitait les avis, montrait libéralement ses moindres découvertes, et leur conquérait ainsi une bonne et immense popularité.

VI

Je cite pour mémoire, un fragment de cippe très insignifiant, mais qui est visible pour tous. Il porte dans un fronton mutilé :

ET

M

l'E renversé uni au T, ce qui veut dire ET M(EMORIÆ), et quelques débris de lettres dont il n'est pas facile de tirer un mot.

Il existe bien encore d'autres inscriptions, mais elles sont peu importantes : épitaphe d'un père ou d'un fils, fragments sans grande valeur, que nous publierons plus tard. En attendant, si l'on connaît d'autres inscriptions, qu'on veuille bien nous les communiquer ; on peut être sûr qu'elles ne seront pas enfouies sous des décombres, ou mises sous clef comme certains fragments qui, depuis quinze mois, attendent le plein jour.

VARIÉTÉS

I

ROCHEMONT, PRÈS DE SAINTES. — Le t. xi des *Archives* contient, p. 122, l'aveu rendu, le 11 août 1612, par Pierre Gombaudo, conseiller du roi et son avocat au présidial de Saintes, à Isaac de Beauchamps, seigneur de Bussac, pour son fief de Rochemont, en la paroisse de Fontcouverte, près de Saintes, propriété qui appartient, depuis 1884, à notre confrère M. Théodore Guillet, membre du conseil général de la Charente-Inférieure. Dans le t. ix, p. 387 du *Recueil* de la commission des arts, nous trouvons les noms de quelques possesseurs antérieurs. Gabriel-François-Xavier Barthou, marquis de Montbas, lieutenant de vaisseau, chef de brigade de la compagnie des gardes de la marine au département de Brest, avait eu la terre en épousant, l'an 1771, N. veuve du Mesnil, qui l'avait achetée 30,000 francs. Il y avait, en 1782, acquéreur à 50,000. Rochemont passa à Isidore Lacarry, lieutenant général des armées navales en 1781, au département de Rochefort, décédé vice-amiral à Fontcouverte le 29 novembre 1801, âgé de 82 ans, né à Toulouse de Joseph Lacarry, conseiller au parlement. Vers 1830, Rochemont appartenait à Coutent, dont les héritiers l'ont vendu à Denis-Eutrope-Louis Baudry, ancien notaire, qui l'a laissé à son fils, M. Etienne Baudry. (Voir p. 95, *Etudes et documents sur la ville de Saintes*).

II

LONZAC ET LES GRUEL DE LA FRETTE. — Un collaborateur a demandé (*Bulletin*, iv, 74) comment les Gruel, « des plus minces gentilshommes de France », selon Saint-Simon, *Mémoires*, iv, 128, « seigneurs de La Frette, dans le Perche, un des plus légers fiefs de France », étaient devenus seigneurs de Lonzac. M. Paul de Lacroix, dans le *Mémorial de Saintes* du 1^{er} juillet, nous l'apprend.

Jeanne de Genouillac, dame de Lonzac, unique héritière — son frère mourut en 1544 — du grand maître de l'artillerie Jacques Galiot, avait épousé d'abord Charles de Crussol, vicomte d'Uzès, chambellan de François 1^{er}, grand pannetier de France, qui mourut en 1546 laissant huit enfants, puis, en 1563, Jean-Philippe Ringrave, comte palatin du Rhin, né en 1521.

Son fils, le duc de Crussol d'Uzès, vendit la terre de Lonzac aux Pons. Henri d'Albret, deuxième du nom, baron de Pons et de Miossens, comte de Marennes, eut, d'Anne de Gondrin de Montespan, huit enfants au moins, entre autres : César-Phébus d'Albret, gouverneur de Guienne, maréchal de France; François-Amanieu d'Albret, comte de Miossens, seigneur d'Ambleville; Antoinette d'Albret, qui épousa, le 6 avril 1637, René Gruel de La Frette, fils du gouverneur de Chartres, et apporta à son mari le comté de Lonzac. De cette union naquirent : René-Henri, comte de Lonzac, décédé en 1667; Louis-Henri, dit l'abbé de La Frette; René, comte de Lonzac après son frère aîné, qui épousa, en 1668, Marie de Boismorin, laquelle, sans enfants de lui, se remaria, en 1676, à Louis de Pons, marquis de Thors; et Antoinette-Renée Gruel de La Frette, morte sans postérité de son union avec Antoine d'Aydie de Ribérac.

III

LES TROIS FEMMES DE PIERRE TALLEMANT

(Bulletin, v, 269, 175, 407).

Pierre Tallemant, le père de des Réaux a-t-il eu trois femmes : Elisabeth Bidault, mademoiselle Yvon et Marie Rambouillet ? M. Georges Musset craint fort que cette demoiselle Yvon ne soit le résultat d'une erreur de Montmerqué. Il base son opinion sur ce que les registres de l'état civil établissent qu'Elisabeth Tallemant, née le 20 février 1614, et Paul, né le 25 février 1616, sont enfants d'Elisabeth Bidault, et que Gédéon, né le 2 novembre 1619, est fils de Marie Rambouillet, de sorte qu'il y a moins de trois années entre la naissance du dernier enfant d'Elisabeth Bidault et le mariage du père avec Marie Rambouillet; d'où cette réflexion de notre savant confrère : « Trois femmes en trois ans c'est beaucoup ». Et encore cet espace de temps doit-il être fortement diminué, si l'on s'en rapporte au ministre Merlin qui inscrit en son *Diaire*, à la date du 14 novembre 1617, le décès de madame Tallemant, laquelle « paraît être Elisabeth Bidault ». Conclusion : il n'y a pas de place pour mademoiselle Yvon.

Est-ce bien sûr ? Je ne serais pas aussi affirmatif ; et, pour moi qui crois au mariage Yvon ; je lui trouve sa place, rien que par un calcul d'arithmétique. Comptons : du 14 novembre 1617 — je raisonne dans le sens de l'hypothèse du temps le plus restreint — au 2 novembre 1619, il y a 24 mois moins 12 jours. Est-ce que Pierre Tallemant, veuf le 14 novembre 1617, n'a pas pu se marier au bout de neuf mois, donc en août 1618, à cette demoiselle Yvon que l'on repousse ? Celle-ci a bien pu — malheureusement pour elle — dépasser au bout d'un ou de deux mois de mariage ; ce qui nous conduit en octobre 1618. Son époux, pas aussi inconsolable qu'on voudrait qu'il fût, se remaria au bout de fort peu de temps — admettons deux mois de larmes — à

Marie Rambouillet; alors nous voici en janvier 1619; neuf mois après, le 2 novembre, apparition justifiée de Gédéon. On n'est pas très formaliste dans cette famille Tallemant, et on se rit assez des strictes convenances.

Le système que je viens d'indiquer peut, j'en conviens, trouver bien des incrédules, et je le produis, sans y tenir outre mesure; j'ai une autre façon plus sérieuse de défendre le mariage Yvon. Selon moi, ce n'est pas Elisabeth Bidault qui est décédée le 14 novembre 1617; elle est morte presque aussitôt après la naissance de son fils Paul, en février ou mars 1616, de suites de couches, et alors tout s'enchaîne: on n'a plus besoin d'abréger les délais de la douleur du mari, comme je le faisais plus haut. Pierre Tallemant au bout de neuf mois — en décembre 1616 — a pu conduire devant le ministre du saint évangile, mademoiselle Yvon; celle-ci a pu mourir quelques mois après, et je ne serais pas éloigné de croire que c'est elle dont Merlin enregistre le décès au 14 novembre 1617 « morte enceinte », dit-il. Un an après, Tallemant a pu prendre sa troisième femme, Marie Rambouillet, vers novembre 1618. Ils ont eu parfaitement le temps de livrer au monde, le 2 novembre 1619, celui qui sera un jour l'amusant conteur des *Historiettes*. D'ailleurs, il n'y a pas à douter de l'existence de Paule Yvon — mademoiselle Paulivon — comme l'écrit Montmerqué: elle était la sœur de cet original de Paul Yvon, sieur de La Leu, maire de La Rochelle en 1611; époux de la sœur de Pierre Tallemant; elle se trouva ainsi la femme du beau-frère de son frère.

LA MORINERIE.

IV

HISTOIRE D'UN RÉFUGIÉ. JACQUES FONTAINE (1).

C'est une singulière histoire que celle des *Mémoires* de Jacques Fontaine, de La Tremblade en Saintonge. En 1838, une traduction anglaise en a été publiée à New-York par les soins d'une seconde arrière-petite-fille de l'auteur, M^{me} Anne Maury. Une seconde édition (1853) a suivi, puis une troisième à Londres; et enfin, en 1877, M. le pasteur Castel a donné des éditions anglaises une traduction française, aujourd'hui épuisée.

Mérimée, dans la *Revue des deux mondes* rendant (1^{er} septembre 1853) compte de la 2^e édition anglaise, faisait des vœux pour qu'« on publiât un jour la version première de Jacques Fontaine, dans cette belle langue du XVII^e siècle, non moins admirable dans les mémoires des gens du monde que dans les livres des

(1) *Mémoires d'une famille huguenote, victime de la révocation de l'édit de Nantes. Souvenirs du pasteur Jacques Fontaine*, publiés pour la première fois d'après le manuscrit original [par P. Vesson, pasteur, président du consistoire de Toulouse, officier d'académie]. Toulouse, société des livres religieux, 1887, in-8°, xv-400 pages.

grands écrivains »; et il avait raison. Le *Bulletin de la société du protestantisme* (1877 et 1880, t. xxvi, 529 et xxix, 547), a publié *Deux fragments inédits du manuscrit original des mémoires de Jacques Fontaine*. L'édition qui vient de paraître, faite d'après l'un des deux originaux écrits par Fontaine lui-même, et retrouvée par le docteur C.-W. Baird, de New-York, a le mérite, dit l'éditeur, de reproduire le texte complet et authentique des mémoires dans la langue où ils ont été originairement écrits. M. Vesson a soin de nous prévenir, dans une préface, qu'il a dû rectifier, en la modernisant, l'orthographe défectueuse de l'écrivain.

Prosper Mérimée disait: « On ne doit pas s'attendre à trouver dans ce livre des appréciations politiques profondes, ni même ingénieuses; il n'y faut chercher ni modération ni vues exactes: livre d'émigré, c'est tout dire. » Nous ne rappellerons pas ici ce que nous en avons dit dans le *Bulletin des Archives*, t. III, 29; mais nous en tirerons certains détails que nous compléterons ou éclaircirons à l'aide de recherches personnelles.

C'est l'histoire de ses ancêtres, et sa propre vie, que Jacques Fontaine a entendu léguer à ses enfants. Bien qu'il la commence à l'année 1500, par Jean de La Fontaine, « père de son grand-père », il passe entièrement sous silence les causes et les conséquences de la réformation. Il renvoie, il est vrai, aux historiens pour connaître « les abominables persécutions, troubles et guerres civiles de religion qui désolèrent la France ». Mais si ses descendants n'apprennent jamais les événements que par ses *Mémoires*, ils ne verroient autre chose que « potences dressées pour éteindre le nom de la vraie religion », et les protestants « harassés et outrés par les injustices qui leur étaient faites, contraints de prendre les armes, non contre leur prince, mais contre leurs persécuteurs ». Et cependant un historien belge de valeur (1), qui a admirablement étudié cette époque, n'hésite pas à dire que « le xvi^e siècle, où la foi, antique base du droit aussi bien que de la liberté, fut ouvertement reniée, où le trouble des idées trouva de toutes parts un écho dans la violence des faits, restera à jamais, par ses luttes cruelles et sans cesse renaissantes, une ère voilée de deuil ». A part les ressentiments dont les réfugiés étaient animés contre le gouvernement de Louis XIV et le catholicisme, et qui se manifestent à chaque page de son livre, d'où certaines expressions méprisantes à l'adresse de l'église romaine et de la royauté, les *Mémoires* de Jacques Fontaine sont écrits avec honnêteté.

« Nos ancêtres étaient nobles », dit-il; « notre nom était originairement *De la Fontaine*, ainsi que cela se peut encore voir dans les registres de La Rochelle; mon père est le premier

(1) M. le baron Kervyn de Lettenhove : *Les Huguenots et les Guenz*. Bruges Beyaert-Storie, 6 vol. in-8°, t. I^{er}, p. 1, 1883.

qui ait ainsi altéré et tronqué partie de son nom. » Jean de La Fontaine est né dans le comté du Maine, « autour de l'an 1500, vers 1504 ou 1505, et aussitôt qu'il put porter les armes, son père lui procura une commission dans la maison du roi François 1^{er}. » Le père et le fils embrassèrent « la religion protestante aussitôt qu'elle fut prêchée en France, qui fut vers l'an 1535 ». Jean, après le premier édit de paix, se retira au Mans. De ses quatre garçons, l'aîné « demeura dans le pays ». Le second, Jacques de La Fontaine, âgé de douze à quatorze ans, s'enfuit avec Abraham et un autre plus jeune; ils ne s'arrêtèrent nulle part, « jusqu'à ce que Dieu les conduisit à La Rochelle, lieu assez sûr alors pour les protestants. Ils y arrivèrent mendiant leur pain. Quelqu'un eut pitié d'eux. Un cordonnier, craignant Dieu, prit chez lui l'aîné, Jacques, en affection, et lui apprit son métier. Ils vécurent tous trois assez pauvrement, jusqu'à ce qu'ils eurent atteint l'âge de vingt ou vingt-cinq ans. » Jacques eut d'abord deux filles : « l'aînée fut mariée à un Reau, fort bon marchand grasseux de La Rochelle. L'autre fille se maria à un Bouquet. Après ces deux filles, naquit Jacques de La Fontaine, mon père, autour de l'an 1603, qui est l'unique garçon qui ait vécu des enfants de mon grand-père Jacques, et le dernier enfant qu'il ait eu. » Abraham de La Fontaine n'a point eu « d'enfants mâles » ; mais il laissa une fille qu'il « maria à un Brusseau ». Le troisième frère n'a pas laissé de famille après lui.

Jacques Fontaine en vient ensuite à la descendance des deux filles de son grand-père. Relevons seulement, dans cette nomenclature, une fille Bouquet, mariée en premières noces, à La Rochelle, avec un Binan; et, en secondes noces, avec un Arnould, maître d'école à La Rochelle. Le grand-père, Jacques de La Fontaine, fut empoisonné par sa seconde femme : les médecins « tirèrent d'affaire » la victime; et la coupable fut pendue.

Jacques Fontaine, père du narrateur, était « d'un génie extraordinairement capable pour les études », et Jacques Merlin (1), pasteur à La Rochelle, le prit en amitié. « Il se dédia au saint ministère », devint « précepteur et conducteur d'un des parents de M^{me} la comtesse de Royan (2) », fréquenta le collège de Saumur, voyagea en pays étrangers, fit à Londres la connaissance d'une fille Thompson, avec laquelle il passa « des promesses de mariage », puis revint en France avec son jeune seigneur. A peine arrivé, il est établi « par l'autorité du synode »,

(1) Né à Alençon le 5 février 1566, mort après 1620, auteur du *Diaire* publié dans le tome v des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, 1878. Il n'est pas question des Fontaine dans le *Diaire*.

(2) Madeleine de Champrond, morte en novembre 1641, fille unique de Michel de Champrond, président aux enquêtes du parlement de Paris, avait épousé, en 1622, Philippe de La Trémoille, marquis de Royan, comte d'Olonne, sénéchal de Poitou, mort en 1670.

pasteur des églises annexes de Vaux et Royan (1). Un an après (1628), il retourna en Angleterre y chercher la femme « à qui il avait donné sa foi ». Ils vécurent douze ans ensemble à Vaux, et eurent plusieurs enfants, dont : Jacques, Pierre, Jane, Judith et Elisabeth, les seuls « qui aient fait famille ». Il demeura veuf un an, « puis, autour de l'an 1641, il se remaria avec ma mère, Marie Chaillou, de la Rue-au-Roy, à un ou deux milles de la ville de Pons, une belle bruno d'environ vingt-cinq ans. Ils ont vécu environ vingt-cinq ans ensemble et ont eu plusieurs enfants, dont cinq ont fait famille, savoir : Pierre, Jacques, Suzanne, Marie et Anne (2). » Chaillou père était un bon et riche bourgeois, qui a laissé quatre garçons et trois filles. L'aîné devint ministre hollandais aux îles de Tabago; le second fut médecin à Archiac, le troisième apothicaire, le quatrième chirurgien. Le second fils se maria à Chaillevette. La fille aînée fut mariée avec le père de « M. Bouillon »; la seconde fille à un Duamel, chirurgien à Gemozac. La fille aînée du « grand-père » Chaillou épousa un de La Rouce, « qui se disait noble »; « ma mère était la seconde des filles. » Anne, la troisième et dernière, fut mariée à Jagauld, sieur de Longchamps, ministre de Gemozac, qui était d'une famille « papiste », et avait étudié pour être prêtre.

Le ministre de Vaux « avait une grande famille et tenait quantité de pensionnaires qu'il instruisait ». Il acheta un « bien-fonds appelé Jenouillé, et une métairie près de là appelée Jaffé (3) ». Il mourut d'apoplexie en 1666, âgé de 63 ans. Peu de temps après son établissement à l'église de Vaux, Jacques Fontaine fut demandé pour aller servir l'église de La Rochelle, « qui donnait presque le double de revenu à ses ministres ». Il

(1) « M. de La Fontaine », pasteur de Royan, prêche à Marennes le 27 janvier 1630. « M. Fontaine », pasteur de Royan, prêche à Marennes les 23 octobre 1631 et 15 avril 1633. Il « impose » les mains à Olivier Loquet, ministre de Marennes, le 4 juillet 1660; il est assisté du ministre Jacques Papin, de La Tremblade, et il est indiqué « pasteur de l'église de Vaux ». (*Archives du greffe de Marennes*. Voir aussi *Bulletin* de la société des archives, t. vii, 1887, p. 265.) Jacques Fontaine aurait-il été aussi ministre de Saint-Just? Sur les registres de Marennes nous lisons : « M. Fontaine, le fils, pasteur de l'église de Saint-Just », prêche le 18 avril 1660. Sur ceux de Soubise : M. Fontaine, « pasteur de l'église de Saint-Just », baptise Jeanne Pellerin le 8 janvier 1662. Il baptise aussi à Saint-Jean d'Angle le 3 juillet 1661, mais sans indication de résidence. Ce qui est positif, c'est que Jehan Dumesny ne paraît plus à Saint-Just à la fin de 1659; il exerçait à La Rochelle, si l'on s'en rapporte à un acte de baptême du 21 décembre de ladite année, où on lit : « Par mons^r Dumesny, a pres(en)t ministre de l'église de La Rochelle ». Estienne Rivet, « cy-devant ministre à Saujon », dont le nom figure sur les registres de Saint-Just pour la première fois le 11 juillet 1663, n'aurait pas été le successeur immédiat de Dumesny. (*Ibidem*).

(2) Anne Fontaine présente au temple de Marennes, le 11 janvier 1632, avec Jacques Posnot, Anne Dislé, fille de Pierre et de Catherine Raoul. (*Archives du greffe de Marennes*.) Anne Fontaine ne saurait être qu'une des deux sœurs du ministre, la femme Reau ou la femme Bouquet.

(3) Jaffé, sur la limite des communes de Royan et de Saint-Sulpice. Jenouillé ne figure ni sur la carte d'état-major, ni sur celle du service vicinal; mais Jacques Fontaine nous apprend qu'il est né à Jenouillé, « dans le village de Chatelars ».

refusa. Royan, dont le temple fut démoli quelque temps après l'installation de Fontaine, était une annexe de Vaux.

Des enfants du premier lit, ou de l'« anglaise » : 1^o Jane Fontaine était l'aînée. Elle épousa fort jeune L'Hommeau, « veuf, grand ivrogne et qui mangea vite sa dot ». Elle eut quatre enfants ; 2^o Judith Fontaine, seconde fille, fut mariée à Guionnet, de Mauzé en Aunis, « si débauché et malhabile qu'il engagea tout son fonds et mourut ensuite, laissant deux garçons et deux filles ». « Lors de la persécution », elle fut mise dans un couvent de religieuses, d'où elle ne sortit qu'après son abjuration. Ensuite elle et sa fille aînée s'échappèrent de France et vinrent à Londres ; 3^o Jacques Fontaine, le fils aîné du premier mariage, fut regu ministre d'Archiac et se maria avec la fille de Bouguereau (1), orfèvre de La Rochelle. Il mourut à quarante-cinq ans, laissant trois garçons et une fille. Les garçons fréquentèrent le collège de Guyenne et se réfugièrent en Hollande ; 4^o Elisabeth Fontaine, troisième fille, épousa Isaac Sautreau, ministre de Saujon, dont trois garçons et deux filles ; ils se réfugièrent à Dublin. Comme on ne voulut point permettre à Sautreau de prêcher « d'après la manière de France, sans recevoir une seconde ordination des évêques », il s'embarqua pour l'Amérique, et lui, sa femme et ses cinq enfants furent noyés en vue de Boston ; 5^o enfin, Pierre Fontaine « fut fait ministre et collègue de mon père en l'église de Vaux et y a demeuré seul ministre après le décès de mon père jusqu'à ce que le temple ait été démoli ». Il épousa une fille de Brejon, « homme fort riche ». Il a eu « quantité d'enfants, dont six jumeaux ». Après la révocation, « il fut banni de France, vint à Londres et fut fait ministre à la Pest-House, ou lazaret. Sa femme mourut quinze ans après, puis il se remaria ». Ils ont laissé : Bénigne, qui a épousé Reau, ministre des Hollandais, à Northwich, « notre cousin » ; Anne, qui s'est mariée à Boussion, chirurgien et « notre parent » ; Suzanne devint la femme de Grangé ; Esther, « de belle taille et tout à fait jolie », s'unit avec Jean Arnould, « notre parent » ; enfin Louis Fontaine, marié avec une demoiselle du Post, qui s'est associé avec Jean Arnould. « Tous ont fait famille. »

(1) Le 15 avril 1663, mariage de Jacques Fontaine avec Anne Bougreau, au temple de Marennes. Faut-il induire de cette particularité, savoir : que Jacques Fontaine, pasteur de « Vaux et Royan », prêchant et baptisant à Marennes le 15 avril 1663, y aurait marié le même jour son frère consanguin, le ministre d'Archiac ? Ou bien s'agit-il d'une autre famille Bougreau ? (*Archives du greffe de Marennes*). Par ordre du roi du 10 décembre 1672, le temple des huguenots à Archiac fut démoli en 1673. L'arrêt fut signifié à Jacques Fontaine, ministre, et à Jean Hommeau, maréchal et ancien. L'emplacement fut donné aux pères récollets en 1678 par « messire Claude, marquis de Bourdeille et d'Archiac, comte de Matha, baron de La Tour-Blanche, Branthôme, Saint-Pardoux-la-Rivière, seigneur de La Fenillade, des maisons nobles de Périgueux et autres places ». (*Notice ou abrégé historique de la fondation des couvents de récollets en Guyenne*). Cette Bouguereau était de la famille du peintre William Bouguereau. (Voir *Archives*, t. VIII, *La monnaie de La Rochelle*, où il y a de ces Bouguereau).

De son second mariage, Jacques Fontaine compte aussi cinq enfants : 1^o Suzanne, mariée, « pour son malheur », à Etienne Gachot (1), marchand poissonnier, de La Rochelle, « c'est-à-dire vendeur de morue de Terre-Neuve, qui avait un très beau bien à Estré (2), à une petite lieue de La Rochelle ». Un sien beau-frère, de La Gaucherie (3), qui était greffier à Marennes et agent de la comtesse de Marennes (4), procura à Gachot « d'être le greffier de l'amirauté ». Il fut aussi contrôleur, et Jeudy, qui était collecteur en Saintonge pour les fermiers du domaine du roi, le prit pour son clerc. « Gachot sut faire sa bourse en bon clerc » ; « l'éponge était pleine, et maître et serviteur avaient peur ». Il changea de religion ; 2^o Pierre, qui fut ministre à Saint-Seurin, puis à Salles en Aunis, épousa une nommée Oissard (5), fille d'un bon marchand de La Rochelle, « petite et laide, esprit mal tourné, hautaine, mondaine et glorieuse à outrance ». À la révocation, sa femme, « la maudite Eve », lui persuada « d'avaler le fruit défendu ». Il abjura (6). « Sa mégère et lui ont donc demeuré en France, et il s'est emparé de tout mon bien », aidé en cela de Pierre Robin, « mari d'une cousine d'Aunis, qui demeurerait à Brenzac (7) » ; 3^o Marie, « une très belle blonde », épousa Pierre Forestier (8), ministre à Saint-Mesme, puis à

(1) Le 19 novembre 1670, Estienne Gaschot, « marchand de la ville de La Rochelle », présente au temple de Saint-Just, avec demoiselle Jeanne Nicolas, femme de M^e René Bauld, avocat en la cour, sa nièce, Susanne Nicolas, fille d'Hélie, sieur du Caillaud, et d'honnête femme Susanne Gaschot. (*Archives du greffe de Marennes*).

(2) Aytré, commune du canton est de La Rochelle.

(3) Mauvaise lecture ; c'est Jean Gacherie, procureur fiscal du comté et bailliage de Marennes, marié à Judith Gaschot. Son troisième fils, Estienne, eut pour parain et marraine, le 27 mai 1673, Hélie Nicolas, sieur du Caillaud, et « illustre et puissante » demoiselle Catherine Martel, comtesse de Marennes (*Ibidem*).

(4) Est-ce Judith Martel, comtesse de Marennes, ou sa sœur, Catherine Martel, dame du bailliage et comté de Marennes, femme de Jacques Leclerc, marquis de Juigné ? En 1688, Catherine « cherchait l'occasion de désertir ». Seignelay la fit surveiller. (Voir *Fénelon en Saintonge*, par M. André Lételié, dans les *Archives*, t. XIII, p. 251 et 327, 1885, tirage à part ; et les archives du greffe de Marennes).

(5) Le 18 octobre 1643, « sieur Jacques Hoissard, bourgeois et marchand de la ville de La Rochelle, lequel tant en son privé nom que comme faisant pour le sieur Jacob Sauvaget, aussi bourgeois et marchand de la ville de La Rochelle, suivant missive adressée au sieur Michel Iesnè,... a reconnu devoir audit sieur Jacques Michel et Pierre Pelier, la somme de 3,729 livres 10 sols pour vente à eux faite du nombre de onze milliers cinq cents de poisson morue verte, deux barriques d'huile et quatre barriques de raves ». (*Minutes d'Elisée Bechet, en l'étude de M^e Chaintrier, notaire à La Tremblade*).

(6) Sur les registres des *Nouvelles catholiques* de Pons, on lit : « Le 27 octobre 1694, M^{lle} Fontaine, âgée de 14 à 15 ans, fille de M. Fontaine, autrefois ministre, demeurant à Bourgneuf, près La Rochelle, a été admise comme pensionnaire, par ordre de monseigneur l'évêque. Sortie le 29 octobre 1695 ». (Manuscrit aux archives de la commission des arts).

(7) Bernezac, village de la commune de Saint-Sulpice de Royan.

(8) Le 22 juin 1672, Pierre Forestier, ministre de l'église de Saint-Mesme, présente au temple de Marennes, avec demoiselle Noémy Godet, Susanne Crespin, fille du ministre de ce nom. Sur les registres des *Nouvelles catholiques* de Pons, on lit : « Sont entrées le 19 avril 1686, Henriette et Anne Forestier, âgées

Cozes, et fils de Forestier, « sieur de Prédillac », avocat, « qui avait été fort riche, mais avait mangé son bien en faisant bonne chère ». Pierre Forestier, alors qu'il était ministre de Cozes, s'étant obstiné de prêcher jusqu'à la démolition du temple, ses ennemis obtinrent prise de corps contre lui du sénéchal de Saintes; il fut mené « aux prisons » de Saintes, nonobstant les efforts du colonel de Boisrond — réfugié dans la suite à Dublin — puis transféré aux prisons de La Réole. Deux ans avant la suppression de l'édit de Nantes, il fut révoqué. Son fils, Paul Forestier, passa en Hollande pour y faire ses études avec le fils aîné de sa sœur, M^{me} de Vouillac, veuve de M. de Vouillac, ministre, et fut ministre à Cantorbéry. Son autre fils, Pierre, « faiseur de montres » à Londres, épousa Marie Arnauld, issue d'Esther Fontaine; et un troisième garçon, François, « graveur en relief », s'est marié avec une fille de Jean Glanisson, blanchonier; 4^e Anne Fontaine, la plus jeune, « bien formée, blonde, blanche et vermeille », épousa Léon Testard, sieur des Meslars, fils du juge de Montausier, paroisse de Baigne. Après le départ de Vaux de Jacques Fontaine, les époux Meslars allèrent habiter sa maison de Jenouillé, et sortirent de France deux ans après la révocation. Anne Fontaine mourut dix mois après, laissant trois garçons et deux filles.

Avant de faire l'histoire « de sa vie », Jacques Fontaine entreprend celle de la famille de sa femme, Anne-Elisabeth Boursiquot. Boursiquot père (1), marchand de Taillebourg, épousa une demoiselle Guillot, fille unique d'un marchand de soie de Saint-Jean d'Angély. Après son mariage, il entreprit « de vendre du sel en gros ». Dix enfants naquirent de cette union : Jane, Gabriel, Aaron, Guillot, Suzanne, Anne, Pierre, Rocmadour, ainsi appelé du nom de son parrain Rocmadour (2), mari de Jane Boursiquot, sœur de son père, Jacques et Elisabeth.

de 13 et 12 ans, sœurs, de Cozes, filles de M. Pierre Forestier, ministre, et de Marie Fontaine. Ont abjuré le 22 avril. Et Nanon, la jeune, mise au métier à Saintes le 26 mars 1589. » (*Ibidem*). Nous avons relevé sur les mêmes registres : 1^o « Le 10 février 1696, est entrée M^{lle} Anne Forestier de La Ragoterie, de Tonnav-Boutonne. Sortie la même année; » 2^o « Le 2 janvier 1698, est entrée M^{lle} Bénigne Forestier, âgée de 22 ans, native de Fléac, fille de M. Daniel et de M^{lle} Marie Rançon, sur l'ordre du roy. Sortie en 1699. »

(1) Pierre Boursiquot signe comme témoin au contrat de mariage de Mathias Clément, fils de René Clément, sieur de Mocquebin et de damoiselle Renée Desse, du lieu de La Brossardière, avec Marye Poisdebon, fille de feu Daniel et de honneste femme Marye Vittet, remariée à Jacques Pichon, marchand, demeurant tous en la paroisse de Taillebourg. (*Minutes de Bousfanaye, notaire royal, 8 novembre 1620. Note de M. Denys d'Aussy*).

(2) Jacques Rocquemadour, procureur fiscal à Taillebourg, signe aussi comme témoin au contrat de mariage de Mathias Clément, dont il est parlé dans une précédente note. Les Rocquemadour contractèrent des alliances sur la côte saintongeaise. Le 22 novembre 1606, Jehan Ro[c]quemadou[r] épouse Anne de Vaulx, et le 15 mars 1643, Ruth Ro[c]quemadou[r] présente au temple, avec Estienne de Vaulx, sieur de Villeneuve, Ruth Rolland, fille d'Abraham et de Susanne Mercier (*Registres de La Tremblade*). Jacques Fontaine écrit « Rocmadou »; c'est une mauvaise orthographe.

Gabriel épousa M^{lle} Tourtelot, (1) fille du juge de Royan, dont une fille mariée à M. de Longueville (2), de Royan. Pierre, sieur de La Morellerie, n'ayant pu s'expatrier, resta en France, et épousa une fille de M. Thomas (3), d'Arvert. Elisabeth, fugitive en même temps que sa sœur Anne-Elisabeth et Jacques Fontaine, devint la femme de François Fraineau, « d'Oleron en Saintonge, qui avait fait ses études et sa philosophie en France, et y a laissé pour plus de 40 à 50,000 francs de biens-fonds ». Ce Fraineau se fit perruquier « pour gagner sa vie », tint boutique, s'associa avec Rocmadour Boursiquot, et s'enrôla avec ce dernier, qui fut tué à la bataille de La Boyne (1690). L'auteur des *Mémoires* consacre plusieurs pages à Anne-Elisabeth Boursiquot : Elle « était admirablement formée », la bouche « de couleur de corail, l'air un peu dédaigneux et fier, mais qui n'accompagne pas mal sa beauté. Esprit ouvert, bon jugement, mémoire heureuse, très-bonne chrétienne et pieuse, cœur noble, courage héroïque, tendre mère, jamais trop indulgente ni abusée, jusqu'à tolérer ses enfants dans le péché ».

Enfin Jacques Fontaine arrive à lui-même : « Je suis né, dit-il, à Jenouillé, la maison de mon père, dans le village de Châtellars (4), paroisse de Saint-Pierre de Royan, le 7 avril 1658, et fus baptisé à l'église protestante de Vaux, par mon dict Jacques Fontaine, premier ministre de cette église, et présenté au baptême par Jacques et Elisabeth Fontaine, mes frère et sœur, le 11 avril 1658. » Et il reproduit la copie de l'extrait « du registre du papier baptistaire », laquelle a été délivrée et certifiée par Bonfils (5) (27 mai 1683). Etant en nourrice il se cassa la jambe, ce qui le rendit boiteux. A l'âge de six ans il fut

(1) Sans doute une fille ou sœur de Louis Tourtellot, sieur de La Source, procureur fiscal du marquisat de Royan, et d'Ollive Loquet. Celle-ci, devenue veuve, épouse au temple de Moëze, le 6 décembre 1676, Timothée Lotte, notaire, procureur postulant en la principauté de Soubise. (*Registres protestants de Moëze*).

(2) David de Longueville, bourgeois, était fermier du marquisat de Royan en 1744 (*Archives*, t. xv, p. 323, 1887).

(3) Sur les registres des *Nouvelles catholiques* de Pons, on lit : « Le 8 juillet 1687, est entrée Mlle Marie Thomas, âgée de 24 ans, native d'Avallon, proche Alvert, diocèse de Saintes, fille d'Etienne Thomas, capitaine de vaisseau, et de défunte Jeanne Blanchard, ses père et mère. Elle est entrée dans cette maison avec permission de monseigneur l'évêque, présentée par monsieur de Serre, curé de Charenton, proche Paris, pour estre instruite dans la foy. Et laditte Marie Thomas est sortie le 16^e d'octobre de l'année 1687. » (*Loco citato*). Ce « monsieur de Serre » était l'un des compagnons de Fénelon dans sa mission de Saintonge, en 1685-86. (Voir *Fénelon en Saintonge*, p. 211). Les Thomas étaient assez nombreux à Avallon. A la même époque il y avait Pierre Thomas, capitaine de marine, fils de Jean, capitaine de marine, et de Jeanne Baritaud ; Jean et Pierre Thomas, officiers dans la marine ; Moïse Thomas, capitaine de marine, fils de feu Moïse, capitaine de marine, et de Marie Sautron, lequel avait épousé Marthe Degéac, fille de feu sieur Degéac, notaire royal, et Elisabeth Thomas. (*Archives du greffe de Marennes*. Voir aussi *Fénelon en Saintonge*, p. 249 et 250).

(4) Village de la commune de Royan.

(5) Il fut délégué pour représenter l'église de Vaux au consistoire de Saint-Just, en 1682 (*Archives du greffe de Marennes*), et recherché par la maréchalesse, en 1685, pour fait de religion. (*Fénelon en Saintonge*, p. 268).

envoyé à La Rochelle chez son cousin Jean Arnould, instructeur de la jeunesse, très fort à donner la « fouettée ». Il avait alors pour condisciple « M. de Lalande-Daunis, fils de M. Bourrouille-Daunis » (1) qui devint plus tard un réfugié de l'Irlande. A l'âge de huit ans, sa mère, veuve, le fit revenir de La Rochelle « avec aussi M. de Lalande », et tous les deux furent envoyés à Saint-Mesme chez le ministre Forestier, son beau-frère, où se trouvaient déjà les deux enfants du marquis de Siré, seigneur de Saint-Mesme (2). Il y demeura cinq ans « sans être guère plus savant à la fin qu'au commencement ». A défaut de science il y prit une gale invétérée, « héritage dans la famille de Siré pour tous les aînés, qui était inaltérable », et dont il faillit mourir. Le pasteur « aimait passionnément la chasse, la compagnie, le jeu de dames et des échecs », de sorte que la classe en souffrait. « Après cinq ans, son église négligeant de le payer, comme elle devait, le synode ordonna que l'église fût un an sans ministre, et l'envoya à Arvert, près de La Tremblade, en Saintonge, d'où M. Barin (3), qui en avait été

(1) François Daulnis, écuyer, sieur de Bourrouille, marié à demoiselle Judith Jolly, laquelle présente au temple de Saint-Jean d'Angle, le 21 novembre 1660, Jean Jolly, fils de Jean, écuyer, sieur des Brousses, et de demoiselle Esther Legeau. (*Archives du greffe de Marennes*).

(2) René de Culant, premier du nom, baron de Ciré en Aunis, dit le marquis de Ciré, chevalier, seigneur de Ciré, Flassais, Le Grollet, Saint-Mesme, La Barde, Le Ménix, etc., baptisé, d'après Arcère, dans le temple de Saint-Mesme, le 25 mars 1635. Était fils de Geoffroy de Culant, seigneur de Ciré, Saint-Mesme et Le Grollet, et de Jacqueline Méhée, dame d'Anqueville. Il épousa, en 1653, Madeleine Henri, fille de Jacques Henri, seigneur de Cheusses. Lire dans *Archives historiques*, t. VIII, p. 17 à 181, 1880, d'où nous extrayons cette note, les documents très intéressants publiés par M. Jules Pellisson, avocat à Cognac, *Fondation de l'église de Gondeville, 1683-1703*, d'après lesquels René de Culant suscita une très vive opposition à l'érection de cette paroisse, intenta un long procès à Pierre Laisné, écuyer, seigneur de Gondeville, qui la sollicitait, et encouragea ses domestiques et les habitants de Saint-Mesme à se livrer à des actes de violence. Il y est parlé de l'emplacement du temple de Saint-Mesme et du cimetière des réformés.

(3) Dans une note de l'éditeur des *Mémoires*, pages 112-113, il est dit que « on connaît à cette époque deux pasteurs du nom de Barin : Jean et Théodore. L'un et l'autre figurent sur une liste de ministres réfugiés à Amsterdam en 1685, Théodore comme venant de Montandre, et Jean comme venant de Saumur... Nous pensons que c'est de ce dernier qu'il s'agit dans le récit de Jacques Fontaine ». Non ; il s'agit de Pierre, qui fut ministre à Arvert et le même sans doute qui mourut ministre de Barbezieux et fut enterré au cimetière de La Tremblade le 8 octobre 1676, étant âgé de 35 ans. Voici d'ailleurs ce qui subsiste de la généalogie des Barin de Marennes, d'après nos recherches : de Pierre Barin, professeur de mathématiques, marié à Susanne Leclerc, sont issus et ont été baptisés au temple de Marennes : 1° 3 avril 1631, Jean (« proposant » en 1659), présenté par Jean Dumesny, ministre de Saint-Just ; 2° 9 avril 1632, Pierre, présenté par Pierre Richier, sieur de Vandelin court, ministre de Marennes ; 3° 19 avril 1633, autre Pierre, présenté par Jean Martin, juge assesseur au bailliage de Marennes ; 4° 16 avril 1634, Théodore, présenté par Théodore Blanc, juge à Marennes ; 5° 13 mai 1635, Suzanne, présentée par Jacques Ducasse ; 6° 24 février 1637, Pierre, présenté par M^{re} Jacques Guibert ; 7° 11 mars 1646, Benjamin, présenté par Jean Barin, son frère. De 1631 à novembre 1636, Pierre Barin, « écrivain du consistoire », « dressa et mit en ordre » les registres de baptêmes et autres. Il mourut à Marennes, le 19 janvier 1668, à l'âge de 77 ans. Notons

le ministre, fut tiré pour quelques disputes et querelles avec son troupeau, et fut envoyé à Saumur pour être professeur de philosophie; lui et M. Mausî (1) y demeurèrent un an. Je l'y suivis, et mon cher cousin de Lalande ». Son année terminée à Arvert, le synode renvoya Forestier à Saint-Mesme; mais Jacques Fontaine ne le suivit pas. Il fut placé à Saujon chez son beau-frère Sautreau, ministre, qui le garda trois ans, et ne lui ménagea pas les « coups ». Un beau jour, il avait bien essayé de s'enfuir; mais sa mère le menaça de l'envoyer chez Perrinct, « qui enseignait à écrire et chiffrer à coups de bâton », s'il ne retournait au bercail, c'est-à-dire chez le pasteur de Saujon. Bref, « ayant fini ses trois ans chez Sautreau comme il avait fait ses six chez Forestier », ayant dix-sept ans passés, et Gachot et sa femme étant venus s'établir à Marennes, il obtint qu'on l'envoyât dans cette ville chez un nommé de La Bussière, « un laïque protestant », dont tout le plaisir était d'enseigner, « savant en grec et en latin, bon poète et bon médecin », quoique « fantasque comme une mule » et « ivrogne à l'excès ». Jacques Fontaine, qui compta parmi ses condisciples Binauld (2),

encore ces autres indications : Ont prêché à Marennes : « M. Barin, pasteur de l'église de Montandre, les 30 novembre 1659, 19 février 1662 et 21 février 1663. » « M. Barin l'aîné, pasteur de l'église de La Roche-Chalais, le 8 décembre 1661. » « M. Barin, pasteur de l'église d'Arvert, les 20 janvier 1664, 19 juillet et 4 octobre 1671 ». « M. Barin, ministre de l'église de Marans, envoyé par le synode tenu à Saint-Just, le 2 juin 1669. (*Archives du greffe de Marennes et Fénelon en Saintonge*, p. 206). Pour les « disputes et querelles » dont parle Jacques Fontaine, voir aussi *Fénelon*, pp. 266 et 368. Nous trouvons aussi Pierre Barin, « servant par provision », à Saint-Jean d'Angle, du 11 novembre 1674 au 8 mars 1675, le titulaire, Abel Lattay, empêché, (*Reg. prot. de Saint-Jean d'Angle*).

(1) Jean-Jacques Mauzy, marié à Elisabeth Sauvaget, d'Avallon, ministre de La Tremblade, dont : 1^o Jeanne, baptisée le 5 décembre 1674, présentée par Elye Sauvaget et Jeanne Moizan; 2^o Louis, baptisé le 15 janvier 1676, présenté par Louis Sauvaget et Elisabeth Moizan; 3^o Elisabeth, baptisée le 2 janvier 1678, présentée par Estienne Sauvaget et Esther Esbrand; 4^o Jean-Jacques, baptisé le 13 avril 1679, présenté par Pierre Duprat, ministre d'Arvert, et Collette Sauvaget; 5^o Suzanne, baptisée le 16 février 1681, présentée par Elye Bouyer et Jeanne Dubois. (*Registres protestants de La Tremblade*). Mauzy ayant vendu le temple aux catholiques (1681), et pour ce fait qualifié traître vingt ans après par ses coreligionnaires, le culte officiel et public du protestantisme prit fin à La Tremblade. Théodore Crespin, ministre à Marennes, étant mort, Mauzy lui succéda le 23 octobre 1681, et lui-même est remplacé le 2 novembre 1683 par Marc Boy-bellaud, qui signe : « Boybellaud Saint-Marc. » Il n'est plus question de lui jusqu'à ce que Jacques Fontaine nous le montre, en 1685, se rendant avec lui en Angleterre. (*Archives du greffe de Marennes; Fénelon en Saintonge*, pp. 214 et 332; et *Bulletin*, t. vii, 1887, p. 265).

(2) Sans doute le fils de Pierre Binaud, ministre de Saintes, et de Susanne Hérault, originaires de la côte saintongaise. Pierre Binaud prêche à Marennes les 9 juin 1652, 17 janvier et 11 avril 1653, 16 juillet 1656 et 27 avril 1659. Il présente dans ce temple, le 21 novembre 1655, avec Marthe Berthoummé, Pierre, fils de Samuel Binaud et de Marthe Thomas. Il enterre, dans le cimetière de cette ville, le 4 février 1672, sa fille Marie, âgée de 16 ans, suivant attestation de Samuel Melon, marchand, cousin germain de la défunte, et Isaac Mathurin, aussi marchand. Enfin il a épousé en secondes noces demoiselle Marie Paillet qui est marraine de Marie-Anne Daniand, le 14 mai 1676. Parmi les Binaud nous relevons : 1^o Michel Binaud, fils de Michel et de Marie Demissy (1622); 2^o Samuel, fils des mêmes (1629); 3^o Berthoummé, fils des mêmes (1632); 4^o Judith,

plus jeune de quatre ans, resta aussi trois ans chez de La Busière ; et quand il en sortit, il s'est trouvé en état d'entrer en philosophie au collège de Guyenne. Il eut mieux aimé aller à Saumur ou à Genève. Jacques Fontaine perdit sa mère « dans le temps qu'il prenait ses degrés ès-arts ». Ses frères le firent émanciper ; et par un acte de partage reçu Breton, notaire royal à Saintes, Jenouillé et la métairie de Jaffé lui furent attribués (1683).

Ses affaires de famille réglées, Fontaine alla étudier la théologie chez Forestier, à Saint-Mesme, jusqu'à ce que ce dernier fût mis en prison. En novembre 1682, il fit un chargement de ses vins, alla les vendre en Bretagne, et laissa à sa sœur Gachot le soin de garder « charitablement » sa maison : elle lui rendit un « compte borgne » de la vente de son grain. Puis il se « remit » en pension chez Forestier, qui était de retour des prisons de Paris, où il retrouva Binauld. « Nous propositions de temps en temps, dit-il, dans l'église de Saintes, et j'allais aussi proposer à Saujon, chez M. Sautreau, et à Vaux, chez mon frère Fontaine, de Londres. Je continuai ainsi jusqu'à ce que M. Forestier fut appelé à l'église de Coses. » Jacques Fontaine se retira alors à Jenouillé où il suppléa son frère Pierre, envoyé prisonnier au Château d'Oleron. Puisque le temple de Vaux fut démoli au commencement de l'année 1682, c'est dans les bois de Chastelars qu'avait lieu le prêche. Dénoncé par un nommé Agoust, procureur fiscal, il fut saisi par les archers, et conduit à la prison de Saintes (avril 1684). Il entre à ce sujet dans de grands détails sur la façon dont sa « prise de corps » fut opérée, sur les incidents de son voyage à Saintes, la saisie de vingt paysans conduits dans la même prison, et qui devinrent ses compagnons de captivité, sa prière quotidienne ; sur l'acte d'accusation dressé contre lui, son transfert à la tour du pont, « endroit puant », d'où il fut retiré presque aussitôt, grâce aux démarches faites auprès du sénéchal par Mlle de La Burgerie (une intime), « qui était une très bonne protestante, dame de qualité, et qui a été la première femme du colonel de Boisrond (1). » Puis son second transfert à la « maison de ville »,

des mêmes (1644) ; 5^o Samuel Binaud, fils de Pierre et d'Elisabeth Lestard (1630) ; 6^o Elisabeth, des mêmes (1631) ; 7^o Berthominé, des mêmes ; 8^o Anne, des mêmes ; 9^o Jean (1658) ; 10^o Samuel (1661). Enfin, M^o Michel Binaud, procureur, et Jeanne Doussin, sa femme, ont eu : 11^o Jacques (1676). Pour finir, ajoutons cette mention trouvée au registre : « Le 20 août 1645, le fils de M. Binaud fit sa seconde proposition en cette église où il fut loué de tous les assistants, et prioient [que] Dieu le fortifiât, ce que j'espère moyennant sa grâce [qu'] il [lui] fera. » (*Registres protestants de Marennes*). A Saint-Jean d'Angle, le 12 juillet 1665, Pierre Binaud, ministre de Saintes, est parrain de Pierre Binaud, fils de Gédéon et de Susanne Jalleau. (*Reg. prot. de Saint-Jean d'Angle*).

(1) René de Saint-Légier, 4^e du nom, marié : 1^o à Marie de Guip ; 2^o le 23 août 1651, à Madelaine de Barrière. Son fils aîné, René, épousa Bénigne de Nossay. Son deuxième passa en Angleterre avec ses deux frères et ses deux sœurs. M. A. de B... d'A... a consacré, dans la *Biographie saintongaise* de Pierre-Damien Rainguet, un article au « chevalier seigneur de Boisrond ».

où il fut son « propre géolier ». Enfin, son procès, sa défense et celle de son avocat Maureau : il est condamné à cent livres d'amende envers le roi, et déclaré incapable d'exercer jamais aucune fonction du ministère. Ses co-détenus furent tous condamnés « à faire l'amende honorable, à six mois de bannissement de notre province, à 3,000 livres d'amende et à tous dépens, et enfin à cent écus d'épices, » le tout solidairement. Jacques Fontaine en appelle au parlement de Guyenne qui siègeait à La Réole. La sentence du sénéchal de Saintes est infirmée. Démarches pour obtenir copie de l'arrêt. Le président se fâche ; le greffier Cardon délivre enfin cette copie. « Je fis, dit Fontaine, l'histoire de ma hardiesse et de mes disputes avec Cardon à M. Forestier et à M. Mesnars d'Aire et d'Orillac, les deux ministres de Saintes, et à M. Loquet (1), ministre de Marennes, qui étaient prisonniers là, plus de cinq ou six mois avant moi, et ne furent encore jugés de longtemps après, qui louèrent ma diligence d'avoir prévenu le mauvais dessein de Cardon. »

L'année suivante (1685), Fontaine assiste à une assemblée qui se fit à Cozes, où il y avait dix ou douze ministres et autant

(1) Olivier Loquet, reçu ministre à Marennes le 4 juillet 1660, par Jacques Fontaine qui lui impose les mains, assisté de Jacques Papin, ministre de La Tremblade. Il remplace dans cette église Bastid, « qui avait obtenu son congé de tout le peuple » au prêche du soir, 23 novembre 1659. Le 18 février 1663, il épouse au temple de Marennes Marie Gabiou, fille de Pierre Gabiou, sieur des Renaudières, et de Marie Joyeux. De ce mariage : 1^o Marie, née le 13 octobre 1663, présentée le lendemain au temple par Pierre Gabiou, marchand, et Marguerite Chaigneau ; 2^o Marguerite, présentée le 5 mars 1665 par Pierre Gabiou et Marguerite Gabiou ; 3^o Esther, présentée le 2^o mars 1666 par Gustave Gabiou et Esther Gabiou ; 4^o Marie, présentée le 29 avril 1668 par M^o Jean Loquet, procureur, et demoiselle Marie Heurtin, femme de M^o Hélié Poictevin, avocat en la cour ; 5^o Ollivier, présenté le 16 janvier 1670 par M^o Hélié Poictevin, avocat en la cour, et demoiselle Suzanne Gabiou ; 6^o Suzanne, présentée le 1^{er} février 1671 par Barthélemy Couyer, sieur des Pallus, et Suzanne de Lagrezille, femme du ministre Théodore Crespin ; 7^o Marguerite, présentée le 20 août 1676 par Théodore Crespin, ministre, et Marguerite Couyer ; 8^o Béatrix, présentée le 17 octobre 1677 par Jean Gabiou, marchand orfèvre, et demoiselle Béatrix Loquet, fille de M^o Jean, procureur ; 9^o Jeanne, présentée le 8 janvier 1679 par Pierre de Saint-Pau, d'Orthez en Béarn, et demoiselle Jeanne Melon, sa tante, femme de Pierre Gabiou, sieur du Pérou. — Le 29 juin 1681, sépulture de Marie Gabiou, âgée de 42 ans, femme d'Olivier Loquet, ministre, accompagnée de son mari et de Pierre Gabiou, sieur du Pérou, son frère. La *France protestante* prétend qu'Olivier Loquet a été incarcéré pour fait de religion une première fois en 1681. Nous devons faire remarquer que les registres du consistoire sont signés par lui, *sans interruption*, jusqu'à la fin de 1682. D'autres membres de la famille Loquet ont été relevés par nous. Sont décédés : Ollivier Loquet, marchand, 73 ans, 31 juillet 1673, père du ministre, cousin second de Jean Loquet, juge de la seigneurie de Touchelonge ; Marie Loquet, 25 ans, 4 octobre 1673, « au coureau d'Oleron », suivant attestation de ses oncles Jean Loquet, juge de Touchelonge, et Jean Gachet, marchand ; Marie Jabouin, femme de Jean Loquet, procureur, 53 ans, 18 mai 1681. — Ont prêché au temple de Marennes : Zacharie Loquet, pasteur de l'église de Pringé « au pays du Mans », le 23 janvier 1661 ; N. Loquet, pasteur de l'église de Montguyon, les 27 mai et 8 août 1666. (*Archives du greffe de Marennes et Fénelon en Saintonge*, p. 262.)

d'anciens. Il leur déclare « que la doctrine qu'on prêchait, de ne point résister, était tout-à-fait hors de saison » ; qu'une « déclaration obéie préparait le chemin à une autre ; qu'ainsi nous pouvions accuser les prédications lâches et timides de nos ministres d'avoir donné lieu à toutes les persécutions... par cette fausse doctrine qu'ils étalaient avec emphase dans la chaire de vérité, « que nos biens et nos vies sont au roi » ; que le « nombre de nos ennemis ne devait pas nous effrayer, puisque le Dieu pour qui nous combattons est le Dieu des armées » ; que si nous voulions être fermes, il nous serait aisé de détruire plus de papistes qu'ils ne détruiraient de protestants en quatre autres provinces ». « On me regarda, dit Fontaine, comme un jeune homme dont le feu était charnel, et, pour eux, ils se résolurent d'être comme Dan, « des ânes entre les barres des étables », et, qui pis est, d'y conduire tous leurs troupeaux. » Les dragons se rapprochant de la côte saintongeaise, on fit une assemblée des principaux de Royan où se trouva Fontaine qui opina pour qu'on prit les armes immédiatement. M. de Cérétani (1), « curé ou prieur de Royan, homme de bon sens et assez bon prédicateur, et qui avait acquis le nom d'honnête homme quant au monde », dissuada quantité de gens de s'embarquer. Il ne convainquit pas Fontaine, qui se livra alors à des réflexions bibliques où il fit intervenir Caïphe, Louis XIV, Nabuchodonosor et Babylone. C'est ce qu'il appelle « sa méditation », dont voici la péroraison : «... Ne croyez pas voir jamais la France jouir d'aucune prospérité pendant qu'elle persécutera les élus de Dieu... France ! France cruelle ! tu iras toujours en empirant, d'affliction en affliction, de misère en misère, jusqu'à ce que le bras de Dieu se soit entièrement réveillé pour ton entière destruction ou que tu te sois détournée de ta cruauté et de ton idolâtrie. » Ce langage tient du délire ; « style de réfugié », selon Deloyant. Jacques Fontaine songe à partir. Il va d'abord à Arvert « encourager les gens à sortir du royaume ». Comme il apprend que les dragons sont à Royan, il retourne à sa maison qu'il laisse « toute garnie sans en rien tirer », n'emportant avec lui que cinq cents livres. Il passe par Cozes et par Gemozac, et de là chez sa tante Chaillou, à la Rue-au-Roy, veuve de Jagauld de Lonchamps, ministre ; puis à Jonzac, où il avait deux sœurs ; se rend aux Meslars, où il trouve son beau-frère Testard ; va à Saint-Mesme, où il espérait voir Forestier qui était déjà fugitif avec sa femme, et s'en retourne ensuite aux Meslars (juin 1685). Ces courses, et d'autres qu'il ne précise pas, fatiguaient ses deux cavales. Usant de stratagème, il se fit passer pour « un gentilhomme du côté de l'île d'Oleron », et

(1) François de Cérétani, prêtre, prieur et seigneur de Saint-Pierre de Royan. Jehan-Louis Boscal de Réals, seigneur, baron de Mornac, lui avait cédé « certains honneurs de deniers », dont il poursuivait le recouvrement, non sans difficultés, ainsi qu'en témoigne un acte reçu Bechet, le 6 janvier 1692.

traita avec le gardien des chevaux du comte de Jonzac (1), pour laisser alternativement tous les huit jours, dans les prairies du château, « situé entre Jonzac et Gemozac », une de ses cavales au pacage. Sa « fiancée » s'était réfugiée avec ses sœurs chez une de ses parentes, Mlle Méchinot ; ne la trouvant pas en sûreté, il la conduisit chez l'un de ses parents « et des miens », M. Bujon, à Pisany, fermier du château du duc de Montausier, l'avocat qui avait changé de religion et toute sa famille, « de sorte qu'il n'y avait plus de dragons à craindre chez lui. »

Le « grand persécuteur » Louis XIV ayant révoqué l'édit de Nantes le 18 octobre 1685, « je vis alors, écrit Fontaine, qu'il fallait ou périr ou sortir ». Il sortit. Un maître anglais, qui était à Marennes, « lui accorda de l'emmenner en Angleterre, avec quatre ou cinq autres personnes, moyennant dix pistoles chacun. » Il vint loger à La Tremblade, avec sa fiancée, Anne-Elisabeth Boursiquot, une sœur, Elisabeth Boursiquot, et Jeannette Forestier, sa nièce et sa filleule, chez un « ivrogne » qui devait être le « pilote du vaisseau ». Quelques jours après, les fugitifs allèrent attendre le navire sur les sables de « Mas-de-Long (2) ». La surveillance de la côte rendait l'embarquement dangereux. Il faillit être surpris par le curé « de la paroisse de La Tremblade (3) », accompagné d'un bateleur, qui « eut la curiosité de venir visiter les rivages de la mer ». La barque, qui devait transporter les passagers à bord de l'anglais, ne vint pas. Il fallut retourner à La Tremblade. « Nous fûmes loger chez un bourgeois où quinze ou vingt de nous passâmes le jour cachés chez lui. » Ce « bourgeois » était un nouveau converti, car « il n'y avait pas même en ce temps-là vingt papistes (j'entends vieux papistes) dans toute La Tremblade ». Onze jours après ils débarquèrent à Appledor.

(1) Pierre Bouchard d'Esparbès de Lussan, comte d'Aubeterre et de Jonzac, chevalier des ordres du roi, lieutenant général de marine, gouverneur de Collioure et de Port-Vendre, né en 1657, mort en 1748.

(2) Mauvaise lecture. C'est Mus-de-Loup, plage située entre le chenal de Putet et l'embouchure de la Seudre, où le duc de Beaufort armait les vaisseaux dont il se servait pour ses expéditions d'Afrique. De l'année 1660 à 1663, treize navires de l'état y ont désarmé, parmi lesquels le *Brezé*, commandé par des Rabinères (1660), et la *Renommée*, commandé par Job Forant (1662). L'idée d'établir un port de guerre sur la Seudre fut abandonnée ; on essaya Tonnay-Charente, puis on choisit Rochefort. (Théodore de Blois, *Histoire de Rochefort*, 1733.)

(3) La Tremblade ne fut érigée en paroisse qu'en 1749. Jusque-là elle était une annexe, la « filiole » de Saint-Etienne d'Arvert, dont le curé, à l'époque dont parle Fontaine, était Jean Delafargue, archiprêtre, et Hémery, le vicaire qui y faisait le service paroissial. On comptait à peine sept familles catholiques à La Tremblade. Un certificat de résidence, réclamé à ses « paroissiens » par Jehan Taret, vicaire, le 15 février 1646, nous en a conservé les noms, savoir : « Maître Martin Fombeurée et Ollivier Aimery, archers de la marine ; maître Vincent Besnard, sieur de Boisrobert ; Pierre Aimery, sieur Desmaretz (des Marais) ; Michel Cornu, maître chirurgien ; Jehan Baste, prévost d'Arvert ; et François Buyneau, maître serrurier, paroissiens dudit lieu de La Tremblade. » Les témoins de cet acte, reçu par Elisée Bechet, sont « honeste personne » Jehan Michel, sieur de Chassaignes, et Jacques Delestrille, sieur de La Clide, deux huguenots !

En Angleterre, ses premières entreprises pour vivre consistèrent à expédier des blés en Saintonge, le navire qu'il armait devant en rapporter des produits français. Il suivait en cela les conseils des deux filles d'un marchand de Marennes, nommé « Du Missy (1). » Demissy « entendait si bien la marchandise qu'il garda tout le profit pour lui, et, au lieu de vin de Bordeaux à lui demandé, il expédia de petit chétif vin qu'il prit de paysans qui lui devaient de l'argent, et le chargea au prix du vin de Bordeaux ». « Malheureux sont ceux qui s'adressent à tels fripons. »

En mars 1688, il s'établit à Taunton, y fonde une école et y transporte la « boutique » de sa femme qui avait pour l'aider deux garçons, Garaché et Travernier. Les autres marchands sont jaloux et lui font un procès de concurrence qu'il gagne. Il est reçu ministre par le synode des presbytériens, assemblé à Taunton. On l'oblige de communier « à la manière de l'église anglicane », et il s'y refusa. Alors « point de charité : l'argent n'était que pour ceux qui produisaient un certificat qu'ils étaient bons épiscopaux ! »

Jacques Fontaine est réputé « jésuite français », et un capitaine français, aussi réfugié, qui avait passé de Hollande avec le prince d'Orange, vint pour le prendre. On se reconnaît. Ce capitaine était « M. de Treillebois des Rabainières (2), qui

(1) La bonne orthographe du nom, conforme d'ailleurs à la signature de l'intéressé, est Demissy. Il s'agit d'Isaac Demissy, marchand, marié à Esther Ruslier (ou Rullier), de Marennes, dont : 1° Esther, présentée au temple le 18 février 1663, par Estienne Rullier, maître chirurgien; 2° Anne-Suzanne, présentée le 5 juillet 1665, par Théodore Conte; 3° Isaac, présenté le 2 octobre 1667, par Isaac Faneuil; 4° Hélie, présenté le 4 avril 1669, par le père d'Anne Demissy; 5° Moyse, présenté le 24 avril 1670, par Moyse Larqué, adjoint aux enquêtes du siège royal de Brouage (mort le 28 février 1676); 6° Charles, présenté le 20 janvier 1675, par Charles Gallard, maître chirurgien, d'Aunay en Poitou; 7° Samuel, présenté le 26 septembre 1677, par Samuel Voyer, marchand orphèvre. Citons aussi : Richard Demissy et sa femme, Marguerite Couyer, qui font baptiser au temple, — c'est-à-dire dans une des salles de la comtesse de Marennes, — le 20 janvier 1565, leur fils Jehan; parrain maître Jehan Proust : « le docteur Proust, laïque éminent, qui plaïda avec une mâle éloquence, au dire de M. Franck Puaux, dans *Histoire de la destruction d'un temple à Marennes*, la cause de la religion persécutée ». Ce Jean Proust, « médecin », fut aussi parrain, le 19 octobre 1565, de Samuel de Vault, fils de maître Nicollas de Vault, « mynystre », et de Catherine Bruneau; Jacqueline Michel, marraine. (*Archives du greffe de Marennes*). Sur Jean Proust « médecin renommé et diacre de Marennes », qui fut, avec Pierre Joly assesseur et Jean de Lhoumeau, receveur du sire de Pons, délégués d'Arvert, envoyé vers Burie, etc. Voir Théod. de Bèze, *Histoire des églises réformées*, liv. III.

(2) Nous pensons qu'il s'agit non d'un Rabainières, mais de Jacques ou Louis Vigier, enfants de messire Daniel Vigier, écuyer, seigneur de Treslebois, et de Marguerite Isle, qui désertèrent à la révocation. François Gua, chevalier, seigneur de La Rochebreuillet, marié à Gabrielle Vigier, dame de Treslebois en partie, leur cousin, les avait précédés en Angleterre. Seignelay avait été avisé du départ de l'un et du projet des autres. Mauclerc en parle dans une lettre à Dufaur de Chastelars, datée de Rochefort le 18 janvier 1688. (Voir *Fenelon en Saintonge*, pp. 328 et 329.) Marguerite Isle, « dame de Treillebois », abjura à Rochefort le 28 juillet 1694, « dans la chapelle de l'hôtel de monsieur l'intendant », entre les mains de R. Pirou, supérieur de la maison de la congrégation de la

demeurait à quatre ou cinq milles de chez moi, en France. » Il liquide sa « boutique », désintéresse ses créanciers, et se fait fabricant d'une sorte d'étoffe appelée *calaminco*. Son secret est découvert. Il quitte l'Angleterre et va habiter Cork, en Irlande, où se trouvait « quelque peu de français » dont il devint le ministre (24 décembre 1694). Auparavant il envoya ses deux aînés, Jacques et Aaron, à Amsterdam, chez leur oncle des Meslars. M^{me} Fontaine ne fut pas moins « fructifiante » que son mari avait été inventif: « car le 1^{er} décembre 1691, elle s'accoucha d'un garçon », auquel fut donné le nom de Pierre; et le 28 avril 1693, elle mit au monde un autre garçon qu'on appela Jean.

Fontaine est fait « bourgeois » de Cork. Il prend une grande maison un « peu délabrée », et y établit une manufacture de drap. Isaac de La Croix, marchand, originaire de Calais, en France, « où il avait occasionné des divisions dans l'église... », vint à Cork pour nos péchés. Il n'y fut pas dix-huit mois qu'il me fit querelle et débaucha les deux tiers du peuple. » M^{me} Fontaine, « extrêmement » mal de la dyssenterie, en 1695, est guérie avec de la « siente de verrat » infusée dans de l'eau et passée dans un linge. Son mari est pris de la même maladie, et condamné à mourir par le docteur Barry, qui le soignait. Il est guéri en mangeant des huitres « cuisinées à l'écaille », et en buvant du vin de « Teinte ». Ce régime provoqua un sommeil réparateur qui dura quatorze heures. Avis à nos Esculapes du XIX^e siècle. Fontaine laisse le métier de manufacturier et se fait pêcheur. Il s'établit à Dublin et tient école pour le français, le latin et le grec (1709). Pierre entre au collège (1711).

Ses fils jugent que « l'Amérique est le meilleur endroit pour s'y établir et accomplir leur dessein avec le temps ». Ils envoient Jean la visiter; il choisit la Virginie, dont le climat est modéré. Il achète une plantation (1715), fait construire un vaisseau pour y transporter peu à peu toute la famille et y trafiquer. Pierre, le premier, va s'y installer. Jacques, sa femme, sa fille et sa belle-mère avec treize serviteurs partent pour la Virginie en avril 1717. Jean, qui s'y trouvait déjà, les attendait et avait préparé une maison. Maury, qui avait épousé Marie-Anne Fontaine, s'y fixa avec sa femme, son fils et trois serviteurs (1719). Moïse, qui n'a aucun goût pour l'étude, est mis « apprenti graveur » l'an 1719. François, reçu pasteur à Londres, épouse dans cette ville Marie Glanisson, de Jonzac, et se rend en Virginie. Jean, se voyant à Londres sans emploi, apprend avec son cousin Forestier le métier de « faiseur de répétitions

mission et curé de la paroisse Saint-Louis, en présence de « monsieur Begon, intendant de la province; du révérend père G. de Verthamon, jésuite, de monsieur [Mathieu] Bar, archiprêtre, curé de Marennes; de monsieur Begon, commissaire ». (*Archives de la mairie de Rochefort*). Décédée le 18 septembre 1696, âgée de 70 ans, elle a été enterrée le lendemain dans le cimetière d'Arvert (*Registres paroissiaux d'Arvert*.)

de montres ». Mort de M^{me} Jacques Fontaine (29 janvier 1721). Elisabeth reste seule avec son père et lui prodigue de grands soins. Jacques Fontaine arrête ses *Mémoires* le 8 mai 1722 et dit en terminant : « Si le Seigneur, dont j'implore la bénédiction sur mon ouvrage, veut bien qu'il produise cet effet, je me crois plus que récompensé de toutes mes peines. » Il se dit de ses enfants « le tendre père », et il signe : « Jaques Fontaine. »

André LÉTELÉ.

V

LE ROI DES RIBAUDS.

« Li Roys des Ribaus ! » (1) Ce dignitaire équivoque, ce roi-Poucet, ce triste sire, paraît pour la première fois à la bataille de Bouvines, le 12 juillet 1214, quand Philippe II s'assurait le titre d'Auguste — qu'il devait à sa naissance dans le mois d'août, *Augustus* — en battant à plate couture Otho le Superbe et ses quelques 150,000 Allemands. En effet, sur la liste des prisonniers faits dans cette bataille, on lit en langue latine le nom d'un « Rogerus de Walfalia, » avec cette annotation aussi en latin : « Le roi des ribauds, parce qu'il se dit sergent, tient ce prisonnier : *hunc habuit rex ribaldorum, quia dicebat se esse servientem.* » Ce mot nous permet de jauger de suite son altesse royale. Nous y voyons l'hésitation des commissaires ou « prévôts parisiens » qui rédigeaient la liste ; ils ne savaient pas au juste si le roi des ribauds était de rang à pouvoir tenir un prisonnier de guerre ; mais ils ont tranché l'affaire en notant qu'il se disait être sergent. De quoi on peut au moins conclure que les sergents du XIII^e siècle pouvaient tenir des prisonniers de guerre.

Le roi des ribauds a été depuis longtemps une énigme pour les antiquaires et les historiens, une énigme féconde aussi en solutions fausses ou controuvées. Les uns l'ont pris pour un grand officier de la couronne ; les autres, pour un simple agent subalterne, humble exécuteur des ordres qui lui étaient donnés. Voici, sans doute, la source principale des erreurs de plusieurs de ceux qui ont écrit sur ce sujet. Jean du Tillet, le président Fauchet, Pierre de Miraumont, Etienne Pasquier, et autres, ont tous négligé la chronologie, et ils ont mêlé les dates et les localités d'une façon désespérante. Je vais, en traitant la question de la position et des devoirs du roi des ribauds d'une manière rigoureusement historique, essayer de démêler les confusions antérieures. Nous allons nous occuper d'abord des rois des ribauds de la cour royale ; puis nous rencontrerons des roitelets plus infimes encore, dans les villes de Bordeaux, de Lille, de

(1) C'était la forme la plus ancienne de son titre bizarre. *Li*, en latin *ille*, était le nominatif singulier de l'article masculin ; et *roys*, *rois*, *reis*, *reiz*, du latin *rex*, le sujet singulier de notre mot *roi*.

Toulouse, et autre part ; enfin nous suivrons les ribauds eux-mêmes dans leurs exploits de brigands francs ou soudoyés à travers le moyen âge.

* *

I. *Li Roys des Ribaus de la cour royale.* — L'incident historique de Bouvines est le seul qui nous montre le roi des ribauds combattant dans les armées. Pour trouver quelque chose de semblable, il faut avoir recours à la poésie. Dans le *Roman de la Rose*, de Jean de Meung, vers 1285, où, 70 ans après Bouvines, le dieu d'amour nomme Faux-Semblant son roy des ribaux, quand il assemble ses troupes pour délivrer Bel-Accueil de sa prison dans la tour. Voici l'en-tête du chapitre :

Comment le dieu d'Amour retient
Faux-Semblant, que son hom devient ;
Dont ses gens sont ioieux et baux
Quand il le fait roy des ribaux.

Et plus loin :

Faux-Semblant, dit Amour, « dis moy,
Puisque de moy tant t'apprivoy,
Qu'en ma cour tant de pouvoir as
Que roy des ribaux tu seras,
Me tiendras-tu ta convenance ? »

Et Faux-Semblant répond :

Ouy ; je le vous convenance.
N'onq n'eurent sergent plus loyal
Vostre père et vostre ayal.

Après, Amour continue et le nomme à l'office :

« Faux-Semblant, par cil convenant
Seras o moy tout maintenant ;...
Tien soit le pouvoir et le baux,
Car le roy seras de ribaux.

Il est manifeste que le vicieux et hypocrite Faux-Semblant est nommé à dessein à une charge quelque peu vile et ravalée ; mais en même temps il se dit sergent, comme celui de Bouvines, et nous pouvons admettre qu'il combattait à la tête de ses ribauds.

Cinquante-sept ans après Bouvines, nous retrouvons une deuxième trace historique d'un roi des ribauds. Pierre de Miraumont, conseiller du roi et lieutenant-général civil et criminel en la prévôté de l'hôtel, dans son livre *Le Prevost de l'Hostel* (1615), signale, dans l'année 1271, un nommé Thevenot comme roi des ribauds « à cour, à 12 deniers de gages par jour. » Il paraît probable que Miraumont a relevé ce fait dans les comptes des maîtres de la chambre aux deniers du roi. En 1285, date approximative des passages que j'ai cités du *Roman de la Rose*, selon une ordonnance mentionnée par C. Leber

(*La fortune privée au moyen âge*, 1847, p. 154), le roi des ribauds n'avait que la moitié de ce salaire, qui équivaldrait maintenant à 1.036 francs par an ; mais il avait aussi, ce dont Leber ne dit mot, quoique Miraumont l'eût remarqué, « une provende » d'avoine pour un cheval, et soixante sous par an pour sa robe ; il avait de plus un valet à gages, payé par la maison du roi. Les six deniers par jour étaient au juste les gages d'un valet de chiens à la même date. Il y a aux archives nationales la transcription d'une ordonnance datée du lendemain de la Saint-Laurent (10 août) 1286, qui confirme ces appointements, mais en ne donnant que quarante (xl) sous pour la robe, au lieu de soixante (lx). Ce chiffre de xl sous (227 francs aujourd'hui) paraît indiquer la vraie somme : car il se trouve aussi, cinq ans plus tard, dans une ordonnance de la semaine devant la chandeleur, 1290-'1, que pas un de ceux qui ont écrit sur le roi des ribauds n'a encore citée. Cette dernière ordonnance ne fait pas mention du valet (1).

Du Cange a déterré, dans les comptes de l'hôtel pour l'année 1312, une mention d'un prévôt, *præpositus*, du roi des ribauds qui avait conduit en prison quatre valets coupables d'avoir blessé quelqu'un. Que veut dire ici ce mot *præpositus* ? Il est bien possible qu'il signifie simplement celui qui remplissait les devoirs du roi des ribauds *ad interim*, un préposé, un *locum tenens* ; je me garde bien d'employer le mot *lieutenant*, qui implique aussi un rang établi et reconnu.

Cinq ans plus tard, le salaire du roi des ribauds avait monté, par ordonnance royale, à 13 deniers par jour (1.925 francs par an) ; et pour la première fois, nous le voyons recevoir aussi chaque jour « ii quartes vin ; vi denrées de pain » (environ 2 fr. 45 aujourd'hui), « une pièce de chair et une poule ». Il était, de plus, monté par l'écurie royale, et percevait une provende d'avoine pour son cheval. Ce cheval lui était assigné parce qu'il pouvait être de service par les routes quand le roi allait en chevauchée, comme on disait alors, c'est-à-dire quand il faisait des expéditions armées, ou tout simplement des voyages en ses états ou dans ses châteaux (ordonnance de Philippe-le-Long, à Lorris en Gâtinois, 17 novembre 1317). Le registre dont j'ai déjà parlé contient une ordonnance royale sans date, mais avec une note (2) qui me porte à croire qu'elle a été rédigée après 1291 et avant 29 novembre 1314, mort de Philippe-le-Bel. Cette ordonnance (f° 55) énonce que « le roy des ribaus aura sa livraison et xiiij deniers de gages, et ne mangera point à cour. » L'ordonnance de 1317 ci-dessus citée nous fait connaître quelques devoirs du roi des ribauds, et nous laisse en-

(1) Voir les ordonnances transcrites vers 1320, dans le registre JJ. 57, aux archives nationales, f° 12, 18. L'écriture de ce registre est une gothique mêlée, et est l'œuvre de plusieurs copistes.

(2) JJ. 57, f° 49. « Len ne set qnt ceste ordenance fu faite, mez elle fu du » pere monsr qui ores est. »

trevoir un peu le grade et la position qu'il a tenus, il y a plus de cinq siècles et demi. Il « se doit tenir toujours hors de la porte, » de l'hôtel, « et garder ilec qu'il n'i entre que ceux qui y devront entrer. »

Une autre ordonnance, du mois de décembre 1316, contient ce qui suit : *Item*. Est assavoir que les huissiers de salle, si tost comme l'en aura crié : « Aus queus ! » (c'est-à-dire aux cuisiniers pour servir) feront vidier (vider) la salle de toutes genz fors que de ceuz qui y doivent menger, et les doivent delivrer à huis de la salle aus vallez de porte, et les vallés de porte [doivent les livrer] aus ports (portiers) ; et les ports doivent tenir la court nepte, et les livrer au roy des ribaus. Et li roys des ribaus doit garder q'ils n'entrent plus en la porte. Et sil (celui) qui sera trouvez défaillant de faire son office sera puniz par le mestre de l'ostel qui fera la journée. » La même chose presque se trouvait déjà dans l'ordonnance sans date ; et Miraumont a extrait le même règlement, moins correctement, de l'ordonnance de 1317 (1). Il y a un passage dans les vieux *Proverbes du vilain* qu'il n'est pas sans utilité de rappeler ici. Je modernise un peu :

Quand mangent seigneurs,
Garçons et jongleurs
Fors de l'hôtel remanent (restent)
Regardant ès pertuis ;
Et quand on ouvre l'huis,
Ens par force s'enpaignent (se jettent)

Il est donc évident que le roi des ribauds, à l'encontre d'autres officiers domestiques du roi, qui mangeaient, ou « avaient bouche à cour, » avait des provisions de bouche en nature : vin, pain, viande et volaille, parce que ses fonctions l'appelaient à se tenir presque en faction à la porte de l'hôtel, surtout aux heures des repas, il ne pouvait prendre place à ces mêmes heures à la table commune de la salle royale (2) ; ce qui lui était, du reste, expressément défendu : « Ne mangera point à court, ne ne v(i)endra en sale, s'il n'est mandé, » dit l'ordonnance sans date dont j'ai déjà parlé, et que je crois être le premier à signa-

(1) Registre JJ. 57, ff. 64, 55 et 83.

(2) La qualité des officiers de l'hôtel comme commensaux du roi est aussi ancienne que la monarchie ; et cet usage, qui est du reste assez naturel, se trouvait aussi établi sous les empereurs romains. Claudianus, dans le *iv^e* siècle, nous montre cette position de commensal comme illustre : « *Claro quod nobilis ortu, conviva et domini* ». Et il se peut bien que, dans l'origine, les mets dont on faisait festin n'étaient rien autre chose que les offrandes sacrées et les chairs des sacrifices ; ce qui aurait donné son caractère spécial au repas qui s'appelait *epulum*. Nous avons dans Cicéron l'*épulum regis*, la table ou festin du roi ; et dans le code Théodosien il est parlé de ceux qui *divinis epulis adhibentur*. La phrase « bouche à cour » a été employée en Angleterre aussi. Pottenham, qui a produit son *Arte of English Poesie* en 1589, dit plaisamment que l'empereur Auguste donnait à Virgile « la franche lippée, une bouche à cour, comme nous l'appelons ». (A good allowance of dyet ; a bonche (sic) in court as we vse to call it — I, xxvii).

ler (1). La même défense se trouve presque en mêmes mots dans l'ordonnance de 1317. On doit toujours noter que l'ordonnance de 1291 permettait au roi des ribauds de manger dans la salle, et par conséquent lui défendait les provisions en nature (2); et que l'ordonnance de 1286 garde le silence là-dessus (3).

Claude Fauchet, le président si connu de la cour des monnaies, dans ses *Œuvres* (Paris. 1610, in-4°), ajoute que, « après la cloche sonnée, ceux qui estoient delivrez de viandes (qui est ce que depuis l'on a dit avoir bouche à cour) se trouvoient au tinel, ou salle commune, pour manger; et les autres estoient contrainctz vuidier la maison; et la porte fermée, les clefs estoient apportées sur la table du grand maistre (4). » Mais Fauchet ne cite pas de preuve à l'appui. Une ordonnance royale de 1285 nous indique qu'il y avait alors deux cuisiniers pour la table du roi, et deux « pour le commun », avec Isambert, le premier chef. En 1316, il n'y en avait que trois en tout; un « pour la bouche » royale, et deux pour le commun.

On prenait toutes les précautions possibles pour que les officiers et domestiques qui avaient livraison de provisions en nature ne se présentassent pas aux repas. En 1316, les huissiers avaient à jurer sur les saints évangiles qu'ils ne laisseraient

(1) Registre JJ. 57, fo 55.

(2) Registre JJ. 57, fo 18. « Et mengera à court, et n'aura point de livroison ».

(3) A propos de cette épuration de la salle, dont je viens de parler — et qui s'appliquait aussi à la cuisine — *Ibid*, f° 38 verso : « Et feront « (les gens de la cuisine) « widier (vider) touz ceus de la cuisine, fors ceus qui ci-dessouz (dessus) sont ordenez, et (les) estrangeront (éloigneront) de tous poins. Et se ce ne font, li sires leur en demandera les courppes (coulpes). » *Ordonnance de 1316*. — Il faut remarquer que jusqu'à ces dernières années, et avant que la garde des parcs de Londres fût dévolue aux agents de la police métropolitaine, les gardiens de ces parcs royaux, dans leur livrée royale, se rendaient aux portes à l'heure de fermeture, en criant à tue-tête : « All out ! » c'est-à-dire : « Tous, dehors ! »

(4) Sir Walter Scott, dans son roman *Old Mortality*, explique la coutume ancienne, dans l'Ecosse, de fermer à clef la porte d'une maison ou d'un château pendant le diner, par le fait que toute la famille et sa suite étant assemblées dans la salle pour ce repas principal, étaient alors plus exposées à être surprises. En effet, nous trouvons dans les ordonnances de 1285 et 1316, déjà citées, que, des trente sergents d'armes, il y avait toujours dix de service, dont deux faisaient fonctions de huissiers d'armes. Ils mangeaient dans la salle, mais y faisaient le guet pendant que le roi mangeait. A cette fin, ils étaient tenus de porter toujours « leurs carquois pleins de carriaus », et ils ne pouvaient s'abenter de la cour sans avoir congé. De là, plus tard — pour revenir à sir Walter Scott — la coutume écossaise de fermer les portes pendant le diner, n'ayant plus de raison d'être, est devenue une pure affaire de haute étiquette; et Scott raconte qu'un baronnet du comté de Dumfries a perdu une succession énorme en tenant ses portes barrées contre un vieux seigneur ou laird, qui arrivait justement dans ce moment critique lui rendre visite. Nous pourrions même voir une survivance de la coutume dans l'habitude de quelques gourmets émérites vers le commencement de notre siècle. Un gourmet de cette espèce, l'heure du diner sonnée, faisait fermer la porte de la maison à clef, et mettait la clef dans sa poche, pour protéger son chef et ses autres convives contre l'inexactitude de quelque hôte en retard.

entrer, dans la salle à manger, personne qui aurait une livraison, ou qui ne serait pas porté sur une ordonnance (1). A un autre point de vue, il devait résulter une grande économie de la coutume de manger ensemble, et pour cette raison, et peut-être aussi pour prévenir les désordres, il était défendu, en 1291, de manger dans sa chambre, si on n'était pas malade ou si on n'avait pas été saigné, selon l'habitude universelle et périodique du temps (2). En 1316, on était tenu, par son serment, de ne pas manger en sa chambre, et la durée de l'indisposition, après une saignée, était limitée à un jour seulement (3). Ce règlement s'appliquait aussi aux demoiselles de la reine (4). Seul, le confesseur du roi avait la permission de manger dans sa chambre, avec « son compagnon », un potage, deux pains de bouche et « deux paire de mes », c'est-à-dire deux plats de viande, si ce n'était pas un jour maigre, auquel cas on lui portait des « herrens » au lieu de viande (5). Ajoutons que les grands officiers mangeaient à la table du roi, « par devers le roy », comme on disait; et que les officiers et employés subordonnés s'asseyaient à d'autres tables, « par devers le commun ». Les huissiers d'armes, peut-être comme étant de garde, mangeaient à la table royale, mais les sergents d'armes dinaient avec la généralité (6). De plus, il était ordonné (1316) que tous les valets devaient manger ensemble à des tables séparées (7), et (1315) que l'on ne servirait que du potage et un mets de chair, aux jours de chair, et aux jours de poisson, qu'un mets de poisson (8). Il était même enjoint, dans l'ordonnance non datée que j'ai déjà nommée plus d'une fois, que « tous sommeliers, tous valets (exceptés ceux qui sont au roi), et tous garçons, mangeront par terre (9) » ; trait de mœurs japonais qui se trouvait français aussi au commencement du xiv^e siècle. Je dois constater

(1) Registre J.-J. 57. f^o 39. « Et jurront sur sains qu'il ne lairont entrer vallet en salle qui ait livroison, ne autre qui ne doie entrer. Et ne soufferront que nulz menjusse en salle ni si assiece, fors ceux qui sont en l'ordenance, se ce n'est par congicé des mestres ». Les gens de la cuisine étaient assermentés aussi : « Et jurront sur sains les diz gens qu'il ne donrront riens, ne ne feront donner, ne n'appelleront aucun pour menger à court avec eulz, sanz le congier des mestres ». (f^o 38, verso).

(2) Registre J.-J. 57, f^o 39. « Il est ordene que nul ne doit menger en chambre, se il n'est deshaitiez (abattu, défait, malade : *hait* voulait dire *plaisir*) ou saines ».

(3) *Ibid.* f. 64. « Et sont toutes chambres deffendues, ne nul ne doit menger en chambre, pour son serment, se il n'est saingniez. Et ne durra la saingniee à toutes manières de genz que i jour ».

(4) *Ibid.* f. 72, verso. « Item. Toutes chambres, etc. Item. Se se il y a aucune damoysele grosse, elle s'en iroit en son hostel » [c'est-à-dire sa maison à elle où à sa famille, hors de l'enceinte de la cour] « si tost comme elle ne voudra venir menger en salle ».

(5) Registre J.-J. 57, f. 49 verso.

(6) *Ibid.* f. 50.

(7) *Ibid.* f. 39.

(8) *Ibid.* f. 26.

(9) *Ibid.* f. 55 verso.

aussi que la prohibition au roi des ribauds de manger à cour ne ravalait en rien sa position : car les clercs du conseil, qui étaient des fonctionnaires d'une importance notable, ne mangeaient en salle non plus. Était-ce afin de se garder des indiscretions possibles de leur part ?

Il y avait encore un devoir subalterne mais nécessaire, et de confiance aussi, qui, selon Fauchet (1610), incombait au roi des ribauds : c'était de faire la ronde de nuit dans l'hôtel, et, une torche au poing, d'aller par tous les coins et lieux secrets, afin de voir s'il n'y avait personne de caché. Malheureusement cette assertion — très vraisemblable du reste — ne s'appuie sur rien. Le Féron (*Histoire des connestables*, 1688) et Gouyé de Longuemare (*Eclaircissements*, 1748) se contentent de la répéter, d'après Fauchet. Girard du Haillan, dans son *Estat des affaires de la France*, avait dit la même chose en 1571 ; mais il nous cachait son autorité, disant seulement, dans l'édition augmentée de 1611, qu' « il y en a qui l'ont écrit ».

Pour avoir une idée des traitements de ces huissiers de salle, varlets de porte et portiers, dont les fonctions sont si clairement définies avant 1314, il faut savoir que les cinq huissiers de cette année-là, Thiebaut, Olivier, Philippide, Jean Le Clerc et Geoffroy, recevaient chacun dix-neuf deniers par jour, « pour toutes choses » ; ils n'avaient point de vin, mais, en fait de bougie, ils avaient neuf chandelles de quatre à la livre, et six « conistres » (1) ; chacun avait aussi de l'avoine pour un cheval. Les deux premiers de ces huissiers figuraient sous les noms de Thibaut et Ollivier dans une ordonnance portant règlement de la maison de Philippe le Long, au temps qu'il n'était que comte de Poitiers (vendredi xxiii jour de novembre l'an mcccxv). Dans ce temps là, ils n'avaient chacun que cinq deniers de gages, avec de l'avoine et « forge » pour un cheval. Les quatre portiers, dont trois étaient toujours de service, avaient chacun treize deniers par jour, comme le roi des ribauds, mais « pour toutes choses » ; ils avaient aussi conistres, et pour « la porte », c'est-à-dire, sans doute, pour leur loge, ils avaient neuf chandelles de cinq à la livre, neuf de quatre, douze chandelles courtes, et une demie moule de bûches. Chaque portier avait aussi de l'avoine pour un cheval. L'ordonnance de saint Louis, « faite ou mois d'aoust, l'an de grâce mil cclxi », donnait quarante sous par an à chaque portier « pour robe ». C'était la même somme qui fut allouée au roi des ribauds, comme nous avons déjà vu, en 1286 et 1291. Les varlets de portes étaient trois ; ils mangeaient à cour, « et n'auront autre chose » ; nous devons conclure de là qu'ils n'avaient pas de gages « mais

(1) *Conistre* est un mot latin, *canistri* et *canistra*, paniers, corbeilles. La Curne de Sainte-Palaye est le seul qui le donne ; mais, se contentant de citer, d'après Pasquier, l'ordonnance de 1317, dont il est ici question, il ne s'aventure pas à expliquer le terme. *Kanaster* aussi voulait dire *panier*.

qu'eux trois ensemble auront neuf (chandelles) de quatre, pour eveillier (veiller), et chacun un conistre et une botte de seurre », c'est-à-dire de paille, pour s'y coucher en veillant sans doute.

En janvier 1321²², une ordonnance de Charles le Bel renouvelle le traitement de 1317, mais elle emploie les mots assez significatifs « li roy des ribaux qui estoit au mareschal ». Il est très clair qu'avant 1322, il avait été sous les maréchaux ; de là il est permis de déduire qu'il était aussi subordonné au prévôt que ces maréchaux pouvaient constituer, comme fondé de leurs pouvoirs ; « par devant lequel prévost », écrivait Bouteiller, vers 1459 dans sa *Somme rurale*, « doivent estre ventilées toutes les causes qui au droit des ditz mareschaux appartiennent ». Gouyé de Longuemare, qui apparemment ne connaissait pas cette ordonnance de 1322, est néanmoins du même avis dans ses *Eclaircissements*.

Le testament de Charles Le Bel (1324), au cinquième alinéa de la fin, nous montre que le roi des ribauds avait un prévôt sous lui : car ils se trouvent tous les deux couchés sur ce testament pour des legs de vingt livres — ses gages d'un an — au premier, et de dix livres à l'autre (1).

Un arrêt des maîtres de requêtes, de juillet 1336, nous indique un autre emploi de ce fonctionnaire subalterne. Un certain Jean Convers, sa femme et ses enfants, qui prétendaient avoir droit à une portion de la recette de Poissy, sont déboutés de leur appel, et le silence perpétuel, silence légal bien entendu, leur est imposé « à peine d'estre livreiz au roy des ribauds, pour les punir comme infâmes ». Voilà comme on encourageait les litiges au bon vieux temps.

En 1350, nous voyons, par une ordonnance de Philippe VI, que les gages du roi des ribauds avaient été changés en « cinq sols par jour pour toutes choses », ce qui ferait maintenant environ 4,000 francs par an ; et le même traitement lui fut continué par une ordonnance de Charles VI, en janvier 1386. Etienne Pasquier, dont le nom et le renom étaient autrefois bien hauts, a fait ici deux pas de clerc. Il appelle les cinq sols « un rétranchement de sa pension ancienne » de treize deniers, oubliant, lui, conseiller et avocat général du roi en la chambre des comptes, qu'il y avait soixante deniers dans cinq sols en 1350. (*Recherches de la France*, 1643, in-fol., p. 754 A). Et en même temps et lieu, il fait voir qu'il ne se rappelait pas que cinq sols tournois et quatre sols parisis c'est tout un. Voilà à quoi sont

(1) « Item. Au roy des ribaus vint librez. Et son prevost ditz librez ». Du Cange prenait ces livres pour des sous, « 20 et 10 solidos legavit », et il a été suivi par Longuemare. « Le bibliophile Jacob » a renchéri là-dessus en les traitant de « sols d'or » dans son *Roi des ribauds* (1831) ; mais plus tard, en 1858, il a complètement dénaturé les faits, en imprimant qu'« un compte de l'hôtel du roi fixe les gages du roi des ribauds à vingt sous en 1324 ». Grâce aux facilités qu'accordent MM. les archivistes, avec leur courtoisie habituelle, j'ai pu examiner, aux archives nationales, le testament original, qui porte, d'une manière parfaitement claire, les mots que j'ai ci-dessus copiés.

exposés les chercheurs qui piochent les ruines du passé.

*
* *

Maintenant nous allons assister, avec notre personnage, aux exécutions publiques. Le premier document où nous le rencontrons comme bourreau ou chef de bourreau, est un mémoire de 1378, adressé au prévôt de Paris par les bénédictins de Saint-Eloy de cette ville. Dans ce mémoire, ces moines affirmaient qu'« il avint que jà pièça un appelé Perrin de Pentin, qui estoit varlet servant en la cour de nostre sire le roy, fut prins et detenu prisonnier par les maistres de l'hostel. et fut accusé d'un certain cas criminel. Pour raison dudit il fut justifié [par les maîtres de l'hôtel] et pendu par le roy des ribaux, ou ses députés. ad l'olme de Sainct Mor. » Une variante assez tragique de l'« attendez-moi sous l'orme », du dicton populaire ! Il est évident que le roi des ribauds devait se rendre à Saint-Maur pour l'exécution de ce Perrin ; et s'il exécutait tous les jugements criminels des maîtres de requêtes, qui disposaient, en appel de causes, de toutes les parties du royaume, il devait avoir eu quelquefois assez à faire, et devait aussi s'absenter souvent de la cour, s'il ne faisait pas faire ses devoirs lointains par des « députés », ce qui pourrait, en quelque sorte, expliquer l'emploi de prévôt que nous avons deux fois rencontré, et aussi l'existence indubitable du même titre de roi des ribauds dans des villes de province, comme nous allons voir dans la suite. Le fait que le roi des ribauds et ses hommes voyageaient avec le roi de France et sa cour est bien démontré par un compte de l'hôtel du roi pour l'année 1380, où l'on a mis une dépense de quatre livres de cire pour « l'obsèque » de Coquelet, sergent du roi des ribauds, qui était mort au voyage du sacre de Charles V. Cela nous fait voir que, s'il était douteux en 1214 qu'il était sergent lui-même, il avait au moins un sergent sous lui un siècle et demi plus tard. Ce sergent était-il le prévôt de 1312 et 1324 ? Impossible de décider.

En janvier 1385, quand ses gages sont fixés à quatre sols parisis, ils ne sont donnés, d'après l'ordonnance de Charles VI, que « quand il sera à cour ». Nous croyons reconnaître là un développement de ses devoirs et de leur étendue. Du reste, il recevait des rétributions spéciales pour ses expéditions correctionnelles. En 1396, il résulte d'un compte de l'hôtel du roi qu'il était « baillé à maistre Jean Yvernage, roi des ribaux, la somme de soixante-six sous parisis », environ 200 francs de nos jours, « pour faire exécuter Jean Boulart, qui poursuivoit la court à Compiègne, et avoit emblé plusieurs plats et vaisselle d'argent de l'hostel du roi ; pour payer le bourreau et les aller querir de Compiègne à Noyon par deux fois, et faire venir à deux intervalles ; ce qu'il est convenu faire pour un appel que le dit Boulart interjetta ; dont il fut destitué ». Ensuite nous trouvons la somme de soixante-huit sous « payée au bourreau, par la

main du roi des ribaux, pour foûir toute vive Pernelle la Bomette poursuivant la cour, qui fust prinse à Compiègne, le roi estant illec, pour vaisselle de court emblée par elle (1) ».

Les paiements, pour l'exécution de Jean Boulart et de Pernelle, sont consignés au chapitre des comptes relatifs à la juridiction des maîtres de requêtes ; ce qui nous fait voir que le roi des ribauds était leur fonctionnaire. Du Tillet disait en 1602 (*Recueil des roys de France* ; Paris, in-4^o) qu'il était de la juridiction de ces maîtres. « lesquels anciennement avoient leur siège à la porte du dict hostel, pour ouyr les requestes et plainctes de ceux de dehors » ; mais il ne cite pas de preuves.

Arrivés maintenant à la période d'une grande extension de la sphère d'activité du roi des ribauds, nous ne devrions pas être surpris de lui voir s'arroger une position et des privilèges supérieurs à ceux qui lui incombait de droit ; et c'est ce qui, en effet, doit être arrivé : car, un arrêt du parlement, du 16 mars 1404, nous apprend que ses valets ne pouvaient porter verges, comme faisaient les huissiers de la salle et les portiers de l'hôtel. Il y était arrêté aussi que « les maîtres de l'hostel du roy avoient juridiction sur les dits vallets du roy des ribaux ». Ainsi le roi des ribauds, — c'était le même Jean Yvernage que nous avons déjà vu faisant opérer le bourreau, — cherchait à soustraire ses valets de la juridiction à laquelle il avait été lui-même soumis ; et il tâchait de faire valoir pour eux une position à laquelle ils n'avaient aucun droit. Aussi le parlement s'est empressé de lui rogner les ailes : car « porter verge » était un insigne attributif de pouvoir qui marquait, en quelque sorte, dans les officiers exécutifs qui possédaient ce privilège, une délégation *pro tanto* du pouvoir royal et suprême. On pourrait, pour appuyer cette opinion, citer les édits du roi de 1566 et 1572,

(1) En passant, je voudrais rappeler que « Pernelle » est pour Péronnelle (de Petronilla) et voulait dire une femme de mauvaise vie, une ribaude. Nous trouvons ce même mot propre, et malpropre aussi, comme Purnele et Pernel, très répandu en Angleterre dans ce même xiv^e siècle, et portant la même non-valeur. Comme Perrin, autre dérivatif de Pierre, il a pris de bonne heure un sens bas. On a cherché, je ne sais pas avec quelle justesse, d'expliquer le sens que Péronnelle s'est attiré, en constatant que le dernier jour du mois de mai était la fête de sainte Pétronilla ; et la licence et les dérèglements, des femmes surtout, dans ce mois, au moyen âge, sont trop bien connus pour être répétés ici. Toutefois cette étymologie ne peut pas s'appliquer à Perrin. On trouve dans *Le jeu de Robin et de Marion*, par Adam de La Halle (1282), les formes Peronele, Perrette et Perrote pour une seule et même bergère. On pourrait ajouter que, selon l'historiographe Jean Chartier (A. Vitu : *Le jargon*, 1884, p. 43), les femmes n'étaient pas pendues dans ce temps-là. La première, ainsi suppliciée en France, « une coquigne », et probablement une bohémienne, était pendue, à Paris, à la porte Saint-Denis, en 1449, à sa propre requête, « la coustume de son pays estant telle en semblable cas ». Elle choisit la pendaison bien naturellement au lieu de l'enfouissement vivante qui se pratiquait encore plus tard, Guillemette Mauger, laronnesse et recleuse, ayant été enfoncée vive à Paris, en 1460. Plus anciennement, selon la compilation non officielle des coutumes de la Touraine, de l'Orléanais et de l'Anjou, qu'on appelle, à tort, les *Etablissements de saint Louis*, on brûlait vives les femmes qui tenaient compagnie aux voleurs de grand chemin — excepté dans l'Anjou, où on les enterrait vivantes.

dont parle Ragueau dans son *Indice*. Aux termes de ces édits, les huissiers et sergens royaux doivent toucher avec la verge ou baguette ceux auxquels ils ont charge de faire exploit ou commencement de justice. En outre, entre les détails minutieux que nous a transmis Olivier de La Marche sur la maison de Charles de Bourgogne, nul officier, si ce n'est le maître-queux, ou premier chef de cuisine, et le saucier, ne pourrait bouger d'un seul pas pour le service des repas de la salle, sans être précédé d'un huissier portant la verge blanche de quatre pieds de longueur, qui était le symbole de ses fonctions. L'étiquette de la cour de Bourgogne avait été calquée sur celle de France par Philippe le Hardi, fils du roi Jean.

Notons que cet arrêt de 1404 ne dit pas un mot d'un sergent du roi des ribauds, quoique on puisse voir, dans les comptes de Raymond Raguier, maître de la chambre aux deniers pour l'année 1409, qu'il avait encaissé de Loys Oger, sergent du roi des ribaux, soixante sous parisis (275 francs de notre temps), « receuz par le dit Oger, de Laurens Jonen, pour vn défaut en quoy il avoit esté condamné en la juridiction des maistres d'hostel du roy ». Nous pouvons conclure de là que le roi des ribauds faisait payer les amendes infligées par les maîtres de l'hôtel. Il avait aussi au moins deux sergents pour aides. Cela résulte des comptes du même Raguier pour les années suivantes, 1410 et 1411, où nous trouvons une somme de soixante sols tournois payée au même Jean Yvernage, « pour lui et ses compagnons sergens de l'hostel ». Il est donc presque indubitable qu'il tenait le rang de sergent lui-même, aussi bien que ses « compagnons ». Nous pourrions citer ici une remarque de Gouyé de Longuemare, qui dit, dans ses *Eclaircissements*, que les deux mots *valet* et *sergent* étaient [quelquefois] synonymes, les huissiers du parlement se nommant *valeti curiæ*.

Jean Yvernage, roi des ribauds entre 1396 et 1410, a eu au moins trois successeurs : Michelet Lyccourt, Guillaume des Marts, et Pierre Pelleret, qui est, selon Pierre de Miraumont, écrivant en 1615, « le dernier qui a fait et exercé la charge du roy des ribauds, comme il se void par les comptes des maistres de la chambre des deniers ». Par une ordonnance de l'hôtel du roi, septembre 1418, la prohibition de manger à cour est renouvelée pour Pierre Pelleret; et ses gages sont réduits à trois sols par jour. Sans doute, cette diminution de ses appointements n'était qu'apparente, et provenait des droits que le roi des ribauds percevait alors aux exécutions et punitions des criminels, et sur les maisons publiques de jeu et autres, comme nous l'allons voir.

Pierre Pelleret paraît être resté en fonctions jusqu'à 1422, et Miraumont constate que du roi des ribauds « n'est plus fait mention es estats de la maison de nos roys, ny es comptes des maistres de la chambre aux deniers, ny ailleurs, depuis le decez du roy Charles VI, advenu en l'an 1422. » Après nous avoir intrigués sur la scène de son petit théâtre pendant 208 ans,

li roys des ribaus s'esquive comme il s'est montré ; il quitte les planches par une trappe ; la pièce à tiroir est jouée ; le diable est repoussé dans sa boîte, et le couvercle est refermé sur lui à tout jamais.

On trouve dans l'*Histoire des antiquités de Paris* par Henri Sauval (1724, in-fol.) un fragment qui pourrait bien servir comme épitaphe à cette royauté déchue. C'est à la page 347 du troisième volume, et je transcris *litteratim* : « Compte de la prevosté de Paris, 1449. Forfaitures. M^e de Longueville, lieu- » tenant civile. — Etienne Musteau, roi des ribaux, demeurant » rue des Juifs, décédé en février 1448, rue Sans-Chef. » C'est tout !

*
* *

Et maintenant je dois donner la liste des rois des ribauds de la cour qui nous sont connus, d'après Miraumont et autres. J'ai supprimé Jean Guérin de 1388 : car il n'était pas de l'hôtel du roi, comme Miraumont pensait, mais bien du duc de Normandie et d'Aquitaine ; en revanche j'ajoute Crasse Joes de 1317, qui a été signalé pour la première fois par Du Tillet treize ans avant Miraumont.

1271 : Thevenot, Viot Moinet. — 1317 : « Crasses Joes », Gilles Materay, Perrot de Vé, Guillaume l'Hermitte, Arnoul Godefroy, Hanriet Favette, Jean Saillant. — 1396-1410 : Jean Yvernage ou Yvernaige, Michelet Lyecourt, Guillaume des Marets. — 1418-1422 : Pierre Pelleret.

On pourrait bien montrer par ce nom de Crasses Joes les difficultés des recherches archéologiques. Du Tillet (1602) l'a donné comme Crasse Ire ; et Miraumont a copié Du Tillet en 1615. Etienne Pasquier, en 1643, a imprimé Crasse Ioé. Du Cange, dans son *Glossarium*, a donné imprimé le nom comme Grasse-Joe. Gouyé de Longuemare (1748) nous donne une autre petite variation, Grasse Joë, et finalement « le bibliophile Jacob », en 1831, donne le choix, sur deux pages consécutives, de Crasse Joë et de Jean Crasse Yre, sans voir que tous les deux ne faisaient qu'un même homme ; mais en 1858, il paraît avoir opté pour Crasse Joë. J'ai pu démêler cette confusion, et préciser le vrai nom. Dans le registre JJ. 57, que j'ai dû citer si souvent, il se trouve une copie de l'ordonnance du 17 novembre 1317, et sur le folio 82 verso, on lit : « Crasse Joe, roys des Ribaus. ». Mais au folio 55, où l'on a copié l'ordonnance sans date, qui appartient peut-être à l'année 1314, j'ai relevé ce qui suit : « Crasses Joes, et escuier son compaignon, qui quierent (pour *curent*) la vesselle d'argent, auront ij sous de gages, et ne mangeront point à court, ». A n'en plus douter c'est notre homme, qui a été un peu plus tard promu roi des ribauds. Joes, cela va sans dire, est une vieille forme de *joues*, et l'emploi de cet individu à nettoyer l'argenterie pourrait bien expliquer et l'état normal de son visage, et le sobriquet que cela lui a valu. *Curer*, dans le vieux langage, signifiait à la fois

soigner, avoir souci, et nettoyer. En tout cas, cette découverte minime projette une lumière bien inattendue sur la théorie prodigieuse de Du Tillet qui paraît avoir soutenu que son Crasse Ire — notre Crasses Joues — était bien le prédécesseur de ce grand officier de la cour, le prévôt de l'hôtel !

*
* *

Maintenant nous allons recueillir dans la *Somme rurale* de Jehan Bouteiller, le sommaire le plus complet que ces temps nous ont laissé sur les attributions du roi des ribauds. C'est le côté le plus curieux de ce sujet, que c'est juste au moment de la disparition de ce factotum criminel, que nous relevons la définition la plus exacte de ses occupations. Selon Miraumont, Bouteiller écrivait vers 1459, c'est-à-dire 37 ans après la disparition du titre du roi des ribauds. Mais l'in-folio que j'ai pu consulter à la bibliothèque nationale porte la date 1486. A la fin de la table du premier livre, on lit, en effet : « Cy finent les rubriques et distinctions des chappiters de la première partie de ce present volume intitulée *Somme rural*, composé par maistre Jehan Bouteiller, licencié es drois canon et civil. Et imprime par moy Pierre Gérard en la ville de Abbeville. Laudetur omnipotens ». A la fin du volume, on trouve encore : « Cy fine la somme rural compisee (sic) par Jehan Boutillier, conseiller du roy à Paris. Et imprime en la ville d'Abbeville par pierres gerard lan mil. cccc. lxxx et vi. »

Voici ce que Bouteiller nous y apprend sur les maréchaux de France, sur leur prévôt, et sur leur subordonné le roi des ribauds, dont il parle, on doit le constater, comme s'il était encore un contemporain : « *Du droit aux mareschaux de France...* Et on[t] leur, toutefois que le roy va en ost ou chevauchie, à logier toute la compagnie du roy, et ne doit avoir nulz droit de logier s'il n'est logie par les mareschaux, et que leurs signes y fussent mises. » *Item* : A cause de leur office, ont la cure et congnoissance de faitz, crimes, et malélices, quelz quilz soient qui aviennent en l'ost et chevachie du roy, soit en bonne ville ou dehors, et de tous les poursuyvans de l'ost et chevauchie, puis qu'ilz sont yssus de leurs maisons pour venir en l'ost ou chevauchie jusquez atant qu'ilz soient retournes. *Item* : Ont la cognoissance de tous les gaigz (gains) et pillages fais en l'ost ou chevauchie, puis que content[ion] ou question en seroit.... *Item* : & se [en] chevachie ou en ost, les chevaux qui sont prisies pour ravoir les pris des d[its] chevaux sont au roy ; et pour le pris que prisez seront, le roy doit rendre le pris ; et les chevaux sont aux mareschaux. »

Ce droit aux chevaux pris sur l'ennemi doit être d'une grande antiquité, et même descendre du temps où les mareschaux n'étaient que les premiers écuyers de l'écurie royale. L'origine du titre était le vieux haut-allemand *maraschalt* ; de *marat*, cheval de bataille, et *shalc*, valet.

« *Item* : Ont de leur droit, puis que le roy seroit sur terre

d'ennemis, où il feroit conqueste ou quelque pillage, toutes les bestes vaires [diverses, de toutes sortes] soient chevaux ou bestes à corne ; et les autres sont aux gaigneurs... Lesquelz mareschaux peuvent faire et constituer vng prevost peult et doit avoir pouvoir d'eulz deux ; où soient empraintes les armes des dis mareschaux, et premières du premier mareschal. Par devant lequel prevost doivent estre ventilees toutes les causes qui au droit des ditz mareschaux appartiennent, et en sa judicature... *Item*: A ledit prevost le jugement de tous les cas advenus en l'ost ou chevauchie du roy, et le roy des ribaux en a l'exécution. Et s'il avenoit que aucun forlance corps (qui soit mis à exécution criminelle), le prevost, de son droict, a l'or et l'argent de la chainture (ceinture) au malfaiteur ; et les mareschaux on[t] le cheval et le harnas, et tous autres oustiliz, se ilz sont ; reservé les draps et les habis, quelz qu'ilz soient, et dont ilz soient vestus, qui sont au roy des ribaux. Si (ainsi) se fait, toutesfois que le roy va en ost ou en chevauchie, appeler l'exécuteur des sentences et commandemens des mareschaux et de leur prevostz. Le roy des ribaux a de son droit, à cause de son office, et congnoissance sur tous jeux de des, et de berlens, et d'autres, qui se font en ost et chevauchie du roy. *Item*: A l'exécution des crimes, de son droit, les vestemens des exécutes par justice criminelle. » (*Liv. ii, f° 6*).

La première chose que nous devrions remarquer, c'est que Bouteiller ne s'occupe ici que des temps, ou de guerre — dans l'ost, l'armée, du roi — ou quand le roi voyageait, naturellement à cheval et armé, avec une suite convenable et une escorte militaire assez considérable. Nous avons ici, en effet, une juridiction martiale et exceptionnelle, qui n'apporte aucun trouble à celle des juges ordinaires, les maîtres d'hôtel, lorsque le roi était encore rendu dans ses villes ou maisons royales. Bouteiller précise, à n'en plus douter, que dans ces deux cas-là — en ost et en chevauchée — le roi des ribauds était soumis aux ordres des maréchaux de France, et conséquemment il était sous les ordres du prévôt institué par eux. L'on ne sait pas à quelle date remontent les prévôts des maréchaux ; mais il est au moins certain, d'après une sentence du parlement, formulée après appel, qu'il y en avait en 1316. Le roi des ribauds exécutait les sentences et commandes du prévôt, qui étaient censées être données par les maréchaux eux-mêmes. Pendant que les maréchaux prenaient le cheval et l'équipement d'un condamné *militaire*, et que leur prévôt confisquait à son profit l'argent que le condamné portait sur lui, les habits du criminel étaient attribués au roi des ribauds. Il faisait en même temps la police des logis ou tables de jeu, et des logis de débauche aussi ; et nous entrevoyons pour la première fois une des sources de ses revenus dans le droit de deux sous qu'il percevait chaque semaine sur ces derniers. Ces droits, quoique infimes, n'étaient pas du tout minimes : car les deux petits sous de 1459 feraient bien aujourd'hui 190 francs par an et par maison. Le

dernier paragraphe de l'extrait de l'ouvrage de Bouteiller doit peut-être s'entendre des criminels ordinaires; le roi des ribauds avait droit aux vêtements de ceux-ci. C'était un casuel de tous les bourreaux. Selon les anciennes coutumes de Châlons-sur-Marne, le seigneur justicier avait le chaperon, le surcot, et tout ce qui était au-dessus de la ceinture du condamné au gibet; ce qui était au-dessous appartenait au bourreau.

*
*
*

Le moment est venu de développer une théorie, déjà en partie indiquée par Nicolas de La Mare dans son *Traité de la police* (1705-1738), pour expliquer la disparition soudaine du roi des ribauds des états et comptes de la maison du roi, à l'avènement de Charles VII en 1422. Sur la fin du règne de Charles VI, dit La Mare, la France se trouvant partagée en factions, ce prince fut obligé d'être souvent à la tête de ses armées. Les juges ordinaires et sédentaires ne pouvant pas le suivre dans ses campagnes, il s'attacha le prévôt des maréchaux; et ce prévôt eut aussi sous lui le roi des ribauds, qui suivait la cour en quelques lieux qu'elle fût. En 1451, quand Bordeaux s'est définitivement rendu au roi de France, nous trouvons Tristan l'Hermite y entrant comme prévôt des maréchaux. Il y reçoit des éperons d'or; immédiatement il érige un gibet tout neuf, en même temps que le drapeau blanc est hissé.

Charles VII est parvenu à la couronne au plus fort de ces troubles de l'état; et presque tout son règne s'étant passé en guerres, il continua d'avoir, à la suite de sa cour, dans ses campagnes ou ses voyages, un prévôt des maréchaux; et le roi des ribauds, continuant sous ce prévôt, dans une condition militante et nomade, pourrait bien avoir ainsi cessé d'être porté sur les listes et les comptes domestiques de la maison du roi. Une chose digne de remarque, c'est que dans les camps et garnisons Anglais il y a encore aujourd'hui un sous-officier qui remplit les fonctions de « provost-marshall », qui a la garde des salles de police (*cell* de caserne ou de garnison) et qui fournit la nourriture des prisonniers. Ce mot *provost* retient encore dans l'armée anglaise à peu près la prononciation française.

En tout cas, il est bien évident qu'en 1497 des lettres patentes de Charles VIII assignaient 700 livres par an au prévôt de l'hôtel, « pour l'entretien des douze sergens, de l'exécuteur de justice, et autres frais »; il n'est plus question ici d'un roi des ribauds.

On ne peut douter non plus qu'à mesure que les mœurs de la cour avançaient en civilisation et en dignité, les ribauds étaient tenus à une distance de plus en plus grande, et qu'ainsi l'emploi d'épouvantail qu'allachait le roi des ribauds avait perdu beaucoup de sa raison d'être. Ainsi, Bernard de Girard, écrivant en 1594, nous laisse voir, dans la compilation qu'il a nommée *l'Estat des affaires de France*, comment on a fait provision plus tard pour les devoirs de concierge que remplissait le roi

des ribauds : « Les roys ont crée vn capitaine de leur porte, qui a archers vestus de soyons et hocquetons (casaques) de livrée, semez de papillotes d'or, avec vne clef d'orfèvrerie, qui signifie la clef de la porte. Et aux jours de bonne feste, lors que le roy sort du logis, pour aller à la messe, le dict capitaine ou son lieutenant est à la porte, tenant un baton en la main. » Vers 1714, le capitaine des gardes de la porte à Versailles était le marquis de Croisay; et il avait dans son commandement quatre lieutenants et cinquante gardes. Néanmoins nous trouvons que, selon Miraumont, l'on appelait, même vers 1615, le prévôt de l'hôtel « roi des ribauds, comme par risée et par forme de discours plaisans, parce qu'il ce[i]gnoit des ribauds et des ribaudes de cour, comme faisoit anciennement ce roy des ribauds. » Ailleurs, dit Miraumont, « il s'observe et pratique encores aujourd'hui (vers 1615) en la prevosté de l'hostel, suivant les anciennes ordonnances, que les fainéans et vagabonds qui suivent ordinairement la cour sont chassés et bannis. »

Les devoirs de loi martiale que le roi des ribauds continuait, pendant un temps court mais inconnu, à remplir sous le prévôt des maréchaux furent dans la suite absorbés par ce prévôt, et quand cette prévosté s'éteignit avec Tristan l'Hermitte, vers 1475, les devoirs de cette charge furent partagés entre plusieurs officiers; et quant au roi des ribauds, on peut dire, comme Isophar à Job, de l'homme méchant, que son lieu ne l'apercevra plus : *Neque ultra intuebitur eum locus suus.*

JOHN O'NEILL.

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. QUESTIONS

413. — Pourrait-on m'indiquer quel est l'évêque de La Rochelle, de la fin du xvii^e ou du commencement du xviii^e, qui serait originaire du Nivernais ?
St. S.

N^o 414. — En janvier 1843, le comte Duchâtel, ministre de l'intérieur, commanda à Frédéric Riondet, un tableau destiné à l'église de Saintes, dont le sujet fut laissé à l'artiste. Pourrait-on nous dire quelque chose de ce tableau ?
G.

N^o 415. — A la page 24 du t. vi du *Bulletin*, on fait mourir le comte Charles-Jacques-Nicolas Duchâtel à Mirambeau, le 22 septembre 1844. Ces lieu et date sont-ils absolument exacts ? Le dictionnaire de Larousse donne comme date 1845; d'autre part on m'a désigné Paris comme lieu de décès. Était-il bien chef d'administration de district à Bordeaux en 1799 et au commencement de 1800, comme le dit la marquise de Donissan dans ses mémoires inédits ?
DE ST. S.

N° 416. — Quelqu'un pourrait-il fournir quelques renseignements sur les Saint-Martin, seigneurs des Granges d'Aumagne et de La Cabourne au xvii^e siècle ?
B.

N° 417. — Le docteur Payen, dans sa *Notice historique sur la société philanthropique de Paris*, 1846, in-8°, cite un ouvrage publié par un missionnaire, à Saintes, chez Etienne Bichon, 1680. On y trouve, dit-il, la recette de deux soupes, l'une pour le riche, l'autre pour le pauvre. Quel est cet ouvrage et quel en est l'auteur ?
LA M.

N° 418. — Quel est le nom patronymique du P. Théodore, de Blois, l'auteur de l'*Histoire de Rochefort* ? Son livre, publié en 1733, est anonyme. La dédicace à l'évêque de Toul, Jérôme Begon, fils de l'intendant de La Rochelle, Michel Begon, est signé ***.
LA M.

II. RÉPONSES

N° 251, iv, 93, 161, 249 ; v, 49, 148 ; vi, 50, 396 ; vii, 79, 358 ; viii, 232. *Pèlerinages en Saintonge. Le culte de saint Eutrope.*

I. — Saint Eutrope et l'hydropisie

Dans son livre, *Saint Eutrope dans l'histoire, la légende et l'archéologie*, M. Louis Audiat a un curieux chapitre, p. 216, sur saint Eutrope, invoqué contre l'hydropisie. Il a cité des textes depuis le xiii^e siècle, y compris la prière de Louis XI et le mot de Rabelais, qui tous prouvent que l'hydropisie était communément appelée « mal de saint Eutrope », par suite d'une association d'idées qui repose sur un mauvais calembour : *Utrope, Itrope, Idrope, hydropique*. Mais l'auteur a oublié le passage suivant de Bonaventure des Périers, *Les contes ou les nouvelles récréations et joyeux devis*, nouvelle édition rapprochée du français moderne, dans la *Bibliothèque choisie des chefs-d'œuvre français et étrangers*, xxxviii (Paris, Dentu, 1887). On lit, en effet, *Nouvelle XCVIII*, page 283 :

COMMENT UN ÉCOSSAIS FUT GUÉRI DU MAL DE VENTRE, AU MOYEN
QUE LUI DONNA SON HOTESSE

Il n'y a pas longtemps qu'un Ecossais de la garde du roi de France, lequel avait dès sa jeunesse goûté quelque peu des bonnes lettres, voyant que le roi s'y adonnait ; et, d'autre part, considérant le moyen qu'il avait d'y vaquer pendant le temps qu'il était hors de quartier et de service ; pour ce faire, il choisit le logis d'une bonne femme veuve, où il se logea pour quelque temps. Un jour, se sentant mal de sa personne, et n'ayant la langue si à délibérée, pour faire entendre à autrui (comme il

faisait à son hôtesse, à laquelle il demandait conseil sur son mal), il lui dit : « Madame, moi a grand mal à mon boudin. » Son hôtesse, qui entendait assez bien qu'il disait le ventre lui faire mal, et que, pour recouvrer prompt allègement, il lui demandait son avis ; elle lui dit, qu'il fit ses prières et oraisons à M. saint Eutrope, lequel on dit guérir de tel mal. L'Ecosse, ayant entendu cela, et sentant son ventre aller de pis en pis, ne voulut mettre en mépris le conseil de son hôtesse ; ains suivant celui-ci, s'en alla à l'église plus prochaine qu'il rencontra, et se mit en prières et oraisons telles, qu'il semblait à ceux qui l'entendaient, que le saint dût promptement venir à lui. D'aventure, pendant qu'il était en telle méditation, il se trouva un bon fripon, lequel était pendu au derrière de saint Eutrope, et contemplait les allants et venants, avec leurs contenance ; et, ayant remarqué les mines que faisait cet Ecosse, il commença à crier : « Tru, tru, tru, pour Jean d'Ecosse et son bagage ! » L'Ecosse, qui entendit cette parole jetée assez rudement, pensait que ce fût quelqu'un qui le voulait empêcher en ses dévotions ; et, ayant remarqué le lieu d'où pouvait être partie cette voix, il prend son arc et sa flèche, et vous décoche rasibus l'image du saint. Le fripon, qui était derrière, craignant que l'Ecosse ne redoublât son coup, se prit à descendre l'escalier de bois où il était monté ; mais il ne peut s'enfuir si secrètement, qu'il ne fit un bruit qui effraya tellement l'Ecosse (lequel pensait que ce fût le saint qui se fût mis à le poursuivre, afin de le punir de l'offense qu'il lui avait faite), qu'il entra en telle frayeur, que depuis il ne se sentit saisi du mal de ventre. »

On voit par là quelle était, au moyen âge et dans les temps plus récents, la popularité de l'apôtre de la Saintonge.

PIERRE MARGUT.

II. — Culte de saint Eutrope à Tours et à Chartres

Nous avons déjà signalé le *Jeu de saint Eutrope*, joué à Tours en 1452 par les clercs de la collégiale Saint-Martin (*Bulletin*, viii, p. 222). L'apôtre santon était, en effet, l'objet d'un culte public dans la capitale de la Touraine. Nous n'avons donc pas été étonné de retrouver son office dans plusieurs bréviaires manuscrits des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, conservés dans la bibliothèque municipale. L'intérêt qui accompagne ces documents nous dispense de plus amples commentaires.

La première mention se trouve, par rang d'ordre, dans le manuscrit 147, où nous lisons seulement cette note au calendrier, 30 avril : « Sancti Eutropii, conf. et martyris, iii lectiones cum solemnitate. » Le manuscrit 148, fin du ^{xv}^e siècle, fol. 127 : « Sancti Eutropii, martyris et episcopi. — Oratio : Omnipotens, etc. » C'est l'oraison contenue dans le manuscrit latin 16,309 de la bibliothèque nationale, ^{xiii}^e siècle, fol. 385 v^o.

Pareille mention est dans les manuscrits 150, 152 et 154. Le premier indique neuf leçons ; le second est un bréviaire de

Saint-Côme, près Tours, et contient l'oraison : « Omnipotens » ; le troisième est un bréviaire de Limoges, qui reproduit aussi l'oraison citée plus haut.

Mais nous retrouvons l'office complet dans le bréviaire 149, noté ^{xiv}^e siècle, et dans le bréviaire 151 du ^{xv}^e siècle, tous les deux à l'usage de la collégiale Saint-Martin. On renvoie, pour les antiennes, les psaumes et les répons au commun d'un martyr, au temps pascal. C'est un office selon le rit romain, composé de neuf psaumes et de neuf leçons pour les nocturnes. Ces neuf leçons, très courtes, surtout dans le n° 149, sont extraites des *Acta* de saint Eutrope, publiés par M. Audiat, dans *Saint-Eutrope et son prieuré*, p. 8-16.

Ces *acta* se trouvent d'ailleurs tout au long dans deux légendaires manuscrits du ^{xv}^e siècle, l'un le n° 156, fol. 57, à l'usage de l'église Saint-Gatien, la cathédrale ; et l'autre, le n° 157, folio 147 verso, à l'usage de la collégiale Saint-Martin. Le récit, divisé en neuf leçons, est conforme, à part quelques variantes.

On le voit, le culte de saint Eutrope n'était pas sans solennité, surtout dans la collégiale Saint-Martin. Le martyre de l'apôtre Santon aurait-il rempli d'enthousiasme le bas clergé de Saint-Martin, jusqu'à lui faire entreprendre de le représenter sur la scène ? Nous n'en saurions douter désormais.

A Chartres, nous avons été moins heureux. Cependant, un des nombreux et splendides manuscrits de la riche bibliothèque de la ville contient une mention précieuse. Nous lisons au calendrier du bréviaire manuscrit 531 (= 443), ^{xiv}^e siècle, à l'usage du chapitre de Notre-Dame : « Pridie calendas maii (30 avril), sancti Eutropii, episcopi et martyris, commemoratio. » Ce mémoire devait être pris pour l'antienne et l'oraison, au commun d'un martyr : car on ne trouve rien de spécial dans le corps du bréviaire.

L'abbé CH. MÉTAIS.

N° 267, t. IV, 174, *Authon Barberousse*. — Il y a eu un chevalier d'Authon, corsaire fameux, né, dit-on, à Authon, en 1466, commune du canton de Saint-Hilaire de Villefranche. Est-ce celui dont on raconte l'histoire singulière sous les noms de Barberousse II, Hariaden, Kair-Eddin, Aroudj, Chérédin ? Brantôme a mis ses prouesses en circulation. Voir *Discours sur les couronnels de l'infanterie de France*. Agrippa d'Aubigné parle du chevalier d'Authon. C'était un cadet de la famille d'Authon, qui se fit corsaire. Si l'existence de Barberousse est contestée (Voir *Histoire de Barberousse*, par Sander Rang et F. Denis), on ne peut nier les exploits sur mer de deux corsaires exposés par Jean d'Authon, dans le ^{vi}^e livre de ses *Chroniques*, ch. XLIV - XLVI, année 1507. « Messire Jean Chapperon, très hardi chevalier, seigneur de Couhé-de-Vache, en Anais, et l'autre Antoine d'Authon, seigneur dudit lieu d'Authon, en Saintonge, jeune et bon gaillard, homme d'armes, » dirent, raconte l'auteur, tome IV, p. 174, que passer par terre était chose diffi-

cile à faire pour les embûches des Flamands, qui gardoient lors les passages. Et voulant y aller par mer, firent provision, ledit Chapperon, d'une nef de quatre cents tonneaux, et, le seigneur d'Auton, d'une barque de soixante tonneaux. Et ce pendant qu'ils armèrent et équipèrent leurs vaisseaux, messire Jean Chapperon transmit devers le duc de Gueldres un homme d'armes de ceux de messire Aymar de Prye, nommé le Chevalier-vert, pour avoir son aveu pour lui et pour ledit seigneur d'Auton, et aussi pour en récrire au roi, qui étoit lors de là les monts... Après les nouvelles ouïes de l'aveu, messire Jean Chapperon et ledit seigneur d'Auton mirent cinq cents hommes de guerre en leurs vaisseaux, c'est à savoir : quatre cents dedans la nau dudit Chapperon, et cent dedans la barque du seigneur d'Auton, et se mirent sur mer, à Queue de Vache; lesquels s'en allèrent à une rade sur mer, nommée La Palice, près La Rochelle, pour là faire avitailler leurs vaisseaux, où demeurèrent un mois. Et comme ils fussent là pour faire leur pourchas de vivres, deux autres navires marchands anglais, chargés de draps et de saumons d'étain, passèrent près desdits navires de guerre, sans vouloir faire révérence, comme marchands doivent, selon les ordonnances de mer; mais, par leur fierté, voulurent aller au-devant du vent. Ce que voyant le capitaine Chapperon, étant en sa nef de guerre, leur fit tirer deux coups d'artillerie, pour les arrêter; lesquels, sans autre bruit, s'arrêtèrent et ancrèrent près la nef dudit Chapperon. Après qu'ils furent là attachés, le seigneur d'Auton s'en alla dedans la nef de son compagnon, et laissa en la barque un nommé Gombault, son lieutenant... Sur la mi-nuit que le capitaine Gombault se fût retiré en sa chambre, un nommé Pérot d'Aujac, et un autre, nommé Aubert de Massoignes, jeunes gentilshommes, avec les mariniers jusques au nombre de douze, entreprirent, à la suasion desdits matelots, d'aller ravager les navires desdits Anglois; et de fait, sortirent de la barque, et se mirent dedans un esquif sur l'heure de minuit, et s'en allèrent jeter dedans l'un des navires d'iceux marchands, où se battirent bien étant à l'entrée: car les Anglois, dont aucuns d'eux ouïrent venir les François, crièrent alarme tellement que chacun se mit en défense; où furent d'un côté et d'autre plusieurs blessés. Mais, à la parfin, les François entrèrent par force, et prirent là-dedans quatre pièces de draps avec les mantes et habillements des Anglois... » Voir aussi le chapitre XLV : « D'aucunes courses et prises que messire Jean Chapperon et le seigneur d'Auton firent en mer sur les Flamands, ennemis du duc de Gueldres, duquel s'avouoient iceux Chapperon et d'Auton », ou bien encore le XLVI : « Comment messire Chapperon et Antoine d'Auton furent assaillis en mer de deux navires flamands, desquels en prirent l'un et chassèrent l'autre. » Mais le pirate d'Authon était-il parent d'Authon des *Chroniques*? C'est à croire.

N° 329, t. V, 381; VI, 414; VII, 89. (Voir aussi VII, 79). *Usages, coutumes, superstitions de l'Aunis et de la Saintonge.*

La Saint-Fiacre à Mortagne sur Gironde

Parmi les foires les plus célèbres du département de la Charente-Inférieure, on compte encore la Saint-Fiacre, la foire-frairie de Mortagne sur Gironde, renommée bien loin à la ronde, et qui attire pendant deux jours toute la population des communes voisines et un grand nombre de visiteurs étrangers. Pendant toute la semaine qui précède le 30 août, tous les maçons et couvreurs du pays, obligés d'interrompre leurs chantiers commencés, sont requis pour blanchir au lait de chaux les façades des maisons du bourg et du port, et faire, par le même procédé, la toilette intérieure des habitations : car chaque famille se prépare à recevoir la visite de parents dispersés ou d'amis éloignés. Le jour venu, les bestiaux affluent sur le champ de foire, tandis que les rues et les carrefours, envahis par la foule des promeneurs, sont occupés par des marchands de toutes sortes qui étalent en plein air les richesses de leurs éventaires, et par de nombreuses barraques où, pour un prix modique, on peut jouir des spectacles les plus variés : cirques, lutteurs, gymnastes, femmes colosses ou à barbe, sans oublier les traditionnels chevaux de bois et les inévitables discuses de bonne aventure.

Il serait intéressant de savoir à quel titre le patron des jardiniers, saint Fiacre, de son vivant « messire Fêfre » ou « Fèvre », fils d'Eugène IV, de la maison royale d'Ecosse, qui est venu au commencement du septième siècle, fuyant les pompes du monde, se fixer dans la Brie, a été choisi pour protecteur de ces fêtes foraines. Aucune tradition connue de la vie de ce saint ne le rattachant à la Saintonge, il ne faut voir sans doute dans ce choix qu'un changement de fête religieuse en fête profane, comme en beaucoup d'endroits. Les jardiniers, fleuristes, bouquetiers, maraîchers, avaient et ont encore pour patron Fiacre l'anachorète, qui cultivait un jardin, et ils le célébraient, le 30 août, avec grande solennité. A Mortagne, on n'a conservé de sa fête que les amusements qui l'accompagnaient. La fin d'août est du reste une époque bien choisie ; c'est le terme des travaux de la moisson, et le moment où l'on prépare ceux des vendanges ; les fleurs brillent encore de leur éclat et les fruits sont déjà mûrs. Quoiqu'il en soit, et puisque la popularité de la fête de saint Fiacre est établie en Saintonge, je relève cette légende racontée par le *Petit Journal* (numéro du 5 septembre), copiant les *Petits Bollandistes*, à l'occasion du 1218^e anniversaire du saint anachorète, célébré en grande pompe le 2 du même mois, à Meaux et aux environs, et qui mérite d'être conservée pour l'édification de nos arrière-neveux et surtout de nos arrière-nièces.

« Les femmes ont été fort longtemps exclues du culte de saint Fiacre. Le saint leur avait, paraît-il, gardé rancune d'une mésaventure dont il avait été victime pendant les premiers temps de son séjour dans la Brie. Fiacre, raconte la légende, avait obtenu, de l'évêque de Meaux, la concession de tout le terrain qu'il pourrait, dans l'espace d'un jour, entourer d'un fossé. Il se mit à traîner derrière lui son bâton. Aussitôt le sol se creusa profondément sur son passage et les arbres d'eux-mêmes s'abattirent de chaque côté du fossé. Une femme du pays, qui répondait au nom peu gracieux de Becnaude et qui se connaissait peu en miracles, accusa saint Fiacre de magie, et il fallut l'intervention de l'évêque de Meaux pour empêcher le futur patron des jardiniers d'être tué à coups de pierres. C'est en souvenir de Becnaude que saint Fiacre avait interdit aux femmes l'entrée de ses sanctuaires. »

Ajoutons que saint Fiacre est encore invoqué contre les hémorrhoides, appelées mal de saint Fiacre, contre les chancres, fistules, cancers, et même les maladies honteuses, pour avoir guéri de ces maladies. Henri V d'Angleterre, pour se venger des Ecosseis qui avaient servi dans l'armée du roi de France, fit piller le monastère de saint Fiacre ; mais il fut atteint du mal de saint Fiacre, dont il mourut. Charles VI s'enrôla dans une confrérie du saint. Louis XI fit couvrir d'argent sa châsse. Louis XIII avait toujours une de ses reliques dans son palais. Anne d'Autriche, guérie par lui d'un flux de sang, fit, en 1641, le voyage à pied de Monceaux à Saint-Fiacre ; et quand on fut sur le point de faire à Louis XIV une grave opération, Bossuet alla à Saint-Fiacre commencer une neuvaine. « Saint Fiacre, disait une oraison d'un livre d'heures de 1547,

Saint Fiacre, patron de Brie,
Seul de ce nom, je te supplie...
Glorieux saint d'Ecosse né,
Certain suis que Dieu t'a donné
Pouvoir sur hommes et sur femmes...
Par toi sont guéris langoureux,
Pleins de fix, chancereux, visqueux...

On sait que le nom de fiacres donné aux voitures de place vient de l'enseigne *A Saint-Fiacre*, que portait le logis de la rue Saint-Antoine, où primitivement se trouvaient exclusivement ces véhicules destinés à faire le pèlerinage de Saint-Fiacre.

PIERRE MARCUT.

N° 397, VIII, 153, 294, 325, 370. *Les sociétés de tir, d'escrime, etc.; exercices corporels aux siècles passés.* — Cognac avait son jeu de paume. Voici les renseignements que j'ai trouvés sur ce point dans les minutes de notre confrère, M^e Amédée Callandreau :

1655, 24 septembre. — Transaction devant Nouveau, notaire à Cognac, entre Jean Pineau et Jacques Dangeac, marchands. Pineau avait fait assigner Dangeac pour le faire condamner à vider une maison située à Cognac, « confrontant d'une part et par le devant à la rue de La Magdelaine, par laquelle on va au jeu de paulme, à main senextre ; d'autre part, par le derrière, à la maison et appartenance de Louise Martineau, femme de Jacques de Montalembert, sieur de Saint-Ange ; d'un costé à la maison et appartenance de Jean Depons, sieur de Lessert ; et d'autre à celle que ledit Jean Pineau a délaissée à Nicolas Maillard, maistre apothicaire, et encore à celle de Gabriel Deslas ? marchand ».

1661, 10 juillet. — Devant Nouveau, comparait Pierre Tercinier, procureur au siège royal de Cognac, fermier judiciaire du jeu de paume de Cognac, appartenant à Louis Desmoulins, écuyer, et sur lui saisi avec autres biens à la requête de Martin Mauguy, écuyer, sieur de l'Escart, à lui livré par le lieutenant général dudit siège, le 18 juin dernier ; il déclare qu'en exécution de son bail, il désire faire procès-verbal dudit jeu de paume et maison en dépendant ; il a fait appeler à cet effet le saisissant, le saisi et Jean Chasteau, commissaire. François Chasteau, commis de ce dernier, comparait, ainsi que Gabriel Cunin, maître paumier, sous-fermier et jouissant dudit jeu de paume. Il est donné défaut du saisissant et du saisi, et le procès-verbal se fait avec l'assistance de Jean Favereau, maître charpentier, et Pierre Cruon, maître maçon. Les rets étant autour dudit jeu avaient besoin de huit pieds de rets et de vingt-quatre aunes de toile ou environ. Il est plusieurs fois question dans l'acte du jeu de bille. Dans le logis de Cunin, il y avait une muraille qui séparait le jardin et la passée du jeu de paume. « Comme aussy ont iceux arbitres vizité une petite chambre et un chaix, en lequel est le jeu de bille ». On entrait au jeu de paume par un grand portail. « Sommes aussy entrés en les bastimants quy joignent la basse-court de la maison du seigneur de Gardemoullin ». Témoins : Hélié Duport et Ambroise Robin, clerks.

1668, 3 juillet. — Devant Nouveau, comparaissent Suzanne de Heer, veuve de Gédéon Roux, marchand, bourgeois de Cognac, et Gédéon Roux, aussi marchand, son fils, demeurant à Cognac, qui afferment à Théophile Rossel, ministre du saint évangile, demeurant à Cognac, un corps de logis leur appartenant, situé à Cognac « et partie duquel ledit sieur Rossel fait à présent sa demeure ». Suit la désignation de la maison... « joignant iceux jardins le jardin de la dame de Saint-Fort et à celuy du jeu de paulme, ... Se réservant ledit sieur Roux le petit logis dont le sieur Rossel jouissait, joignant la maison de M. Jean de Bremond, en lequel logis ledit sieur Roux veut faire sa demeure ».

1677, 27 septembre. — Devant André, notaire à Cognac, Jean Pelluchon, sieur de Boussac, demeurant à Cognac, affirme à Jean Fédès, sieur de Champblanc, y demeurant aussi, une

chambre haute avec un cabinet joignant la maison du sieur Denis Nouveau, notaire royal, pour 24 livres par an. Il est dit dans l'acte que la porte de derrière sort « dans la rue de la posme ».

J'ai sous les yeux une lettre datée d'Arthenac, le 4 août 1676, signée Dusault, dont l'adresse nous renseigne sur le domicile du notaire Nouveau: « A monsieur, monsieur de Nouveau (sic), notaire royal, devant l'asle, à Coignat ». Il s'agit de la halle qui occupait l'emplacement que nous nommons aujourd'hui place de l'Ancienne Halle. En combinant les indications données par les actes que je viens d'analyser, on voit que le jeu de paume avait son entrée rue Madeleine, qu'on appelait aussi rue de La Paume, et que Nouveau demeurait dans la Grande rue.

Le 25 novembre 1687, le registre de Saint-Léger de Cognac donne le mariage de Philippe-Jean Bouchet, maître paumier, et de Marie Rondeau.

JULES PELLISSON.

N° 301 ; V, 365 ; VI, 54, 240, 327, 390 ; VII, 400 ; VIII, 77, 154.
Liste des personnes qui ont péri en 1793.

André Auzuret, de Niort, curé d'Usseau et de Saint-Maixent.

La notice que nous consacrons à André Auzuret rectifiera une erreur de M. l'abbé Manseau, qui, dans le *Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle*, III, 4, le fait périr le 2 septembre 1792, « curé de Saintes » — il n'est mort qu'en 1834, curé de Saint-Maixent — et complètera la note du *Bulletin des Archives*, VI, 330. Elle doit intéresser également le Poitou et la Saintonge : le Poitou par le lieu de sa naissance, par son éducation et par la majeure partie de ses années de ministère ; la Saintonge, car il a exercé les fonctions sacrées dans une paroisse du diocèse de Saintes ; de plus, il a été, dans la prison des Carmes, le compagnon de souffrances, l'ami, le consolateur de Pierre-Louis de La Rochefoucauld, l'évêque martyr, le dernier évêque de Saintes.

André Auzuret, fils d'André Auzuret, petit chapelier sur la paroisse de Notre-Dame, et de Françoise Lucas, était né à Niort le 17 novembre 1755, d'une famille, alors et depuis, éminem-

(1) Sous ce titre : *Un souvenir de 1793 et un prêtre poitevin*, il a été publié dans le n° du 10 mai 1874 de la *Semaine liturgique du diocèse de Poitiers*, une très intéressante notice biographique sur M. l'abbé Auzuret, dictée par son neveu M. l'abbé Pierre Auzuret, curé de Soudan. Mais celui-ci était déjà parvenu à un âge avancé, 73 ans, et la source à laquelle il puisait son récit n'était autre que des souvenirs qui dataient de près d'un demi-siècle. Il en est résulté quelques erreurs et un peu de confusion dans certains passages de la narration. Bien que les quelques lignes que j'écris sur le même sujet ne soient que le résumé du récit de M. le curé de Soudan, j'en écarterai soigneusement tout ce que mes recherches personnelles ne m'ont pas démontré être d'une exactitude historique rigoureusement incontestable.

ment chrétienne. Les Auzuret sont originaires de Niort ; une branche s'établit à Sanxay, à quelques lieues de Poitiers, canton de Lusignan, et y a prospéré et multiplié. La branche de Niort a dans le clergé M. l'abbé Chausseray, neveu de Pierre Auzuret, curé de Soudan, auquel il a succédé, et petit-neveu d'André ; celle de Sanxay compte M. Alcide Auzuret, curé de Jazeneuil.

Ordonné prêtre à l'âge de 25 ans (1780), il fut nommé vicaire de Jean Goizet, curé de Notre-Dame de Niort. Il y exerça le ministère jusqu'à la révolution. A cette époque, le diocèse de Saintes enserrait en quelque sorte, dans son territoire, la ville de Niort, par les paroisses de l'archiprêtré de Mauzé, dont quelques unes s'étendaient jusqu'à ses portes. Aussi le clergé de Niort avait-il autant de relations avec les prêtres de la Saintonge qu'avec ceux du Poitou. Auzuret, qui s'était acquis de bonne heure la réputation d'un excellent prédicateur, fut appelé fréquemment à prêcher dans les paroisses de la Saintonge. Peu à peu sa réputation s'étendit au loin, et, en 1789, il fut invité à donner, dans la cathédrale de Saintes, le panégyrique de saint Pierre.

L'évêque Pierre-Louis de La Rochefoucauld fut tellement frappé des qualités de ce jeune prêtre, qu'il résolut de l'attacher à son clergé, et le nomma curé d'Usseau, paroisse de l'archiprêtré de Mauzé peu éloignée de Niort, sa ville natale. On rencontre, sur les registres de cette paroisse, sa signature, du 21 octobre 1789 jusqu'au 19 juillet 1791 (1).

Il ne devait pas rester longtemps à la tête d'une paroisse dont la population lui avait voué la plus vive affection et un inaltérable attachement, ainsi que plusieurs familles le lui montrèrent bien des années plus tard. Au milieu de 1791, la constitution civile était votée et promulguée au nom du roi, et le clergé était appelé à lui prêter serment. Jamais celui-ci, dans les siècles antérieurs, n'avait été soumis à une semblable épreuve. Quand on songe que depuis la naissance de la monarchie le clergé n'avait cessé de considérer le roi comme l'évêque extérieur, et de recevoir ses ordres avec la même soumission que ceux des chefs de l'église ; quand on songe qu'à ce moment la plupart des évêques étaient absents de leur diocèse, et que, soit hésitation ou crainte, ils laissèrent leurs prêtres sans direction certaine et bien définie, faut-il s'étonner qu'un trop grand nombre ait fait naufrage ? Toutefois nous devons ajouter que, si quel-

(1) Pour démontrer l'authenticité de cette signature, il a suffi de comparer les registres paroissiens d'Usseau avec ceux de Saint-Maixent, dont Auzuret a été curé depuis le concordat jusqu'à 1834, année de sa mort. Sur les uns et sur les autres, elle est parfaitement identique. Des deux AA, initiales, l'une de son prénom et l'autre de son nom de famille, il avait composé une sorte de monogramme de la nature la plus fantaisiste, où l'on peut trouver tout ce que l'on veut. Sur les registres d'Usseau, dans les premiers actes, il se qualifie de desservant, et de curé dans les autres. Outre les actes signés de son nom, il y en a de deux ou trois autres prêtres, on ne sait à quel titre.

ques uns allèrent de chute en chute jusqu'à l'apostasie, la plupart de ces prêtres jureurs, poussés par leurs remords, rétractèrent leur serment. Les uns continuèrent d'exercer secrètement, au péril de leur vie ; les autres prirent le chemin de l'exil. Auzuret était de ces hommes déterminés, chez lesquels une foi vive et éclairée, servie par un caractère énergique, illumine la conscience dans les circonstances difficiles, et les préserve d'un faux pas. Dans la dernière réunion des prêtres du doyenné de Mauzé, qui avait eu lieu chez lui à Usseau (1), il avait annoncé qu'il ne prêterait pas le serment ; il tint parole. Lorsqu'on vint le lui demander, il fit cette simple réponse : « Ma vie, vous pouvez la prendre ; mais mon cœur, mais mes serments seront toujours à Dieu ». Noble et fier langage qui nous rappelle celui des âges héroïques du christianisme. C'est l'équivalent de la réponse des soldats de la légion Thébaine à l'empereur Maximien : « Prince, nous sommes vos soldats, mais nous sommes les serviteurs de Dieu ; nous vous devons le service militaire, mais à Dieu nous devons l'innocence de notre âme ! *Milites sumus, imperator, tui ; sed tamen servi Dei. Tibi militiam debemus, illi innocentiam* ».

Après le refus du serment, Auzuret quitta sa paroisse pour rejoindre, à Niort, Goizet, son ancien curé ; et, après le décret qui bannissait de France tous les prêtres non assermentés, il partirent tous les deux pour Paris, parce qu'on leur avait dit que les prêtres y étaient moins inquiétés que partout ailleurs. Mais peu après leur arrivée, ils furent arrêtés et enfermés au couvent des Carmes, transformé en prison. Ils y avaient été précédés par l'évêque de Saintes. J'emprunte au neveu d'Auzuret le récit émouvant de sa détention et de la façon miraculeuse dont il échappa aux massacres du 2 septembre.

« M. Auzuret, qui était jeune encore, rendit de grands services aux prêtres âgés que l'on y amenait successivement. Tout en faisant *les honneurs de la maison*, il s'efforçait, par l'aménité de son caractère, de distraire et d'accoutumer les victimes de la révolution. M^r l'archevêque d'Arles, en le voyant pour la première fois, le pressa sur son cœur et le prit en singulière affection. Ce vénérable prélat réussit plusieurs fois à consacrer dans la prison, et ce furent les mains des jeunes prêtres qui lui

(1) Dans l'article biographique publié par la *Semaine liturgique de Poitiers*, du 10 mai 1874, il est dit, à propos de cette réunion, que l'abbé Auzuret, mécontent de ce que ses confrères avaient refusé de se prononcer, comme lui, contre la prestation du serment, refusa de les recevoir à sa table et de leur servir le déjeuner qu'il leur avait préparé. Quant à la réunion elle-même, elle ne peut être révoquée en doute ; des réunions semblables et pour le même objet avaient eu lieu, sous le nom de conférences, dans la plupart des doyennés. Quant au refus d'Auzuret de recevoir ses confrères à sa table, s'il est réel, *in hoc non laudo*. Le souvenir en est resté dans les traditions de la famille ; tous les membres vivants l'affirment unanimement. Au reste, ce refus peut très bien s'expliquer, d'abord par une certaine brusquerie de caractère qui était en lui, et surtout par la vivacité des discussions qui avaient nécessairement rempli la conférence.

servirent de table d'autel.... Au 2 septembre, M. Auzuret vit massacrer sous ses yeux l'évêque de Saintes, qui fut littéralement couvert de blessures ; puis M. Goizet, son ancien curé. Celui-ci reçut au ventre une horrible plaie, par où ses entrailles s'échappèrent avec le sang. M. Auzuret, s'oubliant lui-même, eut le courage de l'assister sous le fer des bourreaux et de recueillir son dernier soupir.

» Après cette première phase de massacre, il y eut un temps d'arrêt. « Il faut des juges », s'écrièrent les buveurs de sang. Il y eut des juges, dont le jugement dérisoire consistait à faire passer les détenus par une porte et à les massacrer au passage. M. Auzuret dut suivre le même chemin. Mais, lesté et ingambe, il échappe au fer des assassins et s'élance dans le jardin du couvent, renverse un gardien qui veut l'arrêter, et, pendant que les balles sifflent à ses oreilles, grimpe sur un arbre, saute dans un jardin voisin, et tombe sans connaissance dans une fosse de céleri. Les gardiens qui sont à sa poursuite le croient mort et l'abandonnent. Revenu à lui, il pénètre, par une fenêtre, dans la maison du propriétaire du jardin, qui a pitié de lui et qui, ne pouvant le garder sous son toit, lui donne des habits pour le vêtir et pour cacher les taches de sang dont il était couvert ».

A la faveur de ce déguisement, il put atteindre la demeure de l'une de ses connaissances, qui le fit conduire en poste au camp de Dumouriez. Muni d'un sauf-conduit de ce général, il put passer la frontière des Pays-Bas, non sans échapper encore à bien des périls. Il s'avança jusqu'à Amsterdam, capitale de la Hollande, où les prêtres expatriés se trouvaient en grand nombre. Il y fut accueilli d'abord par un simple boulanger, puis par un riche protestant, et enfin par des dames catholiques qui avaient une chapelle en leur maison. C'est dans cette chapelle qu'il célébra la sainte messe pendant la durée de son séjour. Chaque matin, après sa messe, un nègre lui apportait un plateau couvert de pièces d'or et d'argent. C'était le produit de la quête que ses généreuses bienfaitrices avaient faite la veille pour le soulagement des pauvres émigrés. Cette ressource toute providentielle permit au bon prêtre d'adoucir bien des misères parmi ses compagnons d'exil, et même de payer la pension de quelques évêques dénués de tout moyen d'existence. C'est aussi pendant son séjour à Amsterdam qu'il eut l'occasion de visiter, à quelque distance de la ville, les princes de la famille royale de France, qui vivaient là, réduits eux-mêmes à un état très voisin du dénûment.

Lorsque la nouvelle de la révolution du 9 thermidor et de la mort de Robespierre arriva jusqu'à lui, il prit aussitôt la résolution de rentrer dans sa patrie, où il pensait que son ministère serait utile à un grand nombre d'âmes. Il revint à Paris, et, pour se procurer des moyens d'existence, il prit du travail dans une imprimerie. Mais les lois qui bannissaient de France les prêtres étaient loin d'être tombées en désuétude ; on continua de

les appliquer jusqu'en 1799. Sous la terreur, la guillotine était le mode de déportation ; après le 9 thermidor, on se contenta de les envoyer périr de faim et de misère sur les pontons des navires stationnés sur les côtes de l'Océan, entre l'île d'Aix et l'île Madame (1).

Auzuret fut découvert et arrêté une seconde fois. On le jeta dans une prison remplie de détenus politiques, parmi lesquels un jeune page du roi Louis XVI. Il lui fallut peu de temps pour gagner la confiance de ces malheureux, que le gouvernement thermidorien destinait pour la plupart au supplice. Enfin arriva le jour où il devait être lui-même jugé. Ici, l'auteur de la *Notice biographique* du 10 mai 1874 fait évidemment confusion entre des souvenirs qui dataient de loin, et commet une grave erreur en faisant de Fouquier-Tinville le président du tribunal révolutionnaire. D'abord, Fouquier-Tinville n'a jamais été président du tribunal révolutionnaire ; il en était l'accusateur public, le chef du parquet.

Lorsque Auzuret fut amené devant ses juges, quelle ne fut pas sa surprise de voir les fonctions de secrétaire ou de greffier remplies par un jeune magistrat, Morand, qu'il avait autrefois connu dans le Poitou, et qui, de son côté, reconnut l'ancien vicaire de Notre-Dame de Niort. Il se leva aussitôt et se rapprochant du président, il lui parla quelque temps à voix basse. A la suite de cet entretien, le président fit enlever le nom de l'abbé Auzuret du rôle du tribunal, puis il l'adressa, avec une lettre de recommandation, au maire de Paris, qui lui délivra un passeport valable pour toute la France. (2)

Grâce au passeport, son voyage de Paris en Poitou s'accomplit sans grandes difficultés. Il arriva d'abord à Vouillé, chef-lieu de canton, à trois lieues de Poitiers. Son intention n'était point de s'y arrêter. Cependant il y séjourna pendant quelques jours, sans doute pour se reposer des fatigues du voyage. Il faillit y être arrêté une troisième fois. Il partit dans la nuit pour se rendre à Sanxay, situé à quelques lieues de là, et où une

(1) J'ai entre les mains l'acte d'un baptême conféré à une petite fille naissante dans la maison d'arrêt de Lusignan, par un prêtre, Jean-Jacques-Antoine Guenot, ancien curé de Saint-Etienne de Cys-la-Commune, au diocèse de Soissons, le 22 fructidor (8 septembre 1799). Les gardiens qui conduisaient ce pauvre prêtre en déportation à l'île d'Oleron, arrivés le soir à Lusignan, l'avaient déposé dans la maison d'arrêt pour y passer la nuit.

(2) Je n'oserais affirmer que le jeune magistrat qui intervint si utilement en faveur de l'abbé Auzuret devant le tribunal révolutionnaire fût réellement originaire du Poitou ; ce qui le fait supposer, c'est le titre de concitoyen ou de compatriote que lui donnait plus tard le confesseur de la foi. Ses relations avec lui dataient probablement de son vicariat de Niort, ou même de l'époque de son séjour à Poitiers pour ses études de théologie. Il est certain que ces relations continuèrent après la révolution. M. Morand visita son ancien protégé à Saint-Maixent, et il y eut entre eux de nombreux échanges de lettres.

Aujourd'hui, un petit-fils de ce même Morand est conseiller à la cour d'appel de Bordeaux, après avoir été procureur impérial à Saintes. Un autre de ses petits-fils habite le Bocage, au nord du département des Deux-Sèvres.

branche de sa famille s'était établie depuis de longues années. Il espérait pouvoir attendre en sécurité parmi les siens la fin de la persécution. Dieu le voulait ailleurs, où son ministère serait utile à un plus grand nombre d'âmes. Il lui donna un premier avertissement, en permettant que la maison dans laquelle il couchait fût dévorée une nuit par un violent incendie. Lui-même dut-être porté, à travers les flammes, dans une autre maison.

Quelque temps après, une grande chrétienne de la ville de Saint-Maixent, M^{lle} Ory, fille d'un ancien procureur, et possédant une honnête fortune, ayant appris sa présence à Sanxay, lui adressa secrètement un message, pour le solliciter de venir résider près d'elle, au milieu d'une nombreuse population, privée, depuis des années, de tout secours religieux.

Il considéra cette invitation comme un ordre du ciel, et il se rendit aussitôt à Saint-Maixent, pour n'en plus sortir jusqu'à sa mort. Il dut s'y cacher encore pendant plusieurs années, c'est-à-dire jusqu'à l'époque du consulat à vie, où la liberté du culte commença d'être laissée aux prêtres et aux fidèles. Il célébrait secrètement, dans la maison de Mlle Ory, la sainte messe et y administrait les sacrements. De temps à autre, il allait de nuit dans les quartiers les plus éloignés pour y exercer son ministère : chez M^{lles} Chaboisseau et M^{lles} Vincent. Dans ces courses nocturnes, il courut parfois le risque d'être arrêté, et sa présence à Saint-Maixent fut plus d'une fois dénoncée aux autorités. Mais M^{lle} Ory était une sainte personne, respectée de tous et jouissant d'une grande influence sur les autorités elles-mêmes, dont elle parvint à faire ses complices. Aussi, dans les visites domiciliaires qui furent faites chez elle, on fouillait tous les recoins, excepté celui où le confesseur de la foi se tenait blotti. Et dans les derniers temps, il arriva à la maîtresse de la maison de retenir ces étranges visiteurs à dîner avec celui qu'ils avaient la mission de rechercher.

C'est en 1800 qu'il commença d'exercer publiquement son ministère, non seulement à Saint-Maixent, mais à La Mothe-Saint-Héraye, à Pamproux, à Soudan et dans toutes les localités environnantes dépourvues de prêtres. C'était perpétuellement, pour son zèle infatigable, des courses de jour et de nuit. Il avait d'abord reçu le titre de curé de Saint-Hilaire; mais cette paroisse ayant été supprimée à la suite du concordat, il fut nommé curé de l'unique paroisse de Saint-Maixent, dont la vaste et splendide église abbatiale, remarquable monument du xvi^e siècle, devint dès lors l'église paroissiale.

C'est dans l'administration de cette belle paroisse qu'il passa les trente dernières années de sa vie, tout entier à la direction des âmes, à la visite des malades et au soulagement des pauvres, dans le sein desquels il ne cessa de verser, jusqu'à son dernier jour. toutes ses ressources personnelles et les dons abondants de la charité, qu'il recueillait pour eux. Il était vénéré de tous, même de ceux qui vivaient dans l'oubli de la loi divine. Comment son respect ne se serait-il pas imposé à tous,

lorsque, aussitôt que la paix religieuse fut rétablie, l'on vit accourir à Saint-Maixent, comme en un lieu de pèlerinage, de nombreuses familles d'Usseau, son ancienne paroisse, dans le but de contempler encore les traits de celui qu'ils n'avaient pu oublier ni cesser d'aimer pendant la tourmente révolutionnaire ? Les dangers auxquels il avait miraculeusement échappé, lors des massacres des Carmes, lui avaient fait une renommée dans le clergé du Poitou. Parmi les prêtres de cette époque, il en est bien peu qui aient résisté au désir de le voir et de s'édifier en entendant de ses propres lèvres le récit des souffrances qu'il avait endurées pour la foi.

C'est au mois de janvier 1834, le 27, que, succombant au poids des années, de la fatigue et des infirmités de la vieillesse, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur (1), pauvre comme le jour où il revint de l'exil. Il laissait 700 francs, sur lesquels il en devait 500. La fabrique prit à sa charge les frais de ses funérailles, et un monument fut élevé sur sa tombe avec le produit d'une souscription publique. *Beati mortui, qui in Domino moriuntur.*

L'abbé JARLIT.

N° 398, VII, 285 ; VIII, 380. *Faire passer par la voie d'Angoulême.* — J'ai entendu, à propos de ces sortes de jeux de mots géographiques populaires, dire en Saintonge à quelqu'un qui part en voiture : « Prenez garde d'aller à Versaille ! » c'est-à-dire de verser.

ST-S.

N° 406 ; VIII, 268. *Jacques Estourneau.* — Jacques Estourneau, historien saintongeais, « de Beauvoix », appartenait-il, comme le suppose M. de La Morinerie, à la famille du seigneur de La Touche-Everland, près Saint-Jean d'Angély ? Nous trouvons bien un Jacques Estourneau, frère ou oncle de Mathurin Estourneau, écuyer, sieur de La Touche, marié, suivant contrat du 9 décembre 1571, à Marie Boincau (acte de Grelat, notaire à Saint-Jean d'Angély) ; mais cet Estourneau, qui testa à la date du 9 mars 1585, était chanoine de l'église cathédrale d'Amiens ; il est à croire que cette qualification n'aurait pas été omise, non plus que son titre d'écuyer, sur le premier feuillet de

(1) L'an 1834, et le 27 janvier, à une heure après midi ; acte de décès de M. André Auzuret, curé de la paroisse de cette ville de Saint-Maixent, né en la ville de Niort le 17 novembre 1755, décédé, ainsi que nous nous en sommes assuré, rue de l'Audience, ce jourd'hui sur les neuf heures du matin ; fils légitime des défunts André Auzuret et de Françoise Lucas ; sur la déclaration à nous faite par les sieurs Charles Faucher, tourneur, et Jean Chaigneau, pâtissier, les deux voisins du dit défunt, majeurs et domiciliés en cette ville, qui se sont sous-signés avec nous, le tout après lecture du présent acte. Constaté suivant la loi, par nous, Camille Devallée, second adjoint au maire et son délégué spécial pour remplir les fonctions d'officier d'état-civil.

CHAIGNEAU, TH. FAUCHER, C. DEVALLEE.

sa traduction du *Commentarius* de Surius. Il est plus probable que Jacques Estourneau appartenait à une famille d'ancienne bourgeoisie de Beauvais-sur-Matha. Nous voyons en effet, l'an 1632, Jehan Etourneau procureur fiscal de la commanderie de Beauvais et syndic de la paroisse ; il décéda le 30 janvier 1646, et fut inhumé le lendemain dans l'église. (*Bulletin des Archives*, t. II, p. 243-270).

D. A.

N° 409, VIII, 290. *Les Beaupoil de Saint-Aulaire*. — A la date du 13 mars 1785, on lit, sur les registres de la paroisse Saint-Louis de Brest, la première publication de mariage de François-Guillaume-Auguste-Camille Beaupoil de Saint-Aulaire avec Marie-Louise Philippe. Je n'ai point trouvé les deux autres ; et cependant l'acte ne mentionne pas de dispense, ni trace du mariage, qui ne semble pas avoir été célébré à Brest. Ce Beaupoil, d'après Courcelles, *Hist. des pairs*, II, 29, servait à la suite du régiment de La Fère infanterie, en 1778. Il était fils de Martin de Beaupoil, qualifié marquis de Saint-Aulaire, officier d'infanterie, de la branche des Saint-Aulaire de Lorraine, et de Thérèse de Saulnier.

A. KNÉIS.

— Le *Nobiliaire de France* de Saint-Allais, IV, 280, indique comme fils de Charles de Beaupoil, seigneur de Bric-sous-Archiac, et de Bénigne-Elisabeth Campet de Saujon, Antoine-Auguste, chanoine de Poitiers, émigré. D'autre part, Antoine-Claude-Auguste de Beaupoil était proche parent de l'évêque de Poitiers, dit Guillon dans les *Martyrs de la foi*, IV, 559. D'après Beauchet-Filleau, Louis de Beaupoil de Saint-Aulaire, chevalier, seigneur de Gore, en Limousin, marié, en 1713, à Françoise de Guingan de Gensignac, eut, en 1720, Martial-Louis de Beaupoil, évêque de Poitiers en 1759, émigré, mort en Suisse, puis deux fils, morts sans postérité, et deux filles.

N° 410, VIII, p. 375. Pour l'étude de la curieuse question posée par M. J. P., le catalogue des ex-libris Saintongeais et Aunisiers, je signalerai : Le *Manuel de l'amateur d'estampes* de Charles Le Blanc (1854), et surtout l'*Armorial du bibliophile* de Joannis Guigard (1870). Dans ce dernier ouvrage, on trouve les marques et armoiries d'un certain nombre d'amateurs, qui à des titres divers, — naissance, écrits, propriétés, fonctions, etc. — intéressent nos deux provinces. Au hasard, je citerai Léon de Beaumont, Louis de Bassompierre, Jérôme Bignon, d'Aligre, M^{me} de Maintenon, Richelieu, la duchesse d'Aiguillon, Mazarin, le M^{al} d'Albret, Tallemant des Réaux, les Trudaine, les La Rochefoucauld, Montberon, Rohan, et bien d'autres, jusqu'au signataire de cette note :

LA M.

N° 413, VIII, 4. *Un évêque de La Rochelle originaire du Nivernais*. — La liste des évêques de La Rochelle est facile à faire : 1° Jacques Raoul de La Guibourgère, évêque de Saintes, 1631, puis de La Rochelle, 1646-1661 ; 2° Henri-Marie de Laval de Bois-Dauphin, évêque de Saint-Pol de Léon, 1651, de La Rochelle, 1661-1693 ; 3° Charles-Madeleine Frezeau de La Freze-lière, 1693-1702 ; 4° Etienne de Champflour, né à Clermont, 1702-1734 ; 5° Jean-Baptiste-Antoine de Brancas, 1725-1729 ; 6° Augustin-Roch de Menou de Charnizay, 1729-1767 ; 7° François-Joseph-Emmanuel de Crussol d'Uzès, né à Paris, 1768-1789 ; 8° Jean-Charles de Coucy, 1789.

Parmi eux, je ne vois que Menou de Charnizay qui pourrait être originaire du Nivernais : car il était né dans le diocèse d'Auxerre, le 15 mai 1681, d'Armand-François, marquis de Menou, et de Françoise de Clère ; et le diocèse d'Auxerre s'étendait sur une partie du Nivernais. Abbé commendataire de l'abbaye d'Angle, vicaire-général de Chartres, nommé au siège de La Rochelle en octobre 1729, il fut sacré à Paris dans la chapelle archiépiscopale, le 10 septembre 1730, par François-Honoré Casaubon de Maniban, archevêque de Bordeaux, assisté de Charles-François des Monstiers de Mérimville, évêque de Chartres, et de Léon de Beaumont, évêque de Saintes, et entra à La Rochelle le 26 novembre. Il mourut le 26 novembre 1767, et fut enterré le 1^{er} décembre dans l'église de l'hôpital Saint-Louis, où on lit son épitaphe.

A.

N° 415 ; VIII, p. 453. — On lit dans le *Moniteur universel* du 27 septembre 1844 : « M. le comte Duchâtel, père de M. le ministre de l'intérieur, doyen d'âge de la chambre des pairs, vient de succomber à une courte maladie dans sa terre de Mirambeau... » Et dans le numéro du 6 octobre, d'après l'*Echo de la Charente* : « M. le comte Duchâtel est décédé dans son château de Mirambeau dans sa 94^e année, le 24 septembre dernier ».

Il n'y a donc pas de doute ; c'est bien à Mirambeau qu'il est mort, et a été enterré. La date, 22 septembre, est celle de l'acte de décès ; celle du 24 est donnée par ce journal et par la *Biographie saintongeaise*. On jugera.

Quant à ses fonctions de chef de l'administration du district à Bordeaux, nous savons que l'administration départementale de la Gironde, composée le 21 juin 1795 par Besson, représentant du peuple en mission, comprenait en effet Chicou-Bourbon, Denucé, Duchâtel. Était-il précédent du directeur du département en 1799 ? La *Biographie saintongeaise* dit qu'après le 9 thermidor il eut « un emploi dans l'administration centrale du département dont il fut aussitôt élu président », ce qui confirme l'assertion de la marquise de Donissan.

L.

BIBLIOGRAPHIE

—

SAINT-SAUD (Le comte d'Arlot de). *Ariège, Andorre et Catalogne*. Paris, typ. Chamerot, 1887, in-8°, 26 p. (Extrait de l'*Annuaire du club Alpin*, 1886).

— *Un mois d'excursion dans les Pyrénées espagnoles. I. Aragon*. Idem, 1886, in-8°, 32 p. (Idem).

— II. *Catalogne*. Bordeaux, imp. Gagnebin, 1887, in-8°, 33 p. (Extrait du *Bulletin de la section sud-ouest du club Alpin français*, de janvier 1887).

— *Explorations topographiques dans le Haut-Aragon*. Barcelone, typ. Louis Tasso Serra, 1884, in-8°, 32 p. (Extrait de l'*Annuaire de l'associació d'excursions catalana*).

— *Excursion en Sobrarbe et Ribagorze*. Bordeaux, imp. de Lanefranque, 1883, in-8°, 19 p. (Extrait du *Bulletin de la section du sud-ouest du club Alpin français*).

— *Nouvelles courses en Sobrarbe et Ribagorze* (Aragon et Catalogne). Paris, Chamerot, 1884, in-8°, 21 p. (Extrait de l'*Annuaire du club Alpin français*, de 1883).

— *Tableaux des données géographiques et hypsométriques, d'après les observations faites dans les Pyrénées espagnoles de 1877 à 1882*. Bordeaux, typ. Eugène Forastié, 1882, in-8°, 36 pages.

— *Les tumulus des landes de Bartrès, Ossum et Ger*. Tarbes, imp. Lescamela, 1881, in-8°, 20 p. (Extrait du *Bulletin de la société Ramond*).

— *Notice sur Santa-Maria de Nurranco et San-Miguel de Lillo* (Eglises asturiennes). Toulouse, typ. Montaubin, 1883, in-8°, 9 pages.

— *Dans la Haute-Catalogne*. Bordeaux, imp. Gagnebin, 1888, in-8°, 24 p. (Extrait du *Bulletin de la section du sud-ouest du club Alpin français*).

S[AVINEAU] (Maurice), chanoine de La Rochelle. *Le bienheureux Grignon de Montfort*. Documents. (Voir *Bulletin*, VIII, 105).

— *Cantiques rochelais en l'honneur du bienheureux Grignon de Montfort*, apôtre de l'Aunis. La Rochelle, imp. Dubois, 1888, in-32, 3 pages.

Séance publique de l'académie de La Rochelle (1886). La Rochelle, imp. Siret, 1887, in-8°, 88 pages.

SERS. *Chansons patriotiques d'un radical*. Rochefort, impr. Prioux, 1888, in-18.

Société de Saint-Vincent de Paul. Confrérie de Cognac. Assemblée générale du 11 décembre 1887. Cognac, imp. Béraud, 1888, in-8°, 25 pages.

Société des amis des arts de La Rochelle. Assemblée générale. La Rochelle, imp. Siret, 1887, in-8°, 48 pages.

— *Assemblées générales...* n° VI à VII. La Rochelle, imp. Siret, 1888, in-8°, 40 p. A lire : *Rapport de la commission de peinture* sur les tableaux achetés, par M. Couneau, secrétaire, et M. d'Orbigny, président.

SYRUS (Publius). *Sentences et maximes* (texte et traduction) rééditées par B. Béraud. Cognac, l'auteur, 1886, in-18, 39 p. Aux pensées de Publius Syrus, M. Béraud a joint une foule de maximes courantes, de proverbes, puisés surtout dans ce qu'on appelle la sagesse des nations, et qui complètent heureusement l'auteur latin.

TAMIZEY DE LARROQUE (Philippe). *Les infortunes d'un commissaire du XV^e siècle.* Agen, imp. de Virgile Lenthéric, 6, 13 août 1887, in-18, 13 pages. (Extrait à 60 exemplaires du *Sud-ouest*). Récit des mésaventures de Jean Raphaël, chargé, par Charles VIII, de faire mettre en liberté Charles d'Armagnac tenu prisonnier par Alain d'Albret.

— *Les correspondants de Peiresc. XIV. Samuel Petit.* Lettres inédites écrites de Nîmes et de Paris à Peiresc, 1630-1637, publiées et annotées par Philippe Tamizey de Larroque, précédées d'une notice sur Petit par Georges Maurin. Nîmes, imp. Chastanier, 1887, in-8°, 67 p. (Extrait à 120 exemplaires des *Mémoires de l'académie de Nîmes*).

— *Impressions de voyage de Pierre Gassendi dans la Provence alpestre*, publiées avec avertissement, notes et appendice. Digne, imp. Chaspoul, 1887, in-8°, 36 p. (Extrait à cent exemplaires des *Annales des Basses-Pyrénées*, *Bulletin de la société scientifique et littéraire de Digne*). Dans une lettre de Gassendi à Boulliau (5 avril 1639), je vois cette expression bizarre : « Je vous accuse..... réception », ainsi : « Je ne vous fay ce mot que pour vous accuser la réception de vostre lettre ». C'est, je crois, le plus ancien exemple de cette locution, dont Littré ne cite des exemples que dans Voltaire, Bossuet et madame de Sévigné.

TAPERNOUX (Philippe). *Vercingétorix* (Avant-propos). Voir *Bulletin*, VII, 140.

THÉDENAT (Henri). *Sur deux masques d'enfants de l'époque romaine trouvés à Lyon et à Paris.* Paris, H. Champion, janvier 1886, in-8°.

— *Sur deux bornes milliaires trouvées dans le Var.* Paris,

1886. *Idem.* (Extrait du *Bulletin de la société nationale des antiquaires de France*. Séance du 21 avril 1886).

THOMAS (M^{sr}). *Lettre pastorale... et mandement à l'occasion du jubilé sacerdotal de sa sainteté le pape Léon XIII.* Rouen, imp. Mégard, 1887, in-4°, 11 pages. — Célèbre « le grand pacificateur ». Voir, dans *La semaine religieuse du diocèse de Rouen*, du 24 décembre, les comptes-rendus de l'exécution à la primatiale, par 400 choristes (15 décembre), de l'oratorio *Mors et vita*, de M. Gounod.

— *Lettre pastorale* (n° 37)... relative à la messe solennelle prescrite par le souverain pontife à l'intention des fidèles défunts. *Idem.*, 1888, 411-426 p.

TILLY (Hippolyte de) et LOUIS AUDIAT. *Notice sur la société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.* La Rochelle, imprimerie nouvelle de Noël Texier, 1887, in-8°, 12 pages.

TIPLE (Max.). *Pour la patrie. La XIV^e fête fédérale de gymnastique.* Poésie. Saintes, imp. Loychon et Ribéraud, 1888, in-18, 4 p. Prix : 25 centimes.

Union des femmes de France. Statuts et règlements. La Rochelle, imp. Siret, 1887, in-8°, 20 pages.

VALETTE (René). *Un prêtre breton devant les tribunaux révolutionnaires de la Charente-Inférieure. L'abbé Guillaume Cox de Lisle, vicaire de Haute-Goulaine, 1755-1793.* Nantes, imp. Grimaud, 1888, in-8°, 11 p. (Extrait à 100 exemplaires de la *Revue historique de l'ouest*). Voir *Bulletin*, VIII, 154.

VALTEAU (Anatole), secrétaire général du syndicat viticole de la grande champagne de Segonzac. *Les syndicats agricoles*, conférence faite à Segonzac (Charente), le 26 septembre 1886. Angoulême, imp. Orliaguet, 1887, in-8°, 20 p. Prix : 60 centimes.

VILLENEUVE-GUIBERT (Le comte Gaston de). *Une grande famille.* Tours, imp. Deslis, 1888, in-8°, 28 p. — *Eloge de la Touraine et de ses grands hommes*; étude sur Gabriel Chapuy, tourangeau, qui a traduit en vers (1584) le *Miroir universel des arts et sciences*, et mourut à Paris, en 1613, âgé de 67 ans.

— *La forêt d'Amboise.* Paris, Dentu, 12 septembre 1888, in-18, 303 pages.

VINET (Elic). *Schola aquitanica.* Programme d'études du collège de Guyenne au xvi^e siècle, publié pour la première fois par Elic Vinet, en 1583, et réimprimé, d'après l'exemplaire de la bibliothèque nationale, avec une préface, une traduction française et des notes, par Louis Massebieau. Paris, C. Delagrave, 1886, in-8°.

LISTE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

AVEC LESQUELLES LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES
EST EN RELATION

AIX	Académie des sciences, lettres et arts.
ALAIS	Société scientifique et littéraire.
ALGER.	Société historique algérienne.
AMIENS	Académie des sciences, lettres et arts.
—	Société des antiquaires de Picardie.
ANGERS	Société d'agriculture, des sciences et belles lettres.
ANGOULÊME	Société historique et archéologique de la Charente.
ARRAS.	Commission des antiquités du Pas-de-Calais.
ANVERS	Académie d'archéologie de Belgique.
AUTUN	Société éduenne des lettres, sciences et arts.
AUXERRE.	Société des sciences historiques et naturelles.
BAR-LE-DUC. . . .	Société des lettres et sciences.
BAYONNE.	Société des arts et sciences.
BEAUNE	Société d'archéologie, d'histoire.
BELFORT.	Société bellefortaine d'émulation.
BESANÇON.	Académie des sciences, belles lettres et arts.
—	Société d'émulation du Doubs.
BEZIERS	Société archéologique, scientifique et littéraire.
BORDEAUX	Académie nationale des sciences.
—	Société archéologique.
BOURG.	Société littéraire et historique.
BOURGES	Société historique du Cher.
—	Société des antiquaires du Centre.
BREST.	Société académique.
CAEN	Société des antiquaires de Normandie.
—	Académie nationale des sciences.
CANORS	Société des études littéraires du Lot.
CAMBRAI	Société d'émulation.
CARCASSONNE . . .	Société des arts et sciences.

CHATEAUDUN . . .	Société dunoise.
CHATEAU-THIERRY .	Société historique et archéologique.
CONSTANTINE . . .	Société archéologique.
DAX	Société de Borda.
DIJON	Académie des sciences, arts et belles lettres.
—	Commission des antiquités de la Côte-d'Or.
DOUAI	Société d'agriculture, sciences et arts.
DRAGUIGNAN . . .	Société d'études scientifiques et archéologiques.
EPINAL	Société d'émulation des Vosges.
FONTAINEBLEAU .	Société historique du Gâtinais.
GAP	Société d'études des Hautes-Alpes.
GRENOBLE	Académie delphinale.
GUÉRET	Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.
LAON	Société académique.
LA ROCHE-SUR-YON.	Société d'émulation de la Vendée.
LE MANS	Société historique du Maine.
—	Société d'agriculture de la Sarthe.
LIMOGES	Société archéologique et historique du Limousin.
—	Société Gay-Lussac.
LONDRES	Royal archeological Institut of great Britain and Ireland.
LONS-LE-SAULNIER.	Société d'émulation du Jura.
LYON	Société littéraire, d'histoire et d'archéologie.
MAURIENNE (St-JEAN DE)	Société d'histoire et d'archéologie.
MEXICO	Museo nacional.
MONTAUBAN	Société archéologique.
MONTBÉLIARD . . .	Société d'émulation.
MONTBRISON	Société La Diana.
MONTPELLIER	Académie des sciences et des lettres.
MOULINS-S-ALLIER.	Société d'émulation.
MOUTIERS	Académie de la Val d'Isère.
NANCY	Académie de Stanislas.
NANTES	Société archéologique de la Loire-Inférieure.
NICE	Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
NIMES	Académie.
NIORT	Société de statistique des Deux-Sèvres.

NEVERS	Société nivernaise des sciences, lettres.
ORLÉANS	Société historique et archéologique.
PARIS	Société des antiquaires de France.
—	Société des études historiques.
—	Société de l'histoire du protestantisme.
—	Société philotechnique.
—	Société héraldique
—	Le musée Guimet.
PAU	Société des sciences et lettres.
PÉRIGUEUX	Société historique.
PERPIGNAN	Société agricole, scientifique et littéraire.
POITIERS	Société des antiquaires de l'Ouest.
PORTO. . . .	Sociedade de geographia commercial.
RENNES	Société archéologique d'Ile-et-Vilaine.
ROCHFORT	Société de géographie.
RODEZ. . . .	Société des sciences, lettres et arts de l'Aveyron.
ROMANS	Société d'histoire ecclésiastique de Valence.
SAINT-BRIEUC	Société archéologique des Côtes-du-Nord.
—	Société d'émulation des Côtes-du-Nord.
SAINT-DENIS. . . .	Société des sciences de l'île de la Réunion.
SAINT-DIÉ	Société philomatique.
SAINT-OMER. . . .	Société des antiquaires de La Morinie.
SAINT-QUENTIN	Société académique.
SEMUR EN AUXOIS	Société des sciences historiques et naturelles.
SENLIS	Comité archéologique.
SOISSONS	Société archéologique.
TOULOUSE	Académie des sciences et inscriptions.
—	Académie de législation.
—	Société archéologique du midi de la France.
TOURS. . . .	Société d'agriculture, sciences et arts.
TROYES	Société académique d'agriculture, sciences, arts et lettres de l'Aube.
TULLE	Société des lettres, sciences et arts.
VALENCIENNES	Société d'agriculture, sciences et arts.
VENDÔME. . . .	Société archéologique et littéraire.
WASHINGTON. . . .	Smithsonian institution.

TABLE DES GRAVURES

Autel de Rome et d'Auguste	418
Le Châtelier et l'abbaye de Saint-Séverin (plan).	275
Jeton de la chambre de commerce de La Rochelle.	349
Piles romaines de Saint-Mard et d'Ebéon.	390
Tombeau de Guillaume, abbé de Saint-Séverin.	418

TABLE DES MATIÈRES

par M. Ed. AMOUREUX

—

ACTES CONCERNANT LA SOCIÉTÉ : — Admission de nouveaux membres, 4, 5, 162, 242, 305 ; Séances du bureau, 1, 2, 3, 98, 161, 241, 373 ; Séances publiques : 3, 97.

ARCHÉOLOGIE. — EPOQUE GAULOISE : Hache en bronze, au Seurre, 23 ;

EPOQUE GALLO-ROMAINE : — Anneau de Macer, 23 ; Antiquités de Saintes, d'après sir Bunnell Lewis, 185 ; Arènes de Saintes, 185 ; Armes anciennes trouvées dans la Charente, 408 ; Bassin Gallo-romain à Saintes, 117 ; — à Brives, 412 ; Fouilles de Saintes, 24-35, 118, 166, 267, 387, 411, 413, 415 ; Les inscriptions doivent-elles être peintes ? 180 ; Parc à huîtres à Poitiers, 408 ; Pied de cheval en bronze, 184 ; Piles romaines, 388 ; Puits romains, 408 ; Thermes de Saint-Saloine, 410 ;

MOYEN AGE : — Corps et vases trouvés à Saintes, 23 ; Église d'Eschillais, 270 ; Église de Brouage, 272 ; Lanterne des morts de Pranzac, 385 ; Plats d'étain, 409 ; Porte de Bichon à Saintes, 118 ; Tombeaux de l'abbaye de Saint-Séverin, 275 ;

EPIGRAPHIE. — Inscriptions du musée de Saintes, 28, 118, 180, 387, 415, 419 ; — à Villars, 137 ; — à la Genétouze, 136 ; — à Eschillais, 270, 272 ; — à Brouage, 272.

AVIS ET NOUVELLES. — Additions et changements de noms : Debenay-Lafond, 250 ; Dupuy de Roy d'Angeac, 14 ; Magnan de Bornier, 15 ; Olivier de Sanderval, 15 ; Quirouard-Frileuse, 14 ; noms de rues à Rochefort, 15, 105 ; — à Marennes, 328.

Distinctions, titres honorifiques et récompenses : MM. Barbotin, 12, 245 ; M^{me} Barine (Arvède), 245 ; Blanc-Fontenille, 13 ; Bojeau, 12 ; Bonnat, 165 ; Bordier, 13 ; Bouguereau (W.), 165 ; Coindreau, 12 ; Espérandieu, 245 ; Fromaget, 12 ; Dr Gelineau, 311 ; Dr Gils, 13 ; Granges de Surgères, 103 ; Dr Guillaud, 165 ; La Trémoille (duc de), 311 ; Lavault (Furcy de), 245 ; Louvel, 103 ; Maguier (Edm.), 12, 165, 245, 311, 395 ; Marchand, 165 ; Maria, 13 ; Mercier, 13 ; Morineau (M^{me} de), 12 ; Pinasseau, 244 ; Roche (F.), 165 ; Dr Roy, 13 ; Rubino de Barazin, 103 ; Souc, 103 ; Tiple, 165 ; Vittu de Kerraoul, 310.

Dons et subventions. — Don aux archives départementales, 13, 245 ; — au musée de Saintes, 18, 166, 266, 312, 396 ; Subvention à la commune de Corme-Royal, 166 ; — à la Société des Archives et au-

tres, 310; — à la commune d'Esnandes, 312; — au musée Lafaille de La Rochelle, 396.

Errata, pages 36, 107, 108, 170, 316.

Nouvelles diverses : Cavalcade historique à Dampierre-sur-Boutonne, 166; Ecole Palissy, à Paris, 165; Excursions de la société des Archives dans les cantons de Pons et d'Archiac, 161, 257; — des sciences, 170, 246, 315; — de Gay-Lussac, 315; — de la commission des arts à Eschillais, Montierneuf, Brouage, 246; Fête chez Pierre Loti, 167; Musée de Royan, 13; Pont de Taillebourg, 395; Projet de monument à Le Terme, 313; Représentation au théâtre de Rochefort, 106; Restauration de la tour Saint-Nicolas, à La Rochelle, 312; Rues Lefebvre, Constantin, Masquelez et Reverseaux, à Rochefort, 15; Souscription pour une statue à Jeanne d'Arc, 168; *Stabat* de Rossini, chanté à Saintes, 166; Statistique de la faculté des lettres de Poitiers, 16; — de l'instruction primaire dans la Charente-Inférieure (1886-87), 15; — de la population en 1886 dans la Charente-Inférieure, 15; M. Thouar dans la Bolivie, 166.

BEAUX ARTS. — Buat et le buste de la Loi, 12; Exposition de peinture de Saintes, 250; Nos artistes au Salon, 219; de Fontremis, 12; M^{lle} de La Jallet, 12; Laugée, 312; Lenoir, 12; Moreau, de Tours, 312; Roulet, 165; M^{me} Vitteau, 165.

BIBLIOGRAPHIE. — Ardin (M^{sr}), 89; Atgier, 90; Audiat (Louis), 90; Auger, 90; de Beaucorps et Boucher de Molandon, 90, 91; Bikelas (D.), 90; Blanchet, 91; Bonhomme, 91; Bourricaud, 92; Bourru (Dr), 92; Bouteleau, 92; Bremond d'Ars (Anatole de), 92; Bréval (H. de), 93; Brunaud (Paul), 93; Burot (Dr P.), 93; Caillé (Ad.), 93; Campet de Saujon (M. Jules Duret de Brie), 93; Cappon, 93; Carle de Rash, 93; Carrance, 94; Canti-Dulaurier, 94; Chauvet (G.), 94; Circourt (Albert de), 94; Clément (Joseph), 94; Coppée, 95; Dampierre (Elie de), 95, De-jarnac, 95; Delétant (A.), 95; Delisle (Léopold), 95; Delmas (Gustave), 95; Delmas (Emile), 95; le comte Duchatel, 95; Déroulède (Paul), 95; Dienne (le comte de), 95; Du Boys, 95; Duplais (Léonie), 96; Dussourd, 96; Espérandieu (Emile), 159; Eveillé (Arthur), 159; Fabre, 159; Faucher de Saint-Mauris, 159; Forces (A. de), 160; Gaboriaud, 237; Gargam, 237; Garnault, 237; Garnier (Paul), 237; Gautret, 237; Gelineau, Grand et Goyard, 237; Girard (B.), 238; Gonzalès, 238; Gourdon (Georges), 238; Genty de Bonqueval, 238; Granges de Surgères, 239; Hannedouche, 239; Jarlit, 239; Juin (l'amiral), 239; Labat, 239; La Croix (le P. de), 239; Lamondie, 240; La Trémoille (Louis de), 240; Lasteyrie (R. de), 240; Le Belin de Dionne, 240; Lemoyné, 240; Lewis (Bunnell), 240; Libouroux, 240; Lieutier (Nelly), 240; Lièvre, 240; Loti (P.) [Julien Viaud], 240; Loze, 240; Dr Mabile, 300; Mageau, 300; Mancelle, 301; Marbot, 301; Marteau, 301; Dr Morice (G.), 301; Mortimer d'Ocagne, 302; Noguès (J.-L.-M.), 303; Orbel (Emile d') [M. Emile Mancelle], 304; Orget, 304; Palissy, 383; Peiresc, 383; Petit (M^{sr}), 383; Dr Piot, 383; Poli (de), 383; Port, 383; Queux de Saint-Hilaire, 384; Reigner, 384; Réveillaud, 384; Revillot, 384; Rondeau (Ph.) 384; Roy, 334; Saint-Saud (de), 470; S[avineau], 470; Sers 470; Syrus (Publius), 471; Tamizey de Larroque, 471; Tapernoux, 471, Thédénat, 471; Thomas (M^{sr}), 472; Tilly (de) et Louis Audiat, 472; Tipple, 472; Valette, 472; Valteau, 472; Villeneuve-Guibert (de) 472; Vinet (Elie), 472.

OUVRAGES ANONYMES: Abba (E.), Pierre-Paul Mounier, 89; *Almanach d'Aunis* 1888, 89; *Annuaire de la Charente-Inférieure, pour*

1887, 89; — *vinicole* 89; *Association amicale du Lycée de La Rochelle*, 89; — *du Séminaire de Montlieu*, 89; *Bulletin du Syndicat agricole*, 93; *Cantiques pour l'école du dimanche*, 93; *Catalogue de la Bibliothèque populaire de Rochefort*, 94; *Chemin de fer de l'île de Ré*, 94; *Comptendu du Denier de Saint-Pierre*, 94; *Emile de Thézac*, 159; *Extension du périmètre de La Rochelle*, 159; *Fédération des sociétés de tir du Sud-Ouest*, 159; *Funérailles de Louis-André de Coëffard*, 160; *Général Coffinières de Nordeck*, 237; *Grand almanach de Saintes*, 238; *Inauguration des écoles communales de La Couarde*, 239; *Vote sur le chemin de fer de l'île de Ré*, 303; *Notice sur Verteuil*; *Nouvelle bibliothèque populaire à 10 centimes*, 303; *Œuvre des écoles chrétiennes à Saintes*, 304, 383; *Plan de la ville de Saintes*, 383; *Règlement de la Société botanique rochelaise*, 384; *Séance de l'académie de La Rochelle*, 470; *Société de Saint-Vincent-de-Paul*, 471; — *des Amis des arts de La Rochelle*, 471; *Union des Femmes de France*, 472; *XVI^e Fête fédérale à Saintes*, 383.

CONFÉRENCES. — *Aigrefeuille*, 107; *Angoulême*, 168; *Ars en Ré*, 107; *Arvert*, 168; *Bourg-Charente*, 17; *Burie*, 107; *Dolus*, 107; *Dom-pierre sur mer*, 168; *Gemozac*, 107, 168; *La Couarde*, 107; *La Jarrie*, 107, 168; *La Rochelle*, 17, 107; *La Tremblade*, 17; *Le Bois*, 107; *Le Château*, 107; *Le Guâ*, 107; *Luzac*, 16; *Marans*, 107; *Marennes*, 17, 107, 168; *Pons*, 16; *Pont-l'Abbé*, 107; *Rochefort*, 16, 107, 168, 246; *Royan*, 16; *Saint-Georges d'Oleron*, 107; *Saint-Jean d'Angély*, 16, 107, 213; *Saint-Martin de Ré*, 107; *Saint-Pierre d'Oleron*, 107; *Saint-Porchaire*, 107; *Saint-Xandre* 107; *Sainte-Soule*, 168; *Saintes*, 16, 107, 246; *Surgères*, 107.

HISTOIRE. — *Abbaye de Saint-Séverin*, 274; *assemblée du clergé à Saintes*, 76, 157; *André Auzuret*, de Niort, curé d'Usseau, 461; *Authon Barberousse*, 456; *Bagarris*, 120; *Bichon*, 198; *Bobe-Moreau*, 219; *Bourignon*, 200; *Bremond (Pierre de)*, 203; *Chaudruc de Crazannes*, 204; *Coudert-Prévigneau*, 77; *Cox de l'Isle (Guillaume)*, 154; *Delille (Jacques)*, 319; *Desmorties*, 126; *deux abbés en Saintonge*, 319; *Du Lion (Gaston)*, 234; *Fontaine (Jacques)*, 422; *Gruel de La Frette (les)*, 420; *Lacroix du Repaire (les)*, 381; *Lanoue (François de)*, 280, 331; *Maires et communes en Saintonge*, 38; *Mauzy (l'abbé)*, 319; *Moreau (Nicolas)*, 206; *prétendu mariage du duc d'Epéron*, 69, 191; *Robert de Rochecouste (les)*, 39; *roi des Ribauds*, 438; *Senné (Nicolas)*, 196; *Veyrel (Samuel)*, 193.

NÉCROLOGIE. — *Abba*, 400; *Angibeaud*, 117; *Aunis*, 176; *Bernard (veuve Mareschal)*, 398; *Bertrand*, 22; *Boffinet*, 399; *Boisferon*, 256; *Bonnemaison*, 20; *Brunooghe*, 111; *Canalon*, 319; *Cappon*, 316; *Castagnary*, 251; *Chevalier*, 21; *Corsan*, 21; *Coupard*, 400; *Coussot*, 109; *Curaudeau*, 308; *Debain*, 110; *Deslandes*, 177; *Doré*, 174; *Dubroca*, 398; *Duplais-Destouches*, 172; *Emmery*, 111; *Eschasseriaux*, 178; *Forestier*, 319; *Ganivet*, 176; *Gaudin*, 20; *Gazil*, 110; *Genis*, 398; *Gibelin*, 110; *Gonzalès*, 10; *Guiot du Repaire*, 319; *Guyonnet*, 177; *Huon de Létang*, 172; *Ingrand*, 112; *La Laude d'Olce*, 22; *Lapierre*, 318; *Lécullier*, 399; *Le Provost de Launay*, 179; *Lesson*, 255; *Levrot*, 256; *Longueteau*, 254; *Matier*, 178; *Marguerie (de)*, 255; *Marie*, 400; *Marteau*, 22; *Martineau*, 19; *Matra*, 178; *Meunier*, 178; *Mounier*, 117; *Montalembert (Marie de)*, 176; *Nadeau*, 176; *Nardou dit Durozier*, 112; *Normand-Vauzelle*, 179; *Penaud de Lagardière*, 22; *Phelippeaux*, 400; *Piet-Lataudrie*, 179; *Prévignaud*, 113; *Racaud*, 18; *Renault d'Avesne des Méloises (vicomte)*, 22; *Robert (le colonel)*, 171; *Rodier*, 20; *Roudier*, 255; *Sage*, 111; *Salis*,

20 ; Turaud, 21 ; Truchy (général), 21 ; Vaizon, 179 ; Vallée, 112 ; Vast-Vimeux (Alfred de), 317 ; Verchère de Reffye, veuve de Faucher de La Ligerie, 397.

LIVRES ET PÉRIODIQUES. — *Actes de l'académie de Bordeaux*, 64 ; — *Ami des monuments*, 337 ; — *Analecta juris pontifici*, 337 ; — *Annales de l'école des sciences politiques*, 135 ; — *de la société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure*, 64, 134 ; — *du musée Guimet*, 337 ; — *Annuaire de la noblesse*, 338 ; — *de la société d'émulation de la Vendée*, 337 ; — *du conseil héraldique de France*, 337 ; — *Archives du Poitou*, 135 ; — *Art pendant la révolution*, 339 ; — *Bulletin de la Société des lettres de la Corrèze*, 65, 150 ; — *archéologique du Midi*, 136 ; — *de statistique de Niort*, 138 ; — *archéologique du comité des travaux historiques*, 150 ; — *de la société archéologique de la Charente*, 341 ; — *de la Touraine*, 341 ; — *du Limousin*, 341 ; — *de géographie de Rochefort*, 342 ; — *des sciences de Pau*, 332 ; — *de la bibliothèque scientifique de l'Ouest*, 343 ; — *des antiquaires de l'Ouest*, 343 ; — *du comité des travaux historiques, sections des sciences économiques*, 343 ; — *du protestantisme*, 344, 404 ; — *de la société historique du Périgord*, 346 ; — *de la société des sciences de l'Yonne*, 404 ; — *religieux de La Rochelle*, 404 ; — *Bibliographia liturgica*, 188 ; — *Bibliothèque de l'école des Chartes*, 401 ; — *Canada (le) français*, 283, 346 ; — *Catalogue de la librairie Saffroy*, 65 ; — *Catalogue du musée de Saintes*, 246 ; — *Chemins de Saint-Jacques en Gascogne*, 138 ; — *Chroniques de Jean Tarde*, 66 ; — *Commerce de La Rochelle au XVIII^e siècle*, 150, 347 ; — *Commandant Guzman*, 188 ; — *Comptes-rendus de l'académie des sciences*, 139, 349 ; — *des inscriptions et belles-lettres*, 351 ; — *Conservateur de Marennes*, 404 ; — *Correspondant*, 66 ; — *Courrier de l'art*, 405 ; — *Courrier de La Rochelle*, 139, 351, 405 ; — *Cronachetta mensile di archeologia*, 283 ; — *Discours sur Agrippa d'Aubigné*, 139 — *En France*, 67 ; — *Ennemis de Chapelain*, 353 ; — *Ère Nouvelle de Cognac*, 245, 355 ; — *Études religieuses, philosophiques*, 355 ; — *Faïences rochelaises*, 140, 396 ; — *Filage de l'huile*, 355 ; — *Forum artistique*, 144 ; — *France (la) en Amazonie*, 189 ; — *France protestante*, 144, 405 ; — *Grands négociants bordelais*, 145 ; — *Histoire de la Constitution civile*, 316 ; — *Inventaire de François de La Trémoille*, 361 ; — *Joseph Joubert*, 405 ; — *Journal-Barral*, 68 ; — *Journal d'histoire naturelle de Bordeaux*, 151 ; — *Lavoisier d'après sa correspondance*, 406 ; — *Législation italienne*, 363 ; — *Lettres autographes de la collection de M. A. Bovet*, 364 ; — *Lettres de Catherine de Médicis*, 365 ; — *Mémoires de la société des antiquaires de l'Ouest*, 146 ; — *de statistique des Deux-Sèvres*, 68, 407 ; — *Mémorial de Saintes*, 68, 146, 369 ; — *Moniteur de la Saintonge*, 371 ; — *Monographie de l'église Saint-Clément, de Tours*, 146 ; — *Monuments de Paris*, 151 ; — *Petit-Journal*, 146 ; — *Polybiblion*, 371 ; — *Prétendu mariage morganatique du duc d'Epéron-à Pignans*, 69, 146, 191 ; — *Recueil de la commission des arts*, 70, 149, 191, 372, 407 ; — *Renaissance (la) en France ; Révolution française (la)*, 147, 372 ; — *Revue celtique*, 372 ; — *de Gascogne*, 407 ; — *de géographie*, 373 ; — *de la révolution*, 147 ; — *de l'art chrétien*, 192 ; — *de numismatique*, 373 ; — *des deux-mondes*, 70, 373 ; — *des palais gallo-romains*, 284 ; — *des questions historiques*, 71 ; — *du Bas-Poitou*, 284 ; — *du monde catholique*, 284 ; — *du Musée eucharistique*, 284 ; — *épigraphique du midi de la France*, 373 ; — *historique*, 70, 285 ; — *historique de l'Ouest*, 373 ; — *littéraire et artistique*, 148, 407 ; — *poitevine*, 149, 374 ; — *rétrospective*, 375 ; *Saintes reliques de Vendôme*, 407 ; *Union de Saint-Jean d'Angély*, 375 ; *Vie de saint Hugues, abbé de Cluny*, 73.

QUESTIONS ET RÉPONSES. — André (Louis), 286; Assemblée du clergé à Saintes, 76, 157; Authon Barberousse, 456; Auzuret (André), 461; Beaupoil de Saint-Aulaire, 290, 468, 285; Bobe-Moreau, 49, 75, 219, 234; Boyreau et de Lavoust, notaires à Saint-Thomas de Cosnac et à Archiac, 78; de Brie, 75; Chanson, *Le père Robinaud*, 288; Chazeron (de), et son ouvrage satyrique, 232; Citran de la Montaigne (le comte de), 377; Collectionneur (un) saintongeais au xvii^e siècle, 231; Coudert-Prévigneau, 81; Cox de l'Isle, 154; Débris de forges, 77; Droit d'anguillage, 285 350; Drugeon, artiste saintongeais, 76; Duchâtel (le comte), 453; Du Chilleau, 287; Estourneau, historien, 289, 467; Evêque de La Rochelle, originaire du Nivernais, 453, 69; *Ex libris* saintongeais, 375, 468; Fers à hosties, 87, 378; Gassé (le comte de), 74, 89; Gavaches de Saintonge, 378; Gens de Pons, messieurs de Saintes, bourgeois de Cognac, roquets de Saint-Jean, 290; Jean-Alfonce, 152, 342; Lacroix (les) du Repaire, 290, 381; La Rochefoucauld, né dans l'île de Ré, 88; Limite de la Saintonge et du Périgord, 475, 382; Le Vasseur de Villeblanche, 293; Maisonde Samuel Veyrel, 76; Maîtres savetiers à Saintes, 287; Meaulme (François), curé de Niort, 74; Monastère (le) d'Ebreuil en Saintonge, 153, 158; Musée de Saintes; A qui appartient-il? 376; Nom patronymique du P. Théodore de Blois, 454; Noms de lieux et d'hommes de la période révolutionnaire, 153; Ouvrage publié à Saintes en 1680, 454; Palais du présidial de Marennes et M. de Richier, 291; Pallet, issu d'une famille saintongaise, 57, 157; Pèlerinages en Saintonge, 232, 282, 454; Pelligneau, 82; Présidial de Pons, 292; Proverbes saintongeais, 84, 285, 385, 467; Richer-Serizy, 294; Saint Eutrope (culte de), 282, 444; Saint-Fiacre (la) à Mortagne sur Gironde, 458; Saint Jean, patron des imprimeurs, 87; Saint Martin (les de), 454; Sceau du xvii^e siècle, 375; Sénéchal (un) de Saintonge, Gaston du Lion, 152, 234; Seuillet (les), de Montegon, 286; Sociétés de tir, de jeux d'adresse en Aunis et en Saintonge, 153, 294, 380, 459; Supérieure (la première) des carmélites de Saintes, 378; Tableau (un) commandé au peintre Frédéric Riondet, 453; Tour de Pirelonge et fanal d'Ebéon, 375, 388.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — Académie de La Rochelle, 17, 106, 246; — Commission des arts de Saintes, 246, 314; — Congrès de la Sorbonne, 247; — Société archéologique de la Charente, 314; — Société de Géographie de Rochefort, 17, 106, 168, 170, 246, 314; — Société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure, 106, 169, 247, 314, 396.

VARIÉTÉS. — Changements de noms de rue 15, 105, 328; Château (le) de François 1^{er} à Cognac, 152; *Christiade* (la) d'Albert Babinot, 46; Collectionneurs et archéologues saintongeais, 193, 231; Delaitre, maître de danse à Saintes, 325; Delille (l'abbé), 319; Essais (les) de la vaccine en Saintonge, 49; Héros (un) saintongeais: Desmortiers, 126; Lanoue (François de) 280, 331; La Rochelle et ses relations commerciales avec la Hanse teutonique, 40; Livre liturgique de l'abbaye de Saint-Séverin, à Londres, 212; Lonzac et les Gruel de la Frette, 420; Maires (les) et les communes en Saintonge, 38, 206) Mouchoir antijésuitique, 43, 120; *Nature* (La) et les feuilles de Saintes, 212; Noël saintongeais, 121; Phénomène (un), 37; Premier (le) vaccinateur en Saintonge, 219; Robert (les) de Rochecouste, 39; Rochemont, près Saintes, 420; Roi (le) des ribauds, 438; Rue (changements de noms de), 328; Société d'archéologie, 207; Statistique de la Charente-Inférieure, 333; Trois (les) femmes de Pierre Tallemant, 421.

TABLE ONOMASTIQUE (1)

Par M. Ed. AMOUROUX

A

- Abba (Joseph), prêtre, 399.
Abbeville (Somme), 450.
 Abbeville (Aubin d'), 287.
 Abraham (Guillaume); — (Nicolas);
 — (Elisabeth), 375.
 Abzac de La Douze (Isabeau d'),
 346.
 Acarie du Bourdet, 66.
Acigné, canton de Rennes, 273.
 Acligné (Claude d'), marquis de Car-
 navalet, 272, 273, 338; — (Jean
 d'); — (Judith), 273.
 Adam (Madame), 167.
 Agnel de Bourbon, 274.
 Agoust, 432.
Agris, canton de La Rochefoucauld,
 arr. d'Angoulême, 378.
Aigre, ch.-l. de canton, arr. de
 Ruffec (Charente), 113.
Aigrefeuille, ch.-l. de canton, arr.
 de Rochefort, 21.
Aigueperse, ch.-l. de canton, arr.
 de Riom (Puy-de-Dôme), 278.
 Aiguillé, 55.
 Aiguillon (la duchesse d'), 468.
 Aimar, abbé de Saint-Séverin, 277.
 Aimard, abbé de Cluny, 73.
 Aimery, abbé de Saint-Séverin, 277;
 — (Olivier), — (Pierre), sieur du
 Marais, 425.
 Ainsworth, 204.
Aix en Provence (Bouches-du-Rhône),
 37, 120.
 Alain (Nicolas), 258.
 Albitte, 357.
 Albon de Saint-André (d'), 257.
 Albret (Jeanne d'), 366; — (Henry
 d'), baron de Pons, 421; — (César-
 Phébus), maréchal de France,
 428, 468; — (François-Amanieu)
 comte de Miossens; — (Antoi-
 nette d'), 461.
 Aleni, 44.
 Aleinbert (d'), 405.
 Alfonse (Jean), **152, 234**.
 Aligre (d'), 158, 468.
 Alimas (Louis), 299.
 Allain (Ernest), écrivain, 71.
 Allenet (N.), 398.
 Allmer, 149, 373.
 Alluye (marquise d'), 273.
 Aloue des Ajots (Elisabeth); —
 (Charles), 378.
 Alquier (Etienne), 374.
 Amaudry (Anne), 57.
Amazonie, contrée de l'Amérique
 du Sud, 189.
Ambleville, canton de Segonzac,
 arr. de Cognac, 371, 421.
Amboise, chef-lieu de canton, ar-
 rondissement de Tours, 152.
 Amboise (Georges d'), 204.
 Amélineau (E.), 337.
 Amouroux (Edouard), 2, 4.
Amsterdam, capitale de la Hollande,
 464.
 Ance, 358.
 Ancelin de La Garde de Saint-Quen-
 tin de Bernessart (Louis), 7; —
 (Marie-Anne-Gabrielle), 381.
 Ancelin (M^e). Voir Droudun.
 André, 222, 460; — (Louis), 286.
 Andréotti, 117.

(1) Les pages où les noms sont annotés sont indiquées en chiffres gras.

- Andrieux (Denis), 320.
 Angennes (Julie d') [M^{lle} de Ram-
 bouillet], 104, 354.
 Angibeau (Emile-Romain), 117.
 Anglettre (Adèle d'), comtesse de
 Blois, 233.
 Angliers (Claude d'), seigneur de la
 Sauzaye, 236.
 Anjou (Henri duc d'), 289, 365, 367,
 368.
 Angoulême (Marguerite d'), 341,
 346; — (le comte d'), 370.
 Angoulême (Charente), 410.
 Arbellot, prêtre, 65.
 Arbois de Jubainville (d'), 284.
 Arces, canton de Cozes, arrondis-
 sement de Saintes, 381.
 Archiac, chef-lieu de canton, ar-
 rondissement de Jonzac, 20, 75,
 425.
 Archiac (Catherine d'), 257; — (les
 d'), 370, 371.
 Archingeay, canton de Saint-Sa-
 vinien, arrondissement de Saint-
 Jean d'Angély, 363.
 Archinto, cardinal, 45.
 Arcis sur Aube, chef-lieu d'arron-
 dissement (Aube).
 Ardis, commune de La Mothe-Cap-
 deville, canton de Montauban
 (Tarn-et-Garonne), 143.
 Ardouin (Léon), médecin, 219.
 Arène (Emmanuel), 253.
 Arlot de Saint-Saud (le comte d'),
 470.
 Annepont, commune de Saint-Savi-
 nien, arrondissement de Saint-
 Jean d'Angély, 363.
 Arnaldus de Vineis, 402.
 Arnaud 45, 320; — abbé de Saint-
 Séverin, 277.
 Arnould, 424; — (Jeanne) 426, 429;
 — (Marie), 428.
 Arnold de Dassel, 41.
 Arnoul (Antoinette), dame de Mon-
 tigny, 370.
 Arnoul Godefroy, 449.
 Arnoulin, professeur, 16, 311.
 Arras (Pas-de-Calais), 41.
 Arresrac, capitaine saintongeais, 2.
 Arthenac, canton d'Archiac, arron-
 dissement de Jonzac, 461.
 Arvert, canton de La Tremblade,
 arrondissement de Marennes,
 244, 404.
 Aspremont, 140.
 Assier, cant. de Livernon, arr. de
 Figeac (Lot), 258.
 Atectorix, 27.
 Atgier (Edouard), 90.
 Auber, chanoine, 214, 277.
 Aubert, médecin genevois, 54.
 Aubert de Bardou, de Courcerac
 (Denys), capitaine de vaisseau;
 — (Charles), capitaine de fré-
 gate, 13.
 Aubeterre, chef-lieu de cant., arr.
 de Barbezieux, 378.
 Aubeterre (Antoinette d'), 49, 341.
 Aubigné (Agrippa d'), 139, 287, 344,
 364; — (Arthémise d') (M^{me} de
 Villette), 364; — (Constant d'),
 74, 364; — (Jean d'), 387; —
 (François d'), 74.
 Aubigny, fief des d'Aubigné, 74.
 Aubin Laforêt, veuve Guérin, (Ma-
 rie-Catherine-Victoire), 272.
 Aubouin, 63.
 Auch (Gers), 147.
 Audiat (Louis), 2, 12, 90, 98, 112,
 246, 254, 266, 337, 374, 376,
 385, 454, 456; — (Edouard-Marie),
 165.
 Audoire (François), 84.
 Auger (Charles), 90.
 Augereau (Williams), 264.
 Augier (Pierre), prêtre, 272.
 Auguin, peintre, 249.
 Aujac (Perot d'), 457.
 Aulard (Alphonse), 372.
 Ault-Dumesnil (d'), 341.
 Aunay, chef-lieu de canton, arr. de
 Saint-Jean d'Angély, 149, 260,
 343.
 Auneau, chef-lieu de canton, arr.
 de Chartres (Eure-et-Loire), 332.
 Aunis (Marie-Madeleine), 22; —
 (Etienne), prêtre, 176.
 Aussière, 63.
 Aussy (Denis d'), 2, 4, 8, 244, 374,
 375.
 Authon, cant. de Saint-Hilaire, arr.
 de Saint-Jean d'Angély, 456.
 Authon Barberousse (le chevalier
 d'); — (Jean d'); — (Antoine d'),
 456.
 Autriche (Anne d'), 459.
 Auxerre, chef-lieu d'arr. de l'Yonne,
 75, 464.
 Auzuret (André), prêtre, 461-467;
 — (Pierre), prêtre, 461; — (Alcide),
 prêtre, 462.

Availles, 407.

Availloles de Roncé (François), 362

Avy, cant. de Pons, arr. de Saintes, 262.

Aydie de Ribérac (Armand dⁿ; — (Marie dⁿ), 272, 346; — (Antoine dⁿ), 421.

Aytré, cant. de La Rochelle, 327.

B

Babault de Rabaine, 378.

Babin (Jean), 339.

Babinot (Ferdinand), notaire, 2, 4; — (Albert), 46, 48, 49.

Babut, 112.

Bachelier (Nicolas), architecte, 258.

Bagarris. Voir Rascas, 37.

Baignes-Sainte-Radegonde, arr. de Barbezieux, 73.

Baird (C.-W.), médecin, 423.

Ballans, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 343.

Ballu, architecte, 25.

Balmeau, *alias* Balineau (Pierre), 155.

Balue, cardinal, 337.

Baluze (Jean); — (Etienne), 150.

Balzac, cant. d'Angoulême, 369.

Balzac. Voir Guez.

Bandiat, affluent de la Charente, 67.

Barberein de Reignac (Louis de); — (Marie-Louise-Angélique de), 341.

Barbezieux (marquis de), 69.

Barbezières (André de), seigneur de Mauregard, 235.

Barbier (Auguste), 8, 99, 133.

Barbier de Montault (X.), 87, 274, 313, 380, 395.

Barbin (Alfred), 408.

Barbotin (William), graveur, 12, 245.

Barbraud, prêtre, 21.

Bardet (Michel), 84.

Bardolet, 294.

Bardon, fief des Aubert, 13.

Barдонin (François), 47.

Barin (Jean), pasteur; — (Théodore), pasteur; — (Pierre), pasteur; — (Pierre II); — (Théodore); — (Suzanne); — (Pierre III); — (Benjamin), 430, 431.

Barine (Arvède), (M^{me} Vincent), 245.

Baritaud (Jeanne), 429.

Baron de Montfabien (M^{lle}), 330.

Barral (Gustave de), 246.

Barras, 340.

Barrat (Jean), 41.

Barraud (P.-B.), 194; — (Jean), prêtre, 271, 408.

Barré, 201; — (Pierre), 142.

Barrère, 148.

Barret, canton de Barbezieux (Charente), 405

Barreyre, 145.

Barrière (Madelaine de), 432.

Barry (Edward), 149; — médecin, 437.

Barthélemy (Anatole de), 2, 284, 372.

Barthon (Gabriel-François-Xavier), marquis de Montbas, 421.

Barzan, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 391.

Bassot, 107, 247, 314, 326.

Bassompierre (Louis de), évêque, 415, 468.

Bassoulet (Angélique), 254.

Bastard, 68.

Bastard de La Coutardière (Philippe), 131.

Baste (Jehan), 435.

Bastia (Corse), 21.

Bastid, pasteur, 433.

Baudéan (Suzanne de); — de Neuillan (baron Charles de), 75.

Baudin (Nicolas), 315.

Baudouin (Elisabeth); — (Jean), sieur de Bonnemor, 174; — (Franck-Jean), 249.

Baudry (Etienne), 252, 429; — (Denys-Eutrope-Louis), 429.

Baudry-Lacantinerie, professeur de droit, 165.

Bauld (René), 427.

Baulot, 106.

Baultron, notaire, 199.

Bayeux (Bajou), chef-lieu d'arr. du Calvados, 41, 217.

Bayol (Jean-Marie), 141, 317.

Bayssaco, Bassac ? 402.

Beaucé (Jean de), 47.

Beauchet-Filleau, 284.

Beauchamps (Isaac de), seigneur de Bussac, 420.

Beaucorps (le baron Adalbert de), 90; — (Maxime de), 247.

Beaufort (Marthe-Guillemette de), 370; — (duc de), 435.

- Beaugeay*, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 404.
Beaulieu, cant. de Loches (Indre-et-Loire), 241.
Beaumont, cant. d'Etampes (Seine-et-Oise), 129.
Beaumont, 297; — d'Eschillais (Marie-Justine-Victoire de), 271; — de Péréfixe (Hardouin de); — (M^{me} de), 405; — (Léon de), 468; — (Antoine de), seigneur de Burie et de Chef-Boutonne, 370.
Beaune (Louis de), 173.
Beaunier (dom), 277.
Beupoil (Michel-Ange de); — Suzanne de), 382.
Beupoil de Saint-Aulaire (de), 285; — (Louis-Martial de), évêque, 290, 468; — (Antoine-Auguste de), 290, 468; — (Charles), 290; — (Antoine), 290; — (Guy), 290; — de Saint-Remy, 290; — (Martin), 468; — (Charles), 468; — (Louis), seigneur de Gore, 468.
Beaupré, 63.
Beauvais, chef-lieu du département de l'Oise, 66.
Beauvais sur Matha, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 288, 343.
Beauval, 106.
Béchet (Cosme), 199; — (Elisée), 434.
Béchier, médecin, 54.
Becnaude, 459.
Bédénac, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 378.
Bégard (Léonie), 175.
Bégaud (Charles-Marie), prêtre, 255.
Begon (Michel), intendant, 38, 375, 437; — (Jérôme), évêque, 454.
Béhic, 145.
Beinex (Joseph), 113.
Belaccueil, 439.
Belcier (de), baron de Cozes; — (Charlotte de), 272.
Bellet (Daniel), 249, 314.
Bellon, notaire, 199.
Beltremieux, 169, 314, 396.
Bennon, cant. de Courçon, arr. de La Rochelle, 362.
Béraud (Edmond), 4, 315; — (B.), 123, 471; — du Pérou (Hippolyte-Charles), 339.
Bérauld (B.), 94.
Berchon, médecin, 6, 65.
Bergame, ville d'Italie, 76.
Bergen, ville de Belgique, 41.
Bergerde Xivrey, 232.
Bergier (Louise-Marie); — notaire, 399.
Bernard (Charles), prêtre, 79; — (Marie-Louise-Claire), 398; — conventionnel, 356.
Bernard, comte de Poitiers, 337.
Bernard (Françoise), sœur Louise-Françoise de Jésus, 379.
Bernardeau de La Briandière (Marie-Anne); — Louis-Philippe, 62.
Bernay, cant. de Loulay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 110.
Berneuil, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 405.
Bernier, 288; — évêque, 408.
Bernon, abbé de Cluny, 73.
Berryer, 324.
Berthélé (Joseph), 14, 87, 168, 170, 248, 284.
Berthereau, 106.
Berthommé (Marthe), 431.
Bertin (mademoiselle), 322.
Berton (Paul); — (Barthélemy), 342.
Bertrand, baron de Salignac, 236; (Jeanne de), 236.
Bertrand, 16, 169, 269; — (Pierre-François-Xavier); — (Xavier), 22.
Bertus, 286.
Bérulle (le P. de), 379.
Besly (Jean), 284.
Besnard (Vincent), sieur de Boisrobert, 435.
Besne, comm. de Chenac, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 270.
Bessaudun. (Voir du Lyon).
Besse de La Barthe (D.), 142.
Besson, 469.
Beteke (Georges), 41.
Beugnot, 320.
Bèze (Théodore de), 47.
Biais (Emile), 234, 341.
Biarrotte, cant. de Saint-Martin de Seignaux, arr. de Dax, 22.
Bibard de La Touche, 286.
Bichon (Etienne), 118, 198, 454; — (Jean); — (Guillaume), 198.
Bidault (Elisabeth), 421.
Bignon (Jérôme), 468.
Bigot, 57.
Bikélas (D.), 90.

- Billard, 23.
 Billaud (Victor), 245, 315.
 Binan, 424.
 Binauld (Pierre), pasteur, 431, 432;
 — (Samuel); — (Pierre); — (Ma-
 rie); — (Michel); — (Michel); —
 (Samuel); — (Berthommé); —
 (Judith); — (Samuel); — (Elisa-
 beth); — (Anne); — (Jean),
 431; — (Samuel); — (Jacques);
 — Pierre); — (Gédéon), 432.
 Biré (Edmond), 284.
 Bishop (Edmond), 212-214, 274.
 Bisseuil (Suzanne-Alice-Laure), 249.
 Biteau, 342.
 Bitteau, 17.
 Blanc (Théodore), 430.
 Blanc-Fontenille (Henri), 13.
 Blanchard (Charles), 153, 154; —
 (Anne), 174; — (Jeanne), 429; —
 du Cluzeau, 362.
 Blanchet (J.-P.-G.), prêtre, 91, 121,
 246, 341.
 Blaye, chef-lieu d'arr. (Gironde),
 138, 244, 378.
 Blois (Loir-et-Cher), 244.
 Blois (le P. Théodore de), 454.
 Blondet, 266.
 Bohe-Moreau (Jean-Baptiste), mé-
 decin, 52-56, 219-231, 250; —
 (François), 219; — (François-Oli-
 vier), prêtre, 219; — (Pascal-
 Alexis), 219, 229; — (Zélie), 230;
 — (Floire-Adèle-Zoé), 230; —
 (Zoé), 230; — (Victor), 230; —
 (Aimée), 230.
 Bodin (Catherine), 277.
 Bodin-Gaubertière (Milles), 154.
 Boesset, 248.
 Boffinet (Henri-François-Amédée);
 — (Jean-Henri), 399; — (Justin);
 — (Eugénie), 399; — (Louise-
 Marie); — Etienne), 399.
 Boichot, conseiller de préfecture,
 57.
 Boijeu (les époux), 12.
 Boilevin (Edouard), négociant, 2, 4.
 Boileau (L.-A.), 144.
 Boineau (Marie), 467.
 Boischat, 360.
 Boisferon (Etienne), 256.
 Boismont (l'abbé de), 320.
 Boismorin (Marie de), 421.
 Boisrond (de). Voir Saint-Légier.
 Boisrond, 246; — (de), 428, 432.
 Boisselier, 107.
 Boissier (Gaston), 267.
 Bolin (Belle-Isle en mer), Morbi-
 han, 41.
 Bollon, 230.
 Bonaffé (Edmond), 104, 361, 405.
 Bonaparte (Napoléon), 324; —
 (Louis-Napoléon), 371.
 Bonbe pour Boube, com. de Royan,
 352.
 Bonfils, 429.
 Bonhomme (Honoré), 91.
 Bonnat, peintre, 165.
 Bonneau, prêtre, 157.
 Bonnefon (Paul), 231.
 Bonnemaïson (Charles), 20.
 Bonnet (Anne), 109; — (Léon), prê-
 tre, 116; — (Jules), 346.
 Honnin du Cluzeau, 362.
 Bonpland (Aimé), 246, 364.
 Bonsonge (famille de), 330. Voir
 Martin.
 Bonvalot, 168.
 Bonvin, peintre, 252.
 Borda-Josse (François de), 294.
 Bordage, pasteur, 16, 168.
 Bordeaux, chef-lieu de la Gironde,
 43, 244.
 Bordier (Henri), 13.
 Bords, cant. de Saint-Savinien, arr.
 de Saint-Jean d'Angély, 362.
 Borne (Claude), 143.
 Bornier (Jacques), 141.
 Borselle (Pierre); — (Amélie), 370.
 Boscal de Réals de Mornac (Fran-
 çois), maire de Saintes, 193; —
 (Jehan-Louis), baron de Mornac,
 434.
 Bossuet (Georges), aide-médecin,
 14.
 Botton, 110.
 Bouchard d'Aubeterre de Saint-
 Martin de La Coudre (Léon); —
 (Josias), 236; — d'Esparbès de
 Lussan (Pierre), comte d'Aube-
 terre et de Jonzac, 435.
 Boucher, 340.
 Boucher de Molandon, 91.
 Boucheron, médecin, 396.
 Bouchet (Philippe-Jean), 461.
 Boudant, prêtre, 153.
 Boudin, avoué, 251.
 Bouet (Véronique-Cornélie), 410.
 Bouffar, 112.
 Bougniot, 173.
 Bouguereau ou Bougreau, 426; —

- (Anne), 426 ; — (William), 7, 165, 249, 426.
 Bouhard, 412.
 Bouillon (Charlotte, duchesse de), 281, 331 ; — (le duc de), 281, 331.
 Bouillon, 425.
 Bouju, 360.
 Boulanger (le général), 96.
 Boulart (Jean), 446, 447.
 Boulland, médecin, 107.
 Bouquet, 424, 425.
Bourbon-l'Archebault, chef-lieu de cant., arr. de Moulins (Allier), 82.
 Bourbon (le duc de), 152.
 Bourbonlon, 223.
Bourcefranc, comm. de Marennes, 404.
 Bourcy, médecin, 401.
 Bourdè, prêtre, 113.
 Bourdeille (seigneurs de) 371 ; — (Claude, marquis de), 426.
 Boureau (Hippolyte), 266.
 Bourgeois (Justine-Lydie), 254.
Bourg-sur-Gironde, chef-lieu de cant., arr. de Blaye, 150, 319,
Bourgneuf, cant. de La Jarrie, arr. de La Rochelle, 12, 22.
Bourgneuf-en-Retz, chef-lieu de cant., arr. de Paimbœuf, Loire-Inférieure, 42.
 Bourgogne (Charles de), 448.
 Bourignon ou plutôt Bourguignon (François-Marie), 200, 374, 389.
 Bournichon (le P.), 355.
 Bourrée (Robert), 370.
 Bourricaud (Antoine), 92, 238.
 Bourru (Henri), médecin, 17, 92.
 Boursiquot (Pierre) ; — (Anne-Elisabeth), 428, 429, 435 ; — (Jane) ; — (Gabriel) ; — (Aaron) ; — (Guillot) ; — (Suzanne) ; — (Pierre) ; — (Rocmadour), 428, 429 ; — (Jacques) ; — (Anne), 428 ; — (Elisabeth), 435.
 Bousfanaye, 428.
 Bousson, 426.
 Bouteiller (Jean), 445, 450.
 Boutelleau (Georges), 92, 168, 246.
 Boutet (Marie-Marguerite-Françoise-Elisabeth), 21.
 Boutin, professeur, 312.
 Boutinet (Paul), 12.
 Bouvier, 221.
Bouvines, cant. de Cysoing, arr. de Lille, 438.
 Bouyer (Elie), 431.
 Boviv, Bouin ou Bovin, poète, 48.
 Boybellaud (Marc) ou Boybellaud Saint-Marc, 431.
 Bovet (Alfred), 364.
 Boyer (dom), 279 ; — (Marie-Juliette, sœur Rosalie de Jésus), 404.
 Boyveau, notaire royal, 75.
 Bragier de Mazery (Pierre), 65.
 Brancas (Jean-Baptiste-Antoine de), 469.
 Brantôme, 258.
 Bracquehay, 76.
 Brard, médecin, 112.
 Bras de Fer, 384.
 Brassac (comte de), 341.
 Brassaud (Frédéric), prêtre, 330.
 Braud, médecin, 225.
Brédon ou *Bresdon*, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 136.
 Brejon, 426.
 Brémaud (Julien), prêtre, 81.
Brême, ville d'Allemagne, 40.
 Bremond d'Ars (comte Anatole de), 92, 149, 203, 337, 372 ; — (Théophile), 372 ; — (Guy), 373 ; — (comte Pierre de), 200, 203 ; — (Jean), 460. — (Marguerite-Claire-Marie de), dame de Chassagne et d'Anville, 57.
Brénezac pour *Bernezac*, cant. de Royan, arr. de Marennes, 427.
 Brétinauld de Méré (Abel de), 17.
 Breton, 432.
Breuil-d'Arces, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 381.
Breuil-la-Réorte, cant. de Surgères, arr. de Rochefort, 159.
 Breuil de Javrezac (François du), 381.
Breuilles, arr. de Saint-Jean d'Angély, 78.
Breuillet, cant. de Royan, 404.
 Breuils, prêtre, 407.
 Breval (H. de), 92.
 Brevet (Henri), 142, 143.
 Briand, prêtre, 207, 238.
 Briault (René), médecin, 238.
Brie, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 382.
 Brie (de), notaire, 75.
 Brienne (le comte de), 354.
 Brillouin, peintre, 249.
 Bringuier (O.), 378.
 Brinon, 46.
 Briqueville (Jean).

Brioude (Haute-Loire), 345.
Brisset (Magdeleine), 256.
Brissonneau, médecin, 56, 61.
Brissot, 148.
Brivaleuses, 402.
Brives sur Charente, cant. de Pons, arr. de Saintes, 109, 412.
Brives la Gaillardie, chef-lieu d'arr., (Corrèze), 65.
Brives-Cazes (E.), 64.
Brochard (Michel), 47.
Brochot, (231).
Broglie (le comte de), 313.
Brossac, chef-lieu de cant., arr. de Barbezieux, 290, 346.
Brossard, médecin, 399.
Brossin (Georges), 355.
BroUAGE, cant. de Marennes, 38, 42, 67, 155, 244, 273, 314.
Broussali, 17.
Bruges, ville de Belgique, 41.
Bugnooghe, 111.
Bruin (Georges), 337.
Brun, prêtre, 271.
Brunaud (Adolphe-Joseph), 118, 128; — (Marie-Paul), 64, 93, 128; — 145; — (Catherine), 486.
Bruneau (Catherine), 436; — de Saint-Priout (Elisabeth), 338.
Brunet (M^{lle}), 62; — 63; — (bibliophile), 153; — (Jean), 338.
Brunswick-Zell (duc de), 144.
Bruslé (Michel), médecin, 50, 54, 57, 60, 150.
Brusseau, 424.
Bruyères, cant. de l'Isle-Adam, arr. de Pontoise (Seine-et-Oise), 247.
Bruyx, amiral, 54.
Buat, sculpteur, 13.
Buc (Henri), 42.
Buch (le captal de), 63.
Buchet, président du district de Bourges, 82.
Buignon (Jean de), 47.
Buirette (Claude); — (Claude-Amброise); — (Claude-Joseph); — (Jacques); — (Thomas); — (Louis), 374.
Bujeau, comm. de Saint-Ciers-du-Taillon, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 77.
Bujon, 435.
Bullion de Montlouet (Suzanne-Charlotte de), 62.
Bunnel Lewis, 13, 34, 185, 187, 240.

Bureau (Jean), 65; — (Jacques), 152; — 396.
Burie, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 370.
Burlamachi (Renée), 364.
Burot (P.), médecin, 92.
Bussembaum, 44.
Bussac, cant. de Saintes, 63; — cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 378.
Busseau, 81.
Buyneau (François), 435.

C

Cabarrus; — (Thérèse), 145.
Cadeuil, comm. de Sainte-Gemme, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 214.
Cadillac, chef-lieu de cant., arr. de Bordeaux, 76.
Caen (Calvados), 297.
Cagnat, 24, 27, 180, 269, 372, 388.
Cague (J.-B.-P.-H.), médecin, 221.
Caiffa, ville de Syrie, 135.
Caillanit, pour *Caillaud*, cant. de Royan, 352.
Caillé (Ad.), 93.
Cailleau, imprimeur, 201.
Caillières (Jacques); — (François de), 354.
Caius Julius Rufus, 150; — Cogidubnus, 150.
Calame (N.), 176.
Calla, ancien député, 107.
Callandreau (Amédée), 459.
Calvin, 46.
Cambrai, chef-lieu d'arrondissement (Nord), 298.
Campet de Saujon (Bénigne-Elisabeth de), 93, 290, 458.
Campi (Julie), 131.
Canaud (Paul), 142.
Cancaleon (Charles-Auguste), 319.
Candal (du), 364.
Canif, coutelier, 204.
Cantu (César), 12.
Caphin (Jacquette), 375.
Cappon (P.), ingénieur, 93, 140, 316.
Capron (E.), pharmacien, 129.
Carcassonne (Aude), 401.
Cardillac (Jeanne de), 74, 364.
Cardon, 433.

- Cardonus (dom), évêque, 45.
Carné (comte Louis de), 373.
Carnot (Lazare-Nicolas-Marguerite), 349.
Carrance (Evariste), 94.
Carré (Louis-Edme), médecin, 83.
Carré de Sainte-Gemme (Madame), 62.
Carro (de), médecin, 52, 54.
Cartier (Jacques), 283.
Casaubon de Maniban (François-Honoré), archevêque, 469.
Casgrain, prêtre, 347.
Cassagneaud, 169, 247.
Cassereau (Jean), 47.
Castagnary (Jules - Antoine), 18, 165, 251; — 254 266; — (Pierre-Michel) 251; — (Amédée), 254.
Castaing, 145.
Castel, pasteur, 422.
Casti-Dulaurier, 94.
Castin de Guérin de La Madeleine, chanoine de Saintes, 353.
Catane, ville de Sicile, 137.
Catarnet, 141.
Caubet (M^{me} l'amirale), 167.
Caumont, canton de Pellegrue, arrondissement de La Réole (Gironde), 69.
Caudéran (Hippolyte), prêtre, 65, 382.
Cavaignes (de), 368.
Cazaugade, prêtre, 68, 192, 247, 314.
Cazauran, archiviste, 69, 191, 147.
Cécil, 366.
Cellefrouin, canton de Mansle, arrondissement de Ruffec, 385.
Cellettes, canton de Blois (Loir-et-Cher), 233.
Cellier (Joseph), 37.
Cérétany (François de); — (Charles-Eutrope), 381.
Cerisolles, ville d'Italie, 257.
Chabot (Guy II); — (Léonor), de Jarnac; — (Jacques), sieur de Montlieu; — (Louis-Charles); — (Guy-Henri), comte de Jarnac; — (Guy-Charles), prieur de Jarnac; — (François), chevalier de Jarnac; — (Marie-Louise), 193, 284, 346.
Chaboisseau (M^{lles}), 466.
Chadenac, canton de Pons, arrondissement de Saintes, 261.
Chagnolleau (Léon), 311.
Chaigneau (Jacques), 154; — (Marguerite), 433; — (Jean), 467.
Chaignet, recteur, 311.
Chaillé-les-Marais, chef-lieu de canton, arrondissement de Fontenay-le-Comte, 315.
Chaillevette, canton de La Tremblade, arrondissement de Marennes, 109, 404, 425.
Chailloleau, 414.
Chaillou (Marie), 425, 434.
Chaix (Claude), 142, 143.
Chalignac, canton de Barbezieux (Charente), 254.
Châlon, chef-lieu d'arrondissement (Saône-et-Loire), 297.
Chalon-sur-Marne, 298.
Chamouillac, canton de Montendre, arrondissement de Jonzac, 244.
Chamard (dom), bénédictin, 213.
Champdollent, canton de Saint-Savinien, arrondissement de Saint-Jean-d'Angély, 362.
Champeaux (A. de), 151, 152.
Champlain, 67, 283.
Champflour (Etienne de), évêque, 343, 469.
Champrond (Madeleine de); — (Michel de), 424.
Chanet, 106.
Chaneuil, 61.
Chaniers, canton de Saintes, 63.
Chan Tong, province de Chine, 135.
Chantonnay, chef-lieu de canton, arrondissement de La Roche-sur-Yon, 338.
Chantreau, fief des La Briandière, com. de Pessines, 62.
Chapelain (Jean), 353, 364.
Chapelles (comtes des), 374.
Chapmann (Robert), 43.
Chapperon (Jean), seigneur de Couché-de-Vache, 456.
Chapron, 17, 312.
Chapsal (Léon), 415.
Chapuy (Gabriel), 472.
Charavay (Etienne), 152, 364.
Charenton (Seine), 429.
Chariol, 143.
Charles III, duc de Lorraine, 331; — IV le-Bel, 445; — V, roi de France, 295, 369, 446; — VI, 65, 445, 458; — VII, 65, 452; — VIII, 452; — IX, 295.
Charlet (Omer), 283.

- Charpentier-Deslaurières, 79.
 Charron, 255.
Charroux, chef-lieu de canton, arrondissement de Civray (Vienne), 77, 403.
 Chartier (Jean), 447.
Chartres (Eure-et-Loire), 469.
Chasnais, canton de Luçon, arrondissement de Fontenay-le-Comte, 154.
Chasseneuil, commune de Saint-Claud, arrondissement de Confolens, 76.
 Chasseriaux, professeur, 16.
 Chassin, 147.
 Chasteau (Jean) ; — (François), 460.
 Chasteigner, comte de Saint-Georges (Joseph Roch) ; — (Gabrielle-Thérèse de), 371.
Chastres, abbaye (Charente-Inférieure), 279.
 Chateaubriand (François-René, vicomte de), 279, 322, 405.
Château-Chesnet, com. du Seure, canton de Burie, arrondissement de Saintes, 371.
Chateaudun, chef-lieu d'arrondissement (Eure-et-Loire), 105.
 Chateaufort-Pierre-Buffière (Jeanne de), 236.
Châteauponsac, chef-lieu de canton, arrondissement de Bellac (Haute-Vienne), 380.
Chateaufort, fief des Bagarris, canton de Toulon (Var), 37.
Chatellaillon, canton de La Rochelle, 134.
Chatelards, commune de Royan, arrondissement de Marennes, 425, 432.
Châtellerauld (Vienne), 410.
 Chatillon, 391.
 Chaudière (Guillaume), 288.
 Chaudruc de Crazannes (baron), 26, 183, 193, **204**, 207, 238, 416.
 Chaudois, 62.
 Chaumont (Joachim de), 362.
 Chausseray, prêtre, 462.
 Chauveau (Pierre), 383.
 Chauvet (Gustave), 94, 314.
 Chauvin, 62.
 Chauvineau (Pierre), 142.
Chavagnes en Pailers, canton de Saint-Fulgent, arrondissement de La Roche sur Yon (Vendée), 154.
Chavignaud (les frères), 238.
 Chavigny (comtesse de), 341.
Chazelles, canton de La Rochefoucauld, arrondissement d'Angoulême, 176.
 Chazelles (Léon de), 410.
 Chazeron (Gilbert de), 232.
Chazottes, commune de Cherves, canton de Cognac, 371.
 Chemineau (Catherine), 88.
Chenac, canton de Cozes, arrondissement de Saintes, 381.
 Chénedollé, 405.
 Chénier (André), 339, 405.
 Chenieux (Joseph), 229.
 Chennevières (Ph. de), 226.
Chérac, cant. de Burie, arr. de Saintes, 63.
 Chéron (Antoine), 408.
Cherves, cant. de Cognac, 159, 371.
 Chesneau (Ernest), 365.
 Chesnel (Anne) ; — (Josias), 370 ; — Charles - Louis d'Ecroyeux ; — (Louis) ; — (Marie-Thérèse) ; — (Charles-Roch) ; — (Marie-Elisabeth), 371.
 Chevalier (Pierre-Adolphe), prêtre, **21** ; — (Ernest-Jean), 249 ; — (Marie), sieur des Guiniers, 173 ; (Magdeleine), 173 ; — (Catherine), dame de Chillac, en Saintonge, 378.
 Chicou-Bourbon, 469.
Chillac, cant. de Brossac, 378.
 Chillaud (de), 387.
Chivrac, en Poitou, peut-être Civray, 344.
Chizay, cant. de Brioux, arr. de Melle, 369.
 Choiseul, 46 ; — Gouffier (le comte de), 278, 322.
 Choloux, notaire, 287.
 Chrestien (Anne), 374.
 Christian, préfet, 341.
 Circourt (Albert de), 94.
Civray, chef-lieu d'arrondissement de la Vienne, 53.
 Clairouin (Victor), 228 ; — (N.), 230.
 Claude, peintre, 312.
 Claudien, 441.
 Clausade de Mazieux (Léon) ; — (Carlos), 399.
 Clavius, jésuite, 66.
 Clément (Joseph), prêtre, 94 ; — (Jacques), 238 ; — (Amédée), **245** ; (M^{lle}), 245 ; — (Mathias), 428 ; —

- (René), sieur de Mocquebin, 428.
 Clément VIII, 45; — XIV (Ganganelli), 46.
 Clémot, médecin; — (Jean-Baptiste-Joachim), chirurgien en chef de la marine, 56, 108.
Clérac, cant. de Montguyon, arr. de Jonzac, 378.
 Clère (Françoise de), 469.
 Clérel de Tocqueville (Alexis), 372.
Clermont en Beauvoisis, chef-lieu d'arr. (Oise), 297.
Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), 345, 408.
 Clermont-Galerande (Louis de), 370.
 Clervaux (Jules de), 199; — (Marie-Charles-Amélie de), 319.
 Clodomir, roi d'Orléans, 247.
 Cloué (G.), vice-amiral, 355, 410.
Cluseau, ou *Cluzeau*, cant. de Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean d'Angély; — fief des Bonnin, cant. de Celles, arr. de Melle; — *Bignay*, cant. de Saint-Jean d'Angély; — fiefdes Blanchard (Charente); — fiefdes Du Chesne, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 362.
 Cochon de La Combe (Pierre), 138; — du Vivier, médecin, 221.
 Cocaut, 63.
 Coëtivy (Olivier de), seigneur de Taillebourg, 235; — (Louise de), 361.
 Coffinières de Nordeck, général, 237; — (Frédéric), 319.
 Coffinhal, 407.
Cognac (Charente), 459.
 Coindreau (Georges), conseiller, 12.
 Colbert de Terron, 14, 345, 364; — Chabannes (marquise de), 341; — (J.-B.), marquis de Seignelay, 427.
 Coligny, amiral, 248, 255.
 Collin, 142.
Colombiers, cant. de Saintes, 19.
 Colon, 62.
 Coma (Daniel), 77.
 Combes (J.), 114.
 Communay (Armand), 145, 337.
 Compagnon de Thézac (Emile), 2.
 Compan (Marie-Elisabeth), 400.
Compiègne (Oise), 298, 446.
 Comte (Jules), 254.
Conanama (Guyane), 81, 360.
 Conconnetodubnus, 419.
 Condé (le prince Louis de), 293, 331, 365.
 Condemine (Pierre-Etienne de), 272.
Confolens, chef-lieu d'arr. de la Charente, 138.
 Constantin, médecin de la marine, 15.
 Conte (Théodore), 436.
 Convers (Jean), 445.
 Coppée (François), 95, 371.
 Coquelet, 446.
Corbeil, chef-lieu d'arr. (Seine-et-Oise), 127.
 Corbière, 96.
 Corbinaud (Benjamin), 128.
Cordouan (tour de), 352, 373.
Cork, ville d'Irlande, 437.
 Corneille-Lapierre, 137.
 Cornu (Michel), 435.
 Corot, peintre, 252.
 Corsan, prêtre, 21.
 Cossé-Brissac (Charles de), maréchal de France; — (Charles, marquis d'Acigné), 274.
 Cotte (Armand-Jean de), abbé de Saint-Séverin; — (Robert); — (Catherine), 277.
 Coucis de Burie (Jean de); — (Jean II de); — (Jeanne de); — (Pierre de); — (Jacques de); — (Charles de); — (Pierre de); — (Anne de), 66, 231, 238, 370.
 Coucy (Jean-Charles de).
 Coudert - Prévigneau (Jacques), prêtre, 77-81, 101, 102.
 Coudreau (Henri), explorateur, 189, 401.
 Couillaud, 37.
 Coupard (Armand), prêtre, 400.
 Cowper, écrivain, 185.
Courant, cant. de Loulay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 110.
 Courbet (Gustave), peintre, 252; — amiral, 400.
 Courcelle-Seneuil, 246.
Courcerac, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 13.
Courcôme, cant. de Villefagnan, arr. de Ruffec, 341.
 Court (Antoine), 345.
 Courtoys (André), 300.
 Coussol (Benjamin); — (Pierre), 108.
 Coutent, 421.
Coutras, chef-lieu de cant., arr. de Libourne, 378.

Couturier, médecin, 56.
 Couyer (Barthélemy), sieur des Pallus, 433; — (Marguerite), 433, 436.
 Cox de Lisle (Guillaume), 154.
 Cozes, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 362, 398.
 Cram-Chaban, cant. de Courçon, arr. de La Rochelle, 22.
 Cramail (Jean), 37.
 Crazannes, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 70, 343.
 Crasse-Joes, ou Crasse-Ire, 440.
 Cravans (Louis de), 407.
 Creil, chef-lieu de cant., arr. de Senlis (Oise), 297.
 Creil (de), 348.
 Créqui (Guillemette de), 236; — (Marie-Claire de), 346.
 Crespin (François), 142; — (Suzanne), 427; — (Théodore), 427, 431, 433.
 Croisay (le marquis de), 453.
 Croix-Comtesse, cant. de Loulay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 13, 399.
 Croizetière, 54.
 Crookes, chimiste, 351.
 Crottet, 292.
 Crouin, cant. de Cognac, 159.
 Cruon (Pierre), 460.
 Crussol d'Uzès (la duchesse), 104; — (Charles de), vicomte d'Uzès, 420; — (duc de), 421; — (François-Joseph-Emmanuel de), évêque, 469.
 Culant (René de), baron de Ciré, seigneur de Ciré, Saint-Mesme; — (Geofroy), 430.
 Cumont (Marie-Suzanne-Hippolyte de), 61, — (Bénigne de); — (Anne de), 382; — de Forgettes, 362.
 Cunin (Gabriel), 460.
 Curaudeau (Henri), 398.
 Cuvillier (Adrien), 277.
 Cys-la-Commune, cant. de Brains, arr. de Soissons, 465.

D

Daguin, 144.
 Daillon (Benjamin de), 144.
 Dalton (Thomas), 43.
 Dampierre (le marquis Elie de), 95, 168, 340.

Dampierre sur Boutonne, canton d'Aunay, arr. de Saint-Jean-d'Angély, 87, 166, 170, 274, 415.
 Dan, 434.
 Dangeac (Jacques), 460.
 Dangibeaud (Charles), 2, 4, 7, 101, 149, 204, 314; — (Eutrope-Louis), 249.
 Dangirard, 144.
 Daniaud (Marie-Anne), 431.
 Dannièrre-Moulin, 412.
 Darcel, 87, 170.
 Darey (Louis), peintre, 249.
 Daulnis (François), sieur de Bourouille; — de Lalande, 249.
 Daviaud, 53, 178, 222.
 David (Anne), 230; — 340.
 Davila (Henri-Catherin), 282, 331.
 Debain (Léon), 110.
 Decazes, ministre, 205.
 Dechézeaux, conventionnel, 53, 221, 358.
 Decourtieu (Paul de), 342.
 Dedé, 112.
 Defosse, 396.
 Degéac (Marthe); — notaire, 429.
 Dehault de Pressensé, 144.
 Dejarnac, pasteur, 95.
 Delaage (Pierre-Léonard), seigneur du Douhet, 206.
 Delabrassée (Louise - Julie-Athénaïs), 171.
 Delacroix, peintre, 252.
 Delafargue (Jean), prêtre, 435.
 Delahaye, 107.
 Delaitre (Jean-Baptiste Dubreuil), 325, 394; — (Antoine-Gaspard); — (Jean-Elie), 326.
 Delaizement, 144.
 Delamain, 144; — (Philippe), 262.
 Delaroche (Pierre); — prêtre, 339.
 Delaunay (J.-A.), 339.
 Delavaud (Louis), 135, 347, 373, 374.
 Delestrille (Jacques), sieur de La Clide, 435.
 Delétant (A.), 95.
 Delille, 277, 319-325, 394.
 Delisle (Léopold), 95, 401.
 Delmas (Gustave), pasteur; — (Emile), député, 95.
 Delmonico (Joséphine), 339.
 Delorme, 404.
 Delpech (Théodore), 199.
 Demissy (Marie), 431; — (Isaac); — (Esther); — (Anne-Suzanne);

- (Isaac); — (Elie); — (Anne);
(Moïse); — (Charles); — (Samuel); — (Richard); — (Jehan),
436
Denfert de Rochereau, 144, 319.
Denucé, 469.
Depoin (Joseph), 247,
Depons (Jean), sieur de Lessert,
460.
Déroulède (Paul), 95.
Desaguliers, 106, 144.
Desaivre (Léo de), 386, 407.
Deschamps, 286.
Desfontaines, 63.
Deshaie, 221.
Desjardins, 269.
Deslandes (Jean-François-Marie),
177; — 273.
Deslas (Gabriel), 460.
Des Marets (Guillaume), 44.
Des Meslards, 437.
Des Montis, 144.
Des Monstiers de Mérimville (Charles-François), évêque, 469.
Desmortiers (Henri); — (Henri),
député; — (Louis), prêtre; —
(Eugène), cultivateur; — (Déterville), juge, 3, **8**, 98-101, **126-134**, 384.
Desmoulins (Camille), 147; —
(Louis), 460.
Des Périers (Bonaventure), 454.
Des Roches, 144.
Des Roches Cramahé, 244.
Desrosiers (Joseph), 283.
Desse (Renée), 428.
Dessentier, 63.
Deux-Ponts (le duc des), 365,
Devallée (Camille), 467.
Dexmier d'Olbreuzé (Eléonore), 144.
Diane de Poitiers, 47.
Diderot, 405.
Didonne, cant. de Saujon, arr. de
Saintes, 362.
Dienne (comte de), 95.
Dietrich Schaeffer, auteur allemand, 40.
Dijon, (Côte-d'Or), 356.
Dislé (Pierre); — (Anne), 425.
Dissez (Victor), médecin, 56, 228;
— (Marie), 56.
Docoy ou d'Ocoy, 144.
Dolcau, 341.
Dolus, cant. du 'Château, arr. de
Marennes, 109, 404.
Donnezan, médecin, 107.
Donissan de Citran (Charles-Guy
de), 377; — (marquise de), 453,
469.
Doré (Camille), **171**.
Dorléans (le P), 197.
Drouillard (F.), 177.
Doulcet (Jehan), 300.
Dousset, 339.
Doussin-Dubreuil, médecin, 57; —
(Jacques-Louis), médecin, 200;
— (Jeanne), 432.
Doyen, peintre, 248.
Drague, 204.
Draquignan (Var), 317.
Drelincourt, 144.
Droudu (M^{me}), 122.
Drougeon (Alain), tapissier, 76.
Drouillard (Jean), 39.
Drouineau, médecin, 17.
Duamel, 425.
Dubarat, prêtre, 342.
Du Bardet, 144.
Du Bellay, 144.
Dubergier, 145.
Dubesset, 144.
Du Bled (Victor), 319.
Dublin, ville d'Irlande, 437.
Duboc, 143.
Dubois, médecin, 225; (Ludovic),
249; — (Jeanne), 431.
Dubois (Marie); — (Nicolas), 381; —
(Claude), sieur de Chasselit, 382.
Dubois-Meynardie, 330.
Du Bosc, 144.
Du Bouchet, 144.
Du Bourdieu, 144.
Dubourg (Dom Antoine), 188; —
(Anne), 144, 231.
Dubois, 144.
Du Boys (Emile), 95.
Dubreuil, 63; — Du Breuil, 144.
Dubroca (Jean-Pierre), 398.
Du Gange, 440.
Du Casse (Baron), 285; — (Jacques),
430.
Chastellet (du), 144.
Duchâtel (Tanneguy), 95, 339; —
(Charles-Jacques-Nicolas), 453;
(le comte), 469.
Du Chesne, 144.
Duchesne, professeur, 311.
Du Chesne du Cluseau et de For-
gette (Louis); — (Magdeleine),
362; — (François); — (Pierre);
— (Jehan); — (Louis), 363.
Du Cros, 144.

- Du Drac (Olivier), 48.
 Dufaur de Chastelars, 436.
 Du Ferrier, 144.
 Duffus Hardy, 41.
 Du Four (Philippe), 144.
 Dufresne-Canaye (Philippe), 282.
 Du Gua (Pierre), 144.
 Du Guesclin (Bertrand), 205.
 Duguet, 339.
 Duguit, professeur de droit, 165.
 Du Haa ou Han (François), 47.
 Duhamel (Cécile), sœur Thérèse de l'Incarnation, 379.
 Du Haut-Marché (Hélie), dit Monserogallard, abbé commendataire de Saint-Séverin, 278.
 Dujarrie-Descombes, 346.
 Dulac, 61.
 Du Lion (Gaston), 235; — (Pierre), archevêque, 235; — (Louise); — (Yves), 236; — (Jacques); — (Jean); — (Antoine), 236; — (François); — (Pierre); — (Marguerite); — (Jeanne), 236.
 Duluc ou plutôt de Luc (Marie-Claude-Amable-Ursule); — (Anne-Marc-Jacques), 62.
 Dumas (F.), lieutenant-colonel, 188; — (M^{me} Elise-Marie), 249.
 Du Mesnil (veuve), 420.
 Dumesny (Jehan), pasteur, 425, 430.
 Dumont, 144.
 Dumont d'Urville, amiral, 255.
 Du Moulin, 144.
 Dumouriez, 464.
 Du Pavillon, 144.
 Du Périer, 144.
 Duplais, Dupleix ou Du Plaix (Guillaume), sieur des Tousches et de Chambréthou, 172; — (Thomas), prêtre; — (Dominique); — (Jacques); — (Jean), chanoine; — (Marie); — (Magdelaine); — (François), sieur de La Ransanerie, 173; — (Dominique), 174; — (Elie), sieur des Touches, 174; — (Antoine), sieur des Touches, 2, 49, 61, 71, 72; — (Jean-François), sieur de La Chassagne; — (Henri), avocat; — (Jacques-Eutrope); — (Thérèse), 174; — (Jean-Jacques), — (Augustine-Aglacé); — (Louis-Edouard); — (Léonie), 94, 96, 172; — (Hippolyte), 175; — (Jacques-Eutrope), 172, 175; — (Benjamin-Sainte-Croix), 175; — (Marie-Esther-Isaline), 176; — (Antoine), 176.
 Du Plan, 144.
 Du Pleix, 144.
 Duplessis, 142; — (Jacques), abbé de Saint-Séverin, 277; — prêtre, 407.
 Du Plessis de La Burgonnière (Jeanne), 273.
 Duploux, médecin de la marine, 20, 401.
 Du Pont, 144.
 Dupont-Ferrier (G.), 104.
 Duport (Adolphe), avocat, 4; — (Elie), 460.
 Du Post (M^{lle}), 426.
 Duprat (Pierre), pasteur, 431.
 Du Prat, 144.
 Dupré (Jacques), 142, 143; — peintre, 252.
 Dupuy, 17, 225; — (Pierre); — (Jacques), 244; — Du Puy, 144.
 Dupuy de Roy d'Angeac (Marie-Joseph-Léon Gabriel); — (Marie-Vincent-Robert), 14.
 Duquesne, 144.
 Du Quesnoy, 144.
 Durand de Villegaignon, 144, 248.
 Durand (Micheau), 299; — prêtre, 338.
 Duret de Brie (Jules), 93.
 Durfort, 144.
 Durfort de Duras (Marguerite de), 346.
 Duroc, 144.
 Durosier. Voir Vardou.
 Durousseau, 144.
 Dusaërt (Edouard), 384.
 Dusault, 461.
 Dusourd (J.-B.), médecin, 96; — avoué, 128.
 Dutasta, 145.
 Du Tems (Hugues), 277.
 Du Tillet (Jean), 438.
 Du Verger de Ridejeu (François), 47.
 Duvergier, avoué; — (Catherine), 127.
 Duvernois (Clément), 253.
 Duvernoy, 144.
 Duvigier, 144.
 Duvignau (M^{me}), 167.
 Du Virailh, 144.
 Dyze, 144.

E

Ebëon (fanal d'), cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 375, 388.
Ebrard (Benjamin); — (Jean), 271.
 — (Esther), 431.
Ebreuil, chef-lieu de cant. de l'arr. de Gannat (Allier), 153, 158.
Echassier (la fontaine d'), près Royan, 352.
Echebrune, cant. de Pons, arr. de Saintes, 257.
Ecoyeux, cant. de Burie, arr. de Saintes, 371.
Ecoyeux (d'). Voir Frétard.
Edelinck (Gérard); — (Charles), 375.
Edouard III, roi d'Angleterre, 41, 64; — IV, roi d'Angleterre, 64.
Elisabeth, reine d'Angleterre, 45, 367.
Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, 49.
Emmery (Jean-Nicolas-Edouard), 111.
Eude (Van), 247.
Epernon (duc d'), 146, 158, 341, 354.
Ernant, professeur à la faculté de Poitiers, 68.
Eschasseriaux (Jean); — (François), sieur de Conteneuil; — (Joseph); — (René), 145, 208; — (Camille), 145; — (baron Eugène), 145, 178, 318, 377, 415; — (Amédée-Louis), 178; — (René), 145.
Eschillais, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 270.
Escobar, 44.
Escot (Antoine), 375.
Esnandes, cant. de La Rochelle, 313.
Esnard (Estienne), 344.
Esneaud, prêtre, 79.
Espaeng du Lion, 235.
Espérandieu (Emile), 25, 28, 118, 184, 245, 248, 262, 337, 374, 388, 417.
Esprinchard, 106.
Estourneau (Jacques), 188, 467; — (Mathurin), sieur de La Touche; — (Jean), 467.
Estouteville (le cardinal d'), 313.
Estrée (Paul d'), 68, 244.
Estrées (le maréchal d'), 126.
Etaules, cant. de La Tremblade, arr. de Marennes, 109.

Etex (Antoine), 355.
Etienne X, pape, 74.
Eutrope, évêque, 57, 66, 68.
Evreux, chef-lieu du département de l'Eure, 66.

F

Fabert, maréchal de France, 345.
Fabre (Gustave), pasteur, 139; — prêtre, 353.
Fabretti, 269.
Fabry de Peiresc (Charles), 383.
Fage (René), 14.
Faget (Ambroise), 144.
Faillofais, prêtre, 21.
Faneuil (Isaac), 436.
Fanty-Lescure (M^{lle} Emma), peintre, 249.
Farnoulx (Nycole), dame des Touches, 173; — (Pierre), 174; — (Françoise), sœur Françoise du Saint-Sacrement, 379.
Faucher (Charles), 467.
Faucher de La Ligerie (Paul-Sidrac-Ernest), 62; — (Pierre-Omer), 62, 397; — (Ferdinand), 398; — de Saint-Maurice, 283, 342, 397.
Fauchet (Claude), 438, 442.
Fauresse (Nanette), 370.
Faux-Semblant, 439.
Favereau (Jacques), 341; — (Jean), 460.
Favette (Hanriet), 449.
Favin-Lévêque (Louise); — (Charles-Félix), 400.
Fédis (Jean), sieur de Champblanc, 460.
Fèfre ou *Fèvre* (Saint-Fiacre), 458.
Félix (Albert), 106.
Fénelon, 145.
Fenieux, cant. de Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 385.
Ferdinand, comte de Flandre, 41.
Ferry (Pierre), 244.
Festy, 318.
Féval (Paul), 284.
Feydeau (Joseph), 293.
Fiévé, 320.
Figuières, 44.
Filippi de Baldissero (comte), 398.
Filleau-Saint-Hilaire, 260.
Fillon (Benjamin), 47, 104, 140.
Fins d'Anney (Savoie), 184.

- Flanc (Jean), 144.
Flaugergues (Marie - Anne - Francoise - Pauline de); — (Pierre-François), 149.
Fléchier (Esprit), abbé de Saint-Séverin, 277.
Fleury, médecin, 228; — (Paul de), 246; — (P.), 317.
Fleuriau de Bellevue, 144.
Florence (le duc de), 365.
Florian, 320.
Florimond de Rémond, 46.
Foix (Françoise de), abbesse de Notre-Dame, à Saintes, 65; — Candale (marquise de), 65; — Gaston de), 235; — (Louis de), 353.
Fombeurée (Martin), 435.
Fonrémie (M^{me}), 53.
Fontaine ou de La Fontaine (Jacques), 144, **422**, **438**; — (Jean); — (Abraham); — (Jacques), fils, 428; — (Pierre), 433; — (Jane); — (Judith); — (Elisabeth); — (Pierre), 433, 437; — (Jacques); — (Suzanne); — (Marie); — (Anne), 425, 433; — (Benjamin); — (Esther); — (Louis); — (Jeannette); — (Aaron); — (Jean), 34, 347.
Fontanes, 322, 405.
Foncouverte, cant. de Saintes, 114, 260.
Font-Douce, cant. de Burie, arr. de Saintes, 279.
Fontenay-le-Comte, chef-lieu d'arr. de la Vendée, 47.
Fontenet, cant. de Saint-Jean d'Angély, 255.
Fontenille (V. de), épouse Lesson, 255.
Fontorbe, 414.
Fontrémis (Marcel de), peintre, 12.
Forant (Job), 144, 435.
Foras (A. de), 337.
Forest, 405.
Forestier (Jean-Hippolyte), capitaine de frégate, **319**.
Forestier (Pierre), pasteur, 405, 427, 430, 432, 433; — (Henriette); — (Anne), de la Ragoterie, 427; — sieur de Prédillac; — (Bénigne); — (Daniel); — (Paul); — (Pierre); — (François), 428.
Forfait, architecte, 205.
Forgette, cant. de Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 362.
Forgues de Lavedan (Bernard de), 370.
Forin (de), 405.
Formier ou Fournier de La Villate, 341.
Fors (Hélie de), évêque, 374.
Forteau, 405.
Fortet, prêtre, 261.
Fortin (Marie), 374.
Fortin de La Hoguette (Philippe), 244.
Fortunat de Poitiers, 285, 391.
Fos (de), 405.
Foucaud (Pauline-Françoise-Lady), 173; — (François), 107, 173, 247, 314, 396.
Foucaude, 405.
Foucault (Nicolas-Joseph), 215.
Fouché, 357.
Foucher, abbé de Saint-Séverin, 277; — 405.
Fougeron de Soubise (Jeanne de), 338.
Fouqué de Saint-Seurin, 405.
Fouques, 145.
Fouquier-Tinville, 465.
Fouras, cant. de Rochefort sur mer, 134, 135, 136.
Fourcroy, 71.
Fourment (Paul), prêtre, 191.
Fournier (Albert), 106, 107, 169.
Fourré (Madeleine-Hélène), 399.
Fradin (André), prêtre, 330; — 405.
Fragonard, 97-101.
Fraigneau (François), 429.
Franc, 405.
Français de Nantes, 201.
France (de), 405.
Franck (Adolphe), 337.
François I^{er}, roi de France, **124**, 341, 361.
Françoy, pasteur, 405.
Franquefort (de), 405.
Franquin, 375.
Fréchette (Louis), 283, 347.
Frémy, 169.
Fréron, 147.
Frétard d'Ecoveux (Marie-Anne-Antoinette de), 172.
Frezeau de la Frezelière (Charles-Madeleine), évêque, 469.
Frigard (François-Joseph), prêtre oratorien, 78.
Frogé de La Rigaudière, 405.
Fromaget (Victor-Camille), 13.

Fromentin (Eugène), 365.
Fromis-Beauprè, 278.
Frontenay, chef-lieu de cant., arr. de Niort, 27, 136.
Frosse, comm. de Corps, cant. de Mareuil, arr. de La Roche-sur-Yon (Vendée), 154.
Frotier de La Messelière ; — (Charles), 363.
Fursac (M^{me} de), 318.

G

Gà, 405.
Gabaret, 405.
Gabart, pasteur, 405.
Gabaud (Nicolas), 84.
Gabilot (C.), 405.
Gabiou, pasteur ? 405 ; — (Marie) ; — (Picrre), sieur des Renaudières ; — (Marguerite) ; — (Gustave) ; — (Suzanne) ; — (Jean) ; — (Pierre), sieur du Perou, 433.
Gaboriau (Emile), 237.
Gaborin, 405.
Gaborit, 405.
Gachot (Etienne) ; — (Judith), 427 ; — (Etienne), 427, 431 ; — (Jean), 433.
Gademoullin (le seigneur de), 460.
Gaffarel, 248.
Gaillard, 405.
Galard de Béarn (N.), 371.
Galilée, 66.
Gallard (Charles), 436.
Gallaudet, 405.
Gallet, 405.
Galliot de Genouillac (Jacques), 257, 420 ; — (François d'Assier), 257 ; — (Jeanne), dame de Lonzac, 420.
Gallon (Jacques de), 39.
Gand, ville de Belgique, 41.
Ganet, 53.
Ganipel, médecin, 63.
Ganivet (Alban), 176.
Garacher, 436.
Garaud (Mathurin), 153.
Garesché, 405.
Garestier (Jeanne), 251.
Gargam (Georges), médecin, 237.
Gargau, 158.
Gargoulleau, 405.
Garnaud, 405.
Garnault (Emile), 150, 151, 348.
Garnier (Ed.), 140 ; — (René), 140, 153 ; — 143 ; — (Paul), médecin, 237 ; — (Jean-Silvestre), 291 ; — (Jean), 338 ; — (Jacques), conventionnel, 356, 408.
Garnyer (Esther) ; — (Jehan), 287.
Garraud, 330.
Garreau, 405.
Garrison, 405.
Gaschot, 405.
Gasparin, 405.
Gassé, Gacé, Cacé ou Cossé. Voir Goyon, 74, 89.
Gastaud (F.), 75.
Gaudichaud, médecin, 225.
Gaudin (Constant-Emmanuel), 20. — (Fœdora), 207.
Gaudry, 139.
Gaufridus, 203.
Gautret (Jules), 237.
Gauttier, 62.
Gauvain (Marie-Esther-Catherine), 176.
Gazil, prêtre, 110.
Geay (Marcel), 2, 3, 8, 98-101.
Gélineau (E.), médecin, 237, 311.
Gemozac, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 20.
Gendre, prêtre, 246.
Genève, ville de Suisse, 52, 332.
Genis (Joseph-Victor) ; — (Jacques), 398.
Genté, cant. de Cognac, 159.
Gentilly, cant. de Villejuif (Seine), 236.
Genty (Emma), 249.
Genty de Bonqueval (J.), 238.
Geoffroy, 444 ; — Saint-Hilaire (Isidore), 68 ; — de Lesparre, 352 ; — Martel, comte d'Anjou, 407 ; — (Jean), peintre, 249.
George (E.), 106.
Georgeon, 179.
Gérard (Charlotte-Thérèse), 19 ; — (vicomte Gaston de), 66 ; — (Charles), 396 ; — (Pierre), 450.
Germain (Léon), 136.
Gerry, comté d'Urgel (Espagne), 73.
Gibelin (Pierre), prêtre, 110.
Giessen, ville d'Allemagne, 34.
Gilbert (Marie-Magdeleine), 175.
Gils (Ferdinand), médecin, 13.
Girac (Thomas de), 354.
Girard, 63 ; — (B.), 238 ; — (Bernard de), 452 ; — du Haillan, 444.
Giraud (François), 291.

- Giraudias (Emile), 207.
Giraudin (Anne), 39.
Glanisson (Jean), 428 ; — (Marie), 437.
Gobeau (Jehanne), 77.
Godineau, 13.
Goguet (Marie), 398.
Goizet (Jean), prêtre, 78, 462.
Gombauld (Jean-Ogier de), 354.
Gombault de Méré-Plassac (Josias), 315, 384 ; — (Antoine), 315 ; — (Pierre), 420.
Gombault, 457.
Gomez da Silva (Gabriel), 125, 126.
Gondrin de Montespan (Anne de), 421.
Gontaut-Biron (Armand de), 66, 236.
Gontier, 314.
Gonzalès (Emmanuel-Louis-Jean), écrivain, 20, 101, 238 ; — Pierre-Charles), médecin, 20, 49 ; — de Santalla (Thyrse), général des jésuites, 19 ; — (Jeanne), peintre ; — (Eva), peintre, 20.
Godet, 203 ; — (Gabriel), 256 ; — (Noëmi), 427.
Gorré (Nicolas) ; — (dit Daniel), 47.
Goswin von der Ropp (baron), auteur allemand, 40.
Gouauld (Jeanne), 287 ; — (N.), 293.
Goubert (François-Germain de), 381.
Goudon (Robert de), 47.
Goujon (Jean), sculpteur, 264.
Goulard (Jacques) ; — (Anne), 236.
Gouly, 357.
Goumard (Aimery) d'Eschillais, 236, 271 ; — (François), 236 ; — Charlotte), 272 ; — (Anne), 370 ; — (Jean), 272, 370.
Gourdon (Georges), 238, 371.
Gourgues (Lélice de), 378.
Gourlay (Zoé), 128.
Gout (Claude-Antoine), 201.
Gouyer de Longuemare, 442.
Goyard, médecin, 237.
Goyon de Matignon, comte de Thorigny et de Gacé (François) ; — (Charles-Auguste) ; — (Louis-Jean-Baptiste), 74, 89.
Grand, médecin, 237.
Grangault, 229.
Grangé, 426.
Grandgent, cant. de Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 399.
Granges de Surgères (le marquis de), 103, 239, 284.
Grasse (de), amiral, 53, 221.
Grave, cant. de Saint-Vivien, arr. de Lesparre, 352.
Grégoire VII, pape, 74 ; — de Tours, 391.
Grelat, notaire, 467.
Grenier de La Sauzaye (Louis), 382.
Grignon de Montfort (Louis-Marie), 105, 343, 355.
Grimaux (Edouard) ; — (Pierre-Chéri), 406, 410.
Grison (Georges), 168.
Grivet, 222.
Grousset (Pascal), 253.
Gruter, 269.
Gruel de Lonzac (Antoinette-René de), 346.
Gruel de La Frette (René), 420, 421 ; — (René-Henri), comte de Lonzac ; — (Louis-Henri), abbé de La Frette ; — (René), comte de Lonzac, 421.
Gua (François), seigneur de La Rochebreuillet, 436.
Gudin (baron), peintre, 371.
Guéau de Gravelles de Reverseaux, 15.
Gueldres (duc de), 456.
Guénot (Jean-Jacques-Antoine), prêtre, 465.
Guérard, 20.
Guérin, cultivateur, 175 ; — secrétaire de la mairie, 208 ; — (Jean), 369, 449.
Guérineau (Jean), 287.
Guérinot, 62, 203.
Guéry, 107.
Guerre (A. de), sculpteur, 249.
Guez du Puy de Neuville de Balzac (Guillaume) ; — (Jean-Louis) de Balzac, 197, 232, 341, 354, 364, 369 ; — (François) de Roussines et du Puy de Neuville ; — (Guillaume) ; — (André) de Balzac ; — (Claude) de Balzac ; — (François) ; — (Anne), 369 ; — (André) de Balzac ; — (Marie) ; — (Henriette) du Puy de Neuville, 370.
Guibert, 113 ; — (Louis), 150 ; — (Jacques), 430.
Guichard, 407.
Guido de Grandemonte, 402.
Guigard (Joannis), 252, 468.
Guillaud, médecin, 165.

Guillaumé VII (Guy-Geoffroy), comte de Poitiers, 73; — abbé de Saint-Séverin, 277; — abbé de Cluny, 415; — l'Hermite, 449.
Guillelmus de Falgayrollis; — Endradi; — Hugonis. — Villani, 402.
Guillemardet, préfet, 54.
Guillet (Jules), négociant, 2, 4; — (L.), 53; — (Théodore), 420.
Guillet, président du district de Marennes, 330.
Guillon, 262, 292.
Guillonnet-Merville, 292.
Guillot (Marie), 273; — (Catherine); — (Etienne), 374; — (Mlle), 428.
Guillotin, médecin, 57, 147, 375.
Guillouet d'Orvilliers (Louis), 371.
Guinaudeau (Henri), sieur de Migronneau; — (Charles); — (Pierre); — (Pierre II), 370; — (Eutrope); — (Pierre-Alexis); — (Anne), 371.
Guinebaud de La Millière (Loys), 47.
Guinot (Charles), 382.
Guinot de Monconseil (les), 371.
Guingan de Gensignac (Françoise de), 468.
Guiot du Repaire (Edouard-Nelzire); (Charles-Henri); — (Henri-Dieu-donné), 319.
Guip (Marie de), 432.
Guippeville (d.). Voir Priqué.
Guise (duc de), 281.
Guitaut (Mme de), 405.
Guiton, maire de La Rochelle, 351.
Guitres, chef-lieu de cant., arr. de Libourne, 378.
Guy-Geoffroy (Guillaume VII), duc de Guienne et comte de Poitou, 275.
Guyonnet (Victor), 177.
Guyonné, 426.
Gurat, cant. de La Valette, arr. d'Angoulême, 378.
Guzman (Pierre), commandant, 188.

H

Halewater (Jean), 41.
Halifax, ville d'Amérique, 317.
Halles (Jean des), seigneur des Granges, 363.
Hambourg, ville d'Allemagne, 40.
Hannedouche, 239.
Hardy de Blanzay, 157.

Harley, comte d'Oxford, 215.
Hastembeck, bourg du Hanovre, 126.
Haumont, fief des Lebrethon, 173.
Hauser, 282.
Haussenville (d'), 331.
Haute-Goulaine, cant. de Verson, arr. de Nantes (Loire-Inférieure), 154.
Hauteville (de), 345.
Hazebrouck (Nord), 384.
Hèbre (Justin), 55.
Heer (Suzanne de), 460.
Hélène de La Croix (sœur), 379.
Hendaye, cant. de Saint-Jean-de-Luz, arr. de Bayonne, 145.
Helyas Galteri, 402; — de Rabania, 403.
Hélyot, 42.
Hémery, prêtre, 435.
Henri (Jacques), seigneur de Cheusses; — (Madeleine), 430.
Henri II, roi de France, 295, 405; — III, roi de France, 293, 332; — IV, roi de France, 45.
Henri III, roi d'Angleterre; — IV, roi d'Angleterre, 41, 352; — V, roi d'Angleterre; — III, empereur d'Allemagne, 74.
Henri de Germanie, 74.
Hentz, baron, 53, 222.
Hentzen, 269.
Herbelot (Claude de), 236.
Hérisson, chef-lieu de canton, arr. de Montluçon, 82.
Héron de Villefosse (Ant.), 24, 33, 34, 162, 166, 183, 284, 311, 351.
Hervé (Marie), 39; — (Albert), 39; — (Marguerite); — (François), 173; — artiste musicien, 248; — Lécoret, sénéchal de Saintonge, 65.
Heudebourg (Agnès); — (Henriette), 82.
Heulard (Arthur), littérateur, 31, 32, 35.
Heurtin (Marie), 433.
Hévelius, 364.
Hiers, canton de Marennes, 354.
Hild, 28, 34.
Hirschfeld (Otto), professeur à l'université de Berlin, 34.
Höhlbaum, auteur allemand, 40.
Houmeau (Jean), 426.
Huas (Pierre), 249.
Hude, prêtre, 111.

Hugues, 222; — (saint), abbé de Cluny, 73.
Huon de Létang (François-Nicolas), juge, 172; — (Claude-Guillaume), commissaire de la marine, 172; — (Denis), 172, 379; — (François); — (Charles); — (Jérémie); — (Marie-Sophie-Antoinette); — (Marie-Louise-Eugénie-Emma), 172.
Hutard, 44.

I

Imbly (Charles d'), 144.
Indus, de Trèves, 27.
Indret, commune de La Basse-Indre, canton de Nantes, 353.
Ingold (le P.), 284.
Ingrand (Hippolyte), 112.
Inquinbert (Paul), 375.
Irvas (d'), 158.
Isambert, écolâtre, 186.
Isidore de Séville, 391.
Isle-Adam, chef-lieu de canton, arr. de Pontoise (Seine-et-Oise), 129.
Isle, marquis de Loire (Isaac), 345; — seigneur de La Matassière (François), 363; — (Marguerite), 436.
Ithier, abbé de Baigne, 73.

J

Jabouin (Marie), 433.
Jacquart (Charles), 375.
Jacquemart, 140.
Jacques I^{er}, 45; — prêtre, 318.
Jaffa, port de Syrie, 135.
Jaffé, commune de Royan, arrondissement de Marennes, 425.
Jagauld, sieur de Longchamps, 425, 434.
Jallet, prêtre constitutionnel, 78.
Jambes de Montsoreau (Jean de), 65.
Jamets, canton de Montmédy (Meuse), 332.
Jambu (les frères), 219.
Jandauba (Anne de), 173.
Jardin, 294.
Jarlit, prêtre, 146, 239.
Jarnac, chef-lieu de canton, arr. de Cognac, 76, 408.
Jarnac-Champagne, canton d'Archiac, arr. de Jonzac, 260.
Jarry (N.), 104.
Jauvelle, fief des Lacroix (Dordogne), 290.
Jazeneuil, commune de Lusignan, arr. de Poitiers, 462.
Jean, roi d'Angleterre, 41; — abbé de Saint-Severin, 277; — le Bon, roi de France, 370, 448.
Jeanne du Saint-Esprit (sœur), 379.
Jehu (Etienne), notaire, 75.
Jenouillé, commune de Royan, arr. de Marennes, 425.
Joannes de Sotz, 402, 403.
Jobard, 63.
Joguet, 109.
Joigny de Bellebrune (Elisabeth de), 371.
Jolly (Judith); — (Jean); — (Jean), sieur des Brousses, 430.
Joly (Pierre), 436.
Joly d'Aussy (Denys), 97, 101.
Jonen (Laurens), 448.
Jonzac (Charente-Inférieure), 402.
Jossierand, 63.
Jouan (Eutrope), 123, 391.
Jouanne (Alexandre-François de), comte de Saumery, 271.
Joubert (Catherine), 236; — (Joseph), 405.
Jouin (Henri), 254.
Jourdain (les), 371.
Jourdan, 295; — (Louis), 253.
Jousserand, imprimeur, 54.
Jousset, 314.
Jouy-le-Comte, canton de l'Isle-Adam, arr. de Pontoise, 121, 180.
Joyeux (Marie), 433.
Juin, amiral, 239, 318.
Juliana (baronne de), 320.
Julien-Laferrrière, prêtre, 14, 21, 26, 33, 184, 238, 254, 257, 374, 376, 377, 419.
Julienne (Jean), 146.
Julius Africanus, 149.
Julius Victor (C.), 418.
Jullard (Joseph), sieur des Allards; — (Albert-Joseph), 38.
Jullian, 269.
Jurua, province de l'Amérique du Sud, 189.
Jussac (les), 371; — de Saint-Preuil; — (François de), 371.

K

Kaempfen, 316.
Karageorgewitch (le prince), 167.
Karofensis, abbas, 403.
Kater (Pierre de), 145.
Kemmerer, médecin, 89.
Kemper-Corentin, chef-lieu de département (Finistère), 295.
Kéraudren, médecin, 55.
Kerault, fief des Aubert, 13.
Kerviler (René), 354.
Kesler, 117.
Klérec, 294.
Knell, prêtre, 311.
Koppmann (K.), auteur allemand, 40.
Kuntz, 314.
Kuth, prêtre, 399.

L

Laage (de), 400; — de Bellefaye, 406.
La Barde, canton de Montguyon, arr. de Jonzac, 375.
Labat (Gustave), 239, 352.
La Baune (de), 15.
La Blanchère (de), 269.
La Boétie (Etienne de), 231.
Labonne, médecin, 17.
Laborde-Lassale (Madame de), 62.
Laboulbène, 169.
La Bouralière (de), 219, 228.
La Bruyère (Jean de), 406.
La Burgerie (Mlle de), 432.
La Bussière (de), 431.
La Canière, canton d'Aigueperse, arr. de Riom (Puy-de-Dôme), 410.
Lacarry (Isidore); — (Joseph), 420.
La Cave Voutron, 344.
La Chaise (le P.), 345.
La Chambre (Sophie de), 172.
La Charité sur Loire, chef-lieu de canton, arr. de Cosne (Nièvre), 74.
Lacheurié (Eugène), peintre, 249.
Lacombe (Charles), 322; — 356.
La Couarde, canton d'Ars-en-Ré, arr. de La Rochelle, 13, 104.
La Couronne, canton d'Angoulême, 246.
La Court (Pierre de), imprimeur, 196.
La Croix (de), 369; — (Isaac de), 437; — (Paul de), 68, 125, 369, 370; — (le P. Camille de), 24, 35, 239, 284, 419.
Lacroix (Jean de), seigneur de Jauvelles; — de Besne (Anne de); — de St-Cyprien (François de); — du Repaire (Jean Timothée de); — (Gabriel de), sieur de Toussat — (Sérène de); — (Bénigne de); — (Jean de), seigneur de Besne et du Breuil; — (Charles), 381; — (Gabriel - Henri - Claude de); — (Jean-Timothée de); — (Alexandre de), 382; — de Saint-Cyprien (Jacques-Marie-Marc de), 382. — du Repaire (Jean-Timothée), seigneur de Besne; — du Bouillaguet; — de Jauvelles; — de Touineau, 290.
Lacrouzette, canton de Roquecourbe, arr. de Castres (Tarn), 146.
Lacurie (Victor-Auguste-Scipion), prêtre, 116, 183, 207, 376.
La Curne de Sainte-Palaye, 444.
La Fargue (Angélique de), 174.
Laferrière. Voir Julien-Laferrière.
La Ferrière (Hector de), 365.
La Flotte, canton de Saint-Martin-en-Ré, arr. de La Rochelle, 21.
Lafond (Jean-Urbain-Maurice), ou Debenay-Lafond, 250.
Lafond ou plutôt Delafond, 61.
La Fontaine, 322.
Laforgue (François), médecin, 63, 153.
La Frenade, commune de Merpins, canton de Cognac, 279.
La Galissonnière, amiral, 125.
Lage (Jean de), 144.
La Gaucherie (de), ou plutôt Gacherie (Jean), 427.
La Genêtouze, canton de Montguyon, arr. de Jonzac, 136.
La Grâce-Dieu, com. de Benon, cant. de Courçon, arr. de La Rochelle, 279.
La Grève, cant. de Tonnay-Boutonne, arr. de Saint-Jean d'Angély, 244.
Lagrezelle (Suzanne de), 433.
La Guarrigue de La Tournerie (Marie-Antoinette de); — (Jean-Savinien-Marie), 61.
La Guibourgère (Jacques-Raoul de), évêque, 469.
La Guillotière (de), 48.

- La Halle (Adam de), 447.
La Harpe, 405.
La Haye, ville de Hollande, 41.
Lahaye (Charles), journaliste, 20.
La Huguerie, 331.
Laignelot, 53, 221, 357.
Lainé, ministre, 205.
Laisné (Pierre), seigneur de Gondeville, 430.
La Jaille (de), 293.
La Jallet (Hélène Augier de), 12, 249.
La Jarne, cant. de La Jarrie, arr. de La Rochelle, 22.
La Lande (M^e de), 286.
La Lande d'Olce (Louis de), juge, 22.
Lalanne (Jean), 39.
La Largère Puychemin (de), 344.
La Laurencie (Marie-Jeanne de); — (Charles-Henri de), 13; — 145.
Laleu, canton de La Rochelle, 113.
La Liborlière (de), 228.
Lally-Tollendal, 322.
La Luzerne (César-Henri de), 221.
La Malmaison, com. de Rueil, cant. de Marly-le-Roi, arr. de Versailles, 364.
La Marche (Olivier de), 448.
La Mare (Nicolas de), 452.
Lamark (le comte de), 331.
La Matassière, cant. de Saint-Savien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 345.
Lambert, notaire, 173; — (Amélie), 249; — (Jean), 271; — (marquis de), 324.
Lambertie (Jean-François de), 272.
La Metula (le comte de), 365.
Lamy (Charles), 84.
La Morellerie (Pierre de), 429.
Lamondie (Jacques), 240.
La Morinerie (le baron Léon de), 2, 4, 8, 380, 468.
La Mothe (de), 368.
La Mothe-Fénelon, 367, 368.
La Mothe-Saint-Héraye, chef-lieu de canton, arr. de Melle, 466.
La Mothe-Saint-Privat, 338.
Lancret, 340.
Landais (Jacques), 47.
Landry, prêtre, 78.
Langlois, 294; — (Victor), 401.
Lanier (Guy), 353.
Lannéluc (François), évêque, 233.
Lanoue (François de), 12, 96, **280**, **331**, 344, 394; — du Vair (Guillaume-Alexandre de), abbé de Saint-Séverin, 277.
Laon (Aisne), 297.
La Pallice, cant. de La Rochelle, 113, 151, 356, 457.
La Pérouse, 255.
La Personne, 369.
La Pichonnerie (sieurs de), 173.
Lapierre (Claude), tapissier, 76; — (L.-S.-V.), capitaine de vaisseau, **318**.
La Pillane (Marguerite de), 39.
La Pinellerie, com. de Saintes, 199.
La Porte (Hortense de); — (Gaspard-Armand), seigneur de Beaumont et de Cravans, 172; — (A. de), 337; — (Serène de), 381; — (Jacques de), 381.
La Prade (Victor de), 244.
La Queille (Françoise de), 257.
La Réole, chef-lieu d'arr. (Gironde), 433.
La Repentie, cant. de La Rochelle, 405.
Largeault, prêtre, 75.
La Roche (de), 379; — (Catherine de), dame de Rochefort.
La Rochebrochard (de), 284.
La Roche-Chalais, cant. de Saint-Aulaye, arr. de Ribérac (Dordogne), 375.
La Rochefoucauld, chef-lieu de cant. arr. d'Angoulême, 67.
La Rochefoucauld d'Anville (Louise-Elisabeth, duchesse de), 6; — (François), 88, 406; — d'Estissac (Benjamin), 75; — (François-Joseph); — de Maumont (François-Joseph), 88; — (Marie de), 346; — (Paul-Auguste-Gaston), 346; — (Pierre-Louis), évêque, 461.
La Roche Jacquelin, 284; — (marquise de), 285.
La Roche-Loucherie (de), 344.
La Rochelle (Rupella), **40**, 41.
La Rochette, canton de La Rochefoucauld, arr. d'Angoulême, 378.
La Roque de Gajac, arr. de Sarlat, 66.
Laronze, inspecteur d'académie, 311.
Laroque (Georges), 249.
La Rouce (de), 425.
Larqué (Moïse), 436.
Larquier, médecin, 20.

- La Rossignollette*, cant. de La Rochelle, 113.
- La Rousseillère*, com. du Busseau, cant. de Coulonges, arr. de Niort, 344.
- La Sauvagère (de), 374, 388, 419. Voir aussi Le Royer.
- Lasteyrie (Robert de), 24, 240, 264, 276; — (de) médecin, 57.
- Lastic-Saint-Jal (le comte de), 78.
- La Thibaudière*, canton de Brioux, arr. de Melle, 13.
- Latouche, poète, 149.
- Latouche-Tréville, 145.
- Latour, 340.
- La Tour du Pin (Jean-Frédéric de), 69, 203, 371.
- La Tremblade*, chef-lieu de canton, arr. de Marennnes; 110, 287, 343.
- La Trémoille (le duc Louis de), 311; — (François de), 361; — (Charles de), 361; — (Louis III de), 240, 362; — (Jacqueline de), 362; — (Philippe de), marquis de Royan, 424.
- La Tresne (Lecomte, marquis de), 379
- Lattaz (Abel), pasteur, 431.
- Laugée, peintre, 312, 396.
- Laurencin, médecin, 225.
- Laurent (Justin), 266.
- Laurière (Jules de), 24.
- Lauron*, fief des La Briandière, 62.
- Lauze (N.), 39.
- La Vacherie (Pierre de), avocat, 77.
- Laval (Anne de), 361, 362; — de Bois-Dauphin (Henri-Marie de), évêque, 469.
- La Valette, duc d'Fpernon (Jean-Louis de), 69.
- La Valette (le cardinal de), 197, 364.
- La Vallade (Françoise de), 196.
- La Vallière (duc de), 104.
- Lavant, 61.
- La Vauguyon (duc de), 287.
- Lavault (Furcy de), 245, 249.
- Lavedan (Jeanne de), 235.
- La Vigerie*, canton de Mirambeau, arr. de Jonzac, 381.
- Lavigne, médecin, 56.
- La Ville (Marie-Françoise de), 293.
- Lavoisier (Antoine-Laurent); — (M^{me}); — (Antoine), 339, 340, 406, 410.
- Lavoust (Charles de), notaire, 75.
- Laydet (André), abbé de Saint-Séverin, 277.
- Layrac*, canton de Villemur, arr. de Toulouse, 73.
- Layssard, pharmacien, 225.
- Le Belin de Dionne (A.), 240.
- Leber (C.), 440.
- Le Blanc (Charles), 468.
- Le Blant, 269.
- Le Bouillaguet*, com. de Gouts-Rosignols, canton de Verteillac, arr. de Ribérac, 290.
- Lebrethon (Magdeleine); — (Jehan, sieur de Faye, Panloy, Haumont, Ransannes, etc.), 173.
- Lebrun, 320.
- Le Camus de Néville, 341.
- Le Camut*, fief des Bagarris, 37.
- Lechat (Baptiste-Joseph), 249.
- Le Chatelier*, commune de Saint-Séverin, canton d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 274.
- Leclerc (Jacques), marquis de Juigné, 427; — (Suzanne), 430; — (prêtre), 341; — (Jean), 444.
- Le Cluseau*, commune de Prailles, canton de Celles, arr. de Melle, 235.
- Lecoq de Boisbaudran, 348.
- Lecoret (Hervé), sénéchal de Saintonge, 65.
- Le Conte, prêtre, 407.
- Le Corre, abbé de Saint-Séverin, 277.
- Le Creuzot*, canton de Montcenis, arr. d'Autun, 353.
- Lecture* (Gers), 379.
- Léculliez (Louis); — (Emile), 399.
- Ledain (Bélisaire), 146
- Le Doret*, commune de Saint-Cyr du Dorct, cant. de Courçon, arr. de La Rochelle, 136.
- Ledru, prêtre, 362.
- Lefèvre de Caumartin, évêque, 233.
- Le Féron, 444.
- Lefèvre (Amédée), médecin de la marine, 15.
- Lefils (Jean), 65.
- Lefranc de Pompignan, 320.
- Legardeur de Tilly (Hippolyte), 116.
- Legeau (Esther), 430.
- Le Goust (Philippe), médecin; — (Guillemette); — (Isabelle), 138.
- Le Goux, sieur de Périgny (Pierre), 354.

- Legrand, médecin, 54.
Le Gua, canton de Marennes, 404.
 Leidet, historien, 66.
 Lejay, 202.
 Lejeune, 110.
 Le Maire de Belges (Jean), 268.
Le Mans (Sarthe), 424.
 Lemarinier, médecin, 225.
Le Marouillet, cant. de Rochefort, 134.
 Le May, 283.
 Lemerancier, 320, 364; — (comte Anatole), 254, 266, 294.
 Lemoyne (A.), 240.
Le Muy, canton de Fréjus, arr. de Draguignan (Var), 37.
 Lenoir, peintre, 12.
 Léonce (saint), évêque, 407.
 Léopold, inspecteur, 45.
 Lepeau (Pierre), sénéchal de Saintes, 77.
 Lepeletier (Charles-Etienne), 277.
 Le Pelletier de Saint-Fargeau, 8; — (Mlle), 100.
 Lepelletier, pharmacien, 225.
Le Pérat, canton de Cognac, 412, 1.
 Lepicard de Flavigny, prêtre, 279.
 Leprince (Pierre), 300.
 Le Provost de Launay, 180.
 Leps (Adolphe); — Raymond, 399; — (Pierre-Gabriel-Ernest), 400.
Le Puy (Haute-Loire), 261.
Le Puy de Neuville, commune de Touzac, cant. de Châteauneuf, arr. de Cognac, 169.
 Léquinio, conventionnel, 53, 221, 357.
 Lériget, conseiller de préfecture, 57; — médecin, 57; — (Louise), 369.
 Leroux (Alfred), archiviste-paléographe, 14, 40, 102, 170; — médecin, 57.
 Le Royer d'Artezet de La Sauvagère, 196, 200.
 Le Sage de Noyon, 47.
Les Alleux ou *Alleuds*, canton de Thouarcé, arr. d'Angers, 21.
 Escadieu, sage-femme, 38.
Le Seure, canton de Burie, arr. de Saintes, 23.
Les Gonds, canton de Saintes, 21.
 Lesné (Michel), 427.
Les Primaudières, fief des Duplaix, 174.
Les Ramades, fief des Lebrethon, 173.
Les Sables d'Olonne (Vendée), 67.
 Lessieux (Louis-Ernest), 249.
 Lessius, 44.
 Lesson (René-Primevère), pharmacien de la marine, 52, 55, 200, 219, 255; — (Pierre-Adolphe), 219; — René-Clément, 255; — (Louis), 255.
 Lestard (Elisabeth), 432.
 Lestang (Catherine de), 287.
Les Tousches, fief des Lebrethon, 173.
Les Touches de Périgny, canton de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 136.
 Lestranges (Hélie de), 374.
 Le Sueur, 109.
 Lételié, 72, 168.
 Le Tellier (Michel), 76.
 Le Terme (Charles-Esprit), 313, 330.
 Le Valois, seigneur de Villette, 364.
 Le Vasseur de Villeblanche (René-Armand); — (Louis-Armand); — (Nicolas-René); — (François-Noël), 293.
Le Verdon, canton de Saint-Vivien, arr. de Lesparre, 353.
 Levesque (Dom), 234.
 Levraud (Elie), 273.
 Levrot (Pierre), prêtre, 255.
Lézat, canton du Fossat, arr. de Pamiers, 73.
 Lezay (Suzanne de), 139.
 Lezignac (Madeleine de), dame du Fouilloux, 273, 316.
 L'Hommeau, 426.
 Lhoumeau (Jean de), 436.
 L'Humilité (sœur de), religieuse, 342.
 L'Huillier (Dom. A.), 73; — (Léon), 146.
Liberneuil ou *Niberneuil*, près Taillebourg, canton de Saint-Savien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 362.
 Libonis, graveur, 152.
Libourne (Gironde), 158.
 Libouroux (A.-N.-J.), 240.
 Lieutier (Nelly), 167, 240.
 Lièvre (A.-F.), 240; 314, 390.
Lignières-Sonneville, cant. de Rouillac, arr. d'Angoulême, 390.
Limbourg, ville de Belgique, 281.
Limoges (Haute-Vienne), 65, 379.
 Limouzin (Jean), sieur des Balbières, 199.

Linguet, 319.
 Liniers (Jean de), abbé de Saint-Séverin, 271.
 Linieuil, 139.
 Linneman, chimiste, 351.
 Linton (H.), graveur, 252.
 Lisardières frères (de), 344.
 Lisch, architecte, 23, 312.
 Lisleferme (Jeanne-Françoise de), 339.
 Littré, écrivain, 68.
 Livenne (Jean de), abbé de Saint-Séverin, 277.
 Lobo, 44.
 Lockroy (Edouard), 254.
 Locquet de Blossac, 61, 207.
 Lods (Armand), 315.
 Loigny, canton de Montrésor, arr. de Loches (Indre-et-Loire), 317.
 Loire, canton de Rochefort-sur-mer, 345.
 Longfellow, 347.
 Longinus, 389.
 Longueueu (Charles); — (Jacques), 252.
 Longueville (David de), 429; — 449; — (M^{me} de), 354; — (Marie-Anne de), 13.
 Lonzac, canton d'Archiac, arr. de Jonzac, 257, 371, 420.
 Loquet (Olivier), pasteur, 425, **433**, — (Marie); — (Marguerite); — (Esther); — (Marie); — (Jean); — (Suzanne); — (Marguerite); — (Béatrix); — (Olive), 429; — (Béatrix); — (Jeanne); — (Olivier); — (Zacharie); — (N.), pasteur, 433.
 Lorignac, canton de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 62, 260.
 Lorraine (duc de), 281.
 Lorrès, chef-lieu de canton, arr. de Montargis, 440.
 Loti (Pierre), [Julien Viaud], 167, 240.
 Lotte (Timothée), 429.
 Loudéac (le maréchal de), 65.
 Louis XI, roi de France, 152, 459; — XIII, 459; — XIV, 459; — XVI, 19; — XVIII, 324.
 Louis de Sainte-Thérèse (le P.), 379.
 Louise de Jésus (sœur), 379.
 Loustalot (Elisée), 147, 148.
 Louvel (Georges), sous-préfet, 103.
 Louvois, 345.

Loze (Armand), 240.
 Lubeck, ville d'Allemagne, 40.
 Lubin (Jacques), 375.
 Lucadou, médecin de la marine, 60.
 Lucas (Félix-Hippolyte), peintre, 249; — commandant, 330; — (Françoise), 461.
 Lucchini (F.), 270.
 Lucien, missionnaire, 66.
 Luguët (Henri), 348, 372.
 Luçon, chef-lieu de canton de la Vendée, 67.
 Lusignan, chef-lieu de canton, arr. de Poitiers, 138, 369.
 Lusson, 17, 107, 169, 396.
 Luze (de), sous-préfet, 312.
 Lycourt (Michelet), 448.
 Lyon (Rhône), 184.

M

Mabille, médecin, 300.
 Mabillon, 407.
 Macer (Caius Julius), 23.
 Macnemara (Henri de), 175.
 Maçon, (Saône-et-Loire), 296.
 Madeira, province de l'Amérique du Sud, 189.
 Madelaine de Valois, reine d'Ecosse, 49.
 Mageau (A.), 300.
 Magnan de Bornier (Eugène-Fernand), 15.
 Magné (Louis), 3, 8.
 Magué (André), 313.
 Maguelonne, commune de Ville-neuve-lès-Maguelonne, canton de Frontignan, arr. de Montpellier, 136.
 Maguier (Edmond), 3, 7, 8, 12, 35; 97, 101, 165, 245, 311, 395.
 Maher (Charles-Adolphe), **178**.
 Maieul, abbé de Cluny, 73.
 Maignet, 357.
 Maillard (Nicolas), 460.
 Maintenon (M^{me} de), 344, 468.
 Maisonnave de Casaubon (Bernard); — (Jean), 145.
 Maistre (Edouard), 9, 126, 130; — (comte de), 320.
 Malartic (Anne-Joseph de), 175.
 Malauze. Voir Du Lion, 235.
 Malet de Gravielle (Marie); — (Jean), amiral, 370.
 Mallat (Jean), sieur de Poursay,

- Malon de Bercy** (Anne), 89.
 271 ; — 131 ; — (Alphonse), 131.
Malouet, 322.
Malvin de Montazet (Geneviève), 62.
Manaus, ville de l'Amérique du Sud, 189.
Mancelle (E.-H.), 301.
Manin (Daniel), 253.
Manseau, cordonnier, 63 ; — prêtre, 72, 361.
Manes (Antoine-Gaspard de) ; — (Joséphine - Mélanie ou Marie-Claire-Mélanie de), 326 ; — (sœur Clémence-Henriette) ; — (François-Armand), 57.
Mansac, commune de Burie, arr. de Saintes, 371.
Mansart (Jules Hardouin), 277.
Marans, chef-lieu de canton, arr. de La Rochelle, 20, 38, 140.
Marat (Jean-Paul), 147.
Marbot, prêtre, 301.
Marchais de Beaupred (Guy), 39.
Marchand, sieur de La Paillerie (Clément), 39 ; — prêtre, 78 ; — inspecteur, 165.
Marchandeu (François), 199.
Marchat (Arthur), avocat, 2, 8.
Marchegay de Ludernière (Eléonore), 338.
Marcigny, canton de Saint-Pierre-le-Moutier, arr. de Nevers, 14.
Marcigny, chef-lieu de canton, arr. de Charolle (Saône-et-Loire), 397.
Marcut (Pierre). Voir Pellisson (Marcel).
Marec, 96.
Maréchal, imprimeur, 63.
Marennes, chef-lieu d'arrondissement de la Charente-Inférieure, 38, 379.
Marennes (comtes de), 69.
Mareschal (Gustave), 398.
Marétay, canton de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 127.
Mareuse, 30.
Margry (Pierre), 234.
Marguerie (comte Henri-François-Gabriel-Ernest de) ; — (le marquis de), 255.
Marguerite de France, dame de Savoie, 49 ; — de Valois, 47, 48 ; — de Berry, 46.
Marguerite de La Mère de Dieu (sœur), 379.
Maria (Pierre), 13.
Marie (Adrien), 167 ; — (Louis), prêtre, 400.
Marie de l'Incarnation (sœur) ; — de Saint-Pierre (sœur) ; — du Saint-Sacrement (sœur), 379.
Marignac, canton de Pons, arr. de Saintes, 260.
Marigny, canton d'Etampes (Seine-et-Oise), 136.
Marin, 81 ; — médecin, 57.
Marmontel, 319, 405.
Marnef (Jean de), 152.
Maroite, arr. de Creyssac, canton de Montagnier, arr. de Ribérac, 346.
Maron, 339.
Marsac, canton de Lavit, arr. de Castel-Sarrazin, 87.
Marsolles (René), 47.
Marteau (Camille), 22 ; — (Henry ou Ludovic Charpentier), 301.
Masdion, canton de Gemozac, arr. de Saintes, 148.
Masquelez, ingénieur de la marine, 15, 108.
Martin, 44 ; — (René), 247 ; — (Thérèse), 287 ; — (Henri), 395 ; — imprimeur, 398 ; — (Jean), 430 ; — (Saint), 391.
Martin de Laubardemont (Jacques), 285.
Martineau (André), prêtre, 19 ; — (Maurice), négociant ; — juge, 246, 313 ; — (Louise), 460.
Martinet (Ludovic), 219, 255.
Mas-de-Long ou plutôt *Mus-de-Loup*, canton de La Tremblade, 435.
Massebieau (Louis), 472.
Massiou (Prosper), 414.
Massip (Mlle de), sœur Madeleine de Jésus, 379.
Massoignes (Aubert de), 457.
Masson de La Sauzaie (Marie-Marguerite), 382.
Materay (Gilles), 449.
Matha, chef-lieu de canton, arr. de Saint-Jean d'Angély, 244, 371.
Matha (seigneurs de), 371.
Mathurin (Isaac), 431.
Matra, prêtre, 178.
Matz (du), 144.
Mauclerc, 436 ; — (Marie-Louise de), 317.
Maufras (Emile), 6, 262.
Mauger (Guillemette), 447.
Mauguy (Martin), sieur de l'Escart, 460.

- Mauléon**, chef-lieu d'arrondissement (Basses-Pyrénées), 243.
Maureau, 433.
Maurin, 208.
Mauzy (l'abbé Jean-Siffrein), 319, 321, 394; — (R.), 407; — (Anne), 422; — 437.
Mauzé, chef-lieu de canton, arr. de Niort, 426, 462.
Mauzy (Jean-Jacques), ministre; — (Jeanne); — (Louis); — (Elisabeth); — (Jean-Jacques); — (Suzanne), 431.
Mayer, 110.
Maynard de La Claye, 154.
Mayor, médecin suisse, 138.
Mazarin, le cardinal, 76, 468.
Mazières, sieur de Voutron (Louis-Henri de), 344.
Meaulme (François), prêtre, 14.
Meaume, professeur, 63; — (Jean-Augustin), 201.
Meaux (de), 344.
Meaux du Fouilloux (Suzanne de), 273; — (Charles de), seigneur de Rudefontaine et de Douy-la-Ramée, 273.
Médicis (Catherine de), 167, 365.
Méchinnet (Mlle), 435.
Mediou (J.), prêtre, 273.
Médoc, commune de Cussac, canton de Castelnau, arr. de Bordeaux, 378.
Méhée (Jacquette), dame d'Anqueville, 430.
Melle, chef-lieu d'arrondissement (Deux-Sèvres), 214.
Melon (Samuel), 431.
Ménage, 354.
Menier (Maurice), 288.
Ménigoute, chef-lieu de canton, arr. de Parthenay, 78.
Menou de Charnizay (Augustin-Roch de), évêque, 341, 469; — (Armand-François de), 469.
Menut, 246.
Mercier, 13; — imprimeur, 112; — (Paul), 121, 355; — (E.-G.-R.), 301; — (Suzanne), 428.
Méré, commune de Bouex, canton d'Angoulême (Charente), 355.
Mérimée, 422.
Merlin (Jacques), pasteur, 421, 424.
Merpins, canton de Cognac, 69.
Meschers, canton de Cozes, arr. de Saintes, 110.
Meschinet (de), prêtre, 188; — (François-Alexis), 188.
Meslay, 152.
Meslier, médecin, 312.
Mesnac, canton de Cognac, 371.
Mesnager (Marie-Magdeleine); — (Louis), sieur de la Buétrie, 173.
Mesnard d'Aire et d'Orillac, 433.
Mesnil-Simon (marquis du), 371.
Mestadier (Jean-Joseph), prêtre, 78.
Mestreau (Abel), négociant, 2, 4; — (Frédéric), sénateur, 56.
Métais (Charles), prêtre, 408.
Méthé de Fonremis (Paul), 398; — Marcel, 12.
Métreau (Jean), 174.
Meung (Jean de), 439.
Meunier (Louis-Eugène), 178; — (Alfred), 399.
Meyer (G.), 351.
Michau, 314.
Michaud, 278, 320, 323.
Micheau (L.), prêtre, 88.
Michel, 63; — (Jacques), 427; — (Jean), sieur de Chassaigne, 435; — (Jacquette), 436.
Mieussy, canton de Taninges, arr. de Bonneville (Haute-Savoie), 136.
Migeon (H.), 313.
Migré, canton de Loulay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 110.
Migrion, canton de Burie, arr. de Saintes, 400.
Migronneau, commune de Saint-Sulpice, canton de Cognac, 371.
Milne-Edwards, 169.
Miossens, canton de Thèze, arr. de Pau, 421.
Mirabeau, 319, 321, 324.
Mirambeau, chef-lieu de canton, arr. de Jonzac, 138.
Mirambeau (Pierre), 37.
Miraumont (Pierre de), 438, 439.
Mireur (François), 37, 69, 146, 147.
Missy (Samuel de), 351.
Moëze, canton de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 246, 314, 404, 429.
Moine (Pierre), 46.
Moinet (Charles), médecin, 16, 68, 168, 246.
Moiset, 404.
Moisnard, 23.
Moizan (Jeanne); — (Elisabeth), 430.
Molé (Mathieu), 244.
Molina, 44.

- Mommsen (Théodore), 24, 26, 27, 32, 33, 149, 417.
 Monceaux (Paul), écrivain, 70.
Moncontour, chef-lieu de canton, arr. de Loudun (Vienne), 76, 368.
 Monein (marquis de), 343.
 Mongenot, médecin, 57.
 Monnet (Alfred), 406.
 Monnier (Jean-Baptiste-François-Henri), **117** — (Anne de), 89; — (Pierre-Paul), 89; — (Sophie de), 324.
Mons, ville de Belgique, 143.
 Monsnereau (Madame), 4.
 Montagrier (Gabrielle de); — (Antoine de), 346.
 Montaigne (Michel Eyquem de), 146, 406.
Montaigu, chef-lieu de canton, arr. de La Roche-sur-Yon, 337.
 Montalembert (le comte de), 126; — (Marie-Catherine-Hermance-Mélanie de), **176** — (marquis de), 241; — (Jacques de), 460.
 Montanier (Antoine), 278.
Montandre, chef-lieu de canton, arr. de Jonzac, 314.
Montargis, chef-lieu d'arr. du Loiret, 75.
Montauban, Tarn-et-Garonne, 143, 244, 379.
Montausier, canton de Baigne-Sainte-Hadégonde, arr. de Barbezieux, 428.
 Montausier (duc de), 104, 341, 354, 435.
 Montberon (de), 371, 468.
Montbéliard (Doubs), 356.
 Montbouyer (Jehan de); — (Jeanne), 174.
 Montbron (Alexandre Chérade, comte de), 22.
 Montégut (Henri de), 102.
 Montespan (Madame de), 344, 345.
Montfaucon, canton de Toulon sur Arroux, arr. de Charolles (Saône-et-Loire), 82.
Montfort-la-Canne, chef-lieu d'arr. (Ille-et-Vilaine).
 Montgaillard (Olympe de), 173.
Montgaudier, commune du canton de Montbron, arr. d'Angoulême, 139.
Montguyon, arr. de Jonzac, 403.
 Monti de Rezé (Claude de), 284, 337.
Montierneuf, commune de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 246, 404.
Montignac-le-Coq, canton d'Aubeterre, arr. de Barbezieux, 378.
Montignac, chef-lieu de canton, arr. de Sarlat (Dordogne), 405.
Montigny, commune de Burie, arr. de Saintes, 371.
 Montillet (de), évêque, 342.
 Montjon (Louise de), 377.
Montlieu, arr. de Jonzac, 176.
 Montlozier (comte de), 319.
 Montmagny, 384.
 Montmerqué, 421.
 Montmorency (le connétable de), 166; — Bouteville (duc de), 474.
Montoire, chef-lieu de canton, arr. de Vendôme, 407.
Montroy, canton de La Jarrie, arr. de La Rochelle, 107.
 Monvoisin, notaire royal, 227.
 Morandière, 316.
 Moreau (Nicolas), 204, **206**; — peintre, 312; — (Esther), 370.
Moreilles, commune de Champaigné, canton de Chaillé-les-Marais, arr. de Fontenay-le-Comte, 154, 279.
 Morellet, 320.
 Morelon (François), 142, 144.
Moret, chef-lieu de canton, arr. de Fontainebleau (Seine-et-Marne), 264.
 Morice, 109; — (C.) médecin, 109, 301; — (Michel), 414.
 Moriceaux (M^{me}), 63.
 Morin (Eutrope), 144; — (Delisse), 248.
 Morineau (M^{me} de), 121; — (Henry de), 398.
Mortais, chef-lieu de canton, arr. de Pau, 73.
Mormans, chef-lieu de canton, arr. de Melun (Seine-et-Marne).
Mornac, canton de Royan, arr. de Marennes (Charente-Inférieure), 110, 235, 244, 362, 404; — canton d'Angoulême, 378.
 Morpain (Joseph), 313.
Mortagne, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 123, 285, 382, 458.
 Mortillet (G. de), 241.
Mortiers, cant. de Jonzac, 400.
Mosnac, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 398.

Motaye, 106.
 Motteroz, 364.
 Mottet (le comte), 54.
 Moufflet (Jean-Pierre-Stanislas),
207.
 Mouillot, 62.
 Moulins (Allier), 297, 298, 341.
 Mouraille (Philippe de), médecin,
47.
 Moustiers, comm. de Verneuil-
 Moustiers, cant. du Dorat (Haute-
 Vienne), 143.
 Moustiers, chef-lieu de cant., arr.
 de Digne (Basses-Alpes), 317.
 Moustier (Marie), veuve de Bé-
 chade, 319.
 Moyneau (Jean-Al.), 249.
 Mowat, (Robert), 34, 183.
 Muller (Jacques-Léonard), général,
61.
 Mulot, prêtre, 342.
 Munich, capitale de la Bavière, 40.
 Muron, cant. de Tonnay-Charente,
 arr. de Rochefort, 343.
 Musset (Georges), archiviste, 4, 14,
 106, **140**, 169, 284, 316, 396.
 Musteau (Etienne), 449.
 Myrand, 283.
 Myttho, Cochinchine, 316.

N

Nabinaud, cant. d'Aubeterre, arr.
 de Barbezieux, 378.
 Nadaud (J.-C.), prêtre, 57; — (E-
 douard); — (Cyprien), 170.
 Nadault de Nouhère (Maguerite-
 Antoinette-Gabrielle), 326.
 Nadeau, 273.
 Naferchaud (Julie), 21.
 Nairac (J.-B.), 348.
 Nanon (Mlle), 428.
 Narbonne (Aude), 379.
 Nardou (François), dit Durosier;
 — (Marcel), **112**.
 Nassau (le prince de), 45.
 Nattier, 340.
 Nauclerc (J. Vergen dit), 289.
 Navarre (Henri de), 292, 365.
 Nepple (Nicolas), 143.
 Néron, médecin, 56.
 Nesmond (Marie de), 369.
 Nevers, chef-lieu de la Nièvre, 143.
 Nicaise, missionnaire, 66.
 Nicolas II, pape, 74; — Nicolay

(Nicolas de) 14.
 Nicolas de Lisleferme (Jeanne-
 Françoise de), 329.
 Nicolas (Jeanne); — (Suzanne); —
 (Hélie), sieur du Caillaud, 427.
 Nicollas (Caroline); 179.
 Nicollet, 110.
 Nicolo (Marie-Eustelle), 255.
 Nicot (Jean), 248.
 Nieul-le-Virouilh, cant. de Miram-
 beau, arr. de Jonzac, 19.
 Nieul sur mer, cant. de La Ro-
 chelle, 66, 244.
 Nieul les Saintes, cant. de Saintes,
 174.
 Niorl, Deux-Sèvres, 68, 408.
 Nisard (Charles), 285.
 Nismes (Gard), 184, 297, 345.
 Noailles, professeur, 311.
 Nogent, chef-lieu d'arrondissement
 (Aube).
 Noguès, prêtre, 14, 28, 68, 87, 108,
 149, 168, 247, 274, 280, 303, 314,
 355, 372, 415.
 Noleau, 222.
 Normand, avocat, 348; — (Charles),
 25, 30, 31, 385.
 Normand-Vauzelle (Auguste), **179**.
 Nossay (Benigne de), 432.
 Notker, 212.
 Nouastre, cant. de Sainte-Maure,
 arr. de Chinon (Indre-et-Loire),
 217, 255.
 Nouveau (Denys), 460.
 Noyon, chef-lieu de cant. arr. de
 Compiègne, 446.

O

Oberkampff, 121.
 Ocagne (Mortimer d'); — (Mme d'),
 167, 302, 316.
 Odier, médecin, 52, 54.
 Odilon, abbé de Cluny, 73.
 Odon, abbé de Cluny, 73.
 Oger (Loys), 448.
 Ogier; — (Guillemette), 174.
 Oirec. Voir Saint-Cyr-du-Doret, 136.
 Oiron ou Oyron, cant. de Thouars,
 arr. de Bressuire (Deux-Sèvres),
 361, 405.
 Oissard (Mlle); — (Jacques), 427.
 Olivier de Sanderval (Aimé-Victor),
 15; — 222, 444; — prêtre, 283;
 Beauregard J.

Ollivier (Louise), peintre, 249.
 Orange (le prince d'), 45.
 Orbel (Emile d'), ou Emile Mancelle, 304.
 Ordonneau (Maurice), 304.
 Orelly, 269.
 Orget (Arthur), ingénieur civil, 5, 304.
 Orignolles, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 87.
 Orléans, (Loiret), 244.
 Orléans (Jean d'); — (Charles d'), 341; — (duc d'), 370.
 Ors, comm. du Château d'Oleron, arr. de Marennes, 340.
 Orvilliers (le comte Guillouet d'), 145.
 Ory (M^{lle}), 466.
 O'Tard de La Grange (James); — (Jacques); — (Pierre); — (Jean); — (Guillaume), seigneur de Mérognac; — (Pierre); — (Antoine); — (Jean); — (Pierre-Guillem); — (Marie-Louise); — (M^{me} de Juchereau); — (M^{me} de Lauzon); — (Louis-Fran.); — (Jean-Auguste); — (Jacques-René); — (Marie-Thérèse), 338, 339; — (le baron Léon), 97, 101, 125.
 Othon le Superbe, 438.
 Oudet, 107.
 Oulmes, cant. de Saint-Hilaire-des-Loges, arr. de Fontenay-le-Comte, 20.
 Oyarzun, ville d'Espagne, 294.
 Ozillac, cant. de Jonzac, 178.

P

Pacheco (Gregoris), 166.
 Pageau (Jean), 155.
 Paillard, 63.
 Paillet (Marie), 431.
 Paillot (M^{me}), 63.
 Paillou (Eugène), 139.
 Palafox (don), 45.
 Palissy (Bernard), 140.
 Pain (Marie-Thérèse), 397.
 Pallet, 75; — de Trézance; — (Henry), 157.
 Pallu du Parc (Théophile), évêque de Blois, 233, 408.
 Palustre (Léon), 146, 246, 390.

Pamproux, cant. de La Mothe-Saint-Heraye, arr. de Melle, 466.
 Pandin, sieur du Parc (François), 344.
 Pange, 405.
 Panloy, comm. du Port-d'Envaux, arr. de Saintes, 174.
 Paraguay, ville d'Amérique, 45.
 Parcoult, com. de Sainte-Aulaye, arr. de Bergerac, 375, 378, 403.
 Parent, 53.
 Parfait, médecin, 57.
 Papin, notaire royal, 187; — (Jacques), 425, 433.
 Parabère (M^{me} de), abbesse, 291.
 Paris (Marie-Anne), 57; — amiral, 255.
 Parmain, comm. de Jouy-le-Comte, cant. de l'Île-Adam, arr. de Pontoise (Seine-et-Oise), 98.
 Parme (duc de), 332.
 Parseval-Grandmaison, 323.
 Pascal, 45; — (Blaise), 406.
 Pasquier (Etienne), 438, 445.
 Pastré (Berthe), 339.
 Patras de Campaigno; — (Marie), 370.
 Paulin de Périgueux, 391.
 Payen, médecin, 225, 454.
 Pearson, médecin anglais, 52.
 Peigné-Delacourt, 352.
 Peiresc (Nicolas-Claude Fabri de), 36, 244.
 Pelier (Pierre), 427.
 Pelleret (Pierre), 448.
 Pellerin (Jeanne), 425.
 Pelligneau (Louis-François), prêtre, 82, 101; — (Jean), juge; — (Louis); — (Françoise); — (Marie), 82.
 Pellisson (Jules), juge, 4, 322, 461, Marcel, 87, 101, 380, 455, 459.
 Pelluchon (Jean), sieur de Boussac, 460.
 Penaud de Lagardière (H.-J.-M.-L.), 22.
 Perdriel (Jean); — (Anne), 374.
 Péré, comm. de Saint-Christophe, arr. de La Rochelle, 317.
 Périgny, canton de La Rochelle, 21.
 Pêris (Pierre), 244.
 Pernelle La Bomette, 447.
 Pernes (Louis de), 85, 195, 205.
 Pernet (Marie-Charlotte de), 294.
 Péron (François), 315.

- Péronneau, prêtre, 339.
Perpigna (de), 339.
Perrain (Jean-Baptiste), 229.
Perreta (Marie-Madeleine), 178.
Perrier, intendant général, 179.
Perrin de Pentin, 446.
Perrineaud (Anne), 326.
Perrinet, 431.
Persan, cant. de l'Isle-Adam, arr. de Pontoise (Seine-et-Oise), 126.
Pérusse d'Escars, 347.
Pessines, cant. de Saintes, 314, 400.
Petit, 62; — (Théophile), juge, 117, 256; — (J.-J.), religieux, 280; — (Marguerite), 374; — (Fulbert), évêque du Puy, 383.
Petit-Niort, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 39.
Petite-Couronne (La), comm. d'Arvert, cant. de La Tremblade, arr. de Marennes, 246.
Pierre de Lassus, 402; — de Didonne; — Rampnulphe; — Tardat, 403.
Phelippeaux (Marie-Victor-Adrien), médecin; — (Marie-François-Joachim); — (Marie-Ursule), 138, 400.
Philippe Ier, roi de France, 74; — sénéchal de Saintonge, 152; — (Jean), 235; — le Long, 440; — VI, 445; — le Hardi, 448; — (Marie-Louise), 468.
Philippide, 444.
Philippon (Edmond), 56.
Piaud, aîné; — cadet, 142.
Picart (Jacques), graveur.
Pichon (Josué de), 271; — (Jacques), 428.
Pictet, professeur de philosophie, 52, 54; — médecin, 54.
Pierre Delix (Maurice d'Ocagne), ingénieur, 106.
Pierre (Frère), 214; — (Victor), 361.
Piet-Berton, prêtre, 78.
Piet-Lataudrie (Pierre), 179; — (Pierre-Alexis-Duplessis), 179.
Pignans, cant. de Besse, arr. de Brignoles, 69.
Piis (Auguste de), 201, 325.
Piles, 289.
Pillot (Henri), prêtre, 81.
Pinard (Léontine), 174.
Pinardeau (Mathieu), 299.
Pinasseau (François), 244, 294.
Pineau (E.), médecin, 340; — (Jean), 460; — de Saint-Denis (Jean-Joachim de), 377, 378.
Pinel, médecin, 57.
Pinelière (Auguste), 81.
Piot (T.-J.), médecin, 383.
Pirelonge (tour de), comm. de Saint-Romain-de-Benet, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 375, 388.
Piron (R.), missionnaire, 436.
Pisany, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 435.
Pitou (Victor), prêtre, 254.
Planat de La Faye (Nicolas); — (Oscar), 285.
Planier, 81.
Plantinet (Louis), 88.
Plas (François-Joseph de), 370.
Plassac, comm. d'Epargnes, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 355; — cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 138, 378.
Pleine-Selve, abbaye, cant. de St-Ciers-La Lande, arr. de Blaye, 39.
Pluchonneau (Nicolas), 229.
Plumeau, 109.
Poché-Lafond, professeur de botanique, 53, 221, 222.
Poictevin (Elie), 433.
Poinsou et Poinssenot. Voir Du Lion, 235.
Poipaille (Pierre de), sieur de La Rousselière, 344.
Poirier, 187.
Poisdebon (Daniel); — (Marie), 428.
Poisson, 282.
Poissy, chef-lieu de cant., arr. de Versailles, 445.
Poitiers (Vienne), 53, 184, 408, 410.
Poittevin de Moléon, 57.
Poli (Oscar de), 337, 383.
Polignac de Chastillon (Anne de), 92; — (Jeanne de), 363; — (Marie de), 370.
Poncet, 145.
Pons, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 38, 138, 260.
Pons, 66, 169.
Pont, 202.
Pont-l'Abbé d'Arnoult, cant. de St-Porchaire, arr. de Saintes, 23, 260, 414.

Pont-de-Vaux, chef-lieu de cant., arr. de Bourg (Ain), 297.
Pontgibaud, chef-lieu de cant., arr. de Riom (Puy-de-Dôme), 278.
 Port, 17 ; — (Georges), 389.
Port-Charente ou Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 404.
Port-d'Envaux, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 398.
Port-Mahon (Ile Minorque), 125.
 Posnot (Jacques), 425.
 Potel, ingénieur, 112.
 Pottenham, 441.
 Pouges (Jean de), 48.
 Pouhet, peintre, 142.
 Poulion (Jean), 229.
 Poupard, 106.
 Poussard (Henri), 370 ; — (Marie-Judith), 370 ; — du Vigeon (Louise), 371.
Poussaud, cant. de Royan, 352.
 Pouvreau, médecin, 225.
 Pouyer, 231.
 Pradel, peintre, 252.
Pranzac, cant. de La Rochefoucauld, arr. d'Angoulême, 385.
 Précy (général de), 397.
Preuilly, comm. d'Egligny, cant. de Donnemarie, arr. de Provins (Seine-et-Marne), 236.
 Prévéraud (Anne), 369.
 Prévigneau (René-Galien), 113.
 Prévost (Honorat), 47.
 Prie (Anne de), 213.
 Prieur (Charles), prêtre, 78 ; — (Marthe), 326.
 Prince-Noir (le), 352.
 Princeteau, 107.
Pringé, cant. du Lude, arr. de La Flèche (Sarthe), 433.
 Priolo (Benjamin), 354.
 Priqué de Guippeville (Anatole) ; — (Alfred), 172.
Prissé, cant. de Beauvoir, arr. de Niort, 136.
 Prouhet (Alfred), médecin, 5, 131.
 Proust (Antonin), 23, 254 ; — (H.), 407 ; — (Jean), 436.
 Prud'homme (Louis), 148.
 Pruel (René-Philippe-Alcibiade) ; — (René), 56, 230 ; — (Jean-René-Marguerite-Alphonse), 230.
 Prye (Aymar de) ou le Chevalier-Vert, 457.
 Puaux (Franck), 436.
 Puch de Pardailan, 366, 367.

Puguigné (Henriette-Noémi), 109.
Puygibault, comm. de Fontcouverte, cant. de Saintes, 77, 194.
Puypéroux (Marie), 339.

Q

Quatrefages (de), 314.
 Quatremère, 340.
Québec, ville du Canada, 384, 397.
 Queu de Mérignac, 292.
 Quérard, prêtre, 105.
 Queux de Saint-Hilaire (le marquis de), 4, 384.
 Quicherat, 266.
 Quillet aîné, 108, 221.
 Quinemant (Etienne), greffier, 154.
 Quirouard-Frileuse (Georges-Marie), 14, 15 ; — (Charles-Marie), 14, 15, 251.

R

Rabaine (famille de), 264.
 Rabinières (Vigier des), capitaine de vaisseau, 435.
 Rabotteau, 286.
 Racaud (Paul-Emile), 18.
 Ragon, 179.
 Ragneau, 448.
 Raguiet (Raymond), 448.
 Rainguet (P.-D.), 87, 188 ; — (A.), prêtre, 396.
 Rambouillet (Mlle de). Voir Julie d'Angennes, 354 ; — (Marie), 421.
 Rameau, 325.
 Ramnulphe, évêque de Saintes, 73.
 Ranc (Arthur), 251.
 Rançon (Marie), 428.
 Rangé, 408.
 Rangeard (Jehanne), 287.
Ransannes, comm. de Saint-Sulpice d'Arnoult, arr. de Saintes, 173.
 Ranson (Edouard), négociant, 5.
 Raoul (Catherine), 425.
 Raoul de La Guibourgère, 469.
 Rascas de Bagarris (Pierre-Antoine de), 36, 120.
 Rash (Carle de), 94.
 Raux (Catherine), 229.
 Ravenel, 175.
 Raymond de Monte Alto, 402.

- Raynal (Paul de), 406.
 R. de Pinu, 402.
 Read (Charles), 344.
 Reau, 424, 425, 426.
 Réaumur (Ferchaud de), 106.
 Réaux (Anne); — (Jean); — (Arnault), prêtre, 173.
 Reclus (Onésime), 66.
 Redon (Philippe), 339.
 Regis de Lestourbeillon, 284.
 Regnaud de Saint-Jean d'Angély, 148, 321.
 Regnault de Fruletot, 65.
Reichenbach, ville de Silésie (Prusse), 135.
Reignac, cant. de Baigne, arr. de Barbezicux, 341.
Reignac sur Loire, cant. de Loches (Indre-et-Loire), 341.
 Reigner (Gabriel), 38.
Reims, (Marne), 298.
 Reinach (Salomon), 184, 269.
 Réjou, médecin, 250.
 Relyon (André), 173.
 Remont (Angélique de), 318.
 Renard (Aubin), 300.
 Renaud (Henri), prêtre, 5; — abbé de Saint-Séverin, 277.
 Renaudet (Jean-Joseph), 173.
 Renaudin, commandant, 330, 365.
 Renault d'Avesnes des Mesloizes-Fresnoy (le vicomte), 22.
 Renier, 269.
 Renis (Pierre), 153.
Rennes, (Ille-et-Vilaine), 295.
 Renou (Alphonse-Amédée), 123.
 Rességuier (comte Albert de); — (Guillaume de), 379.
Restaud, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 260.
 Réveillaud (Eugène), 168, 384.
 Révérend du Mesnil (le vicomte), 337.
 Reverseaux (de), 313.
 Révillout (Ch.), 355, 370.
 Rhode (Jean), 354.
 Richard (Pierre-Théophile), prêtre, 343.
 Ribard (Roland), 47.
 Ricci, 44.
 Richard, 106, 255; — (Alfred), 17, 138; — II, roi d'Angleterre, 41; — (baron), 193.
 Richelieu (maréchal de), 125, 330; — (cardinal de), 365, 468.
 Richemond (Louis de), 106, 169, 247, 314, 351, 390.
 Richer-Serizy, 294.
 Richier (Antoine), 138; — (Pierre), sieur de Vaudelincourt, pasteur, 430; — (Isaac-Jacques), 291; — (Jean-Raymond), 291.
 Richier, 330.
 Ringrave (Jean-Philippe), 420.
 Riondel (Frédéric), 453.
Rioux, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 260.
 Ris-Paquot, 140.
 Rivarol, 278.
 Rivaudeau (André de), 46, 48, 49; — (François), sieur de Meurs, 344.
 Rivery de Potonville (Jean); — (Jeanne), 236.
 Rivet (M^e N.), 18; — (Estienne), 425.
 Rivière, médecin, 38; — (baron de), 136.
 Robert (Benjamin), pasteur, 5; — (Samuel), 39; — notaire, 76; — (François), 143.
 Robert (Charles), 166; — (Jules-Ferdinand - Gustave), colonel, 171; — (Charles-Auguste-Gustave), avocat, 171; — 174; — (Catherine), dame des Touches et de Bréthelière, 174.
 Robert de Rochecouste (Jean-Gérard-Théodore, *alias* Léonard), 39; — (Marguerite); — (Pierre); — (Arnaud de Maisonneuve); — (Jeanne); — (Hélie); — (Jean, sieur de Rochecouste); — (Pierre, sieur de La Fontaine); — (Pierre); — (Françoise); — (Jeanne); — (Marie); — (Madeleine); — (Marguerite); — (Françoise); — (Marguerite); — (Antoine); — (Jean), — (Hélie), 39.
 Robertus Cormi, 402; — Jordanis, 403.
 Roberval, 153.
 Robespierre, 148, 464.
 Robillard, colonel, 22.
 Robin (Pierre), 427; — (Ambroise), 460.
 Roche, 145; — (Frédéric), 165; — (Georges), député, 318.
 Rochebrune (de), 284.
Rochemaure, chef-lieu de canton, arr. de Privas (Ardèche), 261.
Rochemont, comm. de Fontcouverte, cant. de Saintes, 420.

- Rocles*, cant. de Largentière, (Ardèche), 299.
Roquemadour (Jacques); — (Jean), 428; — (Ruth), 428.
Rodier, médecin, 20.
Roger de Waffalie, 438.
Rohan-Chabot (Charles-Rosalie de), 341; — (Charles-Annibal de), 346.
Rohan-Chabot-Léon (Louis-Auguste), 346; — (Charlotte-Armande de), 346.
Roland, neveu de Charlemagne, 138.
Rolland (Ruth); — (Abraham), 428.
Rollinat, professeur, 312.
Romaneau, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 62.
Romme (Charles), 410.
Roncevaux, bourg près de Pampe-lune (Espagne), 138.
Rondeau (Philippe), 3, 8, 98-104, 244, 247, 353, 384; — (Marie), 461.
Ronsenac, cant. de La Valette, arr. d'Angoulême, 378.
Rossel (Théophile), pasteur, 460.
Rossi, 269.
Rossignol, 222.
Rothschild (le baron James de), 152.
Roudier (Georges), 255.
Rouen (Seine-Inférieure), 66.
Rougeau (François), prêtre, 155.
Roul (Rémy), prêtre, 398.
Roullain (Simon), prêtre, 271.
Rouillet (Gaston), peintre, 17, 165, 249, 342.
Roumefort (Fernand, baron de), 337.
Rousseau, peintre, 252; — (Marie-Anne), 337.
Roussines, cant. de Montembœuf, arr. de Confolens (Charente), 369.
Roussencq (P.), 142.
Roux, 145; — (Gédéon), 460.
Roy, médecin, 13; — secrétaire général, 57; — 222, 282; — (Sébastien), 300. — (J.-Edmond), 384.
Royan, arr. de Marennes, 38, 67, 235, 244, 343, 352, 362, 378, 393, 404, 425.
Rubino de Barazin, 103.
Rudelle (Hélie), seigneur de Pons et de Montignac, 404.
Rue-au-Roy, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 425.
Ruffec (Charente), 341, 410.
Ruffec (marquise de), 341.
Rullier (Eustase), architecte, 114, 316 : — 414; — (Esther); — (Etienne), 436.
Rulon (de), 38.
Rymer, 41.
- S
- Sablanceaux*, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 244.
Sage (Louis), 111.
Saigon, Cochinchine, 316.
Saillant (Jean), 449.
Saineric, 145.
Saint-Aignan, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 246.
Saint-Aigulin, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 375.
Saint-Allais, 468.
Saint André, 407.
Saint-Antonin de Prédélas, cant. de Mauvezin, arr. de Lectoure, 73.
Saint-Aulaire (M. de), 341.
Saint-Aulaye, chef-lieu de cant., arr. de Ribérac (Dordogne), 378.
Saint Bienheure, 407.
Saint-Bris (de), 286.
Saint-Brix, comm. d'Annepont, arr. de Saint-Jean d'Angély, 363.
Saint-Ciers, cant. d'Archiac, arr. de Jonzac, 377.
Saint-Ciers du Taillon, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 77.
Saint-Côme, com. de La Riche, cant. de Tours, 456.
Saint-Cyprien, comm. de Chatignac, cant. de Brossac, arr. de Barbezieux, 290.
Saint-Cyr du Doret, cant. de Courçon, arr. de La Rochelle, 136.
Saint-Dié (Vosges), 278.
Saint Eutrope, 232, 454, 455.
Saint-Florent, cant. de Niort, 77.
Saint-Fort (la dame de), 460.
Saint-Fort, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 260.
Saint-Froult, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 404.
Saint-Gelais, 341.
Saint-Genis de Luc, 82.
Saint-Georges des Coteaux, cant. de Saintes, 260.
Saint-Georges d'Oleron, cant. de

- St-Pierre, arr. de Marennes, 398.
 Saint-Georges (sœur), 57; — (Gabrielle-Thérèse de), 371.
 Saint-Hermand, comm. de Sainte-Hermine, arr. de Fontenay-le-Comte, 154.
 Saint-Hippolyte de Biard, cant. de Tonnay-Charente, arr. de Rochefort, 254.
 Saint-Jacques de Compostelle, ville de Galicie (Espagne), 138.
 Saint Jean l'évangéliste, 87.
 Saint-Jean d'Angély, chef-lieu d'arrondissement (Charente-Inférieure), 215, 343, 402.
 Saint-Jean d'Angle, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 404, 425.
 Saint-Jean de Beugné, canton de Sainte-Hermine, arr. de Fontenay-le-Comte, 154.
 Saint-Jean Pied de Port, chef-lieu de canton, arr. de Mauléon (Basses-Pyrénées), 344.
 Saint-Junien, chef-lieu de canton, arr. de Rochechouart (Haute-Vienne), 341.
 Saint-Just, cant. de Marennes, 404, 425.
 Saint-Larry de Bellegarde (César de); — (Octave), 236.
 Saint-Laurent de La Prée, cant. de Rochefort sur mer, 134.
 Saint-Laurent sur Sèvre, cant. de Mortagne sur Sèvre, arr. de La Roche sur Yon (Vendée), 105, 404.
 Saint-Légier de Boisrond, 192, 194; — (René IV de); — (René V), 432.
 Saint-Léonard des Chaumes, ancienne abbaye, 279.
 Saint-Liguire, cant. de Niort, 79, 279.
 Saint-Lizier, cant. de Lombez (Gers), 73.
 Saint-Macaire sur Gironde, arr. de La Réole (Gironde), 65.
 Saint-Maigrin, chef-lieu de canton, arr. de Jonzac, 87, 371.
 Saint-Maixent, chef-lieu de canton, arr. de Niort, 135.
 Saint-Maixent (Hugues de); — (Geoffroy), 136.
 Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), 298.
 Saint-Marc-Girardin, 406.
 Saint-Mard, Cinq-Mars, cant. de Langeais, arr. de Chinon, 389.
 Saint-Martin de Ré, chef-lieu de canton de l'arrondissement de La Rochelle, 21.
 Saint-Martin des Granges d'Aumagne et de Cabourne, 454.
 Saint-Maur, cant. de Charenton (Seine), 446.
 Saint-Mesme, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 427, 430.
 Saint-Michel de Rivière de Dronne, cant. de Saint-Aulaye, arr. de Ribérac (Dordogne), 375.
 Saint-Mont sur l'Adour, cant. de Riscle, arr. de Mirande (Gers), 73.
 Saint-Nazaire, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 404.
 Saint-Omer, (Pas-de-Calais), 41.
 Saint-Orens d'Auch, cant. de Valence, arr. de Condom, 73.
 Saint-Papoul, cant. de Castelnaudary (Aude), 136.
 Saint-Pau (Pierre de), 433.
 Saint-Paul (Anthyme), 390.
 Saint-Pierre d'Oleron, arr. de Marennes, 37, 385.
 Saint-Pol de Léon, chef-lieu de canton, arr. de Morlaix, 13.
 Saint-Porchaire, cant. de Bressuire (Deux-Sèvres), 104, 361, 405.
 Saint-Quentin de Ransannes, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 256; — chef-lieu d'arrondissement (Aisne), 298.
 Saint-Raphaël, cant. de Fréjus, arr. de Draguignan, 316.
 Saint-Rimay, cant. de Montoire, arr. de Vendôme, 407.
 Saint-Romain de Benet, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 200.
 Saint-Saturnin de Seschaux, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 398.
 Saint-Saud (comte de), 337. Voir aussi Arlot.
 Saint-Sauveur de Nuailé, cant. de Courçon, arr. de La Rochelle, 109, 398.
 Saint-Savinien, chef-lieu de cant. arr. de Saint-Jean d'Angély, 362.
 Saint-Séverin, cant. de Loulay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 212, 274.
 Saint-Sigismond, cant. de Patay, arr. d'Orléans (Loiret), 247.
 Saint-Simon (duc de), 367, 368, 420.
 Saint-Sornin, cant. de Marennes, 404.

- Saint-Sulpice*, cant. de Cognac, 159.
Saint-Thomas de Cosnac, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 75.
Saint-Tréjan, cant. du Château d'Oleron, arr. de Marennes, 378.
Sainte Agathe, 137.
Sainte-Beuve, 251, 324, 405.
Sainte-Colombe (M^{lle} de), 172.
Sainte-Gemme (de), 344.
Sainte-Même, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 356.
Sainte-Menehould (Marne), 345.
Saintes, Charente-Inférieure, 184, 244, 409-419.
Salis (Philippe-Pierre-Édouard), 20.
Salles, cant. de Segonzac, arr. de Cognac (Charente), 159.
Salmon (P.), 341.
Salviati (Diane), 139.
Sanchez, 44.
Sansac, comm. de Beaulieu, cant. de Saint-Claud, arr. de Confolens, 370.
Sansac (François, comte de), 370.
Sanson de Pongerville (J.-B.-Aimé), académicien, 278.
Santi-Piètri (M^{lle} de), 21.
Sanzay, cant. de Lusignan, arr. de Poitiers, 35, 67, 118, 462.
Sarbazan, cant. de Roquefort, arr. de Mont-de-Marsan (Landes), 283.
Sarcey (Francisque), 253.
Sardaigne (le duc de), 345.
Sarlat (Dordogne), 66.
Sarri de La Chaume, 359.
Saudeau, 292.
Saujon, chef-lieu de canton, arr. de Saintes, 362.
Saulnier (Thérèse de), 468.
Saumur, (Maine-et-Loire) 410.
Saumur (Jean de), 65.
Sautreau (Isaac), pasteur, 426, 431, 432.
Sautron (Marie), 429.
Sauvageot, 204.
Sauvaget (Jacob), 427; — (Elisabeth); — (Elie); — (Louis); — (Etienne); — (Colette), 431.
Sauval (Henri), 449.
Savignon (Marie), 138.
Savigny (Michel), 107.
Savineau, prêtre, 105, 106; — (Maurice), 470.
Savoie (Louise de), 258, 361.
Sazerac, 141.
Schack (Nicolas), 43.
Schel, 44.
Schelandre (Robert de), 332.
Schérer (Edmond), 345.
Schmidt (J.), professeur, 34.
Schlumberger (Ch.), 107; — (Gustave), 120.
Schomberg (le maréchal de), 150, 332.
Sciecq, canton de Niort, 78.
Sciout (Ludovic), 356.
Scossan, 402.
Scudéry (Madeleine de), 364.
Sebilleau, 338.
Secalar (Paulin), 153.
Sedan, chef-lieu d'arrondissement des Ardennes, 75, 281.
Ségalas (Anaïs), 245.
Segonzac, chef-lieu de canton, arr. de Cognac, 367.
Séguier (Pierre), 379.
Seguin (Léonce), 266.
Seguiran (le P.), 353.
Seguy (M^{me} Emmery), 111.
Seignelay (Voir Colbert), 427.
Seignette, 106.
Sellier (Charles), 337.
Sémezieux, 167.
Semur, chef-lieu d'arrondissement de la Côte-d'Or, 73.
Semur-en-Brionnais, chef-lieu de canton, arr. de Charolles (Saône-et-Loire), 397.
Sénac de Meilhan, 319.
Senné (Nicolas), 196, 231; — (Pierre-Cosme); — (Ythier), 196.
Séré (de), 289.
Serre (de), prêtre, 429.
Sers, 470.
Servant (N.), 219.
Seuillet de Montégon (Nicolas-Gabriel), 286; — (Dominique), 287.
Seurin (Ursin), sieur de Sépian et de Valeyrac, 39.
Severinus Burdigalensis, 402.
Sforza (Galéas-Marie), duc de Milan, 235.
Sigismond, roi de Bourgogne, 247.
Signoret (Jean-Pierre), architecte, 154.
Sillery, 384.
Silvestre, 17; — (J.), 369.
Sinamary, ville de la Guyane française, 360.
Sinceny, canton de Chauny, arr. de Laon (Aisne), 143.

Sirben, professeur, 312.
Sireuil, canton de Châteauneuf, arr. d'Angoulême, 391.
 Sitran de La Montaigne (comte de). Voir Donissan, 377.
 Sixte IV, pape, 337; — V, pape, 45.
 Sleidan (Jean Philipson, dit), 289.
Soissons, chef-lieu d'arrondissement (Aisne), 298, 465.
Soissons (comtesse de), 69.
 Solier (le P. François), 65.
Solinoëns, province de l'Amérique du Sud, 189.
 Soret, chimiste, 351.
 Sorin, propriétaire, 131; — (Henri), propriétaire, 131; — (Junien), nég., 5, 131.
Soubize, canton de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 66, 235, 425, 498.
 Souc, instituteur, 103.
Soudan, canton de La Mothe-Saint-Héraye, arr. de Melle, 461.
 Souëf, 167.
Soulac, canton de Saint-Vivien, arr. de Lesparre (Gironde), 352, 378.
 Soulard, prêtre, 79.
Soulignonne, canton de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 338.
Souigny, prieuré, chef-lieu de canton, arr. de Moulins, 14, 74, 137.
 Spifame (Jean), seigneur des Bisseaux et de Pacy, 236.
 Spire Blondel, 339.
 Spuller, 253.
 Stein (Henri), 75, 248.
 Steenackers, député, 104.
 Stephanus de Mauritania, 402.
 Stoll (Maximilien), 223.
 Stoll, 55.
 Stuer de Caussade, 371.
 Strauss, 254.
Stuttgart, ville d'Allemagne, 322.
 Suard, 320.
 Suarez, 44.
Sucre, capitale de la Bolivie, 166.
Suiremeau, fief des d'Aubigné, 74.
 Sully, 282.
 Sulpice-Sévère, 391.
 Sureau (M^{me} Charles), 348.
Surrières, chef-lieu de canton, arr. de Rochefort, 136, 398.
 Surlus (Laurent), 188.
 Sylva (Carmen), 245.
 Syrius (Publius), 471.

T

Taillasson (Charles), 228.
Taillebourg, cant. de Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean-d'Angély, 134, 67, 235, 362.
Taillebourg (la comtesse de), 362.
 Tallement; — des Réaux, 468; — (Elisabeth); — (Paul); — (Gédéon), 421.
 Talleyrand, 319.
 Tallien (M^{me}), 340.
Talmont, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 381.
 Talmont (le prince de), 362.
 Tamizey de Larroque (Philippe), 4, 6, 244, 337, 352, 471.
 Tapernoux (Philippe), 16, 106, 168, 471.
Tanzac, canton de Gemozac, arr. de Saintes, 254.
 Tarâtre (Jean); — (Marie-Jeanne), 37.
Tarde (Jean); — (Gabriel), 66.
Tardoire (la), affluent de la Charente, 67.
 Taret (Jean), prêtre, 435.
 Tartenson (Albert), médecin, 68.
Taugon-la-Ronde, canton de Courçon, arr. de La Rochelle, 255.
 Taunay (Hugues de), seigneur de Didonne, 363.
Taunton, ville d'Angleterre, 436.
 Taurin, missionnaire, 66.
 Tercinier (Fierre), 460.
 Termonia (Léon), 2, 4, 64, 107, 247, 314, 396.
 Terpin (Etienne), 272.
 Terrasson de Moulidars (Thérèse), 287.
 Testard (Léon), sieur des Meslards, 428, 434.
 Testu, 222.
 Teulère, ingénieur, 352, 353.
 Texier, 108; — (Sébastien), 287; — (Noël), 313.
Thairé, canton d'Aigrefeuille, arr. de Rochefort, 136.
 Thédénat (Henri), 471.
 Théneau, 63.
 Thévenin, prêtre, 263, 279.
 Thevenot, 394, 449.
 Thevet (André), abbé de Masdion, 248.
 Thèze (Alfred), médecin, 17, 342; — (Charles), 399.

- Thibaud, prêtre, 179.
 Thibaudeau, 292.
 Thiébaud, 444.
 This (Paul), 351.
 Thomas (Etienne); — (Marie); — (Pierre); — (Jean); — (Moïse); — (Elisabeth), 429; — (Marthe), 431; — (Mgr), 168, 472; — (Jean), prêtre, 157.
 Thomas de Bardines (Jean-Elie), 326; — (Paul I); — (Paul II), sieur des Maisonnets; — (Paul III), sieur de Girac 354; — (Jean), seigneur des Bretonnières; — (Antoine), sieur de Lézignac; — (Jean II), sieur de Bardines; — (François-Louis); — des Bretonnières (Anne), 88.
 Thompson, 424.
 Thoré (Théophile) ou W. Burger, 252.
 Thors, canton de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 127.
 Thouar (Arthur), explorateur, 106, 166, 245.
 Thouars, chef-lieu de canton, arr. de Bressuire, 213.
 Thouret, médecin, 57.
 Thurninger, 355.
 Tilly (Hippolyte de), 472.
 Tiple (Max), 165, 472.
 Tiraqueau (Loys), 47, 48.
 Tivier 342.
Trié sur Baise, chef-lieu de canton, arr. de Tarbes (Hautes-Pyrénées), 136.
 Tocqueville (de). Voir Clerel.
 Tolluire, 111.
 Tomes, chef-lieu de la Petite-Scythie, aujourd'hui en Bulgarie, 27.
 Tonnay-Charente, chef-lieu de canton, arrondissement de Rochefort, 244, 279, 343, 435.
 Tonnay-Charente (Sibille de), 271.
 Torcheboeuf-Lecomte (Marie-Elisabeth), 400.
 Torchut (Charles), avocat, 17, 107.
 Tortat (Antoine); — (N.); — (Pierre-Antoine), 337; — (Adèle); — (Antoine-Jules); — Emile-Léon-Auguste); — (Gaston), 338.
 Touchelonge, cant. de Rochefort, 433.
 Toufaire (Pierre), 104, 353.
 Toulouse, chef-lieu de la Haute-Garonne, 43.
 Tourtoulon (Charles de), 378.
 Tournade, 112.
 Tournay, ville de Belgique, 143.
 Tournel (Antoine), 153.
 Tournon (le cardinal de), 45.
 Tourneur (Marie), 175.
 Tours (Indre-et-Loire), 410.
 Tourtellot (Louis), sieur de La Source; — (Mlle), 429.
 Tourteron (Louis de), 344.
 Toussaint (Marie), 287.
 Touzac, cant. de Châteauneuf, arr. de Cognac, 369.
 Train (Adélaïde), 228; — (Pierre), ingénieur, 229; — (Jean); — Marie-Anne), 229.
 Tranchant (Charles), 310.
 Travernier, 436.
 Treillebois des Rabainières, 436.
 Trelon ou Terlon (Marguerite de), 236.
 Tristan l'Hermite, 452.
 Trivier, 17.
 Trizay, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 403.
 Trouvé, 145.
 Troyon, peintre, 252.
 Truchy (Alexandre-Joseph-Nicolas-François), général; — (Jacques-François), 241.
 Trudaine, 468.
 Tuffet, médecin, 55, 250.
 Turaud (Thérèse).
 Turpin (vicomte de), 200.
 Turner (Mlle Marguerite), 249.

U

- Urbain II, pape, 74, 337, — (le duc d'). 305.
 Usson, comm. d'Echebrune, cant. de Pons, arr. de Saintes, 263.
 Usseau, cant. de Mauzé, arr. de Niort, 461.
 Uzès, chef-lieu d'arrondissement (Gard), 420.

V

- Vaesen (Joseph), 152.
 Vafin (Guillaume), 375.
 Vaison (Jean-Louis), 179.
 Valade, 222.
 Valentia, 44.

- Valey rac*, cant. de Lesparre (Gironde), 39.
Valette (René), 154, 284, 472.
Valleau prêtre, 247, 311.
Vallée (Pierre), 113; — (Jacques-Eutrope), prêtre, **113-116**, 204.
Vallet (Marie-Anne), 219.
Valménier, 63.
Valréas, chef-lieu de cant., arr. d'Orange (Vaucluse), 320.
Valteau (Anatole), 17, 472.
Vanderbourg, **375**.
Vanderquand, notaire, 63; — (Jean), 201.
Van Loo, 340.
Vanikoro, îles de l'Océanie, 255.
Vannes (Morbihan), 358.
Var (Geoffroy de), 47.
Varages, cant. de Barjols, arr. de Brignoles, 316.
Varaize, cant. de Saint-Jean d'Angély, 391.
Varennès, chef-lieu de cant., arr. de Verdun (Meuse), 79.
Varzay, cant. de Saintes, 400.
Vasquez, 44.
Vassal (Thérèse de), 381.
Vasselot de Regné, 329, 344.
Vassy, chef-lieu de cant., arr. de Vire (Calvados), 244.
Vast-Vimeux (Charles-Antoine-Honoré-Alfred, baron); — (Charles-Louis), **317**, 394; — (Raoul de), 318.
Vaudchamp (M^{lle}), 322.
Vaudreuil (le comte Pierre de), **207**, 377.
Vault (Samuel); — (Nicolas), 436.
Vaulx (Anne de), 428; — (Etienne de), sieur de Villeneuve, 428.
Vauville (J.-S.), médecin, 51.
Vauvenargues (Luc de Clapiers de), 406.
Vaux, cant. de Royan, arr. de Marrennes, 425.
Vayssière (A.), archiviste, 14.
Vé (Perrot de), 449.
Venette, 106.
Vendôme, chef-lieu d'arr. (Loir-et-Cher), 233, 407, 410.
Véran, 206.
Verchère de Reffye (Marie-Christine-Philippine-Amalie), **397**; — (Christophe-Marie); — (Hugues-François), 397; — (Auguste), 398.
Verdun, chef-lieu d'arr. de la Meuse, 87.
Verlin, 44.
Verneuil, médecin et chimiste, 169.
Vernet (Claude-Joseph); — (Carle), 375.
Vernon, chef-lieu de cant., arr. d'Eureux (Eure), 318.
Vernon (Jean), 46; — (Laurent), abbé de Saint-Séverin, 277.
Véron (Philippe), 46.
Verteuil sur Charente, cant. de Rufec, 341.
Verthamon (le R. P. G. de), 437.
Vesron (M^{lle}), 174.
Vesson, pasteur, 422.
Veyrel (Samuel), apothicaire, 33, **77**, **193**, 101, 374; — (Pierre), chirurgien, 77.
Vialla, 107.
Viaud (Gaston de), 381.
Viauld, médecin, 56.
Vienne, capitale de l'Autriche, 52.
Vienne (Maurice de), 373.
Vigen, médecin, 6.
Vigier (Daniel), sieur de Treslebois; — (Louis); — (Jacques); — (Gabrielle), **436**.
Vignaud (Céleste-Lœtitia), 256.
Villars-les-Bois, cant. de Burie, arr. de Saintes, 137, 371.
Villars (Louis de), 277.
Villedieu, comm. de Gièvres, cant. de Selles-sur-Cher, arr. de Romorantin, 233.
Villefranche, chef-lieu d'arr. (Rhône), 149.
Villemontée (François de), évêque et intendant.
Villeneuve-la-Comtesse, cant. de Loulay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 13, 399.
Villeneuve (Jean de), 142.
Villeneuve-Guibert (le comte Gaston de), 472.
Villepouge, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 390.
Villetard (Edmond), professeur, 66.
Villersexel, chef-lieu de cant., arr. de Lure (Haute-Saône), 117.
Vimory, cant. de Montargis (Loiret), 332.
Vincent (François-André), peintre, 260; — (M^{lles}), 466.
Vinet (Elie), 472.
Vinsier (Françoise), 113.
Vinson (Elie), 54.
Vintimille (M^{me} de), 405.

Viollet-le-Duc (Victor), 249.
Viot Moinet, 449.
Vitet (Marie); — (Jeanne), 37, 38, 428.
Vitteau (Amélie) [M^{me} Castagnary],
254, 396.
Vittu de Kerraoul (Roger), 310.
Vivien (saint), évêque, 248.
Vivier, 248 ; — (Alfred), 355.
Vivonne-Pisany, 104 ; — marquise
de Rambouillet (Catherine), 364.
Vorath, 42.
Vouillac (de), pasteur, 428.
Vouillé, chef-lieu de cant., arr. de
Poitiers, 465.
Voyer (Samuel), 436.
Voyer d'Argenson, 341.

W

Walter, 41.
Walter Scott, 442.
Wartigny, cant. de Renwez, arr.
de Mézières (Ardennes), 341.

Weiss, 280, 331, 346.
Westphalie (Catherine de), 285.
Westminster, quartier de Londres,
41.
William (Henri), 81.
Wintonia, 41.
Wismes (baron de), 92.
Witt (de), 100.

X

Xambeu, 183, 191, 246.

Y

Ylarius Pictavensis, 402.
Ypres, ville de Belgique, 41.
Ytier (Thomas), 42.
Yvernage (Jean), 446, 447, 448.
Yvon (M^{lle} Paule), 421 ; — (Paul
Yvon), sieur de La Leu, 422.



Digitized by Google